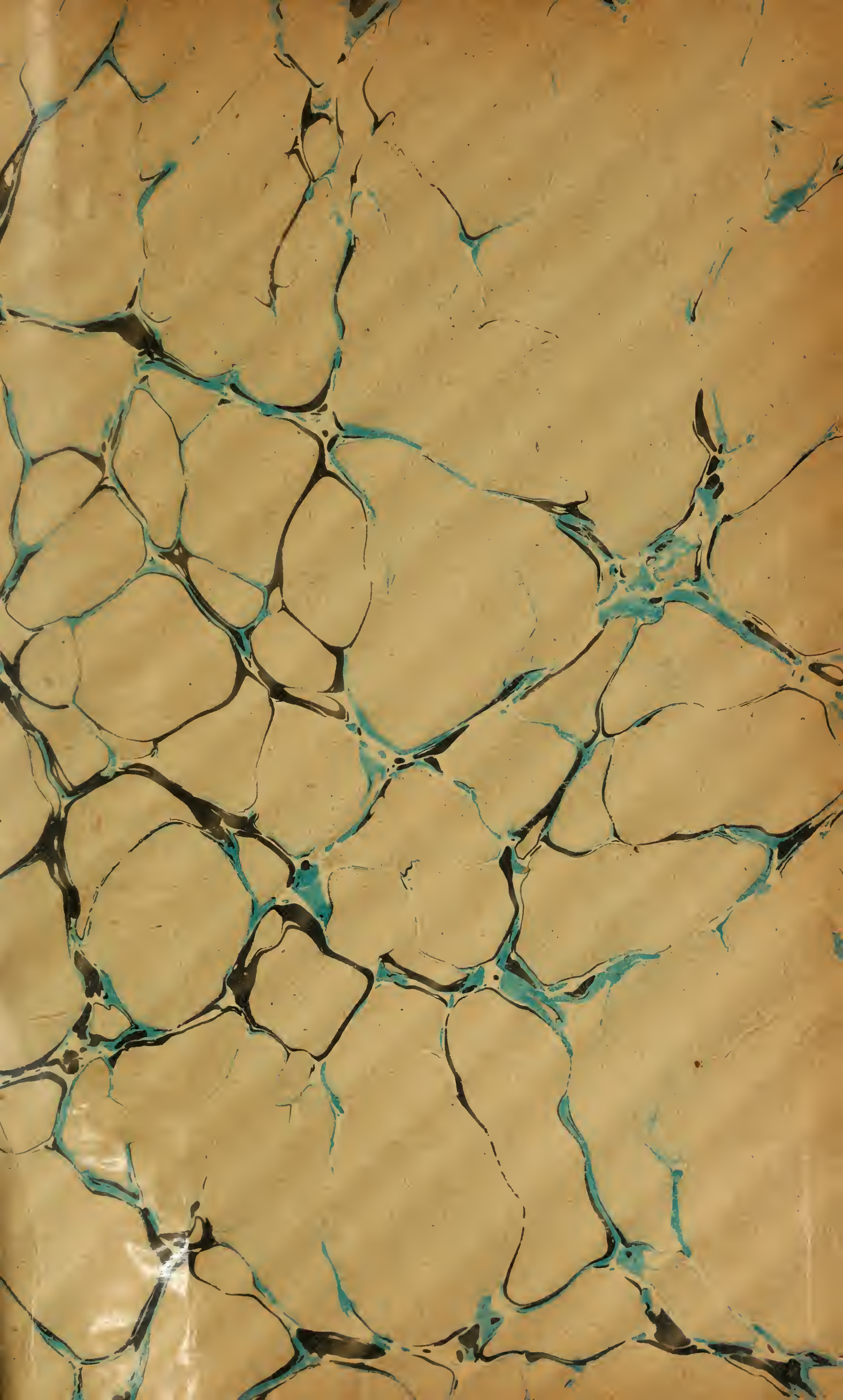






LES

ORATEURS SACRÉS

CONTEMPORAINS

MARSEILLE

Imprimerie, Librairie et Reliure Saint-Thomas d'Aquin

11, PLACE SÉBASTOPOL, 11

LES

ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

CHOIX

DE CONFÉRENCES, SERMONS, HOMÉLIES, PANÉGYRIQUES, INSTRUCTIONS, RETRAITES, DISCOURS DE CIRCONSTANCE, ETC.

PRONONCÉS

Par les plus remarquables Orateurs de notre époque, tant du Clergé régulier que du Clergé séculier.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

MONSEIGNEUR RICARD

Prélat de la maison de Sa Sainteté,
Professeur de théologie dogmatique aux Facultés d'Aix et de Marseille.

TOME PREMIER

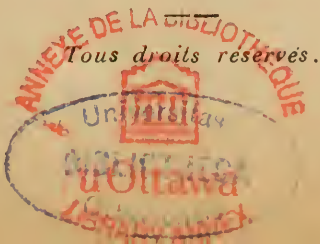


MARSEILLE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE SAINT-THOMAS D'AQUIN

MINGARDON & Cie, ÉDITEURS

11, Place Sébastopol, 11



APPROBATIONS

Très Saint Père,

C. Arminjon, Chanoine honoraire de Chambéry et missionnaire apostolique, humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, la supplie de vouloir bien agréer l'hommage du recueil de ses "Conférences sur le règne de Dieu" et de lui accorder sa sainte Bénédiction.

Ex audientia SSmi habita Die 4a januarii, anno 1879.

SSmus Dnus Leo Pp XIII oblatum ab auctore volumen benignè excipit, ac optans ut idem auctor, magno cum fructu, in laboribus sacerdotalis ministerii versari possit. Apostolicam benedictionem, in auspicium celestium gratiorum et in pignus paternæ dilectionis, ipsi amanter impertivit..

Carolus Nocella,
SSmi Dni ab epistolis latinis.

APPROBATION
DE
Monseigneur PICHENOT, Archevêque de Chambéry.

Monsieur le Chanoine,

J'ai entendu avec bonheur et j'ai relu avec un nouveau plaisir vos belles conférences, prêchées dans l'église Métropolitaine, *sur le règne de Dieu.* Vous avez mis le doigt sur la plaie, vous en avez sondé la profondeur et vous en avez indiqué les remèdes. Vos grandes pensées, votre grand style, satisfont l'esprit, l'imagination et le cœur. Les doctrines romaines vous sont familières ; vous savez les justifier et les rendre aimables. Si vous ne méconnaissez pas le mal qui existe dans notre dix-neuvième siècle et les dangers effrayants qui nous menacent, vous vous souvenez aussi que Dieu a fait *les nations guérissables*, et vous savez découvrir et saluer les espérances qui nous restent et les symptômes rassurants d'un meilleur avenir. Je fais des vœux pour que vous soyez bon prophète et que la France catholique revienne à sa mission providentielle et reprenne bientôt le cours de ses anciennes et glorieuses destinées.

Il faut pour cela que *le libéralisme* soit répudié franchement, que les doctrines du *Syllabus* soient reconnues et triomphent, que le culte du Sacré-Cœur, celui de la Ste Vierge et de S. Joseph se répandent en tout lieu : notre salut est à ce prix. Vous le faites bien comprendre, et c'est ce qui donne à vos conférences un à-propos, un cachet d'opportunité qui ne se trouvent point toujours ailleurs. Je désire que vos instructions soient lues et méditées par les prêtres et par les fidèles ; elles sont capables d'encourager les bons, de détromper les esprits prévenus, les âmes séduites par les erreurs du siècle, malgré leur honnêteté.

Recevez, Monsieur le Chanoine, avec mes félicitations, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† P.-A., *Archevêque de Chambéry.*

Vos conférences révèlent l'état de nos sociétés ; vous en montrez les plaies sans en voiler les grands côtés et les légitimes aspirations, vous signalez l'unique remède à nos malaises et les secrets de notre relèvement du sein de nos ruines. Fidèle interprête de l'enseignement doctrinal de la Sainte Eglise, éloquent écho des leçons que Pie IX faisait à notre siècle, vous développez, dans des pages lumineuses, en un style élevé et clair, toute la théologie sur le règne de Dieu dans les âmes et dans les peuples. Rien de plus correct et rien de plus opportun que vos conférences. Le clergé et les fidèles auront, dans cette lecture, une nourriture substantielle.

Que le Maître dont vous proclamez les droits, le Seigneur Jésus, vous récompense d'avoir, en gardant les nobles traditions de la chaire chrétienne, publié ces discours. Vous méritez l'éloge que fait S. Hilaire du serviteur de l'Evangile fidèle et prudent, *qui doctrinæ opportunitate et veritate infirma confirmet, disrupta consolidet, depravata convertat.*

Recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de ma tendre affection en Notre-Seigneur.

† GASPARD,
Evêque d'Hébron, Vicaire apostolique de Genève.

LETTRE DE MONSEIGNEUR DUC,

EVÊQUE D'AOSTE.

Monsieur le Chanoine,

J'ai parcouru avec l'intérêt le plus vif l'ouvrage que vous allez livrer au public : *le Règne de Dieu*. Le sujet est palpitant d'actualité. Tous les hommes honnêtes se préoccupent à bon droit des tristes conditions faites à la société moderne. Mais, où est le remède ? Tandis que certains esprits utopistes ne songent qu'à traduire en faits les théories de l'instruction obligatoire, de la nation armée, etc., votre intelligence éminemment catholique s'est élevée dans les pures régions du surnaturel. A vos yeux, le salut de la société paraît impossible, humainement parlant. L'action féconde de l'église, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la protection des Saints, voilà les moyens véritablement efficaces qui restaureront le règne de Dieu sur la terre.

Ce sont les idées fondamentales que vous avez su exprimer dans un langage noble, convaincu, éloquent. Laissez-moi, Monsieur le Chanoine, vous féliciter de votre beau travail. Je le considère comme un excellent commentaire de l'admirable encyclique *Inscrutabili Dei*. Aussi je lui souhaite de nombreux lecteurs, et j'aime à croire que les uns y puiseront le germe de leur conversion religieuse, et que les autres, déjà affermis dans les bons principes, y trouveront des motifs de confiance dans un avenir plus prospère.

Agréez, Monsieur le Chanoine, mes salutations cordiales.

† JOSEPH-AUGUSTE,
Evêque d'Aoste (Italie).

Aoste, le 28 septembre 1878.

LETTRE DE MONSEIGNEUR FONTENAU,

EVÊQUE D'AGEN.

Agen, le 8 octobre 1878

Monsieur le Chanoine,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me faire hommage de votre volume sur le *Règne de Dieu dans les sociétés actuelles*.

Je l'ai parcouru avec un vif intérêt et je suis heureux de joindre mes félicitations à celles de Monseigneur l'Archevêque de Chambéry. J'ai retrouvé dans ces pages la belle et mâle éloquence du sympathique prédicateur de notre retraite pastorale de l'an dernier.

Je fais des vœux pour que cet ouvrage trouve des lecteurs nombreux et sérieux, car vous y avez exposé avec opportunité, vigueur et clarté les vérités qui, seules, peuvent régénérer notre siècle et notre patrie.

Agréez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de nos sentiments dévoués et affectueux en Notre-Seigneur.

JEAN-EMILE,
Evêque d'Agen.

LE

RÈGNE DE DIEU

DANS LES

SOCIÉTÉS ACTUELLES

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA CATHÉDRALE DE CHAMBÉRY

par M. l'Abbé C. ARMINJON

Chanoine honoraire, Missionnaire apostolique,
ancien professeur d'histoire, d'Ecriture sainte et d'éloquence sacrée
au grand séminaire de Chambéry.

PREMIÈRE CONFÉRENCE [1]

DU RÈGNE DE DIEU DANS L'HOMME

Monseigneur [2],

Depuis dix-neuf siècles, l'esprit d'erreur et d'iniquité n'a jamais poursuivi qu'une fin, celle de détruire le règne de Dieu, en lui enlevant les âmes faites à son image et rachetées de son sang. Mais la marche et la stratégie de l'impiété ont varié suivant les circonstances et suivant les temps. Tour à tour rampante, hypocrite, adulatrice des pouvoirs publics, elle a conspiré sourdement et par ruse, quand elle n'osait attaquer hardiment et à visage découvert.

Aujourd'hui, la Révolution et les sectes ont rejeté tous les masques ; elles avouent hautement, à la face du monde épouvanté, le mot d'ordre suprême, le secret de la grande apostasie finale que jusqu'ici elles avaient jugé prudent d'envelopper d'ombres et de mystères.

1. Prononcée le premier dimanche de l'Avent, à Chambéry.
2. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.

Ce secret que l'Eglise avait pénétré dès le principe et dont elle n'a cessé depuis trois siècles de dévoiler les périls et la perversité, n'est autre que la guerre faite à Dieu, que le but, maintenant avoué, de détruire toutes les institutions marquées de son sceau, et qui distinguent encore la terre du séjour des *éternelles horreurs.*

A l'heure présente, la guerre faite à Dieu est universelle. Sous le nom de progrès, elle sape les derniers fondements de l'édifice social; elle entraîne les indécis, elle recrute des adhérents parmi les âmes les plus honnêtes et, en apparence, les mieux intentionnées.

Les ouvriers et les complices de la grande conspiration des temps actuels se divisent en trois catégories d'hommes, tendant, par des moyens plus ou moins immédiats, à la même fin, et initiés, à des degrés divers, à l'œuvre impie à laquelle ils coopèrent.

La première de ces catégories est celle des révolutionnaires déclarés, qui veulent chasser Jésus-Christ des lois et des institutions, qui demandent à grands cris la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et qui disent : Dieu, *c'est l'ennemi.*

La seconde de ces catégories est celle des faux conservateurs, des hommes à expédients et à demi-mesures, qui appréhendent que Dieu ne les engage dans l'impopularité de sa cause, qui voudraient qu'il se prêtât à des transactions, que sa doctrine et ses lois s'accommodassent avec les préjugés et les idées du jour. Pour ceux-ci, Dieu est l'être *intransigeant et importun.*

Enfin, il y a les chrétiens indociles qui craignent Dieu plus qu'ils ne l'aiment, qui subissent son joug par contrainte, qui pècheraient volontiers, s'ils pouvaient le faire impunément et sans péril de mort éternelle. Pour ceux-là Dieu est l'être dur, le tyran inflexible et austère, *homo durus es, metis ubi non seminasti* [1].

De nos jours, les sociétés humaines, infatuées de leurs progrès dans les sciences et dans l'ordre matériel, aspirent ouvertement à reconstruire Babel; elles nourrissent le vain espoir de réaliser, dans un avenir très rapproché, un idéal de félicité où l'homme, pleinement émancipé de Dieu, affranchi vis-à-vis de lui de tout devoir et de toute sujétion, goûtera à profusion la plénitude de tous les contentements et de tous les biens désirables. Elles s'imaginent follement que l'élimination de l'Etre souverain sera pour l'humanité le point de départ d'une rédemption et d'une perfectibilité indéfinie, que le renouvellement des formes sociales amènera la transformation de la terre et des éléments, et aura pour effet la chute des tyrannies, l'extinction du paupérisme, la suppression de la maladie et de toutes les douleurs.

1. Luc, XIX, 21.

Bercées par ces illusions grossières et fantastiques, la Révolution et les sectes résument leur programme dans ce seul mot : *la non intervention de Dieu* ; elles demandent que sa providence se désintéresse des affaires publiques, que sa justice désarme, que sa sagesse ne relève plus que de l'opinion et du suffrage de ses créatures révoltées.

C'est chose amère et douloureuse à un prédicateur de l'Evangile, d'être réduit à élever la voix pour réfuter de telles insanités et de tels blasphèmes. Quelle n'aurait pas été la surprise de nos pères, si, dans ces siècles de dévouement à Dieu, où ils coulèrent des jours glorieux et paisibles, on leur avait prédit qu'aux derniers âges de l'humanité, en plein soleil de cette civilisation dont ils avaient laborieusement jeté les germes, l'Etre des êtres, le maître et le dispensateur de la vie, deviendrait, au sein de leur postérité, l'oublié, le grand proscrit, et que l'on estimerait le règne de sa sagesse et de sa bonté une cause d'abaissement et de décadence.

Nous venons donc, durant cet Avent, proclamer le droit de Dieu et la nécessité de l'avènement de son règne. *Adveniat regnum tuum.* Cette parole sera le sujet de nos quatre discours.

Il est nécessaire que le règne de Dieu s'établisse dans les âmes, afin que celles-ci ne périssent pas dans les ténèbres et qu'elles se relèvent de leurs égarements et de leur corruption.

Il est nécessaire que le règne de Dieu s'établisse dans la famille, afin que la famille puisse donner à la terre les saints qui en sont le sel, et qu'elle prépare par l'éducation les chefs et les héros chrétiens, qui seront nos guides et nos sauveurs.

Il est nécessaire que le règne de Dieu soit fondé dans la société civile, afin que la société civile se reconstitue suivant sa loi morale et qu'elle s'attache aux vrais principes réparateurs, seuls assez puissants pour assurer sa marche et sa stabilité.

Dans cette première conférence, nous traiterons du règne de Dieu dans les âmes. Quelle est la nature et quelles sont les conditions de ce règne ? Quels obstacles notre milieu social, avec ses préjugés et ses passions, oppose-t-il à l'avènement de ce règne ? Quels seraient les effets de ce règne si, accepté par chaque individu pris isolément, il exerçait une action absolue et souveraine sur les esprits et sur les cœurs ?

I. — Dieu a tout fait pour sa gloire. Les globes célestes la publient sous la voûte du firmament ; l'insecte la raconte en bourdonnant sous l'herbe ; il n'y a pas un atôme perdu dans l'espace, qui ne rende hommage à la sagesse et à la puissance du Créateur.

Mais, en créant l'être intelligent, et en l'animant de son souffle,

Dieu lui a désigné une fin supérieure à celle des autres êtres qui peuplent l'univers. Il a imprimé dans son être le sceau de son image et comme un reflet de son incommunicable grandeur, afin de lui apprendre qu'il était appelé, non pas à servir, mais à régner. La conclusion des destinées humaines dans le temps n'est autre que la vie éternelle, c'est-à-dire une communication de Dieu tellement intime, tellement inhérente à notre être, que nous lui serons unis comme le feu s'unit au fer, et qu'en le voyant face à face dans les clartés de son essence divine, nous serons nous-mêmes transfigurés en la ressemblance de ses éternelles splendeurs, *cum apparuerit, similes ei erimus* [1].

Afin de nous préparer à la possession d'une béatitude aussi ineffable, Dieu a établi, dès ici-bas, une correspondance admirable, une harmonie mystérieuse et profonde, entre l'esprit qui est en nous et sa propre immensité. Il a fait de notre âme son habitation choisie, et l'a ordonnée comme un royaume. Royaume... *Regnum*. C'est le nom dont se sert la langue consacrée, pour définir l'excellence, la richesse, les incomparables prérogatives de cette substance immatérielle, active, renfermée dans l'étroite argile de nos corps.

Déjà, au seul point de vue de la nature, les Péres de l'Église ont fait ressortir la frappante analogie qui existe entre l'âme humaine et un royaume.

Ainsi, qui dit royaume, ne dit pas un lieu aride, ni un territoire abandonné; un royaume, c'est un séjour où règnent l'ordre, la justice et la sécurité, où les fonctions publiques sont départies au mérite, où il y a une hiérarchie constituée, des lois, des tribunaux, où, sous le sceptre d'un prince puissant et respecté, les peuples vivent paisibles et prospères. Un royaume, c'est la France sous Louis IX, lorsque ce saint roi rendait la justice sous le chêne de Vincennes. C'est encore la France sous Louis XIV. lorsqu'au milieu des magnificences de Versailles, dans l'éclat et le prestige d'une majesté incomparable, ce monarque présidait aux destinées du plus beau des royaumes après celui du ciel. Toutes ces images et toutes ces similitudes n'offrent qu'une idée imparfaite de la dignité de l'âme au moment ou elle sortit pleine de beauté et de vie des mains de son Créateur.

« L'âme humaine, dit S. Cyprien, est d'un tel prix, que rien de créé ne saurait lui être comparé. Elle est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu », dit S. Grégoire de Nysse. S. Cyprien ajoute : « Elle est un royaume dans un petit espace. »

Dans le sanctuaire vivant, mystérieux, accessible à Dieu seul, il y a, en effet, une intelligence qui promulgue la loi, une volonté

1. Jean., III, 2.

qui commande, une conscience qui scrute les pensées, pèse et juge les actions ; il y a des sujets dociles et indociles, des passions indisciplinées et frémissantes qui mordent leur frein et que la raison domine et tient assujetties. Il y a aussi des jours heureux et sereins, des heures d'obscurcissement et de ténèbres, des tempêtes qui mugissent et des bouleversements plus violents que ceux qui font chanceler la terre et qui secouent l'Océan dans ses profondeurs.

Mais cette perfection de l'âme considérée dans l'ordre naturel, n'est qu'un pâle et ténébreux reflet auprès de la dignité que la grâce sanctifiante lui confère.

L'âme humaine, lorsqu'elle est illuminée par l'Esprit-Saint, qu'elle est élevée à l'état surnaturel par les sacrements, est investie intérieurement de la gloire et de la richesse des cieux, *gloria et divitiæ in domo ejus* [1]. Elle entre en participation de la nature même de Dieu [2], elle est revêtue d'une grandeur, d'un éclat qui effacent, dans des proportions infinies, tout ce que les royaumes de la terre ont jamais offert de plus glorieux et de plus éblouissant

Ainsi, mesure-t-on l'éclat et la puissance d'un royaume à l'étendue des provinces et au nombre des sujets? Or, tous les peuples et tous les habitants de la terre sont moins qu'un atôme et un grain de poussière, auprès des trois Personnes divines qui habitent invisiblement dans l'âme juste, l'honorent de leur familiarité intime et s'entretiennent avec elle d'une conversation secrète et ineffable. — L'excellence et la dignité d'un royaume se mesurent-elles encore à la splendeur des monuments, à la multitude des trésors accumulés ? Mais l'âme qui possède Dieu, possède de fait l'universalité des choses visibles et invisibles, dont Dieu est le type et la cause primordiale. — Célèbre-t-on, dans un royaume, la noblesse et la distinction des sujets? Quoi de plus noble et de plus royal qu'un chrétien devenu le fils de Dieu par adoption, le concitoyen des anges, le frère et le coohéritier de Jésus-Christ [3] ?

Admire-t-on, dans un royaume, la majesté auguste du souverain qui commande ? Quoi encore de plus auguste que Dieu, dont la loi gouverne la raison, et que la raison unie à Dieu commandant à son tour à la volonté, et par celle-ci tenant assujettis tous les sens et tous les appétits inférieurs ? Enfin, ce que les hommes vantent surtout, dans un royaume, ce sont les victoires et les conquêtes ; mais, dans l'âme humaine ; les victoires sont de tous les instants. Le cœur du juste est une arène où s'accomplissent les immolations les plus héroïques, où se livrent

1. Ps. III, 2. — 2. S. Thom., *Somme*, 1e 2e, *quæst.* 110, *art. 3. Ipsum lumen gratiæ quod est participatio naturæ divinæ.* 3. *Vos genus electum regale sacerdotium*, (II Pétr., 2, 9.)

des luttes qui captivent le regard de Dieu et des anges, où se conquièrent des palmes et des trophées qui feront à jamais ressortir le courage et la magnanimité des élus.

Dirai-je encore que, dans l'âme humaine, il y a un culte parfait et intérieur; que le chrétien élevé à la dignité de roi l'est aussi à celle de prêtre; que les prières y montent vers Dieu, comme la fumée de l'encens, que le cœur du juste est un autel où s'offrent des hosties pacifiques, et que le feu de l'amour divin qui le consume est sans cesse entretenu par le renoncement intérieur, les actes de sacrifice, la pratique constante de toutes les vertus?

Telle est l'âme humaine, entée sur Jésus-Christ, reconstruite sur ce divin exemplaire, ornée des dons et des vertus infuses de l'Esprit-Saint. Elle est le tabernacle de prédilection du Dieu vivant et atteint des cimes inespérées qui défient tout ce que peut concevoir la raison, tout ce que la langue humaine ne saura jamais raconter, *gloriosa dicta sunt de te*, *civitas Dei* [1].

Avant Jésus-Christ, ces belles et salutaires notions étaient incomprises; le monde païen, plongé dans ses ténèbres et sa corruption, avait perdu le sentiment des réalités invisibles et supérieures. Les droits imprescriptibles de l'âme, son origine, ses fins surnaturelles et glorieuses étaient des vérités qu'il ne savait plus entrevoir. Voué au culte et à l'adoration des formes sensuelles et plastiques, à travers le voile transparent des physionomies humaines, il ne découvrait plus le rayonnemennt d'un esprit immortel. La politique et les institutions païennes, exclusivement dirigées au profit des corps, avaient pour effet direct l'oppression et la servitude des âmes. Qui aurait osé s'intéresser à l'âme d'un captif ou d'un gladiateur, ou bien dire au Sénat de Rome, aux philosophes et aux lettrés du siècle d'Auguste : « Gardez-vous de scandaliser ce petit enfant; cet esclave, dont votre cupidité abuse, est votre égal, par droit de nature; il est le fils de ce Dieu qui est notre père à tous »; celui-là aurait été châtié comme rebelle aux lois, ou tout au moins il eût excité le rire et une immense pitié. La gloire éternelle de Jésus-Christ et la preuve la plus convaincante de la divinité de sa mission, c'est d'avoir réagi contre ce courant d'opinions dépravées et osé prendre les idées dominantes de l'humanité à rebours. — Jésus-Christ proclame hautement la noblesse et la primauté de l'âme; il déclare qu'à ses yeux elle est le seul bien nécessaire, que ce serait une folie et un crime de s'exposer à la perdre, fût-ce pour conquérir tous les trésors de l'univers. Tous les enseignements du Fils de Dieu se résument dans cette parole : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice. » A l'inverse du paganisme qui n'admirait que la pompe

1. Ps. LXXXVI, 3.

sensible et l'éclat extérieur, Jésus-Christ n'était touché ni des conquêtes d'Auguste, ni des splendeurs du palais d'Hérode; il se montrait profondément indifférent à tout ce qui regardait la politique, les découvertes des sciences et les intérêts bornés du temps; mais aussitôt qu'il voyait poindre dans une âme ignorante et grossière les premiers rayons de lumière divine, un germe d'amour pour son Père, il éclatait en jubilation et en transports; il s'écriait: « Je vous bénis, mon Père, de ce que vous avez révélé ces choses-là aux humbles et de ce que vous les avez cachées aux superbes. »

Héritiers de l'esprit de Jésus-Christ, les Apôtres ont méprisé comme lui tout ce qui était périssable, et n'ont eu d'ambition que pour l'avènement du règne de Dieu et le salut éternel des âmes. Pour gagner une seule âme, ils affrontaient toutes les fatigues, parcouraient la terre en tous sens, depuis les zones torrides jusqu'aux régions glacées du pôle; et quand on leur promettait des dédommagements humains, quand on leur parlait de santé à ménager, de renommée à conquérir, ils répondaient avec dédain et avec une noble fierté: « Nous ne voulons que des âmes, donnez-nous des âmes et gardez tout le reste, *da mihi animas et tolle cætera.* »

Aux yeux de la foi, tous les biens terrestres sont donc des choses vaines et méprisables, et il n'y a que l'âme qui ait une réelle valeur.

Un historien célèbre, après avoir vanté le génie et les hautes qualités d'un empereur allemand, dit que, destiné à de grandes œuvres, il devint un fléau pour l'humanité, « parce qu'il n'aimait pas assez son âme. » Avant lui, le saint Prophète avait stigmatisé, par une parole équivalente, la folie de la plupart des hommes, en disant « qu'ils ont reçu leur âme en vain », *qui in vano accepit animam suam*[1]. Or, l'âme étant vaine, toutes les pensées qu'elle forme, tous les honneurs qu'elle acquiert, toutes les œuvres admirables qu'elle parvient à exécuter, participent à la fragilité du sujet dont ils sont l'accident et sont eux-mêmes sans solidité et sans consistance.

Un peuple qui estime l'âme vaine et de nulle importance, qui ne sait plus comprendre que la vraie gloire de l'homme est toute « intérieure et spirituelle », *omnis gloria filiæ regis ab intus*[2], ce peuple méconnait la grande loi du christianisme, et il ne tardera pas à se précipiter dans le matérialisme le plus abject. Sa chute profonde ne pourra être conjurée ni par les expédients de la politique, ni par les merveilles de ses inventions, et un jour la postérité, revenue à des doctrines plus saines, signalera la

1. Ps. XXIII, 4. — 2. Ps. XXXXIV, 16.

vraie cause de la stérilité de tous ces grands hommes, sur le courage et sur la sagesse desquels nous avions un instant compté; elle dira d'eux : Ils possédaient à la vérité tous les avantages qui assurent ici-bas le succès et la fortune, mais ils n'ont été que des fléaux et des artisans de malheur, parce que Dieu, en couronnant ses largesses en eux par le don d'une âme faite à son image, ne leur a fait qu'un présent inutile : *Qui in vano accepit animam suam.*

Telle est la cause des périls qui nous menacent et de l'effroyable dissolution dont notre civilisation est atteinte, au milieu de l'éclat de ses richesses et de l'essor donné à tous les progrès matériels. L'âme a déserté le corps social; elle est absente de la vie publique et de toutes les institutions.

L'humanité a laissé s'éteindre le souffle divin qu'elle avait reçu comme le noble apanage de sa nature. De là vient qu'elle ne produit plus, comme dans les siècles de foi, ces actes de dévouement, ces exemples de sacrifices et ces œuvres demeurées impérissables, parce qu'elles étaient empreintes de ce signe céleste que l'homme égaré de nos jours s'applique de plus en plus à arracher de son front.

Notre siècle, pour avoir détrôné Dieu, s'achemine à sa perte par des voies accélérées; mais, de plus, il s'obstine à rejeter toute planche de salut en ne cessant d'ourdir des conspirations ténébreuses contre ce règne de Dieu qui aurait seul la puissance de l'éclairer et de le sauver.

II. — De nos jours, le règne de Dieu dans les âmes a contre lui trois grandes oppositions : l'opposition de la plupart des chétiens qui le dédaignent et n'en ont qu'une idée fausse et obscure; l'opposition des hommes d'État qui le combattent; l'opposition de l'opinion qui le travestit.

D'abord, le règne de Dieu dans les âmes a contre lui l'opinion des chrétiens qui n'en ont qu'une notion fausse ou incomplète.

De nos jours, comme au temps de la venue de Jésus-Christ, Dieu n'est plus honoré que des lèvres, *populus hic labiis me honorat* [1]. Le culte que lui rendent la plupart des chrétiens est extérieur et tout de surface; ils n'observent sa loi que par convenance et par habitude. Ils considèrent Dieu comme un être, dominant de haut et de loin, qui se contente d'une simple soumission nominale, et ils n'éprouvent plus les grands effets que devrait leur faire ressentir sa présence intime et permanente. *In ipso vivimus, movemus et sumus* [2].

On raconte que Léonide, père du grand Origène, se levait la nuit, lorsque son fils était plongé dans le sommeil, qu'il baisait

1. Matth., XV, 8. — 2. Act., XVII, 18.

respectueusement la poitrine de l'enfant, devenue par le baptême le temple de l'Esprit-Saint, et qu'à ce titre il jugeait non moins digne de vénération et d'honneur que le séjour où habitent les élus. De tels témoignages de foi et de respect, rendus à une âme, dont Jésus-Christ a pris possession par le sacrement de régénération, ne sont-ils pas à mille lieues de nos idées et de nos mœurs? Voit-on souvent les pères et les mères, lorsque leur enfant est ramené de la piscine sacrée, s'agenouiller devant l'être divin renfermé en lui et se montrer soucieux de la vie nouvelle qu'il a reçue? Ce roi du Ciel, ce « *Dieu en fleur*, » ainsi que l'appelle un grand docteur, recevra des soins, une éducation intellectuelle et morale en opposition formelle avec sa céleste origine, et l'excellence de la dignité que le baptême lui a départie : il sera élevé dans des habitudes mondaines et des goûts efféminés. Les élans surnaturels suscités dans cette jeune âme seront étouffés par des cultures profanes. A peine l'intelligence de cet enfant s'épanouira-t-elle aux premières lueurs de la raison, qu'on éveillera en lui l'amour du bien-être et les idées d'ambition. Afin de lui assurer une carrière qui satisfasse l'orgueil ou l'intérêt égoïste des parents, ce *Dieu en fleur* sera confié à des maîtres étrangers à toute croyance et à toute pratique chrétienne, aussi indignes d'élever une âme surnaturalisée que le seraient des mains profanes d'ouvrir le tabernacle, de toucher à l'hostie et au calice consacré.

Cette absence de sens chrétien qui fausse la première direction de la vie dans l'âme de l'enfant, se manifeste d'une manière plus saillante dans les aspirations et la conduite de l'âge mûr.

Le monde actuel ne comprend plus rien aux choses divines; ses règles, ses maximes sont en opposition ouverte avec les règles et les maximes de l'Evangile; il ne considère plus les objets de l'éternité et les choses du temps, d'après les règles de l'immuable vérité, c'est-à-dire suivant la connaissance que Dieu en a et qu'il nous donne par la révélation, il ne les voit qu'à travers le prisme borné et ténébreux de son ignorance, de ses préjugés et de ses doctrines corrompues; la foi n'est pour la plupart des hommes qu'une connaissance théorique qui n'exerce aucune influence sur le domaine de leurs actions. Le chrétien, dit S. Paul, est un être dont la conversation est toute céleste. Enté sur Jésus-Christ par le baptême, uni à Jésus-Christ aussi indissolublement que les membres le sont à la tête, que le rameau l'est au cep, il est tenu de faire fructifier la grâce précieuse qu'il a reçue et de manifester la vie de Dieu dans toutes ses œuvres. — Loin de là, les démarches, les paroles des chrétiens de nos jours ne respirent généralement que le naturalisme le plus abject. *Qui enim secun-*

dum carnem sunt, quæ carnis sunt sapiunt[1]; leurs affections et leurs espérances, au lieu d'être dirigées vers le ciel, sont toutes tournées vers les choses de la terre. Par une anomalie inexplicable, ils possèdent le soleil de justice, et ne sont ni réchauffés par sa chaleur, ni éclairés par ses rayons. Ils foulent l'olive, comme parle ailleurs l'Esprit-Saint, et ils ne sont point embaumés de ses parfums, *calcabis olivam et non ungeris oleo*[2].

L'Apôtre recommande encore aux chrétiens de porter Dieu comme le prêtre le porte dans la gravité des augustes mystères[3], et les enfants du siècle par la mondanité de leurs fêtes, par le luxe et le scandale de leurs parures, par les mille entraînements de leurs sensualités coupables, ne cessent de traîner Jésus-Christ dans des lieux et dans des situations qui le déshonorent. Sans doute la foi et la charité ne sont pas éteintes universellement au milieu de notre génération contemporaine; mais si, en dépit de nos infidélités et de nos défaillances, Dieu daigne encore habiter dans nos cœurs, c'est à la manière *d'un roi constitutionnel;* il est douteux qu'il y règne, il est certain qu'il n'y gouverne pas.

Le règne de Dieu a contre lui l'opposition des chrétiens qui le méconnaissent, il a contre lui l'opposition des hommes d'État qui qui le combattent.

Depuis cent ans, la politique, renouvelant l'apostasie des Juifs, est devenue athée; elle a rejeté d'une manière absolue le règne de Dieu. La diplomatie, les lois, l'enseignement, exclusivement dirigés en vue des biens terrestres, n'ont aucun égard aux besoins de l'âme, à sa perfectibilité, aux intérêts de ses destinées futures. Pour constater la vérité de cette observation, il suffit de considérer que, de nos jours, chaque fois que le salut éternel d'une âme, et un grand profit, un avantage considérable dans l'ordre matériel se trouvent en présence et en opposition, c'est constamment l'intérêt matériel qui prévaut et celui de l'âme qui est immolé.

Ainsi, s'agit-il de la construction d'un Opéra, de l'ouverture d'un chantier, des préparatifs d'une fête nationale, ou d'une exposition agricole, des multitudes d'ouvriers, soustraits au repos dominical, sont privés sans scrupule de l'enseignement religieux et du pain de la vérité divine, plus nécessaire à leur esprit que la nourriture terrestre ne l'est à leur corps.

Les princes de l'industrie actuelle, nos puissants chefs de fabrique et d'usine se prévalent de l'impunité que leur garantit notre législation complaisante et afin de satisfaire leur âpre soif du gain, de réaliser le bénéfice de quelques millions, ils n'hésitent pas à spéculer tyranniquement sur le sang des âmes pour

1. Rom., VIII, 5. — 2. I Mich., 6. — 3. *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* I.Cor., VI, 2.)

lesquelles Jésus-Christ est mort. Des milliers d'hommes, contraints par eux à un travail auquel leur conscience répugne, sont fatalement voués à la haine de Dieu et exposés à encourir un jour le châtiment de ses irrémédiables malédictions.

Aujourd'hui, le service militaire est imposé à tous ; la dette du sang est universelle et obligatoire. C'est l'appréhension dans l'âme, le cœur dévoré d'angoisse, que les parents sacrifient leurs enfants au service de la patrie, à un âge où ils sont dénués d'expérience, où leur foi est encore mal affermie, et où leurs passions se développent dans leur fougue et dans leur effervescence ; ils voient ces êtres si chers transférés sans transition du milieu tutélaire et vivifiant de la famille, dans les casernes et dans l'enceinte des camps, où leurs croyances religieuses sont en butte à des attaques incessantes, où leur innocence est livrée à l'influence des compagnies les plus malsaines, à la contagion des exemples les plus séducteurs et les plus pernicieux. Et nos rhéteurs de tribune et de presse demandent que l'on supprime l'aumônerie militaire : ils marchandent aux parents chrétiens la présence d'un prêtre dans les armées, unique joie qui adoucirait la grandeur de leur sacrifice, seule consolation qui rassurerait dans une certaine mesure leur religion et leur tendresse éplorée. — A les entendre, l'esprit religieux est incompatible avec le patriotisme et le courage militaire. — Sophistes inhumains qui veulent ôter à l'homme ses plus précieuses espérances ; au héros qui meurt pour la patrie, ils n'offrent que le néant en perspective ; au soldat qui tombe martyr sur le champ de bataille, ils cherchent à enlever jusqu'au pardon de Dieu jusqu'à la grâce d'une bénédiction suprême.

Cicéron et tous les sages de l'antiquité avouaient hautement que la religion et l'observance des devoirs qu'elle impose sont la base de l'ordre social, la source du génie et des grandes inspirations ; ils faisaient intervenir le culte de la divinité dans les actes solennels de la vie publique. Avant d'entreprendre des guerres, ils pratiquaient des cérémonies expiatoires ; ils voulaient que l'image des dieux fût portée dans les camps et à la tête des armées. Aujourd'hui, ce n'est que rarement et avec des réserves extrêmes qu'aux époques de crise et d'agitation sociale, les hommes d'État osent demander le secours de prières publiques. Encore en y prenant part, ils estiment faire acte de fermeté et de courage. On dirait qu'à leurs yeux la reconnaissance officielle de Dieu est pour l'autorité une cause d'affaiblissement et de discrédit, et qu'il est indispensable à ceux qui la représentent, de ne s'adresser à l'Être souverain qu'avec circonspection et en usant de demi-moyens et d'atermoiements, afin de sauvegarder leur popularité, et de la défendre contre les accusations et les calomnies outrageantes et railleuses.

La conséquence de cette opposition, c'est la chute des croyances, la déconsidération et le mépris du règne de Dieu au sein des masses populaires. Par suite de ces craintes méticuleuses, de cette répulsion en quelque sorte systématique des hommes d'État, pour tout ce qui touche aux plus essentiels des devoirs, le peuple est arrivé progressivement à considérer le christianisme comme une superfétation, à estimer les pratiques extérieures du culte, telles que la prière, les sacrements, l'assistance au sacrifice, des œuvres inutiles et surannées. S'il daigne permettre que le gouvernement les tolère encore quelque temps, c'est par pure condescendance, uniquement, comme naguère le disait dédaigneusement à la tribune un célèbre orateur sectaire, afin de satisfaire aux besoins et aux goûts de *la clientèle cléricale*. Mais déjà les chefs les plus ardents et les plus avancés de la lutte antichrétienne demandent que l'on en finisse avec de tels ménagements. N'entendons-nous pas, dans les bas-fonds des classes sociales, des voix rugir et s'écrier : « A quoi bon le temple, lorsque pour le progrès et le bien-être de l'humanité, la bourse et la caserne suffisent ! » Pourquoi entretenir ce parasite appelé le prêtre, dont l'unique mission est de figurer des momeries, de débiter à nos enfants et à nos épouses des récits de visions et de miracles, lorsque la patrie réclame sa jeunesse et ses bras ! Qu'il soit soldat ou qu'il s'arme du marteau ou de la bêche ! Et voilà que l'on parle de supprimer son budget, de lui ôter le dernier morceau de pain qu'on lui accorde encore.

Le règne de Dieu à notre époque est combattu par la politique et par les hommes d'État ; il a contre lui une puissance plus formidable : il a la reine et la dominatrice du siècle actuel, qui est l'opinion. Je ne parle pas simplement ici de l'opinion changeante, passionnée, irrationnelle de la foule, j'entends surtout désigner l'opinion lettrée, réfléchie, savante, celle qui s'étale dans les salons, dans les académies, qui a pour organe les parlements, les journaux, les revues et qui n'est autre que le courant des aspirations et des idées de la classe dirigeante ; or, cette opinion-là est souverainement hostile au règne de Dieu dans les âmes.

Ainsi, un jour un fils naquit à une famille israélite. Cette famille avait à son service une femme chrétienne, qui crut accomplir un acte méritoire devant Dieu, en baptisant en secret l'enfant confié à ses soins. Disons-le de suite, afin d'éclaircir un fait très simple, mais qui, à l'heure où il se produisit, eut dans l'opinion un retentissement immense, la législation pontificale avait prévu le cas : afin de mettre obstacle aux excès d'un zèle intempérant et mal éclairé, d'empê-

cher en même temps ces sortes de surprises opérées en violation des droits naturels du père, elle avait sagement prohibé aux familles juives de prendre à leur service des femmes chrétiennes et défendu à celles-ci, sous les peines les plus sévères, de baptiser un enfant juif, à moins qu'il ne fût en danger imminent de mort. La famille en question avait méconnu les prescriptions de la loi; il était juste qu'elle en subît l'application. Une fois le fait accompli, le baptême administré, l'enfant n'était plus juif, il était devenu chrétien. Les droits surnaturels acquis par le baptême primaient les droits naturels du père. Jésus-Christ, par le sacrement, était entré dans l'âme du jeune israélite, conçoit-on que son interprète et son Vicaire sur la terre consentît à le lui ôter? Le Pape jugea donc selon l'esprit de l'Évangile et selon la loi de Dieu. Il ordonna que l'enfant fût retiré à ses parents israélites et élevé en chrétien. Aujourd'hui, l'enfant juif est prêtre et religieux; il bénit le Pape qui, réalisant à son profit les promesses faites à son ancêtre Abraham, l'a rendu fils de lumière et dispensateur des mystères de Dieu.

Or, vers le même temps où le Pape protégeait la grâce baptismale dans la personne du jeune Mortara, un autre fait d'une nature plus grave se consommait aux yeux de l'Europe muette et indifférente. Il ne s'agissait plus, cette fois, du règne de Dieu inauguré dans l'âme d'un jeune enfant, mais d'un crime de lèse-nation, c'est-à-dire de ce même règne de Dieu, attaqué et détruit de fond en comble dans l'âme d'une héroïque et chevaleresque nation.

Dans les pays slaves, des multitudes de paysans étaient sollicités au schisme par tous les raffinements de la cruauté, de la violence et de la ruse. Ceux d'entre eux qui se refusaient à l'apostasie étaient battus, spoliés de leurs biens, les uns déportés en Sibérie, où ils allaient mourir de faim au milieu des déserts et des steppes glacés, les autres traînés dans des églises polluées, où on leur mettait de force dans la bouche le pain consacré, et souvent le vin du calice se mêlait au sang des victimes refoulées à coup de crosse, ou déchirées et mises en lambeaux par l'horrible knout.

Or, voici comment ces deux faits, celui du jeune Mortara et le meurtre de la Pologne catholique furent appréciés par l'opinion Le Pape, comme il fallait s'y attendre, fut mis au ban de l'opinion; il vit se déchaîner contre lui la plume des folliculaires, les protocoles de la diplomatie, les protestations calculées d'une politique athée. Le théâtre fut transformé en un prétoire d'Hérode et les comédiens ordinaires de la cour impériale française furent conviés d'office à parodier le Vicaire de Jésus-Christ. En un

mot, toutes les colères de la libre pensée s'unirent aux hypocrisies des salons, afin d'intimider le Pape et de le forcer à rendre au judaïsme ce qu'on appelait l'*enfant volé*.

Pendant ce temps, la Pologne, criblée de blessures, courbée à terre, se traînant avec effort sur ses genoux mutilés et sanglants, avait beau faire retentir jusqu'au ciel le cri déchirant de sa douleur, l'Europe resta silencieuse et impassible. Ses plaintes furent étouffées comme dangereuses et inopportunes. L'assassinat de tout un peuple ne souleva aucun cri d'indignation dans la conscience publique et, si les échos de la presse libérale n'osèrent le justifier tout haut, ils s'efforcèrent néanmoins autant qu'ils le purent, de l'atténuer par des palliatifs complaisants, de le dissimuler sous le voile d'un silence discret et approbateur. Il n'y eut qu'une voix qui s'éleva pour flétrir l'iniquité et les excès du despotisme brutal, ce fut la voix de ce Pontife, que cette même opinion avait diffamé, qu'elle avait voulu en quelque sorte attacher au pilori, en l'accusant d'outrager la nature et de méconnaître les droits sacrés de la liberté humaine.

De ces deux faits que j'ai choisis entre mille dans notre histoire contemporaine, il faut conclure que l'opinion est dominée de nos jours par un souffle antichrétien, et que les idées qu'elle propage, les forces et les moyens d'action dont elle dispose sont exclusivement appliqués au renversement de la morale et des principes religieux. Ainsi, toutes les œuvres qui apparaissent animées de l'esprit de Dieu et marquées de son empreinte, sont de suite honnies par elle et deviennent le point de mire de ses attaques. Les institutions les plus utiles et les plus philanthropiques, les écoles tenues par les maîtres les plus savants et les plus dévoués, si elles sont organisées par une pensée de foi, si la religion préside à leur direction d'une manière quelconque, sont aussitôt suspectes; on leur suscite des entraves de toute nature; mille yeux les épient minutieusement, et éveillent contre elles le soupçon et la malveillance, en dénonçant avec éclat leurs rares abus et leurs inévitables imperfections. — Si, au contraire, ces mêmes institutions se font *laïques*, pour parler le mauvais jargon du jour, c'est-à-dire, si elles excluent Dieu de leur programme, elles voient aussitôt s'ouvrir à leur profit les caisses municipales, et sont élevées à la hauteur d'œuvres patriotiques et nationales.

Il résulte de ces observations que l'opinion contemporaine ne possède plus le sens moral et chrétien ; qu'elle s'est pervertie au point d'accréditer et de mettre en honneur les maximes les plus subversives et les plus monstrueuses ; celle-ci, par exemple, que les peuples s'élèvent en civilisation dans la mesure où ils oublient Dieu et que la ruine et le larcin des âmes sont un des droits

imprescriptibles de la nature humaine, la plus haute attestation qu'elle puisse faire de son indépendance et de sa souveraineté. Lorsque de telles idées prévalent, c'en est fait... la justice a disparu du cœur d'un peuple et la raison elle-même est ébranlée.

Le désordre poursuivra-t-il son cours? L'opinion égarée et corrompue de notre siècle est-elle susceptible de se réformer et de redevenir un instrument de vérité? Je le crois, par la raison que l'erreur n'est qu'éphémère et que la main de Dieu, en s'appesantissant sur les hommes, les force, tôt ou tard, de reconnaître que son règne seul peut fonder des nations stables et leur donner une vie calme et prospère.

III. — La Sainte Écriture nous apprend que la justice élève les nations, et ce qu'elle dit des nations, il faut l'entendre des individus, des familles, de toutes les institutions fondées par la main des hommes. Celui qui prétend les établir et les consolider sans Dieu, *celui-là disperse.*

Jésus-Christ est l'appui, le ciment, le lien de ce qui est visible comme de ce qui est invisible. *Et omnia in ipso constant*[1]. Depuis dix-neuf siècles, on ne pourrait citer une seule œuvre féconde et durable que l'Église catholique n'ait inspirée et bénie et qui ne se soit épanouie sous le souffle vivifiant de son amour et au soleil de ses divines clartés. — Tout ce que l'humanité a voulu construire sans elle et en dehors d'elle, atteint d'un principe irrémédiable de décadence et de mort, a été emporté, soit par les révolutions, soit par cette faiblesse inhérente à tout ce qui est issu de la main de l'homme, soit par le flot successif des générations qui se poussent les unes les autres, semblables aux épaves et aux projectiles que rejette l'écume des vagues, qu'emporte le flux et le reflux des océans. Il n'y a pas d'autre fondement, dit S. Paul « que celui qui a été posé par le *Christ Jésus*[2]. » — Le Fils de Dieu ne cesse d'inculquer cette grande vérité, qu'il faut croître pour l'éternité afin de croître dans le temps, et que, pour mériter le surcroît rémunérateur de l'Évangile, il est indispensable de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice[3].

La franc-maçonnerie et les sectes émettent à rebours cette vérité incontestable. Selon elles, pour atteindre la plénitude des richesses et du bien-être ici-bas, il faut que Dieu se retire dans le sanctuaire invisible des consciences, que toute pratique extérieure se rattachant à une croyance positive soit supprimée, et alors, il n'y aura plus de divisions, plus de partis hostiles : les hommes progresseront par leur activité et leur travail, on verra l'argent affluer sur les marchés publics, et le règne de la concorde et de la fraternité fleurir sur toute l'étendue de la terre.

1. Col. I, 17. — 2. I Cor., III, 11. — 3. Matth., VI, 3.

Il est aisé, à l'aide des Écritures et à l'aide de la simple raison, de réfuter ces doctrines insensées et délirantes.

Comment admettre que l'Auteur et le Maître des éléments, celui qui tempère le cours des saisons, qui dispense à la terre son soleil et ses pluies, puisse abandonner ceux qui le servent et ne se montrer prodigue de ses biens qu'envers ceux qui le blasphèment. S. Augustin nous dit que lorsqu'un serviteur commet une offense envers son maître, il outrage par le fait tous les autres serviteurs attachés au service du même maître, et les Livres saints nous apprennent que quand l'homme se déclare ennemi de Dieu, les créatures animées et inanimées se concertent aussitôt pour venger contre lui l'outrage fait à la gloire de leur Créateur : *Armatæ sunt in ultionem... bestiarum dentes et scorpia et serpentes in ultionem* [1]. Toute l'histoire constate que les grands fléaux, les guerres, les désastres publics coïncident invariablement avec les époques d'apostasie et de grandes iniquités.

Ce matin, nous avons entendu l'Évangile de ce saint temps de l'Avent nous annoncer qu'à la fin des jours, lorsque toute foi aura disparu, que la séduction exercée par l'homme de péché se sera étendue à tout l'univers, il y aura des calamités telles que le monde n'en a jamais vu d'exemple. Les nations s'armeront contre les nations, les royaumes contre les royaumes; il y aura des famines, des signes dans le ciel et de grands tremblements. Toutefois ce ne seront que les pronostics de douleurs plus grandes encore, *initium dolorum hæc* [2].

Il faut le dire, une des vérités les plus souvent énoncées dans les Livres saints et les plus méconnues de notre temps est celle-ci : « L'homme ne saurait prospérer hors les voies de la justice. » Salomon, au *Livre de la Sagesse* [3], enseigne que l'esprit de malice renverse le trône des puissants ; — au *Livre des Proverbes*, il est écrit que ceux qui sèment l'iniquité recueilleront les maux [4]; que le méchant sera pris dans ses propres filets [5]; enfin que le péché rend les peuples malheureux [6].

Aux oracles chrétiens se joignent les témoignages de l'antiquité. On raconte que Thémistocle se présenta un jour au Sénat d'Athènes, avouant qu'il avait conçu un dessein dont l'exécution serait d'un grand profit à la République, mais qu'il ne pouvait le révéler qu'en secret. Aristide fut député par le Sénat pour en recevoir communication. De retour devant l'auguste assemblée, il déclara que le projet de Thémistocle serait à la vérité très avantageux à la République, mais qu'il était peu conforme à l'honnêteté. — Le Sénat ne voulut pas en entendre davantage ; il

1. Eccli. — 2. Marc., XIII, 8. — 3. *Malignitas evertet sedes potentium.* — 4. *Qui seminant iniquitatem metent mala.* (Prov., XXII, 8.) — 5. *In insidiis suis capientur iniqui.* (Prov., XI, 6.) — 6. *Miseros autem facit populos peccatum.* (Prov., XIV, 34.)

s'écria à l'unanimité que ce qui était contraire à l'honnêteté ne saurait jamais devenir utile, *quod honestum non est non potest esse utile.*

Nous ne saurions trop le redire, il n'y a pas de sagesse, pas de politique habile contre le Seigneur. La fraude, le mépris des serments, les voies tortueuses et machiavéliques n'ont jamais profité à l'intérêt temporel des individus et des nations; mais la piété, la justice, la fidélité aux lois de l'honneur ont merveilleusement servi à leur procurer l'abondance de tous les biens. Ainsi, lorsque Dieu extermina le genre humain par le déluge, Noé et sa famille, c'est-à-dire les seuls justes qui vécussent alors sur la terre, furent aussi les seuls épargnés par les eaux.— Lorsqu'une pluie de soufre et de feu tomba sur Sodome, Loth, le seul qui vécut chastement au milieu de ces cités infâmes, fut le seul sauvé de l'incendie. — Parmi les six cent mille Hébreux qui vécurent dans le désert, Josué et Caleb entrèrent seuls dans la Terre promise; les adorateurs du veau d'or en furent universellement exclus. — Lorsque le jeune Joseph s'arracha, avec un cœur intrépide, aux violences et aux séductions de l'épouse de Putiphar, s'il avait eu auprès de lui un de nos politiques modernes, il aurait sans doute entendu murmurer à son oreille des paroles telles que celle-ci: Imprudent Joseph! c'est votre avenir et votre carrière que vous sacrifiez par vos vains scrupules. — Quel péril peut-il y avoir à céder? La femme est riche, elle est puissante, le lieu est secret, l'époux ne concevra jamais de soupçon. C'est le comble de la folie d'offenser une noble protectrice aussi ardente dans ses affections qu'implacable dans sa vengeance et dans ses ressentiments. Cependant, eût-il été possible de donner un conseil plus préjudiciable à la fortune de Joseph? Il est vrai que, pour n'y avoir pas adhéré, il est jeté en prison et chargé de chaînes, mais ce ne fut que pour un temps, et sa prison le conduisit à la royauté, ses chaînes lui tressèrent sa couronne.

Ainsi, l'homme recueille ce qu'il a semé. De même que l'innocence attire sur elle les bénédictions célestes, ainsi, comme parle le Sage: « La mort, le sang, les querelles, l'épée, les oppressions, la famine, la destruction des cités, ont été créés pour accabler les méchants [1]. » S. Jérôme n'imputait pas d'autre cause aux invasions barbares et aux maux de toute nature qui accablèrent l'Europe au moment de la chute de l'Empire romain, lorsque de sa grande voix inspirée, il s'écriait: *Peccatis nostris barbari fortes sunt.*

Ces exemples suffiraient et au delà pour établir cette thèse,

1. Eccli, v. 40, 16.

que l'iniquité est toujours néfaste, et qu'il n'y a que l'observance des lois divines qui donne aux peuples la prospérité. Toutefois, afin de donner à cette vérité sa pleine démonstration, nous conclurons en rappelant deux faits parmi les plus notoires de nos annales actuelles.

A l'heure présente, nous voyons encore parmi nous les fils des saints, les descendants de ces nobles et religieuses races qui ont illustré l'Église et combattu pour Dieu, et l'affranchissement des âmes aux grandes époques des siècles de foi. Un grand nombre sont encore debout, toujours fiers et vaillants, gardant, avec un sang immaculé dans leurs veines, le dépôt des traditions d'honneur et de loyauté que leurs pères leur ont légué. La plupart ont encore pour eux, avec le prestige du nom, le talent, la considération publique, et, soit dans les armées, soit à la tribune politique, soit avec la plume de l'historien et du publiciste, ils continuent à combattre avec ardeur pour les nobles causes dont leurs pères s'étaient constitués les gardiens et les défenseurs. Dieu a répandu sur eux ses grâces et ses bénédictions, vérifiant cette parole : *Potens in terra erit semen ejus, generatio rectorum benedicetur* [1].

Combien en est-il au contraire parmi les impies et les porte-drapeaux de l'erreur et de la révolution, qui n'aient eu une fin misérable et dont la mémoire n'ait disparu dans l'opprobre et dans la malédiction. La justice divine ne marche pas comme la justice humaine d'un pas boîteux, et quand il s'agit, non plus des fautes de faiblesse, mais des attentats contre la divine souveraineté, le maître du Ciel a coutume de préluder par des rigueurs exercées dans le temps, aux rigueurs sans fin de son éternité.

Une plume savante et autorisée relevait naguère une statistique de la Convention de 1793, de cette assemblée de parjures et de régicides, qui tuaient par lâcheté et par peur, et qui, déshonorant leur prétendue idole de liberté, la teignirent d'infamie et de boue plus encore qu'ils ne l'arrosèrent des larmes et du sang de leurs victimes.

Parmi les sept cents membres qui votèrent la mort de Louis XVI, un petit nombre seulement parvinrent à sauver leur vie, et la plupart se virent frustrés du fruit de leur forfait. Les traces de sang du roi martyr étaient à peine effacées, que cinquante-cinq de ses meurtriers périssaient guillotinés, huit assassinés, deux fusillés; quatorze s'étaient suicidés, quatre étaient frappés d'aliénation mentale, huit foudroyés de mort subite, cent trente-huit étaient déportés, trente-trois avaient disparu, sans qu'on n'en ait jamais eu de trace... Tels sont les fruits de l'ini-

1. Ps., 111, 2.

quité et les représailles écrites, avec le burin de l'histoire, au grand livre de la providence et des justices de Dieu.

Si vous désirez maintenant un exemple d'un ordre opposé, je citerai Pie IX[1].

Quel homme sur la terre a plus contribué que ce Pape au progrès et à l'expansion du règne de Dieu ?

Retracez à votre esprit tous les actes et les événements mémorables de ce grand Pontificat, dont l'éclat et la durée sont sans exemple dans les fastes de la catholicité ; le développement et l'essor merveilleux donné aux œuvres apostoliques et aux travaux des missions sur l'étendue des deux hémisphères ; la multitude des églises bâties, les sièges épiscopaux institués par milliers ; l'Amérique en comptait trente au plus au commencement du Pontificat actuel, elle en possède plus de cent à l'heure présente. Considérez encore les monuments inépuisables de doctrine et de sainteté conçus par la foi et le génie de Pie IX, et conduits à leur terme et à leur perfection avec une constance, une vigueur de volonté manifestement inspirée et soutenue par l'esprit de Dieu. L'Immaculée-Conception définie, plus de cinquante Saints élevés sur les autels et donnés au monde pour protecteurs ; le Concile du Vatican convoqué, les sciences chrétiennes restaurees, l'erreur gallicane abattue, le faux libéralisme démasqué. L'Orient et l'Occident, le Japon et les îles éloignées accourant à Rome, autour de la chaire du Pontife, et toutes les langues qui se parlent sous le firmament s'associant dans un même concert, afin de célébrer leur union immortelle avec Pierre, chanter à la louange du Vicaire de Dieu un hymne de vénération, d'amour et de fidélité[2].

Ce sont là des spectacles qu'aucun autre siècle n'avait contemplés et que le Ciel a voulu nous offrir, afin de ranimer nos cœurs abattus par l'audace croissante des sectes et de relever nos espérances au milieu des tristesses présentes et des menaçantes perspectives qui assombrissent notre avenir.

Ce qui est certain, c'est que Pie IX et les gloires de son Pontificat sont la préparation à des temps meilleurs, l'aurore et le gage de l'avènement du règne de Dieu dans les sociétés humaines.

Sans doute, les épreuves et les souffrances du Pontife ont surabondé de toutes parts ; selon l'expression de Jérémie, elles ont été amères comme les eaux de l'Océan. Il était dans la destinée de Pie IX de vérifier l'antique prophétie de S. Malachie, qui, à la

1. Ces lignes ont été écrites avant la mort du très regretté Pie IX.

2. Pendant les trente-deux ans de son Pontificat, Pie IX a fondé vingt-neuf métropoles, cent dix-huit évêchés, deux abbayes indépendantes, quatorze préfectures apostoliques, trois délégations et trente-neuf vicariats apostoliques.

distance de douze siècles, résumait le caractère de son règne en le symbolisant dans la devise et l'image du divin crucifié, *Crux de Cruce.* Mais la croix est un principe de résurrection et en même temps le signe assuré du triomphe.

Pie IX n'a pas encore vu la mort mettre le sceau à son immortalité et à sa grandeur, et déjà, par sa force d'âme, par ses œuvres étonnantes, par son courage intrépide au milieu des tribulations, il apparaît comme le témoignage visible des tendresses et des protections de Dieu sur ceux qui le servent. Le Seigneur l'a pris en quelque sorte par la main et lui a dit : « Je t'ai établi « sur la terre pour arracher, édifier et planter. Sois le guide et le « pilote de l'humanité au milieu de sa traversée sur cette mer « remplie d'écueils, qui soulève sans cesse contre le ciel les flots « conjurés et tumultueux des haines et des passions. Porte haut « et d'une main ferme l'étendard de ma doctrine et de ma morale, « dans les jours où la vérité est trahie, où les âmes sont noyées « dans les voluptés et où l'orgueil des esprits est surexcité au- « delà de toutes les bornes. Que toute bouche te salue comme « l'organe de ma sagesse, l'arbitre de ma clémence, l'unique dis- « pensateur de mes justices et de mes bontés. » En réfléchissant sur l'ensemble de tous ces faits, sur le concours unique et sans précédent des circonstances providentielles dont le Pontificat de Pie IX est marqué, est-il téméraire de prophétiser que l'heure de la grande rédemption est proche, que le XIXe siècle, dont les trois premières périodes se sont écoulées dans la tourmente, s'achèvera dans la sérénité et dans la splendeur des saints, et qu'un jour les peuples, revenus enfin de leur long sommeil, le salueront avec reconnaissance et transport, en l'appelant le siècle de l'*infaillibilité*, le siècle du *Syllabus*, le siècle de *Pie IX.*

Mais l'âme de Pie IX n'est pas la seule où le règne de Dieu apparaisse dans tout son rayonnement et dans tout son éclat. De même qu'il y a sur la terre l'armée du mal, hardie, bruyante, gonflée d'orgueil, méprisant Dieu, qu'elle se croit à la veille d'élaguer à jamais du genre humain, il y a également sur la terre l'armée du bien, humble, retirée, silencieuse, que le monde méconnaît et dont il n'est pas digne ; celle-ci a pour épée et pour égide, la prière, la pauvreté, la pratique du renoncement et de la vie surnaturelle et cachée. Elle marche sous l'étendard de Celui qui est éternellement victorieux : elle se recrute au sein des villes et dans les hameaux les plus solitaires et les plus reculés ; elle se compose des ouvriers infatigables du devoir, des hommes craignant Dieu, des vierges qui s'immolent dans le cloître ou se vouent au service des malades, des légions innombrables des résignés travaillant, souffrant et fléchissant le Ciel par leurs prières.

Telle est la phalange du règne de Dieu ici-bas, phalange redoutable à Satan, inaccessible à ses embûches et possédant une force plus que suffisante pour tenir en échec l'enfer et ses suppôts.

Un homme, il y a peu d'années, se trouvait à Paris, visitant les chefs-d'œuvre et les monuments de la capitale.

Cet homme eut un jour la pensée d'aller frapper à la porte obscure d'un humble frère. Ce frère était plus qu'un souverain, il gouvernait une vaste congrégation, et vingt mille religieux lui avaient aliéné leur jugement, leur liberté, toute la conduite intérieure de leur âme. Or, ce religieux n'était pas entouré du faste des potentats. A la porte de sa cellule, on aurait pu graver l'inscription : *Parva domus, magna quies* [1]. Celle-ci était meublée d'un petit lit, d'une table, d'une chaise ; on eût dit une prison, sans le crucifix qui éclairait cette obscurité. Je considérais, dit le visiteur, le costume si simple de ce pauvre frère, sa tunique de bure, ses gros souliers aux cordons de cuir, qui semblaient lui dire : Marche toujours, travaille sans trêve ni repos, guide les peuples dans les bons sentiers qui sont si souvent semés d'épines et de ronces.

En approchant de lui, je fus touché d'une émotion indéfinissable : ce n'était pas l'émotion que fait naître parfois la présence d'un puissant souverain ou d'un grand homme ; mais cet attendrissement qui précède l'admiration. L'âme était atteinte dans ses profondeurs. Cet homme s'appelait le frère Philippe ; il avait élevé des milliers d'enfants, dirigé des maisons centrales, soigné les blessés et porté sur ses épaules les soldats mourants durant le siège de Paris et les jours néfastes de la Commune. Quand il mourut, on fit de lui cet éloge qui, dans sa simplicité, valait les discours les plus pompeux : « Paris et la France ont perdu un homme de bien ! »

Ce pauvre frère n'était pas seulement un homme de bien, il emportait dans l'autre vie le trésor de son dévouement et de ses œuvres. Maintenant, il contemple face à face le Dieu qu'il a servi et dont sa belle âme était ici-bas le sanctuaire et le temple. Le surcroît promis dans l'Evangile lui a été donné dès la vie présente ; il a eu la paix de la conscience, la satisfaction du devoir accompli, les bénédictions des hommes.

A l'exemple de ce frère, ne recherchons que le royaume de Dieu et sa justice, estimons le salut de notre âme à un plus haut prix que tous les trésors de la terre. Que les maximes du christianisme soient la règle de nos pensées et inspirent toutes nos actions. En un mot, manifestons par nos œuvres la vie de Dieu

1. Maison petite, séjour d'un grand repos.

qui est en nous. Dieu, à son tour, nous manifestera les richesses de sa gloire ; il nous fera entrer en partage de sa béatitude et de son éternel repos.

DEUXIÈME CONFÉRENCE[1]

DU RÈGNE DE DIEU DANS LA FAMILLE

Beatus es et bene sibi erit.... uxor tua sicu vitis abondans...... filii tui sicut novellæ olivarum.

Tu es heureux et tout sera bien pour toi.... ton épouse est comme une vigne abondante.... tes enfants comme les rejetons de l'olivier. (Ps CXXVII, 3.)

Monseigneur[2],

L'âme humaine, illuminée par la foi, transfigurée par la charité, est le temple du Saint-Esprit, la demeure, où les trois personnes divines manifestent la grandeur de leurs attributs et la richesse de leurs perfections.

Mais l'homme entre dans la vie faible, informe ; environné de ténèbres et de langes, et, par conséquent, inhabile à recevoir la science surnaturelle et les biens suréminents que Dieu lui destine. C'est pourquoi, dans sa sagesse et dans sa tendresse prévoyante, le Créateur lui a préparé un abri social et tutélaire où il est reçu au sortir même de sa naissance.

Sous le regard de deux êtres, unis indissolublement par l'amour, que Jésus-Christ a marqués du signe vivifiant de la grâce, qu'il a établis sur la terre les ministres de sa providence et de sa bonté, les idées de l'enfant seront mises en éveil ; aux échos de la parole paternelle, son intelligence s'épanouira à la lumière et à la vérité; sous les tendresses et les soins vigilants de la mère, son cœur se formera à la pratique du devoir, il s'ouvrira graduellement aux impressions et aux charmes de la vertu.

Tel est le but de l'institution de la famille ; ce n'est que secondairement qu'elle a pour objet le vêtement, l'alimentation et les autres soins à donner au corps. S'il ne s'était agi que de subvenir aux besoins physiques de l'enfant, Dieu y aurait pourvu par des moyens naturels et purement transitoires et n'aurait pas recouru à une vertu surnaturelle, ni élevé la fonction du père et de

1. Prononcée le deuxième dimanche de l'Avent.
2. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.

la mère à la hauteur d'un ministère sacré. Mais la famille a pour fin principale l'éducation morale et chrétienne. Elle est le creuset où s'élabore l'avenir des générations : elle est la première arène où l'homme s'exerce aux luttes orageuses du monde, le foyer où se développent, dans les plus intimes replis du cœur, les impressions bonnes ou mauvaises qui exerceront, sur la direction de la vie, une influence décisive et souveraine.

Ne soyons donc pas surpris, si de nos jours, le génie du mal se déchaîne avec une rage violente contre ce chef-d'œuvre de Dieu, et s'il cherche, par mille artifices, à le décapiter, à l'altérer dans son principe et dans son essence, en le transformant en une association d'un ordre matériel et purement utilitaire. La famille est le berceau de la société ; elle est la source d'où jaillit le grand fleuve de la vie politique et civile, et l'impiété comprend d'instinct qu'il lui suffit d'empoisonner cette source pour corrompre tout ce qui en découle. La famille est en outre le moule où se forme l'Etat, qui n'en est que l'extension et l'image. Par conséquent, rien de plus vrai que ce principe. Telle est la famille, telle sera un jour la nation. On l'a dit avec non moins de raison : « L'Etat fait les citoyens, la famille fait les hommes. »

Un écrivain de génie a dit encore : « L'homme n'est grand que par le cœur. » Or, le cœur ne s'épure, il ne grandit et ne s'enflamme que sous les sollicitudes de la mère, sous l'autorité et la discipline du père. Prenez l'enfant parvenu à son adolescence, mettez-le dans les écoles les plus savantes, entre les mains des maîtres les plus expérimentés et les plus habiles. Vous ornerez son esprit, vous susciterez en lui la flamme du génie; mais si la première éducation, celle qui se puise sur les genoux de la mère, lui a fait abolument défaut, aucune aptitude ne suppléera à son absence, et la science qu'il aura reçue ne sera qu'une force mise au service de ses penchants vicieux, qu'un instrument entre les mains de sa corruption et de sa perversité.

Il suffirait de dresser une statistique où l'on fixerait la moyenne du niveau moral des familles, ponr s'assurer si une société est en progrès ou en décadence.

Lorsque Jésus-Christ dans une nation préside au gouvernement intérieur des foyers, lorque sa doctrine et sa morale y sont acceptées comme la base de l'éducation domestique, on peut prédire que cette nation, eût-elle comme la nôtre, épuisé la mesure de tous les désastres et de tous les abaissements, ne tardera pas, dans un avenir peu reculé, à renaître et à marcher dans les voies de la justice et de la prospérité.

Mais si Jésus-Christ et sa doctrine sont exclus de l'éducation, ou s'ils n'interviennent que comme un accessoire et un hors-

d'œuvre, on peut pronostiquer que cette nation est sur son déclin et à la veille d'être livrée au déchaînement des passions sans règle et sans frein. Ces hautes et salutaires considérations vont être l'objet de cette seconde conférence.

Il est certain qu'aucun expédient, aucune réforme n'auront assez d'efficacité pour faire refleurir le règne de Dieu dans l'ordre politique, si, auparavant, on ne travaille solidement à le constituer dans la société domestique. Afin d'éclaircir pleinement cette vérité importante, considérons la famille telle qu'elle a été conçue dans le plan du Créateur. Etudions-la, d'abord, dans ses lois et dans sa constitution originelle. Secondement, dans ses destinées et dans sa mission providentielle. Troisièmement, rappelons les secours que le christianisme lui confère pour la maintenir dans sa perfection et la faire arriver à ses fins.

I. — Dieu a marqué tous les êtres du sceau de sa ressemblance. Les plus nobles sont ceux qui retracent en traits plus saillants les perfections de son infinie nature. L'âme humaine est l'œuvre la plus sublime de Dieu, parce qu'elle a été construite sur le type vivant et immortel de l'adorable Trinité. Simple, indivisible dans son essence, l'âme de l'homme exerce son activité par trois facultés distinctes : l'intelligence, la mémoire et la volonté, et ces trois facultés constituent une même unité substantielle, un seul esprit et une seule âme.

La famille, elle aussi, est construite sur ce type radieux et parfait de la très sainte Trinité. Elle repose comme celle-ci sur le nombre trois, nombre mystérieux et profond, que Dieu a choisi pour être l'expression éternelle de la sagesse, de la beauté et de l'ordre ; parce qu'il est le terme où s'épuise sa fécondité, parce que c'est par lui et en lui que se consomment la gloire de ses perfections et l'immuable plénitude de son indéfectible grandeur.

En Dieu, toutes les personnes sont égales en perfection et en nature, et elles ne se distinguent que par une simple priorité d'ordre et de relation. Le Père est la première personne, parce qu'il est le principe et la source de la Divinité ; le Fils est la seconde personne, parce qu'il est le fruit de l'intelligence du Père ; que, recevant de lui l'intégrité de la substance divine, il est l'expression et l'image adéquate de toutes ses splendeurs. Enfin, dans la Divinité, il y a un troisième terme, le Saint-Esprit, qui n'est ni fait, ni engendré, mais qui procède à la fois du Père et du Fils, par une inspiration et comme par un souffle de leur amour substantiel et éternellement fécond. Il est le foyer et le lien de la Divinité, le centre de cette béatitude et de cette vie incompréhensible que goûtent entre elles les trois Personnes

divines. C'est par lui que se complète la subsistance inénarrable de la majesté souveraine.

Tel est le modèle et l'idéal de la famille.

A la tête de la famille, est placé le père, appelé de cette dénomination glorieuse dont le Très-Haut se désigne lui-même ; il porte le nom royal de père, parce que, comme Dieu, il est l'auteur, le principe, et que la vie qu'il transmet à l'enfant il la tire ainsi que Dieu de son fond et de sa propre substance ; cette vie est, en un sens, son Verbe, le reflet radieux de son être, la transmission de son âme à une autre âme faite à son image.

Le père a le sublime privilège de donner la vie telle qu'il la possède lui-même : c'est-à-dire souillée, corrompue, s'il s'associe à l'œuvre du Créateur avec un sang vicié, s'il a laissé son cœur se flétrir au souffle empoisonné des passions ; ou bien pure, saine, généreuse, abondante, s'il a constamment observé la loi morale, et s'il s'est préparé, par une jeunesse chaste et sans tache, à devenir un jour le ministre et l'auxiliaire de Dieu.

Les droits du père sont indestructibles et inaliénables. Par leur origine et leur immutabilité, ils priment ceux de l'Etat et de toute autre institution issue de la volonté de l'homme. Le père ne reçoit son mandat, ni de l'élection, ni du suffrage des enfants. Il est père en vertu d'un titre divin, parce que Dieu l'a choisi pour son délégué et lui a mis au front le rayon ineffaçable de sa puissance et de sa majesté.

Nos législations, imbues de leurs théories matérialistes et athées, ont méconnu ces hautes prérogatives et n'ont point voulu voir dans le père le lieutenant de Dieu. Dans leur manie aveugle de tout soumettre au niveau égalitaire, elles ont sapé en toute manière son autorité en le dépouillant de ses droits et du respect qui lui étaient dus. Par un aveuglement étrange, elles n'ont point voulu comprendre qu'en ébranlant l'autorité dans sa source primordiale, elles l'abaissaient et l'amoindrissaient, de fait, dans la personne des magistrats et de tous ceux qui, dans l'ordre civil, en sont investis à un degré quelconque. Inspirées par les idées révolutionnaires de 1789, nos lois et nos institutions se sont montrées particulièrement hostiles à la puissance du père, et elles l'ont abaissé au rang d'un suspect. On les dirait établies au profit de la révolte, afin d'entraver le père dans l'exercice de ses droits et de prémunir les enfants contre la crainte légitime de ses disgrâces et de ses corrections.

Ainsi, elles ont restreint, le plus possible, la faculté naturelle qu'a le père de tester. Les fils, parvenus à la majorité, échappent à son contrôle et à sa direction ; ils peuvent impunément, au gré de leurs intérêts et de leurs passions, briser les liens de dépen-

dance qui les unissent aux auteurs de leurs jours, comme les animaux qui méconnaissent les êtres qui leur ont donné naissance et s'éloignent d'eux, dès l'instant qu'ils ont les moyens de se suffire eux-mêmes.

De tels principes témoignent d'un grand désordre dans les idées et sont les signes précurseurs des catastrophes les plus graves. Le père une fois détrôné de ses droits, la chaîne des traditions héréditaires est brisée, la famille se dissout, la division, éclose au foyer domestique entre frères, se propage avec rapidité dans toutes les classes sociales. — Si l'on veut conjurer la perte de la famille, il faut se hâter d'apporter un prompt remède à d'aussi grands maux, et il n'y en a qu'un seul sérieusement efficace, la restauration du droit de Dieu dans la paternité, la réintégration du père dans le respect et l'honneur qui lui sont dus. Il importe de remettre en vigueur dans toute sa force le précepte fondamental inscrit sur les tables de pierre du Sinaï: *Honora patrem tuum et matrem tuam... ut sis longævus in terra.* Honore ton père et ta mère, afin que tu aies de longs jours sur la terre.

Au père appartient l'impérieux devoir de revendiquer hautement la reconnaissance de ses droits. Il a donné le jour à ses enfants. Par l'éducation, il leur a frayé la route à la fortune et aux honneurs. Par conséquent, dans tous les âges et dans toutes les situations de leur vie, il peut fixer ses yeux sur eux et leur dire comme Jésus-Christ disait aux Juifs : *Cujus est hæc imago* [1]. Le sang qui coule dans vos veines, la lumière et le reflet de ma ressemblance exprimés sur vos traits, ne témoignent-ils pas que je suis votre chef et votre maître, ne proclament-ils pas hautement que le plus sacré et le plus permanent de vos devoirs, celui contre lequel aucune loi humaine, aucune situation privilégiée n'ont la puissance de prescrire, c'est de m'honorer, de me rendre en respect, en obéissance, en dévouement l'équivalent de cette vie que vous avez reçue et dont je suis l'auteur ?

Au dessous du père, au dessus de l'enfant, il y a dans la famille, comme dans la nature divine, un terme moyen, qui est la mère : la mère ministre et auxiliaire de l'homme, comme le dit la Sainte Ecriture : *Adjutorium simile sibi* [2].

En tenant compte de la distance infinie qui sépare l'incréé du créé, la mission de la mère dans la famille est analogue à celle de l'Esprit-Saint dans la Divinité; elle en est la grâce, le cœur, le foyer, l'onction vivifiante. De même que l'Esprit-Saint renouvelle toutes choses sur la terre par sa vertu féconde, qu'il sème à grands flots dans l'univers physique et intellectuel l'ordre, l'harmonie et la perfection, ainsi la mère est la lumière et l'orne

1. Math., XXII, 20. — 2. Genes., II, 18.

ment du foyer, et elle est, comme dit encore la langue biblique : *Une chaîne d'or au cou de ses fils, une couronne d'honneur au front de son époux.*

Le Ciel l'a investie du département de la tendresse, comme il a investi le père du département de la puissance. La mère s'est unie au père pour dispenser à l'enfant le trésor de la vie; il s'ensuit que l'éducation est une œuvre où elle doit avoir sa part et les deux époux sont appelés à la diriger de concert. Le père y contribuera par l'autorité; la mère par la persuation, par le sacrifice et la douceur. Au père, le sceptre de la puissance et de la force; à la mère, celui des soins de détail, des attentions patientes et délicates, des sollicitudes dévouées et assidues. A l'un, la faculté de décréter la loi et d'en faire exécuter les prescriptions; à l'autre, la tâche de réprimer dans l'enfant les premiers ferments de révolte, d'adoucir l'austérité du commandement, de le lui rendre aimable en l'environnant de suavités et d'attraits. Le père est dans la famille comme le *Seigneur*, la mère en est l'*ange* et le conseil. — Et si cette mère est transfigurée par la foi, si elle porte gravée dans les profondeurs de son âme le sentiment intime de la sublimité et de l'importance de sa mission, aucune langue ne peut exprimer la majesté auguste dont cette mère est revêtue; elle est un spectacle qui ravit la terre et qui est pour le Ciel un inépuisable sujet d'admiration et de louange. Qu'il est beau et touchant de la contempler, lorsque, portant l'enfant sur ses genoux ou attaché sur son sein, elle lui apprend à bégayer sa première prière, à bénir le Dieu Sauveur, à aimer le Jésus de la crèche, le Jésus du calvaire, le Jésus du tabernacle. C'est de la bouche de la mère que se recueillent les premières leçons de crainte de Dieu et de sagesse... Peut-être de redoutables abîmes s'ouvriront un jour sous les pas de l'enfant, mais les leçons puisées sur les lèvres de l'amour sont de celles qui ne s'oublient jamais.

Pour que la mère s'élève à ces incomparables hauteurs, il faut qu'elle porte souvent ses regards sur cette femme, tout à la fois vierge et mère, qui s'appela Marie, et qui porta le Verbe de Dieu dans son sein [1]. C'est Marie qui, relevant dans sa personne toutes les femmes déchues, a fait resplendir dans les mères et dans les épouses un ineffable mélange de fermeté et de tendresse, et leur a mis au front l'éclatante couronne de la grâce, de l'innocence et de la sainteté. C'est Marie qui a conféré à la femme chrétienne cette austérité aimable, cette beauté surnaturelle et grave, cette vertu intrépide et ce désir ardent de posséder à jamais le cœur de son époux et le cœur de son enfant pour les élever vers le Ciel et y aller avec eux.

Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents.*

Enfin, au troisième rang dans la famille, il y a l'enfant, lien vivant et indissoluble entre le père et la mère, fruit de leur affection mutuelle, et terme de la trinité humaine au foyer domestique.

Le naturalisme du siècle, s'obstinant à ne voir que l'homme dans la personne du père, refuse d'admettre Dieu comme principe, fin et consécration de son autorité, et, par le fait, il détruit le devoir de l'obéissance et dénature dans la famille le rôle et le ministère de l'enfant. Les mêmes fausses doctrines, le même souffle d'orgueil et de révolte, qui ont suscité toutes les révolutions, semé la discorde parmi les peuples, ont, de nos jours, pénétré profondément au cœur des familles, y ont ébranlé tout amour de la règle, tout esprit de docilité. De même que la libre-pensée, de nos jours, a exalté la femme libre dans ses romans et ses théâtres, qu'elle lui a décerné des apothéoses sacriléges et immondes, qu'elle a voulu l'idéaliser, lui conférer uné sorte de déification en la montrant dépouillée des bienséances de son sexe, foulant aux pieds toutes les lois de la vertu et de la pudeur; ainsi, l'impiété en est venue à exalter les *droits* de l'enfant. Rousseau, ce grand sophiste, disait : « Toute autorité est une usurpation ; ne commandez rien à l'enfant, absolument rien. » Proudhon, cet autre porte-voix de la morale indépendante, s'écriait : « Le gouvernement, quelle que soit sa nature, c'est l'anarchie et la révolte. »

De tels principes ont produit des fruits malheureusement trop réels et trop prompts. L'obéissance, dont les hommes ne veulent plus voir la sanction en Dieu, est estimée une vertu d'esclave; la sentence de l'Esprit-Saint, qui faisait de la correction une condition de l'amour paternel, *qui parcit virgæ odit filium suum* [1], est réputée une maxime oppressive et sauvage. Le père qui ose parler religion et morale à son fils, est livré à l'outrage, parodié, accusé d'être un homme intolérant, un esprit arriéré et étroit. L'enfant estime lui-même que la plus haute affirmation qu'il puisse faire de sa virilité et de son indépendance, le signe le plus incontestable qu'il puisse donner de la liberté qu'il est parvenu à conquérir, consiste à affecter le mépris de ce qu'il y a de respectable et de sacré, à s'arroger le droit de tout faire et de tout oser. A peine sorti de l'école, il revendique le droit de blasphémer Dieu, de tourner en dérision les croyances et les pratiques chrétiennes. A vingt ans, il revendique le droit de choisir parmi les plus pervers et les plus dissolus de ses compagnons d'impiété et de débauche, de dépenser en prodigalité scandaleuse l'héritage paternel et de se livrer à des courtisanes avides dont il se fera l'esclave. A sa majorité, il se persuade qu'il s'est élevé à l'apogée de toute force et de toute grandeur; afin de se dresser

1. Prov. XIII, 24.

un piédestal d'où il pourra jeter le défi à tous les préjugés et à toutes les superstitions, il s'enrôle, par d'horribles serments, dans des sectes perverses et ténébreuses, où, à la vérité, il n'y a plus de père, mais où, en revanche, il est soumis à d'affreux tyrans auxquels il est tenu d'obéir corps et âme.

Voilà dans quelle profondeur d'abaissement le libéralisme athée a précipité la jeunesse actuelle.

Selon une parole du comte de Maistre, l'impiété a procédé sourdement et, comme le ver, elle a attaqué l'humanité dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus tendre, la femme et l'enfant, les deux racines de l'arbre social. — Naguère, un président suivait attentivement, dans les réponses des accusés, les ravages opérés en eux par les fausses doctrines, et il disait; « La jeunesse a le privilège des crimes précoces et spécialement odieux. » — Il faut donc se hâter de remonter cette pente qui emporte, avec une vitesse accélérée, nos générations à la barbarie.

Pères et mères, on ne saurait trop vous le répéter, vous êtes les maîtres de vos enfants et vous devez savoir les commander; enfants chrétiens, vous êtes les serviteurs de vos parents et vous êtes tenus de leur obéir. Il est dit, au livre des *Proverbes* : « Que l'homme sera, dans un âge avancé, ce qu'on l'aura fait dans son enfance [1]. » Malheur aux parents qui s'extasient devant les qualités de leurs enfants, admirent jusqu'à leurs défauts et leurs vices, et ne savent plus comprendre que, par suite du péché originel, il y a eux un fond de nature indocile et ingrate, des instincts inassouplis qui exigent une répression sévère, et que, semblables à l'horticulteur émondant un jeune plant, les parents ne doivent pas craindre de tailler, de faire souffrir au besoin, de se montrer sans pitié pour de criminels caprices et les écarts des passions naissantes. Sans doute, il faut que les pères et les mères tempèrent les corrections par l'amour; mais, d'autre part, il faut que, par de fermes et austères cultures, ils s'efforcent de faire de leurs enfants les hommes du *sursum*, qu'ils leur apprennent à élever le cœur en haut, et, sous le poids des rudes épreuves de la vie, à marcher sans jamais faiblir dans les sentiers de la rectitude et de l'honneur.

Ah! il fallait bien que la mollesse et l'amour-propre répugnassent à ce devoir, et que les droits et l'exercice de l'autorité eussent rencontré en tout temps une systématique et formidable opposition dans le cœur de l'homme, pour que le Fils de Dieu ait cru devoir, sur les trente-trois années qu'il devait passer dans la vie, en consacrer trente à donner l'exemple de la soumission et à rehausser le principe d'autorité en obéissant à son père dans le

1. Prov., XXII, 6.

silence et le travail de Nazareth. — Superbes ! à cet incompréhensible spectacle d'un Dieu qui s'abaisse et consent à obéir, apprenez que cette vertu d'obéissance si dédaignée de nos générations est la reine de toutes les vertus; que loin de ravaler l'âme, elle l'affranchit et la perfectionne; qu'elle la met en accord avec l'éternelle règle de justice; car, comme l'a dit un saint : « Obéir à Dieu, c'est régner, *servire Deo*, *regnare est.* »

II. — La famille a une triple mission providentielle : celle de transmettre la vie, de conserver et d'entretenir la vie, de la diriger et de la gouverner.

Premièrement, la famille a pour mission de transmettre la vie, *Crescite et multiplicamini*[1]. Telle est la loi primordiale promulguée par le Créateur lui-même.

L'honneur des familles est d'être prospères et nombreuses. Les patriarches, ces grandes figures des temps primitifs, qui unissaient le sceptre à la paternité, se faisaient gloire de commander à des tribus florissantes, sorties tout entières de leur sang. Les bénédictions du Ciel se traduisaient pour eux dans une postérité féconde et au sang actif et vigoureux; il voulaient que ceux à qui ils avaient donné le jour les représentassent dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la hiérarchie sociale; que, parmi leurs fils, il y eût des rois, des juges, des prêtres et des soldats.

Autres temps, autres mœurs.

Aujourd'hui, la stérilité volontaire des mariages n'est pas seulement la ruine des nations, elle est de plus la tristesse douloureuse et permanente des foyers. L'homme y perd le respect dans l'affection; il blesse sa compagne dans ce qu'elle a de plus délicat, et là souvent finit lamour où a commencé l'abus[2].

Certes, il faut compatir à la triste situation que les circonstances économiques de ce siècle et les prescriptions légales de nos codes ont faite aux chefs de famille; situation difficile, poignante, créée par une révolution impie et d'où résultent trois malheurs à la fois : l'affaiblissement de la patrie, le malaise des familles et l'abandon par la plupart des hommes de leurs devoirs de chrétiens. Dans les sociétés anciennes, nos pères avaient su résoudre ce grand problème moral et ils avaient mis sur ce point la loi humaine en accord avec la loi de Dieu.

Nos législateurs modernes, inspirés par un amour aveugle de l'égalité, ont cru mieux faire en substituant à l'expérience ancienne un système de succession qui rend tout viager, qui oblige les foyers à se détruire et à se reconstruire tous les vingt

1. Gen., I, 22. — 2. Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*

ans, où les enfants sont un inconvénient pour le père, les veuves et les vieillards un embarras et un fardeau. De la stérilité volontaire des mariages ont dérivé des vices plus funestes encore; l'amour effréné de l'argent, le développement exagéré du luxe, l'exclusive préoccupation de la dot dans le choix d'un parti, ce que l'on appelle *des espérances*, c'est-à-dire, ces spéculations éhontées sur la mort prochaine des oncles, des tantes, quelquefois des pères et mères. — En un mot, la disparition de l'esprit de famille et de la simplicité des mœurs, le morcellement des patrimoines par l'effet de la loi de partage, la pulvérisation indéfinie des fortunes comme des individus[1].

Il importe de le rappeler, il ne s'agit pas ici d'une simple question de conscience dont les époux seraient seuls juges; il s'agit de l'avenir et des destinées vitales de la patrie. Dans les familles où il n'y a qu'un seul enfant, cet enfant est l'objet de gâteries et d'adulations outrées; il devient égoïste, fantasque et reste mal élevé. Lorsque, au contraire, cet enfant a autour de lui toute une famille de frères, il cesse d'être un centre exclusif où convergent des soins et des complaisances toujours préjudiciables, parce qu'ils sont excessifs. L'affection des parents se multiplie dans la mesure où elle se partage; elle s'épure, se dilate, se prefectionne en se départissant également sur tous les enfants. Ceux-ci sont les premiers à comprendre qu'il ne leur est plus permis de compter sur une fortune acquise à l'avance et qu'ils n'ont d'espérance que dans leur travail et dans leurs œuvres. Toute l'histoire le témoigne: Les races fortes et patriarcales sont celles où l'on voit éclore les plus admirables traits de sacrifice et de dévouement: ce sont elles qui ont donné constamment à l'Etat ses héros les plus intrépides, et à l'Eglise les saints qui l'ont mieux servie et honorée.

Ce qui me fait surtout trembler pour l'avenir de notre nation française, c'est moins l'instabilité de sa législation et de sa politique, l'esprit de vertige auquel, depuis le haut jusqu'en bas, toutes les classes sociales semblent être en proie, que la grande et hideuse plaie que je signale. Des statistiques récentes ont constaté que, de toutes les nations européennes, la France est celle dont la population diminue avec une rapidité plus effrayante. Il importe donc d'enrayer au plus tôt un aussi grand mal; la contagion du scandale se propage de plus en plus. Après avoir envahi les familles riches et bourgeoises, elle se généralise dans les familles rurales et ouvrières. Il ne faut pas se le dissimuler, dans des temps comme les nôtres, où les principes de foi ont si peu d'action, on n'obtiendra jamais, par des considérations morales, que des résultats isolés partiels; car on ne peut raisonnable-

1. Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents.*

ment espérer que cinq millions de chefs de famille abandonnent d'un seul trait leurs calculs intéressés et égoïstes et deviennent subitement des héros. Si donc la législation, par de sages réformes, ne vient en aide à la faiblesse humaine ; si elle n'applique un remède souverain, énergique, proportionné à l'étendue et à la profondeur de la plaie, il faut désespérer de voir notre patrie se relever de ses ruines et reprendre la place qu'elle occupait jadis à la tête des nations civilisées ; comme l'a dit un grand publiciste, les peuples au sang épuisé et stérile sont fatalement voués à périr, et l'avenir du monde appartient aux races puissantes et nombreuses.

La première mission providentielle de la famille est de transmettre la vie ; la seconde est de l'entretenir et de la conserver.

Dans notre siècle énervé et sensuel, la constante et exclusive préoccupation des âmes est la recherche des jouissances et du bien-être. Les femmes qui ne sont pas soumises à un travail forcé, a dit l'auteur de la *Réforme sociale*, tombent dans un désœuvrement que leur imagination ne peut supporter, et elles s'ingénient à se distraire par mille occupations futiles, à se créer une vie artificielle et factice, en dehors des devoirs domestiques et des habitudes régulières du foyer.

Ces femmes, en style mondain, on les appelle des *lionnes*, sans doute à cause de leur intrépidité et de leur ardeur à braver les intempéries des saisons, à supporter les fatigues et les veilles au profit de leurs amusements et de leurs plaisirs ; mais ces mêmes femmes se disent tout à coup débiles, épuisées, languissantes. quand il s'agit d'accomplir les devoirs les plus sérieux et les plus sacrés de la nature. Sous de vains ou de spécieux prétextes, elles confient à des mains salariées ce qu'elles ont de plus cher au monde, et refusent de nourrir elles-mêmes leurs enfants de leur lait. De cette soustraction d'un grand nombre de mères à une obligation aussi légitime, découlent, d'ordinaire, pour l'avenir de l'enfant, les conséquences les plus fâcheuses et les plus graves. Les moralistes ont reconnu qu'il y a des affinités profondes, de secrètes et mystérieuses correspondances entre l'aliment matériel et la nourriture morale. La langue populaire a consacré la vérité de cette observation, lorsque, parlant des fils des Saints. elle a coutume de dire qu'ils ont puisé l'innocence et la crainte de Dieu avec le lait maternel. L'histoire rapporte que la mère des Machabées, faisant appel à la générosité et à la tendresse du dernier de ses fils, ne trouvait pas d'argument plus propre pour l'émouvoir et l'exciter à braver les menaces et la mort, que de lui dire : « Je t'ai nourri de mon lait et élevé pendant trois ans. »

Avec le premier lait, s'infuse dans l'âme la délicatesse des sentiments, les impressions de pureté, l'enthousiasme du devoir

l'attachement à tout ce qui est honnête et bon; mais, dans l'enfant nourri sur un sein étranger, souvent s'inoculent des goûts et des penchants en désaccord avec l'esprit et les dispositions de la mère; il manque à cet enfant un reflet moins intime de ressemblance avec celle qui lui a donné le jour; vis-à-vis d'elle son cœur n'exhalera jamais le parfum d'une tendresse parfaite et sans altération.

Tant il est vrai que la loi même du sacrifice est la loi même de la vie, que la grandeur et la perfection d'une mère s'élèvent dans la mesure où elle se donne. Et quand la religion, dans ses peintures, veut retracer Marie dans la grâce et dans le rayonnement de sa beauté, elle nous la montre sous la figure d'une femme portant Jésus-Christ dans ses bras et le nourrissant de son sein.

La troisième mission providentielle de la famille est la direction et le gouvernement de la vie.

Si l'impiété et les mauvaises mœurs exercent des ravages si meurtriers et si étendus, au sein de la jeunesse actuelle, c'est que cette jeunesse n'est plus dirigée.

Sans doute, gouverner les esprits, former les caractères, cultiver les âmes, est un art difficile. « C'est l'art des arts, comme le définit un saint docteur, *ars artium, regimen animarum*[1]. » C'est précisément pour cette raison qu'il devrait être la première sollicitude d'un père chrétien. Malheureusement, le contraire a généralement lieu. Un père de nos jours, lancé dans le tracas et dans le tourbillon de la vie active, absorbé par l'administration des affaires temporelles, par les soucis de son avancement et de sa fortune, se décharge le plus promptement qu'il le peut du soin d'élever lui-même son enfant. A peine juge-t-il l'esprit de son fils assez développé et assez mûr pour recevoir les premiers rudiments des sciences, qu'il se hâte de le caser dans un collège ou une école quelconque et, pourvu qu'il soit en sécurité sur sa santé physique, qu'il sache sa conduite extérieurement régulière et correcte, il ne songe qu'à s'abandonner lui-même à la joie et à la douce quiétude de se sentir délivré d'un devoir ennuyeux et d'une tâche assujettissante. Afin d'épargner à son esprit toute préoccupation, d'éloigner de sa conscience tout scrupule et tout remords, il s'abstiendra de s'enquérir de la nature de l'enseignement et de la moralité des maîtres; il s'aveuglera, sciemment et à dessein, sur tout ce qui pourrait lui amener une révélation pénible et importune.

Or, cette direction morale dont les parents abandonnent les rênes, lorsque leurs enfants sont encore dans leur jeune âge, elle

1. S. Grégoire, pape.

échappe totalement de leurs mains, quand ils sont arrivés à l'âge d'entrer en carrière ou de contracter mariage.

J'avoue volontiers que, sur ce point encore, nos codes présentent des lacunes et des imperfections regrettables. Ils ont fixé l'émancipation des enfants à quinze ans et autorisent ceux-ci à se passer du consentement de leurs parents, à une époque et dans les situations où ils auraient le plus besoin de s'entourer de leur expérience et de leurs conseils. Il n'en est pas moins vrai que, pour suppléer aux défectuosités de la loi civile, les parents n'ont plus le secours de cette force et de cette autorité morale, dont leur insouciance s'est laissé désarmer. Afin de se pallier à eux-mêmes leur honteuse faiblesse et de s'épargner l'outrage d'une résistance ouverte, on les verra s'incliner devant de coupables caprices; ils céderont lâchement à des exigences que la conscience et l'honneur réprouvent. Et comment ces parents dégénérés imposeraient-ils à leurs enfants une ligne de conduite ferme et irrépréhensible, des maximes de discrétion et de sagesse, lorsque l'autorité dont ils devraient se servir n'a pas son point d'appui dans la loi de Dieu, et qu'eux-mêmes n'ont jamais cherché à s'éclairer des lumières de la volonté souveraine?

Un des caractères de notre siècle d'atermoiements et de concessions, c'est d'être le siècle des grandes abdications. — A quatre reprises, dans notre siècle, nous avons vu les souverains et les chefs d'Etat descendre de leur trône, abdiquer devant les clameurs de l'émeute et les sommations de leurs sujets révoltés. — Nous voyons chaque jour les artisans se mettre en grève et les patrons se laisser imposer par leurs subordonnés la loi de la répartition du travail et de la fixation des salaires. — Naguère, nous avons vu les maîtres de la science abdiquer la liberté de leur enseignement et se retirer devant les manifestations et les cris tumultueux d'une jeunesse indisciplinée et tapageuse. Tout ce renversement de l'ordre hiérarchique, qui témoigne de l'absence du respect et du désordre des idées sociales, a son principe dans la coupable abdication des pères, aux prises avec l'insoumission et le naturel indocile de leurs enfants.

De nos jours, l'enfant dans la famille est un *petit roi*; il force son père et sa mère à céder à ses entêtements, à capituler devant ses fantaisies. Il les fait reculer de concession en concession. C'est un souverain qui traite avec ses parents d'égal à égal. Cet *atome* d'homme, à peine sorti de ses langes, fait la loi et commande en souverain absolu dans la maison. Et ce qu'il y a de plus triste et de plus stupéfiant, c'est de rencontrer des parents

assez aveugles pour abdiquer devant ce maître à *petit pied*, et n'oser essayer d'une réprimande ou d'une correction, parce qu'elle coûterait un effort à leur caractère, un sacrifice à leur mollesse et à leur sensibilité. Le père, qu'on me passe cette expression, *fraternise* avec son fils, il est devenu son compagnon et son *bon ami*. Il est avec lui sur le pied du *tu* et du *toi*. La mère est l'esclave des vanités de sa fille; elle sourit à ses discours frivoles, à sa tenue et à ses airs affectés. Elle garde rancune aux amis sensés qui ont la hardiesse de refuser à son idole leur encens et qui gémissent de sa ridicule et criminelle infatuation.

Pères et mères, vous vous figurez à tort que ce que vous cédez en respect, vos enfants vous le rendront en confiance et en affection. De la familiarité des manières à l'irrévérence, à l'outrage, à la brutalité, il n'y a qu'un pas et, je vous rappellerai ce fait trop connu et que l'on ne peut citer sans frémir, d'un fils qui osa frapper son père et le traîner sans pitié pour ses cheveux blancs, le long de cet escalier fameux où le vieillard l'arrêta tout court, pour lui dire: « Grâce, mon fils; moi-même j'ai maltraité mon père; mais je ne l'ai pas traîné plus loin. »

Or, vous le descendrez, vous aussi, un jour, parents prévaricateurs, cet escalier ignominieux et sanglant que vous avez construit en trahissant vos devoirs et le mandat sacré qui vous était confié. Au déclin de votre vie, vous traînerez des jours solitaires dans votre maison en ruine et que rien n'aura béni; vos enfants, au lieu de vous consoler, se montreront à vous le mépris dans l'âme et le sarcasme à la bouche; et il vous semblera les entendre murmurer tout bas, ce que votre conscience vous aurait dû dire si souvent tout haut, que la grande malédiction de Dieu ici-bas, c'est l'incapacité des parents et la déchéance de leur autorité.

III. — Jésus-Christ entre dans la famille. Il y établit son règne par trois sacrements: par le mariage qui consacre la famille, par le baptême qui l'ennoblit et la déifie, par le sacerdoce qui la perpétue et la féconde surnaturellement.

Jésus-Christ entre dans la famille par le mariage chrétien. La famille est une œuvre d'amour. L'amour est sujet à l'épuisement, aux dégoûts, à la lassitude. Flamme éphémère allumée dans l'imagination et dans les sens, par des attraits fragiles et les charmes trompeurs de la beauté corporelle, il s'évanouit avec l'ardeur et le transport qui l'ont suscité. Afin de l'affermir et de le mettre à l'abri des blessures et de l'inconstance des passions, Jésus-Christ a voulu lui donner une force et une sanction divines; il l'a cimenté de sa grâce et scellé d'un signe sacré. Au pied des autels, sous le regard de ses anges, c'est lui-même qui se met

entre les deux époux et les unit par un lien mystérieux, qu'aucune législation, aucun accident humain ne saurait avoir ni le droit ni la puissance de briser.

Ce n'est point le lieu de parler ici de la sublimité et de l'excellence de ce grand sacrement[1], de vous parler de son importance au point de vue de la rédemption et de sa nécessité indispensable pour la réintégration de l'homme déchu. Ici notre intention est de le considérer exclusivement, par rapport à la famille, au point de vue des grâces et des bénédictions qu'il lui confère.

L'histoire atteste que la sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage ont été dans tous les temps la base constitutive de la famille, et qu'au sein des peuples les plus civilisés et aux plus brillantes époques de leurs annales, les atteintes portées à cette institution, soit par l'usage de la polygamie, soit par le divorce, ont aussitôt amené la chute des mœurs et une recrudescence des erreurs et de la corruption païenne.

En faisant descendre la tête d'Adam et d'Ève la première bénédiction nuptiale, Dieu avait dit : « Ils ne seront plus un, mais deux en une seule chair[2]. » Chaque fois que cette parole sacrée a été méconnue et violée, l'époux s'est fait tyran, la femme a été abaissée à la condition d'esclave, et l'enfant est devenu une *chose* que le père avait le droit de vendre, de délaisser et de faire mourir. Ces excès, légalement autorisés, ont exercé, partout où il se sont produits, un fatal et terrible contre-coup sur la vie domestique, ils ont livré les peuples à tous les abaissements de la vie sensuelle. La famille qui est, parmi les nations chrétiennes, la première et la plus grande école de respect et d'honneur, s'est convertie en un repaire d'infamie, de haine et d'oppression. On y a vu les générations croître, ou plutôt pourrir, insensibles au culte des grandes choses, aux saines et vivifiantes émotions de l'honneur et de la vertu. Dans un tel milieu d'ignorance, de barbarie, l'éducation n'a plus été une œuvre praticable... Partout, au contraire, où le mariage chrétien est connu et vénéré, le toit domestique reste un asile tutélaire, le lieu le plus sacré et le plus auguste après le temple; l'intérieur des foyers, comme la tente des patriarches, devient une demeure toute remplie de paix et de bénédiction, comme l'a dit un père; Jésus-Christ, en illuminant du regard de sa tendresse et du reflet de sa grâce les deux époux unis en son nom, leur confère une énergie spirituelle analogue à celle dont le sacerdoce est investi par l'ordination; il les pare d'une beauté surnaturelle et indivisible. Il les établit ses délégués, les ministres de sa provi-

1. *Sacramentum hoc magnum est, ego dico in Christo et in Ecclesiâ.* (Ephes., V, 22.)
2. Gen., XI, 25.

dence dans le temps, et les investit de la haute mission de lui préparer une postérité d'adorateurs, une génération d'élus, qui sera un jour dans le Ciel leur gloire et leur impérissable trophée.

Ainsi le mariage chrétien, qui fait asseoir Dieu au foyer domestique, y apporte l'abondance de tous les biens, il donne aux époux un même esprit; il est pour eux un gage d'union, de force, de stabilité, la source des joies pures et des consolations les plus solides et les plus vraies.

Parents chrétiens, qui vous approchez de l'autel nuptial, songez donc à la responsabilité redoutable attachée au sacrement que vous allez recevoir, et, au lieu de vous livrer à de vains plaisirs, de signaler le jour de votre mariage par la dissipation et par des fêtes frivoles, songez plutôt à assurer l'efficacité de ce grand acte, qui, suivant vos dispositions bonnes ou mauvaises, sera inscrit par les anges en lettres de vie, afin d'être un jour la semence de votre couronne, ou en lettre de mort, pour votre éternelle condamnation.

Jésus-Christ entre dans la famille par le mariage qui la consacre, il y entre par le baptême qui l'ennoblit.

Voyez cet enfant, lorsque, engendré dans les eaux de la piscine baptismale, il rentre dans la maison paternelle: ce n'est pas seulement un roi en espérance, il l'est en réalité. Aux yeux de la foi, il est revêtu d'une grandeur et d'une beauté tellement ineffables, que des yeux mortels n'en pourraient supporter la vue et que les lumières de tous les soleils ne sont que ténèbres auprès des clartés éblouissantes qui l'environnent. Jésus-Christ n'a pas seulement écrit son nom au front de cet être frêle et imparfait, il s'est mis lui-même substantiellement sur sa tête, pour être son diadème et sa parure. Et si le père et la mère possèdent le sens de cette transfiguration, aucune langue ne peut dire quelle joie doit éclater dans leur âme, de quel transport de gratitude leur cœur doit être saisi, de quels hommages et de quelle vénération ils doivent entourer ce chrétien rempli de Dieu et tout imbibé de Jésus-Christ.

N'est-il pas vrai que si cette famille est animée de l'esprit de foi, le baptême de cet enfant sera pour elle un mystère radieux; qu'elle va se sentir émue de tressaillements plus vifs que ceux qu'excitait la présence de l'Arche dans la maison d'Obédédon Quelle richesse et quelle grandeur n'a pas acquises cette famille? Mais aussi quels devoirs et quelles obligations découlent de la possession d'un tel trésor? — Pères et mères, vous possédez un autre Jésus-Christ, un *Dieu en fleur*. Qu'un sentiment profond de religion et d'amour, qu'un respect inviolable environne donc ce jeune Dieu; que vos serviteurs ne touchent à cet être consacré qu'avec des mains purifiées; que la mère ne le presse sur son

cœur, qu'elle ne le couvre de ses caresses et de ses baisers qu'après avoir sanctifié ses lèvres sur l'image et dans les plaies de l'homme-Dieu, et que la première des sciences que lui inculquera le père, soit la haine du péché, la crainte et l'amour de l'hôte divin que cet enfant porte dans son âme, comme dans un vase d'élection !

Jésus-Christ ennoblit la famille par le baptême, il la perpétue et la féconde par le sacerdoce.

Le sacerdoce chez les peuples anciens, n'était pas le monopole d'une classe privilégiée. Le chef de famille était en même temps pontife et roi. Job montait sept fois le jour à l'autel pour y offrir l'encens et des oblations. Au dessus de ses fonctions royales, le père de famille plaçait le devoir d'apaiser l'Éternel et de lui offrir des hosties en expiation des péchés de ses fils.

Une coutume analogue est restée longtemps en vigueur parmi les peuples chrétiens. Alors les familles étaient fécondes et nombreuses et le sentiment religieux profondément enraciné dans les âmes. — En outre, la loi du célibat ne permettant pas d'unir sur une même tête l'onction sacerdotale et la couronne de la paternité, le père y suppléait en offrant à l'Eglise un de ses fils. Les races royales étaient les premières à solder ce tribut, d'autant plus digne d'être agréé de Dieu, qu'elles le prélevaient sur leur propre sang. Les sacrés dyptiques nous ont conservé un grand nombre des noms de prêtres issus des hautes lignées, de Charlemagne, de Hugues Capet, de Henri d'Allemagne, d'Etienne de Hongrie. Ces races princières avaient l'intime persuasion que si plusieurs générations venaient à s'écouler sans qu'elles donnassent un de leur rejetons à l'autel, cette stérilité serait pour elles le signe d'une disgrâce divine, le présage d'une malédiction et d'une décadence prochaine.

De nos jours, une opinion contraire tend à prévaloir. Aux yeux d'un grand nombre de pères et mères, l'entrée dans les carrières saintes est une immolation. Pour eux, un fils est réputé mort dès qu'il revêt les livrées du ministère sacerdotal ; une fille est enterrée dès qu'elle a pris le voile des vierges du Seigneur. Les classes libérales et aisées sont de plus en plus imbues de ce préjugé : que de même que le cloître est l'apanage des filles sans dot, la cléricature et le sacerdoce sont l'apanage des artisans et des classes pauvres, et il n'est pas rare de rencontrer tel bourgeois, tel opulent parvenu, qui se rehausse avec orgueil, quand on lui dit : *Votre fils l'avocat, votre fils le médecin*, et qui se voilerait le front et rougirait jusqu'au blanc des yeux, s'il s'entendait dire : *Votre fils le vicaire, votre fils le curé.*

Il n'en était pas ainsi, quand l'Eglise était riche et puissante, quand elle offrait aux cadets de grandes maisons la perspective d'opulentes abbayes, de gros bénéfices et une large part au pouvoir et aux honneurs dans les conseils de la nation... Alors tous les rangs, sans en excepter les plus élevés, rivalisaient de zèle pour fournir leur contingent aux recrutement de la milice sacrée [1].

Nous avouons volontiers que le sacerdoce aujourd'hui n'a plus aucun de ces avantages, qui au point de vue humain, pouvait séduire tous ceux qui s'enrôlaient sous sa bannière. Toutefois, tel qu'il est, dépouillé par les révolutions, amoindri dans ses droits et dans son influence civile, il a encore, à d'autres points de vue, de quoi tenter l'ambition des familles.

En effet, si le clergé d'aujourd'hui ne se recommande plus par ses richesses, il ne cesse pas d'être grand par ses vertus, par l'esprit de sacrifice qui surabonde dans son sein, et par son zèle et son courage à lutter contre les erreurs et les passions. Avec l'armée, avec la magistrature, il est encore un des trois pivots qui soutiennent notre ordre social si profondément ébranlé.

Mais, pour me circonscrire dans le cadre que j'ai choisi, et ne considérer le prêtre qu'au point de vue de la famille, n'est-il pas vrai qu'il est pour elle le témoignage le plus authentique des prédilections divines? Comme le disait Tobie, les grâces que Dieu répand sur les enfants sont la récompense de la sainteté de leurs pères : *Filii sanctorum sumus.... Vitam illorum expectamus* [2]. Un enfant prêtre est, au foyer domestique, un levain de sagesse, et comme un chandelier qui l'éclaire. Sa seule présence est pour ses membres une prédication vivante. Chaque fois qu'il apparaît au milieu des siens, il porte dans sa personne l'image et le souvenir de Dieu; une sorte de vertu céleste et surnaturelle s'échappe de son visage, de la gravité de son maintien, de l'austérité même des vêtements qui le couvrent. Quels sont les pères et les mères qui, dans leurs maximes et dans leur conduite, oseraient contredire les leçons, les enseignements donnés par un prêtre leur fils? Et ne remarque-t-on pas que c'est généralement dans les familles que l'on appelle justement familles *sacerdotales*, parce que, de génération en génération, elles ont donné des prêtres à l'Église, que se maintiennent plus fidèlement les traditions d'innocence, de loyauté, de noblesse de caractères....., traditions, qui sont pour nos familles de campagne le trésor précieux de leur pauvreté, l'honneur et la consolation de leur vie paisible et laborieuse. — Or, ce qui me rassure, au milieu des calamités des temps présents, ce qui m'apparaît pour notre

1. Cardinal Giraud, *De l'Education*. — 2. Tobie, II, 18.

patrie si cruellement éprouvée, comme un symptôme de résurrection et le présage de jours meilleurs, c'est la multitude des vocations qui naissent dans son sein. Parviendra-t-on jamais à nous persuader qu'un peuple qui pourvoit à l'entretien des missions sur les deux hémisphères, qui donne à Dieu quarante mille prêtres, dont les hôpitaux et les monastères sont peuplés de plus de cent mille religieuses, soit un peuple disgracié du Ciel? Et cette fécondité merveilleuse de notre France, qui témoigne en elle d'une abondance de sève divine extraordinaire et en quelque sorte inépuisable, n'est-t-elle pas l'indice que, dans un avenir prochain, elle sera appelée à reprendre le cours de ses anciennes et glorieuses destinées?

Quelque alarmantes que puissent être certaines prophéties, trop justifiées par les événements qui se dénouent sous nos yeux, nous ne touchons pas encore à la fin des temps; car le grand signe donné par le prophète de la perversité d'un siècle, c'est la rareté des prêtres. Lorsqu'il n'y a plus de prêtres, alors il n'y a pas de médiateur qui fasse contre-poids à la justice divine; il n'y a plus de fanal sur la montagne pour éclairer les peuples dans les ténèbres. L'Église est veuve et les voies de Sion pleurent; mais lorsque les prêtres abondent, l'iniquité ne saurait longtemps prévaloir: les lèvres gardiennes de la science divine [1] continuent à la dispenser aux âmes de bonne volonté, et la terre possède le sel qui la guérit de ses maladies et de ses corruptions. Oui, que les vocations sacerdotales se multiplient de plus en plus; que les chrétiens de toutes les classes rivalisent de zèle et de dévouement pour donner à l'Église des prêtres couronnés de vertus et de science; on verra se clore l'ère des révolutions et la colère de Dieu faire place à sa tendresse et à sa miséricorde.

Vous direz, parents chrétiens, que vous seriez heureux d'offrir un de vos fils au service des autels, s'il en manifestait la vocation.

Laissez-moi réfuter cette erreur trop répandue dans le monde: que les vocations sont le fruit d'une grâce soudaine, d'une inspiration spontanée, indépendante de l'éducation que reçoivent les enfants. La règle générale, c'est que les vocations sont l'effet d'une préparation vigilante et assidue. Dieu en éveille l'attrait, en suscite la volonté et le désir. Mais il appartient aux parents et aux maîtres chrétiens de mûrir et de perfectionner cette heureuse et sainte disposition. A cette fin, l'Église a institué des maisons d'enseignement spéciales, elle a des séminaires où les enfants sont élevés dans la crainte de Dieu, dans l'intégrité des mœurs et dans le goût des choses saintes. Or, les parents

1. *Labia sacerdotum custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus.* (Malach., II, 7.)

même les plus chrétiens ont souvent une prévention marquée pour ces sortes d'établissements ; leur orgueil se révolte à la pensée que leurs enfants y seront élevés moins somptueusement, ou qu'ils s'y trouveront en contact avec des compagnons d'une naissance et d'une condition inférieures. Trop souvent, ils préfèrent les mettre dans des maisons où la religion n'entre qu'en seconde ligne dans l'éducation, quand toutefois elle n'en est pas entièrement exclue. Telle est la cause de la ruine d'une multitude de vocations. Elles sont étouffées parce que vous, pères et mères, dominés par des vues intéressées et mondaines, vous vous appliquez de toute manière à en détruire les germes, parce que vous entretenez vos enfants dans un esprit séculier et profane, que vous ne leur parlez que d'avancement et de places lucratives, jamais de l'excellence du sacrifice, des intérêts de l'Église, du prix et de la grandeur des âmes.

Mais si, malgré tous vos efforts, Dieu ne favorise pas vos enfants d'une bénédiction aussi insigne, alors faites un prêtre par adoption.

Aujourd'hui, les parents des enfants appelés au service des autels sont souvent dénués des ressources les plus indispensables. Nos maisons d'éducation ecclésiastique sont loin d'être riches ; elles exigent de ceux qui les fréquentent des années de séjour et d'assiduité. Le trésor public [1] vient de réduire de plusieurs millions l'allocation déjà très insuffisante allouée à ces établissements ; d'une part, les choses nécessaires à la vie atteignent de nos jours des prix de plus en plus élevés ; de l'autre, la plus modique fraction de pension exige, des familles dont je parle, des efforts et des sacrifices suprêmes. On peut donc prévoir [2] que, dans un avenir rapproché, le recrutement du sacerdoce deviendra d'une impossibilité absolue, si cette œuvre de religion n'est inscrite, avant toutes les autres, dans le budget de tout chrétien qui a le souci du bien des âmes et de la conservation de la religion dans notre bien-aimée patrie.

Vous nous l'avez dit, Seigneur, celui qui donne un simple verre d'eau froide en votre nom en sera un jour récompensé dans le Ciel. Celui qui se penche vers les petits, vers les ignorants, pour les éclairer de votre lumière, les rassasier du pain de votre doctrine, brillera comme un soleil au firmament de vos éternelles clartés. Vous l'avez encore dit par la bouche de vos Apôtres et de vos Saints : Celui qui, par ses exemples, ses prédications, vous aura conquis une âme, fût-elle la plus misérable et la plus dénuée, celui-là aura plus fait pour vous que s'il vous avait sauvé la vie ; il vous aura payé le strict équivalent de votre Passion et de votre mort.

1. Budget de 1877. — 2. Mgr l'évêque de Poitiers, *Homélie sur le Sacerdoce.*

Quels ne seront donc pas le mérite et la gloire du chrétien qui, par sa piété ou ses largesses, aura procuré un prêtre à votre Église ? Cet homme ne participera-t-il pas d'une manière ineffable aux trésors de votre rédemption, que sa générosité n'a pas laissés tarir ? Le sang de votre Fils offert, chaque jour à l'autel, par l'enfant ou par l'obligé de ce chrétien, ne retombera-t-il pas sur sa tête et sur celle de tous les siens en flots toujours croissants de grâce et de bénédiction ? Quelle faveur plus désirable pour un père de famille que celle d'avoir engendré celui qui, tous les jours à l'autel, commande à la Divinité et la fait descendre dans ses mains ?

Familles sacerdotales, Dieu ne sera pas ingrat envers vous. Les enfants que vous lui aurez donnés seront votre appui et votre guide au milieu des épreuves et des tribulations. A votre mort, ils prononceront sur vous le pardon du Ciel. Lorsque vous serez sortis de la vie, ils abrégeront, par leurs suffrages, la durée de votre expiation. Et, dans la gloire où éternellement ils exerceront leur sacerdoce sur un mode plus élevé et plus parfait, ce sera par leur intermédiaire que vous recevrez la vie et la félicité.

TROISIÈME CONFÉRENCE

SUR LE MARIAGE CHRÉTIEN

Sacramentum hoc magnum est; ego autem dico in Christo et in Ecclesia.

C'est là un grand sacrement; je vous le fais envisager dans Jésus-Christ et dans l'Église.

(Eph., V., 32.)

Jésus-Christ est le souverain et universel restaurateur. Il a guéri, sanctifié, transfiguré tout ce que le souffle de la corruption avait touché. Il s'est uni à l'homme tout entier. Il est entré dans le temps afin de nous conférer les trésors de son éternité. Il a pris part à tous les actes de notre vie civile et s'est mêlé à toutes nos relations. Par lui, le pouvoir politique a cessé d'être oppresseur et despote, la majesté royale est apparue tempérée de miséricorde et de paternité. Mais Jésus-Christ, entrant dans tous les états, dans tous les rangs, dans toutes les institutions de la vie humaine, devait à sa bonté et à sa sagesse de restaurer la famille et de la relever de sa déchéance et de sa dégradation.

La famille est le berceau de la patrie. Le foyer domestique est la source d'où jaillit le grand fleuve de la vie civile et sociale.

Nous l'avons dit plus haut : l'État forme des citoyens, la famille seule a la vertu de former des hommes. L'homme n'est grand que par le cœur. Or, le cœur ne se forme et ne se développe que sous les ailes de la tendresse maternelle, sous l'autorité et la discipline du père. Ce principe est général et n'admet pas d'exception. Nous ne guérirons pas les sociétés épuisées et défaillantes, nous ne les conduirons pas à ce progrès et à cette ère de grandeur vers lequel elles aspirent, en multipliant les lois, en modifiant chaque vingt ans nos constitutions et nos systèmes politiques. Voulons-nous apporter un remède sérieux et efficace aux plaies profondes et multipliées qui nous dévorent? appliquons-le au foyer d'où jaillissent les générations; épurons, affermissons, ennoblissons la famille.

La colonne et le soutien de la famille c'est le mariage chrétien. Pour régénérer et consolider la société domestique, Jésus-Christ a voulu la plonger dans un atmosphère et un milieu surnaturel et divin, il lui a donné pour ciment indestructible le sang et la vie même de son cœur. Il a marqué la famille du sceau radieux et ineffaçable de la Sainte Trinité, et il en a fait ici-bas l'image et l'esquisse de cette société mystérieuse dont vivent les trois Personnes divines, dans l'unité de leur gloire substantielle et de leur félicité inénarrable. Pour ennoblir la famille et lui donner sa plénitude de fécondité et d'expansion, il a fait choix non d'une grâce quelconque, mais de la plus précieuse de toutes les grâces, celle dont il dota l'Église lorsque, la faisant jaillir de la blessure de son cœur entr'ouvert, il lui donna le pouvoir d'engendrer des fils à la lumière de la foi et à l'onction de la charité jusqu'à la consommation des âges.

Tertullien disait : « les prérogatives, l'ineffable beauté du mariage chrétien excèdent tout ce que peut raconter la langue humaine. »

Le monde considère le mariage comme une œuvre humaine, nous voulons aujourd'hui le retracer comme une œuvre divine et réparatrice. Le monde ne voit dans le mariage que ce qui est naturel : l'attrait physique, l'assortiment de l'âge, du nom et de la fortune. Nous fermerons les yeux sur ces vulgarités, pour les attacher sur le sceau de la bénédiction que le sacrement imprime à l'âme des époux, sur l'oblation de deux âmes unies en Dieu, « oblation que l'Église confirme, que les anges célèbrent « de leurs louanges, et que la volonté des trois Personnes divi- « nes ratifient dans les hauteurs des cieux. »[1]

Ne vous effrayez pas de me voir entreprendre ce sujet délicat. Je saurais, avec la grâce de Dieu, m'élever au dessus de la matière et des sens. Je n'oublie pas que, parlant en présence de

1. Tertullien, de Matrimonio.

ces tabernacles, toutes mes paroles sont entendues par le Fils de la Vierge et que, par la grâce de l'ordination, mes lèvres comme celles du Prophète Isaïe, ont été purifiées par le charbon ardent de l'Esprit-Saint, pour annoncer dignement la doctrine de l'Évangile.

J'aurai sans doute des paroles sévères pour gémir sur nos décadences et blâmer la profanation presque générale de ce sacrement dans notre siècle de sensualisme et d'indifférence. Mais j'aurai aussi des encouragements pour relever les âmes défaillantes, rappeler aux époux l'excellence de leur dignité, la couronne glorieuse qui les attend, si, sanctifiés par la foi et par la pureté, retrempés dans le sacrifice, ils correspondent à leur sublime mission et travaillent à la pleine réalisation des vues et des espérances qu'ont formées sur eux Jésus-Christ et son Église.

A cet effet, nous vous parlerons d'abord de l'excellence et des avantages de ce grand sacrement, des fruits et des grâces insignes dont il orne la famille. En second lieu, nous vous dirons les maux et les ruines morales qui sont la suite des atteintes portées à sa sainteté par les hommes de nos jours.

I. — De toutes les institutions, le mariage est celle que le génie anti-chrétien s'est le plus étudié à démolir.

Comme il est le principe de la famille, le fondement constitutif de la société, l'esprit du mal a compris d'instinct qu'en le dépouillant de son signe divin, en le soumettant à la volonté de l'homme et à la mobilité des intérêts du temps, il sapait les bases mêmes de l'édifice social, qu'il détruisait la religion et les bonnes mœurs, empoisonnait d'un seul trait les sources de la vie humaine.

L'histoire du genre humain offre à cet égard, une série de faits qui donneraient matière à un grand et solide enseignement. — D'abord il est constant que la force et le progrès des peuples sont en raison de la sainteté des mariages. En outre, depuis le péché originel, une infernale conspiration n'a cessé d'être ourdie pour corrompre la société conjugale, arriver ainsi à dissoudre la religion des foyers et toute Société domestique et civile.

Chez les peuples antiques régnait la polygamie qui détruisait l'indissolubilité du lien conjugal. — Chez les sectes protestantes, c'est le divorce qui frappe au cœur la dignité de l'épouse et lui ôte cette puissance, cet ascendant moral dont elle doit être investie pour faire fructifier dans l'âme de ses enfants les semences chrétiennes et moralisatrices. — Dans les nations catholiques modernes, une autre erreur non moins funeste tend à prévaloir, c'est celle qui prétend séparer le sacrement du contrat, qui cher-

che à faire considérer l'acte civil comme suffisant, abstraction faite de l'acte religieux, méconnaissant ainsi les droits et la vraie nature divine du mariage, où le sacrement n'est autre chose que le contrat lui-même, mais le contrat surnaturalisé et comme parle Tertullien, scellé de la main même de Dieu : *Quod Pater rato habet.* — A ce point que suivant l'opinion théologique la plus accréditée, dans le mariage, le ministre du sacrement n'est pas le prêtre, qui n'apparaît que comme témoin nécessaire, mais les parties contractantes elles-mêmes. Leurs promesses, leurs engagements sont reçus en présence des anges et de toute la cour céleste *Quod angeli renuntiant ;* de telle sorte que, quand les deux époux sont au pied de l'autel, c'est Jésus-Christ lui-même qui se met entre eux pour les nouer l'un à l'autre d'un lien qu'aucune jurisprudence, aucune légalité humaine n'a ni le droit, ni le pouvoir de briser.

Le catéchisme, ce livre populaire et trop méconnu, qui renferme toutes nos solutions religieuses et morales, nous en apprend plus à cet égard, que tous les philosophes et tous les législateurs. Il définit le sacrement : un signe qui exprime et qui opère la grâce de Dieu. Or, dans le mariage il y a un signe sacramentel, et ce signe c'est le consentement mutuel et explicite que se donnent les époux ; mais ce signe opère une grâce, il suscite une force qui élève le cœur de l'homme et de la femme et met l'amour qu'ils se donnent mutuellement à l'abri de toutes les inconstances et de toutes les fluctuations.

Avant de vous faire ressortir les effets de ce sacrement, le prix et l'excellence de la grâce qu'il confère, il me convient de vous montrer son importance au point de vue de la Rédemption, et sa nécessité indispensable pour la réintégration de l'homme déchu. « C'est un grand sacrement, dit S. Paul, en Jésus-Christ et en son Église.

D'abord, le mariage est un grand sacrement à cause de sa nécessité ; sans lui la doctrine divine n'aurait jamais été acceptée dans le monde. L'homme plongé dans ses ténèbres, asservi à ses défaillances et à ses dérèglements, aurait repoussé avec horreur une loi qui lui prescrivait un détachement et une vertu angélique, sans lui offrir aucun secours pour dompter sa concupiscence et vaincre l'ardeur de ses passions.

D'ailleurs, l'organisation même des sociétés antiques aurait présenté un obstacle insurmontable à l'introduction du christianisme dans le monde. — On peut s'en convaincre par l'exemple des peuples mahométans ou restés idolâtres. Il n'y a plus parmi eux ni épouses, ni mères ; la femme, esclave déshonorée, reléguée dans une solitude profonde, sous la garde d'un maître ombrageux et jaloux, coule ses jours sans culture, privée de

toute vie extérieure, de toute initiative, de toute liberté. La polygamie et le divorce forment autour du domicile conjugal, comme un double et infranchissable rempart, et le baptême qui donne la vie au monde n'a pas d'avenue pour arriver jusqu'au berceau de l'enfant. — Dans un tel milieu d'ignorance, de barbarie, de dégradation, toute éducation est une œuvre impraticable. La famille qui, dans nos civilisations chrétiennes est la première et la plus grande école de respect, n'est plus, chez ces peuples livrés aux abaissements de la vie sensuelle, qu'un repaire de luxure, d'ignominie et d'oppression. Les générations y croissent ou plutôt y pourrissent, dépossédées de toute vie morale, insensibles au culte des grandes choses, aux saines et vivifiantes émotions de la vertu.

Qu'aurait pu faire Jésus-Christ venant dans nos sociétés humaines, si tout d'abord il n'avait apporté un remède au mal qui les rongeait dans leur essence? — Si le Fils de Dieu n'avait commencé son œuvre de régénération par la sanctification de la famille et des êtres destinés à la fonder, à quoi bon les autres sacrements? à quoi bon l'Eucharistie pour des âmes qui ne seraient jamais parvenues à se rendre dignes de cette céleste nourriture? à quoi bon le baptême et la pénitence à des êtres livrés fatalement à l'opprobre d'une vie dégradante? La famille est comme une fontaine publique élevée au centre de l'humanité; en vain Jésus-Christ aurait-il institué un sacerdoce; en vain des âmes d'élite cachées dans le désert eussent-elles fait épanouir le parfum d'une virginité sans tache, les eaux corrompues auraient continué à couler et l'iniquité aurait de nouveau infecté toute la terre.

Admirons la sagesse suréminente du Fils de Dieu.— Jésus-Christ institue le sacrement du mariage avant tous les autres, il l'institue au moment où il sort de sa vie cachée de Nazareth et le jour même où il s'élance dans la carrière de sa vie publique. D'après le sentiment général des Pères, c'est à Cana qu'eut lieu la première cérémonie nuptiale de la loi nouvelle. Le Sauveur des hommes voulut y être personnellement présent afin de protester à l'avance contre nos erreurs et nos doctrines sécularisatrices. Déjà dans le paradis terrestre, ce n'était pas un ange, mais Jéhova lui-même qui avait fait descendre la première bénédiction matrimoniale sur le front d'Adam et d'Ève. A Cana, le Fils de Dieu, par une consécration plus insigne, élève à une dignité surnaturelle l'alliance de l'homme et de la femme. Afin de rendre son œuvre sacrée et à jamais mémorable, il la signale par la première manifestation de son pouvoir sur les éléments et sur la nature. L'eau est changée en vin. Prodige merveilleux, emblème sublime et touchant de la vertu et de la grâce nouvelle conférée aux deux époux. — Cette

eau fade inodore, sans couleur, acquiert tout à coup, par le fait de sa conversion, un parfum, une force, une vertu qui émerveille le maître du festin.

Ainsi l'homme et la femme qui, sous l'empire de la loi naturelle étaient sujets aux faiblesses, à l'inconstance d'esprit et de cœur, sont tout à coup purifiés. Sous le regard du Christ, éclairés par l'éclatante révélation qui leur est faite de sa puissance et de sa bonté, ils éprouvent dans tout leur être comme une émanation abondante et subtantielle de l'esprit de vie. Surnaturalisés par l'effusion du sang et des mérites de l'Homme-Dieu, ils se lèvent du marche-pied de l'autel ornés d'une énergie spirituelle, d'une beauté invisible analogue à celle dont le sacerdoce lui-même est revêtu par la grâce de l'ordinance. Ils sont établis les délégués de Dieu, les instruments et les organes de la vie divine dans l'âme de leurs enfants. — Ils auront la puissance et la gloire de donner au Verbe une couronne d'adorateurs, et de conduire au ciel une postérité d'élus qui, toute l'éternité sera leur trophée et leur couronne.

Aussitôt cette grande transformation achevée, le Rédempteur des hommes élève la voix; en dépit des fureurs et des blasphèmes des Pharisiens, il abolit tous les relâchements et toutes les condescendances de la loi mosaïque, il prononce cette parole qui, élève la femme à l'égal de l'homme, la dresse sur un piédestal d'où aucun sophisme, aucune trame ténébreuse ne la fera plus déchoir, « Ils ne seront plus, dit-il, deux, mais un en une seule « chair. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare « pas. Si Moïse vous a permis le libelle de répudiation, c'est à « cause de la dureté de votre cœur[1]. »

Que nos bouches se dénouent à la louange du Fils de Dieu, et que nos cœurs éclatent en chants d'admiration et d'éternelle reconnaissance. — L'Eglise héritière des traditions divines, interprête infaillible des oracles divins, n'a jamais ni varié ni fléchi sur cette grande institution du mariage chrétien, restauré par Jésus-Christ. A l'inverse de l'hérésie, qui souvent s'est montrée facile et a consenti à de honteux accommodements, dans la longue trame de son histoire l'Eglise catholique s'est constamment montrée inexorable sur ce point fondamental. — Mais qui pourrait dire, ô époux chrétiens, les luttes et les tempêtes qu'elle a dû subir pour sauvegarder vos droits et votre dignité, empêcher le déshonneur et l'opprobre de s'asseoir de nouveau à vos foyers ennoblis et sanctifiés. Des despotes se sont armés de menaces. Des potentats se sont jetés à ses pieds l'ont supplié par les plaintes les plus navrantes, lui ont offert la moitié de leur pourpre et de leur couronne, si elle consentait à abriter les

1. Marc, X, 8.

hontes de leur vie sous son manteau immaculé.— Dans tous les siècles, la bête humaine a fait entendre de féroces hurlements; l'on a entendu des nations s'écrier: *Le divorce ou le schisme.* L'Eglise et les Papes, gardiens indomptables de notre honneur et de nos libertés, ont constamment répondu; *iota unum aut unus apex non prœteribit a lege aonec omnia fiant*[1]. Plutôt le schisme qu'une vérité de moins. Et lorsqu'il a fallu choisir entre un de leurs plus beaux fleurons et une concession qui plaçait l'adultère sur le trône d'Angleterre, ils ont préféré perdre l'Angleterre plutôt que de consentir à un précédent qui livrait la morale chrétienne aux caprices, à l'arbitraire des potentats et des forts armés. Par cette fermeté, les papes n'ont pas toujours sauvé leur liberté et leur tête, mais ils ont sauvé la pureté des familles, l'honneur des générations, la liberté des âmes. — Grâce à cette héroïque constance, votre sceptre, ô femme chrétienne, n'a pas été brisé dans vos mains, votre diadème de mère est demeuré sur votre front resplendissant et immaculé; le sanctuaire domestique est resté l'empire glorieux où vous exercez une douce domination par l'incomparable ascendant de votre innocence, de votre pudeur, de votre sainteté. — Il en sera toujours ainsi, parce que la miséricorde du Seigneur s'est confirmée sur vous et que la vérité de Dieu subsiste éternellement. *Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus et veritas Domini manet in æternum*[2].

Ce sacrement est grand à cause de sa nécessité et de son institution, mais il est plus grand encore à cause des mystères qu'il représente. *Sacramentum magnum in Christo et in Ecclesiâ.* Il est l'image de l'union de Jésus-Christ avec les âmes. Il représente les dons et les prérogatives qui ornent l'épouse du Fils de Dieu, la sainte Eglise catholique et romaine.

L'Eglise catholique est antérieure à tous les temps. Elle a été conçue dans la pensée et dans le cœur du Très-Haut avant que la terre fût assise sur ses bases, avant que les fleuves ruisselassent et que le Seigneur eût affermi les montagnes. Dieu l'esquissait et en traçait le premier crayon dans les bosquets de l'Eden, sous le ciel étincelant de lumière du séjour d'innocence, lorsque, détachant du côté d'Adam une partie de l'armure d'ossements qui environnait son cœur, il en édifiait le corps virginal et délicat de sa première compagne. Adam s'éveille alors de son sommeil ou plutôt de son extase. Car, pendant que le Seigneur taillait aux abords de son cœur, que la blessure s'entrouvrait béante dans sa chair, son âme veillait et, dans la lumière prophétique, il voyait le nouveau Salomon couvert de sa pourpre et de ses épines et qui, sur le Golgotha, célébrait, lui aussi, ses sanglantes fiançailles. — Ravi alors, hors de lui, les

1. Matth., V, 8. — 2. Ps., CXVI, 2.

lèvres d'Adam s'ouvrent à la reconnaissance et au transport. Il s'écrie : « *Os ex ossibus meis, caro de carne meâ*[1].— Ah ! ne croyez pas que, dans cette vision suave, dans cette pure image de lui-même qui tout à coup éclairait sa vie d'un soleil si riant et si tendre, Adam ne vit eu'une poussière brillante et colorée. Il voyait la poitrine du Fils de Dieu ouverte par la lance, l'eau et le sang jaillir de son sacré côté pour laver l'humanité, la délivrer de sa servitude et de ses ténèbres, effacer sa vieillesse et ses rides. Il voyait l'humanité devenir le corps mystique de l'Homme-Dieu et, dans la splendeur de sa structure, manifester cette majesté, cette harmonie, cette unité vivante qui s'appelle l'Eglise.

Saint Paul, éclaircissant ce mystère, s'écrie : « Époux, aimez « vos épouses comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui « même pour elle, afin de la sanctifier, de la purifier par le baptême « d'eau et par la parole de vie, pour la faire paraître devant « lui une Église sainte et immaculée, ainsi les époux doivent « aimer leurs épouses, comme leur propre corps. Celui qui « aime son épouse s'aime lui-même. A cause de cela, l'homme « laissera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, ils « seront deux dans une même chair.[2] »

Toute la loi conjugale, les devoirs, l'honneur mutuel des époux et le caractère surhumain de leurs relations se résument dans ces paroles inspirées.

Jésus-Christ, fils unique du père, est descendu du Ciel, il a quitté le repos de son éternité, il s'est soustrait aux symphonies de ses anges, pour descendre sur la terre, sanctifier son Église et s'unir à elle en la rendant l'os de ses os, la chair de sa chair. Et l'homme quitte la maison de son père pour départir ses soins et la plénitude de ses tendresses sur celle qui est devenue comme une extension et un appendice de son être. — Jésus-Christ donne son nom à son Église, il l'investit de son autorité, de ses droits, de toutes ses prérogatives comme roi, comme juge et comme docteur. Et l'épouse prend également le nom de son époux, elle entre en possession de son rang, de sa fortune, des honneurs dont il jouit, appelée à entrer en partage de ses joies et de ses tristesses. — Jésus-Christ est le chef et la gloire de l'Église ; l'époux est le chef et la couronne de son épouse. — L'Église est sortie du côté entr'ouvert de Jésus-Christ. Et l'épouse est l'associée de l'homme, elle est auprès de lui comme la tendresse auprès de la majesté, la grâce auprès de la force et de la puissance. — Jésus-Christ aime tendrement l'Église, mais il l'aime en vue de son bonheur éternel, et l'époux doit aimer son épouse en vue de son salut, et l'épouse doit respecter son époux et lui garder

1. Genèse, II, 23. — 2. Ephes., V, 25.

une inébranlable fidélité. — Jésus-Christ est inséparablement uni à l'Église et de même l'union qui existe entre l'homme et la femme est indissoluble et ne peut être rompue que par la mort. C'est ainsi que notre divin Sauveur, en élevant le mariage à la dignité de sacrement, l'a rendu l'image et le signe sacré de son union intime et éternelle avec son Église, et il a voulu qu'il devînt une source de bénédictions et de grâces spirituelles pour ceux qui le reçoivent avec foi et avec les dispositions d'une piété sincère.

Enfin ce sacrement, grand par son institution par les mystères qu'il représente, l'est encore par les rites et les cérémonies établies par l'Église pour rappeler aux époux l'excellence de la grâce qui leur est transmise.

Le jour fixé pour la cérémonie, l'autel est paré de fleurs, la Vierge qui se marie s'avance dans le lieu saint, vêtue d'une robe blanche, image de la pureté, elle a sur la tête une couronne de fleurs. « Époux chrétiens, disait S. Jean Chrysostome; cette « couronne est le signe de votre victoire dans les luttes de la « concupiscence. S'il en est un parmi vous devenu l'esclave de ses « passions, quel droit a-t-il de la porter après avoir lâchement « courbé le front devant les idoles ? »

Après avoir demandé le consentement des deux époux, le prêtre les invite à mettre leur main droite l'une dans l'autre et prononce alors les paroles sacramentelles : « Je vous unis en mariage au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » C'est sur 'ordre du ministre de Dieu que l'époux, prend la main de celle avec qui il va contracter pour attester que c'est de Dieu qu'il la reçoit.

Le Seigneur, après la création d'Adam, avait dit : Il n'est pas bon que l'homme reste seul. La femme enrichie de grandes qualités a reçu la faiblesse en partage. L'homme sera son aide et son protecteur. En donnant la main à son épouse, il semble lui dire : « Ne crains rien désormais, tu es l'appui de ma force : En donnant sa main, l'épouse semble répondre : Ne redoute plus les amertumes de la vie, mon amour sera le soutien de tes tristesses. »

Le signe de la croix et l'aspersion de l'eau bénite représentent l'effusion des mérites et du sang de Jésus-Christ. Par l'application de ces mérites, dit S. François de Sales, cette union indissoluble est rendue si forte, que l'âme doit être prête à se séparer de son corps plutôt que le mari de son épouse.

L'anneau nuptial est offert : Bénissez, Seigneur, dit le prêtre « cet anneau, afin que celle qui le portera persévère dans votre « paix et dans la soumission à votre volonté et qu'ils vivent dans « un amour réciproque.» La vue de cet anneau sera pour l'épouse

le mémorial constant de ses devoirs. Elle aussi peut dire dès maintenant, mais dans un autre sens que Marie : *Ecce ancilla Domini*, me voilà devenue la servante de mon maître; servitude toute chrétienne qui l'emporte sur les esclavages auxquels parfois le cœur se condamne, comme l'or surpasse, par son éclat et par son prix, les mélanges les plus vils.

Le saint sacrifice a ratifié les serments de ces deux chrétiens. — Le prêtre prend dans ses mains le rituel sacré : « Recevez, dit-il, époux chrétien, cette épouse que Dieu vous a donnée pour compagne. » Compagne veut dire qui mange le même pain. Vous romprez avec elle le pain terrestre qui nourrit le corps, mais aussi le pain céleste qui nourrit l'âme. Compagne veut dire qui suit la même route; vous parcourrez avec elle, chaque dimanche le chemin qui mène au temple et chaque année celui qui conduit à ce tribunal où le juge porte le nom de père. Vous passerez vos jours abrités sous le même toit, et cette vie à deux sera l'esquisse et la préparation de cette fête nuptiale de l'immortalité que vous célébrerez avec l'agneau et avec ses anges.

Hélas! ces sentiments exprimés par l'Église ne sont-ils pas le plus souvent une vaine formule? Le mariage est devenu ce que l'on appelle un parti. La religion n'y intervient que comme une sorte de masque et de superfétation. Dieu, la foi, la vie future, sont, de tous les sentiments, les derniers qui occupent la pensée et le cœur des époux. Or, est-il écrit, tout conseil, toute sagesse inspirée exclusivement par la prudence de la chair sont repoussés de Dieu, et condamnée à périr. Toute affection que Jésus-Christ n'aura pas semée, demeurera éphémère et sans consistance. Tout édifice où le surnaturel n'aura pas eu de part ne sera pas à l'épreuve du premier souffle d'orage. D'où il suit que le mariage destiné à être pour la famille un principe de sainteté et de grandeur, est devenu, par suite des prévarications qui le déshonorent, un élément de déchéance et de ruine.

II. — Le mariage, avons-nous dit, est le support de la famille. Or, la décadence de celle-ci tient à trois grandes déviations dans l'institution destinée à la fonder. Les mariages ne sont plus inspirés par la foi, ils ne sont plus sanctifiés par les œuvres chrétiennes et les pratiques de piété. Enfin ils ne fructifient pas dans le sacrifice.

D'abord, les mariages ne sont plus inspirés par la foi. De nos jours, il y peu d'unions où la paix se conserve. Il y a au sein des familles des douleurs immenses. Le toit domestique, lieu le plus sacré après le temple, n'est que trop souvent un atelier de soupçons mutuels, de haine, de discorde. La cause principale

de ces désordres, c'est que rien de ce qui était indispensable pour obtenir les bénédictions divines n'a été accompli.

Jésus-Christ n'était ni dans vos intentions ni dans votre cœur, pères et mères, lorsque vous songeâtes à une alliance pour votre fille; vous mîtes alors dans la balance l'orgueil du sang, la vanité, les intérêts temporels; vous considérâtes la fortune et la situation honorifique de celui à qui vous enchaîniez le sort de votre enfant. Vous ne vous enquîtes point des mœurs et de la pureté de ses croyances. Le jour où il s'est agi pour vous de prendre une détermination où était engagés non seulement le bonheur terrestre, mais encore la félicité éternelle de ce que vous aviez de plus cher au monde, c'est à peine si vous avez mis en ligne de compte l'âge, le caractère, la conformité des inclinations. On vous a vus, par un assortiment sacrilège, unir la jeunesse à la vieillesse, le vice à la vertu, l'incrédulité à la foi. — Le libertinage doré et rehaussé par l'éclat d'un nom a exercé sur votre esprit mondain, plus de fascination que les principes et la dignité des mœurs. Éblouis par l'appât de la position et de l'or, vous avez passé remise non seulement sur la fidélité aux lois divines, mais sur ce qui constitue l'honneur de la conscience et la décence de la vie.

Tertullien, avec son style incisif, sa logique vigoureuse, dépeint dans une éloquente page les inconvénients des mariages mal assortis.

« Comment, disait-il, la femme unie à un mari infidèle pourra-« t-elle servir Dieu, ayant à ses côtés un serviteur du démon « chargé de l'en empêcher ? S'il faut jeûner, il donnera à manger « le même jour. Souffrira-t-il tranquillement qu'elle se lève la « nuit à la solennité de Pâques? La laissera-t-il sans soupçon « aller à la table du Seigneur ? Trouvera-t-il bon qu'elle se glisse « dans les prisons pour baiser les chaînes des martyrs ? Quand « même le mari consentirait à tout, ce serait déjà un mal de le « rendre confident des pratiques chrétiennes. Cette épouse se « cachera-t-elle de lui en faisant le signe de la croix sur son lit et « sur son corps ou en soufflant pour chasser quelque chose « d'immonde ? Que chantera cette femme avec son mari ? Elle « entendra des chansons de cabaret et de théâtre. Il n'y aura ni « invocation, ni mention de Dieu, ni bénédiction divine, ni lec-« ture des livres saints pour nourrir la foi. »

Passons à l'époque moderne. « Il y a quelque part une jeune fille, naïve, confiante dans sa simplicité, dont le cœur s'entr'ouvrait comme une fleur dans son premier soleil, aspirant à rencontrer une âme qui fît écho à son âme, un cœur ou elle pût répandre le trésor de sa virginité et de son affection ; et désabusée

le jour même où il n'y a plus de remède, elle ne découvre dans l'être à qui elle est irrévocablement unie, qu'une âme ravagée par une jeunesse désordonnée et des doctrines désespérantes. — Là où, dans ses rêves poétiques, elle avait entrevu la fraîcheur des sentiments, la vie dans son épanouissement, l'idéal de la joie et de la sérénité, son œil épouvanté n'a mesuré qu'une ruine immense et le néant d'un désert[1] ».

Avons-nous besoin de dire les suites terribles de ces grandes déceptions qui, éteignant dans un être faible et sans expérience, tout l'élan, tout l'enthousiasme des aspirations, font qu'il s'affaisse sur lui-même et se replie dans le silence d'un isolement d'autant plus affreux, que les convenances sociales lui interdisent d'en révéler l'amertume ?

Ah ! je vous le dis, il y a sur la terre des mystères innomés ; il y a des stigmates, des profondeurs d'abaissement et de désolation qui ne peuvent se traduire que par des larmes de sang, et que les lèvres sacerdotales elles-mêmes ne sauraient avoir la témérité de décrire.

Libre à ces romanciers cyniques, à ces écrivains éhontés qui s'arrogent la triste tâche de remuer tout ce qu'il y a de boue et de perversité dans les bas-fonds de la nature humaine, libre à eux de mettre à nu les flétrissures des cœurs meurtris et ces grandes plaies sur lesquelles la pudeur chrétienne voudrait à tout jamais jeter un voile.

Voyez-vous ce salon, tout y respire l'aisance et le luxe.— Mais, Cieux, quel atmosphère de désolation et d'inénarrable tristesse ! Le siège de la mère est vide, les enfants sont silencieux, le père voile son front..... La malheureuse s'en est allée dans une contrée lointaine, escortée d'un guide indigne d'elle..... Elle est allée assouvir sa fièvre d'aventures, sa soif d'affections romanesques et étranges que n'alimentaient plus l'amour du devoir et les habitudes régulières de la vie intérieure. Si son âme n'avait été flétrie, dès ses jeunes années, par le goût des mauvaises lectures et des amusements frivoles, si avant d'enchaîner ses destinées, on lui avait inculqué au cœur la crainte de Dieu et le sérieux de la vie, elle serait restée assise à son foyer, épouse innocente, mère respectée.

Allez encore à la barre des accusés, et vous y entendrez d'inénarrables révélations. Vous y apprendrez comment l'affection déçue est un abîme qui appelle à pleine voix, l'abîme bien autrement incommensurable de l'opprobre et du crime.

Malheur, mille fois malheur à ces parents inhumains que nous ne saurions comparer qu'aux anciens tyrans de Babylone.

1. P. Félix., Conférences de Notre-Dame.

Ceux-ci ensevelissaient vivants leurs enfants dans l'airain brûlant des statues de leur Dieu Moloch, et eux, ils livrent corps et âme, leurs enfants à des êtres sans mœurs qui n'offrent leur foi que pour assouvir un égoïsme odieux. Une jeune femme disait, un jour. « C'est mon père et c'est ma mère qui m'ont perdue. »

La seconde des causes de la déchéance de la société domestique, c'est que les mariages ne sont pas sanctifiés par les œuvres chrétiennes et par la piété.

Le fils de Dieu, auteur et consécrateur de la famille, a voulu en offrir dans sa personne le type et la perfection. Sur un espace de trente-trois ans, qu'il devait parcourir dans la durée, il a voulu en passer trente sous la garde de son père et de sa mère, dans le travail et le silence de Nazareth.

Nazareth, séjour délectable, oasis fécond en vertus, asile touchant de la paix, des joies vivifiantes, des célestes extases de la prière, maison riche et précieuse, dédaignée des hommes, mais plus ravissante aux yeux des esprits bienheureux que toutes les gloires et toutes les splendeurs qu'ont jamais connues les cieux et la terre. Ah! dans quel hameau, dans quel réduit de notre civilisation si brillante et si fière, trouverai-je un reflet de votre beauté et de votre grandeur! Votre souvenir, vos derniers rayons, ô Nazareth, ont disparu sous les horizons de notre siècle troublé comme ces îles riantes et enchantées que rencontrait jadis l'esquif de l'ancien navigateur et qui semblent maintenant s'être enfuies à l'approche de nos navires ailés et sous les sillons bruyants frayés par notre industrie.

Ah! qui personnifiera dans l'époux et qui fera reparaître dans l'enceinte de nos foyers, Joseph, cet homme si sublime dans sa simplicité, si humble dans ses révélations, si vigilant dans sa sollicitude, si prudent dans ses conseils. — Qui nous montrera, dans nos mères, Marie, cette femme retirée, silencieuse, étrangère au monde, ennemie de toute recherche, parée de charité et de force, revêtue intérieurement aux yeux de Dieu d'un éclat et d'un lustre effaçant tous les attraits dont resplendissent les femmes des rois et les favorites des cours. — Qui retracera, dans la personne de nos fils, les traits de ce divin enfant, si doux, si soumis, la joie de ses parents, l'ornement de son âge, croissant d'année en année en modestie, en piété et en sagesse.... Hélas! la famille n'est plus un lieu consacré. Les chrétiens se sont abaissés au dessous des païens qui plaçaient dans leur affection et dans leur respect le foyer domestique au niveau de leurs autels. Dans les siècles primitifs, en franchissant le seuil de la maison domestique, on se sentait imprégné par une atmosphère

céleste et vivifiante. On y respirait une odeur de foi, de béatitude, de pureté. Mais, hélas ! de nos jours, trop souvent il en émane des exhalaisons dépravées et corruptrices.

Fili hominis fode parietem [1]. Fils de l'homme disait le Prophète, perce ce mur; entre et considère les effroyables abominations de mon peuple, *Ingredere et vide abominationes pessimas quas isti faciunt.* Et voilà que votre sanctuaire ô mon Dieu, est devenu un repaire de toutes les scélératesses et de toutes les abominations.

De tout côté chacun érige son idole.... Là est l'idole de la jalousie.... Là des hommes tournant le dos au Saint des Saints adorent le soleil. C'est-à-dire, ils fléchissent lâchement le genou devant les dispensateurs de la fortune et des charges publiques ; comme Pilate pour acheter les faveurs d'un jour ils vendent leurs conscience et leur âme au *soleil levant de César.* — Plus loin des femmes mollement assises versent des larmes sur la mort d'*Adonis*, c'est-à-dire qu'elles pleurent sur les obstacles qui s'opposent à leurs passions infâmes et insensées. Tel était le spectacle, qu'offrait le temple des Jérusalem, au jour des grandes profanations, telle est aussi l'image des abominations qui dans nos jours d'abaissement, souillent la plupart des foyers chrétiens. — Pour notre part, nous avons aussi sur le commandement de Dieu, percé ce mur, *fode parietem*, et nous avons été contristé en contemplant des scènes inénarrables de perversité... Aux murailles des salons et des appartements se trouvaient suspendues des images mondaines et immodestes. Sur les tables des salons se trouvaient épars des livres dont le seul titre était un attentat à l'innocence. Nous y avons vu des brochures et des revues illustrées, cachant sous le masque d'une littérature attrayante le hideux serpent de la luxure.

Au milieu de cet attirail de superfluités de ce bazar d'ornements et de décors, nous avons en vain cherché les emblèmes, les signes austères et vivifiants de la foi. — Nulle part nous n-avons aperçu ni le crucifix, ni l'image bénie de la Vierge. Et nous ne l'avons pas regretté. Quel contraste n'auraient pas offert ces symboles de la vertu et du renoncement, au milieu de ces meubles et de ces sièges de prix, présentés comme autant d'appâts à la vanité de l'esprit et à la sensualité de la chair. — Nous avons prolongé nos veilles de longues heures dans l'enceinte de cette famille, et nous n'avons point vu qu'on s'y agenouillât pour bénir et adorer Dieu. La prière faite en commun était abandonnée comme la pratique surannée d'un autre âge. Et quand les enfants se sont présentés le soir à leur mère pour lui offrir leurs adieux, c'est à peine si celle ci, en se penchant vers eux, a osé leur murmurer le nom de ce Dieu dont la pensée et le souvenir

1. Ezechiel, VII, 8.

étaient si loin de son cœur. — Sans doute, dans cette demeure il y avait des réunions brillantes, on s'y livrait aux amusements et aux fêtes, néanmoins, nous avons reconnu qu'un nuage étouffant d'ennui et de malaise planait sur elle. Le père, pour s'étourdir se lançait dans l'agitation et le tourbillon des affaires; l'épouse était emportée par le torrent de la vie extérieure et mondaine; et les fils déshabitués de toute discipline, arrogants, menteurs, corrompus par des vices précoces nous ont témoigné une fois de plus que l'éducation faite sans Dieu est de la part des parents une œuvre de perversionet de mort.

Enfin, seconde cause de la décadence du mariage, il ne fructifie plus dans le sacrifice. — Saint Pierre disait : « que le mariage soit honorable en toutes choses, et que la couche nuptiale demeure sans tache[1] ». L'amour, quand il brûle comme une flamme épurée dans le cœur de deux époux, va de sa nature à l'idéal et l'infini... Des hauteurs où il monte, il descend comme une lumière et une rosée pour adoucir toutes les tristesses, toutes les misères et toutes les infortunes.

Toutes les grandes héroïnes de la foi, les Monique, les Élisabeth, les Jeanne de Chantal, pratiquaient la charité dans une vaste proportion. Elles avaient compris que ce n'est ni la soif d'amasser, ni une étroite parcimonie qui élève et consolide les maisons, mais l'aumône afin d'attirer la bénédiction de Dieu dans leurs foyers, elles adoptaient de nouveaux enfants ajoutant à la tâche maternelle la sollicitude des indigents et des pauvres. C'est pourquoi ces nobles matrones, semblables à des reines apparaissaient pleines de majesté, et leurs enfants devenus grands se levaient pour leur décerner un impérissable hommage d'honneur et de respect : *Surrexerunt filii et beatissimam prædicaverunt eam*[2].

Aujourd'hui, nous n'avons pas assez de larmes pour pleurer nos décadences. Le luxe et la cupidité ont tari toutes les sources de l'aumône. Non, nous ne dirons pas tous nos excès. Toutefois pendant ce saint temps, élevé sur les hauteurs de Sion comme sur une divine montagne, nous avons reçu mission de Dieu d'élever la voix comme les éclats de la trompette et de dénoncer à Juda ses abominations : *Annuntia populo meo scelera eorum*[3].

Clama fortiter. A qui crierons nous donc ! Crierons nous à vous, ô parents qui accumulant sur vos filles des parures en quelques sorte monumentales, les produisez au milieu des enfants des hommes dans un appareil et une pompe qui efface l'éclat et la solennité dus au temple du Seigneur. *Filiæ vestræ circumornatæ sicut similitudo templi*[4].

A qui crierons-nous encore ? — A vous vétérans de la consom-

1. Petr., 1, Cap. 3. — 2. Prov., XXXI, 28. — 3. Isaie, LVIII, 1. — 4. Ps., CXLIII, 12.

mation et du désordre et qui parvenus maintenant à l'âge de vous ranger, reculez devant les frais d'un mariage ruineux et, de prodigues que vous étiez, devenus tout à coup calculateurs, dites, à la vue des magnificences de la fiancée qu'on vous propose : C'est beau, mais c'est cher. Pour suffire à un tel entretien, il faudrait des millions et le budget d'un prince. — A qui crierons-nous encore? — A vous hommes, à vous pères, à vous mères, qui dans un acte aussi auguste que le mariage considérez ce que vous appelez *les deux parties*, comme vous considéreriez du poivre des épices et d'autres denrées coloniales, qui faites du mariage une affaire d'équilibre, de poids et de mesure, recherchant si un nom vaut un nom, si la fortune compense l'infériorité de la naissance, et nouveaux Judas, vendez au poids de l'or les âmes pour lesquelles le Christ est mort. *Et peribit frater tuus propter quem Christus mortuus est* [1].

En face de ces ruines, de ces dégradations, de ces opprobres, permettez qu'en ce jour au moins notre âme sacerdotale exhale le trop plein de sa douleur et de son indignation. — Oui, arrière de la société des chrétiens ses trafics et ses agiotages...., arrière ce sybaritisme de luxe et de dépense; arrière ces toilettes et ces modes insensées qui transforment l'image de Dieu en une sacrilège idole....; arrière ces maisons meublées à l'orientale, où la vie est tuée avant d'éclore et où il n'y a plus de place pour un berceau!

Naguère, le père de tous les fidèles de cette bouche qui suffit au monde suivant l'expression de S. Hilaire, *Os orbi sufficiens*, élevait la voix pour signaler la grande plaie de nos mœurs contemporaines. Il avertissait en termes sévères les femmes chrétiennes des périls auxquels le luxe expose la pudeur et la foi.

« C'est le luxe, disait-il, qui, par les soins recherchés du corps « et de la chevelure, absorbe le temps qu'on devrait consacrer « aux œuvres de pitié. C'est lui qui provoque aux réunions bril- « lantes, aux spectacles, apprend à courir de maison en maison, « à s'y livrer à l'oisiveté, à la curiosité, aux conversations indis- « crètes. C'est lui qui sert d'aliment aux mauvais désirs, désunit « les époux, empêche la conclusion des mariages. Comme le « disait Tertullien : on étale dans un tout petit écrin un im- « mense patrimoine ; on met dans un collier des millions de « sesterces; une tête frêle et délicate porte le prix des forêts des « îles ; de fines oreilles absorbent le revenu d'un mois. La vanité « donne la force à un corps de femme de porter le poids d'un « capital énorme. »

Cette grande plaie que signale le vicaire de Jésus-Christ n'est autre que la barbarie..... la barbarie d'autant plus féroce qu'elle est plus raffinée, qu'elle est plus veloutée et plus soyeuse.

1. I. Cor., VII, 12

Femmes chrétiennes, filles des croisés, enfants de la Reine immaculée, armez-vous de la parole et du glaive de la vertu pour repousser ces usages monstrueux, ces mœurs éhontées qui menacent d'inaugurer, en plein soleil de christianisme, les dépravations et les abaissements des sociétés païennes.

Souvenez-vous de ce que dit l'Esprit-Saint. que la gloire de la fille du roi est toute intérieure: *Omnis gloria filiæ regis ab intus*[1]. Souvenez-vous de cette autre parole des saintes Ecritures rappelée par le souverain Pontife : La femme parée d'innocence entasse grâce sur grâce. *Gratia super gratiam mulier sancta et decorata.* Que votre couronne et votre gloire soient le nombre et la sagesse de vos enfants.

Une douce espérance rayonne en ce moment dans mon âme. Je me recueille sous la grande voix de notre saint Pontife. Je m'arrête les yeux fixés vers ce grand avenir de l'Eglise qu'il nous fait pressentir ; me souvenant de cet éloge que la Bible fait du prophète Isaïe : « Avec un grand esprit, il vit le dernier avenir « et consola ceux qui pleuraient dans Sion. »

Votre sainte avidité de la parole divine me témoigne hautement que le germe du Seigneur a été jeté dans la profondeur de nos ruines sociales..... Une génération nouvelle va se lever..... La postérité saisie d'admiration, dira de vous : ô mères, ce que Salomon disait ! « Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; « mais toi, tu les as toutes surpassées ; la beauté est une chose « vaine, la grâce du visage est un avantage bien trompeur ; la « femme craignant Dieu acquiert un honneur immortel. Donnez- « lui du fruit de ses mains et que ses œuvres la louent à la porte « des villes. » (Parabole de Salomon, Chap. 31.)

QUATRIÈME CONFÉRENCE[2]

DU RÈGNE DE DIEU DANS LES SOCIÉTÉS CIVILES

Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion.
J'ai été établi par lui roi sur Sion.
(Ps. II, 6.)

Monseigneur[3],

La crise que traverse en ce moment l'humanité est une crise suprême et décisive.

L'impiété, comme nous l'avons dit précédemment, a jeté tous les masques ; elle avoue hautement le but qu'elle poursuit. Ce n'est plus seulement l'Église catholique ou telle forme religieuse en particulier qu'elle se propose de démolir, c'est Jésus-Christ

1. Ps. XLIV, 15. — 2. Prêchée le troisième dimanche de l'Avent, 1877.
3. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.

dont elle veut détruire le règne ; c'est Dieu qu'elle veut détrôner et proscrire de l'univers.

Il y a déjà soixante ans, de Maistre disait que la Révolution est satanique dans son essence ; cette parole, qui semblait alors un paradoxe, est aujourd'hui l'expression d'un fait avéré et incontestable. Nous sentons autour de nous l'influence de je ne sais quelle puissance invisible et ténébreuse. L'universalité de la guerre antichrétienne, la rage de détruire qui anime les soldats du mal, la ponctualité du mot d'ordre auquel ils obéissent, sont autant d'indices que la lutte formidable qui se dénoue est directement conduite par le génie et les inspirations du *grand révolté.*

Ce qui est humainement incompréhensible, c'est que, des deux adversaires, Dieu est celui qui paraît le plus faible. Dieu a contre lui l'opinion, la presse, l'ambition des uns, l'incurable faiblesse des autres, et ce qu'il y a de plus inexplicable et de plus triste, c'est que, parmi les pilotes, il en est qui se sentent pris de découragement et d'appréhension et ne s'attendent plus qu'à la défaite et au naufrage.

Dieu sera-t-il donc vaincu, et, dans la lutte engagée à cette heure, l'impiété aura-t-elle le dernier mot? Autant demander si Dieu cessera d'être Dieu, si l'être infiniment sage, infiniment bon, infiniment puissant, va se replier dans le silence de son éternité, comme le guerrier vaincu se replie sous sa tente, ou bien s'il va ressembler à un père dénaturé qui, s'abandonnant à l'insouciance et à l'incurie, livrerait l'héritage de ses enfants aux vautours du ciel et aux lions des forêts. A défaut des espérances de la foi, il suffit des lumières de la raison, pour reconnaître que le secours divin est proche et que les convulsions auxquelles le monde est en proie ne sont autre que le travail de l'enfantement, d'où ne tarderont pas à sortir la vie et la résurrection.

Dieu n'est pas de ceux qui *se soumettent ou se démettent* ; il est assis sur les montagnes de Sion : *Constitutus sum rex super Sion.* Des sommets immobiles du Vatican, où il siège dans la personne de son Vicaire, il ne cesse de démasquer l'erreur par ses définitions, de faire jaillir la lumière par son enseignement et de répondre par la foudre aux attaques impies.

Si, aujourd'hui, Jésus-Christ semble sommeiller comme autrefois sur la barque ; s'il permet au torrent de la dépravation de poursuivre son cours sans le comprimer ni lui opposer des digues apparentes, c'est afin de laisser le mal s'épuiser et périr de ses propres excès. Il veut que, dans les déchirements et dans les angoisses d'une suprême agonie, les nations reprennent la la vie en rejetant le *virus* qu'elles ont trop longtemps nourri et fomenté dans leur sein. Ce qui est certain, c'est que Jésus-Christ

règnera de nouveau ; il reprendra possession des nations chrétiennes qui sont son héritage et sa conquête. J'ai pour garant de mes prévisions : le retour marqué d'une partie des classes savantes et élevées aux pratiques chrétiennes, le lien de plus en plus étroit qui resserre les prêtres et les fidèles au Saint-Siège, l'attention sympathique et docile accordée aux voix qui s'élèvent pour signaler le remède. Telles sont les raisons qui m'encouragent à aborder un sujet qui touche aux rapports les plus délicats de l'ordre religieux et civil ; l'avènement du règne de Dieu dans les sociétés actuelles. Afin de l'envisager sous ses points les plus saillants et de mettre dans leur vrai jour des questions controversées et brûlantes, nous allons, d'abord, rappeler les principes constitutifs et générateurs du règne de Dieu sur les sociétés. — Secondement, la marche et le progrès dirigés contre l'avènement du règne de Dieu dans les trois siècles derniers. — Enfin, les obstacles qu'opposent nos préjugés et nos tendances à la formation et à la croissance de ce règne.

I. — Les grands désordres sont toujours amenés par de grandes erreurs et, lorsque le désordre, comme de nos jours, est monté à son comble, qu'il s'apprête à consommer ses derniers excès, il faut dire que l'erreur qui le produit est l'erreur suprême et capitale.

Cette erreur que je signale, et d'où sont sorties la Révolution et l'universalité de nos désastres sociaux, est l'erreur contenue en germe dans toutes les hérésies, mais elle n'a été pleinement formulée qu'au XVIIIe siècle par la thèse de Rousseau et des philosophes encyclopédistes, qui, déclarant Dieu déchu de toute autorité, entreprirent de substituer au droit divin du pouvoir public la doctrine athée de l'élection et de la souveraineté populaire.

D'après Rousseau, l'homme primitivement fut créé à l'état sauvage ; il vivait sur la terre dans la condition des animaux, errant, isolé, dépourvu de moyens de conservation et de défense. Il jugea utile de s'associer à ses semblables dans un but purement utilitaire, afin de pourvoir plus aisément à son alimentation et aux autres exigences de la vie matérielle. Ainsi, l'homme libre, affranchi de toute dépendance et de toute contrainte morale par privilège de nature, abdiqua spontanément en faveur de la communauté une partie de ses droits et de sa souveraineté, et, de l'ensemble de toutes ses volontés individuelles, unies par le lien d'un simple contrat, s'est formé l'État qui est la souveraineté absolue et totale.

D'après cette théorie, Dieu n'est pas intervenu dans la fondation des sociétés humaines. Celles-ci sont athées dans leur essence.

Le monarque dans l'État, le père dans la famille, le magistrat sur son tribunal, n'ont d'autorité que par délégation de leurs sujets ; ils ne sont que des mandataires et de simples serviteurs révocables à toute heure. C'est dans le peuple seul que se résume la plénitude de toute autorité ; le peuple est la justice absolue et vivante. Tout ce qui émane de lui est juste, saint, obligatoire, supérieur à tout appel et à tout examen. Le mépris des lois divines, les outrages aux mœurs, les attentats contre les propriétés et les personnes sont choses légitimes, dès qu'elles sont sanctionnées par son suffrage, et ne sauraient être interdites que par une déclaration contradictoire de cette même volonté populaire, principe et règle suprême de toute justice et de tout droit.

Ai-je besoin de dire que ces doctrines détestables et subversives, accréditées de nos jours par la presse, l'enseignement, les organes de l'opinion, sont démenties par l'expérience et en désaccord formel avec les enseignements de la foi ?

S. Paul, dans son *Epître aux Romains*, chapitre XIII, définit les droits et la constitution sublime des pouvoirs publics, et il établit nettement que le Créateur n'a pas établi l'ordre humain à l'envers et que, dans les institutions politiques comme dans l'œuvre de la nature, ce ne sont pas les pieds qui gouvernent la tête, ni la toiture qui sert de support et de fondement à l'édifice.

« Il n'y a point, dit-il, de puissance qui ne soit de Dieu, et celles « qui sont établies ont été ordonnées de Dieu — Celui donc qui « résiste au pouvoir public, résiste à l'ordre de Dieu, et il attire « sur lui la damnation. — Les princes ne sont pas établis pour « être la terreur des bons, mais pour celle des méchants. — Le « prince est le ministre de Dieu pour le bien, et ce n'est pas sans « raison qu'il porte le glaive. Il est le ministre de Dieu, exécuteur « de ses vengeances envers celui qui fait le mal. — Il faut donc « nécessairement être soumis non seulement par crainte, mais « par conscience. »

L'histoire s'unit aux oracles divins pour réfuter la thèse insensée de Rousseau et de l'école philosophico-libérale. Elle nous fait remonter à l'origine des temps et nous montre le berceau primitif des sociétés dans la famille dont l'Etat n'est que l'image et l'extension. Dans les premiers âges du monde, la vie civile s'identifiait avec la vie domestique : dans le paradis terrestre, Adam était à la fois le père et le chef politique de la race humaine. Lorsque le genre humain se fut accru et propagé, les nations se formèrent insensiblement ; elles s'épanouirent de la famille par une germination naturelle, comme la fleur éclôt de son germe, comme l'arbre et le rameau se détachent de leur racine et de leur tige. Les nations, ainsi constituées, l'aîné ou le chef de la famille

la plus puissante et la plus nombreuse fut unanimement reconnu comme souverain et comme chef. On l'appela le *prince*, c'est-à-dire le principe, l'auteur. Nom divin et caractéristique, destiné à rappeler que la mission providentielle du souverain consiste à former des citoyens et à les engendrer à la vie sociale, comme la mission providentielle du père de famille consiste à procréer des enfants et à les engendrer à la vie de la nature.

Une fois établie, la puissance publique se transmet généralement par voie de succession, au même titre et dans les mêmes conditions que le domaime patrimonial se transmet héréditairement dans les familles. Si, par l'effet d'un malheur public, d'un jeu ou d'un accident de fortune quelconque, une scission se produisait dans la chaîne d'hérédité, alors le peuple était appelé à élire lui-même son chef. Par son suffrage, il désignait le sujet de son choix; mais il ne lui conférait nullement ce qui est l'essence du pouvoir, c'est-à-dire le droit de vie et de mort, celui d'obliger en conscience, et cette majesté incommunicable de la souveraineté, qui sont les attributs de Dieu seul. Suivant le dicton populaire, le peuple dans cette circonstance était la *voix de Dieu.*

Du reste, toute l'histoire nous l'apprend: Dieu a toujours pris soin de marquer lui-même aux peuples les hommes prédestinés à les conduire. Constamment il a fait naître la souveraineté, soit des circonstances, soit d'une situation exceptionnelle, ou de l'éclat projeté par des succès et une renommée incomparable. De Maistre l'a dit admirablement: « La souveraineté est toujours prise; jamais elle n'est donnée. » Lorsque Dieu se propose de donner un chef à son peuple, il le taille sur une telle mesure, que personne ne peut se méprendre sur son origine providentielle. Tantôt c'est Saül, surpassant d'une demi-coudée en stature les hommes les plus élevés d'Israël; tantôt c'est David, qui tue le géant Goliath et témoigne d'une manière visible qu'il est assisté de la force et de l'esprit d'en-Haut; tantôt les grands de France interrogeant le pape Zacharie, au sujet de la nomination de Pépin à la dignité royale, et recevant du Vicaire de Jésus-Christ cette réponse: « Celui-là est le roi de la nation qui possède assez de génie et de vertu pour la sauver; » — ou encore, au commencement de ce siècle, Napoléon relevant les autels, muselant l'hydre déchaînée de l'anarchie, étreignant dans ses serres d'aigle l'Europe haletante et épuisée.

Tant que ces sentiments ont prévalu, que les peuples ont vu Dieu *présent* dans l'autorité, les nations ont vécu stables et prospères. Persuadées qu'elles s'ennoblissaient en s'inclinant devant celui qu'elles appelaient l'oint du Seigneur, elles estimaient l'obéissance une vertu douce et facile. L'autorité, objet à leurs yeux

d'un culte sacré et se tempérant elle-même par le sentiment surnaturel de sa mission, se montrait à son tour paternelle et clémente; l'inviolabilité dont elle était revêtue assurait l'efficacité des lois et la marche paisible des institutions.

Mais, lorsque les Etats se sont fait *laïcs* et qu'ils ont déclaré Dieu *déchu* et proscrit, le respect et l'esprit de fidélité ont aussitôt disparu, la discorde et l'anarchie fermentant dans les rangs inférieurs n'ont pas tardé à s'étendre aux classes riches et élevées. Le patriotisme s'est dissous, et les peuples, devenus mûrs pour la conquête, ont cédé la place à ceux qui, appelant Dieu en aide, ont eu foi en sa justice et en sa vérité.

Ce sont là, j'y consens, des idées d'ancien régime, des réminiscences d'un passé théocratique incompatible avec nos aspirations et nos mœurs. Il n'en est pas moins vrai qu'elles ont prévalu quinze siècles et que, durant cette longue période, les nations chrétiennes, spécialement la France, ont vécu paisibles, à l'abri des convulsions déchirantes qui déterminent l'agonie d'un peuple et des grandes secousses qui ébranlent l'arbre social dans les racines de son existence.

Mais l'Europe ne sut pas correspondre aux grâces signalées qu'elle avait reçues du Ciel. Pour la punir, Dieu laissa sortir des profondeurs du puits de l'abîme la *fumée* qui obscurcit le soleil, et, depuis trois siècles, trois grandes conspirations, ourdies contre le règne de Dieu ont amené avec l'extinction des croyances, le matérialisme athée, grande plaie des générations contemporaines.

La première de ces conspirations ourdies contre le règne social de Dieu a été celle des hérésiarques du XVIe siècle. Elle fut l'œuvre d'un moine apostat et s'inaugura dans une taverne allemande, au milieu des pots de bière, des chansons bachiques et des libations copieuses.

Le jour où, appelant le Vicaire de Jésus-Christ l'*Antéchrist*, Luther brûla sur la place publique de Wittemberg la bulle de Léon X; cet hérésiarque frappait le principe d'autorité dans la personne du Pape qui en est ici-bas la plus haute représentation...

Substituant à l'enseignement de l'Église l'inspiration privée et le libre examen, il niait du même coup le devoir de l'obéissance et le lien de toute subordination. Dieu était éliminé des consciences... Les princes et les seigneurs, impatients du joug de Rome, alléchés par le pillage des monastères et des églises, applaudirent à la révolution du novateur. Ils ne comprirent pas que le principe de la réforme allait se retourner contre eux et que, par la logique des choses, leurs sujets, une fois affranchis de tout devoir vis-à-vis de la puissance ecclésiastique, ne pourraient être tenus à plus de soumission vis-à-vis de la puissance temporelle et civile.

Ils en firent promptement l'expérience. Leur trône ne tarda pas à subir le fatal contre-coup des attaques portées au trône le plus saint et le plus vénéré de la terre. L'Allemagne et le nord de l'Europe se remplirent de meurtres, de séditions, et l'indocilité des esprits ne connut plus de bornes. « Tant il est vrai, comme « parle Bossuet, que quand la religion est ébranlée, tout se « tourne en révolte et que la puissance royale elle-même ne « tarde pas à disparaître et à être anéantie [1]. »

La seconde conspiration contre le règne social de Dieu a été celle du gallicanisme et de l'assemblée du clergé de France en 1682. La puissance et l'incomparable prestige du grand monarque qui, dans l'enivrement et l'excès de son orgueil, avait osé dire : « L'État, c'est moi », exercèrent assez de fascination sur cent évêques de cour pour obtenir d'eux un acte de servilisme coupable ; et leur faire oublier, dans une heure d'aveuglement, le souci de leur dignité et les intérêts sacrés de l'Église dont ils étaient les dépositaires. Ils consentirent à signer une déclaration à jamais néfaste, qui aurait fatalement entraîné l'Église de France au schisme, si, par une héroïque inconséquence, elle ne s'était, un siècle plus tard, relevée par le martyre, par la magnanimité de sa constance et de sa foi.

Dans l'un des articles de cette déclaration fameuse, il était dit en substance : « Que les rois et les princes, dans l'ordre écclésiastique, ne sont soumis à aucune puissance religieuse, et que le Vicaire de Jésus-Christ, le représentant de Dieu ici-bas, ne peut ni les reprendre, ni les diriger, ni annuler les serments des sujets et délier ceux-ci du lien de fidélité [2] ».

A partir de cette déclaration, l'autorité publique fut sécularisée de droit. Cette vaste fédération des États chrétiens, fondée par Charlemagne et dont le Vicaire de Jésus-Christ était la couronne, le boulevard et le ciment, se trouva dissoute de fait. La grande devise des siècles catholiques : *Christus regnat*, *Christus vincit*, *Christus imperat* [3], fut effacée du fronton des palais et des édifices publics.

La politique et la diplomatie devinrent une question d'équilibre, une œuvre d'habileté et d'expédients. Le monarque à qui Dieu avait donné le plus beau des royaumes après celui du ciel, et qui avait cru se grandir en se délivrant des excommunications et des foudres papales, redevenait tout simplement un César païen. Il s'était abaissé à l'égal du sultan de Constantinople, dont le despotime n'a pour mesure et pour frein, que le *poignard ou le cordon.*

1. Oraison funèbre d'Henriette de France.
2. Déclaration du Clergé de France, du 19 mars 1682, art. 1er
3. Le Christ règne, le Christ est victorieux, le Christ commande.

L'impiété ne sut aucun gré à la race de S. Louis de son humiliante concession. Le jour où elle la vit désarmée de Dieu et de l'Église qui était son bouclier, elle s'empressa d'en faire le point de mire de ses calomnies, de ses agitations factieuses, de ses haines envenimées. Mais, disons-le de suite, le sang de Louis XVI a effacé par une éclatante solidarité la tache de Louis XIV. La descendance de Louis IX a reconquis le pardon de Dieu sur les échafauds, elle s'est retrempée dans les amertumes et les nobles résignations de l'exil ; son expiation l'a grandie dans l'admiration, dans l'amour, dans le respect ; elle a ajouté sur son front à la majesté des siècles cette autre majesté non moins grande que le malheur et la souffrance ajoutent à la vertu.

La troisième conspiration contre le règne social de Dieu est celle du *libéralisme*. Le libéralisme est l'hérésie favorite des salons et des cours : celle qui s'offre avec un visage plus avenant, des apparences plus correctes, et qui correspond le mieux à la mollesse et aux défaillances de notre temps.

A entendre le libéralisme, l'Église a le tort souverain de se refuser à toute transaction. Ses lois, sa doctrine sont invariables, inflexibles, absolues. Dans un siècle où tout se renouvelle, la science, l'industrie, les gouvernements, l'Église seule reste stationnaire, immuable comme les pyramides du désert ; et cela, lorsque l'universalité des esprits, tourmentés par l'amour et par la fièvre du progrès, aspire à secouer tous les liens et toutes les servitudes, et à s'élancer dans les régions de l'avenir, afin d'y goûter les richesses et l'indépendance qui sont le lot et l'apanage de la nature humaine.

Le libéralisme se pique de donner des conseils à l'Église, il lui dit : « O Église, vous ne ferez pas rétrograder les sociétés « humaines. Vous ne sauriez rendre acceptables ces institutions « surannées et théocratiques appropriées à des civilisations au « berceau, mais incompatibles avec nos mœurs et le courant de « nos idées actuelles. Les temps où vous faisiez la loi, où les « décrets de vos conciles étaient reçus comme constitutions « d'État, où vous présidiez à la direction des affaires publiques, « ont disparu à jamais. Leur souvenir est resté impopulaire, il « s'identifie avec le retour à la dîme et aux droits féodaux et « ne symbolise plus dans la persuasion des peuples que les « idées d'ignorance, de barbarie et d'oppression. Au lieu donc « de vous obstiner à évoquer des ténèbres du passé, des principes et des traditions qui sont pour l'esprit moderne une « menace et une chimère, et d'amasser à votre front des flots « d'impopularité, de préjugé et de haines, ne serait-il pas plus

« sage et plus profitable de composer avec les idées du temps et
« d'accepter la situation telle que l'ont faite Dieu et les événe-
« ments? A vous, ô Église, la gloire, d'opérer dans les esprits
« les plus prévenus un raprochement et un accord parfait, de
« cimenter une paix éternelle entre les humains. Pour y parve-
« nir, il suffit d'un terrain commun, d'un centre de ralliement
« où viendront s'unir toutes les opinions honnêtes, toutes les
« croyances divisées, toutes les philosophies rivales. Ce centre
« autour duquel convergent en ce moment les aspirations du
« présent et les espérances de l'avenir; c'est la liberté : *L'Église*
« *libre dans l'État libre*. En d'autres termes, séparation absolue
« du domaine politique et du domaine des consciences. L'Église
« confinée dans la vie privée et exerçant son action dans le sanc-
« tuaire invisible des âmes, et l'État régnant sans contrôle sur
« les choses du dehors. L'homme en tant qu'homme privé, indé-
« pendant dans ses croyances et dans la pratique individuelle de
« sa foi, mais en tant qu'homme public, étranger à tous les
« cultes, et affranchi de la loi et de l'autorité du maître souve-
« rain qu'il adore en secret. — En un mot, l'homme chrétien et
« l'homme citoyen se mouvant l'un et l'autre dans des sphères
« distinctes. Alors on verra s'apaiser toutes les luttes religieuses;
« le règne le plus complet de l'union et de la fraternité luira sur
« toute la terre. Jésus-Christ exclu de la vie publique obtiendra
« en compensation une royauté plus glorieuse et plus incon-
« testée sur les âmes. Les honneurs et le culte rendus à la Divi-
« nité seront d'autant plus parfaits et plus méritoires qu'ils
« seront plus spontanés et plus facultatifs, et la religion sera
« d'autant plus puissante et plus universellement respectée,
« que, mise en dehors des débats politiques et des factions de
« parti, elle ne sera plus sujette à flétrir et à souiller sa robe
« sans tache au contact des affaires matérielles et des compétions
« vulgaires. »

Tel est le libéralisme dans son expression la plus précise et la plus accentuée, comme l'exposent les Pontifes de l'école actuelle. Le Saint-Siége a répondu par une condamnation, où il fait ressortir la fausseté et le venin de cette erreur, qu'il appelle la plus pernicieuse et la plus subversive des erreurs.

Dans une audience donnée à des pélerins français, le pape Pie IX faisait entendre de graves avertissements, et il prononçait l'allocution suivante, digne d'être méditée par tous les esprits chrétiens :

« Mes chers enfants, je souhaite que mes paroles vous expri-
« ment bien tout ce que j'ai sur le cœur. Ce qui afflige votre pays
« et l'empêche de mériter les bénédictions divines, c'est le

« mélange des principes. Vous êtes catholiques, mais individu-
« ellement; votre nation a cessé de l'être depuis quatre-vingts
« ans. La loi, par exemple, ne tient aucun compte du repos du
« septième jour qui est un Commandement de Dieu. Jamais elle
« ne prescrit des prières nationales, des jeûnes nationaux, que
« d'autres pays, quoiqu'en majorité protestants, ont retenu des
« temps où ils étaient catholiques. Je dirai le mot et je ne le
« tairai pas: ce que je crains pour vous, ce ne sont pas ces
« misérables de la Commune, vrais démons échappés de l'enfer,
« c'est le libéralisme catholique; non certes, les catholiques
« libéraux, ils ont souvent bien mérité de ce Saint-Siége; mais
« ce système fatal, généreux quelquefois dans ses motifs, lâche
« le plus souvent, qui rêve toujours d'accommoder deux choses
« inconciliables, l'Église et la Révolution. Il faut, sans doute,
« pratiquer la charité, aimer nos frères séparés, mais pour cela
« il n'est pas nécessaire d'amnistier l'erreur, de supprimer pour
« elle les droits de la vérité [1]. »

Sans doute, à l'origine du catholicisme libéral, il s'est rencontré des chrétiens convaincus et pratiquants, des orateurs puissants en parole, recommandables par la sainteté de leur vie, qui, séduits par ce que ce système offrait, à première vue, d'honnête et de spécieux, jugèrent opportun et profitable d'en faire l'essai. Pour attirer les âmes à Dieu, ils crurent pouvoir descendre un instant dans leur milieu et se prêter, dans une certaine mesure, à leurs préjugés et à leurs défaillances. Grâce à des concessions, à des compromis, que l'Église alors n'avait pas encore formellement condamnés, et qui, selon eux, n'entamaient pas les principes substantiels de la foi, ils réussirent à dissiper des haines, à faire tomber des hostilités, à réconcilier avec Dieu des hommes que leur éducation et leurs préjugés avaient éloignés de la foi, rendus étrangers aux devoirs et aux habitudes chrétiennes. Mais la voie, suivie par les hommes dont je parle, était une voie pleine de périls. Sur cette pente glissante, quelques-uns des plus fermes ont fait naufrage. A force de se pencher, de rendre hommage à des hommes étrangers à nos croyances et que l'apôtre nous ordonne de fuir [2], à force de prétendre établir des points de jonction impossibles entre les deux rives infranchissables de la vérité et du mensonge, le pied leur a manqué sur le terrain de la doctrine, et, triste exemple des défaillances du cœur humain, on a vu ces astres de la théologie, ces bouches d'or de l'éloquence sacrée, déserter le drapeau de la vérité sous lequel ils avaient vaillamment combattu et longtemps triomphé,

1. Allocution du 16 juin 1871 à des pèlerins présentés par l'évêque de Nevers
2. *Cum ejusmodi nec cibum sumere.* (I Cor. v, 11.)

et se laisser engloutir dans le grand fleuve de la séparation et de l'erreur.

Sans insister sur ces leçons présentes à tous les souvenirs, il me suffit d'affirmer que le catholicisme libéral est en opposition flagrante avec les principes et l'esprit de l'Évangile, et qu'il est entaché de trois désordres capitaux. Premièrement, ce système est déshonorant pour l'Église; secondement, il est injurieux à Jésus-Christ; troisièmement, il est dégradant pour l'humanité

Le libéralisme catholique est déshonorant pour l'Église.

L'Eglise catholique est mise par le libéralisme au rang d'une suspecte; le libéralisme la considère comme une mère ignorante et grossière, possédant assez d'aptitudes pour apprendre à son enfant à bégayer, mais privée de lumières pour diriger ce même enfant, parvenu à la raison et à la maturité. — On raconte qu'un homme, qui s'était élevé d'un rang obscur à une haute position sociale, recevait un jour dans son salon les hommages d'une société brillante. — Sa mère, vêtue d'habits villageois et rustiques, apparut inopinément dans l'assemblée. Le parvenu, embarrassé et rougissant, s'écria: « Veuillez, Messieurs, excuser cette femme, c'est ma fermière. » — Ainsi, l'Eglise est pour le libéralisme une mère qu'il n'ose avouer publiquement, et dont il rougit d'être le fils.

Le libéralisme catholique est injurieux à Jésus-Christ.

Il tend à mettre Jésus-Christ hors la loi. Il renouvelle le crime des Juifs qui le crucifièrent plutôt que de consentir à le reconnaître pour leur roi. Il est une sorte de blasphème contre l'Esprit-Saint. Il affirme indirectement que ce divin Esprit, qui renouvelle la face de la terre, d'où découlent toute lumière et tout don parfait, a moins de sagesse que nos charlatans politiques et nos souverains d'aventure, pour inspirer les résolutions d'ordre public et conduire les sociétés humaines à leur fin.

Enfin, ce système du catholicisme libéral est dégradant pour l'humanité.

S'il faut un soleil pour éclairer et féconder la terre, il faut aussi un flambeau aux intelligences, et une lumière pour éclairer les âmes.

C'est pourquoi Isaïe, ch. II, dit que « la vérité sera assise sur « le point culminant des hautes montagnes. — Toutes les nations « se porteront vers elle, afin de s'instruire dans leurs voies et « d'apprendre à marcher dans les droits sentiers. » — Or, ce que demande le libéralisme, c'est que la montagne descende dans la plaine et que la lumière se cache sous le boisseau.

Plutarque, qui n'était qu'un païen, voulait que la religion fût la directrice de la politique; il disait: « On bâtirait plutôt une

« ville dans les airs que de construire un Etat sans la croyance « des dieux [1]. »

Xénophon écrivait à son tour : « Les villes et les nations, les « plus adonnées au culte divin ont toujours été les plus durables « et les plus sages, comme les siècles les plus religieux ont « toujours été les plus distingués par le génie [2]. »

Il y a plus, et ce serait chose facile à établir ; la religion est plus indispensable aux États qu'aux individus eux-mêmes. — En effet, un homme pris à part peut être meilleur que ses principes, s'il vit dans un milieu social qui le domine et qui l'entraîne ; mais les sociétés sans Dieu sont, ainsi que l'a reconnu la sagesse antique, des maisons sans assises et construites dans le vide. — Pour parler la langue de S. Augustin, elles se tournent et se retournent, semblables aux malades, et les changements de règne et de forme politique, les révolutions auxquelles elles sont en proie, ne font qu'accroître leurs maux, aggraver leur inquiétude et leur instabilité [3]. — On ne saurait mieux comparer ces nations qu'à un navire sans ancre, sans pilote, sans gouvernail, ballotté par les vagues et lancé par la violence des vents contre les écueils ; elles flottent alternativement du despotisme à l'anarchie, de l'anarchie au despotisme, et on voit les mœurs publiques, l'autorité, la liberté, l'idée même de patrie descendre et disparaître dans la proportion même où monte le flot de l'impiété. — Tant il est vrai, comme l'a dit l'éternelle Vérité, qu'il est dur et amer pour une nation d'abandonner le Seigneur son Dieu et d'éloigner de son cœur la crainte de ses châtiments [4]. Vérité qu'un penseur profane du siècle passé avait entrevue et énoncée dans cette belle sentence : « La religion chré- « tienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, « fait encore notre bonheur dans celle-ci [5]. » Afin de donner plus de lumière à ces considérations importantes, signalons les conditions et les obstacles de l'avènement du règne de Dieu dans les sociétés politiques actuelles.

II. — Jésus Christ règne sur un peuple, lorsque son culte y est en vigueur et publiquement professé, lorsque son Evangile est reconnu la règle du droit, l'âme de la politique et de toutes les institutions. L'action sociale de Jésus-Christ s'exerce par l'Église catholique, qu'il a établie la souveraine, la mère et l'institutrice des nations.

Or, cette action de l'Église est nécessaire, légitime, en même temps qu'elle est féconde et tutélaire. Les peuples chrétiens ont été conçus dans les entrailles de l'Église ; ils sont l'os de ses os, la chair de sa chair.

1. Plutarq. *Adversus Colossien.* — 2. Xénoph., *Mem. Socrat.*, I., IV., 16.
3. *Gira versa et reversa dura sunt omnia*, (I. S. Augus., *Conf.*)
4. *Scito et vide. quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum et non esse timorem Dei apud te.* (Jér., II, 19.) — 5. Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIV, ch. 2.

La France, en particulier, est appelée : « le bras droit et la fille aînée de l'Église. » Elle est née dans un baptistère. Elle s'est épanouie à l'héroïsme et à la foi, sous l'onction de la grâce et l'effusion de l'eau épanchée par la main de Saint Remi. Sainte Geneviève et Sainte Clotilde ont projeté leurs suaves tendresses sur ses origines et éclairé de leur regard d'ange les ravissements de son berceau. Elle a ensuite grandi à l'ombre des sanctuaires, les pans des robes sacerdotales et monastiques furent les langes qui enveloppèrent son enfance. Un écrivain protestant l'a hautement constaté : « Les Papes et les Evêques, a-t-il dit, furent les « ouvriers de notre civilisation. Ils l'ont construite avec une « sage et patiente industrie, comme les abeilles construisent leur « ruche [1].

En témoignage de cette vérité, il suffit de rappeler tout ce qu'ont fait les Papes et les Évêques dans le cours de notre histoire pour susciter la sève du dévouement chevaleresque, abattre les excès du despotisme, sauvegarder la pureté des mariages, l'honneur et la liberté des âmes.

A la fin du IV° siècle, lorsque l'empire romain, épuisé par ses vices et sa décrépitude, s'écroulait comme une masure sous le flot des invasions barbares, ne sont-ce pas les Papes et les Évêques qui, par l'ascendant de leurs vertus, la majesté de Dieu empreinte sur leur front, ont empêché la ruine et la dévastation de nos provinces et de nos cités ; refoulé les Alaric et les Attila dans leurs forêts et leurs landes, imposé la digue de la modération et du respect à ces hordes envahissantes ? — Par leur zèle, leurs lumières, souvent au prix de leur sang, n'ont-ils pas assoupli ces farouches natures, sauvé les épaves de la civilisation et fait partout triompher sur les violences brutales, la force, la grâce et la suavité de l'Évangile ?

Plus tard, dans les États et dans les conseils des peuples, ils ont apporté le concours de leur expérience et de leur sagesse. Ils ont été les modérateurs de l'opinion. C'est à leur initiative que sont dûs les premiers essais de nos assemblées délibérantes. Ils ont fondé les franchises des communes, institué les corps de métiers, les jurandes et les confréries ouvrières. Toujours associés aux mouvements de la vie nationale, ils ont su, dans les périls publics, payer de leur personne et de leurs biens. La France est couverte de monuments qui attestent la part importante qu'ils ont prise à ses destinées et à ses grandeurs.

Impossible d'établir le bilan de cette somme de lumières et d'instructions qu'ils ont versées sur notre patrie depuis les écoles paroissiales et monastiques du moyen âge jusqu'aux collèges

1. Gibbon.

actuels des Jésuites, des Dominicains, des Maristes, qui envoient dans les écoles du gouvernement leurs meilleurs élèves.[1] — On peut dire de notre société qu'elle est l'œuvre de l'Église et du clergé, et si rien n'est plus légitime que l'autorité de l'artisan sur son œuvre, rien n'est plus légitime que l'autorité de l'Église sur la société civile.

Cette puissance de l'Église, dans les temps où nous vivons, est surtout indispensable comme équilibre entre les forces sociales, lorsque celles-ci se combattent et se divisent. Ainsi, lorsqu'une de ces forces pèse d'un poids trop lourd, c'est-à-dire lorsque la tyrannie, soit celle d'en haut, soit celle d'en bas, soit celle de la majorité et du nombre, menace d'opprimer la société, il est nécessaire qu'une influence extérieure rétablisse le jeu normal des institutions et y ramène l'ordre et l'équité. Or, cette influence si désirée, si nécessaire, à qui appartiendrait-elle mieux qu'à la messagère de vérité, à cette souveraineté divine, supérieure aux trônes et aux démocraties; immobile à travers les changements des âges, et qui, aujourd'hui encore, demeure inébranlable et debout au milieu des révolutions, qui précipitent les républiques et les rois.

Les nations ne sont pas comme les individus. Envers ceux-ci, Dieu ajourne souvent ses jugements et il se réserve de les punir ou de les récompenser dans les siècles à venir. — Mais les destinées des nations seront closes avec la succession des temps, et Dieu doit à sa sagesse de leur faire recueillir, dès cette vie, le fruit de leur justice ou de leur infidélité.

C'est là une loi générale et humanitaire. Elle se réalisait à l'égard du peuple juif, elle n'a cessé de se réaliser à l'égard des peuples chrétiens. Chaque fois que des souverains et des princes se sont faits les lieutenants de Dieu, *les très humbles et très dévots auxiliaires de l'Église*, qu'ils ont incliné devant la croix leur sceptre et leur épée, on a vu les intuitions du génie s'unir en eux aux succès du conquérant. *La grandeur a pénétré* leur nom, et l'univers, saisi d'admiration, les a salués en les appelant Constantin, Clovis, Charlemagne. Mais lorsqu'au contraire, ces princes devenus prévaricateurs ont trahi leur mandat providentiel et forfait à leur mission, l'esprit de Dieu s'est retiré d'eux, la fortune les a abandonnés, et ils ont vu leur prestige s'amoindrir et s'effacer.

On pourrait citer peu de dynasties puissantes, peu de maisons parvenues à l'apogée de la grandeur, dont la prospérité n'ait eu pour point de départ un hommage éclatant décerné au Christ, un service signalé rendu à la cause de l'Eglise et de la vérité[2].

1. Ces paroles ont été prononcées et écrites avant l'exécution des décrets de 1880 contre les congrégations enseignantes non reconnues.

2. On raconte que Rodolphe de Habsbourg, surpris un jour par la pluie dans une excursion de chasse, rencontra au fond de la Forêt Noire, au bord d'un torrent bouillonnant d'écume et mugissant au fond d'une gorge, un prêtre qui portait le saint

On objectera l'exemple de l'Angleterre, des États-Unis, de la Russie schismatique, dotés d'une prospérité croissante à partir du jour où ces nations renoncèrent à la foi catholique. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cette prospérité si vantée n'est pas plus apparente que réelle. Il me suffit de dire que les peuples dont je parle ont conservé, des temps où ils étaient catholiques, le respect et la soumission à trois grandes lois primordiales, lois qui ne suffisent pas, à elles seules, au salut éternel des individus, mais qui ont pour fin la conservation sociale et sont en relation directe et immédiate avec la sécurité et le progrès des nations.

Ces trois lois génératrices sont : premièrement, celle qui prescrit le repos dominical ; secondement, celle qui consacre dans la famille le respect et les traditions d'hérédité ; troisièmement, celle qui réprime et punit le blasphème et le mépris des choses saintes.

D'abord, la loi qui prescrit le repos dominical. Cette loi est la plus haute reconnaissance des droits de Dieu sur les choses civiles, le tribut solennel que Dieu exige de sa créature : « Observez le jour de mon repos, parce que c'est le signe que j'ai établi entre vous et moi, et qui, après vous, doit passer à la postérité [1]. » Lorsque ce tribut est fidèlement payé, lorsque, dans une société, il est rendu légalement obligatoire, et que les chefs de la nation sont les premiers à en donner l'exemple, alors quels que soient les désordres isolés, les atteintes partielles aux autres lois morales, Dieu demeure officiellement le maître ; le jour du repos, avec l'enseignement religieux et les rites liturgiques qui l'accompagnent, sont comme l'étendard sacré qui se déploie au dessus des habitations royales, et ils signalent ostensiblement la présence de Dieu au cœur d'une nation, dans le même sens que l'Arche d'alliance portée au son des trompettes à travers les camps d'Israël, attestait que Dieu n'avait pas déshérité son peuple et qu'il en restait le chef et le protecteur. *Ponam tabernaculum meum, in medio vestri et non abjiciet vos anima mea* [2].

Or, de nos jours, la France est peut-être, de tous les peuples chrétiens, celui qui se signale le plus tristement par l'oubli

Viatique et était appelé en toute hâte auprès d'un malade. Comme le prêtre, embarrassé et hésitant, ne savait comment franchir les eaux impétueuses et profondes, le prince lui dit aussitôt : « Mon père, montez en selle à ma place, mon cheval a trop souvent porté la mort dans les batailles, qu'il porte aujourd'hui l'espérance et la vie ! » Rodolphe, en attendant le retour du prêtre, s'agenouilla auprès d'un arbre et pria pour celui qui allait mourir. Le lendemain, il se rendit à l'abbaye de Fulda, où une religieuse le salua du titre d'Empereur. Le prince, ému, la regarda avec surprise, mais la sœur, insistant, lui dit : « Vous avez fait, hier une noble et sainte action en récompense, vous monterez sur le trône d'Allemagne et deviendrez Empereur. »

1. Exod., XXXI, 13. — 2. Levit., XXVI, 11.

du devoir dominical. Les prescriptions légales, qui jadis en protégeaient l'observation, tendent de plus en plus à s'effacer de nos codes. Dans nos villes et dans nos campagnes, même aux jours les plus solennels, aux grandes fêtes destinées à rappeler les plus augustes mystères du culte chrétien, on voit les ateliers ouverts, les magasins en étalage ; l'esprit et l'oreille sont troublés par la voix du marteau et le cri strident de la scie. L'État et les grandes compagnies industrielles sont les premiers à propager ce scandale en faisant poursuivre, les jours saints, des travaux qu'aucune dispense, aucune nécessité n'excuse. Une telle profanation constitue un crime social : elle provoque la colère divine, dont les malédictions se sont déjà fait sentir par d'effroyables calamités. Si l'on veut bien s'en souvenir, c'est généralement le dimanche qu'ont eu lieu les grands accidents de chemin de fer, les catastrophes qui portent le deuil dans les familles, et que sont venues les nouvelles de nos grands désastres sociaux et militaires. Mais toutes les fois que des sociétés, même hérétiques, même schismatiques, observent fidèlement la grande loi du repos du Seigneur, lorsque, personnifiées dans leurs chefs et leurs mandataires, elles viennent s'incliner officiellement chaque huit jours devant l'auteur et le dispensateur de la vie, ces sociétés ne sauraient être pleinement découronnées des biens d'en haut, celui qui les garde ne permettra pas que leur territoire soit envahi, ni leurs frontières violées.

La troisième loi génératrice des sociétés est celle qui consacre dans la famille les traditions et le respect de l'autorité. Sans revenir sur ce qui a été dit dans la conférence précédente, je ferai simplement observer que dans la fidélité à cette seconde loi fondamentale, réside le secret de la force et de la durée de certains États européens, dont les individus ont depuis longtemps abandonné nos croyances. Les peuples sont restés chrétiens en tant que peuples; s'ils ont prévariqué en tant que particuliers, ils ont conservé l'esprit et la législation de l'Église dans leurs constitutions politiques ; ils ne se sont point laissé égarer par un vain sentimentalisme sur le sort des enfants, ils ont maintenu l'égalité de partage et les droits absolus du père sur les biens amassés par ses économies et ses sueurs. C'est pourquoi il n'est pas rare de rencontrer telle ou telle famille russe ou protestante, privée du secours des sacrements et cependant restée plus morale qu'un grand nombre de familles catholiques : les vertus traditionnelles, le respect pour l'autorité, le désintéressement dans l'obéissance, se sont conservés chez elles inaltérables et intacts, et, dans un grand nombre de leurs foyers, elles présentent encore l'image de cet intérieur pratriarcal et

biblique, si uni dans l'affection, si paisible et si admirable dans le devoir et dans la simplicité [1].

La troisième loi génératrice des sociétés est celle qui proscrit le blasphème et l'outrage aux choses saintes.

Lorsque l'homme prend en quelque sorte Dieu à partie, en le poursuivant de ses insultes et de ses mépris, Dieu a coutume de déchaîner ostensiblement son ange exterminateur, et comme il est écrit au livre des Machabées, il frappe le coupable d'un châtiment qui témoigne avec éclat l'étendue de sa justice et la puissance redoutable de son bras : *Spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ ostensionis evidentiam* [2].

Ainsi, il y a dix-neuf cents ans, pour venger le blasphème des Juifs et le premier déïcide consommé sur le calvaire au mois de mars an 33 de notre ère, la Providence se servit des légions de Titus, et au mois de septembre an 70 de notre ère, Jérusalem assiégée au dehors par les armées romaines, livrée au dedans à l'anarchie et à toutes les horreurs de la sédition, disparaissait de la face des nations. — Or, en mars an 1864, un nouveau déïcide se consommait en France : un livre blasphématoire était publié contre la vie de Jésus ; l'argent officiel avait contribué aux frais et aux recherches qu'avait dû faire l'auteur pour la confection de son livre [3]. Ces pages sacrilèges étaient répandues, par une propagande infernale, en France, en Italie, en Allemagne, dans l'univers entier. — Or à une date correspondant à la prise de Jérusalem, en septembre 1870, les exécuteurs de la justice de Dieu paraissaient au pied des murs de la capitale, et la divine Providence vengeait le blasphème par le siège de Paris et la capitulation de la France.

Mon devoir est donc de le dire; ce qui m'effraye surtout, ce qui, malgré les rudes et sanglantes leçons, que nous avons reçues, me fait appréhender de nouveaux et plus effroyables châtiments, c'est qu'au milieu de ses ruines, la France qui, d'une part, par l'étendue de ses œuvres, les actes merveilleux de charité accomplis chaque jour par une multitude de ses enfants, ne cesse de se montrer, le soldat de Dieu et l'apôtre du bien ; de l'autre, par l'organe d'un grand nombre de ses fils égarés, elle jette au ciel d'insolents et sacrilèges défis. Chose triste à dire, au milieu des nations civilisées, c'est la France qui conserve le monopole du blasphème et du mépris des choses saintes.

1. En Russie, par exemple, le christianisme n'est l'objet d'aucune agression impie ; il n'est pas de demeure qui ne possède ses *images sacrées*, devant lesquelles prient en commun *les enfants de la sainte Russie*. En Angleterre, il n'est pas de solennité nationale où le culte n'apparaisse. Pour ne citer qu'un trait, l'Exposition universelle de Londres, de 1851, fut ouverte et clôturée par des prières publiques. En Amérique, la religion est le grand principe d'autorité; son influence est telle qu'elle supplée à l'action des lois. (De Toqueville, *La Démocratie en Amérique*, t. I, ch. XVII.)

2. Mach., III, 24. — 3. Ernest Renan, auteur de la *Vie de Jésus*.

Aujourd'hui, le blasphème marche la tête haute et enseignes déployées, mille bouches le vomissent, et on se croirait revenus au temps de Tacite, où les chrétiens étaient réputés une race d'hommes insensés, exécrables et convaincus d'être haïs du genre humain. — Le blasphème, à l'heure présente, s'étale partout. — Il s'étale dans la presse, où le christianisme est dénoncé à tous les soupçons et à toutes les haines, où s'élaborent chaque jour mille articles venimeux et meurtriers qui vont chercher l'artisan dans l'atelier, le pauvre dans sa mansarde, surexcitent ses convoitises et ses colères, et auxquels il répond par des clameurs mal comprimées qui désignent déjà les victimes.

Le blasphème s'étale dans les chaires d'enseignement public, où l'athéisme est enseigné ouvertement, où, après avoir nié au nom de la science la cause libre et intelligente de l'univers, on fait passer devant l'homme les plus vils animaux : le ver qui rampe, le singe qui bondit,.... et on lui dit : « Voilà tes ancêtres, comme eux tu n'as que le néant pour père, tu n'as que des sens à satisfaire Ton Dieu, ton âme, ta science les condamne, il n'y a que l'imposture et l'imbécilité qui puissent les soutenir[1]. »

Le blasphème s'étale autour de l'enfance et dans les écoles d'apprentissage et d'enseignement primaire, où l'on demande une éducation obligatoire laïque et *sans Dieu*, où l'on veut que le crucifix et les emblèmes de la foi soient soustraits aux regards de l'enfance, et où celle-ci, déjà séduite par des formules trompeuses, estime le catéchisme un *conte bleu*, les sacrements une niaiserie, et se pique de témoigner sa supériorité par le mépris des choses saintes.

Le blasphème s'étale jusque dans la mort. Des sociétés liées par d'affreux serments, s'engagent à mourir sans repentir, sans prêtre et à braver Dieu jusqu'au seuil du jugement suprême.

Mais c'est surtout dans les clubs et les congrès humanitaires que le blasphème éclate avec une audace qui épouvante le Ciel et qui fait tressaillir l'enfer, où l'on entend des voix s'écrier : *la révolution, c'est le triomphe de l'homme sur Dieu*; et d'autres, révélant le dernier mot de la franc-maçonnerie et des sectes anti-chrétiennes, ont osé dire : « *Il faut crever le ciel comme un plafond de papier.* »

Où allons-nous et quelles seront les fatales conséquences de ces attaques forcenées par lesquelles des sophistes et des malfaiteurs de plume creusent l'abîme qui s'agrandit de plus en plus sous nos pas? Des hommes graves et étrangers à nos croyances se sont émus, et l'un d'eux disait naguère : « *C'est l'idée de Dieu qui est en péril.* »

1. Mandement de Mgr l'archevêque d'Alger sur l'*Athéisme*.

L'Eglise, qui représente le Dieu vivant dans sa plénitude, aurait seule assez de force pour s'opposer aux invasions du torrent et faire jaillir la lumière au sein des ténèbres accumulées; nos ennemis le savent, et c'est aussi contre l'Eglise, arche unique d'espérance et de salut qu'ils exploitent tous les préjugés et toutes les haines. Ils font peser sur elle la responsabilité des calamités publiques; ils lui reprochent le sang versé dans les guerres et dans les dissensions civiles; ils la montrent cherchant à tout dominer, faisant servir aux intérêts du temps la pensée de Dieu et les terreurs de l'éternité.

Pauvre peuple, baptisé par l'Eglise et racheté du sang d'un Dieu, à qui la religion apporterait les consolations, l'espérance et la paix, et qui, égaré par le mensonge, devient le complice et le jouet des desseins les plus pervers!

Laissez-moi donc, ministre de Dieu, en face des périls des temps présents, combattre avec toute l'énergie de mes convictions et de ma parole ces montagnes de calomnies, et essayer de dégager la vérité des nuages trompeurs que les passions amassent autour d'elle pour l'obscurcir.

Non, l'Eglise catholique n'est pas l'ennemie de la civilisation, elle qui a peuplé l'Europe de ses universités et de ses écoles, qui a fondé les imprimeries, encouragé les découvertes de l'industrie et des arts, et lorsque tout croulait dans le monde païen, a caché dans ses cloîtres le trésor et le feu sacré des lettres et des sciences. — Elle n'est pas l'ennemie de l'égalité, l'Eglise catholique, qui la première a inscrit dans ses codes l'égalité de toutes les âmes devant Dieu; qui, au frottement de sa charité, a fait tomber les fers de l'esclavage antique; qui, élevant le pauvre et le serf aux premières dignités, mettant la mitre et quelquefois la tiare sur la tête de l'enfant du laboureur et du pâtre, a passé le niveau de l'égalité sur toutes les classes.

Elle n'est pas l'ennemie de la fraternité, elle qui en offre le parfait modèle dans ses ordres monastiques, qui ordonne aux riches de se dépouiller de leur superflu, envoie ses vierges au chevet des malades et ses prêtres soigner les blessés et les mourants sur les champs de bataille.

Ah! nous ne saurions trop le redire, c'est Dieu et l'Eglise qui ont élevé la France et lui ont préparé ses destinées et ses gloires, Dieu et l'Église sont aujourd'hui le dernier espoir de ceux qui aiment cette belle France et ont foi à sa résurrection prochaine. — Tant qu'il restera un souffle dans nos poitrines, une vibration dans nos cœurs, une parole sur nos lèvres, nous ne cesserons de protester contre une France sans Dieu et contre ces doctrines de pestilence et d'erreur, qui, si elles venaient jamais à prévaloir, seraient le déshonneur du pays et le suicide immédiat de la patrie.

Un jour, une célèbre impératrice vit se former, à la mort de son père, une ligue de princes puissants, avides de morceler sa couronne. Attaquée par des armées diverses sur quatre points de son territoire, réduite à abandonner sa capitale, où il n'y avait plus de sécurité ni pour sa personne ni pour sa vie, faible, fugitive, trahie par les siens..., elle prend une résolution héroïque, celle de s'abandonner à la magnanimité d'un peuple, jusque-là l'ennemi irréconciliable de sa dynastie, et qui n'en avait supporté le joug qu'avec impatience. — Marie-Thérèse d'Autriche se présente au milieu de l'assemblée des États de Hongrie, portant dans ses bras son jeune fils en bas âge, et elle tient ce langage : « Persé-« cutée par mes ennemis, trahie par mes amis, abandonnée de « mes parents, je n'ai plus de ressource qu'en votre courage, « qu'en votre loyauté et votre constance, je vous abandonne ce « que j'ai de plus cher, mon fils..... Voulez-vous le trahir, ou lui « donnerez-vous l'empire qu'il n'attend plus que de votre fidélité « et de vos mains généreuses ? » Attendris par les paroles de cette femme, par la vue de cet enfant, par le spectacle de cette touchante et majestueuse infortune, ces hommes intrépides s'émeuvent, ils arrosent de leurs larmes leurs poitrines bardées de fer, et, passant subitement de l'aversion la plus déclarée à l'enthousiasme le plus sincère et le plus ardent, ils brandissent leurs sabres et s'écrient : « *Moriamur pro Mariâ Theresâ rege* « *nostro, — Mourons pour Marie-Thérèsâ, notre roi.* »

Il me semble que, dans nos jours troublés et calamiteux, l'Église se montre à nous comme Marie-Thérèse, sous les traits d'une mère... Pour nous attendrir, elle nous présente, enveloppé des langes eucharistiques, le divin Enfant que tous les jours elle engendre sacramentellement sur ses autels. « Je n'ai plus de « défenseurs, nous dit-elle; la science, les gouvernements, les « pouvoirs publics me sont hostiles. Ils ont disparu, ces siècles « de prospérité et de gloire, où j'avais des faveurs temporelles à « offrir, où la fidélité à mes lois servait de marchepied aux hon-« neurs et à la fortune. Humainement, il y a plus de profit à me « combattre qu'à marcher avec moi et à suivre ma bannière..... « Voulez-vous donc me servir et m'aimer, ou irez-vous dans les « rangs de mes ennemis, où vous cueillerez honneurs, popula-rité et jouissance... » A ce langage, quel cœur catholique ne serait ému... Quel chrétien, à l'aspect de cette souveraine auguste dont dix-neuf siècles de persécutions n'ont pu altérer la jeunesse et la sérénité, ne se souviendrait que cette Église proscrite et délaissée est l'épouse même du Christ, la mère céleste qui nous engendra à la vie surnaturelle, et qui nous nourrit, dès nos jeunes années, des sucs les plus purs de sa doctrine et de sa charité?

Ah ! l'époque présente ne comporte plus les fausses prudences,

les demi-mesures et les atermoiements. La situation est actuellement dessinée. Les deux cités, la cité de Dieu et la cité des ténèbres, déploient l'universalité de leurs forces et s'apprêtent à livrer un engagement décisif et suprême. C'est le temps ou jamais de serrer nos rangs, de nous élever par notre amour, notre dévouement filial, notre fermeté inébranlable dans les principes, à la hauteur de la noble cause que Dieu nous appelle à défendre.

L'expérience de nos luttes récentes, plus encore que celle des siècles anciens, démontre que la lâcheté et la peur ne sauraient ramener la vie, et que jamais les fausses concessions et les amoindrissements de doctrine ne sont parvenus à susciter la lumière.

Aux négociations insolentes de l'impiété, opposons les affirmations positives et courageuses de notre foi. Au torrent déchaîné des erreurs, opposons une fermeté et une résistance invincibles; aux passions et aux convoitises égoïstes, les exemples du sacrifice et un dépouillement absolu de nous-mêmes [1].

Peut-être, la rédemption attendue devra t-elle être achetée par le sang, alors il nous faudra savoir mourir. C'est à vous seul, Seigneur, qu'il appartient de marquer les victimes, car vous n'avez jamais permis à personne de se désigner pour un aussi sublime ministère; mais, quels qu'ils soient, ceux que vous aurez choisis assureront votre triomphe; ils relèveront vos autels, parce que vos autels sont des tombes: et qu'ils ont pour appui et pour ciment le sang de vos saints, la poussière et les ossements de vos martyrs.

1. Mandement de Mgr l'archevêque d'Alger sur l'*Athéisme*.

CINQUIÈME CONFÉRENCE[1]

L'ÉGLISE

PRINCIPE ET IDÉAL DU RÈGNE DE DIEU SUR LES INDIVIDUS ET LES SOCIÉTÉS

Ponam tabernaculum meum in medio vestri.
Je placerai ma tente au milieu de vous.
(Levit., XXVI, 11.)

Monseigneur[2],

L'Eglise catholique est l'idéal du règne de Dieu.

Jésus-Christ l'a fondée sur la pierre, au centre de l'humanité ; il l'a dressée comme une montagne d'élection au dessus des autres collines[3], et c'est de ces sublimes et radieuses hauteurs qu'il fait jaillir les eaux vivifiantes de sa doctrine et de sa grâce, qu'il manifeste au monde la plénitude de sa grandeur et de sa sainteté.

Jésus-Christ a confié à son Église ses sacrements, ses mérites, les fruits infinis de sa passion et de sa mort; il l'a fait sortir immaculée de son côté entr'ouvert par la lance, l'a investie de ses tendresses et lui a donné son nom, toutes les prérogatives qu'il possède comme sauveur, comme législateur et comme roi. — C'est du cœur maternel de l'Eglise que découlent les secours spirituels donnés aux hommes, la sagesse qui éclaire les rois, la force et la justice qui font croître et prospérer les nations.

Lorsque Dieu veut instruire les hommes, l'Eglise est son interprète et son porte-voix ; un ange, tout éblouissant de beauté et de lumière, descendrait du Ciel et viendrait nous apporter une doctrine autre que la doctrine enseignée par l'Eglise, par ce seul fait, il témoignerait que sa puissance et sa mission sont usurpées, et nous aurions le droit et le devoir de lui crier *anathème*[4].

C'est des mains de l'Eglise que les rois reçoivent leur sacre. C'est elle qui leur confère la puissance et le sceptre, afin que la justice soit défendue, que la religion soit aidée et les voies du ciel élargies.....

1. Prêchée le troisième dimanche de l'Avent.
2. Mgr. Pichenot, archevêque de Chambéry.
3. *Et erit in novissimis diebus præparatus mons Domini in vertice montium, et elevabitur super colles.* (Isaïe, II, 2.)
4. *Sed licet nos, aut angelus de cœlo evangeliset vobis præterquam quod evangelizavimus vobis anathema sit.* (Galat., I, 8.)

En vain, un homme, par les intuitions de son génie, par la vaillance de son épée, semblerait-il prédestiné à devenir le sauveur du monde, si l'Eglise ne le prend par la main, si comme Jérémie, elle ne l'établit sur la terre semblable à une muraille d'airain et à une ville remplie de munitions[1], jamais il n'appartiendra à la race de ceux dont il est écrit que Dieu les a suscités pour le salut et la délivrance de son peuple, *non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel*[2].

Il y a des peuples sur la terre qui croient en la Providence et qui adorent la Divinité; dans les circonstances solennelles ils se servent de son nom pour sceller les actes publics et munir la foi des traités; mais si le Dieu qu'ils invoquent n'est pas trait pour trait celui que nous révèle l'Eglise, et qu'elle seule nous apprend à connaître et à aimer, ce n'est plus qu'un Dieu apocryphe et impuissant, analogue à celui qu'adoraient les Gentils, *sit tibit sicut ethnicus et publicanus*[3].

Dirai-je encore que l'avenir des sociétés humaines est indissolublement lié à l'avenir de l'Eglise, et que la grandeur et la durée des nations ont pour mesure exacte le nombre des saints qu'elles donnent à l'Eglise, *constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel*[4].

Il n'y a donc pour les gouvernements qu'une seule politique sage et avantageuse, celle qui consiste à s'appuyer sur cette pierre indestructible et à unir leurs destinées périssables aux destinées immortelles de l'héritière à qui Jésus-Christ a promis son assistance et que toutes les portes de l'enfer ne parviendront pas à ébranler. — C'est à cette politique chrétienne, à cette sagesse catholique, que la France a dû la gloire sans rivale de présenter à l'admiration du monde une monarchie de quatorze siècles, monarchie qui n'est tombée sous la violence et les coups des révolutions que le jour où, se détachant du sein de sa mère, elle a brisé les liens de son antique alliance avec celle qui l'engendra jadis à la foi et à la civilisation. Cet exemple démontre une fois de plus « *qu'il n'y a pas d'autre fondement que celui que Jésus-Christ a posé*[5] » et que toute société, toute institution terrestre, construites sur d'autres assises, ressemblent à la maison de sable, destinée à être emportée par le premier souffle des vents et la première chute des pluies. Cette pierre angulaire sur laquelle tout repose, et qui est ici-bas le soutien de ce qui est visible et de ce qui est invisible, c'est l'Eglise, colonne de vérité. Elle seule peut fonder le règne de Dieu dans les âmes, elle seule peut l'établir dans les sociétés politiques. C'est le sujet de cette conférence.

1. Jérém., I, 18. — 2. I Mach., 5. — 3. Matth., XVIII, 17. — 4. Deuter., XXXII, 8.

5. *Fundamentum aluid nemo potest ponere præter id quod id positum est, Christus Jesus.* (1, Cor. III, 11.)

I. — Jésus-Christ règne dans les âmes par sa doctrine. Avant sa mort, il voulut donner au monde un signe éclatant qui permît aux plus ignorants et aux plus incultes de discerner la vérité de l'erreur, la religion révélée des falsifications opérées par l'hérésie et l'esprit de mensonge. Ce signe c'est l'unité.

« O mon Père, s'écriait le Fils de Dieu, je ne prie pas pour « le monde, mais pour tous ceux que vous m'avez donnés et tous « ceux qui croiront un jour en moi ; qu'ils soient tous un entre « eux, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et comme moi « je suis en vous.[1] »

Où le christianisme, en effet, a exercé sa plus haute puissance d'action, ce n'est ni dans le renversement de l'idolâtrie, ni dans la constitution hiérarchique de son sacerdoce, ni dans les merveilles des guérisons et des miracles, mais dans l'œuvre de son unité, c'est-à-dire dans la formation d'une société publique et doctrinale, ralliant tous les esprits dans un même symbole et dans l'adhésion à une même vérité.

Qui ne sait que rien n'est plus mobile, plus inconstant et plus rebelle par nature que l'esprit humain ; sans doute, il y a dans toutes les intelligences certains principes communs et fondamentaux qui s'imposent à la raison de tout le poids de leur évidence ; mais, quant aux déductions de ces principes, quant à la manière qu'a chaque individu de juger et de voir, c'est le lieu d'appliquer le proverbe : *Quot capita, tot sensus*... Il serait aussi difficile de rencontrer deux intelligences en parfaite conformité d'idées, que deux visages entièrement semblables par leurs physionomies et leurs traits.

C'est surtout dans les choses religieuses que ce parfait accord des esprits a toujours paru irréalisable. Dans l'ordre religieux, les objets sont d'une nature invisible et transcendante, qui excède d'une distance infinie la portée des esprits les plus vastes et les plus cultivés. Il s'agit de mystères enveloppés d'ombres impénétrables, d'une lumière qui aveugle la raison, d'une doctrine en hostilité ouverte avec les penchants de la nature et les appétits les plus séduisants du cœur.

Aussi, chaque fois, depuis le commencement du monde, qu'une doctrine, éclose des conceptions de l'homme, a prétendu imposer sa souveraineté et osé demander au genre humain une adhésion obligatoire, cette doctrine a soulevé contre elle d'implacables répulsions.

Ainsi Pythagore, dans les vallées de la grande Grèce, Socrate et Platon sous les portiques harmonieux du Parthénon, ou près des rives de l'Eurotas, Confucius à l'extrême-Orient, essayèrent jadis

1. Joan., XVII, 20, 21.

de fonder une monarchie doctrinale; mais ces grands génies comprirent bientôt que la cité des âmes ne se bâtissait pas comme les cités matérielles avec de la pierre et du ciment, et que vouloir unir toutes les intelligences dans une même doctrine, était une utopie et un rêve. — Au XVIe siècle, Luther essaya de nouveau une société doctrinale; à la place de la suprématie de Rome qu'il rejetait, il mit la Bible, livre primordial, inspiré de Dieu et contenant des idées acceptées alors de tout l'univers[1]; il n'aboutit qu'à la division. L'hérésiarque n'avait pas encore expiré, que son œuvre de prétendue réforme s'était fractionnée en autant de religions qu'il y avait d'individus divers, elle était devenue une Babel, où la vérité seule n'avait pas d'écho au milieu de la confusion de toutes les langues.

Il est vrai que le mahométisme et le schisme grec ont paru réaliser un semblant d'unité; mais ils n'y sont parvenus qu'en réduisant l'esprit humain à l'état de *momie*. Ils ont anéanti la raison pour l'empêcher de discuter; chez ces peuples, la religion est une question de sabre et de *knout*; ce sont, comme l'a dit le comte de Maistre, des cadavres en putréfaction, qui, au premier souffle de la discussion et de l'examen, s'évanouiront comme une poussière sans forme et sans souvenir. — Quant au rationalisme et à la libre pensée, ils n'ont de puissance que pour détruire; la seule arme dont ils aient jamais su se servir, c'est celle de l'antique serpent, la négation, *nequaquam*. — Le mensonge et le blasphème à la bouche, des sourires sarcastiques et moqueurs sur les lèvres, ils s'adressent de préférence à la jeunesse et au peuple qui travaille, ils lui ôtent du cœur la foi qui fortifie, les espérances qui consolent, et ne lui donnent en place que le désespoir et la perspective du néant. — Ce qui est humainement inexplicable, c'est qu'en tout temps, les séides de la négation aient attiré à eux les multitudes et exercé sur les peuples d'irrésistibles séductions. L'Esprit-Saint nous en révèle la cause en nous apprenant que l'homme, lorsqu'il cède à l'attrait du mal, cherche par une invincible tendance à se soustraire à la lumière en s'enveloppant de ténèbres; il prête complaisamment l'oreille aux sophistes qui lui disent, à l'instar du serpent, *non est Deus; il n'y a pas de Dieu*, pour en déduire cette autre conclusion rassurante pour ses passions, *non serviam; je n'obéirai pas.*

Il n'y a sur la terre que l'Église catholique qui soit de Dieu, parce qu'elle est la seule marquée du signe de l'unité et qui soit parvenue à fonder sur la terre la royauté des esprits. — La doctrine que l'Église enseigne est uneimm, uable, obligatoire sous

1. Lacordaire, Conférences *De la Société publique et intellectuelle fondée par le christianisme.*

tous les espaces et dans tous les temps. La foi qu'elle impose, prise en elle-même et quant à sa substance, n'apporte ni plus ni moins de certitude à l'esprit d'un Augustin ou d'un Bossuet qu'à celui de l'enfant le plus inculte et le plus dénué. Comme le dit le Prophète : « *La vérité du Seigneur subsiste éternellement.* »

Les hommes qu'elle enseigne sont profondément divers de climat, d'âge et de nationalité. La trempe de leur esprit varie à l'infini : l'Italie diffère de la Grèce ; l'Orient se sépare en tout de l'Occident ; ce que veut le civilisé ne plaît point à l'Indien sauvage ; et cependant, à travers ces variétés innombrables d'âges, de législation, de caractères, de climat, le symbole catholique est resté inébranlable et debout ; des rives du Gange et des cimes de l'Hymalaya aux bords des Amazones et du Mississipi, il ne cesse de faire entendre la même note harmonieuse, d'élever jusqu'au ciel le chant triomphal de son unité. Les empires ont passé, le temps a poursuivi son cours, cette seule parole n'a jamais passé : « Je « crois en un seul Dieu, le père tout puissant, créateur du ciel et « de la terre, et en Jésus-Christ son fils unique, qui a été conçu « du Saint-Esprit, qui est mort, qui a été enseveli.... Je crois à la « sainte Eglise catholique, apostolique et romaine..... Je crois la « communion des Saints, la résurrection de la chair, la vie « éternelle.

Evidemment, l'esprit qui unit dans un même concert des hommes épars sous tous les cieux, séparés entre eux par les préjugés, par la civilisation et par la langue, et qui leur met aux lèvres un cantique, lequel depuis dix-neuf siècles n'a jamais connu ni altération, ni dissidence, n'est pas l'esprit égoïste et étroit de l'homme. Il n'est autre que l'esprit de Dieu, qui jadis plana sur les eaux pour les féconder, qui disparut du sein de l'humanité à Babel, y rentra à la Pentecôte et qui, présent dans nos âmes, rend témoignage par ses inspirations que nous sommes enfants de lumière et d'adoption, et que nous avons pour père celui qui habite au plus haut des cieux.

L'Eglise catholique établit le règne de Dieu dans les intelligences par sa doctrine, elle l'établit dans les cœurs par sa sainteté.

La sainteté découle de la doctrine dont elle est le fruit pratique et le corollaire immédiat. C'est une loi invariable et un principe reconnu que la perfection de la sainteté est en raison de la perfection de la doctrine. Ainsi, toutes les fois qu'à une époque quelconque de l'histoire il s'est produit un amoindrissement de vérité par l'effet des passions ou des ravages opérés par l'hérésie, aussitôt les mœurs ont été atteintes dans la même proportion, les Saints sont devenus rares, et l'Église de Dieu, semblable à une plante, à qui un ciel ennemi aurait refusé ses rosées et ses pluies, n'a

plus manifesté avec la même profusion sa fécondité et son inépuisable jeunesse par des actes aussi extraordinaires et aussi surhumains d'héroïsme et de vertu. Au contraire, toutes les fois que la doctrine s'est manifestée avec abondance et avec éclat soit dans les conciles, soit par les grandes définitions émanées du Pontife infaillible, à cette expansion de lumière ont aussitôt correspondu, dans tous les rangs et à tous les degrés de la hiérarchie Chrétienne, un réveil de l'esprit de foi et une abondante floraison de Saints.

Observons toutefois que la sainteté, qui est un des signes caractéristiques de l'Eglise, et le fruit intégral de son enseignement et de sa foi, ne consiste pas dans cet ensemble de vertus communes et vulgaires qui rend un homme correct aux yeux du monde, et en fait ce qu'on appelle un honnête homme et un homme de bien ; j'avoue volontiers que de tels hommes peuvent se rencontrer en grand nombre parmi les schismatiques, les infidèles, au sein même des adeptes de la libre pensée, où, grâce au milieu chrétien dans lequel ils vivent, les hommes sont souvent meilleurs que leurs principes et contredisent, dans la pratique de leur vie, les funestes doctrines auxquelles ils se sont misérablement voués. — Cette sainteté n'est pas même celle qui consiste dans la conformité de vie avec l'Evangile et résulte de la soumission aux commandements divins, indispensables à tout homme pour opérer son salut. La sainteté dont je parle est la sainteté consommée, celle qui ressort de l'ensemble des préceptes et des conseils divins pratiqués dans leur intégrité et à un degré héroïque, celle qui se constate par des miracles, qui a des autels, et dont l'histoire est racontée dans ce livre magnifique que l'on appelle la *Vie des Saints*.

Lorsque la sainteté, telle que nous venons de la décrire, apparaît aux regards des hommes, ceux-ci à son aspect se sentent saisis d'une émotion indéfinissable et étrange : ils éprouvent un mélange de surprise, d'admiration et d'amour, qui les subjugue et qui les ravit. Les plus indifférents, les plus frivoles subissent sans le vouloir, un charme, un ascendant qui les arrachent un instant à leurs plaisirs et à leurs sollicitudes grossières, les transportent dans des régions supérieures et sereines, et leur font entrevoir comme une sorte d'éclaircie sur les tendresses et les mystères du cœur de Dieu.

Que le saint soit une paysanne comme Germaine Cousin, un mendiant comme Benoît Labre, un obscur desservant comme le curé d'Ars, l'humanité reste stupéfaite en le voyant, elle se trouve en face d'une perfection, d'une grandeur morale, dont elle ne retrouve l'image dans aucune autre grandeur créée ; elle voit le

divin émaner dans un être mortel, le reflet surnaturels de la gloire d'en haut resplendir avec un charme indéfinissable sur des visages d'hommes transfigurés par la prière et dans des chairs rendues transparentes par les jeûnes et par les macérations. — Les foules avides de ce spectacle iront chercher le saint dans les déserts, dans les creux des rochers et jusqu'au delà des océans. Les débris les plus vils des choses qui auront servi à son usage, auront plus de valeur pour elle que l'or et les pierres de grand prix. A sa mort, on décernera au Saint une sépulture triomphale, les populations afflueront autour de sa dépouille, elles iront baiser la terre où reposent ses restes. Et si l'Eglise, après un mûr examen, une longue et minutieuse enquête, juge devoir lui décerner les gloi-de la canonisation, elle ne fera pour l'ordinaire que sanctionner la vénération publique, que satisfaire le vœu populaire en le consacrant de son sceau et de son autorité.

Tel est le saint. — Les saints abondent dans les fastes de l'Église. Le protestantisme, le schisme, la libre pensée ont-ils jamais eu la prétention de nous en présenter un seul ? Sans doute, ils ont eu dans leurs rangs des hommes d'esprit, des citoyens que l'État a décorés, des savants à qui les académies ont décerné leurs palmes. Quel est celui qui, sans dérision, oserait leur demander la légende de leurs saints [1] ? Quel est celui qui, sans parodie, oserait réciter les litanies de leurs coryphées, dire *S. Photius*, *S. Luther*, *S. Calvin*.... Les sectateurs les plus enthousiastes et les plus prévenus de ces soi-disant héros oseraient-ils leur élever un piédestal de vertus et d'honorabilité, et les proposer aux hommes comme des types accomplis de douceur, de modestie, de piété ? Ils savent assez que, le jour où ces coryphées de terreur se mirent en révolte contre l'Église, ils témoignèrent hautement et à la face du monde, par le scandale de leurs mœurs et les passions ignominieuses et brutales auxquelles Dieu les livra, du mensonge et de l'inanité de leur doctrine. — Ainsi, tant vaut le fruit, tant vaut l'arbre. L'erreur est stérile par nature. Il n'y a que la vérité qui se manifeste avec éclat par les miracles et par les vertus surhumaines des saints.

L'Église règne sur les intelligences par sa doctrine, sur les cœurs par sa sainteté. La doctrine et la sainteté réunies produisent une troisième note caractéristique, qui est la *charité*.

La charité, dans son acception la plus générale, est le don qu'un homme fait de soi; le don qu'il fait de soi à Dieu, si ses regards et son cœur se tournent vers le ciel; le don qu'il fait de soi à l'homme, si ses regards et son cœur se tournent

1. Lacordaire, *Conférence sur la sainteté produite dans l'âme par la Doctrine catholique.*

vers la terre. De là vient que l'amour de Dieu et l'amour de l'homme ne sont qu'un seul et même commandement, et que celui qui *l'a accompli a accompli toute la loi.*

Quand un homme donne son argent, ses biens, c'est beaucoup. Toutefois, ce n'est que le don d'une chose étrangère. Quand il donne son cœur, il offre un présent mille fois plus précieux, mais c'est encore le don d'une chose mortelle, changeante, éphémère; mais il y a dans l'homme ou, pour être plus exact, il y a dans le chrétien un bien vivant, éternel, immuable : ce bien, c'est Dieu. C'est Jésus-Christ qui cohabite en lui par la foi infuse du baptême et s'y manifeste en opérant les œuvres surnaturelles de la vie.... Or, le verbe de Dieu, tout palpitant de lumière et de vie, ne demande qu'à briser les barrières de chair où il est renfermé, et à s'élancer comme un géant de la poitrine des saints qui le portent en eux, pour courir l'étendue des espaces, les éclairer de sa lumière, les vivifier par le feu céleste qu'il ne cesse de faire jaillir des trésors de sa tendresse et des profondeurs de son cœur sacré. — C'est pourquoi les saints, qui possèdent Dieu, ont seuls la puissance de le donner, et il n'y a que l'Église, assistée de Dieu, qui possède le don de l'apostolat et qui ait sur la terre la vertu de manifester et de faire éclore la charité.

Seule parmi toutes les religions existantes, établies, l'Eglise catholique envoie des armées d'apôtres sur toute l'étendue du monde habitable. Au jour de son ordination, elle suscite dans l'âme du jeune prêtre des élans surnaturels et indescriptibles. Pour allumer dans son âme le feu sacré de l'amour divin, elle lui redit au plus intime du cœur, ces paroles éternellement fécondes : « *Euntes et docete*, va et enseigne ; va en Chine, au Japon, aux Indes, en Océanie... » Elle ne lui promet pas de gros salaires en rémunération de son zèle ; elle ne lui montre pas, comme l'Eglise anglicane, une maison commode et confortable, dressée à l'abri des forteresses et des comptoirs.... Elle lui dit, comme le Macédonien assis sur les ruines de Troie disait à Paul : « *Passe et viens à nous*...., passe vers ces peuples assis dans les ombres de la mort, passe à eux sans argent, sans viatique, sans autre munition que ton chapelet, ta croix et ton bréviaire ; s'il le faut, meurs de faim et de froid dans les déserts et les steppes glacés, mais sois inébranlable et content, parce qu'en marchant tu sèmes la vie..., et que la rançon d'une âme est attachée à chaque goutte de ton sang, à chacune des sueurs qui couleront de ton front. »

Tel est l'apostolat que l'Eglise seule possède et dont l'hérésie n'a jamais pu produire que des contrefaçons ; sans doute, l'erreur s'est élancée au delà des océans à la suite de nos missionnaires, mais son prosélytisme sur ces côtes lointaines n'a abouti

qu'à de tristes présents. Elle s'est faite mercantile ; elle a vendu aux habitants de la Chine et des Indes l'opium, nos engins de destruction ; elle a colporté les Bibles, livrant les Livres saints à la dérision. En un mot, dans ces âmes plongées dans la nuit de l'infidélité, elle n'a déposé aucun germe de morale et de vérité ; elle leur a inoculé l'esprit d'indifférence, les principes d'incrédulité ; elle a agrandi la barbarie de ces peuples de tous les raffinements de nos vices et de notre corruption.

Mais la charité catholique n'est pas circonscrite dans le domaine des âmes : elle embrasse dans son exercice le cortège de toutes les misères et de toutes les indigences.

Au sein de notre vieille Europe et de notre France, sous d'autres formes et dans d'autres offices, les ouvriers intrépides du bien ne cessent de répondre à l'appel de Dieu.

Notre siècle est avant tout un siècle pratique et positif, il se pique d'être un siècle d'affaires, l'Eglise en a fait le siècle de sa charité et de ses œuvres.

Au moyen-âge, les moines défrichaient nos forêts et nos landes, ils se distribuaient les contrées les plus barbares de l'Europe pour en féconder le sol ; les enfants de la charité, de nos jours, se sont partagé l'empire des souffrances humaines.

Au centre de ce champ de larmes, *campi lugentes,* comme disait Virgile ; dans cette cité, *dolente*, comme l'aurait appelée Dante, ils ont opéré un bien qui dépasse tout ce qu'aurait jamais pu rêver l'imagination de l'homme.

De notre temps, l'industrie et la science ont découvert et mis en activité les secrets les plus cachés de la nature, elles ont maîtrisé les fluides les plus subtils ; plus hardies que Prométhée, elles ont dérobé les feux du soleil et la lumière des astres, afin de les employer comme un pinceau, de s'en servir comme d'un véhicule et d'un moteur. — La charité catholique a, elle aussi, franchi dans sa sphère toutes les limites du possible. Sous le souffle brûlant de l'esprit de Dieu, elle a pénétré dans leurs profondeurs toutes les couches de la misère ; la charité a peuplé nos villes de maisons de refuges, de salles d'asile et d'établissements souvent riches et somptueux : ces créations, elle les a opérées en quelque sorte avec rien ; renouvelant les miracles des Grégoire de Césarée et des Jean d'Alexandrie, elle a transporté, pour ainsi dire, les montagnes ; elle a multiplié et fait fructifier dans ses mains le denier du pauvre, l'épargne de la servante et du travailleur, réalisant des œuvres innombrables avec une sûreté de vue, une efficacité de moyens, une profusion que jamais l'armée du mal ne parviendra à imiter. — Enfants, vieillards, ignorants, vicieux, aveugles, sourds et muets, jeunes filles délaissées, il n'est pas une seule face de la souffrance humaine vers qui l'Eglise n'ait envoyé

son ange de bon secours, pour qui elle n'ait institué un groupe de religieux et de religieuses volontairement attachés à la servir.

Mais observons que tout est indivisible dans les actes de dévouement et les inspirations de la charité. Les plus divers, quant à leur fin et quant à leur objet, ont le même foyer et le même point de départ.

Vous ne pouvez séparer Vincent de Paul d'Ignace de Loyola, accepter la garde-malade qui veille la nuit à votre chevet, le frère des écoles qui instruit vos enfants, et rejeter la carmélite et la visitandine, qui, derrière les grilles de leur cloître austère, se consument de jeûnes et de privations. Le prêtre et la religieuse, le missionnaire et le moine contemplatif procèdent de la même grâce, se nourrissent du même pain, se désaltèrent à la même coupe eucharistique.— Si donc par vos attaques, par vos dénigrements contre tel institut religieux, contre tel ordre monastique, vous parvenez à le faire supprimer, vous tarissez de fait la sève qui féconde et vivifie les autres rameaux. — Après avoir abattu l'arbre, en vain chercherez-vous à vous rassasier de ses fruits; il ne vous restera que le remords d'avoir enlevé à la patrie chrétienne la seule influence morale qui la relevât de ses abaissements, le seul trésor qui la fît encore briller d'un céleste rayon à travers les blessures et les cruelles mutilations qu'elle a reçues.

Tel est le règne de la charité, infaillible témoignage de la divinité de l'Eglise ; c'est pourquoi malgré les angoisses de notre situation sociale et les sinistres prédictions de nos ennemis, l'avenir nous est assuré. Nous avons pour nous l'amour; or, l'amour a pour lui l'éternité, il est fort et indestructible comme la mort.

L'Eglise, fondement du règne de Dieu dans les âmes, est encore le fondement de ce règne dans les sociétés.

II.— Dieu a fait les nations guérissables. L'Église est le céleste médecin à qui il a confié l'huile et le vin destinés à guérir leurs blessures intellectuelles et morales, et quelque incurable que paraisse le mal dont sont dévorées nos sociétés actuelles, quelque imminents que puissent être les symptômes de leur décadence et de leur mort prochaine, l'Eglise a dans ses trésors des remèdes assez divins et assez efficaces pour les faire renaître à la santé, les renouveler dans la plénitude de leur jeunesse et de leur vie.

Nous l'avons dit. Le grand mal de notre siècle, c'est le libéralisme. Hérésie à trois têtes, comme le dragon antique, le libéralisme a pris naissance dans le paradis, d'où fut chassé Lucifer... Semblable aux trois grands fleuves européens, le Rhin, le Rhône, le Danube, qui jaillissent des mêmes chaînes de montagnes,

il s'est depuis partagé en trois branches, ouvrant la source à trois vastes courants de dépravations et d'erreurs.

La première des erreurs du libéralisme est la négation de la déchéance originelle. Selon le libéralisme, les attractions du bien et les séductions du mal sont en équilibre parfait dans la volonté humaine, et il suffit que celle-ci soit investie d'une liberté totale pour assurer au bien sa prépondérance.

La seconde erreur du libéralisme est la substitution de la souveraineté du peuple à la souveraineté de Dieu, d'où dérivent l'absence du respect et la ruine du principe d'autorité.

Enfin la troisième des erreurs libérales, c'est la libre pensée, l'indépendance de la parole et de la presse; en d'autres termes, la faculté de tout dire et de tout oser.

A ce triple courant d'erreurs, l'Église a opposé de notre temps le remède de trois grandes définitions : la définition de l'*Immaculée Conception de Marie*, la définition dogmatique de *l'infaillibilité pontificale*, enfin, le *Syllabus*, qui n'est autre que la *charte* du christianisme, l'énoncé des droits respectifs et sociaux de l'Etat et de l'Eglise.

A l'erreur du libéralisme sur la déchéance originelle, l'Eglise a opposé la définition de l'Immaculée-Conception de Marie.

A entendre le libéralisme, le plus insigne de tous les biens que le Ciel ait départi à l'homme, c'est la liberté, la liberté est la rédemption promise, le soleil qui illumine et vivifie toutes choses, l'âme et le ressort de cette perfectibilité indéfinie vers laquelle l'humanité aspire à pleines voiles. — Le libéralisme dit aux pères de famille : « L'obéissance énerve et dégrade ; ne commandez rien à vos enfants, et toutes leur facultés s'épanouiront aussitôt, pleines de richesse et de vie, avec la même expansion que les fleuves dont aucune digue ne contrarie le cours. » — Le libéralisme dit aux chefs souverains et aux chefs d'Etat : « La soumission à l'autorité et aux lois est pour les peuples une cause d'abaissement et d'impuissance ; l'indépendance totale et absolue est pour les sociétés la première condition de prospérité et de grandeur. » — Le libéralisme dit encore à l'Eglise : « Toutes les convictions religieuses sont estimables, dignes d'amour et de respect au même degré ; cessez donc, auprès de ceux qui ne partagent pas vos convictions, un apostolat importun, un prosélytisme qui n'est autre qu'un outrage à la sincérité des opinions et à la droiture de la bonne foi. »

L'Eglise, par la définition de l'Immaculée-Conception de la Mère de Dieu, fait ressortir ce qu'il y a de faux dans de tels principes et les conséquences subversives qui en découlent.

Par cette définition, l'Eglise nous rappelle que le bien et le mal sont loin de se pondérer dans l'âme humaine. Au contraire, par

suite de la chute d'Adam, notre nature est profondément altérée dans sa constitution originelle ; notre intelligence répugne à la vérité, comme un œil malade répugne à la lumière. Enfin, notre volonté affaiblie et brisée, suivant l'expression du Concile de Trente, *fracta et debilitata*, tombée sous la loi des sens et sous la domination des appétits inférieurs et sensitifs, « fait le mal qu'elle ne veut pas et ne peut accomplir le bien qu'elle veut [1]. » — Ce qui le prouve, c'est que Marie, issue de la race de saints patriarches et ornée de toute les grâces et de tous les dons de la nature, était cependant un sanctuaire où la Divinité n'aurait pu *habiter sans horreur* ; il fallait, pour la rendre digne de porter le Verbe Éternel dans son sein, que l'esprit de Dieu *l'ombrageât des ailes inviolables de sa vertu*, et que, dès l'instant où elle fut conçue, il la préservât par une grâce merveilleuse de la contagion dont toutes les autres âmes étaient souillées.

En outre, par ce privilège glorieux de l'Immaculée-Conception, Marie n'était sujette à aucune tache, à aucune imperfection et dans l'heureuse impuissance de ne jamais pécher. La liberté ne consiste donc pas dans le pouvoir d'enfreindre la loi, comme le veut le libéralisme, mais elle n'est que la *suppression de l'obstacle*, c'est-à-dire la faculté de se porter au bien aisément et sans entrave. L'extinction et la mort de la liberté sont l'œuvre des passions mauvaises, l'effet des écarts et des dérèglements de la volonté qui la font dévier et la rendent esclave ; mais la liberté se perfectionne en s'assujettissant à la règle. Or, Marie possédait cette faculté à un degré éminent ; elle fut plus libre que ne le sera jamais aucune créature, parce que, unie étroitement à Dieu, elle lui avait aliéné l'universalité de ses mouvements et de ses ardeurs, qu'elle avait mis ses pensées et ses actions en accord absolu et parfait avec la justice et la loi souveraine, et qu'aucune attache aux créatures, aucune surexcitation des sens n'eut jamais le pouvoir de la détourner des choses divines, ni d'obscurcir l'éclat radieux de son âme.

Marie, par son Immaculée-Conception, nous apprend encore que l'obéissance, si décriée par l'école libérale, est la source abondante d'où jaillit toute félicité. Parce qu'elle n'aspirait qu'à demeurer l'humble servante du Seigneur, l'Esprit de Dieu l'a discernée entre toutes les filles de Juda, il l'a élevée à la dignité de reine et d'épouse. Pendant sa vie, il l'a remplie abondamment des consolations célestes, au point qu'abreuvée des amertumes les plus cuisantes, l'âme transpercée du glaive des sept douleurs, elle ressentait intérieurement une paix et des contentements ineffables. Et voilà dix-neuf cents ans que la grande voix

1. *Non enim quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum illud facio* (Rom., VII, 19. *Video meliora proboque, deteriora sequoz.* (Ovide.)

des générations et des siècles n'a cessé de l'appeler la Bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes.*

La seconde erreur du libéralisme est la substitution de la souveraineté de l'homme à la souveraineté de Dieu, d'où résulte la chute ou l'amoindrissement du principe d'autorité. L'Eglise lui a opposé la définition de l'*infaillibilité.*

L'amoindrissement du principe d'autorité a eu pour point de départ les hérésies du XVIe siècle et les prétentions hautaines et omnipotentes de Louis XIV.

La grande Révolution avec ses terreurs, ses noyades et ses échafauds, est sortie des décrétales de l'assemblée de 1682, avant de sortir de la déclaration des droits de l'homme, des urnes et des scrutins de 1789. Les peuples ne se sont enhardis jusqu'à décapiter leurs rois, que lorsque les rois se furent eux-mêmes décapités de Jésus-Christ, leur couronne et leur bouclier. Pour guérir nos grandes plaies, il était donc sage et rationnel de tarir tout d'abord la source qui leur avait donné naissance ; et puisque le mal était sorti des atteintes portées au principe de l'autorité Pontificale, il fallait avant tout relever celle-ci par une affirmation publique et solennelle de ses droits, déchirer les actes et les décrets du conciliabule de 1682, qui subordonnait le Pape à l'épiscopat, et replacer le Vicaire de Jésus-Christ, entouré de l'éclat et de la grandeur de sa souveraineté, sur ce piédestal d'où l'incrédulité et les sophistes gallicans avaient si aveuglément cherché à le faire déchoir.

Du reste, considérée à un autre point de vue, l'infaillibilité est l'armure inviolable qui couvre les pouvoirs publics et les rend invulnérables aux révoltes et aux séditions. Lorsqu'une souveraineté, quelle que soit son origine et sa nature, devient justiciable de l'opinion, qu'elle est citée comme accusée à la barre des parlements, livrée aux discussions et à la critique, en butte aux projectiles quotidiens d'une presse passionnée et haineuse, il faut dire que cette autorité n'existe plus de fait ; elle est la maison construite sur le sable, qu'un souffle ou un accident quelconque suffiront à renverser.

Or, l'infaillibilité, en soi, est-elle autre chose que le droit de n'être pas discutée ?

De Maistre disait : « L'*infaillibilité* est synonyme de *souveraineté.* » Sans doute le Pape est indiscutable en vertu d'un principe supérieur aux pouvoirs humains ; il est indiscutable, parce que la sagesse divine parle par sa bouche, parce qu'assisté de Dieu dans ce qui touche au dogme et à la morale, il ne peut être exposé à se tromper. Mais les autorités domestiques, civiles, politiques, sont aussi constituées de Dieu, et, à ce titre, elles ont reçu le privilège de n'être jamais discutées, c'est-à-dire que, su-

jettes à l'erreur par leur condition humaine, elles doivent imposer leurs actes comme s'ils étaient toujours justes, et qu'on est tenu de leur obéir, comme si de fait elles étaient impuissantes à se tromper. — L'État, la famille, l'école, l'armée, ne subsistent qu'en vertu d'une infaillibilité, sinon réelle, au moins *fictive et présumée.* — Laissez l'enfant discuter l'autorité de son père, l'élève s'ériger en juge de la doctrine de son maître, que le magistrat soit soupçonné dans son indépendance et dans la légitimité de ses arrêts, le chef militaire dans l'habileté et la justesse de son commandement, aussitôt l'ordre public s'écroule, les liens domestiques et sociaux sont à jamais dissous. D'où il suit que le Concile du Vatican en définissant l'infaillibilité pontificale, a fait un acte essentiellement opportun et civilisateur. Il a restauré et affermi le principe de la souveraineté, le montrant inviolable, assisté d'en haut, descendu du ciel dans sa plus auguste personnification; il a sauvegardé les libertés publiques, en faisant apparaître, dans la majesté du dogme défini, la règle vivante qui seule a assez de force pour les redresser, pour les contenir. — Par cette définition, le lien de la discipline, si mortellement ébranlé de nos jours, a été solennellement relevé. Grâce à elle, l'humanité peut redevenir une grande école de respect et d'honneur; sous la tutelle de l'autorité et la verge heureuse de l'obéissance, elle est appelée à voir luire encore de beaux jours, puisqu'il est écrit : *Vir obediens loquetur victorias* [1].

La troisième erreur du libéralisme, c'est la liberté de la parole et de la presse; en d'autres termes, la faculté de tout dire et de tout oser; l'Eglise lui a opposé le *Syllabus.*

Le libéralisme de nos jours a opéré un obscurcissement complet dans les principes les plus essentiels et les plus vitaux; il a bouleversé les idées au point que, selon lui, le souverain est le sujet, et que, dans l'édifice, c'est la toiture qui est le support et le fondement; l'excès et le dévergondage des fausses doctrines en sont venus au point que, des écrivains, organes les plus avancés du libéralisme, ont entrepris de réhabiliter les scènes sanglantes et les forfaits les plus exécrables de la Révolution; on les a entendus vanter l'héroïsme et la grandeur d'âme des plus furieux régicides, louer les démagogues les plus éhontés, appelant les assassinats et les exécutions sommaires *la justice du peuple*, organisant des fêtes et des anniversaires en réminiscence des massacres de la Terreur et des tragédies lugubres de nos plus mauvais jours. — Puis au milieu de ces outrages à la morale, de ces débauches de la raison en délire, des voix plus hardies ont résumé l'application des doctrines anti-sociales dans ces deux formules impies et insensées : *Dieu, c'est le mal — la propriété, c'est le vol.*

1. Prov. XXI, 28.

Or, en face de ces périls, au milieu de cette confusion et de ces ténèbres, les Papes ont cru devoir pousser le cri d'alarme; ils ont cherché à désillusionner les plus aveugles en leur faisant entrevoir la profondeur de l'abîme, en leur signalant la vraie cause du mal dans les faux principes de 1789, dans leurs ménagements, leurs coupables connivences avec les adversaires de Dieu et de toute vérité.

Tel est le *Syllabus*.— Il n'est que la récapitulation des condamnations des Papes contre certaines hérésies plus préjudiciables, et spécialement le résumé des erreurs qui sont la perte de nos sociétés actuelles.

Ainsi, le *Syllabus*, loin d'être une innovation, une insulte à la raison et à la liberté, n'est autre que la revendication des principes de sens commun, que la mise en lumière des doctrines qui, jusqu'à ce jour, ont servi de règle aux consciences et qui ont été la vie et la lumière des peuples chrétiens.

Dans l'impossibilité de faire une analyse complète du *Syllabus*, ce qui exigerait un ou deux discours, il me suffit de dire que, dans le *Syllabus*, le Pape proclame en substance :

Premièrement, que l'erreur et le mal n'ont pas de droit, et que, si dans certaines situations données ils sont susceptibles de tolérance, en principe et dans la mesure du possible, ils doivent être contenus et réprimés [1].

Secondement, le *Syllabus* proclame que Dieu ne saurait se mentir à lui-même et, puisqu'il est vrai qu'il s'est révélé à son Église, c'est une impiété, un outrage à sa sagesse et à sa véracité, de mettre les cultes faux, les religions fausses sur le même pied d'égalité que celles qui émanent de son infinie souveraineté [2].

Troisièmement, le *Syllabus* dit, non pas dans les termes dont je me sers, mais avec d'autres qui en sont l'équivalent, que Dieu vaut l'homme, que la vie de l'âme vaut celle du corps et que, si la loi humaine punit les malfaiteurs de grands chemins et les empoisonneurs des corps, il est utile également de requérir la force pour réprimer les malfaiteurs de parole et de plume qui, épargnant les corps, cherchent à ravir aux âmes le bien mille fois plus précieux de la foi chrétienne et de la vérité [3].

Le *Syllabus* défend encore la sainteté du mariage.

Il dit que la justice ne réside pas dans le nombre; que toute honnêteté ne consiste pas à augmenter ses richesses ; il proclame que la force n'est pas le droit, et que l'audace du succès n'est pas un titre pour violer la morale et enfreindre la foi des traités [4].

1. Encycliq., *Quanta. cura*, 8 décembre 1864 ; *Syllabus*, art. 57, 79.
2. *Syllabus*, § 3, art. 15, 16, 17, 18. — 3. *Syllabus*, § 5 art. 24.
4. *Syllabus*, § 7, art. 58, 60, 61.

Enfin, le *Syllabus* dit que l'Église n'est pas tenue de se réconcilier avec les principes de la société moderne, c'est-à-dire d'épouser les idées subversives du libéralisme et de la révolution [1].

En un mot, l'Église s'est mise en face de nos sociétés matérialisées et en dissolutions, elle a sondé la profondeur de leurs plaies, elle s'est souvenue qu'elle en était l'arôme et le sel ; elle a vu que si celles-ci, aidées de leurs chemins de fer et de leurs engins de destruction, faisaient aujourd'hui de grands pas, c'était, suivant la remarque de S. Augustin, de grands pas hors la voie, *magni passus extra viam*, et elle a voulu tenter un effort suprême pour les arrêter sur la pente de la barbarie, les arracher à l'affreuse tyrannie de celui qui est *homicide dès le commencement.*

Conçoit-on donc les clameurs d'impopularité et de haine qui ont accueilli le *Syllabus*, les critiques aigres et passionnées dont il a été l'objet dans une certaine presse soi-disant catholique, les craintes méticuleuses et les étranges défiances de nos hommes d'État osant le signaler comme une atteinte à notre constitution, un déchirement du concordat ; et ceux-là même, qui n'avaient pas une parole de protestation et de blâme contre les insultes au Pape et à la religion, vomies chaque jour par une presse sacrilège et licencieuse, croyaient faire acte de fermeté et de courage en interdisant en France l'acte pontifical, et en frappant comme d'abus des Évêques qui jugeaient de leur devoir de l'y introduire et de l'y promulguer.

On alla jusqu'à accuser le Pape de troubler la paix du monde. — Oui, sans doute, il la troublait, mais comme le pilote sur mer, au moment où le navire va sombrer et qui poussant le formidable *sauve qui peut*, avertit le passager de s'attacher à la dernière épave, aux derniers débris qui peuvent encore les soustraire à la tempête et à la mort.

Oui, sans doute, il la troublait encore, mais comme la sentinelle qui réveille le soldat endormi, lorsque l'ennemi s'introduit furtivement dans le camp et s'apprête à y porter le carnage et le sang ; comme le médecin qui trouble le repos du malade, en promenant le scalpel entre les chairs vives et les chairs gangrenées.

Ne nous laissons pas surprendre par *la piperie des mots*, a dit un des plus profonds penseurs de notre siècle[2] ; c'est la tactique journalière des artisans d'impiété et de mensonge, de travestir le langage et de jeter l'odieux sur la vérité, en l'affublant d'un nom impopulaire ou ridicule et en lui donnant un vêtement qui n'est pas le sien. Par ces noms, on amasse des haines farouches et

1. *Syllabus*, § 5, art. 19 et suivants. — 2. De Maistre. *Soirées de St. Pétersbourg.*

d'aveugles préventions contre des individus et des institutions qui ont l'unique tort de se constituer les détenteurs des vérités que l'on veut démolir. On pourrait citer de nos jours plus d'un nom qui a fait fortune, qui est devenu une redoutable machine de guerre au service de l'esprit de faction et de parti.

l est de notre devoir de le dire pour la véracité de l'histoire et la leçon des hommes qui président aux destinées publiques.

De tous les pays de l'Europe, la France malheureusement fut celui où se manifesta avec plus de violence ce déchaînement d'opposition contre le *Syllabus* et la parole pontificale. — Ces choses avaient lieu en 1865. — Or, un souffle de la colère divine a passé, les gouvernements ont été saisis de l'esprit d'hésitation et d'incurie, et, sous le flot des invasions ennemies et le soulèvement des émeutes intérieures, ils ont été balayés et dispersés. — Au sortir de la tourmente, lorsque l'on voulut reconnaître les débris que l'anarchie et le tourbillon de la guerre avaient épargnés, on vit debout, au milieu de l'écroulement universel, le *Syllabus* s'épanouissant dans la vérité et dans la lumière, comme l'arc-en-ciel au sortir du déluge; le *Syllabus* ralliant les âmes un instant timides et incertaines, préoccupant de plus en plus les esprits droits et généreux, le *Syllabus* qu'aujourd'hui l'Église universelle, évêques, prêtres, fidèles, sans aucune abstention, sans aucune réticence, ont unanimement arboré comme le drapeau de la lutte actuelle, comme le *labarum* de Constantin, où se trouve écrite en présage de victoire cette parole: *Hoc signo vinces.*

Le voyageur, visitant la ville éternelle, longtemps avant d'en franchir le seuil, voit se dresser à l'horizon un globe énorme qui paraît suspendu sans point d'appui dans les airs. C'est la coupole de S. Pierre, ce panthéon de l'ancienne Rome, dont Michel-Ange souleva la masse écrasante pour l'élever radieuse et triomphante dans les airs. Telle est l'image du *Syllabus.*

Le Pape l'a placé dans nos temps troublés et ténébreux sur les hauts sommets de l'humanité, afin qu'il fût vu de haut et de loin, et qu'aucune intelligence en ce monde ne pût se soustraire à l'éclat de ses rayons: *Nec est qui se abscondat a calore ejus*[1]. Nos ennemis le maudissent et témoignent à leur manière que le *Syllabus* est, comme nous le disions, la *charte de Dieu*, et celle-là, ni les artifices, ni les lâches trahisons, ni la violence ouverte ne parviendront jamais à l'abolir ou à la déchirer.

L'Église n'est d'aucun parti politique, elle est pour le droit, pour la paix des consciences, pour la liberté et le salut éternel des âmes; mais, en face des soldats de la Révolution, combat-

1. Ps. XVIII, 7.

tant Jésus-Christ et se disant les ennemis de Dieu, il est de notre dignité et de notre devoir à nous, catholiques, d'être sans *peur et sans reproche*, de nous proclamer hautement et sans rougir les hommes de la foi catholique, les hommes du *Syllabus.*

Si la lutte devient plus acharnée et plus violente, le *Syllabus* sera notre mot d'ordre et notre cri de ralliement; il décidera de notre victoire, comme jadis dans le ciel, le *Quis ut Deus*, *qui est comme Dieu*, proféré par l'archange Michel, décida la défaite et la chute de l'éternel tentateur.

S'il plaît même à l'Eglise d'étendre le *Syllabus*, c'est-à-dire si, à l'époque du prochain triomphe qui, nous en avons le ferme espoir, succèdera bientôt à la crise actuelle, l'Eglise universelle, de nouveau convoquée pour la continuation des grands travaux du Concile du Vatican, juge opportun d'émettre de nouvelles définitions doctrinales, de décréter de nouvelles lois disciplinaires, alors catholiques, vous ne vous récrierez pas en disant comme les Juifs : *Durus est hic sermo et quis potest eum audire?* [1] Mais, affermis dans la foi aux promesses faites à l'épouse de Jésus-Christ, remplis de tendresses au souvenir de ses bienfaits, dans l'élan d'une confiance inaltérable et sans bornes, vous lui direz avec les Apôtres : « A qui irions-nous, ô Eglise? vous seule avez les paroles de l'éternelle vie : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* [2] »

1. Joan., VI, 61. — 2. Joan., VI, 69.

SIXIÈME CONFÉRENCE[1]

TRIOMPHE DE L'ÉGLISE

ET AVÈNEMENT DU RÈGNE DE DIEU DANS LES SOCIÉTÉS ACTUELLES

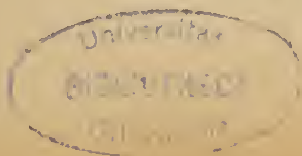
Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis.
Un petit enfant nous est né, et un fils nous est donné.
(Isaie, IX, 6.)

Ce petit enfant qu'Isaïe nous représente enveloppé de langes, et étendu sur la paille d'une étable, est le Verbe éternel, le principe et le créateur de toutes choses, celui de qui tout découle et vers qui tout converge, le point culminant et lumineux autour duquel gravite le monde intellectuel et moral, qui éclaire le ciel, et la terre, la succession et toute la trame de l'histoire humaine.

Pour produire ce petit enfant, quarante siècles ont été en travail. Les prophètes l'ont annoncé, les patriarches l'ont esquissé. C'est pour lui que les empires se sont succédé, que les rois et les chefs des peuples ont été sacrés, qu'ils ont fait la guerre et la paix, que les Césars, portant la victoire attachée à leurs aigles, ont étendu leur domination sur l'univers tout entier. Les passions elles-mêmes n'ont égaré les cœurs, l'idolâtrie n'a eu si longtemps la puissance de prévaloir, qu'afin de faire ressortir plus vivement l'opportunité de sa naissance, de rendre plus beau et plus radieux le jour de son avènement. Il est le fils de Dieu, mais il est aussi le Fils de l'homme, le désiré des collines éternelles, l'objet de l'impatience et des tressaillements de tous les siècles; en un mot, celui dont l'enfantement a été préparé par quatre mille ans de lutte, de déchirements et d'efforts: *Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis.*

En Europe, la rage des sectes se déchaîne avec une violence infernale contre les principes sociaux, et contre les institutions les plus utiles et les plus respectées. L'impiété, s'aidant de la mauvaise presse, recrute des adhérents et des apôtres, non seulement dans les classes riches et parmi les princes de la parole et de la science, mais jusqu'au sein des classes pauvres et illettrées. Le flot de la barbarie, montant de plus en plus, menace d'emporter notre civilisation et de couvrir l'univers de ses épaves et de ses rui-

1. rêchée le jour de Noël, à l'Eglise de Notre-Dame de Chambéry.



nes. Quel sera le remède à un aussi grand mal, et d'où nous viendra un Sauveur?

Le Sauveur qui nous est destiné est celui qu'Isaïe appelle le Prince de la paix, dont il est dit qu'il a la justice pour baudrier et et la vérité pour ceinture[1]. Il a été établi roi sur la divine montagne. *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem ejus*[2]. Toutes les nations sont son héritage, et il ne saurait les abandonner plus longtemps à l'esprit de mensonge. De même que la foudre part de l'Orient et franchit d'un seul trait l'immensité des cieux[3]; ainsi, au jour marqué par la Providence, on verra le divin Libérateur se montrer de nouveau plein de tendresse et rayonnant de lumière, au milieu des nations avides de vérité, et désabusées des vains palliatifs et des remèdes empiriques et menteurs.

Les sociétés humaines, nous l'avons démontré dans les discours précédents traversent à cette heure une des crises les plus décisives et les plus redoutables qu'elles aient jamais eu à subir. Mais aussi les esprits attentifs et clairvoyants, qui interrogent les leçons du passé et étudient les signes du temps, ont l'intime et inébranlable persuasion que les convulsions et les déchirements du siècle actuel vont donner naissance à un ordre nouveau et admirable. Ils entrevoient, dans un avenir plus ou moins rapproché, le retour du règne social de Dieu sur la terre. Aux cruelles épreuves de l'Eglise actuelle, succèdera pour elle le triomphe, une ère de bénédiction et de paix. Le mystère de la fête de ce jour nous en donne le gage, et comme nous allons l'établir, les circonstances du premier avènement du Fils de Dieu nous offrent les signes qui confirment nos espérances. Aujourd'hui comme alors, le Seigneur-Dieu suscitera des hommes qui, par la grandeur de leurs œuvres, la sainteté éminente de leur vie, se manifesteront dans le monde comme les instruments de la miséricorde divine sur les hommes; la terre les saluera avec admiration et, avec transport, elle redira la parole de ce jour: *Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis.*

Quels sont les indices et les présages d'une persuation aussi consolante? Quels seront les caractères de cette manifestation du règne social de Dieu au sein de nos générations contemporaines? Tel est le sujet et le partage de ce discours.

I. — Le siècle où nous vivons offre des analogies frappantes avec l'époque où parut Notre-Seigneur.

Comme de nos jours, aux temps de la naissance de Notre-Seigneur, l'univers était dans l'attente; il y avait dans les esprits ce vague pressentiment que, si le Ciel avait laissé, quatre mille ans

1. ISAIE, II, 5. — 2. PS., 2, 6. — 3. MATH., 24, 27

l'humanité plongée dans ses erreurs et dans sa corruption, c'était afin de susciter du milieu des ténèbres une lumière plus pure, de faire surabonder la grâce et la vie, là où avaient surabondé le péché et la mort. — Secondement, comme de nos jours, à l'époque de la venue de Jésus-Christ, l'état politique et social du genre humain était tombé si bas, qu'il semblait défier toute amélioration et tout remède. — Troisièmement enfin, si, le désordre intellectuel et moral, il y a dix-neuf cent ans était à son comble, la prière, elle aussi, était puissante. Rome, à la vérité, avait ses amphithéâtres et ses jeux de gladiateurs; Athènes avait son Parnasse et sa déesse Cythère. Mais il y avait en Judée Nazareth et une prière de la Vierge, une seule aspiration de son cœur suffisait, et au delà, pour attirer un déluge de miséricorde et de pardon sur la terre.

D'abord, à l'époque de la venue de Jésus-Christ, tout l'univers était dans l'attente.

Israël avait perdu sa nationalité. Son territoire venait d'être conquis et dévasté par des armées nombreuses et d'une force colossale. Par une pitié dérisoire, on lui avait laissé comme un simulacre de son gouvernement et de ses institutions; mais cette concession minime, il ne l'avait obtenue qu'en payant au vainqueur une rançon écrasante; ses finances étaient épuisées, une partie de ses enfants dispersés, sa gloire obscurcie, il n'avait plus ni influence ni autorité d'aucune sorte dans les délibérations de la politique et dans les conseils des peuples. Néanmoins, Israël espérait; ses défaites sanglantes, ses humiliations, la chute de son indépendance n'étaient-ils pas le signe donné par ses prophètes, du relèvement de son sceptre et de l'époque prochaine de sa délivrance?

En dehors de la Judée, toutes les autres nations de la terre étaient aussi dans l'attente. Rome interrogeait ses sibylles et ses poètes; les mages de l'Orient cherchaient des signes dans le firmament, dans la marche et dans la conjonction des astres. Platon et les philosophes appelaient le génie envoyé du Ciel, seul capable d'enseigner la vertu aux hommes. Tout l'univers, en un mot, criait au Messie attendu: « Que ne rompez-vous les cieux et que ne descendez-vous! *Utinam dirumperes cœlos et descenderes*[1]! »

Aujourd'hui, les indices de résurrection et de salut ne sont ni moins apparents, ni moins universels. Au milieu des outrages vomis par l'incrédulité, au moment où un positivisme abject, supprimant toute morale, surexcite les instincts les plus grossiers, le surnaturel et le divin débordent autour de nous: ils éclatent en plein soleil, au sein de notre civilisation sceptique et railleuse, avec des caractères d'authenticité et un éclat de dé-

1. Isaie, LXIV, 1.

monstration qui jettent le défi à tous les doutes et à toutes les négations. Des miracles, attestés par des multitudes de témoins, des guérisons de malades réputés incurables et qui s'opèrent, pour ainsi dire, chaque jour, ne cessent d'apporter un témoignage constant, une sanction irrécusable à la vérité de ces manifestations.

En moins de trente ans, sur le sol de notre France, bouleversé par les révolutions, livré aux expérimentations des charlatans politiques et aux coups de main des empereurs de fortune, la Mère de Dieu daigne apparaître jusqu'à trois fois.

Tantôt, sur les montagnes de la Salette, elle se montre à de jeunes enfants, leur fait entendre des menaces à cause des blasphèmes et de la profanation du saint jour ; menaces toutefois entremêlées de promesses et d'espérances. Tantôt, dans les grottes sauvages de Lourdes, elle apparaît à une jeune fille, dans les clartés d'une lumière ineffable, et lui dit : « Je suis l'*Immaculée-Conception* », en d'autres termes : « Je suis celle qui a écrasé la tête du serpent, et qui ne permettra pas que son peuple élu périsse, ni qu'il retombe sous le joug du tyran infernal. » Tantôt, dans nos provinces si chrétiennes et si vaillantes de l'ouest de la France, elle se découvre dans une nouvelle série d'apparitions à divers groupes de jeunes enfants, et leur adresse ces consolantes paroles : « *Je suis Notre-Dame d'espérance. Mon fils se laisse toucher. Dieu vous exaucera en peu de temps* [1]. »

En même temps que ces faits merveilleux se produisent, un réveil inattendu de la foi et de l'esprit chrétien s'opère dans une multitude d'âmes. La sève du sacrifice et du dévouement, qui semblait s'être tarie sous le souffle de l'indifférence et des passions, se ranime avec une fécondité, une puissance de vie digne des plus beaux temps apostoliques. Le culte du Sacré-Cœur, dévotion que le rationalisme du siècle rejetait comme un mysticisme incompris, comme une superstition étroite et surannée, est acclamée comme une dévotion vivante et populaire. Les peuples chrétiens l'embrassent avec ardeur. Les évêques ne font que sanctionner la voix publique en lui consacrant leurs diocè-

(1) Pontmain, diocèse de Laval.

Quand Pie IX monta sur le trône, Notre-Dame apparût dans les Alpes, à la Salette, avec ses prophéties de douleur. — Quand Pie IX eut défini l'Immaculée-Conception, l'Immaculée-Conception apparut à Lourdes au commencement de février, temps marqué par les desseins de Dieu pour la mort et l'entrée au ciel de Pie IX. — Quand Pie IX fut fait prisonnier au Vatican pour y mourir, la Vierge apparut constellée et les bras chargés d'espérances à Pontmain. — Lorsque l'univers entier accourut lui dire adieu, dans un élan spontané, les mains pleines de présents, le 3 juin dernier, soudain la Vierge Marie remplit le monde de sa présence dans l'Allemagne, Dieu, du Rhin à la Pologne. — Ce sont là les plus grandes gloires du Pontifical du Pape de la Sainte Vierge. — Il est mort le 7 février 1878, et ce jour-là, l'empire du croissant que Pie V, victorieux, a combattu, semble sortir d'Europe, les Russes rentrent à Constantinople, de nouveaux temps commencent. (Journal le *Pèlerin*, 16 février 1878.)

ses. Les représentants et les mandataires de la nation décrètent une loi pour qu'un temple magnifique lui soit érigé au cœur même de la capitale. Les souscriptions nationales, qui déjà, à l'heure actuelle, s'élèvent à près de deux millions, assurent les frais du monument. Dans peu d'années, l'église dédiée au Sacré-Cœur élèvera ses tours et ses coupoles au dessus des collines de Montmartre, et le bruit des blasphèmes et des folles amours de la grande cité sera dominé par la voix du Fils de Dieu, envoyant nuit et jour au Ciel des accents qui appellent la miséricorde plutôt que la justice

Pendant que ces faits manifestement marqués du sceau de Dieu s'accomplissent, des armées de pélerins encombrent nos voies ferrées; ils sillonnent l'Europe en tout sens ; on les voit accourir de l'Espagne, de l'Angleterre, des États-Unis, des steppes de la Russie. Afin de protester ostensiblement contre des insultes sacriléges et des sourires moqueurs, ils portent sur leur poitrine la livrée du Sacré-Cœur ou l'image de la Vierge. A leur attitude modeste et fière, on croit voir reparaître les grandes figures des Pierre l'Hermite, des Godefroi, des Bernard; sous leurs pas, l'âme de la France semble tressaillir d'une ardeur religieuse et d'un enthousiasme guerrier, comme aux âges d'or des Croisades. — Où vont-ils, ces chevaliers du Christ, ces hommes qu'Isaïe désignait déjà de ses acclamations prophétiques, lorsqu'il s'écriait; *Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi colonbæ ad fenestras*[1] ? .... Ils s'en vont à Lourdes, à la Salette, à tous les lieux consacrés, retremper l'énergie de leurs convictions, puiser le courage pour les grandes luttes qui se préparent. Ils vont auprès du grand Captif du Vatican, affirmer leur foi en son indéfectibilité, le consoler dans ses épreuves, déposer à ses pieds le tribut de leur or et l'hommage de leurs tendresses et de leur fidélité.

Le grand Captif du Vatican, non moins glorieux que Pierre dans sa prison Mamertine, n'est-il pas lui-même la plus grande figure du XIX[e] siècle? Ses malheurs et les cruelles vicissitudes de son Pontificat ne sont-ils pas en réalité autant de victoires et d'heureux présages? Ne voit-il pas chaque jour sa royauté spirituelle s'accroître et projeter un nouveau lustre, à l'heure même ou les puissants de ce monde l'abandonnent, où une politique hostile lui arrache les derniers lambeaux de sa puissance temporelle? Le diadème d'affection dont ses enfants l'entourent, n'efface-t-il pas l'or et les pierres précieuses dont, au jour des grandes solennités, resplendissait sa tiare aux trois couronnes? Les discours que ses lèvres paternelles et bénies laissent tomber en paroles détachées à chacune de ses audiences, ne protestent-elles pas contre les

1 Qui sont ceux qui volent comme des nuées, qui sont comme des colombes lorsqu'elles vont à leur colombier ? (ISAIE, LX, 6.)

trahisons et les lâches défaillances, et ne portent-elles pas jusqu'aux extrémités de la terre des accents de vérité qu'aucun mensonge, aucune violence, ne parviendront jamais à étouffer? Enfin, la durée prodigieuse de son règne, qui dépasse déjà de cinq ans les années de Pierre, ne témoigne-t-elle pas que Dieu le conserve dans la profondeur de ses conseils, qu'il l'a appelé dans sa justice et l'a réellement saisi par la main: *Vocavi te in justicia et apprehendi manum tuam*[1].

Or, un jour, et ce sera celui du triomphe, l'humanité reconnaîtra que Pie IX a été l'homme prédestiné de Dieu, l'enfant des promesses: *Parvulus natus est nobis*. Le Vicaire de Jésus-Christ sortira de sa captivité comme Noé sortit autrefois de son arche; il offrira l'olivier rédempteur de la paix aux nations longtemps égarées et revenues enfin de leur long sommeil. Il annoncera que le déluge de l'erreur et de l'iniquité a cessé d'élever ses flots, et alors se vérifiera l'antique prophétie: *Fiet unum ovile et unus pastor*[2].

Le second signe de l'avènement de Jésus-Christ était l'état politique du genre humain.

A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, comme dans les temps où nous vivons, la force primait le droit. Il n'y avait plus de patrie. Rome avait détruit toutes les nationalités, absorbé tous les petits Etats dans sa colossale puissance. En même temps, par un singulier retour, Rome, maîtresse de l'univers, était elle-même asservie à un maître unique. Ce maître était César, le type et l'expression la plus haute du despotisme et de la tyrannie absolue, le *suffrage universel d'alors*...; celui vers qui se tournaient les ambitions, à qui les consciences se vendaient, qui, en compensation de leur servilisme et de leur abaissement, offrait à pleines mains, à ses adorateurs, les hauts traitements, les dignités, les faveurs lucratives. La situation paraissait sans issue et désespérée. En effet, les représentants et les organes de l'opinion publique, tout ce qui prenait la parole, tout ce qui tenait une plume, tout ce qui exerçait un commandement ou portait une épée, était voué corps et âme aux volontés et aux caprices de César.

1. Isaie, XLII, 6.— 2. Jean, X, 16.

Lorsque ces paroles ont été prononcées, tous les catholiques avaient le pressentiment que Pie IX sortirait glorieux de sa captivité et qu'il verrait le triomphe de l'Eglise. Mais ce qu'il n'a pas plu a Dieu de réaliser dans sa personne, il le réalisera dans son successeur. Pie IX contemple à cette heure, face à face, la gloire de ce Dieu qu'il a si fidèlement servi; il accélère par ses prières les jours de bénédiction si ardemment attendus. C'est à lui que s'applique spécialement ces paroles du livre des Machabée, ch. XV, V, 3: *Hic est fratum amator et populi Israel, hic est qui multum orat pro populo, et universa sancta civitate. Voila celui qui a tant aimé ses frères et le peuple d'Israel, qui ne cesse d'intercéder pour le peuple et toute la cité sainte.* — Quant aux catholiques, qu'ils se consolent et espèrent. Le Pape Léon XIII sera ce qu'a été Pie IX, ce qu'a été Grégoire XVI, ce qu'a été Pie VII, ce qu'a été Pie VI, tous placés en face de la Révolution triomphante, et dont aucun n'a cédé devant elle, tous vainqueurs, on peut dire, car tous ont maintenu jusqu'au bout la sainteté et l'immortalité de l'Eglise.

Et cependant, dans l'ordre providentiel, César n'était que l'agent du Christ, le pionnier de Dieu pour préparer son avènement et son règne. Le Seigneur du Ciel avait investi César d'une puissance énorme, afin qu'il s'en servît pour l'exécution de ses conseils et la pleine réalisation de ses prophéties. Ainsi, tout l'univers devait être en paix au moment de la naissance du Sauveur, et César gorgé d'orgueil, se figurant que le lion de la guerre était enchaîné sans retour à ses pieds, faisait fermer les portes du temple de Janus, et exécutait, sans le savoir, le commandement d'en haut. — Les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait à Bethtléem de Judas; et c'est, par l'ordre de César que Marie, à la veille de mettre au monde son divin Fils, est mandée dans la ville d'où elle est originaire; c'est grâce à l'édit impérial que la naissance de Jésus-Christ et sa descendance royale de David sont officiellement constatées, inscrites dans les fastes publics et sur les rôles de l'Etat. — Enfin, César avait supprimé toutes les frontières, il avait sillonné de grandes voies de communication tous les points de l'espace. A son insu, il n'avait fait que préparer les routes aux envoyés futurs du divin Enfant, qu'ouvrir des débouchés à la bonne nouvelle de l'Évangile.

Eh bien! sans le savoir, les sectes antisociales et les suppôts de la révolution travaillent de nos jours à l'avènement du règne de Dieu ; ils préparent une ère de régénération et de grandeur à cette religion qu'ils haïssent et qu'ils veulent étouffer dans la boue et dans le sang.

En permettant leur œuvre de désolation et de ruine, Dieu se réserve de la diriger et de la faire servir au plan et à l'ordonnance des desseins de sa sagesse, conçus de toute éternité. Dans l'ordre social, les artisans du mal sont ce qu'étaient les Barbares à la fin de l'Empire romain. Ceux-ci se précipitent sur l'Europe avec la violence d'une tempête ; ils taillent en pièces les armées, ils renversent les gouvernements et les institutions. La civilisation de Cicéron et d'Auguste, les merveilles de l'architecture et les chefs-d'œuvre de l'art amassés par quinze siècles de génie, sont une curée pour ces farouches enfants des lacs et des forêts. La torche de l'incendie ou la redoutable framée à la main, ils purifient par le fer et le feu cette terre que la corruption païenne et la tyrannie des Césars avaient si longtemps souillée. Mais les Barbares n'avaient pas la conscience de leur œuvre ; ils étaient sans le savoir les ministres de Dieu ; ils avaient pour mission de déblayer le sol d'où devaient surgir les splendeurs d'une civilisation vraiment chrétienne ; ils creusaient les vastes et profondes assises de nos cathédrales, de nos monastères, de nos grandes universités du moyen âge, préparant tout ce qui s'est accompli

d'utile et de glorieux, dans les grands siècles des Clovis, des Charlemagne et des S. Louis.

Béni soit Dieu, qui tire le bien du mal, et qui, en laissant à l'homme la faculté d'enfreindre sa loi, ne lui permet pas de détruire l'harmonie de ses plans !

Ainsi, si nous jugeons de l'avenir par le chaos actuel, par le malaise profond et universel qui, à cette heure, travaille les esprits, par l'impatience fiévreuse des multitudes à se porter vers des destinées inconnues; si l'on considère la guerre faite à Dieu, la rage de détruire qui anime la franc-maçonnerie et les sectes, il est constant que nous touchons à une époque suprême et décisive, et qu'il se prépare un ordre providentiel et nouveau, dont bénéficiera, sinon le siècle actuel, du moins les siècles et les générations à venir. Quelles seront la nature et les conditions de ce nouvel ordre de choses, c'est ce que nul aujourd'hui ne peut prévoir, pas plus qu'aux jours de la décadence romaine on aurait pu prévoir les merveilles de Charlemagne, la suprématie de la Papauté, et les conquêtes héroïques des siècles de foi.

Ce que l'on peut dès maintenant remarquer, c'est qu'à chaque succès apparent du mal, correspond aussitôt un progrès et une marche ascendante dans l'ordre du bien. Ainsi, à l'enseignement éhonté du matérialisme contemporain, niant la spiritualité de notre nature et ses origines divines, osant prétendre que l'homme, roi de la création, n'est qu'un animal perfectionné, des âmes généreuses ont répondu par de vastes souscriptions, par des largesses en quelque sorte princières, qui ont permis en moins de deux ans l'établissement et la dotation simultanés de cinq grandes universités catholiques. — A la recrudescence de l'erreur sous toutes ses formes, à l'invasion dans les classes élevées d'un christianisme de salon et de cour, aux périls causés par les doctrines et les illusions libérales, l'Église a opposé, comme nous le disions précédemment, ses constitutions doctrinales, son *Syllabus*, ses décrets et ses définitions dont rien n'égale la solidité et l'éclat. — A l'armée des clubs, à l'organisation et aux forces compactes des sociétés secrètes, elle a opposé ses associations religieuses, ses bons journaux, ses cercles ouvriers, ses congrès, et ses comités catholiques.

Sans doute, jusqu'à la fin des temps, les deux grandes cités, Jérusalem et Babylone, resteront en présence et en opposition, ne cessant de se livrer une guerre implacable. Mais, quelles que soient la durée et les phases partielles de la lutte engagée entre la vérité et l'erreur, l'étendard de Satan ne saurait prévaloir sur celui du Verbe incarné. Nous en avons pour garant une loi écrite, il y a dix-neuf cents ans, et qui sera maintenue jusqu'à la fin.

Dans cette loi, il est établi que le dénûment et les haillons de Bethléem auront à jamais la puissance d'attirer sur la terre les cantiques des anges, les largesses et les munificences des rois ; que des douleurs et des immolations du calvaire cesseront de jaillir la Rédemption et la vie ; que, des cryptes et de la nuit profonde des catacombes, s'élanceront toujours, avec la croix lumineuse, les fêtes et les solennités imposantes et royales de la grande Rome catholique ; que le sang des martyrs sera en tout temps la semence des saints, et que toute la défaite apparente des enfants de Dieu deviendra pour eux le prélude et le germe d'une régénération et d'un triomphe.

Enfin, le troisième signe de l'avènement du Christ, fut la naissance et les vertus de la Vierge Marie.

Un auteur a dit : « Un atome de vérité et de bien a plus de vertu dans l'ordre surnaturel et pèse plus dans les balances de la miséricorde infinie, que tout un océan d'iniquités et d'erreurs. »

Or, pendant que sous le règne d'Auguste, l'humanité, oublieuse de Dieu et de ses destinées surnaturelles, se laissait emporter à toute la folie de ses passions ; qu'elle souffrait, qu'elle riait, qu'elle blasphémait, ne songeant qu'à l'argent et aux plaisirs, il y avait sur un point ignoré du globe, dans une bourgade obscure, une force dont ni les Césars, ni les savants du siècle n'avaient le soupçon. Cette force était la Vierge de Nazareth, *jardin intérieur et secret, lis immaculé au milieu d'un buisson de ronces et d'épines, rose mystique*,, dont les senteurs suaves embaumaient le ciel et la terre. Sur cette Vierge, à l'âme remplie de la plénitude des lumières et des trésors de l'Esprit-Saint, le Très-Haut a fixé ses prédilections et toutes ses tendresses. Elle est à ses yeux la vraie représentante de l'humanité ; sur elle reposent l'avenir et les destinées du monde. Au milieu du déluge de la corruption universelle, elle est la divine aurore annonçant que les jours de salut sont proches et que la joie va renaître dans les âmes : *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.*

Or, cette force de la vie intérieure et cachée, qui fit descendre la rosée du ciel, *Rorate cœli desuper* [1], est incomprise de notre siècle, comme elle l'était à l'époque du Sauveur.

Notre siècle fait reposer son salut et la sécurité de son avenir, sur la sagesse et la stabilité de ses institutions, sur l'habileté de ses hommes d'État, sur le nombre de ses casernes, la valeur et la discipline de ses soldats. Ce n'est point là qu'est notre force. La Sainte Écriture nous apprend que la durée et la grandeur des peuples sont en raison du nombre des saints ; qu'elles ont pour mesure la somme des vertus opérées et des sacrifices offerts : *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israël* [2]. Par

1. Isaie, XXXXV, 6. 2. Deut., XXXII,8

conséquent, la solution de notre crise sociale dépend uniquement des immolations qui ont lieu, des larmes qui coulent, de la ferveur des prières qui, en ce moment, montent vers le cœur de Dieu.

Prenez dans un de nos monastères quelconques une humble vierge, une religieuse obscure, telle que l'était sainte Thérèse ou la bienheureuse Marguerite-Marie.—Pour combattre, cette pauvre fille n'a d'autres armes que son cœur, son innocence, les trésors de sa virginité et de son abnégation; mais le cœur de cette vierge, uni au cœur de Jésus, sera un levier plus puissant que celui d'Archimède, et qui soulèvera, s'il le faut, tous les firmaments et tous les cieux. Il deviendra, entre les mains du Christ, un instrument assez fort pour détourner toutes les foudres de la justice du Ciel; il fera descendre sur la société et sur l'Église des secours et des bénédictions assez abondantes pour conjurer nos périls, étayer nos ruines, guérir toutes nos maladies et toutes nos plaies.

Vous ne le croyez peut-être pas, mais il est utile de vous le rappeler : les maisons de pénitence et de prières, les grilles austères, derrière lesquelles des êtres angéliques psalmodient et murmurent des hymnes, sont les forteresses des peuples et les paratonnerres de nos cités.

Au XVIe siècle, Charles-Quint, au faîte de sa grandeur, maître d'un empire qui comprenait les deux hémisphères et sur lequel ne se couchait jamais le soleil, était venu mettre le siège devant Alger, afin de venger le sang et l'honneur chrétiens et de châtier cette cité infidèle de ses cruautés et de ses rapines. Tout à coup il est assailli par une horrible tempête. En un instant, huit cents de de ses navires disparaissent submergés dans les flots : ses munitions, son artillerie, sa cavalerie si richement équipée, sont emportées par la mer et roulent pêle-mêle dans le noir tourbillon. Le vainqueur des deux mondes, enveloppé d'un long manteau blanc, se promenait silencieux sur le rivage; il assistait résigné et soumis aux décrets de la Providence, au naufrage de son règne, à un désastre imprévu qui faisait échouer sans gloire son génie et sa toute puissance sur les rochers d'une côte barbare. Subitement inspiré, il s'adresse à un de ses officiers; il lui demande : Quelle heure est-il? Onze heures et demie, lui répond celui-ci. — Alors le visage illuminé par la joie, le monarque s'écrie : « Rassurez-vous, dans une demi-heure, quand sonnera minuit, tous les habitants des monastères d'Espagne seront agenouillés et en prières; ils enverront les messagers célestes nous secourir dans notre détresse extrême. » En effet, quand minuit sonna, on vit la tempête s'apaiser, les vagues amoncelées s'abaissèrent comme par enchantement. Charles-Quint put reconduire en Espagne les derniers débris de ses navires que les

flots avaient épargnés. Il resta convaincu que la puissance de la prière avait fait taire les vents et enchaîné la mer en furie, et que c'était à ces pauvres âmes dont la vie est *cachée en Dieu*, qu'il devait le salut de son armée, et la conservation de son empire.

Le XIIIe siècle nous offre un fait de même ordre et non moins significatif.

A cette époque, les forces de l'enfer et toutes les passions humaines semblaient s'être coalisées contre l'Église de Dieu. Celle-ci avait à subir au dedans le relâchement et l'indiscipline de ses membres; au dehors, les ruses, les menées artificieuses et l'oppression violente des despotes allemands. — Le Pape Innocent III vit en songe cette Église catholique représentée sous la figure de la basilique de Saint-Jean de Latran, prête à s'effrondrer et à tomber en ruine; et, en même temps, il aperçut François d'Assise, le pauvre aux pieds nus, à la robe de bure, qui soutenait à lui seul le faix écrasant de l'édifice et en suspendait la chute et l'écroulement.

Ainsi nous voyons, en ce moment, l'Europe s'ébranler. Nous avons la question d'Orient. L'incendie, prêt à s'allumer, menace de s'étendre de l'Orient à l'Occident, du midi au septentrion. Nos arsenaux regorgent de canons; toutes les nations ne sont plus qu'un camp armé. Nous avons, en outre, la guerre antichrétienne qui poursuit l'Église de Dieu sans trêve et sans merci. L'avenir s'offre sous l'aspect le plus menaçant, et les points noirs qui s'amassent chaque jour à l'horizon, ne sont qu'un présage trop certain de l'inévitable cataclysme qui se prépare.

Mais, en dépit de ces symptômes douloureux et inquiétants, Dieu et les Saints sont les plus forts; il y a dans le ciel des armées invisibles, des légions d'esprits prêts à s'élancer à notre secours, qui savent comment on remporte des victoires et comment on frappe au cœur les ennemis du Christ. Le prophète Elisée les aperçut un jour, montés sur des chariots et des coursiers de feu, remplissant les airs du cliquetis de leurs armes, et il dit à son serviteur que la vue des armées assyriennes avait saisi d'épouvante : *Noli timere; plures enim nobiscum sunt, quam cum illis* [1].

Homme de peu de foi, qui vous laissez assombrir par la crainte, jetez donc les yeux sur les divines montagnes où les Moïses tendent leurs mains. Voyez ces dévouements et ces sacrifices sans nombre; ces prières qui, partant de tous les points du globe, s'unissent en faisceau et montent vers le ciel, comme la nuée odoriférante de l'encens; ces communions réparatrices, ces multitudes de fidèles qui, se pressant au banquet eucharistique, en sortent enflammés comme des lions; ces chairs imma-

1. Quatre Rois, VI, 16.

culées qui s'exténuent dans les jeûnes et dans les privations. A ce spectacle, n'entendez-vous pas retentir, au plus intime de votre cœur, cette parole de l'Évangile : « Ne craignez rien, petit troupeau ; il a plu à votre Père céleste de vous donner l'empire [1]. »

A une heure qui est peut-être proche, le Christ se révèlera de nouveau dans sa gloire : il brisera les remparts de l'orgueil, il réduira à néant toutes les sciences qui s'élèvent contre la science de Dieu. L'humanité le verra ressaisir son sceptre, et, tombant à ses pieds, dans le ravissement de sa tendresse et de sa foi, elle s'écriera comme à la crèche : *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis.*

Quelles doivent être la nature et les conditions de ce règne du Christ, que les signes du temps nous présagent ? C'est le sujet de la seconde partie.

II. Il y a dix-neuf cents ans, tout l'univers attendait le Christ ; mais la plupart des hommes se trompaient sur le mode et les caractères de sa venue.

Les Juifs charnels rêvaient un Christ soldat ; ils se le représentaient apparaissant le casque sur la tête, l'épée au poing, ressaisissant l'étendard national, relevant le sceptre tombé de Juda, et renversant le colosse Romain qui avait envahi tout l'univers. — Les Grecs voulaient un Christ aux lèvres d'or, aimable diseur, à la philosophie subtile, versé dans la connaissance des arts, émerveillant le monde par les prodiges de ses inventions et l'éclat de ses découvertes. — Les Hérodiens et les matérialistes de l'Orient demandaient un Christ aux grâces pétillantes, joyeux convive, ami des amusements et des fêtes.

Mais les pensées de Dieu sont à mille lieues de nos pensées. Et si le Verbe incarné, sortant du sein de son Père pour venir habiter parmi nous, s'était prêté à ces conceptions et à ces fantaisies grossières, n'eut-il pas fait une œuvre puérile, indigne de sa sagesse et de sa souveraine grandeur ? Conçoit-on le Dieu très haut, le Roi immortel des siècles se faisant homme, afin de nous détacher des faux biens, dont nous sommes épris, afin de nous guérir de nos deux plaies invétérées, l'orgueil et la luxure, et qui s'abaisserait lui-même jusqu'à rechercher les objets, principes de notre perte, jusqu'à se couvrir de l'appareil de notre déchéance et de notre misère ! Quoi ! celui qu'Isaïe appelle le Père des pauvres, le Messie qui a reçu la mission de dénouer les chaînes des captifs, de relever les genoux chancelants, d'ouvrir les yeux des aveugles, nous le verrions habitant des palais d'or et de marbre, paré de la pourpre et de fins tissus, escorté par des officiers et

1. Luc, XII, 13.

des serviteurs de toute sorte ! Celui qui a semé les astres et les merveilles des cieux, aurait recours, pour éblouir les hommes, pour s'exhausser à leurs yeux, à ce vain attirail, à cette pompe et à cette grandeur théâtrale que nous empruntons pour déguiser notre petitesse, pallier notre nudité et notre indigence ! Plus donc vous me montreriez, dans le Sauveur naissant, ce qui relève une majesté humaine, moins j'aurais de foi en la divinité de sa mission. Mais, si vous m'offrez, dit Tertullien, *un Christ sans gloire, sans noblesse apparente, sans honneur au dehors ; un Christ dénué, appauvri, sans ressource, je dirai aussitôt : C'est là mon Christ à moi, le vrai, l'unique, celui que les prophètes ont annoncé et que dépeignent les Ecritures* [1].

Parmi nous, il y a aussi une multitude de chrétiens qui se bercent des mêmes chimères que les Juifs. Pour eux, le triomphe de l'Eglise doit consister dans une ère de prospérité et de bien-être, où, d'une part, règnera sur la terre un pape influent et investi de la plénitude de sa royauté, où la religion sera obéie et universellement respectée, mais où, d'autre part, les peuples, à l'abri des grandes secousses de la Révolution, jouiront de tous les avantages de la paix, où les fonds publics seront à la hausse, l'argent abondant, la vie à bon marché et facile, la propriété inviolable et sacrée, où, comme au temps de Salomon, l'humanité, vivant sous son toit ou à l'ombre de son figuier, goûtera tranquille et joyeuse les raisins de sa vigne et les fruits abondants de ses moissons. Ces mêmes chrétiens, sur la foi de certaines prophéties controuvées [2], se laissant dominer par je ne sais quel courant de traditions apocryphes, se persuadent que cet Eden terrestre, cette sorte d'*Eldorado* social sera procuré par un prince puissant, un conquérant suscité de Dieu, qui renversera les pouvoirs oppresseurs, refoulera l'hydre des sociétés secrètes dans son antre, et qui, étendant son sceptre paternel sur les peuples, fermera à jamais l'ère de nos révolutions et de nos discordes. Tels sont les rêves de maints et maints conservateurs, plus épris du bonheur d'ici-bas que des biens et des espérances à venir. Or, ce sont là des illusions que l'expérience du passé ne confirme nullement, en opposition formelle avec les fins que s'est proposées le Fils de Dieu et les enseignements qui découlent du mystère de ce jour.

Sans doute, dans la lutte qui se dénoue sous nos yeux, l'enfer n'aura pas le dernier mot ; le Dieu de la crèche ne permettra pas que son tabernable soit éternellement violé, ni le sang de ses

1. *Si inglorius, si ignobilis si inhorabilis, meus erit Christus : talis enim habitu et aspectu annuntiabatur* (Adv. Marcion, lib. III, cap. XVII.)

2. Ces paroles ont été écrites à l'occasion d'une prophétie apocryphe publiée après l'invasion allemande et la commune, dans une brochure intitulée : *Le grand Pape et le grand Roi.*

saints *répandu comme l'eau* [1]. Il suscitera, dans sa sagesse et dans sa bonté, des hommes de sa droite, des élus de son cœur, qui réconcilieront les esprits divisés, rapprocheront les partis hostiles, éteindront les rivalités et les haines, et substitueront à l'appât des choses grossières, les aspirations surnaturelles et l'esprit de charité. Mais les instruments de cette grande œuvre ne seront ni les politiques ni les savants... Ce seront des hommes morts à eux-mêmes; que l'on verra sortir des monastères et des creux des rochers, les pieds nus, portant sur leur vêtement et sur leur front les signes du Crucifié, le visage transfiguré par les illuminations exatiques de la prière et de la foi; ils s'élanceront sur tous les chemins du siècle, ils pénètreront dans la mansarde du pauvre et sous la hutte du sauvage; ils entreront dans le réduit du malade, se pencheront sur le grabat et la paille de celui qui souffre; ils iront dans l'atelier et dans l'usine serrer la main noircie de l'artisan, ils prêcheront de parole, mais surtout d'exemple, disant au malheureux et au déclassé : « Nous étions de grande maison et de noble naissance, mais nous avons voulu devenir ton frère et ton égal, et nous nous sommes faits les fils du sacrifice et de la pauvreté. — Il ne tenait qu'à nous de conquérir la renommée, de posséder les charges publiques, le prestige qui s'attache au talent et au savoir; mais l'étable et la paille de Bethléem nous ont offert plus de séduction : nous nous sommes faits enfants et petits, afin d'être plus rapprochés de toi.— Nous avions l'opulence et les délices, l'éclat et l'abondance de la vie; mais nous avons chaussé nos pieds de sandales, nous avons revêtu la bure, noué nos reins d'une corde, afin que notre présence te fût moins amère, qu'elle offrît un contraste moins saillant avec tes souffrances et tes privations. — Enfin, nous pouvions posséder le repos et vivre affranchis de privation et de fatigue, mais nous avons voulu gagner notre pain à la sueur de nos fronts, nous nous sommes faits comme toi, travailleurs, parce que, depuis la crèche, la condition de l'artisan est devenue la meilleure et la plus enviée : elle est celle que Dieu lui-même a choisie et qu'il a voulu préférablement exercer sur la terre. »

Quand ces hommes auront ainsi parlé, il se fera dans les âmes un grand apaisement; les amertumes et les déceptions sans nombre qui assiègent la vie de l'homme seront tempérées par des espérances plus hautes; la foi chétienne, en ouvrant aux regards des malhereux la perspective de ses éternelles récompenses, les portera à accepter avec résignation leurs épreuves et les duretés de leur sort. L'égalité de tous les hommes devant Dieu se trouvant unanimement reconnue, le petit et le grand

1. Ps. LXXVIII, 3.

revêtus d'une même noblesse et d'une même dignité, ne formeront qu'une famille de frères. Le nivellement humanitaire rêvé par nos utopistes, et qu'ils cherchent à inaugurer par des bouleversements, par un changement radical dans nos lois et dans nos institutions, se réalisera sans déchirement ni perturbation, sans qu'il en coûte une larme, l'effusion d'une seule goutte de sang.

Quel que soit le régime social des peuples, république ou monarchie, l'humanité, se reposant dans la justice et dans l'amour, possèdera la félicité dans la mesure où ici-bas elle peut nous être départie. Ce sera alors le triomphe de l'Eglise, le règne du Christ, s'épanouissant sur les peuples dans les béatitudes de la foi et les clartés sereines de l'Evangile.

Ainsi ce triomphe de l'Eglise que, dans l'agitation et le désordre des choses présentes, les chrétiens appellent de toute l'impatience de leurs vœux, ne consistera pas, comme plusieurs le supposent, dans un triomphe d'empiètement et de conquêtes; il ne sera autre que le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, de la vertu sur le mal, de la doctrine révélée sur l'hérésie et les systèmes mensongers de l'erreur, de la grâce divine sur les volontés défaillantes et égarées.

L'humanité, malgré sa déchéance, a conservé l'instinct secret de sa royauté et de sa grandeur; elle éprouve au plus profond de son être une impulsion irrésistible, qui la pousse à la conquête de la déification et d'une perfectibilité en quelque sorte sans mesure. Mais cette ambition, légitime dans son principe, et qui est en nous l'éloquent témoignage de nos destinées glorieuses, l'homme en poursuit la réalisation, au rebours de la foi chrétienne et des exigences de sa nature. Le christianisme nous apprend que les derniers seront un jour les premiers; que, pour s'enrichir, il faut se dépouiller; que, pour régner dans le Ciel, il faut ici-bas s'abaisser. Mais cette doctrine n'est-elle pas méconnue plus que jamais? La grande plaie des générations contemporaines n'est-elle pas un orgueil et une ambition sans mesure? Quel homme aujourd'hui se contenterait comme le saint patriarche Job de vivre et de mourir paisiblement dans le nid où il est né. *In nidulo meo moriar*[1]. Personne qui ne veuille, à tout prix, sortir de sa sphère, qui ne cherche, avec une sorte de frénésie, à s'élancer par tous les moyens dans une condition supérieure à celle où le Ciel l'a placé.

Le villageois et l'habitant des campagnes soupirent après le sort de l'artisan des villes; l'artisan des villes veut devenir bourgeois; le bourgeois conquérir la noblesse, et le noble veut posséder la puissance publique, qui le rendra l'arbitre de tous les grands intérêts de l'Etat.

1. Job. XXIX, 18.

La langue elle-même a subi le contre-coup de cette violation de l'ordre providentiel ; elle s'est altérée, en raison des ravages causés dans les esprits par la soif démesurée de s'agrandir. Autrefois, les fonctions publiques s'appelaient *des charges*. Aujourd'hui elles sont devenues un échelon, un marchepied pour monter plus haut ; elle n'ont de prix et ne donnent de considération qu'en raison de l'avancement qu'elles procurent. De là ce déclassement universel qui fait chanceler la société sur ses bases et qui effraie les hommes d'Etat ; de là ce mépris de la vie honnête et paisible des champs, ce débordement des populations rurales dans les villes où, exposées à des tentations pernicieuses et malsaines, on les leurre un instant par l'appât d'un bien-être fictif, mais où tôt ou tard elles sont la proie de la corruption et de la misère la plus hideuse et la plus dégradante.

A cette plaie de l'ambition, se joint la plaie de la cupidité. L'or est, dans notre siècle, *le rédempteur universel* : il supplée à l'absence de la vertu et de l'honneur ; il réhabilite toutes les infamies et toutes les forfaitures ; il confère à ceux qui le possèdent le *blason* le plus éclatant et le plus glorieux, une noblesse plus haute et plus estimée que celle du sang. — L'argent, de nos jours, a perdu sa vraie signification. Il n'est plus un mode de transaction, un métal qui s'échange contre du pain, un vêtement, un objet utile, et dont on se défait lorsque l'on a ce qui suffit. C'est un capital, une matière que l'agiotage a rendu féconde : ce métal, jeté dans la spéculation et les jeux de bourse, se reproduit comme le grain confié à la terre, et il représente toute une fortune..... Le dépenser, le jeter en bonnes œuvres, c'est attenter au *Dieu capital*, c'est dévorer dans *son germe* une montagne d'or entrevue par le désir et déjà palpée en espérance.... De là des monstres d'avarice et des fièvres de lucre inconnus de nos pères. L'homme de nos jours veut se créer autre que la Providence ne l'a fait, il s'agite et se tourmente pour réaliser l'idéal gigantesque de fortune que rêve sa cupidité en délire. — J'ai connu un homme de négoce de nos jours, qui s'estimait pauvre, parce qu'il n'était pas millionnaire. Voulez-vous un exemple saisissant du désordre effrayant auquel notre siècle matérialisé est en proie. — Allez auprès de ces temples fameux appelés la Bourse, où l'on adore le dieu Plutus, divinité gigantesque qui, par un seul tour de dé, dans un instant fugitif comme l'éclair, verse à ses adorateurs des trésors sans calcul, ou les précipite dans des calamités sans fin. Là, l'homme ruisselant d'opulence est seul admis ; le pauvre est pourchassé comme un criminel ; la mendicité est un impardonnable attentat. Réclamer une faible part de cet or, que la baguette magique de la spéculation transforme en des valeurs exagérées, est estimé un crime impardonnable, une audace digne de

toutes les sévérités.... : *Auri sacra fames*, soif exécrable de l'or, disait le poète, qui pourrait dire les atrocités et les désespoirs que tu fais éclore, les vengeances et les océans de haine que tu thésaurises pour le jour des représailles dont nous entrevoyons déjà les reflets et les lugubres éclairs ?

Or, ces grands maux n'auront de fin, les sociétés ne seront ramenées à l'ordre et n'entreront dans une phase paisible et prospère que lorsque chaque homme, pris isolément, s'appliquera courageusement à persévérer dans son état et à en remplir fidèlement toutes les vertus et tous les devoirs : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea perseveret* [1].

Représentez-vous une ville où chaque citoyen n'a d'autre ambition que celle de servir et d'être réputé le moindre; où les chefs et les magistrats n'ont en vue que le bien public ; où le commerçant, renonçant à s'enrichir, se contente d'un gain honnête et suffisant pour vivre ; où le domestique, comme le vieux serviteur d'autrefois, met son honneur dans sa fidélité, et ne se propose d'autre sort que celui de finir paisiblement ses jours auprès de ses maîtres [2] ; où les mères et les épouses, renonçant à un luxe énervant et ruineux, ne songent qu'aux soins de leur famille et à l'éducation chrétienne de leurs enfants ; où, en un mot, la pauvreté et la richesse, le service et le commandement, regardés comme des états voulus par la Providence, sont entourés de la même considération et de la même estime. Je vous le dis, parmi les habitants de cette cité, l'on verra disparaître toutes les inimitiés et toutes les haines. Un vaste courant de charité y balaiera l'égoïsme sous toutes ses formes : l'égoïsme de la volupté, l'égoïsme des richesses, l'égoïsme de l'orgueil. Cette cité sera l'image de la vie bienheureuse, le prélude et l'avant-goût du repos fortuné que Dieu prépare à ses élus.

Il y a peu de temps, un homme considérable d'Espagne se plaignait au Pape de la mauvaise administration de son pays, du désarroi qui régnait dans la politique, de l'insanité et du peu de valeur des homme placés à la tête des affaires. Le Saint Père lui répondit : « Ne nous préoccupons pas trop de la conduite des chefs d'Etat, ni de ce que font les souverains et leurs ministres ; mais commençons par bien gouverner notre maison et ceux qui nous sont soumis, et par faire fleurir une sage administration dans ce petit monde intérieur qui s'appelle notre âme. »

J'ai signalé les deux plaies de notre temps, l'ambition et la cupidité. Il en est un autre, moindre à la vérité, celle de s'occuper démesurément de politique, Non seulement on s'en occupe dans

1. Cor., VII, 20.

2. Le journal l'*Univers* citait naguère le testament d'un serviteur breton d'autrefois, contenant ces lignes : « Je demande à être enseveli au pied de mes bons vieux maîtres que j'ai servis quarante ans. »

l'atelier et dans les salons, mais il n'est pas d'*imberbe* sorti des bancs du collège, qui, son journal à la main, ne veuille faire et défaire les gouvernements, qui ne critique les lois, les ministres, le chef de l'Etat et ne leur impute la responsabilité et l'odieux de tout ce qui lui déplaît, de tout ce qui s'oppose à ses projets et à ses vues.

Or, Jésus-Christ ne faisait jamais de politique, et, à ceux qui voulaient le faire intervenir dans les intérêts temporels, dans les débats et la gestion des choses humaines, il disait : « Laissez les morts ensevelir leurs morts[1]. »

Ou plutôt, je me trompe, Jésus-Christ a fait un jour de la politique. Assis sur une montagne, entouré de ses disciples, il a jeté les bases de toute bonne politique, le germe et les conditions de toute société civile et religieuse.

Il a appris aux hommes à invoquer leur Père céleste qui est dans les cieux et à lui dire chaque jour : « *Que votre règne arrive,* » le règne de la foi, de la charité, du patriotisme, de toutes les vertus qui donnent l'équité aux princes, la force et la paix aux nations. « *Que votre nom soit sanctifié,* » c'est-à-dire : que tous les hommes cherchent ici-bas votre gloire ; que chaque matin et chaque soir, les genoux courbés, les mains élevées au ciel, ils vous décernent la la plus grande mesure des louanges, de respect et de vénération. « *Que votre volonté soit faite :* que tous ceux qui vivent sur la terre, comme les Saints qui habitent le ciel, accomplissent votre volonté divine avec perfection, avec promptitude, avec joie, soit qu'elle s'harmonise avec leurs goûts et leurs inclinations naturelles soit qu'elle paraisse en opposition avec leurs intérêts terrestres, qu'elle contrarie leur soif d'avancement et de bien-être.

Et lorsque l'humanité aura mis en application les principes de politique divine contenus dans le *Pater*, alors luiront les jours de propiation et de salut... ; ce sera l'année sainte prédite par Isaïe, où nous viendrons annoncer l'affranchissement aux captifs et la consolation à ceux qui pleurent : *Ut prædicarem annum placabilem Domino... Ut consolarer omnes lugentes*[2]. Saisis d'un divin transport, nous dirons avec l'évangéliste : Enfants d'Israël, levez vos têtes, car l'heure de rédemption approche : *Levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra*[3].

La paix est donnée sur la terre aux hommes de bonne volonté. Gloire en soit rendue à Dieu, au plus haut des cieux. La foi de l'Evangile éclairant tous les peuples, la Nativité du Seigneur se trouvera pleinement consommée sur tous les espaces et pour tous les temps.

1. Matthieu, VIII. 21. — 2. Isaie, LXI, 2. — 3 Luc, XXI, 28.

Il n'y aura plus sur terre qu'une cité, Bethléem, maison de pain et de lumière; plus qu'une patrie, l'Eglise vivante ei immaculée...., L'humanité, soumise aux droits de Dieu, sera rétablie dans son ordre normal et dans ses fins. Ce sera le règne et le triomphe du divin enfant, triomphe d'autant plus proche que nous travaillerons à en accélérer la venue par la pratique des bonnes œuvres, par l'ardeur de nos prières et de nos gémissements.

SEPTIÈME CONFÉRENCE [1]

RÈGNE DE DIEU SUR LA FRANCE

Non fecit taliter omni nationi et judicia sua non manifestavit eis.

Il n'a pas fait de la sorte à toutes les nations et il ne leur a pas manifesté ses jugements (Ps. 147.)

Nous avons deux patries : celle du temps et celle de l'éternité. Le rôle et la mission de la patrie du temps, en dépit des théories rationalistes et athées qui voudraient rabaisser les sociétés humaines à des fins utilitaires et transitoires, et d'aider l'homme à la réalisation de ses destinées, de préparer dans l'ordre humain l'avènement de la patrie éternelle des âmes.

L'Eglise et l'Etat ont l'un et l'autre un domaine distinct; ils se meuvent dans des sphères séparées, mais ils doivent rester étroitement unis dans l'exercice respectif de leur souveraineté, et de leur union résulte l'ordre, le progrès, le libre développement de toutes les forces sociales, de la même manière que dans l'homme individu, la santé physique et morale résulte d'une étroite harmonie entre l'exercice des facultés de l'âme et les fonctions organiques du corps.

Toutefois, il se peut faire que, dans un dessein mystérieux et providentiel, l'auteur et le maître des nations ait voulu établir entre les deux patries, celle du temps et celle de l'éternité, une

1. Prêchée le jour de l'Epiphanie à la Cathédrale de Chambéry.

pénétration plus profonde, une solidarité plus intime et qu'il les fasse tendre à des fins identiques. De telle sorte que tout grand revers, tout amoindrissement notable dans l'ordre religieux, se traduise aussitôt dans l'ordre civil par une ère de ruine, de décadence, de destruction.

Ainsi le peuple juif fut un peuple *choisi*, dont *Jéhova* s'était déclaré le chef immédiat. Il avait reçu la haute mission de conserver au milieu des nations idolâtres, la foi au Dieu un et personnel et le dépôt des traditions révélées. Lorsque Israël accomplissait fidèlement sa mission, Dieu l'en récompensait par des prospérités terrestres, une gloire et des succès inouis; lorsqu'au contraire, il s'éloignait des voies de la justice et trahissait sa vocation. Dieu le frappait d'effroyables châtiments, il le livrait comme un jouet et un proie à ses ennemis. Les Romains à leur tour reçurent du Ciel la mission de préparer l'unité matérielle de l'Église en supprimant les obstacles et toutes les barrières de nationalité et de race. Dieu les laissa croître et prospérer jusqu'à ce que l'œuvre fût achevée. Après quoi, il les livra en pâture aux barbares, comme l'artiste quand il a coulé sa statue, jette au rebut le moule devenu pour lui une argile grossière et inutile.

Les nations modernes, comme les nations antiques, ont aussi une vocation spéciale; le Père céleste les a données à son divin fils en héritage, il les a constituées pour la réalisation des plans divins et providentiels de son amour. Elles coopèrent le plus souvent, à leur insu, au grand œuvre de la rédemption, et même lorsqu'elles s'égarent, elles travaillent à construire la grande trame de l'histoire humaine dont Dieu dirige les fils, et dont le dessein parfait et lumineux nous sera manifesté au jour solennel des suprêmes révélations.

Dans les siècles chrétiens, la France apparaît constamment en tête des nations privilégiées. Dieu semble l'avoir trempée d'une foi plus robuste; il lui a donné l'esprit de prosélytisme et la force d'expansion; il lui a soufflé au cœur le culte des grandes choses, l'ardeur et le génie des sublimes inspirations. — De Clovis à Charlemagne, de Charlemagne à Saint Louis et aux Croisades, des Croisades au seuil de notre siècle, du Concordat et des voûtes de Notre-Dame abritant Pie VII à la rentrée, en 1851, de Pie IX à Saint-Pierre de Rome sous la protection de nos armes, de l'érection d'un temple à Jésus-Christ sur les collines de Montmartre aux pêlérinages et à la restauration de l'enseignement chrétien par la création de cinq grandes universités catholiques, nous voyons constamment le divin et l'humain, le naturel et le surnaturel éclater dans les mêmes faits, toutes les époques de notre vie nationale s'illuminer des clartés d'en haut.

Que des sophistes aveugles contestent la vérité de ces observations, qu'ils s'étudient à altérer les grandes figures de nos annales, à obscurcir et à ravaler nos gloires, afin d'effacer de nos fronts la céleste empreinte dont le Christ les a touchés, il n'en est pas moins vrai que les destinées de la France sont indestructiblement liées aux destinées de l'Eglise. Toutes les fois que l'Eglise a été, puissante, obéie, respectée, la France qui est son bras droit a été exaltée. Chaque fois, au contraire, que l'Eglise a été opprimée, appauvrie, lésée dans sa liberté et dans ses droits, la fortune de la France a subi le désastreux contre-coup des blessures faites à la souveraineté de sa mère; déchirée par les factions, incertaine dans sa politique et dans ses conseils, elle a vu sa force chanceler, sa renommée et son prestige décroître et s'effacer.

Il est sage, il est bon, il est utile, au milieu des inquiétudes et des menaces actuelles, de détourner un instant les esprits des agitations et des sollicitudes temporelles et grossières, et de les assainir en les élevant à ces hautes et vivifiantes considérations.

Les sociétés seraient sauvées de la crise redoutable qu'elles traversent à cette heure, et la France reprendrait son rang à la tête des nations européennes, si elles comprenaient que servir l'Eglise c'est servir la patrie, et que, pour élever celle-ci au faîte de la grandeur, il n'y a pas de moyen plus sûr que d'unir constamment les devoirs de citoyen à ceux de chrétien.

A la vérité, d'autres nations schismatiques et hérétiques ont continué à prospérer politiquement, même après l'abandon de leur foi; il n'en sera jamais ainsi de la France; Dieu l'a constituée trop divinement. L'alternative glorieuse où il l'a placée de rester la fille soumise et dévouée de son Eglise, ou de déchoir et de périr, n'est-elle pas le témoignage irrécusable de sa supériorité morale et le présage assuré de son relèvement futur?

Afin de mettre cette vérité dans tout son lustre, nous exposerons dans un tableau parallèle les bienfaits que l'Eglise n'a cessé de répandre sur la France, et les services qu'aux époques signalées de son histoire, la France a rendus à l'Eglise; nous montrerons, d'une part, l'Eglise élevant la France comme l'enfant de ses tendresses, l'éclairant de ses conseils et la nourrissant des sucs de sa doctrine; et de l'autre, la France, protectrice de sa mère, suscitée de Dieu pour être son glaive et son bouclier, *l'évêque du dehors*, pour parler l'antique langage des siècles chrétiens. — En un mot, la France, telle que le Verbe incarné l'a fait jaillir de son cœur, dans le dessein de ses miséricordes; puis Jésus-Christ se servant de notre nation et la faisant grande pour l'inauguration de son règne, le triomphe de celle qu'il a établie ici-bas son épouse et sa représentante.

I. — Dès le berceau du Christianisme, dès le jour où la Religion nouvelle, sortie des plaies de l'Homme-Dieu sur les cimes sanglantes du Calvaire, illuminée des feux et des splendeurs du Cénacle, eut commencé à se répandre dans le monde afin d'éclairer de ses rayons les peuples assis dans les ombres de la mort ; dès ce moment les Gaules nous apparaissent comme une terre bénie et privilégiée.

Les prémices de la Rédemption furent portés à notre patrie par les Apôtres ou par leurs disciples immédiats. Parmi nos pères dans la foi apparaissent les favoris et les plus tendres amis du Christ. — Lazare, jeté par la tempête sur nos côtes méridionales, fonde l'Eglise de Marseille, dont il devient le premier évêque. — Marie-Madeleine choisit pour confidents de ses gémissements et de ses célestes langueurs les rochers de la Sainte-Baume, et, pendant plus d'un quart de siècle, les déserts de la Provence s'imprègnent des suaves émanations de ce parfum, dont la pécheresse oignit les pieds du Rédempteur. Toutes les gloires de l'Evangile se donnent en quelque sorte rendez-vous pour illuminer le berceau de notre foi. — Nul doute que S. Paul n'ait traversé les Gaules en se rendant en Espagne et qu'il n'y ait semé les trésors de ses prédications et de sa doctrine. — Paris eut pour premier pasteur Denys, membre de l'Aréopage, que S. Paul convertit à Athènes. Denys gouverna l'Église de Paris pendant près d'un siècle ; il en fut le flambeau par ses écrits, le thaumaturge par ses nombreux miracles, et mourut sous Trajan, à l'âge de cent quarante ans. Pendant cette vie d'une durée sans exemple dans les fastes de la chrétienté, il put redire à cinq générations l'impression dont il fut saisi à Hiéropolis, en Egypte, le jour où se produisit l'éclipse miraculeuse qui voila le ciel au moment de la Passion du Sauveur. Personne n'ignore qu'émerveillé d'un prodige qu'aucune loi de la nature ne pouvait expliquer, il s'écria : « *C'est l'Auteur de la nature qui souffre, ou c'est la machine de l'univers qui se dissout.* »

Lyon n'a pas une origine moins illustre. Cette Église qui, par sa piété et son dévouement, s'est mise à la tête du mouvement chrétien ; qui, rivalisant avec Rome par le nombre et l'importance de ses associations et de ses œuvres, a mérité d'être appelée *la seconde métropole de la charité*, eut pour fondateurs et pour premiers évêques les disciples de S. Jean. — Par Pothin, par Irénée, par Polycarpe, elle se glorifie de remonter en ligne directe jusqu'au chantre du Verbe incarné, à l'apôtre bien-aimé de l'Homme-Dieu, qui, durant la dernière cène, reposant sa tête sur la poitrine de son divin Maître, s'abreuva à longs traits aux sources embrasées du divin amour. Comme si tant de grâces et tant de faveurs ne pouvaient suffire à consacrer cette terre des

Gaules que Jésus-Christ prédestinait à devenir un jour son plus beau fleuron, pendant trois siècles des multitudes de martyrs l'arrosèrent de leur sang. — Les amphithéâtres d'Arles, de Lyon, d'Autun, de Nîmes rivalisent en scènes d'héroïsme et de courage avec le Colysée de Rome. — Autun voit le martyre de S. Symphorien, Lyon celui de Ste Blandine, Toulouse celui de S. Saturnin. On eût dit que le Christ voulait retremper notre sol avant de lui laisser produire ses fruits de génie et de sainteté ; qu'il avait décrété de n'en prendre possession que lorsque les ossements et la poussière des martyrs, en lui donnant comme un nouveau vêtement, l'auraient rajeuni et transfiguré dans la mort et dans la charité.

Cependant dès le IVe siècle, l'empire romain s'affaissait sous le poids de sa décrépitude. La civilisation de Cicéron, d'Auguste était devenue une curée que se disputaient les farouches enfants du Nord, dévorant en une seule orgie les richesses accumulées par huit siècles de science et de génie. — L'ascendant moral de l'Eglise, la majesté de Dieu, rayonnant sur le visage austère des Pontifes, sont la seule force qui impose le respect et l'effroi aux hordes envahissantes. — Les noms de S. Loup, de Troyes ; de S. Germain, de Paris ; de Ste Geneviève, la douce et pudique vierge de Nanterre, s'offriront éternellement comme l'idéal de l'intrépidité chrétienne, unie à la piété et à l'innocence. Dans le souvenir impérissable des peuples, ils seront à jamais unis à ce que le patriotisme et le courage civil, rehaussés de la foi, ont entrepris de plus héroïque et de plus touchant.

Attila, le plus redouté de ces chefs barbares, allait livrer une ville au sac de ses soldats. L'évêque se présente à lui revêtu de ses habits pontificaux : « Qui es-tu, lui dit-il, ô toi ! pour vaincre tant de rois et détruire tant de villes? — Je suis, répond le chef barbare, celui que l'on appelle le *fléau de Dieu*. — Eh bien, Attila, fléau du Dieu que je sers, dit l'évêque, entre et souviens-toi de ne faire que ce que t'a permis le Dieu qui te gouverne. » Attila entra et épargna la ville. Cet évêque s'appelait *Loup*, mais comme l'observe son naïf chroniqueur, il n'avait de rude que le nom, en réalité *il était le plus doux et le plus aimant des hommes*.

Vers le même temps, la ville d'Orléans fut assiégée par les Huns. Elle avait pour Évêque le bienheureux Aignan, homme d'une éminente sagesse et *d'une honorable sainteté*. Attérés, éperdus, les habitants demandent à grand cris à leur Pontife ce qu'il ont à faire ; celui-ci se met à prier, et il leur dit : « Regardez du haut du rempart de la ville, si la miséricorde de Dieu vient à notre secours. » Or, regardant du haut des murs, ils ne voient personne. Alors ils implorent la miséricorde de Dieu avec une nouvelle

ferveur et de plus grandes lamentations. Leur oraison finie, ils regardent une seconde fois par l'ordre du vieillard, et ils aperçoivent au loin comme un nuage qui s'élevait de la terre : — c'est le secours du Seigneur, s'écrie le Pontife. — En effet, c'était Aétius qui accourait vers la ville à la tête de son armée, renversait et repoussait l'ennemi, et la ville fut délivrée par l'intercession de son saint Pontife.

La prière, la confiance en Dieu et en l'avènement de son règne ont été de tout temps le salut et le ferme rempart de la France. Il serait aisé d'établir que toutes nos grandeurs nationales ont eu pour point de départ un acte héroïque de religion, un éclatant hommage rendu à Jésus-Christ et à son Eglise ; je ne citerai qu'un exemple connu et à jamais populaire :

Vers l'année 340, un soldat, sans fortune et sans nom, traversait les forêts de la Pannonie ; il n'appartenait encore qu'à demi à l'Eglise chrétienne, il était simple catéchumène et seulement initié aux premiers rudiments de notre foi. Un mendiant, demi-nu et grelottant de froid, se présente à lui. Le soldat, ému de pitié, se met à partager avec le pauvre le seul bien qu'il possède en ce monde : il divise avec son épée son manteau et en cède la moitié. — C'était une acte héroïque, le catéchumène faisait l'aumône non pas de son superflu, mais de ce qui lui était strictement nécessaire. — La nuit qui suivit cette bonne action, le soldat vit en songe le Verbe de Dieu couvert du lambeau d'étoffe qu'il avait détaché de ses épaules, et il l'entendit disant à ses anges : « Martin, encore catéchumène, m'a revêtu de ce manteau : *Martinus adhuc catechumenus hac veste me contexit.* »

On pouvait, dès lors, prévoir que le néophyte, qui avait enveloppé Jésus-Christ du manteau de sa pauvreté, serait un jour appelé à le manifester dans sa gloire, à l'engendrer par sa parole dans une multitude d'âmes. Cet homme, qui s'était uni d'une étroite fraternité avec le Christ, fut plus tard l'intrépide défenseur de sa Divinité contre l'hérésie d'Arius. Ensuite, il parcourut la Gaule idolâtre, et, la hache à la main l'Evangile sur les lèvres, il renversait les autels druidiques, il purifiait les forêts et les rives des fleuves en les peuplant d'églises et de monastères. Après sa mort, il continua à se montrer grand thaumaturge, et il fut le sauveur de son peuple.

A deux reprises, les hordes barbares, celle des musulmans d'abord, celle des Danois ensuite, se brisèrent terrifiées et frémissantes au pied de la châsse de Saint-Martin. Un jour, de retour dans ses foyers, le chef d'une de ces expéditions retraçait à son roi barbare les péripéties de ses armes, et il disait : « La nation est vaillante, mais j'ai trouvé plus de résistance parmi ses morts que parmi ses vivants. » — Si l'on voulait remonter à

l'origine des choses, on reconnaîtrait peut-être que c'est au Verbe de Dieu et au lambeau d'étoffe dont Martin l'avait revêtu, que notre patrie est redevable, en partie, de sa vocation au Christianisme et des biens précieux qui en ont été le résultat et le couronnement.

Cependant ces Gallo-Romains et ces clans de barbares, épars sur notre territoire, n'étaient pas encore la France.

Seule, la monarchie était susceptible d'assimiler et de fondre en une même unité politique ces races divisées et ennemies. Il fallait qu'elle se fît l'âme de la nation, en en condensant l'esprit, la vie et toutes les inspirations. — La noble lignée de nos rois ne fut pas le fruit des suffrages et des acclamations d'une assemblée de *Mars*, elle n'eut pas ses origines sur un champ de bataille : elle naquit dans un baptistère. — Clovis, dans les plaines de Tolbiac, voit tout à coup ses bataillons fléchir; il se sent inspiré d'invoquer le Dieu dont son épouse lui a vanté la puissance. La victoire ayant suivi sa prière, il court se prosterner devant l'évêque Remi. « Doux Sicambre, lui dit le Pontife, adore ce que as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Ce roi, cette reine, cet évêque, c'étaient la France qui, sous l'effusion de l'esprit et de la lumière d'en haut, naissait à la foi et à la civilisation. Et lorsque, le lendemain, Clovis, entendant le récit de la Passion du Christ, tirait son épée et s'écriait, dans son style barbare de germain : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » — N'était-ce pas le caractère national, mélange de fierté et de tendresse, qui s'épanouissait dans cet élan sublime et généreux ?

Depuis ce jour, malgré des déviations, hélas trop fréquentes, la fibre catholique n'a cessé de tressaillir dans l'âme de la nation aux heures solennelles; à toutes les époques de crise et de convulsion, lorsque toute vie religieuse semblait dévorée par la frivolité des mœurs et par un scepticisme railleur, c'est encore par une assistance du ciel et sous l'action d'un souffle sorti du cœur maternel de l'Eglise que la France s'est relevée.

Au XII[e] siècle, la féodalité guerroyait sans justice et sans trève. C'était la barbarie avec ses oppressions et ses violences, qui renaissait derrière ces manoirs et ces tours crénelées. Un pape sonne l'heure de la régénération et du réveil. La parole d'un moine, brûlante et remplie de foudres et d'éclairs, enlève d'un bond la nation à ses rivalités et à ses discordes. L'espérance de racheter le tombeau du Christ, en arrachant l'Orient à la corruption et aux ténèbres, suscite dans tous les rangs, dans tous les âges, dans tous les sexes un enthousiasme et une ardeur indescriptibles. — On aurait dit que le cœur du Christ remuait la nation jusque dans ses entrailles, qu'il la soulevait dans ses plus intimes profondeurs, comme la tempête soulève l'océan, et l'emportait vers des

régions et des destinées inconnues, aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut, Dieu le veut!*

Sans doute, les succès attendus n'ont pas couronné ces expéditions hardies et lointaines. La plupart d'entre elles ont abouti à des catastrophes et à des désastres; mais pour juger sainement les faits humains, il faut les considérer dans leur but final et providentiel. « Aucune croisade n'a réussi, a dit de Maistre, mais prises dans leur ensemble, elles ont toutes réussi. »

En définitive, elles ont arrêté la marche progressive et envahissante du mahométisme. Elles ont tué le croissant dans les plaines de la Palestine, comme plus tard les *géants* de la Vendée ont tué la révolution. A partir des Croisades, la puissance musulmane, prépondérante depuis quatre siècles, est passée à l'état de *momie*, et si elle a vécu jusqu'à ce jour, c'est grâce au *galvanisme* que lui applique la diplomatie européenne. — En outre, ces guerres poétiques et aventureuses ont allumé dans notre race française cette élévation de sentiment, cette fierté chevaleresque, dont saint Louis a été le type le plus élevé. La sève chrétienne et l'enthousiasme de la foi se sont réveillés avec une ardeur et une fécondité qu'on n'avait jamais vues. L'héroïsme des zouaves du Pape dans les plaines de Castelfidardo et sur les collines de Mentana, la fermeté invincible des soldats du *Sacré-Cœur* dans l'armée de la Loire et à la bataille de Patay, sont autant de témoignages que le génie des grandes choses n'est pas éteint parmi nous, et que le sang généreux des Baudouin et des Godefroi n'a pas cessé de bouillonner dans les veines de leurs enfants.

La France, à l'époque des Croisades, se montra la phalange avancée et la garde d'élite du Très Haut. En récompense, Dieu ne l'a pas délaissée dans les jours orageux et mauvais.

Par trois fois depuis S. Louis, la France a vu son existence en péril; elle a subi des épreuves redoutables, dont elle n'a échappé que par miracle.

Au XIVe siècle, elle se vit menacée dans son unité politique; au XVIe siècle dans sa foi religieuse, au XVIIIe siècle dans son organisation et dans les principes constitutifs de sa vie sociale, et, chaque fois, dans ces graves circonstances, la France a été l'objet d'une intervention manifeste du Ciel : elle a vu le bras du Très Haut se déployer d'une manière éclatante pour la sauver.

Au XIV siècle, la France fut menacée dans son unité politique.

Ce sont des dates à jamais néfastes que celles des années 1426 et 1427. L'étranger s'était fait couronner dans la capitale; Charles VII n'avait plus en son pouvoir que la ville de Bourges. Les grands, l'armée, les ordres de l'Etat étaient frappés de découragement et de stupeur. La royauté se trouvait avilie. Mais Jésus-

Christ, dans les hauteurs des cieux, n'avait pas ratifié l'indigne traité de Troyes, qui faisait de la France une province anglaise. — Pour la sauver, il lui plut de se servir des mêmes forces qui avaient présidé à sa formation et à son berceau. S[te] Geneviève et S[te] Clotilde avaient entrelacé leurs mains pour conduire Clovis au baptistère de Reims; une autre vierge sera suscitée pour amener le roi dans la vieille basilique, où l'huile sainte, en coulant sur son front, fera renaître dans son âme la force et la magnanimité des héros de sa race.

Je ne sais si, dans toute notre histoire, il apparut jamais une figure plus belle, plus douce et plus vaillante que celle de Jeanne d'Arc. Seul, le Christianisme, en exaltant la fille et la mère dans la personne de Marie, est parvenu à encadrer les traits de la Vierge dans la physionomie de la guerrière, et à réaliser un type, que n'aurait jamais osé rêver la poésie antique, celui de la *femme-soldat;* sublime et merveilleux mélange de vaillance et de tendresse, de fougue et d'énergie guerrière, unie à la grâce la plus exquise, à la pudeur la plus céleste et la plus immaculée.

Quel spectacle plus ravissant que celui de cette jeune fille simple, bonne, naïve, mue par l'unique désir de rendre gloire à Dieu, et de sauver sa patrie d'une humiliation et d'une ruine sans remède !

Elle ne sait que prier, filer la laine, conduire son troupeau, se réunir avec ses compagnes au pied de N. D. du Chêne; des voix étranges et mystérieuses se font entendre à elle. S[te] Catherine et S[te] Marguerite lui apparaissent et lui révèlent sa mission. L'humble villageoise abandonne aussitôt son toit de chaume. On la voit chevaucher à la tête des hommes d'armes.... Debout sur les ruines fumantes d'Orléans, elle apparaît comme l'ange des batailles. Son étendard d'une main, l'épée de S[te] Catherine de Fierbois de l'autre, elle foudroie l'armée ennemie, renverse les forteresses, replace sur le front du roi une couronne jusque là déshonorée, et force l'Anglais en déroute à lâcher sa conquête[1].

Cette bergère pieuse et modeste, accomplissant en quelques mois ce qu'avaient vainement tenté les efforts de tout un peuple, ne personnifie-t-elle pas l'antique alliance de l'Eglise et de la France? S'il est vrai que Germain et S. Remi peuvent être réputés les Noë et les Moïse de la Monarchie; si Clovis et Charlemagne en ont été les Josué; si la vieille cathédrale, où se conservaient le Chrême et la S[te] Ampoule peut être considérée comme l'Arche du Testament, Jeanne d'Arc, à son tour, se dessine comme un arc-en-ciel radieux, illuminant de ses doux reflets l'horizon agité de notre histoire. Il ne manquait à la beauté et aux gloires de l'héroïne

1. Mgr Mermillod, *Panégyrique de Jeanne d'Arc.*

que « ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé, que le malheur ajoute à la vertu. »

La postérité lui eût décerné moins d'admiration et moins d'amour, si à ses palmes de guerrière, à sa couronne de vierge, elle n'avait ajouté l'auréole et l'éclat du martyre. Sur les bûchers de Rouen, elle ne parut ni moins intrépide, ni moins majestueuse qu'au milieu du cliquetis des camps et de la fumée des combats... La voyez-vous offrant en sacrifice à Dieu la fleur de sa jeunesse, l'innocence de son âme, les solitudes et les champs de Veaucouleurs, qu'il ne lui sera plus donné de revoir.... Puis, au milieu des vociférations qui retentissent autour d'elle, des tourbillons de fumée qui la dérobent aux spectateurs, elle fait entendre un dernier cri; ce cri est un pardon pour ses bourreaux, une prière et une bénédiction pour la France.

Au XIVe siècle, la France avait été menacée dans son unité politique; au XVIe, elle le fut dans sa foi religieuse.

Le protestantisme avait séduit l'Allemagne, le Danemarck, l'Angleterre. L'esprit français, par sa mobilité, son génie aventureux, ses goûts d'indépendance, était plus exposé que d'autres à se laisser fasciner par les nouvelles doctrines. L'hérésie parlait la même langue. Genève, sa métropole et sa forteresse, n'était qu'à deux lieues de la frontière. Quelques-uns des chefs et des plus ardents sectaires appartenaient à notre patrie par la naissance; l'erreur avait infecté de ses poisons la race de St Louis, et l'héritier de la couronne était huguenot. — Le peuple français fut sublime alors. Il se ressouvint de l'honneur et des serments de son baptême, et cette fois son suffrage fut l'écho de son âme, l'éclatante expression de son amour et de sa fidélité. Magistrats, prêtres, artisans, hommes de tout état et de toutes conditions, s'unissent avec un élan indescriptible pour repousser ce *néo-christianisme* introduit par fourberie et par ruse, ce culte tyrannique, ennemi de toute poésie, de tout instinct généreux, et qui eût étouffé, sous son dogmatisme ombrageux et étroit, la sève et le génie du caractère national.

Que l'histoire se montre sévère dans ses jugements; qu'elle flétrisse des crimes individuels et isolés; qu'au milieu de l'exaltation et de l'effervescence produites dans les esprits par les grands intérêts qui étaient alors en cause, elle signale des excès et des emportements regrettables, nous ne le contesterons pas. — Dans tous les temps, on a vu les passions humaines se mêler aux causes les plus légitimes et les plus saintes. — Peut-on raisonnablement prétendre qu'au milieu de ces grandes crises, sur des multitudes innombrables, il ne se trouve aucun homme outrepassant la ligne du devoir, ou entraîné à faire usage des moyens

et des représailles que la justice et la religion réprouvent. Les événements de l'histoire, pour être jugés sainement, doivent se considérer de haut et dans leur ensemble. La moralité de certains faits humains se déduit surtout des causes qui les font naître et de la fin à laquelle ils tendent. Ce qu'il nous convient de dire, c'est que, si dans cette circonstance le peuple français ne s'était ligué pour la défense des droits de sa conscience et de l'intégrité de sa foi, personne ne peut fixer avec précision la profondeur de la déchéance qui aurait suivi son apostasie et son égarement; mais ce que l'on peut affirmer comme certain, c'est que la France, devenue protestante, n'aurait pas vu se lever le XVIII° siècle avec ses merveilles et ses splendeurs; elle n'aurait pas eu sa pléïade de génies et de grands orateurs; elle n'aurait possédé ni les Descartes, ni les Bossuet, ni les Fénélon, ni les Vincent de Paul; elle n'aurait pas vu se développer dans son sein ce mouvement intellectuel, cette expansion prodigieuse de charité, ces institutions et ces innombrables œuvres qui, de notre patrie comme d'un centre fécond, ont étendu leur réseau sur les deux hémisphères, portant partout, avec les lumières du vrai christianisme, les richesses et le flambeau de la civilisation. Le cœur de la nation se serait desséché et flétri au souffle âpre et dissolvant de l'esprit puritain. La France calviniste ne serait jamais devenue la France missionnaire et apôtre.

Maintenant, serait-il vrai que Henri IV se soit hypocritement agenouillé pour ramasser une couronne, qu'il ait prononcé cette parole : « *Paris vaut bien une messe.* » — Peu importe; si Paris valait une messe, c'est que la France était restée catholique, et le soldat huguenot sentait lui-même qu'il ne serait salué héritier légitime, que lorsqu'il aurait prêté serment au Dieu de Charlemagne, de St Louis.

Noblesse exige, et cette succession de faveurs insignes réclamait de la nation une fidélité correspondante.

Or, il y eut un jour où un vertige de blasphème et une ivresse d'enfer lui montèrent au cœur. Elle retourna contre son Christ les dons qu'elle avait reçus de lui pour porter le règne de Dieu aux peuples moins avancés; l'athéisme bel esprit fut acclamé dans les académies et dans les salons; les hommes qui conduisaient le char de l'Etat, qui étaient à la tête de l'opinion et du pouvoir, se firent les instruments ou les complices de cette guerre infernale.

Ils y déployèrent tout ce que le caractère et le naturel français possédaient d'influence communicative, de sel caustique et gaulois, de verve incisive et railleuse. On ne daigna pas faire l'honneur au Christianisme de l'attaquer par la discussion et comme une chose sérieuse. L'expérience des siècles passés avait appris

que la violence ne servait qu'à lui donner plus d'autorité et plus de force, on résolut cette fois de le renverser par le persiflage et le rire.

Le crime était immense. Il demandait une expiation proportionnée, et ici, je ne parlerai ni de l'ange exterminateur atteignant à tous les rangs et à tous les degrés de la hiérarchie, ni des assassinats juridiques, ni des noyades, ni du fatal couperet fauchant les têtes les plus illustres, pêle-mêle avec celles des régicides et des malfaiteurs..... Il fallait d'autres représailles à la justice de Dieu.

La raison humaine, en s'émancipant de la loi divine, s'était adjugé une sorte d'apothéose ; il fallait montrer à la terre que cette même raison, cessant de s'éclairer du flambeau de la révélation, n'est plus qu'une divinité bestiale.

Un jour les portes de nos cathédrales s'ouvrirent ; la débauche, dans son expression la plus éhontée et la plus brutale, apparut debout sur le tabernacle de l'autel et, aux pieds de cette idole d'ignominie et de fange, une nation était agenouillée dans la personne de ses mandataires et de ses chefs officiels. Cette nation, était la France.....

Jamais, depuis dix-huit siècles, aucun peuple n'avait été flétri d'un tel stigmate ; jamais, depuis le Calvaire, aucune fraction de l'humanité n'avait vu s'amonceler sur elle des ténèbres plus épaisses et plus dégradantes. Ah ! les pierres de nos basiliques durent frémir d'horreur ; nos saints protecteurs dans le ciel, se voiler la face ; le passé, le présent, tous les siècles glorieux de notre histoire, s'unir dans le même cri d'épouvante et dans une immense et solennelle protestation.

Laissez passer la justice de Dieu, c'est maintenant le tour de la miséricorde.....

Voyez-vous celle-ci qui descend du ciel et se penche sur le front de la nation pour essuyer la boue et le sang qui la souillent..... Voyez-vous apparaître ces écrivains de génie, ces publicistes profonds, ces orateurs inspirés qui, dans leurs poésies, leurs discours, leurs savantes controverses, démontrent avec éclat la vérité de cette foi catholique que l'on avait voulu détruire. Ils réfutent les calomnies et les fausses assertions par les témoignages de l'histoire ; ils dissipent les efforts de l'astuce et de la haine en énumérant les bienfaits du *Christianisme*, en exposant les œuvres surnaturelles et héroïques qu'il a opérées ; ils établissent hautement que la religion est le sel et l'arome de la terre, que seule elle a la force de donner aux peuples la vie et la sécurité.

En même temps les temples s'ouvrent. Les débris du sacerdoce, retrempés par la souffrance et l'exil, reparaissent environnés de l'honneur de leur pauvreté et de la majesté de leur martyre. Le

peuple, désabusé des iniquités et du mensonge, s'empresse de tendre les mains à l'ancien culte de ses pères, qui lui apporte de nouveau, force, résignation et lumière.

Alors s'accomplit l'acte le plus important et le plus réparateur de notre siècle.

Dieu, qui parfois se cache et souvent reparaît suivant ses desseins, suscite alors un homme qu'il dote du génie; il attache la victoire à ses aigles et, veut qu'à son commandement toute la terre fasse silence.

Ce conquérant comprend que, pour affermir son trône, il faut l'appuyer sur l'autel, et que l'ordre public ne sera jamais solidement assis, si une puissance, parlant au nom de Dieu, ne fait pénétrer dans les esprits les idées d'ordre, de justice et de respect.

Debout, au milieu du grand cataclysme social qui, en engloutissant nos institutions, avait opéré tant de ruines, il cherche les débris épars qui ont survécu au naufrage; ses mains rencontrent une couronne et un sceptre, mais la couronne est trop étroite pour sa tête, le sceptre trop léger pour son bras. Il courbe de nouveau sa taille de géant, et, au milieu de ce chaos et de ces épaves amoncelées, il découvre un morceau de bois rude et sanglant, c'est la croix.... Il se ressouvient de la puissance civilisatrice de ce signe chrétien, il le place sur le dôme des palais et des temples, en lui disant : « A toi de nous sauver, ô croix, toi qui porta dans tes bras le Sauveur et le libérateur du monde ! »

Ce conquérant, comme on le sait, ne réalisa pas les espérances que les débuts de son règne avaient fait pressentir. Appelé à être l'instrument et le ministre du Très-Haut pour l'exaltation de son règne, il fut l'oppresseur et le fléau des peuples chrétiens. L'Église, à peine sortie des persécutions sanglantes, se vit menacée dans sa liberté, en butte aux vexations, aux menées artificieuses et occultes d'une politique byzantine et tracassière.

Toutefois, si la reconnaissance était destinée à périr un jour dans le cœur des hommes, jamais elle ne périra dans le cœur de l'Église. Quelque inexcusables que puissent paraître les usurpations et les sacrilèges attentats du prince dont je parle, on ne saurait oublier que, sans lui, la religion catholique ne serait jamais redevenue le culte officiel de la France.— Au dire du saint et vénéré Pontife qui daigna le consoler de ses bénedictions sur le rocher dévorant de son exil, ce service signalé rendu à la cause du Christ, en relevant publiquement les autels, pèsera, peut-être, d'un plus grand poids dans les balances de la miséricorde que les égarements de l'orgueil et de l'ambition n'ont pesé dans celles de la justice. Les conquêtes et l'enivrement des passions n'ont laissé que des traces éphémères. Le Concordat de 1802 est

demeuré pour l'Eglise le point de départ d'une nouvelle ère de régénération et de vie. On l'a appelé le *baiser de réconciliation et d'amour donné par Jésus-Christ à la France.*

II. — Plus d'une fois, dans la période quinze fois séculaire de son histoire, la France a imité l'ingrate Jérusalem par son opposition au règne de Dieu; par son infidélité à sa mission, elle s'est attiré les disgrâces du Ciel et a amassé sur sa tête d'effroyables châtiments.

Toutefois, il importe de le constater; même aux époques de ses chutes les plus profondes et de ses plus tristes déviations, elle n'a jamais déserté d'une manière absolue son rôle providentiel; elle a constamment rendu à la cause de l'Eglise quelques-uns de ces services qui intéressent Dieu à la conservation d'un peuple, et lui font fermer les yeux sur les emportements accidentels et sur les ingratitudes momentanées.

La France, avons-nous dit, a été conçue dans le cœur du Christ, elle a été élevée sous les ailes de sa tendresse... Elle est la fille des Saints, *filii Sanctorum sumus;* son baptême, la conversion de ses premiers chefs, l'assistance et les bénédictions surhumaines qui l'ont accompagnée au milieu des périls et dans les épreuves de son adolescence, ont été le fruit des prières, des larmes, des austérités des Germain, des Aignan, des Clotilde et des Radegonde.

Les Papes et les Evêques ont été ses *mentors* et ses instituteurs; une fois que la nation eut grandi et qu'elle fut parvenue à la maturité, elle n'oublia pas sa dette de reconnaissance et d'amour; elle l'acquitta avec une munificence digne d'elle, en instituant la Papauté temporelle et en plaçant de ses mains le diadème de la souveraineté sur le front de sa mère.

Afin de comprendre toute l'importance de ce service, il faut se transporter par la pensée à l'époque où l'Empire romain, miné par sa corruption, énervé par son sensualisme et son luxe, s'écroulait sous le poids de sa propre décrépitude, plus encore que sous les tempêtes des invasions barbares. Au milieu de ce branle-bas de toutes les institutions, l'Europe n'offrait plus que le spectacle d'une inénarrable désolation. L'Eglise seule, par le prestige de sa puissance morale, parvint à maintenir debout les principes du droit et de la justice et à inspirer le respect et la modération à ces hordes tumultueuses et indisciplinées.

Cependant l'Espagne et le midi de la Gaule étaient infectés par l'hérésie arienne; l'Allemagne et le nord de l'Europe demeuraient idolâtres; l'Orient, se débattant dans des questions de mots et des arguties théologiques, rejetait avec ombrage la suprématie spirituelle de Rome, et, dans la Haute-Italie, les chefs Lombards.

avides, rapaces, convoitant Rome pour capitale, ne cessaient de *mordre et de lacérer la sainte Eglise.*

Au sein de ces grandes crises, au milieu des spasmes et des convulsions de l'Europe en fermentation et en travail, Charlemagne a la gloire d'être l'*Evêque du dehors,* le bras droit de l'Eglise; il met à son service ses armes et sa puissance, afin de l'aider à susciter de ce chaos et de ces ténèbres les splendeurs d'une société nouvelle. Ce sera son éternel honneur d'avoir su comprendre que l'empire ne pouvait renaître dans son lustre qu'en entrant dans une nouvelle phase; qu'il fallait, pour le salut et le progrès de l'humanité, que l'épée et le sceptre consentissent à s'incliner devant la croix, et que, jamais du sein de ces éléments disparates et confus, on ne ferait sortir une civilisation féconde et vigoureuse, à moins que le Christ, dans la personne de son Vicaire, ne fût placé sur les cimes de l'humanité, mis à la tête de la politique et des affaires humaines.

Déjà une sympathie touchante, une inébranlable confiance s'était établie entre les Papes et les chefs de la nation franque. Lorsque les Pontifes romains étaient spoliés, proscrits, qu'ils avaient l'âme navrée de douleur, ce n'était plus vers Constantinople, mais au delà des Alpes qu'ils tournaient leur cœur et leurs espérances.

Au baptême de Clovis, le Pape Anastase écrivait : « Le siège « de Pierre se réjouit en voyant une grande nation venir à lui; « vous serez notre bonheur et notre couronne, glorieux et « illustre fils, comblez de joie votre mère et soyez pour elle « une colonne de fer. »

Grégoire IX écrivait à S. Louis : « La France a été distinguée « entre tous les peuples par une prérogative d'honneur et de « grâce. Il est manifeste que ce royaume béni de Dieu a été « choisi par notre Rédempteur pour être l'exécuteur spécial de « ses divines volontés. Jésus-Christ l'a pris en sa possession « comme un carquois d'or, d'où il tire des flèches choisies « qu'il lance avec la force irrésistible de son bras pour la « protection de la liberté et de la foi de l'Eglise, le châtiment « des impies et la défense de la justice. »

Toute la mission, toutes les gloires, toutes les destinées de notre patrie se résument dans cette parole sortie des lèvres de l'organe de toute vérité sur la terre.

La nation avait reçu son baptême sous Clovis, en 497. Trois cents ans plus tard, en 754, le 6 janvier, anniversaire du jour où l'enfant de la crèche fut adoré par les rois d'Arabie, la France eut son Epiphanie.

L'Epiphanie de la France, la voici :

Le petit-fils de Charles Martel, encore enfant, mais déjà couronné du laurier de vingt victoires est désigné par son père

Pépin pour recevoir, à la descente des Alpes, le Pape Etienne, qui venait en France implorer des secours. L'héritier de la plus fameuse dynastie descend de cheval, il se prosterne avec son escorte devant le successeur du Dieu de paix et, saisissant la bride de la haquenée du Pape, comme l'aurait fait un simple écuyer, il fait à pied, à ses côtés, toute la distance comprise entre Saint-Maurice, en Valais, et Ponthieu, en Picardie. Cette scène touchante et sublime nous émeut, à la distance de plus de mille années. N'est-elle pas l'indice de l'avènement d'un monde nouveau, le prélude de cet héroïque moyen âge, dont les œuvres et les institutions se rapportaient immédiatement à la gloire du Christ, et où les empereurs les plus renommés n'aspiraient qu'à être ses vassaux et ses lieutenants ?

Libre, sans doute, au rationalisme étroit et ennemi du surnaturel, de sourire de pitié et de traiter d'ignorants et de barbares ces siècles admirables où les têtes les plus augustes se faisaient gloire de s'incliner devant Celui par qui règnent les rois. Il n'en est pas moins vrai que le fils de Pépin, en honorant le Pape et en rendant dans sa personne au Verbe incarné, ce qui est dû au Verbe incarné, obtiendra en récompense une gloire et une illustration que jamais avant lui aucun autre prince n'a obtenue. A son souvenir se rattachera tout ce que la civilisation chrétienne a opéré de plus généreux et de plus fécond. La postérité lui décernera le titre de grand, le saluant comme le type le plus parfait de la majesté royale unie au génie et à la foi.

Apprenez, par cet exemple, ô princes, ô magistrats et vous tous qui, à un degré quelconque, êtes investis de la puissance publique, que *servir Dieu c'est régner*, et que tout ce que vous décernerez à la divine Epouse de Jésus-Christ en respect et en tendresse filiale, Dieu vous le rendra, souvent dès ici-bas, en succès, en considération et en triomphe.

Lorsque plus tard, ce même fils de Pépin, appelé Charlemagne, se rendra de nouveau à Rome, et que prosterné devant la majesté de Dieu personnifiée en son vicaire, il recevra du siège apostolique, avec le sceptre et la couronne, l'*onction, l'honneur et le nom de l'office impérial pour la défense de l'Eglise*, et que, revenu en France, il inscrira en tête de ses capitulaires ce magnifique préambule : « Notre Seigneur-Jésus-Christ régnant, « moi, Charles, par la grâce et par la miséricorde de Dieu, « dévot défenseur et très humble auxiliaire de l'Eglise » ; par cet humble et religieux hommage de soumission et de dépendance vis-à-vis du siège de Pierre, amoindrira-t-il son autorité,

obscurcira-t-il le lustre de sa couronne ou l'éclat projeté sur son nom par la gloire de ses conquêtes? Non; mais il ne déchoira pas plus dans l'admiration que Godefroy de Bouillon, le jour où, recevant à Jérusalem la royauté, du suffrage de ses compagnons d'armes, il s'écria : « Jamais je ne ceindrai un « diadème d'or dans ces lieux où mon maître a ceint un « diadème d'épines. »

En affranchissant le Pape, en l'exaltant au dessus des autres rois, en l'investissant d'une suprématie d'honneur et de juridiction sur les choses temporelles et civiles, Charlemagne fonda sa dynastie et l'éleva à l'apogée de la grandeur. En réalité, ce fut la France qu'il porta au faîte de la civilisation, qu'il mit à la tête de la politique et des affaires humaines [1].

Heureuse la France, si elle s'était constamment ressouvenue que c'est aux clartés de l'enseignement chrétien, au foyer des ardeurs et des inspirations catholiques que, ses grands souverains et ses chefs de race royale ont puisé le génie et la science du gouvernement; qu'aux mêmes sources s'est allumé ou retrempé le courage des du Guesclin, des Bayard, des Turenne et de tous ces grands capitaines dont notre Patrie est si fière. — Et, si aujourd'hui, malgré des défections lamentables, la France, abaissée et appauvrie, est encore, à d'autres points de vue, entre tous les peuples chrétiens le plus clairvoyant et le plus judicieux dans ses conseils, le plus ferme et le plus désintéressé dans ses résolutions, c'est que, de toutes les nations de l'Europe, la France est celle qui possède une conscience plus intime de sa mission. Un instinct irrésistible et secret ne cesse de lui crier au cœur qu'elle est l'épée et le bras droit de ce vaste corps mystique dont Jésus-Christ est la tête dans le ciel, et dont Rome est le cœur sur la terre.

Certes, la vraie France n'est pas cette France frénétique et

1. Charlemagne fut le premier prince qui reçut du Pape le titre d'Empereur des Romains. En vertu de ce titre, l'empereur prenait en charge la tutelle, la protection et la défense même à main armée du Pape et de l'Eglise. Choisi ou du moins agréé et couronné par le Pape, l'empereur est le bras, le glaive de l'Eglise, et de prières spéciales, qui placent son nom sur toutes les lèvres chrétiennes, demandent pour lui chaque jour des armes célestes, la vertu, la puissance, la victoire sur les ennemis de la paix. L'empereur est encore appelé dans la langue ecclésiastique *l'évêque du dehors*; cette expression date du Concile de Nicée. Constantin présent dans cette auguste assemblée et voulant faire entendre aux évêques qu'il n'était au milieu d'eux que pour maintenir l'ordre et assurer la liberté de leurs délibérations, leur dit : « Moi aussi je suis évêque, mais *évêque du dehors.* » A ce titre, l'empereur reçoit le serment des Romains, sauf la fidélité qu'ils doivent au Souverain Pontife, leur seigneur temporel. Cette qualité d'empereur ne constitue donc pas au prince investi de cette dignité des sujets proprement dits. Elle n'amoindrit en rien l'indépendance et le pouvoir de la Papauté. Que penser donc de la doctrine étrange de Napoléon Ier qui, au moment où il s'emparait de la ville de Rome, la regardait comme ayant été donnée en fief par Charlemagne ? L'histoire accable cette interprétation de tout le poids de ses démentis.

boulevardière qui se repaît de mensonges, se prétendant au dessus de Dieu, affranchie de tout devoir, parce qu'elle vocifère avec rage et qu'elle se répand en bravades fanfaronnes et impies. — Cette France vénale et corrompue, prend son mot d'ordre à l'étranger ; elle spécule sur nos désastres et sur nos calamités; l'intrigue et la trahison sont ses armes familières ; elle n'a d'autre but que de satisfaire ses convoitises *d'argent*, ses haines irréligieuses et antinationales. Mais, à côté de cette France dégénérée, plus bruyante que nombreuse, il y a la vraie France, celle qui prie et qui espère... celle dont le cœur a des vibrations et dont l'âme tressaille au souvenir de toutes les traditions d'honneur, de loyauté. Cette France-là, quand il s'est agi de soutenir la justice d'une grande cause, n'a jamais mesure ses sacrifices et son dévouement.... Elle a couru former un rempart autour du trône ébranlé du Souverain Pontife. Dans les bassins de la Loire, elle arborait sans rougir la bannière du Sacré-Cœur. Pendant toute la durée de l'invasion prussienne, elle a su, comme les Macchabées, mourir dans sa simplicité [1]. Durant toute la durée de l'invasion prussienne, elle a offert son or et son sang le plus pur, afin de sauver l'honneur du nom national, d'arracher à l'ennemi les lambeaux de notre territoire aux deux tiers envahi. Cette France dont je parle est toujours digne de Charlemagne et de S. Louis, et ce n'est pas dans ses mains que se brisera la chaîne de nos glorieuses traditions [2].

Passons à un autre ordre de considérations.

Depuis quinze siècles, l'Eglise chrétienne a régénéré le monde par ses ordres monastiques, par ses missions et par ses écoles. Or, c'est sur le sol français que le plus grand nombre des ordres monastiques d'Occident sont nés, ou qu'ils se sont développés, ou qu'après des périodes de relâchement et de dégénérescence, ils sont revenus puiser leur discipline, leur sainteté primitive. — Dès le XII° siècle, Bruno et ses compagnons choisissent pour retraite le Haut-Dauphiné et les vallées alpestres de la Chartreuse ; depuis ce jour, dans ces âpres solitudes, ils continuent à retracer les merveilles de dévouement, d'abnégation, d'austérité, et toutes les vertus paisibles et hospitalières qui illustraient jadis les déserts de Scété et les laures de la Thébaïde. — Lérins, Cluny, Cîteaux ont été, pendant de longs siècles, des pépinières de Papes et d'Evêques, les plus grands foyers intellec-

1. *Moriamur omnes in simplicitate nostra.* (I Mach., II, 37.)

2. Les Zouaves pontificaux, l'honneur de l'armée de la Loire en 1871, avant de se battre, se confessaient et communiaient. Puis ils marchaient serrés à côté d'un étendard, représentant d'un côté la croix, de l'autre le cœur sacré de Celui qui a donné sa vie pour nous sauver. En les voyant passer sérieux et modestes, ces jeunes gens, fleur de la noblesse française, des hommes du monde, des avocats, des magistrats réunis dans un café n'ont pu s'empêcher de dire : « Ceux-là, du moins, ne reculeront pas ! » et ils n'ont pas reculé.

tuels et scientifiques de la chrétienté. — Bernard résume à lui seul une des époques les plus belles et les plus fécondes de notre histoire : il unit dans sa grande et lumineuse figure tout ce que l'éloquence a fait entendre de plus vigoureux et de plus suave, tout ce que la prière et la contemplation suscita d'élans célestes et extatiques dans les cœurs, tout ce que l'ardeur guerrière, qui inspira les croisades, fit jamais naître d'entraînement et de bravoure dans les âmes. — Suger fut l'âme et l'inspirateur de la politique de Louis VII ; il porta dans la gestion des affaires publiques cette sagesse, cet esprit d'ordre et d'économie puisé dans la sévérité de la vie claustrale. — Saint-Denys, tombeau de nos rois, avait la garde de l'oriflamme, cette abbaye était comme le *palladium* de la nation. Sous ces cloîtres silencieux et mélancoliques, dans le commerce d'hommes unis à Dieu et morts à eux-mêmes, nos rois se sentaient élevés à des horizons supérieurs et ils reparaissaient ensuite au milieu de leurs peuples avec ce reflet de simplicité et de tendresse, qui a rendu leur nom si cher et leur mémoire si populaire. — Le midi de la France fut le théâtre des prédications et des travaux de S. Dominique. — L'antique chapelle de Montmartre, située sur ces mêmes collines où s'élève aujourd'hui l'Eglise du Sacré-Cœur, fut le sanctuaire où Ignace de Loyola et ses compagnons s'unirent par des vœux solennels, le Cénacle d'où François-Xavier s'élança pour la conquête du Japon et des Indes. — Et aujourd'hui la sève du sacrifice et du dévouement est loin d'être tarie. — Depuis quarante ans, le grand arbre monastique, arraché par la Révolution et que l'on croyait à jamais disparu, a repoussé sur notre sol ; comme le grain de sénevé, il a étendu ses racines, dilaté au loin ses rameaux, et des hommes d'élite, recrutés dans tous les états et dans toutes les conditions, accourent chaque jour se reposer à son ombrage.

Parlerai-je du progrès et du merveilleux essor imprimés à nos œuvres. — Honneur à la cité lyonnaise ! N'est-ce pas elle qui a donné le jour à l'association la plus florissante des temps modernes, à l'œuvre de la *Propagation de la Foi* ; institution admirable, dont les commencements furent modestes et ignorés comme tout ce qui vient de Dieu. Conçue dans le cœur d'une pauvre ouvrière, alimentée dans le principe par le denier du pauvre, par l'épargne de la servante, par le sou que l'enfant prélève sur ses amusements, elle n'a pas tardé à devenir une œuvre universelle et populaire. Aujourd'hui, malgré notre appauvrissement et les charges écrasantes sollicitées par d'autres œuvres non moins urgentes, la *Propagation de la Foi*

dispose d'un budget de plusieurs millions[1] ; elle est la principale ressource des missions catholiques éparses dans les deux mondes. — A l'œuvre de la *Propagation de la Foi* s'est jointe récemment l'œuvre de la *Sainte Enfance*, qui recueille les enfants infidèles abandonnés par leurs parents. Chaque année, elle en baptise des milliers arrachés aux fleuves et aux égoûts de la Chine ; elles sont innombrables, les âmes dont cette œuvre si modeste et si dédaignée n'a cessé d'enrichir le ciel. — Ensuite est venue l'œuvre des *Ecoles d'Orient* ayant pour objet le retour à l'enseignement chrétien de ces belles contrées illuminées jadis par les Basile, les Grégoire de Nazianze, que la barbarie musulmane unie ou schisme grec, ont précipitées dans la barbarie, qu'elles tiennent depuis onze siècles momifiées dans les liens et sous le bandeau de la stérilité et de l'ignorance. — Telle est la France avec ses œuvres. C'est encore par ses deniers hebdomadaires, par ses offrandes mensuelles qu'elle a assuré dans ces derniers temps l'établissement et l'indépendance du trône apostolique, qu'elle a permis au Saint Père, dépouillé de ses Etats, de soutenir sa cour, de faire honneur à ses engagements, et a donné à son crédit une telle confiance, qu'un grand financier de notre temps a pu dire : « Le Pape est le seul souverain qui ne fasse pas faillite. »

Laissez-moi évoquer un de mes souvenirs de voyage.

Un jour, j'étais à Rome, au monastère de Sainte Sabine, sur cette colline du Mont-Aventin d'où le regard embrasse toutes les découpures et toutes les silhouettes du fleuve et où, au dessus de sa tête, sous un ciel éblouissant de lumière et d'azur, on voit s'élancer une forêt de dômes et de monuments, qui forment comme une parure d'honneur et de majesté à la cité reine du christianisme et des arts.

L'hôte qui me conduisait détourna un instant mon attention de ce spectacle grandiose, pour l'attacher sur un modeste oranger, qu'au dire d'une ancienne légende, S. Dominique lui-même aurait planté. Auprès de cet arbre traditionnel, on me fit remarquer un rejeton, qu'un autre fils de S, Dominique, le rénovateur de son ordre en France, avait greffé sur l'arbre antique, et la sève de l'ancêtre s'était transmise au jeune plant son nourrisson qui, lui aussi, avait grandi et porté des fruits abondants.

Cet arbuste modeste s'offrit à moi comme une gracieuse et vive image de la France et de la restauration de ses grandeurs religieuses.

1. Le dernier compte rendu de l'œuvre de la *Propagation de la Foi* constatait que le total des offrandes, en 1876, s'élevait à 5,797,463 fr. C'est une somme bien infime, si l'on considère qu'il y a une multitude d'églises et de maisons de missionnaires à bâtir, des écoles et des séminaires à entretenir et plus de deux cent mille prêtres, religieuses et catéchistes dont ces ressources sont l'unique budget.

L'Église de France, retrempée il y a cent ans dans la pauvreté et dans la souffrance, n'a jamais été plus belle, plus forte, plus vaillante qu'elle l'est de nos jours.

Elle a conquis plus d'hommages et plus d'admirations par ses bienfaits et par son influence morale, qu'elle n'en obtenait autrefois par ses richesses et son ascendant politique. Semblable à ces monstres marins, triomphant au milieu des tempêtes et qui se bercent paisiblement sur la cime des vagues, lorsque l'océan soulevé dans ses profondeurs élève ses flots jusqu'aux nues ; ainsi au milieu des persiflages de l'impiété, des vociférations des sectes, des entraves des législations, des parodies auxquelles la livrent le journalisme, les théâtres, les revues savantes, l'Eglise de France a poursuivi sa marche triomphale, elle a semé à pleines mains les profusions de sa charité et les trésors de sa doctrine. Par la multitude de ses œuvres, de ses écoles, de ses fondations naissant pour ainsi dire sous la main de chaque prêtre, et au sein des hameaux les plus écartés, elle a manifesté une plénitude de vie, une puissance de jeunesse et d'action, digne des plus beaux transports du prophète, quand il s'écriait : *Filii tui sicut novellœ olivarum in circuitu mensœ tuæ. Tes enfants sont comme les rejetons de l'olivier autour de ta table.*

Et la voyez-vous cette religion, que l'impiété signale comme décrépite, touchant à sa fin, et dont elle s'apprête à célébrer les funérailles et à sceller la tombe ; la voyez-vous apparaître dans toutes les fêtes et dans toutes les circonstances solennelles, consacrer de sa présence et de ses bénédictions les actes importants de la vie privée et publique, appelée à la dernière heure comme la suprême espérance et la consolation unique, même par ceux qui n'avaient cessé de lui faire la guerre et de conspirer contre elle ! La voyez-vous encore, tantôt sous la robe noire du prêtre, tantôt sous le froc du frère ou sous le voile et la cornette de la fille de charité et de la sœur des pauvres, cette religion que l'on représente comme un *anachronisme* au milieu de la marche et du progrès de nos générations actuelles, qui traverse à toute heure nos rues et nos places publiques, pénètre dans tous les asiles et dans tous les réduits, jusque dans la loge du forçat et dans le cabanon du fou ; elle court sur tous les chemins, non sur les chemins de la fortune et du plaisir, mais sur ceux du malheur et de la souffrance, et porte à toutes les âmes dévoyées et perdues, avec les lumières de la foi, le baume qui guérit les douleurs, le pain et le vêtement qui chassent la misère !

Dans les rangs laïques, les mêmes phénomènes se produisent. N'y voyons-nous pas des multitudes de femmes opulentes, des personnes engagées dans les liens du mariage, lancées dans

vie et les affaires séculières, qui rivalisent de zèle avec les vierges consacrées au Seigneur. Elles se font un honneur de devenir les servantes des pauvres : on les rencontre dans les hôpitaux et dans les mansardes, au milieu d'un air corrompu et fétide, pansant les plaies, prodiguant des soins et des tendresses de mères aux êtres les plus abjects et les plus délaissés, heureuses et fières d'acheter à ce prix les bénédictions célestes, bien persuadées qu'elles ne sauraient les acquérir plus sûrement qu'en se constituant une seconde famille de nécessiteux, en unissant aux devoirs et aux sollicitudes maternels, le culte du sacrifice et l'héroïsme de la Charité.

Contemplons encore cette phalange de quarante mille prêtres, épars dans nos villes et dans les lieux les plus reculés de notre territoire, artisans infatigables de la tâche la plus sublime, mais aussi la plus difficile et la plus laborieuse et qui n'ont qu'une soif : celle du salut des âmes, qu'un amour au cœur : celui de Jésus-Christ et de son Eglise. Sublimes curés de campagne.... Ah ! ils sont beaux vos pieds, lorsque dans nos vallées et sur la crête de nos montagnes, vous allez évangéliser la paix, porter aux petits et aux pauvres l'abondance de tous les biens. *Quam speciosi pedes evangelisantium pacem evangelisantium bona* [1].

Quel spectacle non moins admirable que celui de ces intrépides évêques de notre siècle, qui ne prenant pour règle que leur conscience, dominent les luttes des partis par l'ampleur et l'indépendance de leurs paroles. Vivantes et dignes copies des Ambroise et des Augustin, dont ni les menaces, ni les faveurs humaines n'ont jamais fait dévier la foi, ni fait fléchir le courage.

Considérons encore ces innombrables associations laïques, ces œuvres de patronage, ces congrès chrétiens, ces cercles ouvriers, ces écoles d'orphelins et d'adultes, où l'artisan va serrer la main du prêtre comme une main amie, où la piété et les bonnes mœurs renouent leur antique fraternité avec l'industrie et le travail.

Contemplons le spectacle de ces adolescents, de ces jeunes hommes placés à l'entrée de toutes les carrières, qui, sous le nom de membres des conférences de S. Vincent de Paul, mettent leur chasteté sous la meilleure des gardes, celle de la charité, et, ainsi que l'a dit un écrivain dont j'emprunte les paroles : « avec la même « ardeur avec laquelle nos pères combattaient autrefois les infidèles « en terre sainte, ils combattent aujourd'hui l'incroyance, la « misère, la débauche, sur cette autre terre sainte de la patrie [2]. »

1. Rom., X, 15.
2 Lacordaire, *Discours sur la vocation de la nation française.*

Enfin, signalons cet élan donné aux missions, ces efforts de la bonne presse, ce mouvement et cette ardeur pour la garantie des droits religieux, la liberté d'enseignement, la création des universités et des grands centres scientifiques.

A ce spectacle, mon esprit grandit et mon cœur s'enflamme; je m'écrie: Gloire à Dieu qui a opéré ces merveilles! Gloire au Père qui est notre principe et notre force! Gloire au Fils qui est notre sacrifice et notre rédemption! Gloire au Saint-Esprit qui nous éclaire de sa science et nous fortifie par sa grâce et par son onction : Gloire au Tout Puissant qui a fait les mondes pour lui, le temps pour l'éternité, et la France pour l'Eglise et pour le Pape son vicaire!

Hommes de peu de foi, pourquoi céder à de sombres pressentiments et vous abandonner à des alarmes que rien ne justifie. Pourquoi vous effrayer outre mesure des points noirs qui s'amassent de plus en plus à l'horizon, vous laisser ébranler par les prévisions de la tempête qui menace d'éclater au déclin de notre siècle? Elevons en haut nos regards et nos cœurs; n'ayons qu'un seul souci: celui de veiller à ne jamais nous séparer du Christ.

Nos ennemis vraiment redoutables, les seuls dont il nous importe de déjouer à tout prix les machinations et les embûches, sont ceux qui veulent soustraire la nation aux lumières et aux bénédictions de son Christ. A ceux-là ne cessons pas de crier · « Arrière, imposteurs! Arrière, assassins de la patrie! »

Et vous, catholiques de tout rang, de tout sexe et de tout âge, *estote fortes in fide*[1], unissez-vous pour adresser à l'Homme-Dieu cette invitation que lui adressaient jadis les deux disciples sortant de Jérusalem, le jour de la résurrection. Ils étaient inquiets, découragés, et leur tristesse s'accroissait de plus en plus à mesure que tombaient les derniers crépuscules du soir.

Tout à coup, Jésus-Christ les aborde sans se faire connaître, et, cheminant au milieu d'eux, il leur explique les écritures depuis Moïse en parcourant toute la chaîne des prophètes. Au moment où il feint de les quitter, les disciples insistent afin de le retenir: « Restez avec nous, Seigneur, lui dirent-ils, il se fait tard, *mane nobiscum Domine, quoniam advesperascit*[2].

Et nous aussi, catholiques du XIX[e] siècle, répétons souvent cette même invitation: « Restez avec nous, Seigneur Jésus, car la nuit de l'humanité est froide et sombre; le ciel de notre siècle est menaçant et chargé d'orage. En vain cherchons-nous à nous couvrir du manteau de nos philosophies et de nos vains systèmes, la tourmente est à son comble et le vent qui souffle est âpre et pénétrant. »

1 PETR. 5, . — 2 S. Luc, ch XXXIV.

Mais quelque profondes que soient nos erreurs et nos chutes, il ne tient qu'à nous de reconquérir le don de Dieu et la grâce de notre vocation. — Fille aînée de l'Eglise, la France est condamnée à n'être pas, si elle n'est la première des nations catholiques. Le premier rang lui sera rendu le jour où elle glorifiera le Christ et saura connaître les sentiers qui conduisent à son cœur.

Alors le soir se convertira en aurore, la joie et le triomphe succèderont à la douleur ; car pour les peuples comme pour les individus, la félictté ne se trouve que dans la soumission à Celui qui est la vérité et la voie, et à qui sont dus toute vertu et tout honneur dans les siècles des siècles !

HUITIÈME CONFÉRENCE[1]

LE SACRÉ-CŒUR

PRÉSAGE DU RÈGNE DE DIEU

Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus.

L'homme s'approchera d'un cœur élevé et Dieu en sera exalté.

Ps. LXIII, 7.)

Monseigneur[2],

Dieu a fait les nations guérissables. — Plus leurs plaies sont désespérées et incurables, plus leurs périls paraissent imminents et leurs calamités extrêmes, plus aussi le Seigneur du Ciel manifeste les richesses infinies de son amour et fait intervenir sa miséricorde avec promptitude et avec éclat.

Or, si je me recueille pour étudier l'époque contemporaine, si j'interroge les *signes du temps*, comme parle la Sainte Ecriture, je vois, d'une part, l'étendue et la profondeur du mal s'accroître au point de défier tous les remèdes, la politique devenir plus méfiante et plus hostile, la science plus agressive et plus haineuse, la franc-maçonnerie et les sectes enlaçant l'Europe de leur formidable réseau, poursuivre, avec un concert et un acharnement sans exemple, la guerre à outrance qu'elles ont jurée à Jésus-Christ et à son Eglise. Mais, d'autre part, dans notre vieille Europe et surtout dans notre France, Jésus-Christ

1. Prêchée le 16 juin 1875, pour la consécration du diocèse de Chambéry au Sacré-Cœur de Jésus. — 2. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.

est plus connu et plus aimé qu'il ne l'a été dans aucun autre temps : les peuples chrétiens se portent avec plus d'élan vers les choses surnaturelles, leurs supplications au Ciel s'élèvent plus ardentes ; enfin, les évêques et les prêtres, multipliant leurs instances auprès du Saint Siège, ont obtenu cette consécration au Sacré-Cœur qui va devenir pour l'Eglise universelle une source de grâces insignes et le gage certain des bénédictions les plus abondantes.

A ce spectacle, nos destinées se découvrent à mes yeux sous des horizons plus radieux ; je me plais à espérer *contre toute espérance*, et mes craintes se dissipent pour faire place à l'attente des jours plus sereins et d'un avenir plus prospère.

A cette heure de crise redoutable, où la société et l'Eglise sont emportées à la dérive par la multitude des erreurs et des passions mauvaises, les moyens humains paraissent dépourvus de toute efficacité ; il est visible, du moins, qu'ils sont sans proportion avec la gravité du péril et la profondeur de nos plaies. Le Ciel semble nous refuser les hommes de génie ; nos ressources financières sont taries ; la force matérielle et la science militaire nous font elles-mêmes défaut ; mais il nous reste, pour vaincre, une arme que toutes les puissances de l'enfer ne sauraient parvenir à briser. Nous avons les trésors d'amour du Verbe incarné, de ce Cœur sacré de Jésus, dont les célestes et suaves flammes suffisent et au delà pour guérir notre monde paganisé, le relever pleinement et pour toujours de sa décadence et de sa putréfaction.

L'objet de la solennité qui nous rassemble en ce jour est le deux centième anniversaire de l'apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, et le trentième anniversaire de l'exaltation de Pie IX au trône pontifical.

La bienheureuse Marguerite-Marie et Pie IX, ne sont-ce pas deux figures qui s'illuminent mutuellement, qui s'identifient dans le plan divin ? Au milieu de la pléïade héroïque des siècles, elles se détachent avec une grâce et une majesté incomparables, croisant au dessus de nos têtes leurs mains bénies, pour nous couvrir de leur force et de leur protection. — Marguerite-Marie, *perle précieuse, violette du jardin de François de Sales, margarita preciosa, horti Salesiani viola* [1], dont la vie fut un long martyre caché et intérieur, et Pie IX, dont le règne de trente-deux ans s'est résumé dans le signe du divin crucifié, *Crux de Cruce* — Marguerite-Marie, qui révélant aux hommes les richesses inénarrables du Fils de Dieu, *investigabiles divitias cordis Jésu Christi*, leur a découvert son Cœur divin couronné d'épines, percé d'une

1. Litanies de la bienheureuse Marguerite-Marie, approuvées par Mgr l'évêque d'Autun.

lance, entouré de flammes; et Pie IX, broyé sous le pressoir de toutes les persécutions et de toutes les angoisses, a manifesté une âme plus grande que l'injustice et l'adversité. Dans l'enceinte de son palais, comme Pierre dans les ténèbres de sa prison Mamertine, il a rempli le monde de la grandeur de son nom, étonné les hommes par la fermeté de son attitude et par la magnificence et l'onction de ses enseignements et de ses discours. — Marguerite-Marie, étoile *virginale et mystique*, longtemps cachée dans la vie obscure du cloître, mais aujourd'hui élevée sur les autels pour être la régénératrice de ce siècle; Pie IX, le docteur infaillible du Concile du Vatican, le Pape des grandes réformes, le précurseur de l'avenir triomphal de l'Eglise[1].

La postérité ne reconnaîtra-t-elle pas un jour que tous les événements utiles et féconds de l'époque contemporaine, toutes les grandes phases de notre XIXe siècle, se sont résumés dans les deux noms prédestinés de Marguerite-Marie et de Pie IX? que le Vatican et Paray-le-Monial auront été l'un, la lumière au firmament de l'humanité, le siège des conseils divins, et le foyer inspirateur de la science sacrée; l'autre, le tabernacle des visions célestes et des tendres ardeurs de la prière, le trône du sacrifice et des élans surnaturels du dévouement et de la foi? — Mon sujet se dessine donc naturellement. — Dans l'intention de l'Eglise, la solennité de cette consécration et de cet anniversaire est la glorification complète et universelle du Sacré-Cœur; cette consécration est pour l'humanité le présage d'une ère de renouvellement et de bonheur.

Nous ferons ressortir, à leur point de vue pratique, ces considérations théoriques et élevées, en envisageant la dévotion du Sacré-Cœur à un triple point de vue: au point de vue de son

1 Il sera peut-être intéressant pour nos lecteurs de leur citer quelques détails de la vie intime de Pie IX.

Pie IX se levait régulièrement à cinq heures et demie, s'habillait tout seul, sauf la dernière année, récitait son office et priait devant le Saint Sacrement, dans sa petite chapelle. Depuis que les Piémontais détenaient Rome, on avait transporté dans cette chapelle la Crèche, la Sainte-Face, la tête de S. Jean-Baptiste, et aussi le camail de S. Charles Borromée, les mules et autres reliques de S. Pie V.

A sept heures et demie, il descendait à la grande chapelle, célébrait lentement la messe, restait sept à huit minutes au *Memento* des vivants, puis assistait à une messe. Sa prière du matin durait de six à neuf heures. — A neuf heures, déjeuner liquide, bouillon les jours gras, café noir, et depuis quelques années un peu de vin. — Quand, il célébrait les messes pontificales, il ne prenait rien avant deux heures. — A une heure et demie, visite au Saint Sacrement. — A deux heures, dîner frugal, son seul véritable repas; c'étaient toujours le potage et trois plats très simples; il ne prenait de plat sucré que quatre fois l'an: Noël, Pâques, Pentecôte, Assomption. — Vers quatre heures et demie, nouvelle visite au Saint Sacrement d'une demi-heure. — A 9 heures et demie du soir, un potage et deux pommes de terre au sel. — A onze heures du soir, il terminait sa journée, qui avait régulièrement sept heures d'audience. — Autrefois, Pie IX se levait souvent la nuit près de deux heures pour prier. — (*Conversation de Pierre Turgis, breton, ancien valet de chambre favori de Pie IX.*)

institution, au point de vue de sa rationalité, au point de vue de son opportunité.

Cœur divin de Jésus, mettez sur mes lèvres des accents dignes de vous; laissez tomber une étincelle de vos divines flammes sur ces nombreux fidèles, avides de vous aimer et empressés d'entendre publier vos louanges ! Réalisez sur chacun de nous, le vœu que le grand Augustin exprimait, en vous adressant cette exclamation toute palpitante d'amour et de désir: *Sero te amavi... Noverim te, noverim te.* Je vous ai aimée trop tard, beauté infinie; que je vous connaisse pleinement et ne vous oublie jamais !

I. Notre-Seigneur, a dit un Pape, aime la France comme son bras droit et sa fille aînée. Dès son origine, la France a été le théâtre privilégié des bénédictions du ciel.— Il n'est peut-être pas de nation favorisée de miracles aussi insignes, où aient éclos des actes plus héroïques de sacrifice et de pureté, et qui, dans une égale mesure, ait donné naissance à des saints aussi renommés par l'éclat de leurs vertus, l'élévation et le génie surhumain de leurs œuvres.

Par suite de cette prédilection mystérieuse et des conseils secrets de l'infinie miséricorde, ce fut dans notre patrie que le roi du Ciel daigna choisir la vierge destinée à être la révélatrice des profondeurs de la tendresse et des merveilles de son Cœur sacré. Mais au prix de quelles souffrances et de quelles contradictions, l'humble Marguerite-Marie n'achètera-t-elle pas cette distinction ineffable !

Comme toutes les œuvres de Dieu, la dévotion au Sacré-Cœur a pris naissance et s'est propagée en passant par le creuset des persécutions les plus amères et les plus violentes. Dès son berceau, elle est en butte non seulement aux sarcasmes et à la rage sacrilège des impies, mais encore aux préventions, aux méfiances, aux craintes exagérées et méticuleuses d'une multitude d'hommes pieux, savants, directeurs éclairés, qui la repoussent comme une nouveauté sans précédent et sans racine dans la tradition, comme une œuvre de mysticisme, la conception rêveuse et fantastique d'une femme illuminée et visionnaire.

Ces déplorables préjugés n'ont pas disparu de nos jours.

Depuis longtemps, l'Eglise universelle a sanctionné le culte du Sacré-Cœur en lui dédiant une fête solennelle; les fidèles embrassent avec ardeur cette dévotion devenue une des plus florissantes de la catholicité; plus de dix Papes l'ont couverte de leur haute approbation; récemment, les évêques lui ont consacré leurs diocèses, et cependant ce culte n'a pas cessé de susciter les mê-

mes griefs, de provoquer les mêmes reproches, les mêmes accusations de la part d'un grand nombre de chrétiens, ennemis du surnaturel, imbus d'idées rationalistes et doctrinaires. A les entendre, le culte du Sacré-Cœur est une sorte de christianisme subtil et quintessencié, sans point d'appui rationnel et doctrinal, une fleur de dévotion exotique, une poésie religieuse à l'adresse des âmes méditatives et sentimentales. On ne saurait l'accréditer et en généraliser la pratique, sans courir le risque d'affaiblir la croyance aux autres dogmes dans l'esprit des hommes sérieux et positifs, et de les rendre infidèles aux devoirs essentiels que la religion leur impose.

Constatons-le avec douleur, ces étranges répugnances, cet éloignement instinctif pour une des œuvres les plus salutaires et les plus merveilleuses de la divine bonté, est un des tristes effets du libéralisme actuel et en même temps une des ruses les plus perfides et les mieux calculées du tentateur.

Dans notre siècle malade, où le vent glacial de l'indifférence et de l'incrédulité dessèche si profondément les âmes, le Fils de Dieu, pour nous guérir, a voulu une seconde fois faire jaillir de sa poitrine les flots abondants d'une eau vive et mystérieuse. Or n'est-il pas désolant de voir une multitude d'hommes à la foi à demi-éteinte, ayant laissé leur esprit se fausser par les notions d'un christianisme amoindri et menteur, méconnaître l'avantage de ce secours suprême et porter l'ingratitude et l'obstination jusqu'à contester l'efficacité du vrai et unique remède, osant le taxer de surérogation et de religiosité vague et imaginaire.

Il importe de le proclamer bien haut, la dévotion au Sacré-Cœur n'est ni une nouveauté, ni une superfétation dans l'Eglise. Elle est conforme à la raison et à la foi, elle est digne de Dieu et de ses attributs, en accord avec sa sagesse, sa justice et sa bonté.

Quant au fond et à sa substance, cette dévotion est aussi ancienne que le christianisme, elle est un corollaire immédiat de l'union hypostatique et des doctrines sur l'Incarnation et la Rédemption qui en impliquent logiquement la rationalité et la certitude.

Le Verbe éternel, en se revêtant de notre nature, a saisi substantiellement et dans l'universalité de son être le sujet humain auquel il a daigné s'unir, il l'a couronné de sa grandeur en l'exaltant au dessus de toutes les hiérarchies de la création. Ce cœur de chair, renfermé dans la poitrine de l'Homme-Dieu, est réellement le cœur d'une personne divine; ses pulsations sont celles d'un Dieu; ses aspirations et ses ardeurs sont les aspirations et les ardeurs de Celui qui soutient tout par la vertu de sa parole, qui est *la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance*[1].

1 *Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ.* (Hebr. I, 3.)

Si, jusqu'à ce jour, ce culte sacré n'a pas été l'objet d'une définition dogmatique, il est néanmoins contenu en germe dans le symbole, il a été acclamé implicitement au Concile d'Éphèse, où fut condamné l'hérésiarque Nestorius niant en Jésus-Christ l'unité de personne. Si, dans cette docte et vénérable assemblée, un théologien quelconque, exposant le culte du Sacré-Cœur, tel qu'il est institué de nos jours, en avait contesté l'orthodoxie, vous auriez vu aussitôt Proclus, Théodote, Cyrille, tous ces évêques héritiers de la saine tradition et éclairés des plus vives lumières de l'Esprit-Saint, se lever de leurs sièges, protester avec indignation et vous les auriez entendu s'écrier : « Cette dévotion est vraie, nous y reconnaissons le développement rationnel de la doctrine transmise à nos pères. Anathème à qui la repousse ! [1] »

Il en est des dévotions proposées par l'Eglise, comme des dogmes contenus dans le dépôt de la révélation : elles s'épanouissent à travers les âges, à mesure que Dieu inspire à l'organe de la vérité sur la terre, de leur donner plus d'expansion et de les définir plus nettement et avec plus d'éclat.

Telle a été la voie suivie par la Providence, lorsqu'elle voulut remettre en vigueur et faire progresser la dévotion au Saint Sacrement, afin de ramener les chrétiens relâchés et attiédis au culte abandonné de l'Eucharistie.

L'institution de la Fête-Dieu offre des analogies frappantes avec les origines du Sacré-Cœur.

Près de Liège, en Belgique, dans le monastère de Mont-Cornillon, vivait une fervente religieuse, nommée Julienne, toute particulièrement attirée à l'amour du prisonnier du tabernacle ; plus tard, l'Eglise l'a déclarée bienheureuse. — Chaque fois qu'elle vaquait à l'oraison, elle voyait apparaître devant elle un disque éblouissant de lumière, mais entrecoupé d'une brèche obscure. Notre-Seigneur daigna lui faire comprendre que le cercle annuel des solennités ecclésiastiques était incomplet, et qu'il voulait que dans tout l'univers on célébrât une fête où, dans chaque ville et dans chaque hameau, son corps sacré serait porté processionnellement et en triomphe. Julienne, comme Marguerite-Marie, eut à lutter contre des oppositions terribles ; mais le Pape Urbain IV reconnut l'action divine dans ces révélations persistantes, et il institua la fête du Saint Sacrement dont S. Thomas composa le magnifique office, un des plus admirables monuments de la liturgie romaine.

On pourrait encore citer, comme autre exemple, la définition récente de l'infaillibilité pontificale dont il est facile à tout esprit de reconnaître l'opportunité providentielle. N'était-il pas convenable qu'à l'époque où allait commencer la dernière crise, où l'en-

1. De Franciosi, *Dévotion au Sacré-Cœur*, ch. XII.

fer allait se déchaîner avec une recrudescence de rage, le Ciel ait voulu que la tête du corps mystique de Jésus-Christ apparût plus ferme et plus lumineuse, et qu'il l'affermît en lui préparant de nouveaux hommages et en resserrant plus étroitement les liens qui l'unissaient à ses membres?

C'est dans un but analogue que la dévotion au Sacré-Cœur a été réservée à nos derniers âges: elle est une planche suprême de salut offerte à notre vieux monde corrompu et blasé, alors que, son incrédulité et ses vices devenus extrêmes, il aurait comblé envers Jésus-Christ tous les degrés et toutes les formes de l'ingratitude et de l'infidélité.

Du reste, si, prenant en main l'histoire des siècles chrétiens, nous voulions parcourir la longue chaîne des adorateurs du Cœur de Jésus, nous verrions que de tout temps la bienheureuse Marguerite-Marie a eu de nombreux et d'illustres précurseurs.— A la dernière cène et au pied de la croix, elle a eu S. Jean, l'apôtre bien-aimé. — Plus tard, au moyen âge et dans le cloître, elle a eu S. Bernard, le séraphique Francois d'Assise, S. Bonaventure.— Au seuil de la période moderne, S. Vincent Ferrier, le docteur illuminé Taulère, le pieux Louis de Blois, Ste Catherine de Sienne. — Dans des temps plus rapprochés, S. Pierre d'Alcantaras, S. Louis de Gonzague, Ste Thérèse, S. François de Sales.[1] Mais le culte rendu par ces âmes d'élite n'était autre qu'un élan de piété individuelle, une inspiration plus éclairée et plus ardente de leur foi, une sorte de perception prophétique des illuminations et des merveilles réservées aux siècles à venir. C'est de nos jours seulement que la dévotion au Sacré-Cœur a revêtu une forme palpable, publique et populaire. Le Sauveur des hommes l'a offerte aux heureux privilégiés de notre siècle comme le rayon de miel qui se forma spontanément sur les lèvres de S. Ambroise enfant, comme la terre de promesses et de bénédictions entrevue et saluée de loin par nos pères.

Autrefois, le Verbe éternel ne choisit-il pas, pour s'incarner, le moment où le genre humain se mourait d'épuisement et de corruption et marchait à pleines voiles dans l'océan sans fond de ses erreurs et de ses crimes? Par un motif semblable, il a choisi, pour la manifestation de ses dernières largesses, l'époque présente. Au milieu des lâchetés, de la froideur, des blasphèmes de nos générations actuelles, Jésus-Christ a jugé utile de rompre son silence et de consoler les âmes incertaines et tremblantes, par ce nouveau gage de sa faveur... Il a voulu que l'amour ardent dont il est consumé pour les hommes, apparût symbolisé sous la forme d'un cœur *entouré d'épines, percé d'une lance, consumé d'ineffables flammes*. Pensée admirable, infiniment digne de Celui

1. De Franciosi, *Dévotion au Sacré-Cœur*, chap. II.

qui s'appelle *le roi de mansuétude !* C'est au moment de la grande lutte où vont peut-être se dénouer les destinées finales de l'humanité, que le Fils de Dieu déploie toutes ses batteries, qu'il se revêt de la toute puissance de ses charmes, qu'il ceint son carquois et en décoche les flèches ardentes... flèches pleines de beauté et de grâce, dont les traits enflammés atteignent au cœur les ennemis du grand roi, les épurent et les transforment, en les perçant de part en part. *Specie tua et pulchritudine tua, intende prospere, procede et regna..., Sagittæ tuæ acutæ in corda innimicorum regis* [1].

Le culte du Sacré-Cœur est donc conforme à la raison, il est en accord avec la sagesse et la bonté de Dieu. De plus il correspond aux besoins de notre nature et à nos inclinations les plus intimes.

L'homme, a-t-on dit, n'est grand que par le cœur. Ce n'est ni à sa science, ni à l'étendue de son génie, mais à l'élévation de ses pensées, à la noblesse et à la pureté de ses sentiments, qu'on le juge, qu'on l'estime et qu'on l'honore. Le cœur est le moteur qui anime nos œuvres et le sceau qui en caractérise la valeur; en lui se résume l'universalité de nos espérances et les fins auxquelles notre âme aspire. Cet organe est la source et le centre de nos affections et de notre vie morale, comme il est le centre et la source de notre vie matérielle et physique. C'est de lui que jaillit le sang qui nous fait vivre. C'est de lui que jaillissent le bien et le mal, les impulsions généreuses, les pénsées et les désirs pervers : *De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia....* [2].

Ce qui se dit d'un individu, peut se dire, avec non moins de justesse, d'une nation. — La grandeur d'une nation ne consiste nullement dans l'étendue de son territoire, dans la perfection de ses armes et de ses munitions, dans le nombre et la solidité de ses forteresses et de ses casernes, mais dans les vertus qu'elle possède. Si dans cette nation les sentiments s'épurent, si la justice et l'esprit de sacrifice y grandissent, alors elle monte et s'élance dans les hauteurs. Mais, si la perversion des idées, les convoitises grossières et sensuelles gagnent le cœur social, la décadence des mœurs s'étend dans la même proportion, et la dégradation, l'affaissement moral qui s'ensuivent, amènent la chute des caractères, la servitude et la mort... Or, qui ne voit que, pour inculquer aux esprits ces salutaires et importantes notions et les élever aux sphères sublimes de la justice et de

1. Servez-vous, pour établir votre règne, de votre beauté ; avancez, soyez heureux. Vos flèches sont aiguës et elles pénètreront jusqu'au cœur des ennemis du roi. (Ps. LIVX 2. 6.)

2. C'est du cœur que sortent les pensés mauvaises, les homicides, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, (Math, XV. 19.)

l'amour, il est indispensable de leur mettre sous les yeux un idéal, une figure céleste qu'aucune ombre, aucun nuage terrestre n'ait la puissance d'obscurcir ? N'est-il pas dans la nature humaine de s'assimiler aux objets dont elle s'éprend et pour qui elle s'enflamme ? La dignité et le mérite de l'homme ne se mesurent-ils pas à l'élévation et à l'excellence des êtres qu'il adore? Comment le faire parvenir au point culminant de sa perfection sans le secours d'un modèle divin et supérieur?

S. Jean Chyrsostôme n'aspirait-il pas à rencontrer un cœur qui pût devenir le miroir de son âme, lui servir de règle, de lumière et d'inspirateur ? « Je voudrais, s'écriait-il, voir le cœur de Paul, « ce cœur plus vaste que le monde, plus sublime que le ciel, « plus ferme que le diamant, plus brûlant que le feu, plus éclatant que le soleil. »

Ah! cœur de Paul, dont le docteur à la bouche d'or eût voulu contempler les illuminations et les célestes flammes, dont, afin de les dépeindre à son peuple dans son ineffable langue, il aurait souhaité énumérer toutes les ardeurs et tous les tressaillements, vous n'étiez pourtant qu'un reflet grossier et ténébreux de ce Cœur présenté aujourd'hui à notre connaissance et à notre vénération ! Q'un homme, si c'est chose possible, se retrace, dans une vue d'ensemble les cœurs les plus saints et les plus éminents qui ont jamais paru sur la terre, oserait-il les comparer à ce Cœur sacré où sont renfermés tous les trésors de la science divine, où habite corporellement la divinité, et qui est le trône, le sanctuaire, l'autel de Celui dont il est dit : Il est la charité par essence : *Deus charitas est* [1] »

Le Cœur de Jésus est l'image de la divine bonté : *Imago bonitatis illius* [2], il est un abîme profond inscrutable de lumière et de science : *Scientiæ divinæ abyssus* [2].

Le Cœur de Jésus est un océan intarissable et sans bornes. Notre cœur est un foyer restreint et étroit, il ne peut se donner qu'avec mesure et parcimonie. Lorsque nos affections se sont étendues à un petit nombre d'êtres privilégiés, il faut qu'elles se limitent et se restreignent, crainte de s'affaiblir en se dispersant. Mais, plus notre cœur est borné, plus celui de Jésus-Christ est vaste, il nous connaît et nous aime tous individuellement ; pas un de nous en particulier qui ne soit présent à son esprit comme s'il était seul au monde, marqué à son image et racheté de son sang. A tout instant, nous pouvons prononcer en toute vérité les paroles de S. Paul : *Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* [3] *C'est moi spécialement qu'il a aimé ; c'est pour moi en particulier qu'il s'est livré.*

Le Cœur de Jésus est un cœur compatissant : au jardin des

1 Joan, IV, 8. 2 Sup, VII, 26. — 2. *Litanies du Sacré-Cœur de Jésus.* — 3. Galat., II, 20

Olives, il a ressenti toutes nos souffrances, porté personnellement le poids de toutes nos tristesses et de toutes nos langueurs. — Un jour, il voit la multitude manquer de provisions et de vivres, et sa sollicitude s'inquiète et il dit : « J'ai une grande pitié de ce peuple, parce que voilà deux jours qu'il demeure avec moi et qu'il n'a pas de nourriture [1]. »

Le Cœur de Jésus est un cœur plein de ménagements et d'attentions, il a d'ingénieuses industries pour sauvegarder à la fois les droits de sa justice et les attraits de sa miséricorde. Un jour, les Pharisiens lui amènent une femme coupable d'un crime que la loi punissait de la peine de mort, Jésus se tourne vers ses accusateurs : « Que celui d'entre vous, leur dit-il, qui est pur de ce péché, lui jette la première pierre. » Comme les accusateurs embarrassés se retiraient les uns à la suite des autres, Jésus, resté seul en face de cette malheureuse, lui dit : « Aucun de ceux qui vous accusaient vous a-t-il condamné ? — Personne, répond la pécheresse. — Alors ni moi non plus, je ne vous condamnerai pas, allez en paix et ne péchez plus. » Quelle grâce exquise, quel excès et quelle délicatesse de bonté !

Le Cœur de Jésus est un cœur sublime et désintéressé : il se sent altéré, non d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de sang ; il est dévoré par le désir et l'attente du jour où il pourra opérer notre rédemption ; son impatience de souffrir le jette dans des dépérissements et d'inexprimables langueurs : « J'attends un baptême (non un baptême d'eau, mais de sang) ; jusqu'à ce qu'il s'accomplisse, je suis dans l'anéantissement et dans l'angoisse [2]. » « Elevé sur la croix, il laisse, dit S. Bernard, son « côté s'entrouvrir par la lance, afin que dans nos perplexités « et nos angoisses nous trouvions en lui un accès plus facile. « Par la blessure visible qui lui est faite, il manifeste la blessure « invisible ; il veut que la plaie spirituelle et intérieure ressorte « et soit mise à nu par la plaie matérielle et extérieure [3]. » Afin de nous assurer que notre souvenir est pour lui indélébile, il l'a laissé imprimer dans tout son être par les épines, par les clous, par les soufflets dont son front et ses joues furent sillonnés et meurtris. Enfin, pour nous donner le témoignage certain que, même le voulût-il, il ne pourrait détourner de nous ses prédilections, il nous assure qu'il n'a pas écrit notre nom avec de l'encre, mais avec du sang ; pas avec la plume, mais avec des clous ; pas sur le papier, mais sur la chair vive de ses pieds et de ses mains : *Ecce in manibus meis descripsi te* [4].

1. *Misereor super turbam : quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent* (Marc, VIII, 2.
2. *Baptismo habeo baptisari et quomodo coarctor, usquedum perficiatur !* (Luc, XII 50.)
3. Saint Bernard, *Hom. 3 sur la Passion.*
4. Isaïe, XLIX, 16.

Tel est en raccourci et d'après les Livres saints le portrait de ce Cœur adorable dans la mesure où la langue humaine peut le retracer.

Or, si Jésus-Christ était aujourd'hui mort, si sa sainte humanité, au lieu de resplendir de gloire dans le ciel, était resté captive du tombeau et, si avant de nous quitter, il nous avait laissé par testament, comme le font les grands hommes, son cœur froid et glacé... Quelle ne serait pas notre joie et notre gratitude, avec quelle piété et avec quels transports d'attachement, nous enchâsserions dans l'or et les pierreries ces restes précieux! Quoi donc, nous eussions honoré ce Cœur mort, et nous le dédaignerions immortel et vivant! *Voilà ce Cœur*, fut-il dit à la bienheureuse Marguerite-Marie, *qui a tant aimé les hommes, au point qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour, et en reconnaissance, il ne cesse d'être transpercé par leurs offenses et leurs ingratitudes.*

« O vous, s'écrie l'Eglise dans une de ses hymnes les plus « belles et les plus ravissantes, vous qui cherchez un remède « certain à des peines amères et à des épreuves cruelles, soit « que le remords de vos fautes ronge vos consciences, soit que « les châtiments mérités vous fassent déjà cortège, approchez de « ce cœur ouvert par la blessure, de ce doux cœur de Jésus qui, « comme un agneau, s'est livré pour être immolé. Ecoutez « comme il vous invite par des accents suaves; venez vous qui « êtes meurtris par les souffrances et que pressure le poids « accablant de vos iniquités. Qu'y a-t-il de plus doux que le cœur « de Jésus? Il excuse ceux qui l'attachèrent à la croix, il prie « son Père afin que sa vengeance ne perde pas les impies! O « Cœur, les délices des habitants du ciel, la ferme espérance « des mortels, attirés par votre voix, nous nous jetons à vos « pieds comme des suppliants. Guérissez les blessures de notre « âme par le sang qui coule de vos plaies et donnez un cœur « nouveau à nous tous qui vous invoquons par nos gémisse-« ments. [1] »

Or, ne voyons-nous pas qu'en nous unissant à ces sentiments

1. Quicumque certum quæritis
Rebus levamen asperis;
Seu culpa mordet anxia,
Seu pœna vos premit comes;
Jesu, qui, ut agnus innocens,
Sese immolandum tradidit,
Ad cor reclusum vulnere,
Ad mite cor accedite.
Audites ut suavissimis
Invitet omnes vocibus;
Venite quos gravat labor,
Premitque pondus criminum.
Quid corde Jesu mitius?
Jesum cruci qui affixerant
Excusat et Patrem rogat.
Ne perdat ultor impios.
O cor voluptas cælitum
Cor fida spes mortalium,
En hisce tracti vocibus,
Ad te venimus supplices.
Tu nostra terge vulnera
Ex te fluente sanguine
Tu da novum cor omnibus
Qui te gementes invocant.
(*Hymnus, pro festo sacrat. Cordis Jesu, in Breviario Romano*).

exprimés avec une inspiration si mélodieuse, une grâce si douce par la liturgie sacrée, en faisant de ce cœur l'objet constant de nos adorations, nous rendons un digne hommage à la Passion du Sauveur, nous lui faisons amende honorable de nos blasphèmes et de nos désordres, nous professons avec éclat notre foi aux grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et qu'enfin nous rendons à Dieu le plus digne tribut que la créature puisse lui décerner sur cette terre?

Nous avons établi la légitimité et la vérité théologique de cette dévotion, il nous reste à démontrer son opportunité.

II. — La dévotion au Sacré-Cœur correspond merveilleusement aux besoins de notre temps; mais elle est surtout appropriée aux intérêts spirituels et moraux de la nation française.

Offerte comme remède à l'incroyance et au dégradant sensualisme des générations actuelles, cette dévotion est assurément proposée à tous les membres de la famille humaine; sans exclusion de race, de frontière et de langue, elle est appelée à embrasser le monde dans son universalité. Toutefois, elle s'adresse spécialement à notre patrie dont elle est le trésor patrimonial et l'héritage sacré C'est en France que Dieu a daigné la faire naître; c'est sur notre terre qu'elle a germé, qu'elle a été acceptée avec enthousiasme et s'est perpétuée intacte et florissante. C'est grâce au zèle de nos prêtres et de nos missionnaires qu'elle s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre. On comprend, dès lors, qu'il était légitime et rationnel que la France en recueillît les premiers fruits.

C'est à la dévotion au Sacré-Cœur que nous sommes redevables de la conservation du règne de Dieu, dans notre patrie livrée au travail ténébreux de l'erreur et des passions anarchiques; c'est elle qui a servi à notre nation de préservatif contre les progrès du mal et d'antidote aux trois grandes plaies dont elle a été dévorée dans ces deux derniers siècles.

C'est le culte du Sacré-Cœur qui a blessé à mort le jansénisme, qui a démasqué et fait ressortir les artifices et les menées occultes de cette secte pernicieuse. C'est lui qui a fait renaître la France des ruines amoncelées par l'incrédulité voltairienne et par la Révolution. Ce sera encore ce culte du Sacré-Cœur, comme mille indices le présagent, qui nous sauvera du matérialisme contemporain et de la dissolution sociale dont nous sommes menacés.

D'abord le culte du Sacré-Cœur a blessé à mort le jansénisme.

Ce fut peu de temps avant l'époque où Notre-Seigneur se manifesta à la Bienheureuse Marguerite-Marie, qu'apparut en France cette hérésie, que notre grand de Maistre a pleinement caractérisée en l'appelant une hérésie *atroce*. — Le jansénisme

dénaturait le caractère du Sauveur des hommes, en le représentant sous des traits et un visage odieux. Il le dépeignait comme un tyran sans indulgence et sans pitié, dépourvu de toute justice et de toute raison, et qui, indépendamment de la prévision des mérites ou des démérites de ses créatures, les prédestinait arbitrairement et au gré de ses caprices, soit à la vie bienheureuse, soit à la damnation éternelle. — Le jansénisme proscrivait la communion fréquente. — Sous le prétexte d'entourer le Verbe incarné de plus d'hommages et de plus de respect, il voulait qu'on ne s'approchât de lui que la terreur et la contrainte dans l'âme. Aucune hérésie n'avait été plus savamment combinée pour la destruction du règne de Dieu sur la terre. Marchant à pas tortueux, comme le serpent qui se glisse sous les fleurs, distillant ses poisons avec une adresse infernale, les masquant avec soin sous le voile de la rigidité des principes et d'une orthodoxie sévère, le jansénisme était parvenu à s'insinuer dans les rangs du sacerdoce, de l'épiscopat, et jusqu'au sein des ordres monastiques.

Pour le combattre, Dieu suscita François de Sales, le glorieux ancêtre de la Bienheureuse Marguerite-Marie, inspiré de la plénitude des ardeurs et des célestes flammes que plus tard il transmettra à son illustre héritière. Ce fut lui qui, par les trésors de sa douceur et les sucs merveilleux et vivifiants de sa doctrine, prépara Marguerite-Marie à devenir un jour la familière de Jésus-Christ et à recevoir, comme saint Jean, la communication des mystères les plus ineffables et les plus secrets de son cœur divin.

Par ses prédications, par son zèle et par les charmes incomparables de sa sainteté, François de Sales fut au XVII[e] siècle le *docteur* de l'amour divin méconnu et outragé. Dans ses écrits et dans ses prédications, il en rétablit les notions et les principes faussés, en reconstruisit, dans son intégrité et dans sa splendeur, la science que le jansénisme avait obscurcie et altérée. Il apprit aux hommes à aller à Dieu sans crainte, comme des fils d'adoption, avec la confiance et l'abandon des enfants qui se jettent dans le sein de leur père. Ce fut surtout dans sa personne que François de Sales fit briller avec éclat le caractère et la physionomie de l'Homme-Dieu, qu'il découvrit au monde un reflet saisissant de la mansuétude et de la tendresse de Jésus-Christ, dans la mansuétude de ses propres traits, la sérénité de ses regards, la modestie qui rayonnaient de son intérieur et de son extérieur, et dans le feu sacré de l'amour divin, qui émanait de ses regards, de ses gestes, de toute l'expression de ses traits. « Si Monseigneur de Genève est si *bon*, si miséricordieux, disait un jour un pécheur, qu'en sera-t-il de Jésus-Christ ? » François

de Sales ne fut pas seulement l'apôtre anticipé du Cœur de Jésus-Christ; mais, comme l'a dit un éminent cardinal, sa vie fut un évangile vivant, son Cœur fut dans l'Eglise une belle et suave page du *Cœur de Jésus-Christ.*

Tel fut le premier triomphe du Cœur de Jésus-Christ, remporté sur la plus perfide et la plus redoutable des hérésies contemporaines.

Le jansénisme avait à peine disparu, qu'on vit lui succéder, dans notre patrie, une incrédulité plus déclarée et plus franche. — Un délire d'enfer, une ivresse et un souffle surhumain d'impiété et de rage contre Dieu, s'insinuent au cœur de la nation. Les représentants des pouvoirs publics, les délégués des provinces et des Etats, réunis à Versailles, pour introduire de sages et utiles réformes et chercher un remède aux abus, en diminuant l'aggravation des impôts et des charges, imaginent que le moyen le plus certain d'apaiser les plaintes et de donner satisfaction aux vœux, c'est de défaire le passé historique de la France, en éliminant Dieu de sa politique, de son code et de toutes ses institutions. — Un évangile nouveau est inauguré; 1789 avec ses *immortels* principes sont proclamés la date de la *rédemption* nouvelle..., le point de départ du grand affranchissement humanitaire. Il est convenu que, jusqu'à ce jour, l'humanité n'a pas vécu; ou que, tout au moins, enveloppée dans ses langes et dans ses ténèbres, elle est restée à l'état d'embryon et d'enfance. Une charte est élaborée, que l'on décore du nom pompeux de *Déclaration des droits de l'homme.* Elle n'est autre que la négation des droits de Dieu, la sanction légale donnée à ce blasphème des Juifs: *Nolumus hunc regnare super nos,* « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. »

En un mot, l'Assemblée de 1789 fut un prétoire d'Hérode où le Christ, qui avait fait la France, recouvert d'une tunique d'insensé, fut mis hors la loi, hors la politique, hors les institutions, et où des sophistes tarés et vulgaires, des tribuns forcenés proclamèrent sa déchéance en le déclarant l'ennemi du progrès, l'ennemi des libertés et du bien-être des peuples, et, comme tel le livrèrent aux sarcasmes et aux imprécations de la foule.

Disons-le pourtant, ce grand cataclysme social, comme il arrive d'ordinaire par une loi constatée, quoique humainement inexplicable, fut précédé par des dérangements dans le cours des saisons, par des désastres et de grands fléaux dans l'ordre de la nature. On eût dit que le Cœur de Jésus, en exauçant les intercessions des fidèles et en faisant cesser les calamités temporelles, voulait témoigner, à l'avance, de l'efficacité de son pouvoir et de l'étendue de ses miséricordes dans l'ordre spirituel et moral.

En 1722, la ville de Marseille est décimée par la peste. Depuis quatre mois, ce fléau y exerçait les plus épouvantables ravages. A l'exemple du grand archevêque de Milan, S. Charles Borromée, dans une circonstance analogue, son évêque l'héroïque Belsunce s'offre en victime expiatoire. Il ordonne une procession solennelle qu'il préside lui-même, les pieds nus, la corde au cou, la croix dans les bras. Au pied d'un autel dressé en plein air, il consacre sa ville et son diocèse au Cœur de Jésus; et aussitôt les miasmes de mort, les germes corrompus et empoisonnés qui infectaient l'air, sont balayés par cette main invisible que l'on verra soixante ans plus tard dissiper, avec non moins d'efficacité, les miasmes mille fois plus délétères de l'impiété et de l'erreur.

Cependant, des ténèbres profondes s'appesantissaient de plus en plus sur notre malheureuse France. On aurait dit que le génie du mal, en la pervertissant de son souffle, la couvrait tout entière de ses ailes noires et empestées. La France était restée sourde aux invitations de l'amour, l'heure de la justice avait sonné pour elle. Trône, autels, ordres de l'Etat, institutions publiques, s'engouffraient dans les tourbillons de l'horrible tourmente; le torrent déchaîné de l'anarchie sapait jusqu'aux assises de l'édifice social, et aucune digue, aucun expédient, n'avaient la puissance d'enrayer ses flots en furie.

Ce fut alors qu'au pied de l'échafaud, le roi martyr se sent touché d'une inspiration sublime. Mesurant la durée et la violence de la tempête dont il va tomber victime, il estime que, par lui-même, son sang royal est trop peu pour la réalisation du vœu de sa grande âme. — Il consacre la France au Cœur de Jésus. — Dans un testament, qu'il voulut signer de son sang, il écrit ces paroles mémorables, dignes d'être transcrites en lettres d'or dans les fastes de notre histoire et dans les dyptiques sacrés. — « Si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre « ma liberté, ma couronne, ma puissance royale, je promets « solennellement de révoquer, le plus tôt possible, toutes les « lois qui me seront indiquées soit par un Concile, soit par le « Pape, comme contraires à la pureté et à l'intégrité de la foi. « — Je promets secondement d'ériger et de décorer, à mes frais, « dans l'église que je choisirai, un autel et une chapelle qui sera « dédiée au Cœur de Jésus. — Troisièmement, de prendre dans « l'intervalle d'un an, tant auprès du Pape qu'auprès des « évêques, les mesures nécessaires pour établir, en suivant les « formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du Cœur « de Jésus. »

Ces paroles du roi Louis XVI, scellées de son nom royal et écrites avec la solennité d'un acte officiel, ne constituent-elles

pas, pour la nation, un contrat bilatéral rigoureusement obligatoire, et dont une des parties ne saurait s'affranchir au gré de ses caprices? Quand un particulier contracte, il ne le fait que pour lui seul ; au contraire, quand le souverain contracte, il le fait pour tout son peuple. C'est donc la France, prise non pas individuellement et dans ses membres isolés, mais la France, dans sa souveraineté et en tant qu'Etat, qui, strictement liée vis-à-vis du Fils de Dieu, est, à ce titre, tenue de ratifier par un acte authentique, public, collectif, l'engagement contracté par son prince légitime.

Or, les divers pouvoirs qui se sont succédé depuis près de cent ans, se sont proclamés *athées ;* ils ont dédaigné les droits du Christ et renié, vis-à-vis de lui, l'acquittement de cette dette sacrée. Mais, à l'époque de nos derniers et récents désastres, un commencement de retour a paru s'opérer dans les esprits, et on a vu les hommes préposés alors à la conduite du gouvernement manifester des dispositions meilleures.... A la sombre lueur des incendies allumés par le pétrole, aux éclats tonnants des canons d'acier abattant nos remparts, à la décharge des armes à feu tuant nos religieux et nos prêtres, plusieurs, parmi les plus aveugles et les plus obstinés, ont cru entendre la voix du Fils de Dieu pressant l'exécution de la promesse qui lui avait été faite. En même temps, ils ont entrevu la profondeur du mal et se sont éclairés sur les conditions de salut, sur le remède unique et divin seul assez puissant pour nous guérir.

On ne cesse de le redire, il faut, pour nous sauver, un chef fort et redouté qui fasse taire les bruits factieux, les agitations de la presse et de la rue, et impose un frein vigoureux aux discordes civiles et aux rivalités de partis. Ce chef, appelé avec impatience par tous les amis sincères de l'ordre et de la paix, n'est autre que Jésus-Christ roi et pleinement vainqueur de nos divisions et de nos révoltes par les clartés de sa doctrine et les effusions brûlantes de son amour.

Qui a des yeux pour voir et une raison pour juger, ne saurait disconvenir que le Cœur de Jésus-Christ est le remède souverain et universel, l'antidote à toutes nos plaies.

Pour contenir le flot toujours montant de l'incrédulité et des mauvaises mœurs, repousser ce matérialisme éhonté et brutal, qui s'affirme avec une audace et un cynisme inouï dans les journaux, sur les théâtres, dans tous les lieux publics, quelle digue plus efficace que ce Cœur de Jésus, l'objet le plus pur et le plus divin de la création, le type incarné de la grandeur morale et de la perfection souveraine ?— Pour réduire à néant l'action des sectes infernales, dissiper cette odieuse *franc-maçonnerie*, qui, en se couvrant du masque d'une fausse fraternité, sous les rites d'un symbolisme

bizarre, travaille ouvertement au renversement de la religion, de la famille, de tout ordre public, quelle arme plus pénétrante et et mieux trempée que ce Cœur, instrument de notre rédemption, présage de la vraie fraternité, et dont les ardeurs uniront tous les hommes dans l'expansion d'un même amour et l'unité d'une même foi? — Enfin, à cet amour effrené de l'argent, à cette cupidité et à cet égoïsme élevés de nos jours à l'état d'un dogme et d'une institution, quelle barrière offrir, si ce n'est le culte du Sacré-Cœur, qui n'est autre que le service du dévouement, l'esprit de sacrifice poussé jusqu'au martyre et une complète immolation ?

N'allez pas croire que ces espérances et ces données soient une utopie et un mythe. A notre époque présente, elles sont hautement sanctionnées par la grande voix populaire, par le sentiment supérieur des hommes d'Etat, par l'enseignement des évêques, et, aujourd'hui, par un décret de la sacrée Congrégation des Rites, émané de l'autorité même du Souverain Pontife.

D'abord, nos espérances sont hautement sanctionnées par la grande voix populaire. — Celle-ci témoigne avec éclat sa confiance par les oratoires qu'elle érige, les emblèmes dont elle se pare, les pèlerinages qu'elle organise... Au milieu de nos ombres morales, les airs sont sillonnés par le vent des cantiques. Un courant électrique religieux traverse la France de part en part. Ce qui, il y a dix ans, aurait paru impraticable, l'image du Sacré-Cœur a dignement inauguré son apparition dans les rangs de notre armée ; à côté du drapeau national, la légion des volontaires de l'Ouest arbora fièrement son drapeau, avec cette inscription : *Cœur de Jésus, sauvez la France !* — Ce drapeau sera nécessairement déployé dans les luttes de l'avenir, et son absence, si elle avait lieu, serait regardée comme le signe que le Christ n'est pas des nôtres..., comme une offense envers cette poignée de braves, dont il enflamma le courage et qu'il conduisit au martyre et à l'honneur [1]. — Et toi, Paray-le-Monial, petite ville de Bourgogne, non, tu n'es pas la moindre entre les villes de Judas. *Nequaquam minima es in principibus Juda* [2]. Tes rues, jadis désertes, sont envahies par la multitude des pélerins qui affluent dans ton enceinte ; tu te plains de l'exiguïté de tes murs, et tu

1. L'Étendard du Sacré-Cœur, dont il est ici question, a été déposé à Domremi, dans la maison de Jeanne d'Arc. Aux poutres noircies de la chambre où elle naquit sont déposées deux oriflammes. Sur le premier est brodé l'étendard indiqué par S. Michel à Jeanne, qu'elle portait en guerre. C'est le Sauveur Jésus entre les anges qui lui présentent des lis et montrant ses mains percées et *son cœur ouvert.* — L'autre de ces oriflammes est la bannière du Sacré-Cœur que portaient les volontaires de l'Ouest, attachée là par leur général ; elle porte le Cœur divin et la prière : *Cœur de Jésus, sauvez la France !* C'est justice de réunir ainsi à l'honneur les deux drapeaux qui furent à la peine, qui, sur le même champ de bataille de Patay et à quatre siècles de distance, virent au même lieu reculer, devant le Cœur de Jésus, les ennemis de la France.

2. Math., II, 6.

t'écries comme le prophète : *Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende, longos fac funiculos tuos* [1].

Secondement, la cause du Sacré-Cœur a eu pour elle l'adhésion et le suffrage des hommes d'Etat. — C'est du sein de l'Assemblée nationale, élue en 1871, que s'est élevée la première voix demandant, au nom de la France, l'érection d'un temple au Christ rédempteur. Deux ans plus tard, cette même Assemblée donna suite à ce projet, et une loi votée par elle à une nombreuse majorité, déclara d'utilité publique ce temple d'un caractère exceptionnel et tout nouveau[2]. Cette construction hardie et superbe, dédiée au Sacré-Cœur, se dresse en ce moment sur les hauteurs de Montmartre, sur les ruines du *Martyrium*, au lieu même où S. Denis fut frappé, près de l'antique sanctuaire consacré à S. Pierre, où les premiers compagnons de S. Ignace de Loyola s'engagèrent à parcourir le monde, afin d'y recueillir les palmes de la persécution promises à leur fondateur et que les hommes leur ont si largement données.— Bientôt, la basilique de Montmartre, bâtie à l'aide des largesses de tous les catholiques de France, s'élèvera au dessus de la vaste cité, dans les splendeurs de sa gloire monumentale et dans la majesté du vœu national; elle sera comme une amende honorable récitée sur le théâtre du crime, comme une forteresse et un *palladium* destinés à nous défendre contre les périls du présent, à rappeler aux générations à venir nos malheurs, notre repentir, et, s'il plaît à Dieu, nos guérisons et nos victoires[3].

Troisièmement, le retour de la France à Dieu, par la médiation du Sacré-Cœur, est confirmé par les actes récents des évêques.

Pas un d'eux qui, à l'heure présente, ne lui ait solennellement consacré son diocèse, et n'ait publié d'éloquents mandements pour signaler l'opportunité et les avantages de cette dévotion. Dans sa dernière lettre pastorale que je regrette de ne pouvoir citer intégralement, le chef de ce diocèse, le Pontife qui rehausse la solennité de ce jour par l'éclat de sa présence, s'écriait, comme saisi d'une intuition prophétique : « Courage, nous touchons à des temps « meilleurs. Notre-Seigneur tiendra sa parole, espérons qu'il sau vera Rome et la France. Notre chère patrie reprendra ses anciennes et glorieuses destinées ; il y aura encore de belles pages à écrire au livre immortel qui a pour titre: *Gesta Dei per Fancos* [4].»

1. « Agrandis le plus que tu pourras l'enceinte de tes tentes, dilate au loin tes pavillons sous tous les espaces, rends plus longs les cordages qui doivent en mesurer l'étendue. » (Isaïe, liv. II.)

2. La discussion, dans cette circonstance fut longue et orageuse. Commencée le 22 juillet 1873, elle ne se termina que le 24. Néanmoins, en dépit des chicanes d'une hostilité sans franchise, et des blasphèmes grossiers d'une impiété cynique, cette loi fut votée par trois cent quatre-vingt-deux voix, contre cent trente-huit.

3 L'inscription, qui figurera au frontispice de l'église Montmartre, est celle-ci : *Sacratissimo Cordi Christi Jesu, Gallia pœnitens et devota.*

4. Mgr Pichenot, *mandement de 1875.*

Enfin, Rome a parlé. Ce ne sont plus des diocèses en particulier, c'est l'Eglise universelle qui vient d'être dédié à ce Cœur adorable. Ce cœur est l'arche sacrée du céleste Noë; oublié, méconnu, rejeté loin de la pensée et de l'affection des hommes, durant la première moitié de ce siècle, enseveli dans le déluge de son faux philosophisme et les ténèbres de ses révolutions, il reparaît à cette heure glorifié et radieux d'amour sur la ville aux éternelles collines... De sa blesssure entr'ouverte vont s'élancer des flammes plus actives et plus dévorantes, réveillant les âmes défaillantes et engourdies et suscitant des légions d'Apôtres, de Pontifes, de Vierges et de Saints, qui seront les restaurateurs du Règne de Dieu dans nos sociétés rajeunies et renouvellées.

O vous donc, hommes tièdes et pusillanimes, qui vous sentez tristes, et marchez dans le trouble et la crainte, espérez en Dieu; n'est-il pas la *lumière de votre visage et votre salut?* Le jour des manifestations de sa miséricorde est proche. Si vous en doutez, écoutez les paroles dites par lui à la Bienheureuse Marguerite: « Je veux régner dans les palais, être peint sur les étendards des « princes, gravé dans leurs armes... Alors je les rendrai victorieux « de tous leurs ennemis, j'abattrai à leurs pieds ces têtes orgueil- « leuses et superbes, pour les rendre victorieux de tous les enne- « mis de la sainte Eglise. » De telles promesses peuvent sembler irréalisables à la raison. L'impiété les entendra émettre avec ironie et avec pitié; mais les pensées du Cœur de Dieu sont à mille lieues de nos pensées. « Croyez-vous que je puisse faire cela? disait encore le Seigneur. Si vous le croyez, vous ne tarderez pas à voir la puissance de mon Cœur dans la magnificence de mon amour. »

La parole du Seigneur ne saurait rester inaccomplie, et si l'on craignait que le nombre croissant de nos infidélités et de nos crimes ait lassé son amour, je citerai une révélation de date plus récente.

En 1814, vivait à Paris une religieuse que les princes avaient souvent visitée[1]. L'illustre archevêque de Quélen, qui l'interrogea avec soin, et d'autres personnes également versées dans les voies intérieures et dans la science des saints, ne purent s'empêcher de reconnaître en elle les caractères et l'action de l'Esprit de Dieu. Abîmée dans un océan d'amour, elle voyait clairement les désirs du Cœur adorable, tout embrasé de tendresse pour les hommes et spécialement pour la France... Dans ses extases, il lui fut communiqué que le Sauveur « *désirait ardemment que le vœu de Louis* « *XVI* fût exécuté, c'est-à-dire que le roi consacrât son royaume « et toute sa famille au Sacré-Cœur, comme autrefois Louis XIII « à la Sainte Vierge. » C'était la condition, *sine qua nom*, du réta-

1. Mère de Dieu de Jésus, religieuse de la célèbre maison, dite des *Oiseaux*, à Paris

blissement de l'ordre et de la prospérité dans notre patrie bouleversée par les révolutions. — « Lorsque la France sera consacrée à mon divin Cœur, lui fut-il dit, toute la terre se ressentira des bénédictions que je répandrai sur elle. » — Et encore, « la foi et la religion refleuriront en France par la dévotion au Sacré-Cœur. »

Or, aujourd'hui, an de grâce du Jubilé [1], anniversaire de la première apparition de Jésus-Christ à la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous entrevoyons l'aurore de ce jour heureux et libérateur ; il n'est aucun chrétien ; dévoué à Dieu qui n'en éprouve au plus intime de son âme la vive et consolante intuition. Notre confiance ne saurait être trahie, à moins que le Seigneur ne nous ait lui-même trompé en nous disant que ses promesses sont immuables et ses dons sans repentir. — Peut-être aurons-nous encore à subir des temps orageux, et l'accès de la terre désirée et promise ne nous sera-t-il donné que moyennant le passage à travers les eaux de la mer rouge, c'est-à-dire, moyennant un nouveau baptême de persécution et de sang. — Mais cette dernière épreuve passée, tout le présage, les splendeurs et les joies d'une réparation telle que le monde n'en a peut-être jamais vue, s'épanouiront aux yeux des nations réveillées enfin de leur long sommeil. — Ce sera alors le règne du Cœur de Jésus, qui se dilatera dans la lumière de la doctrine et dans la pureté des âmes, et où les peuples recevront, en outre, le surcroît rénumérateur promis par l'Evangile [2].

Maintenant, je retrace à mon souvenir les belles paroles de la Bible, au sujet du prophète Isaïe : « Avec un grand esprit, il aperçut le dernier avenir et consola ceux qui pleuraient dans Sion. » J'oublie un instant les tristesses et les amertumes du présent pour me recueillir au rayon de ces douces et sublimes espérances ; les yeux fixés sur ce grand avenir que le Cœur de Jésus nous prépare, je sens mon esprit grandir, et mes lèvres s'ouvrir aux cantiques et aux transports.

Saisi d'enthousiasme au souvenir des grâces et des bénédictions dont ce Cœur n'a cessé de nous combler, je m'écrie avec l'apôtre S. Pierre :

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ
« qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés en une
« espérance vive, pour l'héritage incorruptible et sans tache...,
« afin que l'épreuve de notre foi, beaucoup plus précieuse que
« l'or que l'on éprouve par le feu, se trouve digne de louange,
« de gloire et d'honneur à la révélation de Jésus-Christ [3]. »

1. Jubilé de 1875, à l'occasion du trentième anniversaire de l'exaltation de Pie IX au trône pontifical.

2. *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis* (Math., VI, 34.)

3. *Prima Epist. sancti Petri*, cap. I, ℣, 2, 3, 7.

Béni soit le Père, Dieu tout puissant, qui tue et qui vivifie, et qui, du milieu de nos abaissements et de nos ruines, prépare à ceux qui le servent l'éclat de l'immortalité, l'allégresse et les palmes du triomphe ! Béni soit le Dieu infiniment sage, riche et fécond en industries, dont les conseils sont remplis d'ineffables et merveilleuses inventions, et qui sait trouver un baume à nos plaies, un adoucissement et une consolation à toutes nos tribulations et à toutes nos tristesses ! Béni soit Celui qui est miséricordieux par essence, qui élargit sans cesse ses blessures, et ne se venge de nos ingratitudes que par un nouveau déluge de tendresse et de bonté ! — Gloire soit rendue dans les hauteurs, à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu le Saint-Esprit ! Que, par la grâce et la charité de l'Esprit-Saint, la paix se répande dans toute l'étendue de la terre, sur les hommes de bonne volonté ! — Paix qui mettra un terme à nos révoltes, et fera cesser à jamais nos luttes et nos discordes ; paix qui nous rétablira dans nos fins et nos destinées immortelles, en restaurant en nous l'image détruite et effacée du Créateur ; paix qui assurera à la patrie le progrès, la force et la sécurité ; paix qui nous réconciliera avec Dieu par l'observance fidèle de ses commandements et la pratique de toutes les œuvres agréables au Cœur du divin Maître, digne de toute bénédiction, à qui sont dus tout honneur, toute majesté, toute vertu et toute louange dans les siècles des siècles

---

NEUVIÈME CONFÉRENCE [1]

LA SAINTE VIERGE

MESSAGÈRE DU RÈGNE DE DIEU

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificientia populi nostri.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple.

Judith, ch. (XV, ℣ 10.)

Dieu seul est grand ; à lui seul appartient l'honneur, la majesté et la puissance. — Mais en même temps que le Dieu très haut revendique pour lui-même la plénitude de nos hommages et de nos adorations, il fait entrer en participation des honneurs et du culte qui lui sont dus, certaines créatures privilégiées, choisies

1. *Et radicavi in populo honorificato... et in plenitudine sanctorum detentio mea... Quasi cedrus exaltata sum in libano, et quasi cypressus in mante Sion* (Eccli., XXIV. 16.)

pour être les instruments de ses grands desseins, et qu'à ce titre il a marquées d'une manière plus saillante du sceau de sa grandeur et de sa bonté.

La mesure des honneurs décernés aux saints est la mesure même de leur degré de proximité avec Dieu, et de la ressemblance plus ou moins grande qu'ils ont avec son infinie sainteté.

A ce titre, Marie est digne d'être exaltée au dessus de toutes les hiérarchies et de tous les saints. Nulle créature n'a été établie dans des relations plus étroites de proximité avec Dieu. Dès le premier moment de sa Conception, elle s'éleva « comme les *cèdres* « *du Liban* et comme les *cyprès de Sion*.. Elle prit racine dans le « peuple que le Seigneur a honoré, et sa demeure fut immuable- « ment fixée dans la plénitude des saints[1] ». En d'autres termes, dès le principe de son existence, au moment même où son âme vint animer son chaste corps, Marie fut éclairée des plus vives irradiations de la science divine. Elle se vit ornée de la plénitude des vertus infuses et des dons de l'Esprit-Saint. Non seulement elle surpassait dès lors en magnificence toutes les beautés et toutes les richesses du monde visible et invisible, mais encore, suivant le témoignage des docteurs les plus graves et les plus autorisés, le Créateur se complaisait plus en elle que dans ses anges et ses saints réunis [2]. Ils nous assurent que le premier acte d'amour et d'adoration qu'offrit son cœur immaculé, au moment où elle fut conçue, l'emportait à des distances infinies, en perfection et en mérite, sur tous les actes de gratitude et d'amour que l'universalité des séraphins et des chérubins, des trônes et des dominations, ne cesseront d'adresser à Dieu durant toute l'éternité [2].

Du reste, il suffit de considérer que Marie a engendré le Seigneur de la gloire, le Roi immortel des siècles, pour comprendre que le culte que l'Eglise lui décerne; est un culte exceptionnel et d'un ordre à part. La langue chrétienne l'appelle un culte d'*hyperdulie*, c'est-à-dire que quels que soient l'enthousiasme et les transports de notre admiration, nos accents hyperboliques, l'ardeur de notre piété, l'éclat des pompes de nos solennités, nos paroles et nos manifestations n'égaleront jamais la hauteur, la profondeur et l'étendue du sujet proposé à nos louanges.

Entre le culte décerné à Marie et celui décerné aux autres saints, il y a la distance qui sépare la souveraine du sujet, le maître du serviteur. La première raison fondamentale et théorique du culte de Marie, ce sont donc ses rapports de proximité

1. *Deus plus amat solam Virginem, quam reliquos sanctos omnes.* (Suarez, 36.— Disput 18, sect. 3, 1.)

2 *Hæc sola cœlum ac terram amplitudine superavit, non prophetæ, non apostoli, non angeli, non throni, non dominationes, non denique aliud quidquam inter creatas res visibiles aut invisibiles, majus ant excellentius inveniri potest.* (Saint Jean-Chrysost., *apud metaph.*)

avec Dieu. La seconde raison théologique de ce culte, ce sont ses rapports d'union avec notre humanité.

A ses yeux, le titre de Reine du Ciel et de la terre qu'elle possède, lui a été départi moins pour sa glorification personnelle que pour le salut et la délivrance de son peuple. Si la grandeur dont elle est revêtue, grandeur prodigieuse et incompréhensible qui défie tout ce que notre langue peut raconter, tout ce que notre esprit parviendra jamais à concevoir, pouvait être surpassée, elle le serait par les miséricordes et les tendresses de son cœur.

Mais c'est le peuple français qui, à toutes les époques et, surtout, dans ces derniers temps. est apparu comme l'objet des prédilections spéciales du cœur de Marie. Nulle nation n'a été comblée par la Reine du Ciel de plus de faveurs; nulle n'a été favorisée d'apparitions plus merveilleuses et plus étonnantes; nulle part on n'a vu sa protection maternelle éclater au milieu des adversités et des grands fléaux, par des secours plus prompts et plus efficaces. Mais, d'autre part, il n'y a pas de pays où Marie soit plus aimée, plus vénérée, plus priée, où ses sanctuaires soient plus fréquentés, ses fêtes célébrées avec plus de pompe, son culte mieux pratiqué et plus populaire.

Ce redoublement de foi, de confiance et d'amour envers cette grande libératrice qui, disposant du cœur de Dieu et de tous ses trésors, enchaîne d'un signe ses châtiments et sa justice, m'apparaît entre tous les signes de restauration religieuse et sociale, le plus fondé et le plus sûr.

C'est dans cette persuasion qu'au milieu de l'impuissance et de la stérilité des moyens humains, les générations chrétiennes multiplient leurs instances et leurs supplications, que par leurs gémissements et le cri suppliant de leur détresse, elles demandent la faveur d'un de ses regards, l'appui de sa benédiction, la prompte réalisation de l'attente des peuples et des grâces annoncées.

O vous! qui êtes clémente, qui êtes pieuse, qui êtes douce, puissé-je hâter l'avènement des jours promis et attendus, en apprenant aux hommes à mieux vous connaître et à mieux vous aimer! Puisse l'Esprit-Saint votre époux inspirer ma faible voix, m'aider à faire ressortir les œuvres admirables que le Seigneur a opérées en vous, afin qu'un jour nous puissions mériter de contempler le fruit béni de vos entrailles, qui ne peut se posséder que par vous et en union avec vous!

I. — Toutes les prophéties sont pleines d'images magnifiques, sous lesquelles l'Esprit-Saint nous retrace les vertus et la grandeur de la Sainte Vierge. — Marie est le rejeton précieux de Juda, d'où le Messie naît comme une divine fleur[1]. — Elle est la terre

1. *Et egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet.* (Isa., XI, 1.)

de bénédiction sur laquelle tombe la rosée du ciel et d'où doit germer le Sauveur[1]. — Elle est la glorieuse Reine que les Anges contemplent avec ravissement, assise à côté du Fils qu'ils adorent[2]. — Elle est la chaste et unique épouse, objet des complaisances et de l'amour ineffable de son Dieu[3].

Il me serait aisé de poursuivre indéfiniment cette énumération de prophéties et de figures. Mais désireux d'entrer dans le cœur du sujet, et d'établir la vraie raison du culte de Marie, je constate que toutes ces images et ces diverses louanges empruntées aux Saintes Ecritures ont trait à trois privilèges insignes, desquels dérivent la perfection et toute l'excellence de la dignité auguste de Marie. Premièrement, Marie est la première née du Tout Puissant; deuxièmement, elle a été choisie pour épouse du Saint-Esprit; troisièmement, elle est la Mère du Verbe incarné.

Marie est la première née du Tout Puissant.

La lumière, a dit un éminent théologien, est le premier fruit de la parole divine. Pour cette raison, de toutes les œuvres matérielles elle est la plus belle et la plus éclatante. Marie est aussi la plus parfaite des créatures, parce qu'elle est la première œuvre qu'ait conçue le Tout Puissant : « J'ai été créée, dit-elle, « dès le commencement et avant tous les siècles ; je ne cesserai « pas de subsister avec éclat dans la suite des âges[4] » S. Thomas explique ce passage des livres saints, en disant : « Marie précède tous les êtres sortis de la main de Dieu, non pas dans l'ordre du temps, mais dans celui de l'intention[5]. »

Afin d'établir cette doctrine dans toute sa clarté, souvenons-nous que Jésus-Christ est l'instrument, le type primordial et le but final de la création. Dieu contemplait son Verbe, lorsque tirant l'univers du chaos, il répandait sur les êtres visibles des flots de proportion, de lumière et de beauté. Adam lui-même n'avait le privilège de fixer l'attention divine, que parce que, dans la perfection de sa structure, il offrait les linéaments et une ébauche plus achevée du Monarque des siècles à venir[6]. — Or, la prédestination de Marie ne peut se séparer de celle de son fils. Conçoit-on, en effet, que, dans le travail des six jours, le Créateur rapportât exclusivement toutes ses œuvres à son Verbe, qu'il se complût dans la considération de ce soleil qui devait un jour apporter au monde la vraie et l'indéfectible lumière, sans arrêter en même temps ses regards sur le foyer

1. *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum.* (Isa., XLV, 8.)
2. *Astitit regina a dextris tuis, in vestitu deaurato* (Ps., XLI., 10.)
3. *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa.* (Cant., 49.)
4 *Primogenita ex ore altissimi, prodivi ante omnem creaturam.* (Eccl, XXIV, 5.)
5. *Ab initio et ante sæcula creata sum et usque ad futurum sæculum non desinam* (Eccl., XIV, 14.)
6 *Adam qui est forma futuri.* (Rom., V, 14.)

virginal, d'où ce soleil devait un jour jaillir? Le supposer serait offenser la sagesse divine. Ce qu'il faut admettre, c'est que, de même que le Verbe de Dieu, dans l'action créatrice, servit de modèle et d'instrument à son père, qu'il fut sa fin principale et essentielle; ainsi Marie fut aussi la fin secondaire des œuvres divines.

Comme l'observe S. Bernard, le Seigneur n'est sorti de son repos et n'a fait le monde que dans le dessein spécial de l'offrir à Marie, de le lui soumettre comme à sa maîtresse et à sa souveraine : *Propter eam totus mundus factus est*[1]. Et nous voyons Marie elle-même remplie d'admiration pour Celui qui l'a faite si grande, *quia fecit mihi magna qui potens est*, pénétrer en esprit dans les profondeurs des secrets divins et, dix siècles avant sa naissance, elle redit, par la bouche du sage, le cantique prononcé à sa louange dès l'éternité de Dieu même : « Le « Seigneur m'a possédée dès l'origine de ses voies; je suis avant « tous ses ouvrages. — L'eau n'avait pas jailli des fontaines, la « masse des montagnes n'était pas affermie, et déjà j'étais « conçue... Lorsqu'il préparait les cieux, qu'il suspendait les « nuées, qu'il enchaînait par d'invincibles nœuds les sources « de l'Océan, j'étais avec lui et je réglais toutes choses par mon « conseil : *Cum eo eram cuncta componens*[2]. »

En même temps que le Créateur accomplissait toutes choses pour son Fils, il rattachait l'ensemble et les détails de son plan divin à l'exaltation, à l'honneur et aux mérites futurs de la fille première née de son cœur. — Lorsque des entrailles et des profondeurs de la terre déchirée et en convulsion, il présidait à la formation des collines et au soulèvement des montagnes, il se retraçait ces montagnes de vertus et de justice, qui élèveraient Marie à des hauteurs incommensurables au dessus de tous les saints. — Lorsqu'il faisait étinceler les cieux de leur azur, c'était afin de dépeindre la sérénité de ce cœur immaculé que n'obscurcirait aucune tache, ni aucune imperfection. — Lorsqu'il lançait la lune dans l'espace, il se représentait l'Eglise catholique dont Marie serait un jour la souveraine et la dominatrice. — Lorsqu'il ordonnait à son soleil d'embraser l'air, il attachait ses regards sur ce soleil incréé, qui l'envelopperait un jour de sa lumière et des ardeurs de ses feux : *Mulier amicta sole*[3]. — Lorsqu'il jonchait les champs de fleurs, qu'il faisait mûrir les fruits, peuplait les eaux de poissons et les airs de volatiles, il travaillait à embellir, non pas le corps de Marie, mais son esprit; il lui préparait un moyen pour s'élever du spectacle des choses visibles aux beautés invisibles, et il ouvrait un champ fécond et indéfini à ses méditations et à son admiration. — En un mot,

1. S. Bern., *Sermo* 7, *in salv.* — 2 *Prov*., VIII, 22. — 3. Apoc. XII, 1.

aux yeux du Créateur, les pâles figures des autres humains s'évanouissaient devant la physionomie éblouissante et majestueuse de la Mère de Dieu, de la même manière que le soleil, en brillant sur l'horizon, fait disparaître, dans l'océan de ses clartés, les scintillations des étoiles et les pâles lumières du firmament constellé. S'il nous était permis de rabaisser Dieu au niveau de nos conceptions, d'établir une analogie entre nos œuvres et les siennes, nous dirions encore que l'Auteur de l'univers oubliait en quelque sorte de porter son attention sur les autres êtres, uniquement occupé à contempler les attraits et les grâces ravissantes de la plus céleste des créatures. C'était en vue d'elle qu'il se complaisait à donner des soins et un fini achevé à toutes ses opérations. — Semblable à un prince qui, ayant choisi sa fille bien-aimée pour unique héritière, réunit dans son palais les chefs-d'œuvre de l'art, et rassemble dans ses trésors les joyaux et les pierreries les plus précieux, Dieu, dès le principe, mettait aux pieds de Marie le ciel et la terre. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus*[1].

« Si je n'avais pas créé le monde, dit un jour Notre-Seigneur à sainte Thérèse, je le créerai uniquement pour toi. » Or, non seulement Dieu créa le monde pour la gloire de Marie, mais ce fut encore pour elle qu'il le sauva et qu'il le conserva. Après la chute de nos premiers parents, lorsque la terre eut été frappée de stérilité et de malédiction, il était de son honneur et de sa justice de la faire disparaître à jamais. S'il voulut la réparer, au lieu de l'anéantir, et s'il laissa tomber dans le cœur d'Adam et d'Eve un rayon de miséricorde et d'espérance, ce fut en considération de l'Enfant de bénédiction qui sortirait un jour de leur race. — Le Créateur, irrité, épargna nos premiers parents, comme le bûcheron épargne l'arbre desséché qui promet de reverdir au printemps, comme le pâtre dans la forêt épargne les abeilles meurtrières qui rassasieront ses entrailles affamées.

Le premier motif des hommages que nous rendons à Marie, c'est sa qualité de première née du Tout Puissant : *Primogenita ex ore altissimi.* — Le second motif des honneurs qui lui sont dus est son titre d'épouse du Saint-Esprit.

Afin de comprendre l'ineffable distinction et toutes les conséquences qui découlent de cette seconde prérogative, transportons-nous en esprit à Nazareth, dans ce sanctuaire mystérieux et secret, dans cet Éden de toutes les puretés ; à ce moment précis de l'apparition et de la visite de l'ange, où s'accomplit le plus auguste des hymens, où se consomma l'alliance qui unit irrévocablement la Vierge immaculée à l'Esprit sacré de vérité et

[1] Ps., VIII, 8.

d'amour. — Ne vous attendez pas à entrevoir, dans ces noces spirituelles et intérieures, aucune similitude avec nos mariages grossiers et terrestres, à rencontrer de précieux joyaux, des convives aux somptueuses parures, aucune trace des pompes qui rehaussent ici-bas l'éclat et la joie de nos cérémonies nuptiales : les yeux charnels ne découvrent ici qu'une habitation retirée et silencieuse, des vêtements pauvres, une fille ignorée, à l'attitude modeste, à l'extérieur recueilli et austère. C'est elle cependant, que le Seigneur du Ciel préfère aux filles opulentes des rois, aux épouses renommées des patriarches. *Multæ filiæ congregaverunt divitias tu supergressa es universas* [1]. Voyez avec quelle vénération l'Esprit divin la traite. Semblable à un grand roi qui, parmi les nombreux officiers de sa cour, choisit les plus illustres et les plus nobles pour aller solliciter la main de la fille qui a captivé son cœur, l'Esprit-Saint députe à cette vierge de Juda l'archange Gabriel, pris parmi les plus élevés dans les rangs de la milice céleste, l'un des sept qui, debout devant la face de Dieu, l'assistent sans cesse sur son trône [2]. Gabriel salue Marie avec respect, il lui dit : « Ne craignez rien, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, le Tout Puissant vous a couvert des ailes de sa vertu [3]. Vos chastes entrailles vont concevoir Celui que, ni la terre, ni les cieux, ne sauraient contenir. »

Au moment précis où sont prononcées ces paroles, l'Esprit-Saint s'unit à Marie par des liens si étroits et si nouveaux, que nulle langue ne saurait exprimer les trésors de vie et les merveilles de sanctification dont il la remplit en se communiquant à elle, par un mode aussi singulier et aussi incompréhensible. Un peintre qui aurait la faculté de se créer une épouse telle qu'il parviendrait à la retracer sur la toile, n'épuiserait-il pas son pinceau et son art ? Et l'Esprit-Saint n'aurait pas fait de Marie l'objet de toute ses complaisances, il ne lui aurait pas prodigué, dans des proportions en quelques sortes infinies la plénitude de ses lumières et de ses dons ? Il serait trop téméraire de chercher à pénétrer par la raison les secrets et les profondeurs de ces largesses et de ces épanchements intimes, surnaturels, incrustables à l'esprit humain, dont le cœur de Marie fut alors le foyer et l'Esprit-Saint l'agent fécond, l'inspirateur tout puissant et infiniment actif. L'intelligence angélique elle-même n'en obtiendra jamais la pleine connaissance, pas plus qu'elle ne saurait acquérir l'entière compréhension de l'Être infini, qui, possédant

1. Prov, XXXI, 29.
2. Tous les anges voient perpétuellement la face de Dieu, l'Ecriture (Job, XII, 15, Apoc. I, 4) nous en montre sept qui occupent un rang distingué devant lui, qui sont comme les assistants à son trône, se tenant là pour remplir les fonctions les plus hautes et recevoir les missions les plus importantes.
3. Luc, I, 35.

Marie, la remplit de la totalité de ses irradiations et de ses ardeurs [1]. Pour nous en former une faible esquisse, nous sommes obligés de recourir à d'imparfaites images et de procéder par analogie en usant des similitudes employés par les Docteurs et par les Pères.

S. Jérôme observe que, lorque Dieu daigne dispenser ses grâces à ses créatures, il ne le fait qu'avec restriction et avec mesure : *Cœteris quidem per partes præstatur.* — La foi, dit-il, fut spécialement donnée à Abraham ; l'obéissance fut la vertu caractéristique de Noë ; l'innocence, celle de Joseph ; la valeur fut donnée à Josué, la fidélité à David, le zèle à Elie, la force à Débora, l'humilité à Abigaïl, une invincible confiance à Judith ; mais Marie n'a pas reçu un don spécial, car le Seigneur a répandu d'un seul trait en elle l'universalité des vertus et des grâces éparses dans le cœur des autres saints : *Mariæ tota se infudit plenitudo gratiæ.* — De même qu'au commencement des temps, Dieu réunit dans un bassin la multitude des eaux qui recouvraient la terre, et ce bassin fut appelé la mer; ainsi toutes les grâces prodigieuses départies non seulement aux hommes, mais à l'innombrable variété des anges, des archanges, des principautés et des séraphins, il les rassemble dans celle qui est appelée un vase d'élection : *Vas electionis.* Il met sa puissance et son honneur à retracer dans ce *trône de justice*, tout ce qu'il y a de précieux et d'éblouissant dans chacune des pierres vivantes qui composent la structure de la céleste Jérusalem. C'est pourquoi la Sainte Ecriture, saisie d'admiration, salue Marie en disant : que sa beauté égale celle de la cité entière *Pulchra ut Jerusalem.*

Un jour, pendant que S. Jean, relégué dans son île de Pathmos, voyait se déchirer à ses yeux le voile des siècles à venir et recevait la communication des secrets de la patrie bienheureuse, un ange lui apparut debout et lui dit : « Viens, je te découvrirai l'épouse de l'agneau. » Il le conduisit au delà de tous les espaces, sur une montagne spacieuse et élevée : *Magnum et altum.* Mais cette montagne, la plus sublime où aucune créature ait jamais pu s'élever, se trouvait encore à d'incommensurables distances au-dessous de la *sainte cité* qui, suivant les interprètes, n'est autre que la Mère de Dieu. Il fallut que celle-ci, s'accommodant à la faiblesse des deux visiteurs, abaissât sa gloire, et qu'elle descendît par un long trajet, afin de se montrer à eux toute éclatante du divin soleil qu'elle a reçu pour parure et pour vêtement : *Et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descenden-*

1. *Tanta est perfectio Virginis, ut soli Deo reserveiur* (S. Bernardin, *Sermo 51, De Concept..)*

tem de cœlo a Deo... habentem claritatem Dei, et lumen ejus simile lapidi pretioso, tanquam lapidi jaspidis, sicut crystallum[1].

Quel emploi plus utile pourrions-nous faire de notre vie terrestre, que de l'employer à étudier et à connaître cette souveraine dont la dignité est en quelque sorte infinie, au point que Dieu lui-même n'aurait pu la créer plus belle et plus éminente[2]. « Vierge toujours aimable, arche de notre salut, soleil de la divinité, miroir de sa puissance, temple de sa grâce, théâtre de sa gloire », Marie retrace, non pas une image imparfaite de son créateur comme les anges et les hommes, mais elle lui ressemble comme l'image d'un miroir ressemble à son modèle vivant, avec un degré de perfection inimaginable, qui jettera éternellement nos esprits dans le ravissement et dans la stupeur.

Déjà durant sa vie, Marie était appelée un *jardin fermé*, *hortus conclusus*. En ce sens, qu'il n'y avait pas de vertu qu'elle ne manifestât dans tout son parfum et dans tout son éclat.

« Marie, s'écrie S. Bernard, dans un langage ruisselant d'ins-
« piration et de suavité, était vierge de corps et d'esprit : elle était
« humble de corps, sobre de paroles, modeste dans ses entretiens,
« circonspecte dans ses démarches, assidue à la lecture, appli-
« quée à toutes ses œuvres... Elle suivait en tout les lumières de
« la prudence et de la saine raison ; elle était bienveillante pour
« tous, évitait de causer, à qui que ce fût, l'ombre d'un sujet de
« tristesse ; sa pureté fut si grande, qu'elle fut jugée digne d'être la
« Mère du Seigneur ; elle mit au monde celui qui l'avait créée ;
« elle est l'étoile de Jacob qui éclaire tout l'univers. »

S'élevant de plus en plus dans l'effusion de ses sentiments, le saint docteur ajoute avec un nouveau transport : « C'est vous qui
« avez rouvert à nos premiers parents le trésor de la vie qu'ils
« avaient malheureusement perdue ; c'est vous qui avez donné
« Dieu à la terre, le bonheur aux hommes, la gloire aux élus ;
« c'est vous qui avez fait naître les gentils à la foi, mis fin à l'ini-
« quité des peuples, rendu à tous les siècles le salut et la bénédiction
« que vous reçûtes de la bouche de Gabriel. Vous êtes vraiment
« la femme *bénie entre toutes les femmes*, qui avez mérité de conce-
« voir un fils et de conserver inviolable sur votre front la cou-
« ronne virginale. Vous êtes digne d'une admiration sans borne,
« vous qui avez réparé notre race frappée de malédiction, qui
« avez été élue avant tous les siècles, prédestinée par le Très Haut
« lui-même honorée et servie par les anges, préfigurée par les

1. Et il me transporta en esprit sur une montagne grande et haute, et il me montra la cité sainte Jérusalem, qui descendait du ciel, venant de Dieu. — Ayant la clarté de Dieu et sa lumière était semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe comme du cristal. (Apoc., X, 11.)

2. *Beata Virgo habet quamdam dignitatem de bono infinito quod est Deus, et ex hac parte non potest aliquid fieri meliua* (S. Tom., 2 XVI, q. 22, a, 7.)

« patriarches, annoncée par les sybilles et par les prophètes. »

A quelle autre a-t-il jamais été dit : Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous[1]. Il n'y en a qu'une qui soit parfaite, une qui soit la colombe[2]. La langue de mon épouse distille le lait ; ses lèvres sont un rayon de miel[3] ; l'odeur de ses vêtements est comme l'odeur de l'encens ; ses parfums sont plus doux que l'aromate[4]. Dans le parterre de mon Eglise, elle est, vis-à-vis des plus grands saints, comme un lis sans tache vis-à-vis d'un buisson de ronces et d'épines[5].

Marie est l'épouse du S. Esprit. A ce titre, elle est enrichie d'une sainteté si éminente, d'une mesure de grâce si abondante, que, la Divinité mise à part, on ne saurait rien concevoir de plus vaste et de plus élevé, *qua nequeat major intelligi sub Deo*[6]. Cependant toutes ces faveurs, toutes ces privautés insignes ne sont encore que l'ombre d'une gloire plus incommensurable, que l'esquisse et le prélude de la plus haute dignité où, après l'union hypostatique, puisse parvenir une simple créature.

Je me sens confondu et comme anéanti devant la majesté de Dieu le Père, s'écriait le grand Paul, parce qu'elle est le principe fécond et incommunicable d'où découle le mystère de la très sainte et indivisible Trinité. Pour ma part, je sens aussi ma raison éblouie et frappée de vertige et de stupeur, quand je considère la grandeur et la sublimité infinie de ce Dieu, qui a doté Marie de cette maternité incompréhensible, d'où ressort l'union des deux prodiges les plus étonnants et les plus inimaginables qu'ait vus le monde : *Ecce virgo concipiet et pariet Filium*[7].

Au récit d'une telle merveille, que toute bouche humaine reste muette, que les anges eux-mêmes admettent l'insuffisance de leurs lumières, l'impossibilité où ils sont de pénétrer les inaccessibles profondeurs d'un tel mystère !

Quel autre esprit, sauf l'esprit infini de Dieu, aurait pu concevoir le moyen de mettre en regard et d'unir deux termes en apparence contradictoires, de faire coexister simultanément dans un même sujet les deux états les plus inconciliables, les plus radicalement incompatibles, ceux d'une virginité sans tache, unie à la maternité la plus féconde ?

Que les hérétiques et les incrédules cessent donc de combattre notre foi par des objections menteuses et sophistiques, de nous opposer des arguments inspirés par leur naturalisme borné et arrogant ; une seule preuve suffit pour démontrer la vérité du

1. *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* (Cant., IV, 7.)
2. *Una est columba mea, perfecta mea.* (Id., V, 8.)
3. *Favus distillans labia tua, mel et lac sub lingua tua.* (Id., IV, 11.)
4. *Odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris.* (Id., IV, 11.)
5. *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* (Id., II, 2.)
6. S. Anselm, *De excel. virg.* — 7. Isaie, VII, 14.

mystère que nous signalons; c'est qu'il surpasse d'une distance infranchissable toutes les inventions de l'homme, et que jamais nous n'en aurions eu le soupçon, si Dieu lui-même ne nous l'avait révélé.

Quelle intelligence, même la plus vaste et la plus hardie, aurait osé se représenter une Vierge concevant et mettant au monde dans le temps, le propre Fils que Dieu le Père engendre dans son sein de toute éternité? Quel homme, quel ange, si transcendantes que l'on suppose leurs perceptions intellectuelles, se seraient jamais figuré une femme qui devient mère par sa soumission à la divine volonté, c'est-à-dire par la connaissance profonde qu'elle a de son néant et de sa bassesse, de la même manière que la première personne de la Très Sainte-Trinité engendre son fils par la science parfaite qu'elle a d'elle-même, par la pleine compréhension de sa nature et de sa perfection souveraine? Tous les humains et tous les esprits célestes réunis auraient-ils imaginé que la créature pût donner l'être à son créateur, et le créateur devenir, à son tour, l'œuvre, le fruit et l'image de sa propre créature? — Non, aucun de nous n'aurait supposé, que le Dieu qui soutient tout par sa parole dût être, *fait par une femme* [1]; que Celui en qui l'univers subsiste, vit et se meurt, eût besoin d'être un jour soutenu, aidé, nourri par cette même femme qui, le revêtira de sa seconde nature, en offrant, à cette fin, la plus pure portion de sa substance et de son sang immaculé.

Cieux, s'écrie le prophète, soyez saisis d'admiration et abaissez-vous! *Obstupescite cœli super hec, aspicite, videte, admiramini* [2] *!*

Celui par *qui tout a été fait*, et, *sans lequel rien n'a été fait*, s'est construit un tabernacle de chair : *Sapientia œdificavit sibi domum* [3]. Dans cette demeure, construite avec une sagesse, des soins et une perfection infinie, il renferme son immensité : *Miscuit vinum et prœposuit mensam* [4], c'est-à-dire que, dans cette retraite intime, il goûte plus de joie et de délices que dans les clartés de sa gloire et au milieu des symphonies et des concerts de ses séraphins, et lorsqu'après neuf mois, par une naissance aussi miraculeuse que sa conception, il s'élance de cette demeure, comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil, il est vraiment notre frère. Il apparaît conversant au sein de l'humanité, plein de grâce et de vérité et ne veut plus être appelé que le fils d'une humble et obscure artisanne : *Hic est faber filius Mariæ* [5]. — Par cet anéantissement sans exemple, le roi des rois ne proteste-t-il pas avec éclat contre nos pensées présomptueuses et hautaines, contre notre amour des préséances, notre orgueil de naissance et de caste,

1. Galat., IV, 4. — 2. Isaie, XXIX, 9; Jes., II, 12. — 3. Proverbes IX, 7.
4. Proverbes IX, 8. — 5. Marc., VI, 3.

et surtout contre la soif de nous agrandir et de sortir de notre condition, un des signes les plus saillants de la décadence de notre siècle ? — De notre temps, les hommes ont désappris à obéir. — Pour rehausser et remettre en vigueur cette vertu si méconnue, le Dieu très haut, Celui à qui les éléments obéissent, et dont les esprits bienheureux n'environnent le trône qu'en tremblant et en se couvrant de leurs ailes, se fait l'humble sujet de Marie : *Maria Deum sibi subditum habuit*[1]. Il résigne à cette nouvelle Esther le sceptre dont il est investi dans le domaine du temps et dans le domaine de l'éternité. Il ne lui obéit pas seulement une fois, dans une circonstance spéciale, comme il le fit jadis à Moïse et à Josué ; mais il lui obéit à tous les instants ; il lui fait l'aliénation complète, absolue de son jugement et de sa volonté humaine. Et toute la durée de sa vie, par l'ardeur de ses tendresses, la profondeur de ses hommages, les témoignages d'une vénération sans bornes, il témoigne, à la face du monde, de l'autorité et des droits qu'il lui a conférés sur ses œuvres et sur toute sa personne sacrée.

Non, jamais nous n'aurions supposé que le Seigneur Dieu contractât un lien aussi étroit de parenté avec sa créature. Après avoir mis le monde aux pieds de Marie, il lui résigne ses attributs et son éternelle suprématie. « Reine Esther, lui dit-il, demandez-« moi tout ce qui vous plaira, fût-ce même la moitié de mon « royaume, elle vous sera donnée. » Ce n'est pas seulement un diadème constellé d'or et de pierreries dont il orne sa tête, il met sur son front une triple couronne : l'une, donnée par Dieu le Père, c'est la toute puissance dont Marie se sert pour diriger les choses d'ici-bas, et conduire l'universalité des créatures à leur fin ; la seconde couronne, donnée par Dieu le Fils, est la sagesse pour comprendre tous les secrets et les mystères de la science de Dieu ; enfin, la troisième, donnée par le Saint-Esprit, est la couronne de l'amour pour embraser les hommes et les anges dans les flammes de l'inénarrable charité.

Paraissez maintenant, Moïse, vous qui, sur le mont-Horeb, vous couvrîtes le visage à la vue de ce buisson incandescent d'où la voix du Seigneur se faisait entendre. Paraissez, vous aussi Salomon, dont l'âme se sentait ravie et émerveillée au spectacle des richesses et des magnificences de ce temple de Jérusalem, où la majesté de Dieu n'habitait qu'en figure ; tombez à terre de nouveau, inclinez plus profondément vos fronts, donnez un nouvel essor et une nouvelle expansion à vos cantiques et à vos louanges, à la vue de ce temple vivant du Verbe incarné, de cette vierge où le Seigneur ne demeure plus en image et par représentation, mais où il habite personnellement dans les gloires de son incarnation et dans la vérité de sa substance.

1. Saint Bern., *Spec. Virgin.*, *VI*, 7.

III. — Celui qui le premier enchaîna la liberté humaine ne fut ni un barbare muni de fer, ni un tyran jetant la terreur par ses violences et sa férocité, mais un ami armé de la clémence et de la profusion des bienfaits. Comme l'a dit un philosophe, celui qui accepte des grâces se fabrique des chaînes, et des chaînes si étroites et si solides, qu'il ne peut parvenir à les rompre, sans attester qu'il a éteint les sentiments généreux de la nature et n'a plus dans son cœur ni gratitude ni bonté. D'où il suit que, si la beauté et les privilèges dont Dieu a orné notre souveraine ne suffisaient pas à enflammer notre piété et notre amour, nos cœurs ne laisseraient pas d'être captivés au souvenir des faveurs et des largesses inépuisables dont elle n'a cessé d'être la trésorière et la distributrice.

Ici, la parole humaine n'a pas d'accents ; toutes les expressions, toutes les images et les similitudes dont elle voudrait user, ne sauraient suffire à énoncer les flots sans cesse renaissants de libéralités et de grâces que nous avons reçus de Marie. Les énumérer serait chose plus irréalisable mille fois que le dénombrement des étoiles du ciel et des sables de la mer. *Arenas maris, quis enumeravit...* [1] Mais toutes les grâces qu'elle nous a départies se résument dans ce seul texte des Évangiles : *De quâ natus est Jesus* [2]. En mettant au monde Jésus-Christ, ne nous a-t-elle pas donné plus que l'univers, enrichi d'un seul trait de tous les trésors de toutes les splendeurs du ciel et de la terre ? *Quomodo cum illo omnia nobis donavit* [3]. Afin de mesurer dans sa juste valeur cette expression si concise de l'Apôtre, *omnia nobis donavit, Marie nous a donné toutes choses,* il convient de représenter à notre esprit les épaisses ténèbres, le profond et effroyable chaos où l'humanité se trouvait ensevelie avant l'Incarnation, et où elle serait encore présentement plongée si le Verbe de Dieu n'était descendu sur la terre. A ce souvenir, il nous sera aisé de nous retracer par une seule vue d'ensemble l'étendue et l'immensité des biens que nous a apportés Marie, par le seul fait qu'elle nous a donné le divin Enfant [4].

Représentons-nous, pour donner plus de développement à notre proposition, les régions glacées du pôle nord, que le soleil éclaire et vivifie d'une pâle lumière, durant six mois à peine. L'autre moitié de l'année, ces tristes régions sont ensevelies dans une nuit profonde. Les plantes sont stériles, les animaux n'ont qu'un souffle de vie, la mer est un désert de glace, et les rares habitants de ces mornes solitudes, à la pâle lueur produite par les scintillations des étoiles et la reverbération des neiges produisent l'aspect d'une vision fantastique et ressemblent à des

1. Eccl. I, 2. — 2. Matth., I, 6. — 3. S. Rom., VIII, 32. — 4. Segneri, *Le dévot de Marie*, 1re part., ch. V.

ombres sépulcrales. — Supposez qu'au lieu d'être privées de lumière pendant six mois, ces contrées fussent demeurées dans cette nuit profonde l'espace de six siècles ; tout à coup, une belle et resplendissante aurore se lève sur ces tristes horizons : aussitôt tout s'anime, tout tressaille, tout reverdit au sein de cette nature froide et désolée. Ah ! quel amour, quelle gratitude de ces peuples envers cette aurore bienfaisante qui aurait fait luire dans leurs régions un riche et éclatant soleil ; ils ne croiraient point exprimer avec trop d'excès leur reconnaissance, en lui élevant des statues et en lui dédiant des autels. A leurs yeux, cette aurore serait pour eux une vraie mère qui les auraient dotés de tous les avantages de la vie, en les délivrant des ténèbres plus insupportables que la mort.

Cette divine aurore, c'est Marie : *Quæ progreditur quasi aurora* [1]. C'est elle qui a fait lever le soleil éternel de vérité sur les nations assises depuis des siècles au sein des erreurs de la gentilité et des ombres de la mort. *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens* [2]. « J'ai fait voir aux yeux corporels Celui que « ne pouvaient découvrir même les yeux des intelligences ; j'ai « rapetissé dans mon chaste sein l'Être infini ; j'ai tempéré les « rayons du Verbe en le revêtant du voile d'une chair humaine ; « grâce à moi, l'éclat adouci de ses rayons a pu être supporté « par des yeux mortels. — Ah ! vous m'aimeriez, vous ne « donneriez pas de bornes à votre gratitude, si j'avais guéri la « cécité de vos corps, et pourtant, quelle proportion entre les « yeux du corps et ceux de l'esprit, entre le soleil terrestre et le soleil incréé de justice et de lumière... [3] ! »

Ajouterons-nous que si, caché sous les voiles augustes du Sacrement, Jésus-Christ a fait depuis dix-neuf siècles briller dans l'Église une lumière un peu inférieure à celle qui éclaire la Jérusalem céleste, et s'il s'unit à nos âmes plus étroitement qu'à aucun des séraphins, c'est à Marie que nous sommes redevables de cette grâce. N'est-ce pas dans Marie qu'est puisée la chair qui nous nourrit ; n'est-ce pas d'elle que découle le sang divin qui nous abreuve ? Jésus-Christ n'avait pas de père, selon la chair ; par conséquent, dit S. Hilaire, le corps que nous recevons à l'autel est exclusivement formé de la substance de Marie. *Caro Christi, caro est Mariæ ; et quamvis gloria resurrectionis fuerit magnificata, eadem mansit quæ assumpta est de Maria* [4]. Quelle parenté entre elle et nous ! s'écrie S. Jean Chrysostôme.

1. Cant., VI, 9.
2. J'ai fait lever dans les cieux une indéfectible lumière. (Eccl., XXIV, 6.)
3. Segneri, *Le dévot de Marie*, Ire part.
4. La chair du Christ est la chair même de Marie, et quoiqu'elle ait été glorifiée par la résurrection, elle reste de même nature que lorsqu'elle fut tirée du corps de Marie, (S. Hilar., *Serm. de Assompt.*, ch. V.)

Les autres mères nourrissent leurs enfants de leur lait, Marie nous nourrit de son corps et de son sang immaculé. Véritablement, c'est à elle qu'il appartient de nous convier au festin qu'elle-même a dressé et de dire aux hommes : « Venez, mangez mon « pain, et buvez le vin que je vous ai préparé [1]. »

Il serait aisé de discuter de la sorte sur les autres sacrements et sur les diverses institutions fondées par Jésus-Christ au profit de notre humanité, et nous établirions nettement qu'autant sont grands et multiples les bienfaits que nous avons reçus de Jésus-Christ, autant le sont nos dettes d'amour et de reconnaissance qui nous lient envers sa mère.

Marie nous a donné la plénitude de tous les biens en nous donnant Jésus-Christ. Mais observons qu'en nous le donnant elle n'a pas été, comme les autres mères, une cause instrumentale et physique, mais elle a été une cause libre et intelligente.

Nous décernons des hommages et une gratitude méritée à Monique, qui fut la mère d'Augustin; à Blanche de Castille, qui donna S. Louis à la France; à toutes ces femmes pures, austères, remplies de foi et de charité qui, inoculant à leurs enfants les feux de l'amour divin dont elles étaient enflammées, ont donné à l'Eglise les Dominique, les Louis de Gonzague, les Thérèse et les François de Sales; mais ces mères ignoraient le trésor qu'elles portaient dans leur sein, elles n'avaient pas la conscience des destinées du fruit de leurs entrailles; elles ne savaient pas qu'en mettant leurs fils au monde, qu'en les nourrissant, en les élevant, elles préparaient des ouvriers à la civilisation, des flambeaux aux nations, d'intrépides défenseurs à Jésus-Christ et à son Eglise.

Supposez un instant que la mère de Moïse, lorsqu'elle sauva son fils des eaux où l'avait fait jeter Pharaon, eût pu prévoir les services qu'il rendrait plus tard à son peuple; qu'elle sût qu'il en serait un jour le sauveur, le chef, le législateur, et qu'en vertu de cette prescience, elle l'eût caché, élevé, instruit; supposez encore que cette même mère de Moïse, prolongeant le cours de son existence terrestre jusqu'à une limite d'âge que jamais aucune autre femme n'a atteinte, se fût trouvée vivante à l'époque du règne de Salomon, alors que le peuple hébreu, à l'apogée de sa grandeur, jouissait d'une prospérité et d'une gloire sans exemple sur la terre. Ah ! avec quel transport tout Israël aurait proclamé bienheureuses les entrailles qui conçurent Moïse! Comme il aurait béni les mains qui sauvèrent et cachèrent l'homme dont le courage et le génie leur avaient ouvert cette terre de Palestine, où coulaient le miel et le lait [2].

1. *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum, quod miscui vobis.* (Prov. IX, 5.)
2. Ségneri, *Le Dévot de Marie*, 1re partie, ch. V.

Or, ce parallèle entre la mère de Moïse et la mère de Dieu, ne saurait se soutenir. Utile pour retracer le mystère à notre imagination et aider à la faiblesse de notre entendement, il est d'une similitude aussi éloignée que la terre promise est au dessous du paradis céleste, que la mission et la dignité de Moïse sont distantes de la mission et de la dignité du Verbe incarné.

Marie connut Jésus-Christ avant de le concevoir. Au moment où Gabriel lui annonça qu'elle allait devenir mère de Dieu, elle eut la conscience et la claire intuition du rôle et des conséquences de sa maternité. Elle accepta, par une adhésion libre et réfléchie, non-seulement la royauté et la gloire du fils qui naîtrait d'elle, mais elle consentit de plus à ses travaux, à ses souffrances, à ses opprobres, et voulut sans restriction et dans leur universalité les avantages et les fruits que sa passion devait apporter au monde. « Elle désira, dit le bienheureux Richard de Saint-Vic-
« tor, le salut de tous les hommes, elle y concourut, elle l'obtint ;
« bien plus, c'est par elle que ce salut a été opéré, et subsidiaire-
« ment avec Jésus-Christ, Marie est en toute vérité le salut du
« monde [1]. »

Jésus-Christ, dit S. Bernard, ne se regardait pas comme le maître unique de la chair et du sang sacré qu'ils devait offrir en oblation sur la croix. Or, de même qu'il n'avait pas cru de sa dignité de descendre du ciel et de cohabiter le sein de Marie, avant que celle-ci eût donné son consentement par l'intermédiaire de Gabriel ; aussi, aurait-il mille fois moins consenti à mourir, si Marie n'avait prononcé ce second *fiat* qui devait décider de notre rédemption, comme le premier *fiat* [2] avait décidé de l'union hypostatique du Verbe avec notre nature.

Les pères et les docteurs de l'Eglise ne nous parlent donc nullement en métaphore et par allégorie, lorsqu'ils nous dépeignent Marie debout sur la montagne, les yeux levés vers le ciel, dans l'attitude d'une prêtresse présentant à Dieu le Père les satisfactions offertes par la victime seule vraiment digne de sa gloire. Plus intrépide et plus généreuse qu'Abraham, c'est avec une promptitude et un dévouement absolu qu'elle offre à l'Eternel cette vie mille fois plus chère et plus précieuse que la sienne. Si tel eût été le bon plaisir du Ciel, elle n'aurait même pas balancé à s'armer du glaive, à frapper de ses propres mains l'objet de ses tendresses, refoulant dans le silence et dans les profondeurs intimes de son âme des tortures auxquelles nous ne saurions comparer celles de tous les martyrs. — En récompense de cette soumission sans bornes, elle a mérité de participer d'une manière active à l'application faite aux hommes des mérites de la

1. *Omnium salutem desideravit, quæsivit, imo et salus omnium per ipsam facta est, unde et mundi salus dicta est.* (Richard de Saint Victor, *in cant*, ch. XXVI.)
2. *Ecce ancilla Domini,* fiat *mihi secundum Verbum tuum* (Luc, I, 36.)

passion et de la mort du Sauveur, et elle possède à juste titre ce nom de *Mère des vivants*, accordé figurativement à la première Ève [1].

« Parce que tu as fait cette chose, fut-il dit à Abraham, et que « tu n'as pas épargné Isaac ton fils unique, je multiplierai ta « postérité comme les étoiles du ciel et les grains de sable qui « couvrent les rivages de la mer [2]. » Et Marie, parce qu'elle a consenti à étouffer les sentiments les plus vifs et les plus ardents de la nature, qu'elle a voulu, au pied de la croix, souffrir intérieurement des douleurs et des amertumes plus vastes et plus cuisantes que celles que lui auraient causées tous les supplices de la terre reunis, s'ils s'étaient fait sentir simultanément à son âme; à cause de cela, *quia fecisti hanc rem,* Dieu le Père lui a dit : « En toi seront bénies toutes les nations de la terre, parce que tu as « obéi à mes ordres et à ma voix [3]. Tu seras la dispensatrice de « mes grâces, la directrice de ma justice, l'arbitre de mon « amour. » Autant Jésus-Christ a de puissance par son commandement, autant tu en auras par tes supplications et tes prières. Les autres saints, les apôtres par leurs travaux, les anachorètes par leurs austérités, les martyrs par l'effusion de leur sang, n'ont mérité que pour un certain nombre d'hommes; toi, en livrant ton propre fils, tu as mérité pour la généralité des hommes. Tu seras donc l'aide, l'appui, la coassociée de ce Verbe que tu as conçu et enfanté [4]. Sans toi, nul ne sera sauvé, nul ne sera délivré du mal et n'obtiendra le repentir et le pardon que par toi, et à cause de toi.— Jésus-Christ, établi le roi immortel des siècles, sera dans le monde la fontaine des grâces, le puits d'où jaillissent les eaux vives [5]. Toi, tu seras l'instrument et le canal par où ces eaux découleront dans les âmes.— Jésus-Christ sera le chef de l'Eglise, la tête du corps mystique, tu seras le cou par où découlent les esprits vitaux et qui met le chef en communication avec les membres. Tel est le sens de cette parole mémorable adressée à l'épouse des cantiques : « Ton cou est une tour d'ivoire [6]. »

Les livres sacrés confirment cette doctrine; ils sont remplis de traits et de figures prophétiques qui nous dépeignent la puissance de Marie sur les anges et sur les hommes, sa coopération et son action sur toutes les œuvres qui intéressent la gloire de Dieu, le salut des peuples, le triomphe et l'exaltation de l'Eglise.

1. *Eo quod mater esset cunctorum viventium.* (Gen., III, 20.) *Funda nos in pace, mutans Evæ nomen.* (Hym. *Ave Maris Stella.*)
2. Gen., XXII, 17.
3. *Et benedicentur, in semine tuo, omnes gentes, quia obedisti voci meæ.* (Gen., XXII, 18.)
4. *Faciamus et adjutorium simile sibi* (Gen., II, 18.)
5. *Puteus aquarum viventium.* (Cant., IV, 16.)
6. *Collum tuum sicut turris eburnea.* (Cant., VII, 4.)

Dans l'ancien Testament, Moïse, Josué, Samson, David, Salomon, nous retracent les travaux de l'Homme-Dieu, la grandeur de son règne, ses victoires sur les passions et sur le monde. Sara, Rebecca, Rachel, nous figurent la gloire et la mission libératrice de Marie. — Rachel fit lever par Jacob la pierre du puits où devait s'abreuver le troupeau[1], et Marie a fait lever par Jésus-Christ la pierre d'iniquité qui pesait sur les peuples, elle a fait couler le fleuve d'eau vive dont le jet impétueux réjouit toute la terre[2].— Jacob s'unit à Lia pour posséder Rachel[3], et pour glorifier Marie, Jésus-Christ s'unit à la gentilité, et la Lia idolâtre est élevée à la dignité de reine et d'épouse. — Ruth, en épousant Booz, unit les deux races séparées de Jacob et de Madian[4], et c'est Marie qui mettra fin aux hérésies d'Occident et d'Orient, et ramènera nos frères séparés au bercail de l'unité. — En effet, depuis que le Saint Siège, déférant aux désirs et aux suffrages de la chrétienté, a élevé Marie sur son piédestal le plus glorieux et l'a déclarée, de science certaine, Reine Immaculée, des symptômes inattendus et signalés d'un prochain retour à la foi catholique se sont manifestés avec éclat en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis... Des docteurs éminents, des membres des Universités, des hommes issus de familles aristocratiques et princières, se convertissent courageusement et publiquement. D'autres, non moins distingués et instruits, forment des associations de prière, afin de hâter le jour où seront pleinement brisés les liens qui les unissent à l'erreur. Ils ne craignent plus de professer ouvertement leurs sympaties pour le Saint Siège, de signaler Rome comme l'unique port où leur esprit, dévoré par le doute, balloté par le souffle et les oscillations des doctrines incertaines et contradictoires, obtiendra enfin la lumière dans la certitude, le repos de l'âme dans la soumission à la volonté de Dieu, la sécurité et la liberté de la conscience dans la délivrance de leurs dissidences et de leurs longues et cruelles fluctuations[5].

1. Gen., XXIX, 8.— 2 *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei*, Ps. XLV, 5.— 3 Gen. XXIX 28.— 4. Ruth.

5 Personne n'ignore que, depuis quelques années, de nombreuses classes de laïcs et de ministres anglicans, douloureusement frappés de l'affaiblissement du sentiment religieux et de ses tristes effets sur les mœurs, en ont sincèrement reconnu la cause dans les erreurs du dogme et la stérilité des pratiques du culte protestant; comparant à cette visible décadence les féconds résultats du catholicisme, ils ont essayé d'obtenir dans leur Eglise les mêmes heureux effets par des moyens extérieurs et de pure forme, l'étole, la chasuble, le surplis, les fleurs, l'encens. Parmi eux, quelques-uns plus conséquents ont aisément compris le néant de cette imitation purement matérielle d'une autre Église. Agités de crainte, au milieu de l'anarchie et de la confusion doctrinale qui régnait autour d'eux, ils se sont mis à l'étude des Écritures et des sources de la tradition. Une fois éclairés, ils n'ont pas hésité à se mettre en tête de ce grand mouvement de retour. Parmi les plus célèbres de ces heureux convertis, se trouvent les Newman, les Faber, les Nanning. Un dixième, assure-t-on, du clergé catholique actuel d'Angleterre, se compose d'anciens protestants ritualiste ou puseïstes. Des nobles lords et plusieurs membres du Parlement qu'il serait trop long de citer ont

Esther sauve Israël de la proscription et de la mort en apaisant le courroux d'Assuérus, et Marie intercède l'Assuérus céléste, elle arrête la fureur de son bras prêt à lancer sur la terre les châtiments et les fléaux mérités par nos crimes. — Judith tue Holopherne et dissipe les hordes innombrables des Assyriens, et, sous quelque forme et quelque nom qu'apparaissent les ennemis de Dieu ; que sous le nom d'hérétiques, ils travaillent à semer l'ivraie dans le champ du père de famille, et à déchirer la tunique sans couture de Jésus-Christ; que sous le nom d'infidèles et de musulmans, ils cherchent à replonger l'Europe dans la barbarie et dans l'abrutissement, ou que, reparaissant de nos jours sous la forme d'associations occultes, de sectes internationales, d'ateliers ou de loges maçonniques, ils conspirent contre l'universalité des religions positives et des dogmes révélés, cherchant à constituer une humanité sans Dieu, proscrivant Jésus-Christ du berceau de l'enfant, du chevet des mourants et de l'autel où s'unissent les époux, supprimant en un mot, avec les devoirs qui ennoblissent, les remèdes qui purifient et les espérances qui consolent; Marie sera le glaive de Dieu, qui portera la confusion dans leurs rangs et fera échouer leurs desseins pervers. Elle abattra cette nouvelle tête de l'antique serpent, comme elle a abattu la tête de toutes les hérésies, comme Judith abattit la tête d'Holopherne. Dieu, dès le commencement, lui en a donné l'infaillible assurance. *Ipsa conteret caput tuum*[1].

C'est sur les champs de bataille, a-t-on coutume de dire, que se jouent les destinées des peuples, qui se font et défont les empires; mais il est d'autres champs de bataille que ceux où le canon tonne et où le fer se croise. Entendez-vous ces supplications ardentes qui s'élèvent de tous les points de l'univers; voyez-vous dans ces sanctuaires remplis d'*ex-voto*, au pied des antiques statues que les siècles ont noircies et vénérées, ces foules recueillies et pieusement agenouillées, ces processions et ces défilés de pélerins, roulant dans leurs mains les grains du Rosaire, et charmant la monotonie et la longueur de la route par la récitation alternative du nom de Marie... Entendez-vous encore le soir, dans nos églises de ville et de campagne, ces voix graves d'hommes et de femmes saluant Marie par le concert de leurs bénédictions et de leurs louanges? C'est là une innombrable et invincible chevalerie dont nos ennemis n'ont pas le soupçon..... Ils s'étonnent parfois du désarroi et du trouble jeté dans leurs

suivi cet exemple. La mère de la reine actuelle d'Angleterre est rentrée avant de mourir dans le sein de l'Église. Encore une grâce efficace, qu'une multitude de prières ne cesse de solliciter, et la patrie des Augustin, des Thomas Becket, redevenue un des beaux fleurons de la catholicité, sera de nouveau saluée du nom de *terre des saints*.

1. Gen., c. III, 15.

conseils, à l'heure où ils se promettaient un satanique triomphe, leurs projets les plus habilement ourdis avortent ignominieusement; ils sont comme subjugués par une puissance mystérieuse et incompréhensible, et sentent peser sur leurs têtes un pied invisible qui les flétrit et les écrase.... Ah! les impies peuvent sourire en voyant ces files de gens disant l'*Ave Maria* et répétant sans cesse la même prière. Cette prière, a-t-on dit, « la bouche la prononce, le cœur ne la répète jamais ». Celui qui est éclairé d'une lumière meilleure sait que chacune des paroles tombées des lèvres ferventes est pour l'enfer une défaite, et pour les enfants de Marie un gage assuré de triomphe.

Dans les siècles chrétiens, Marie était l'égide des nations. Elle était considérée par les peuples et par les princes comme la reine des batailles et l'ange tutélaire de la paix. C'était dans ses sanctuaires que les rois venaient demander la sagesse dans les conseils et la victoire dans les combats. Pas une nation catholique n'aurait eu foi en sa grandeur et en son avenir, si elle n'avait proclamé la Mère de Dieu sa patronne et n'avait institué en son honneur une grande fête nationale. N'est-ce pas par la médiation de Notre-Dame du Rosaire que Pie V gagna la bataille de Lépante et qu'il brisa les forces coalisées du croissant? N'est-ce pas en recourant à Notre-Dame Auxiliatrice et après avoir promis d'orner son front d'un diadème d'or, que Pie VII déjoua les intrigues et les violences du despotisme napoléonien. En reconnaissance, il institua la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, déclarant qu'il était redevable à Marie de sa rentrée dans sa capitale et de la cessation des maux qui désolaient l'Eglise.

La plupart des sanctuaires dont le sol de la France est couvert, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Myans en Savoie, ont dû leur origine à des grâces et à des bienfaits publics et signalés de la mère de Dieu, et toutes leurs traditions se rattachent à des événements mémorables, intéressant la vie et l'existence politique de la nation. — Dirai-je que, dans les désastres et les calamités publiques, les souverains et les têtes couronnées ont constamment invoqué leur grande et céleste protectrice. — Louis XIII, par un vœu solennel, lui consacre sa personne, son sceptre, son auguste race, exprimant l'espoir que, dans les temps difficiles, elle serait la ressource de son royaume. — Louis XVI, le roi martyr, renouvelle ce vœu peu de temps avant la terrible Révolution qu'ont vue nos pères. — Et c'est ainsi, ô Reine, que tous les peuples, si vous daignez leur être propice, éprouvent les effets de la miséricorde du Seigneur, et voient éclater les merveilles de sa toute puissance jusqu'au sein des abîmes où ils se sont témérairement lancés,

jusqu'au milieu de ses crises effroyables et de ces tempêtes violentes où tout ordre religieux et social menace de disparaître sans retour. *Ipsi viderunt opera Domini et mirabilia ejus in profundo*[1].

Que serait-ce si à ces grâces générales accordées aux nations il nous était possible d'ajouter l'énumération de tous les bienfaits départis à chaque homme en particulier?

Marie ne nous a-t-elle pas prévenus, entourés de soins, comblés de faveurs dès notre plus tendre enfance! N'est-ce pas à elle que nous sommes redevables de notre vocation à la foi, de la grâce d'une éducation chrétienne, d'une première communion saintement faite, de toutes ces lumières et de toutes ces bonnes inspirations, qui nous pressent sans cesse de renoncer au péché et de nous donner sans réserve à Dieu?

« O toi, qui te sens balloté par les tempêtes, au milieu des « écueils de ce monde, si tu veux éviter le naufrage, ne « détourne pas tes yeux de l'étoile de la mer!... Si les flots de « l'orgueil, de l'ambition, de la jalousie, cherchent à inonder « ton âme, jette un regard vers l'étoile, adresse une prière à « Marie!... Si l'horreur de tes péchés, le trouble de ta conscience, « l'appréhension des jugements de Dieu, commencent à t'en- « traîner dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du déses- « poir, attache ton cœur à Marie.... Que Marie soit sur tes lèvres, « dans ton cœur, et, pour obtenir le suffrage de sa prière, ne « perds pas de vue l'exemple de ses vertus[2]!.... »

Celui qui observe le ciel durant les nuits calmes et sereines, aperçoit, dans les hauteurs du firmament, une sorte de nébuleuse blanche que les astronomes appellent la *voie lactée*. Elle se compose d'un nombre infini d'étoiles, qui, à la distance incalculable où elles sont situées de la terre, semblent se toucher les unes les autres et former entre elles une longue route continue et lumineuse. Ainsi en est-il de la vie des chrétiens, elle est un tissu et une suite condensée et non interrompue des faveurs et des libéralités de Marie. — Durant la nuit ténèbreuse de la vie présente, nous ne connaissons généralement de ces bienfaits que ceux qui se rattachent à l'ordre visible et temporel, et dont les effets sont apparents et palpables. Mais lorsque luira à nos yeux le midi et la pleine clarté des jours éternels, cette série innombrable de bienfaits que nos intelligences ne sauraient maintenant découvrir apparaîtra tout à coup à nos regards éblouis, dans son universalité et dans tous ses détails. — Ravis de reconnaissance, nous admirerons alors cette Providence suprême et la tendre et ingénieuse économie

1 Ps. CVI, 21.
2 Saint Bernard, *Hom. 2, super missus est*.

de cette bonté incomparable, nous écriant avec l'auteur inspiré : « Je me suis réjoui dans toutes ces choses, parce que cette sagesse marchait devant moi, et j'ignorais qu'elle était la mère de tous ces biens[1]. »

Si la terre, devenue tout à coup transparente et lumineuse, a dit un pieux auteur[2], était en état de contempler les biens et les avantages dont elle est redevable à la mer, les trésors que celle-ci répand dans son sein, la fécondité qu'elle donne aux nuées, les vapeurs bienfaisantes qu'elle répand dans l'air, l'humidité dont elle imbibe le sol par ses infiltrations; les bassins des grands fleuves dont elle renouvelle l'approvisionnement; la terre saluerait la mer comme sa bienfaitrice et sa mère nourricière.

Or, Marie, comme l'étymologie de son nom l'indique, est la grande mer : *Maria mare.* S. Jean Damascène ne veut même pas qu'on la désigne sous ce simple nom. La mer, dit-il, est limitée par ses rivages; les profondeurs de l'Océan peuvent être fouillées et sont accessibles à la sonde; mais Marie doit être appelée *abime*, parce qu'elle est un Océan de grâces et de perfection, dont l'immensité défie toute mesure : *Gratiœ abyssus immensa*[3]. Par rapport à Dieu, plénitude infinie de tout bien, elle ressemble, à la vérité, comme elle le dit elle-même, à ces faibles filets d'eaux, qui se dissipent et se perdent dans les infractures et à travers les sinuosités de la terre. *Ego quasi trames aquœ*[4]. Mais par rapport à nous, elle est un fleuve vaste, indéfini, intarissable, dont tous les efforts et les conceptions de notre raison, ne parviendront jamais à scruter les profondeurs et à déterminer les bornes. — Marie, dit la Sainte-Écriture, est la lune qui réfléchit l'éclat et les ardeurs du soleil, et illumine notre marche durant la course incertaine de nos années terrestres et périssables[5]. Elle est la nuée du désert lumineuse pendant la nuit, obscure pendant le jour[6]. Elle est la verge d'Aaron toujours verdoyante et parée d'un laurier et d'une fleur inflétrissable[7]. — Elle est le rayon de miel issu dans la gueule du lion et que recueillit Samson[8]. — Elle est la toison étendue dans l'aire de Gédéon el humectée d'une douce rosée, lorsque la désolation et la sécheresse remplissaient toute la terre[9].

1 *Et lœtatus sum in omnibus ; quoniam antecedebat me ista sapientia, et ignorabam quoniam horum omnium mater est.* (Sap., 12.)

2 Segneri, *Le Dévôt de Marie.* — 3 S. Jean Damas., *Orat. 2 de assumpt.* — 4 Eccl., XXII. 41.

5 *Quœ est ista, pulchra ut luna electa ut sol. cant. VI, 9.*

6 *Erat nubes tenebrosa et Illuminans noctem. Exod, XIV, 20,*

7 *Invenit germinasse virgam Aaronis.* (Num. XVII, 8.)

8 *Examen apum in ore leonis erat, ac favus mellis... de forti egressa est dulcede* (Judic. XIV, 18, 12.)

9 *Fecitque Deus, nocte illa, ut postulaverat; et fuit siccitas in solo vellere, et ros in omni terra.* (Judic., VI, 40.)

Que ne puis-je faire ressortir la beauté et le sens de chacune de ces figures? Que ne puis-je exposer les développements et les éloquentes paraphrases qu'en ont tracés les Basile, les Ephrem, les Jérôme, les Augustin et les Ambroise? Mais ne sera-ce pas les résumer tous et les faire parler de concert, que de rappeler les paroles prononcées dans le Concile d'Éphèse, aux applaudissements unanimes du clergé et du peuple, par le grand Cyrille, patriarche d'Alexandrie, l'âme et l'inspirateur de cette assemblée, à jamais auguste et vénérée.

S'adressant à Marie, au nom des Pères et des Evêques réunis: « Salut, s'écrie-t-il, Vierge mère, vous le temple vivant et im-« mortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'hon-« neur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme « rempart de toutes les églises! Salut, ô vous qui avez renfermé « dans votre sein et enfanté Celui qu'aucun lieu de la terre ne « peut contenir; vous par qui la Trinité sainte est connue et ado-« rée, par qui la croix est honorée, par qui les anges se réjouis-« sent et les démons épouvantés fuient devant les chrétiens! « Salut, ô vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans son « héritage céleste, par qui l'idolâtrie fut détruite; l'univers « converti; par qui les prophètes ont écrit, les évangélistes « ont parlé, et les apôtres annoncé le salut à toutes les na-« tions! C'est par vous que règnent les rois, que les morts res-« suscitent, et que le Fils de Dieu a brillé comme un astre bien-« faisant au sein des nations plongées dans la décadence et dans « la mort. » Par vous, ô reine, l'homme abaissé et déchu s'est élevé jusqu'au ciel; par vous l'esprit du mal a été relégué dans sa sombre demeure, dans les profondeurs du puits ténébreux de l'abîme; par vous nos esprits et nos cœurs se sont ouverts à la foi et aux vertus infuses du baptême; par vous nous avons été confirmés dans l'Esprit Saint par l'imposition des mains et l'onction de l'huile sanctificatrice. — Vous êtes la fontaine de justice, la Vierge des Vierges, la mère des mères, l'ornement et la parure des bienheureux; plus sainte que les séraphins, plus glorieuse que les chérubins, plus vaste que toute l'étendue des cieux; salut encore une fois, cause et principe du salut de tous les humains, conciliatrice de la paix, réparatrice de tout l'univers, femme pleine de grâces, possédant comme un trésor le Seigneur de la gloire, qui existait avant vous, qui est né de vous et qui sera à jamais avec vous!

O maternité virginale, prodige incompréhensible! Que toute notre science, toutes nos aspirations, que toutes nos facultés intellectuelles n'aient pour objet ici-bas que de décerner de dignes hommages et de constantes adorations au Dieu un en trois personnes, de célébrer par d'éternelles louanges les grandeurs de

Marie et de Jésus-Christ son Fils, à qui appartiennent toute majesté, toute puissance et toute gloire !...

O notre souveraine et notre médiatrice, dans les jours difficiles et orageux de notre siècle mauvais et au milieu de la tempête prête à éclater, soyez plus spécialement notre guide, notre étoile et notre boussole. Messagère du règne de Dieu, annoncez-nous par des témoignages plus spéciaux et plus réitérés de tendresse, que les jours de restauration sont proches. Présentez-nous à votre Fils, réconciliez-nous avec votre Fils. Par les mérites dont le Seigneur a daigné vous enrichir, par cette miséricorde increéée que vous avez conçue et portée neuf mois dans vos entrailles bénies, faites que ce Jésus Sauveur qui, par votre volonté et votre médiation, s'est fait participant de nos misères et de nos infirmités, nous accorde par votre intercession puissante de devenir dans les siècles éternels participant de son bonheur et de sa gloire !

DIXIÈME CONFÉRENCE[1]

SAINT JOSEPH

PROTECTEUR DU RÈGNE DE DIEU

Constituit eum Dominum domus suæ.
Le Seigneur l'a constitué le maître de sa maison. (Ps. CIV, 21.)

C'est un fait digne de remarque, que les âmes le plus élevées en dons célestes, celles qui furent, sur la terre, les plus consommées en tout genre de sainteté, et dont la perfection s'approcha le plus des perfections du Tout Puissant, furent aussi celles dont la vie est restée plus obscure, l'histoire plus ignorée et plus incertaine.

Ainsi, quelle vie plus cachée que celle de l'auguste mère de Notre-Seigneur ? Sa physionomie radieuse est laissée dans l'ombre : dans le récit des écrivains sacrés, elle n'apparaît qu'au second plan et dans de rares et exceptionnelles circonstances. « Ces actes étonnants de vertu, qu'accomplissait Marie et qui « auraient émerveillé la terre, ces paroles de son cœur, qui je- « taient les esprits bienheureux dans d'ineffables ravissements,

1. Prêchée à la Cathédrale de Chambéry, le 19 mars, jour de sa fête.

« ces supplications, ces élans d'amour si ardents, si efficaces, « qu'ils eurent la puissance d'accélérer la venue de la Divinité « sur la terre, tous ces prodiges sont restés enfouis dans l'oubli, « dans le silence le plus impénétrable. » L'histoire intérieure de Marie est une histoire que le Tout Puissant n'a pas voulu abandonner à la narration humaine, il se réserve le soin de nous la retracer lui- même, au jour de ses manifestations et de ses splendeurs.

Décernons donc un digne éloge à l'incomparable Joseph, à ce grand saint, dont nous venons aujourd'hui vous entretenir, en vous disant que sa vie est restée cachée. Il a participé à la gloire de l'obscurité de Marie. Aucun détail ne nous a été transmis ni sur sa naissance ni sur les années qui précédèrent son mariage avec la Mère du Sauveur. Nous ignorons l'époque et les circonstances de sa mort.

L'Évangile fait apparaître Joseph à la crêche de Bethléem, il nous le montre accompagnant Jésus-Christ en Égypte et au Temple; et c'est avec un fond si faible, des données si incomplètes, que nous entreprenons de composer son éloge.

Mais ne vous semble-t-il pas que prétendre tracer la physionomie d'un homme, lorsque l'on n'a sur cet homme aucun document, aucune notion positive, c'est vouloir élever un édifice qui aurait pour point d'appui le néant et le vide?

Heureusement, nous avons présenté une parole du Sauveur : *Adhuc et vos sine intellectu estis*[1] ? Êtes-vous donc, comme disait Jésus à ses apôtres, sans pénétration et sans intelligence; et ne comprenez-vous pas que, si les écrivains sacrés résument toute l'histoire de Joseph et de Marie en trois ou quatre traits épars dans la suite des Évangiles, c'est que ces traits sont substantiels et nous révèlent plus complètement la vie de la Mère et du Père de Jésus, que ne le feraient des milliers de livres et de discours? Ne comprenez-vous pas, que si ces mêmes écrivains s'abstiennent de soulever les voiles du sanctuaire de Nazareth, s'ils se taisent sur les détails de l'intérieur de la sainte Famille, c'est parce que ces détails sont superflus et se présentent d'eux-mêmes? La conversation de ces trois êtres les plus purs, les plus célestes, qui soient jamais sortis des mains du créateur, n'était-elle pas ineffable? Quelle langue pourrait la redire, quelle imagination s'en tracer une ébauche même éloignée et grossière! — Certes nous n'avons pas besoin qu'une bouche humaine nous retrace, une à une toutes leurs vertus..; ils en possédaient la plénitude.., et à l'égard de Marie comme à l'égard de Joseph, notre vénération ne saurait être excessive.

Leurs deux âmes n'étaient-elles pas un monde de sainteté? Si

1. Math., XV, 16.

nous voulions rassembler toutes les perfections, tous les prodiges, tous les actes de courage, de dévouement, tous les élans d'amour qui ornent l'histoire des autres saints, nous pourrions les attribuer, sans risque de nous tromper, à l'auguste saint Joseph; et la réalité demeurerait, à d'infinies distances, au dessus de toutes nos suppositions et de toutes nos paroles.

Ah! lorsque les évangélistes me disent, ô tendre et glorieux Joseph, que vous fûtes uni par les liens d'époux à la plus pure de toutes les vierges; lorsqu'ils m'apprennent que vous fûtes choisi pour Père de Jésus, institué chef de la sainte Famille, je sens le besoin de me recueillir sous le poids de l'admiration dont je suis saisi. Il m'est inutile de plonger plus avant mes regards dans les mystères incompréhensibles de votre cœur, dont ma faible raison serait certainement éblouie et confondue: ce que je sais, ce que l'on me raconte de vous, est assez vaste pour remplir toutes mes pensées, ouvrir un champ indéfini à mes méditations et à mon admiration. En effet, dire que Joseph fut l'Époux de Marie, n'est-ce pas dire qu'il était plus pur que les anges, et que jamais son âme ne fut flétrie par le moindre souffle des passions? — Dire que Joseph fut le Père de Jésus, n'est-ce pas le rapprocher indéfiniment du Créateur dont il mérita d'être ici-bas le mandataire? — Dire qu'il fut le Chef de la sainte Famille, n'est-ce pas dire qu'il possède dans le Ciel un crédit sans égal et qu'entre lui et les autres saints, il y a toute la distance du maître au serviteur: *Constituit eum dominum domus suæ?* — Ces trois prérogatives d'Époux de Marie, de Père de Jésus, de Chef de la sainte Famille, nous font entendre que dans nos hommages et notre vénération, saint Joseph doit occuper un rang à part, et qu'après Jésus et Marie, il est celui de tous les amis de Dieu, pour qui nous devons professer une piété plus tendre, une confiance plus illimitée?

Admirons toutefois, avant d'aborder le développement de notre sujet, comment la divine Providence, qui proportionne ses remèdes et ses secours aux besoins des temps, a voulu que dans notre siècle la dévotion et l'amour de saint Joseph obtinssent un éclat et une popularité qu'ils n'avaient jamais eus dans les siècles antérieurs.

Faisant droit à d'innombrables pétitions adressées de toutes parts, par les pasteurs et les fidèles, le pape Pie IX a proclamé le chef de la sainte Famille protecteur de l'Église et patron de la grande famille humaine. — Sa fête, qui se célèbre le 19 mars, a été élevée au rang de première classe; le mois de mars lui a été dédié et se solennise avec pompe et avec un concours empressé

de tous les fidèles. Il n'est pas de communauté monastique qui ne se soit mise sous ses auspices [1].

Comme nous espérons le faire ressortir de ce discours en énumérant les vertus de saint Joseph, la vie toute intérieure et toute cachée de ce grand saint est l'antidote offert au relâchement, à l'esprit mondain et naturaliste de notre siècle. Avec le culte du Sacré-Cœur et le culte de la sainte Vierge, le culte de saint Joseph est un des trois présages de l'avenir réparateur qui se prépare.

Grand saint, je ne puis publier vos louanges sans les faire remonter jusqu'à votre digne et céleste épouse. Puisse donc celle qui est appelée pleine de grâce, mettre sur mes lèvres des accents qui soient l'écho de notre amour filial, et au moins un reflet éloigné de la sainteté de votre âme et de la grandeur dont vous êtes investi !

1. Au commencement de 1869, le pieux et savant directeur du *Messager du Sacré-Cœur* écrivait : « On est certain que, de nos jours, une mystérieuse attraction entraîne les cœurs vers saint Joseph. Dans toutes les parties du monde, le culte de saint Joseph pénètre avec une merveilleuse rapidité. Il y a douze ans, à peine trouvions-nous à qui parler, quand il était question de sa gloire, et, pour de rares zélateurs que nous parvenions à recruter, de nombreux contradicteurs tentaient d'entraver nos efforts. Toute opposition a cessé aujourd'hui; les plus irrésolus naguère emportés par le mouvement irrésistible qui entraîne les enfants de l'Église sous l'étendard du saint Patriarche, n'hésitent plus à lui rendre hommage. Bientôt, si nous en jugeons par ce qui se passe autour de nous, pas une localité importante qui n'ait institué en l'honneur de saint Joseph des exercices particuliers, pas une église qui ne lui ait dédié un autel, pas une famille qui ne possède son image. Le nom de Joseph, assez rarement porté jusqu'ici, est de nos jours fréquemment conféré au saint baptême; les parents tiennent à mettre sous le patronage du gardien de Jésus ce qu'ils ont de plus cher au monde.

En 1867, le Pape venait d'annoncer à l'univers la prochaine convocation du Concile. Aussitôt une société de prêtres séculiers et réguliers s'organisa en Italie. Elle se proposait d'obtenir par ses travaux, ses prières, ses pieuses démarches, que le nouveau Concile, dans une session solennelle, décernât à saint Joseph le titre de patron et de protecteur de toute l'Église, avec tous les honneurs que les diocèses les provinces, les royaumes rendent à leur patron particulier. Cette société rédigea et imprima à Vérone un opuscule ayant pour titre : *Officium et missa, in festo sancti Joseph Ecclesiæ universalis patroni.* Il fut offert au pape Pie IX. Le Saint-Père l'accueillit avec bonté et, après avoir parcouru les premières pages, il dit aux deux prêtres qui le lui avaient présenté : « Saint Joseph est sur le point de devenir bien grand, non pas devant Dieu, car « il l'a toujours été mais devant les hommes. » Sur la déclaration qu'ils lui firent de voir saint Joseph élu patron universel de l'Église : « Oui, dit le Saint-Père, il est rai- « sonnable de placer le corps mystique du Sauveur sous la tutelle puissante de celui « qui a veillé sur Jésus et sur Marie. »

Enfin, le 8 décembre 1870, un grand événement s'accomplissait à Rome. Pie IX satisfaisait aux vœux et aux demandes des Évêques et des fidèles. Marie Immaculée dictait à son Pontife le décret qui proclamait l'universel patronage de saint Joseph sur l'Église de Dieu. — Dans ce décret, signé du Préfet de la Congrégation des Rites, cardinal Patrizi, il était dit : « Le pape Pie IX, voulant confier sa personne et tous les fidèles au très puissant patronage du saint patriarche Joseph, l'a solennellement déclaré PATRON DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. Il a ordonné en même temps que sa fête du 19 mars serait célébrée à l'avenir sous le rit double de première classe, sans octave toutefois, à cause du Carême. Il a enfin décidé qu'en ce jour consacré à la Mère de Dieu, Vierge Immaculée et épouse du très chaste Joseph, cette déclaration soit rendue publique par le présent décret de la Sacrée-Congrégation des Rites, nonobstant toute disposition contraire. »

I. — Saint Joseph était l'époux de Marie[1]. Marie s'était engagée dans les liens du mariage, non par inclination, pour y chercher un appui, une consolation humaine; mais par inspiration divine, pour y trouver le moyen de s'élever à une perfection plus céleste encore. Ce mariage était un mariage saint, véritablement surnaturel, d'un ordre à part, où la virginité de Marie, loin de subir l'ombre d'une diminution, devait prendre, au contraire, son accroissance et son plein épanouissement. Dieu voulait que sa Mère fût consolée, qu'elle fût soutenue par un auxiliaire digne d'elle, dans les labeurs et les soins de sa maternité. Joseph était placé aux côtés de Marie, non pas pour entraver son union avec le créateur et ralentir en elle les élans et les feux de l'amour divin, mais afin de la rendre plus libre des sollicitudes de la terre, et qu'elle pût jouir plus aisément de cette sainte indépendance qui lui appartenait en qualité de Mère du Sauveur et de Reine de toutes les créatures. Des fins si élevées ne supposaient-elles pas dans Joseph une élévation et une fermeté de vertus, un détachement et

1. Saint Joseph fut-il véritablement l'époux de Marie, en d'autres termes, Marie fut-elle unie à saint Joseph par un mariage réel ou par de simples fiançailles? Saint Basile, saint Hilaire, opinent pour les fiançailles et se fondent sur ce que l'Évangile dit « *cum esset desponsata* au lieu de dire *cum esset conjugata.* » Mais comme l'observe le P. Pecquigny, *desponsata* n'est pas toujours pris dans le sens de *fiancée;* dans sa racine éthymologique, ce mot *desponsata* signifie *designata ut sponsa*, soit que l'épouse ait été designée par de simples fiançailles, soit par un mariage déjà contracté. Si l'écrivain sacré se sert du mot *desponsata* de préférence au mot *conjugata*, c'est afin de marquer que Marie, quoique mariée, était demeurée vierge et inconnue à son époux. Nous soutenons donc que Marie était unie à Joseph par un mariage réel, et voici nos preuves : 1. l'Évangile s'exprime en termes formels au verset 16e du chapitre 1er de saint Mathieu, où Joseph est appelé sans restriction *virum Mariæ*, et au verset 19, où il est encore dit : *Joseph vir ejus:* — 2. Joseph, dès qu'il eut aperçu les signes de la Conception et de la maternité dans Marie, songea à la renvoyer... Or, est-il vraisemblable que Joseph, homme juste et timoré, eût consenti à cohabiter avec une vierge qui n'était que sa fiancée, et si Marie ne cohabitait pas avec lui, il est évident qu'il n'avait nullement à la renvoyer; — 3. si Marie n'avait été que la fiancée de Joseph, l'Esprit-Saint aurait manqué son but, lequel était de mettre à couvert la réputation de la mère et celle de l'enfant qui naîtrait d'elle. Les mêmes indices qu'avait découverts Joseph eussent été aperçus des Juifs, et, aux yeux du public, l'opprobre et le déshonneur rejaillissaient sur l'enfance de l'Homme-Dieu. Il suit de ces considérations que le mariage de saint Joseph avec Marie fut un mariage *réel*, *licite et saint.* 1° *Réel*, parce que l'essence du mariage réside dans la puissance qu'en vertu d'un contrat les époux se confèrent mutuellement sur leur propre corps : *Vir potestatem corporis sui non habet, sed mulier* (I Cor., 7, 4). Mais l'essence du mariage ne consiste nullement dans l'usage et dans l'exercice de cette puissance. De même que, dans certaines sociétés religieuses, le vœu de pauvreté interdit simplement à ceux qui le font l'administration et l'usage de leurs biens, tout en leur laissant la pleine propriété, ainsi, Marie et Joseph, en vouant à Dieu leur virginité, s'interdirent réciproquement l'usage de leurs droits, sans briser le lien qui les unissait, à un tel point que, si par impossible, ils eussent violé leur vœu, ils auraient été infidèles et sacrilèges, mais nullement fornicateurs et adultères; — 2° un mariage *licite*, parce que, quoique Marie se fût vouée à Dieu dès son enfance, elle savait cependant par inspiration divine que sa vertu ne courait aucun péril auprès de Joseph; — 3° un mariage *saint*, parce que, grâce à lui, la renommée de la mère et de l'enfant demeura intacte, et Joseph devint le nourricier et l'éducateur de Jésus-Christ. *(Note de l'auteur.)*

un degré d'innocence, que nous ne saurions concevoir dans les esprits célestes eux-mêmes?

En qualité d'Époux, le bienheureux Joseph habitait le même toit que la Vierge des vierges. Seul, entre tous les mortels, il était admis à partager son intimité, à vivre avec elle dans un étroit et perpétuel cœur-à-cœur. Or, Marie aurait refusé une telle faveur à l'archange Gabriel lui-même : Ne s'était-elle pas sentie saisie d'appréhension, son visage n'avait-il pas apparu coloré d'une vive rougeur, lorsqu'elle fut interpellée par le prince de la milice céleste; cependant, Marie vécut pendant plus de trente années avec notre Saint dans une conversation continue, sans que durant ce long espace, sa vertu si délicate éprouvât aucun trouble, aucune anxiété, aucune alarme. Personne n'ignore pourtant à quel point Marie était craintive et vigilante; combien elle redoutait de laisser régner une créature quelconque dans ses pensées; avec quelle sévérité elle excluait de ses affections tout objet qui aurait pu, je ne dis pas les profaner, mais simplement les distraire et les égarer! Mais auprès de saint Joseph, la chasteté si jalouse, si défiante, si perspicace de la Mère de Dieu, se sentait en pleine sécurité : elle ne craignait pas de communiquer familièrement avec lui; elle n'hésitait pas à lui ouvrir les trésors de son âme; elle permettait à cet homme privilégié de fixer à loisir ses yeux sur ce front où le ciel avait répandu *les grâces* de la pudeur la plus ravissante. Marie recherchait la présence de Joseph : elle s'approchait de lui lorsqu'il fléchissait sous le poids de son pénible travail; elle lui souriait doucement, pour le ranimer dans ses lassitudes; elle l'aimait d'une affection infiniment pure, qui excluait tout mélange d'humanité et d'imperfection, et néanmoins excédait toutes les ardeurs, toutes les tendresses que jamais épouse ressentit pour son époux. — Il devait en être ainsi.

Marie, modèle des Mères, était également le modèle le plus parfait des épouses. A ce titre, Joseph devait être, après Dieu, le premier objet de ses dévouements et de ses prédilections. « Il « n'était point permis à Marie d'accorder à aucun être créé, une « part d'affection supérieure à celle qu'elle accordait à Joseph. » Marie devait aimer son époux incomparablement plus qu'elle n'aima saint Pierre, chef de toute l'Église; il devait lui être plus cher que Jean-Baptiste, sanctifié à son approche, et qu'elle avait fait naître à la vie de la grâce avant même que sa mère l'eût enfanté à la vie de la terre. Marie devait être remplie pour lui de plus de dévouement et de plus de tendresse que pour cet autre saint Jean, l'apôtre du Cœur de Jésus et son fils adoptif, son compagnon et son soutien au pied de la croix. Il était légitime que l'homme à qui elle avait engagé sa foi marchât à la tête des affec-

tions dont elle était enflammée, et obtint de plein droit la prééminence sur son cœur.

D'autre part, il ne nous est point permis d'oublier que Marie ne pouvait être sujette à aucune contradiction, à aucun dérèglement; que toutes ses affections, tous ses mouvements étaient ordonnés suivant les règles souveraines de la Sagesse infinie. Et si elle devait chérir Joseph son époux plus que tous les autres disciples de Jésus-Christ, la loi de charité ne lui imposait-elle pas l'obligation de graduer son amour, suivant la sainteté et les mérites de ceux qui en étaient l'objet, d'en accorder une participation plus étendue à ceux en qui elle voyait reluire d'une manière plus éclatante les traits de la ressemblance divine? D'où nous devons conclure que Joseph était non seulement la créature la plus chère au cœur de la Mère de Dieu, mais aussi la plus digne de l'être; qu'il excellait en mérites sur les saints les plus éminents, et que son épouse voyait en lui des dons, des richesses de grâce effaçant la beauté dont sont ornés les séraphins.

Les Pères expriment ce sentiment par un accord unanime; ils nous assurent que le Seigneur avait réuni dans le cœur de Joseph, toutes les vertus éparses dans le cœur de ses autres serviteurs. Ils n'hésitent pas à proclamer que saint Joseph possédait une foi plus ferme et plus élevée que la foi d'Abraham; qu'il l'emportait en force et en magnanimité sur Jacob; que, dans les épreuves, il avait une patience et une résignation plus héroïque que celles de Job; que sa chasteté était plus admirable que celle du premier Joseph; qu'il était orné de plus de mansuétude que le saint roi David : ils ajoutent qu'au sein de la cour céleste, parmi les anges, ministres si actifs et si zélés de ses commandements, le Très Haut aurait vainement cherché pour Marie un gardien plus fidèle et plus sûr.

Lorsqu'après avoir frappé de malédiction Adam et Ève, Dieu voulut leur interdire l'entrée et les abords du paradis terrestre, il préposa à la garde de ce lieu de délices, un chérubin armé d'une épée flamboyante. Mais qui oserait comparer le paradis d'innocence à la beauté de ce jardin secret, aux gloires de ce sanctuaire surnaturel et mystérieux de Nazareth, où croissait, sous les yeux jaloux du Tout Puissant, le lis sans tache de Jessé, la tige d'où devait germer le véritable fruit de salut et de vie. Or, pour environner de soin cette fleur délicate, la protéger contre les atteintes d'Hérode, la rafraîchir au sein des déserts et des aridités de l'Égypte, un chérubin aurait-il pu suffire? Les séraphins n'eussent-ils pas douté de leurs ardeurs; les principautés et les vertus de leur fermeté et de leur force? Tous les anges ne durent-ils pas proclamer à l'envi, que pour servir d'appui et de guide à leur Reine, il fallait être plus élevé et plus parfait que de purs esprits,

qui ne sont après tous que d'humbles serviteurs? Ah! avec un unanime concert ils durent solliciter le Tout Puissant de créer une âme plus accomplie, plus élevée, dont la pureté fut moins distante de celle de la Vierge des vierges. Et le Seigneur céda alors à leurs vœux, en créant cet être merveilleux, qu'il constitua son intendant et le maître de sa maison sur la terre : *Constituit eum dominum domus suæ.*

Une autre circonstance qui ne mérite pas moins d'exciter notre admiration et qui démontre en même temps la vertu de Joseph et l'incomparable perfection de la Reine céleste, c'est que l'attachement et la tendresse dont Marie se sentit enflammée pour son époux au moment où elle lui fut unie, ne produisit aucune décroissance, aucun partage, dans l'amour et les ardeurs dont elle était embrasée pour son Créateur. — Saint Paul nous dit que le cœur de toute femme est divisé. Forcément, dès qu'une femme a uni sa vie à un époux terrestre, l'universalité de ses affections cesse de tendre vers Dieu, comme vers un centre unique; elle ôte à Dieu une portion du culte qui lui est dû, en raison de la part de dévouement qu'elle accorde à celui à qui elle a confié le sceptre de sa vie. Mais l'amour de Marie pour Joseph n'allait pas à la diminution, mais à l'accroissement de celui qu'elle accordait à l'Être souverain. Ces deux amours n'avaient en elle qu'une seule direction, ils aspiraient à un but identique, se surajoutaient mutuellement leur intensité et leur force.

Pour se rendre raison de ce prodige, il convient de se rappeler que saint Joseph n'était que l'époux secondaire et visible de la sainte Vierge : son Époux principal et invisible, était l'Esprit-Saint, à qui elle était unie par d'indissolubles nœuds, dès le moment de sa conception sans tache. Or, la plénitude de l'Esprit-Saint n'habitait elle pas dans Joseph, comme dans l'un de ses plus magnifiques sanctuaires? La majesté de cet Esprit increé n'était-elle pas répandue dans la personne de ce saint Patriarche? La vertu infinie des sept dons ne reluisait-elle pas dans ses actions, dans ses moindres discours? Entre l'Esprit-Saint et Joseph, ne régnait-il pas une ineffable communauté, et il était impossible à Marie de les séparer l'un de l'autre dans sa pensée et dans son cœur?

Joseph ne fut-il pas l'instrument de la troisième Personne divine dans ses plus augustes manifestations? Dans l'œuvre de l'incarnation ne s'entr'aidèrent-ils pas l'un et l'autre par le plus merveilleux des concours? Ainsi, l'Esprit-Saint forma dans le chaste sein de Marie le corps sacré du Sauveur; mais saint Joseph, à l'ombre du plus saint des mariages, mit à couvert la naissance du Fils et la réputation de la Mère. — Le Saint-Esprit, par la puissance de ses inspirations intérieures, créa dans l'âme de Marie cette foi vive,

cette charité ardente, cette humilité profonde, principe de sa grandeur; Joseph favorisa ces communications surnaturelles, en soustrayant Marie aux soucis extérieurs et aux sollicitudes matérielles. — Le Saint-Esprit, par sa grâce, fut la cause efficiente de tous les mystères renfermés dans le cœur de Marie; saint Joseph en fut l'économe et le conducteur. — Le Saint-Esprit fut la source, le vaste réservoir de toutes les lumières et de toutes les faveurs d'en-Haut; saint Joseph fut le canal qui en facilita la dispensation et l'écoulement. — Saint Joseph et l'Esprit-Saint, à l'égard de Marie, ne formaient donc qu'un seul tout, qu'un principe indivisible. Cette tendre Reine les confondait dans sa pensée; elle s'inclinait sans crainte devant saint Joseph, elle ne donnait aucune borne à la déférence et à la soumission qu'elle lui portait; elle s'abandonnait vis-à-vis de lui à la vivacité de son amour : heureuse d'être assurée qu'en aimant Saint Joseph, loin d'égarer son cœur vers un objet créé, elle ne faisait que s'unir plus étroitement à l'Auteur de toutes lumières et de toute perfection!

Toutes les grandeurs de saint Joseph ne se résument-elles pas encore dans ce seul fait qu'il portait Marie à l'amour divin? Que dire de plus à sa louange, si ce n'est qu'à son tour il se sentait élevé vers Dieu par la présence et les entretiens de sa céleste épouse. Ah! à Dieu ne plaise, que j'outrage la Mère de mon Dieu, en la comparant à une créature quelconque; je préférerais mille fois mourir, plutôt que de m'arrêter un seul instant à la pensée que la beauté toute divine de Marie pût devenir un objet de tentation, être un écueil pour la vertu! Mais, si dans ce contact et cette intimité de tous les jours, il n'y avait aucun péril pour la virginité de Joseph, oserais-je le dire? il y en avait un très réel pour la perfection de sa foi.

Saint Denis l'Aréopagite nous raconte, qu'ayant eu le bonheur d'être admis à contempler les traits de la Mère de Dieu, il fut tellement saisi et impressionné par l'air de grandeur et d'indéfinissable beauté peinte sur son front et dans toute sa personne, qu'il fut sur le point de se prosterner devant elle, pour l'adorer et lui rendre un culte de latrie comme à une divinité; et ce même docteur nous assure que, si les apôtres, dans les temps primitifs, jugèrent opportun de laisser dans l'ombre le culte de la Mère de Dieu, ce fut uniquement dans l'appréhension que les peuples, encore mal affermis dans leur foi, ne la plaçassent sur les autels, au même rang que son Fils, et ne lui décernassent les honneurs dus à l'Éternel.

Combien donc n'était-il pas à craindre, que Joseph s'arrêtant avec trop de complaisance aux charmes d'une pareille créature, oubliât qu'il devait faire remonter ses hommages à l'Éternel! Quelle humilité ne lui fallait-il pas, pour se maintenir dans la

pensée de son néant, se voyant l'objet des tendresses et des attentions continues d'une femme aussi accomplie! Quelle énergie et quelle force d'âme, pour détacher ses yeux de ce miroir de toutes les perfections et de tous les attraits, et aller vaquer, loin du regard de Marie, à son pénible travail de chaque jour! Quel esprit de mortification pour s'arracher aux charmes des paroles de la Mère de Dieu, dont chacune était toute une révélation des mystères les plus incompréhensibles de la divinité! — Quitter Marie, même un instant, n'était-ce pas quitter le Ciel? Cet humble charpentier pouvait-il encore s'écrier avec le détachement de saint Paul : *Cupio dissolvi*[1]*!* La mort ne devait-elle pas lui paraître affreuse, l'enlevant à un séjour de délices tel que Nazareth? Vivant en compagnie de Jésus et de Marie, ne possédait-il pas infiniment plus que toutes les gloires du Thabor, et n'était-ce pas à lui, plutôt qu'aux disciples charnels, qu'il aurait convenu de s'écrier : *Bonum est nos hic esse*[2]*?*

Cependant, Joseph ne voyait que Dieu, et jamais que Dieu dans Marie. Au premier signe de la volonté divine, il se sentait prêt à courir les pays les plus éloignés, à se porter à d'immenses distances, perdant à jamais toute espérance de l'entretenir et de la revoir. Ne donna-t-il pas l'infaillible preuve de ce détachement surhumain, lorsque étranger encore aux secrets de l'Esprit-Saint, il découvrit les premiers signes de maternité dans son épouse? Avec quelle prudence, quelle circonspection, quels ménagements ne procède-t-il pas? Il écarte tout soupçon, et, malgré les apparences contraires, il demeure convaincu de la pudeur et de l'innocence de Marie dont il lit dans les yeux l'irrécusable preuve! Il sait qu'une Vierge doit enfanter, et il incline à croire que cette Vierge est Marie... Mais la loi est formelle : sans une révélation positive du Ciel, il ne lui est pas permis de retenir auprès de lui son épouse. Le cœur de Joseph sera brisé, son existence à jamais empoisonnée par cette séparation déchirante. N'importe! la loi triomphera de toutes ses craintes, de tous ses désirs, de toute sa tendresse; sa résolution est prise : il renverra son épouse.

Si dans cette circonstance délicate Joseph n'appréhenda pas de perdre cette créature si chère, il n'hésitera pas, lorsque l'ordre lui en sera intimé, de verser de nouveau dans ce tendre cœur des torrents d'amertume et de désolation, de le transpercer de ses propres mains du glaive des douleurs les plus acérées et les plus vives. Lorsque Auguste, représentant de Dieu dans l'ordre temporel, en donne l'ordre, Joseph commande aussitôt à Marie, alors à la veille de ses couches, de se rendre avec lui jusqu'à Béthléem Plus tard, lorsque un ange lui eut apparu, il ne craint pas d'in-

1. Philipp., I, 23.
2. Matth., XVII, 4.

terrompre brusquement son sommeil et de lui dire qu'à l'heure même, elle doit renoncer à la douce tranquillité de Nazareth, et partir, l'Enfant dans ses bras, pour aller, à travers mille périls, dans une région inconnue et barbare. Qui pourrait dire tout ce que souffrit Joseph en accomplissant des missions si dures à son cœur? S'il avait eu mille vies, il les aurait données, pour épargner à la sainte Vierge une seule larme; eh bien! la volonté divine le contraindra, en sa qualité d'époux, à donner des ordres, qui feront répandre les larmes de Marie par torrents, et il exécutera de tels messages en silence, l'œil sec, refoulant au fond de son cœur, des souffrances auxquelles on ne saurait comparer les tortures et les supplices des martyrs.

Ah! qui pourrait, ô Joseph, exalter dignement tant de magnanimité et tant de courage? Que l'on ne me vante plus maintenant Abraham partant pour la montagne et levant le bras pour frapper son fils Isaac! Que l'on ne me signale plus la mère des Machabées, debout au milieu des membres mutilés et épars de six de ses fils noyés dans leur sang, et montrant le ciel à son septième enfant, en l'exhortant à conquérir par un dernier effort les palmes immortelles! Ces grandes âmes, sans doute, donnaient à Dieu ce qu'elles avaient de plus cher : l'espérance de leur race, le trésor unique de leur cœur; mais Joseph, n'est-il pas plus héroïque mille fois, lorsque, prêt à sacrifier Jésus, à donner, s'il le faut, sa souveraine béatitude sur la terre, son paradis tout entier, il consent si Dieu le lui demande, à vivre séparé et anathème : *Optabam anathema esse*[1].

Quoi! nous ne nous animerions pas par un tel exemple à la sainte soif du sacrifice? Nous refuserions à Dieu l'offrande de nos biens, de nos amis, des êtres qui nous sont chers? Ah! nous avons vu Joseph disposé à briser les liens qui l'unissaient à Marie, et nous ne nous armerions pas d'un généreux courage pour rompre avec les engagements dangereux qui nous font adhérer à la terre et aux créatures? Le Seigneur ne nous dit-il pas : « Celui qui se sent prêt à m'immoler ses frères, ses sœurs, son épouse, celui-là est mon disciple. »

O Joseph, vous aviez pressenti, vous avez pratiqué au degré le plus suréminent et le plus héroïque cette parole ineffable, et en récompense Dieu vous a dit une autre parole que jamais il n'a dite à aucun des bienheureux esprits : *Pater meus es tu;* vous n'êtes pas mon disciple, vous n'êtes pas seulement mon fils, vous êtes mon père.

Joseph, d'époux de Marie, devenu le père de Jésus-Christ, c'est la seconde prérogative que nous allons considérer.

1 Rom., IX, 3.

II. — Ne nous figurons pas, comme quelques-uns l'ont pensé, que Joseph n'était qu'improprement le père de Jésus[1]; que ce titre fut pour lui sans réalité, d'un caractère purement verbal et honorifique, qu'il lui aurait été non pas octroyé, mais simplement prêté, pour voiler aux Juifs le mystère de l'Incarnation du Verbe. Cette interprétation ne se concilie pas avec le langage des saintes Écritures, qui appellent formellement, et sans ambiguité, Joseph *père de Jésus*. — Marie, elle-même, savait sans doute d'une manière certaine à quoi s'en tenir sur les droits et les qualifications de son époux, et elle ne le désigne jamais sous un autre nom. Elle semble le reconnaître pour père de son divin Fils au même titre qu'elle s'en avouait la mère : *Ecce pater tuus et ego dolentes, quærebamus te*[2]. — Saint Mathieu, lorsqu'il raconte la généalogie humaine du Verbe, parcourt la chaîne de ces ancêtres depuis Abraham, et il le fait descendre en ligne directe de David et de la race royale de Juda, par Joseph qui fut l'époux de Marie : *Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus qui vocatur Christus*[3]. Ici, tout est mystérieux et surnaturel... ; il faut que nos pensées s'élèvent au dessus de la matière et des sens. La foi nous apprend, à la vérité, que le corps de Jésus-Christ fut formé dans le sein de sa mère par l'opération divine du Saint-Esprit, et que le Fils de Dieu n'eut pas de père selon la chair. Mais toutes les circonstances sont merveilleuses dans sa naissance. Ce fut la virginité de Marie qui, contrairement à toutes les lois de la nature, rendit ses entrailles fécondes. Or, pourquoi la chasteté de Joseph n'aurait-elle pas opéré un prodige analogue en l'investissant

1. Saint Joseph fut réellement le père de Jésus par la raison qu'il fut l'époux de Marie. Tout, en effet, devient commun entre deux époux, le nom, les biens, les enfants surtout. Et quoique Jésus-Christ ait été conçu par l'opération du Saint-Esprit, néanmoins, parce qu'il était né de Marie unie à Joseph par un légitime mariage, il était fils de Joseph au même titre qu'il était fils de celle qui l'avait formé de sa substance. — En effet, Jésus-Christ était le fruit des chastes entrailles de la Vierge épouse de Joseph; mais Joseph, comme nous l'avons expliqué plus haut, ayant droit et puissance sur le corps de Marie, l'avait aussi sur tout ce qui devait sortir de son sein auguste et virginal, de la même manière qu'une moisson qui croît dans un champ appartient au maître de ce champ, soit qu'elle ait cru naturellement, soit qu'au contraire elle ait germé surnaturellement en dehors des lois de la culture et de l'ensemensation. Jésus-Christ n'était donc pas le fils adoptif de saint Joseph; l'adoption est une fiction légale qui fait entrer un enfant dans une famille étrangère, au lieu que Jésus-Christ était un fils que saint Joseph recevait de son épouse légitime, avec cette seule différence qu'il lui était donné non par une génération naturelle, mais par l'œuvre plus parfaite de l'Esprit-Saint, qui avait lui-même fécondé les entrailles de sa céleste épouse. Il ressort encore des Évangiles que Jésus-Christ était véritablement de race royale, fils de David et de Salomon. Et quelle raison aurait pu porter saint Mathieu à nous énumérer plus spécialement la succession des ancêtres de saint Joseph, plutôt que la succession des ancêtres de Marie, s'il ne s'était proposé d'établir que Joseph, étant le descendant direct de Salomon, et Jésus-Christ son fils légitime, c'était aussi par Joseph que le Messie héritait du sceptre et de la couronne de Judas. *Et dabit ei Dominus Deus sedem David patris ejus. (Note de l'auteur).*

2. Luc, II, 48.

3. Math. I, 16.

d'une paternité d'autant plus réelle, qu'elle était plus incompréhensible et plus pure?

Et si nous avons recueilli de la tradition que les prières et les aspirations brûlantes du cœur de Marie, jointes au mérite de sa sainteté, accélérèrent la venue du Verbe divin au milieu des hommes, est-il contraire à notre foi, de supposer que la sainte communauté d'affection et de souffrance qui unissait spirituellement l'époux à l'épouse soit restée sans vertu? Nous est-il défendu d'admettre que saint Joseph, par son ineffable union avec l'Esprit divin, aurait lui aussi dans une moindre, quoique dans une très réelle proportion, exercé par les ardeurs de sa charité, un effet direct sur le mystère de la conception et de la naissance?

Quoi qu'il en soit de ce sentiment qui est celui de Bossuet, Joseph était le père du Sauveur par un acte souverain de la Volonté divine : à ce titre, il participait intégralement aux droits et à l'autorité de Marie sur Jésus; il était le mandataire et le délégué de la première Personne de la sainte Trinité, la providence visible et temporelle du Verbe incréé : le Père céleste avait confié à ses soins l'objet de toutes ses complaisances; il l'avait chargé de guider les premiers pas de l'enfance de Jésus, de former le Maître du monde à l'obscur travail de l'artisan, il avait voulu qu'il gouvernât dans sa conduite extérieure le Roi immortel des siècles.

De tels soins ne supposent-ils pas dans ce grand serviteur la sagesse la plus étendue et la plus consommée?

N'est-ce pas une loi du Tout Puissant, de coordonner et de prédisposer à ses fins les instruments dont il daigne se servir? Lorsqu'il arrête son choix sur une créature, pour l'employer aux grands desseins de sa Providence, il lui donne d'ordinaire des aptitudes et une mesure de grâces en harmonie avec le but auquel il la prédestine; même quand il le juge utile à sa gloire et au bien de son peuple, il va jusqu'à lui conférer toute la force de son bras, à l'investir d'un pouvoir absolu sur les éléments et sur la nature. Or, jamais créature eût-elle mission aussi glorieuse et aussi importante que la mission confiée à saint Joseph? Et s'il est vrai que jamais être sorti du néant ne participa d'une manière plus abondante à l'autorité et à la grandeur du Dieu tout puissant, il s'ensuit de ce fait que jamais aucun autre homme ne dut recevoir des grâces plus abondantes et plus insignes.

Joseph, simple créature, n'était pas appelé comme les anges à servir Jésus-Christ; en tant que père il avait le pouvoir de lui commander et de s'en faire obéir.

A la vérité, on avait vu dans le cours des âges quelques hommes privilégiés adresser des commandements au Maître du ciel : Moïse avait enchaîné les flots de la mer Rouge· Josué avait

ordonné à l'Auteur de la nature, de suspendre la marche de son soleil dans les espaces; mais ces grands hommes ne commandèrent pas à l'Éternel dans des œuvres auxquelles la divinité attache beaucoup de prix. Le monde matériel est-il autre chose qu'une création secondaire, que le Seigneur a construite en se jouant, et dont il abandonne volontiers l'empire à ses serviteurs? Les œuvres de Jésus-Christ, au contraire, sont les œuvres divines par excellence, des œuvres dont le travail des six jours n'est qu'une grossière préparation. Les œuvres de Jésus-Christ ont pour objet direct le bien dont le Seigneur se montre le plus jaloux : la rédemption et le salut éternel des âmes. Une seule parole de Jésus-Christ, une seule de ses larmes, la moindre de ses fatigues, la plus légère goutte de ses sueurs n'est-elle pas plus estimée dans la balance des décrets éternels, que l'équilibre de tous les soleils et la conservation de tous les mondes? Et ce sont ces œuvres infinies en perfection et en valeur que Dieu abandonne sans réserve et sans condition aucune, à la discrétion de Joseph! Joseph a pleine puissance sur chacune des actions de Jésus-Christ; il lui est facultatif de prescrire, de modérer, de suspendre à son gré les exercices divers de la vie de Nazareth, dont un seul possède assez de valeur et de dignité pour le rachat et la sanctification de toutes les créatures!

La prudence de Joseph sert de règle à la sainteté de Jésus-Christ, et cette seule parole n'en dit-elle pas plus sur l'époux de Marie que ne le feraient des milliers de livres et de discours?... Nous savons en effet que Jésus-Christ obéissait à son père avec une ponctualité sans exemple : l'obéissance était l'âme de toutes ses actions, au point que l'Évangéliste nous a résumé les trente premières années de la vie du Sauveur par cette seule parole : *Et erat subditus illis*[1].

De saintes et vénérables traditions, en accord avec les monuments de l'Évangile, nous apprennent que Jésus-Christ s'inclinait devant les moindres volontés de saint Joseph comme devant une loi suprême : il épiait ses plus secrets désirs; il ne se déterminait à aucune démarche, à moins que cette démarche n'eût été sanctionnée, consacrée par le consentement de Joseph. Or, pour lui abandonner aussi aveuglément tous les actes de sa vie, ne fallait-il pas que la Divinité eût en la vertu de Joseph une confiance bien entière; ne fallait-il pas que l'Être souverain fût infailliblement assuré, que tout ce que commanderait saint Joseph serait infiniment sage; qu'il fût très certain que par la pratique de cette soumission aveugle, sa gloire ne serait jamais en péril; que les intérêts sacrés de son Père céleste n'auraient à souffrir aucune

1. Luc, II, 51.

diminution, que tous les actes et toutes les démarches qui lui seraient imposés, resteraient en accord parfait avec cette règle divine de vérité dont elle voulait être sur la terre le vivant exemple?

Jésus-Christ obéissait à saint Joseph, Jésus-Christ aimait saint Joseph; il l'aimait de l'amour le plus pur et le plus filial, d'un amour qui allait jusqu'aux préférences les plus exclusives, jusqu'à l'abandon le plus tendre. Jésus voulait servir d'exemple aux enfants, dans le degré d'attachement qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours. Ainsi que nous l'avons observé plus haut par rapport à Marie, le Cœur de Jésus-Christ ne peut s'égarer, et il s'ensuit qu'après Marie, Joseph était l'âme la plus céleste, la plus digne des prédilections divines qui ait paru sur la terre.

Jésus-Christ aimait Joseph.

Jésus-Christ était plein de gratitude envers Joseph : ce fut la seule circonstance où le Fils de Dieu put nous donner l'exemple de cette sublime et touchante vertu. Car Dieu ne doit rien à l'homme, et ne saurait être sujet envers lui, à aucune reconnaissance. Les biens qu'il nous dispense, il nous les dispense avec une indépendance souveraine, et par l'effet d'un amour gratuit. — La Divinité ne s'est sentie liée par les chaînes de la gratitude qu'envers deux êtres seulement : sa divine Mère, et Joseph son père. Envers eux, Jésus-Christ avait contracté une dette réelle de piété et de justice; il leur devait une reconnaissance sans borne, pour les soins qu'ils avaient eus de son enfance, pour les périls auxquels ils l'avaient soustrait tant de fois en exposant leur propre repos et leur propre vie; pour les aliments et les autres nécessités temporelles, dont ils l'avaient pourvu, en se condamnant eux-mêmes à d'innombrables privations, à d'innombrables labeurs. Or, cette dette immense de la gratitude filiale, il était de l'honneur de Jésus-Christ de l'acquitter, non pas simplement en homme, mais en Dieu. Nous, mortels ignorants, dont le cœur étroit est pétri de dureté et d'égoïsme, ne voulons-nous pas qu'un fils honore son père dans la mesure de ses moyens et de ses facultés? Ne flétrissons-nous pas dans notre estime, l'enfant parvenu aux honneurs et à la célébrité, oubliant de faire participer à son élévation les êtres qui lui donnèrent le jour et l'éducation, et furent, de fait, les auteurs et les premiers ouvriers de sa fortune et de sa grandeur? Jésus-Christ aurait-il pu méconnaître ce sentiment le plus légitime et le plus enraciné de nos cœurs? Quoi! il n'aurait pas exalté Joseph avec plus d'éclat que Salomon n'exalta sa mère Bethsabée; il ne lui aurait pas préparé dans son royaume un trône au dessus de tous les trônes! Il ne lui aurait pas dit : *Pater meus es tu;* vous êtes dans ma maison, non pas comme un

ami, mais comme un maître; *Omnia mea tuat sunt*[1] : mes richesses sont vos richesses; ma grandeur est votre grandeur!

Dès le temps de sa vie terrestre, Jésus-Christ était prêt à accomplir tout ce qui aurait pu sourire au cœur de Joseph. Si Joseph avait voulu pour palais un univers incomparablement plus beau que celui que nous habitons, Jésus-Christ le lui aurait bâti; si Joseph avait souhaité plus de science que tous les prophètes, plus de puissance que tous les conquérants, cette science, cette puissance, Jésus-Christ les lui aurait données. Et Joseph, sachant fort bien que, maître du Seigneur du ciel, il n'avait qu'à proférer une parole pour voir affluer entre ses mains tous les trésors de la création, Joseph ne demanda à son Fils, pour patrimoine et en témoignage de sa piété et de sa vénération filiales, qu'une part plus grande de souffrances, de privations et d'obscurité : il demanda la faveur de vivre sur la terre, pauvre, inconnu, méprisé; et voulut que toute sa vie surabondât d'anxiété, d'amertume et d'affliction.

Avide de participer aux souffrances futures de son Fils, qu'il entrevoyait de son regard prophétique, il obtint que la présence même de Jésus-Christ fût pour lui la plus cruelle de toutes les croix. Ainsi, qu'il fut révélé dans une vision à la Vénérable Marie d'Agréda, il détournait sa pensée des triomphes et de l'allégresse de la Résurrection, pour ne les attacher que sur les opprobres de la Passion. — Lorsque Jésus, appliqué à son travail mécanique, était penché sur le bois, Joseph pensait à cet autre bois plus grossier, plus raboteux, qui pèserait un jour sur ses épaules. — Quand un outil de charpentier pressait les mains de Jésus, Joseph entrevoyait la plaie déchirante des clous. — Lorsque Jésus traçait des lignes avec son équerre, Joseph pensait à ce monde nouveau, au plan divin de l'Église, dont Jésus déterminait les proportions dans son âme divine; et il pressentait que ce chef-d'œuvre de la Rédemption s'accomplirait en pure perte, pour une multitude d'âmes; que, pour des peuples entiers, étrangers par leur faute à la loi de la justice et de vérité, son bien-aimé Jésus ne serait un jour qu'un Juge sévère.

Nulle langue ne saurait exprimer la désolation et l'agonie immense, que de telles réfléxions versaient dans l'âme de Joseph. Souvent il se sentait triste jusqu'à la mort, et il fallait que le divin Enfant laissât échapper de lui une vertu divine pour ranimer son père, dans l'excès de ses abattements et de ses défaillances. — Ce martyre de Joseph, quoique tout intérieur, n'en fut pas moins très réel; il n'assista pas à la Passion, mais, ainsi qu'il fut révélé à une autre sainte, il en connut par anticipation tous les détails;

1. Luc, XV, 31.

son âme, comme l'âme de Marie, fut transpercée d'un glaive de douleur. Jésus, voulant orner le front de son père de tous les genres de palmes et de couronnes, ne le laissa arriver au repos fortuné, qu'à travers des sentiers sanglants, et à la suite de longues tribulations.

Jésus chérissait celui qu'il appelait son père, plus qu'il ne chérit jamais aucun de ses disciples : pour cette raison, il le gratifia au delà de tout calcul, au delà de toute expression, de la récompense accordée ici-bas à ceux qu'il aime. Il lui donna des croix outre mesure, des croix plus pénétrantes que le feu, des croix plus amères que le fiel; désireux de nous faire comprendre, par un tel exemple, que nous ne devons pas, en récompense de notre tendresse et de notre fidélité, aspirer sur la terre, aux consolations même spirituelles. La destinée d'un chrétien, sur cette terre, est de combattre et de souffrir; et plus une âme s'unit à Jésus-Christ, plus elle progresse dans les voies de son saint amour, plus aussi il la rend participante de son calice et lui fait sentir la pointe aiguë des adversités et des croix.

III. — Saint Joseph est le père de Jésus, il est enfin le chef de la sainte Famille [1].

Saint Bernard établit un beau parallèle, entre l'ancien et le nouveau Joseph. Dans le favori de Pharaon, il nous montre l'ombre, le type figuratif de la grandeur du gardien de Nazareth [2].

Le premier Joseph, objet de haine et de jalousie pour ses frères, fut vendu par eux et traîné captif en Égypte; le second Joseph alla, lui aussi, en Égypte, chercher un lieu de sûreté contre la haine et les poursuites d'Hérode. — Le premier Joseph figurait Jésus-Christ vendu par le sacrilège de Judas; le second Joseph est réduit à faire participer Jésus-Christ aux douleurs de son exil. — L'ancien Joseph, fidèle à la foi qu'il avait jurée à son maître, préfère la mort plutôt que de porter atteinte à l'épouse de Putiphar; le nouveau Joseph, plus jaloux encore de l'honneur du Maître du ciel, veille avec le soin le plus religieux, sur la virginité de l'auguste femme, dont la garde est confiée à sa vertu. — L'ancien Joseph reçoit en songe l'intelligence des secrets les plus

1. Saint Joseph est le chef de la Sainte Famille; le pape est le chef de l'Église. Un même titre, chef de l'Église, convient à saint Joseph et au pape, mais en des sens différents. Saint Joseph est en un vrai sens chef de Jésus-Christ; le pape ne l'est point, il n'est que le chef visible des membres mystiques de Jésus-Christ. — Saint Joseph n'était investi d'aucune autorité spirituelle à l'égard de Jésus et de Marie. Ce n'était pas comme formant le corps de l'Église que Jésus et Marie étaient subordonnés à Joseph, mais comme membres de la Famille de Nazareth. Le pape exerce au contraire une autorité spirituelle à l'égard des chrétiens membres mystiques de Jésus-Christ. La Très Sainte Vierge elle-même a révéré dans la personne du premier pape, saint Pierre, cette autorité de chef spirituel qu'elle n'avait pu révérer en saint Joseph. (*Messager du Sacré-Cœur*, année 1870.)

2. Homel., 2, *Super missus.*

étonnants; le nouveau Joseph est visité par les anges dans son sommeil et Jésus lui communique la science des plus célestes mystères. — L'ancien Joseph, met en réserve dans ses greniers d'immenses provisions, pour nourrir les peuples aux jours de la famine; le nouveau, conserve, dans sa maison, le Pain de la vie divine, qui doit servir à nourrir et vivifier le genre humain tout entier.

Parce que cet homme (le premier Joseph), s'était montré un bon et loyal serviteur, le Seigneur lui fit trouver grâce devant le prince; et le prince, convoquant ses conseillers, leur dit : « Pourrons-nous jamais trouver un homme pareil à Joseph et qui soit comme lui remplit de l'esprit divin? » Et, s'adressant au fils de Jacob, il lui dit : « Jamais je ne connaîtrai l'homme qui te surpasse en conseil et en sagesse, tu auras donc le commandement sur toute ma maison. Au premier ordre sorti de ta bouche, mes peuples te rendront obéissance; le trône où tu seras assis, ne sera inférieur que d'un degré à mon propre trône. » Le roi alors ôta de son doigt son anneau d'or, il le mit à la main de Joseph; il le revêtit ensuite d'un manteau de pourpre et entoura son cou d'un collier d'or : il le fit monter sur le char royal, pendant que le héraut du prince donnait ordre à tout le peuple de s'agenouiller pour adorer Joseph, Joseph constitué économe et gouverneur de toute l'Égypte. Et le prince dit encore : « Ma volonté est que dans toute l'étendue de mon royaume, personne ne puisse mouvoir la main ou avancer le pied, que Joseph n'y consente[1]. »

Telle est l'esquisse prophétique tracée par l'Esprit-Saint lui-même, de la faveur et de la toute puissance dont Joseph est investi dans la maison de son Seigneur et de son Dieu.

Le père de Jésus, si méprisé, si obscur, si méconnu durant ses jours terrestres, est aujourd'hui dans le ciel exalté au dessus de tous les autres saints. Ainsi qu'il avait été prédit en songe, dans la personne du premier Joseph, il l'emporte sur les autres élus, dans la mesure que le soleil est plus brillant que les pâles étoiles. Le fils de Jacob, muni de la signature de Pharaon, est investi par le souverain lui-même du droit de délivrer de son propre chef des lettres de grâce, et de clémence. — C'est aussi ce privilège exceptionel que Jésus-Christ à décerné à celui qui fut son père; les autres saints ne nous viennent en aide que par voie de suffrage, en ce sens qu'ils appuient nos sollicitations par leurs prières et leurs propres instances; mais Joseph, dans le ciel, est maintenu dans toute la plénitude de la puissance et des droits qu'il possédait sur la terre. Assis auprès du trône de Dieu, il ne supplie pas, il n'intercède pas, il commande et il commande à Celui qui, durant trente années, voulut être soumis à toutes ses volontés.

1. Gen., cap. XLI, ỳ. 41, 42 et seq.

En récompense, dit saint Bernard, de ses dévouements, de sa piété paternelle envers l'humanité de Jésus-Christ, lorsque celle-ci était sujette à la faim et aux défaillances, Dieu le Père s'est engagé à rendre efficaces toutes ses volontés et tous ses désirs.... Et comment les éléments, toute la nature matérielle, les anges, les principautés même, n'obéiraient-ils pas à la voix de l'homme à qui le Maître de l'univers a voulu obéir? *Obediente domino voci hominis* [1].

Nous osons donc dire que celui qui est en faveur auprès de saint Joseph, est, en un sens (sens restreint sans doute et qu'il ne faudrait pas mal entendre), plus assuré du succès de ses vœux, que celui qui est en faveur auprès de Jésus-Christ lui-même. Jésus-Christ est le roi, sans doute, il est Pharaon; mais Joseph est le favori. Et nul n'ignore que, dans les cours, il vaut mieux être en crédit auprès du favori qu'auprès du monarque lui-même; car le roi ne nous exaucera pas sans avoir pris conseil de son favori, et si le favori est contre nous, notre demande est repoussée : mais si le favori nous est propice, maître du cœur du prince, il l'inclinera à déférer à ses vœux. — C'est pourquoi lorsque l'Égypte et les nations d'alentour, pressurées par la faim, accouraient demander des blés à Pharaon, Pharaon répondait : C'est Joseph qui a la clé de mes greniers; c'est lui qui est le distributeur de mes provisions et de mes vivres : il les refuse à qui il lui plaît, il les accorde à quiconque a su trouver grâce devant sa face; allez donc implorer Joseph : *Ite ad Joseph*. Qu'il s'agisse de la victoire sur une tentation, du progrès de notre âme dans la pratique de la vertu, de la réussite d'une affaire, de la guérison d'une personne qui nous est chère, allons à Joseph : *Ite ad Joseph* [2].

Oh! oui, allons à Joseph; allons à Joseph, c'est-à-dire au favori même : et je vous le dis en vérité, il est plus que le favori, il est le père, le père dont le Fils de l'Homme a pu dire : « Tout ce que vous lui demanderez en mon nom, il vous l'accordera »: *Quæcumque petieritis Patrem in nomine meo dabitur vobis* [3].

Or, la charité de Joseph n'est pas moindre que sa sagesse et sa toute puissance. L'ardente compassion que le premier Joseph témoigna à ses frères ingrats, les larmes d'amour qu'il répandit sur eux en les serrant contre son cœur, ses attentions à les pourvoir de tout, les munificences dont il les combla en leur faisant don de la terre la plus riche et la plus féconde du royaume dont il était le maître, ne sont qu'une faible image des miséricordes du second Joseph, de ses ardentes sollicitudes, de l'incommensurable profusion de ses libéralités. A ses yeux, la grandeur qu'il possède l'a rendu notre débiteur et notre obligé; elle est comme un

1. Josué, X, 14. — 2. Gen., XLI, 55. — 3. Math., XXI, 22.

aiguillon pressant qui le stimule sans cesse à nous assister et à nous secourir. Il nous dit, comme le fils de Jacob disait à ses frères : « Ce n'est pas pour moi que Dieu m'a couronné de tant de gloire, qu'il a mis, pour ainsi dire, à mes pieds le ciel et la terre : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* Le Dieu très haut m'a fait son propre père ; il m'a établi le chef absolu et universel de sa maison, et m'a donné la cléf de tous ses trésors, afin que vous, mes frères, qui gémissez encore loin de la patrie éternelle, dans l'exil et dans les larmes, vous soyez soutenus et affermis dans vos tribulations : *Præmisit me Deus ut reservemini super terram ;* et que, venant à moi en toute confiance, je puisse vous dispenser le pain dont se nourrissent vos corps, le pain spirituel qui vivifie les âmes : *Et ad escas vivendum habere possitis* [1].

Ah ! l'oreille et le cœur de Joseph nous sont accessibles à toute heure, et, quelles que soient les grâces que nous désirions obtenir, allons à Joseph : *Ite ad Joseph.*

J'ajouterai encore une réflexion. Le premier Joseph fraya à ses frères un accès facile auprès de Pharaon, et sa médiation leur rendit propice ce monarque redoutable. Le nouveau Joseph, si nous l'honorons avec fidélité pendant la vie, nous assistera de son crédit à l'heure du passage terrible. C'est lui qui sert d'introducteur aux âmes justes auprès de son Fils ; c'est lui qui adoucira, par sa présence, les angoisses et les terreurs dont nous serons inévitablement saisis lorsque nos âmes, dégagées de leur enveloppe mortelle, seront exposées, face à face, aux yeux du Juge souverain. Et l'Église sanctionne cette pieuse croyance en accordant une indulgence de cent jours à ceux qui récitent avec foi cette douce prière : *Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie ; Jésus, Marie, Joseph, faites que j'expire en paix, en votre sainte compagnie.*

Saint Joseph, patron de la bonne mort, est en deuxième lieu le gardien de la chasteté des âmes ! Il a reçu mandat de Dieu pour veiller avec la sollicitude et l'attention la plus délicate, sur la virginité de Marie : mais il sait aussi que les âmes pures sont les épouses de Jésus-Christ ; il met des soins infinis à les conserver au Seigneur inviolables et sans tache ; il les défend contre l'astucieuse malice des Hérodes, il les rafraîchit à travers les déserts brûlants de l'Égypte ; il protège leurs yeux contre la vue des scandales et des corruptions, et ne permet pas que le monde impur les ternisse de l'ombre même de son souffle. C'est pourquoi, recourons à lui dans les tentations : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon âme, ma vie !*

Joseph est en troisième lieu le patron des familles chrétiennes.

1. Gen., XLV, 7.

Les anciens avaient des dieux lares, des pénates protecteurs de leurs foyers, et il faut que saint Joseph soit notre grand protecteur domestique. Dans notre sanctuaire secret, dans le lieu où nous nous retirons pour prier, son image doit apparaître avec celle de Jésus et de Marie. Si vous êtes assez heureux, chrétiens, pour attirer par le culte d'amour que vous lui rendrez, Joseph dans l'enceinte de votre foyer, les deux autres personnages de la sainte Famille y viendront à sa suite; Jésus qui inoculera dans le cœur de vos fils et de vos filles son esprit d'innocence et de soumission; Marie qui réfléchira sa suavité, son angélique pudeur sur le front de vos épouses; enfin, Joseph, représenté dans la personne du père, ne manquera pas de le remplir de sa sagesse, de sa discrétion, de sa force et de sa vertu.

Enfin, saint Joseph est l'ennemi du rationalisme du siècle; l'homme de nos jours est tellement épris de sa fausse grandeur, qu'il porte son faste jusque dans ses dévotions et dans ses vertus. Quand, à de rares intervalles, il s'éprend de respect pour nos saints, il regarde moins leurs vertus qu'il ne rend hommage à leur génie ou n'admire ce qu'il appelle leur philanthropie. Le monde présent ne goûte pas saint Joseph, parce que saint Joseph n'était qu'un homme obscur, un pauvre artisan. Toute la vie de saint Joseph fut une vie intérieure et cachée; et les hommes actuels, plongés dans leurs joies grossières et sensuelles, impuissants à percevoir les réalités invisibles, n'estiment que l'éclat et l'agitation des œuvres extérieures; ils professent un dédain superbe pour la vie surnaturelle et cachée. Que dis-je? ils ne soupçonnent même pas que c'est dans la pratique obscure du détachement, dans le combat continuel et secret de l'âme avec elle-même, que les grandes vertus s'élaborent, que le dévouement chrétien se fortifie, que notre gloire au ciel s'achète, s'accroît et se complète : *Gloria Filiæ regis ab intus.*

Or, la sainteté de Joseph n'a été si grande, que parce que sa vie est demeurée plus complétement cachée en Dieu. Donc, en entourant Joseph de notre affection et de nos hommages, nous protesterons contre les étranges préjugés du monde et en même temps nous honorerons la modestie, la simplicité, la foi chrétienne, dans une de ses plus hautes personnifications. Petits nous-mêmes, nous apprendrons à l'école de ce grand Saint la science la plus utile et la première de toutes, quoique la plus dédaignée des générations contemporaines, celle de la fidélité aux humbles devoirs et de l'amour des obscures et petites vertus.

Dans notre confiance et notre dévouement sans borne à saint Joseph, nous aurons la gloire de marcher à la suite des plus grands Saints : de sainte Thérèse, qui ne se souvenait pas d'avoir demandé une seule grâce par son intercession sans l'avoir obte-

nue; de saint François de Sales, qui plaçait son image dans le lieu le plus apparent de sa maison, et la portait dans son bréviaire pour se le rappeler toujours; de sainte Jeanne-Françoise de Chantal qui disait : « Tous les jours, lorsque je commence un travail, une lecture, je baise en esprit les pieds de Jésus, de Marie et de Joseph »; de saint Alphonse de Liguori, qui ne commençait aucune composition sans la faire précéder des initiales de Jésus, Marie, Joseph.

Incomparable Joseph! ouvrage merveilleux de la droite du Tout Puissant, homme rempli de grâces, sanctuaire d'amour, soleil ardent de lumière et de doctrine, les vertus, les perfections dont vous êtes orné, défient l'étendue de nos louanges, inexprimables qu'elles sont au langage humain; mais, devenus par la grâce de notre baptême, frères et cohéritiers de Jésus-Christ, nous aimons à vous nommer, comme lui, notre père, et à nous redire vos enfants.... Ah! nous vous appartenons par des nœuds plus étroits que ceux de la nature et du sang. Fruits des douleurs de votre chaste épouse, nous sommes aussi les fruits de votre patience, de vos gémissements et de vos larmes. O vous donc, qui êtes clément, ô vous qui êtes pieux et doux, abaissez sur ceux qui sont vos fils des regards d'une tendre commisération : munissez-nous de vos sollicitudes; combattez avec nous dans les tentations; éloignez nos pas des écueils dont cette misérable vie est semée; inspirez-nous le dégoût des fausses douceurs de la terre, l'attrait des biens célestes. Exaucez nos prières, et, les présentant à ce Père céleste de qui découle toute paternité, attirez sur nous l'abondance des éternelles bénédictions.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

PAR M. L'ABBÉ ARMINJON

Chanoine de Chambéry

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

Beaucoup de filles ont amassé des richesses, tu les as toutes surpassées.

(Prov., XXXI, 29.)

MONSEIGNEUR,[1]

Thérèse de Jésus fut une des femmes les plus extraordinaires, les plus éclairées des divines lumières, — un des types les plus ravissants et les plus séraphiques qui aient apparu depuis l'origine des siècles chrétiens.

La Providence, qui proportionne à la grandeur des maux l'étendue et l'efficacité des remèdes, la fit naître à une époque de contagion et d'écroulement universel, où sous le souffle violent et impétueux de la tempête amassée par Luther la foi s'ébranlait en Europe, où les grandes institutions catholiques, fruit du génie et de la Sainteté de quatorze siècles de Christianisme, étaient emportées, pièces par pièces, dans l'affreux tourbillon, où, enfin, les vapeurs pestilentes de Thérèse, après avoir exercé leurs séductions sur une partie de la France, menaçaient, dans leur marche rapide, d'envahir l'Espagne, cette grande patrie des Alphonse et des Ferdinand.

Le Clergé et les Ordres monastiques n'étaient pas à la hauteur de la résistance. Sans s'être laissé gagner par le poison de l'hérésie, ils en subissaient les émanations et les influences ; — ils s'engourdissaient dans le relâchement ; on pouvait dire que le sel de la terre s'était affadi et que les lampes du sanctuaire ne jetaient plus qu'une pâle et incertaine clarté.

L'Eglise catholique, toujours vierge et toujours immaculée, venait d'inaugurer la vraie et légitime réforme par son Concile œcuménique réuni dans la ville de Trente. Aux ténèbres et aux falsifications de l'esprit de mensonge, elle opposait les clartés de ses définitions et les affirmations de la vraie doctrine. D'autre part le ciel faisait germer sous tous les climats et dans toutes les conditions une abondante

1. Monseigneur Gros, ancien Evêque de Tarentaise.

floraison de saints, afin d'aider sa chaste Epouse dans son œuvre de sanctification, et de donner une sanction pratique à ses lois disciplinaires et à ses décrets. — Philippe de Néry renouvelait en Italie l'esprit et la sève sacerdotale. — Charles Borromée faisait refleurir dans le Clergé la régularité et les bonnes mœurs. — Ignace de Loyola fondait un ordre enseignant. — François-Xavier, par ses nombreuses et lointaines missions, imprimait un nouvel élan à l'action apostolique. — Thérèse de Jésus eut pour vocation d'apprendre à un monde charnel les hauts secrets de la Théologie mystique, de révéler à un siècle corrompu et attiédi les joies oubliées et les saints ravissements de la vie intérieure et cachée en Dieu.

Thérèse de Jésus fut à la fois contemplative, réformatrice, théologienne; et, quand l'artiste plaçait aux pieds de cette belle statue de notre Sainte le bonnet du Docteur, il signifiait le rang que le grand Bossuet était tenté de lui attribuer dans l'Eglise [1]. — Et cependant, à considérer ses aptitudes, ses attraits, la direction qui lui fut imprimée, les phases et les épreuves des premières années de sa vie monastique, elle semblait destinée à vivre absorbée en Dieu, à rester à jamais éloignée du tumulte des affaires et de la conversation des hommes. Extatique merveilleuse, elle avait des éclaircies dans le monde de l'Infini. Chaque jour, d'une aile plus hardie que celle de l'aigle, elle s'élançait jusque dans le lumineux séjour des Chrérubins. Souvent elle avait des entretiens intimes avec Jésus-Christ. Elle voyait les choses divines des yeux de l'âme avec plus de clarté qu'elle ne voyait les choses matérielles des yeux de son corps. Tantôt elle était broyée par des tortures ineffables et ressentait toutes les agonies du Purgatoire; — tantôt, le visage radieux, elle semblait porter sur elle un reflet de cette flamme céleste dont brûlent au sein de l'Éternité les Esprits bienheureux. — Puis, quand de ces hauteurs sublimes, elle redescendait sur la terre, elle redevenait la femme pratique, la femme agissante, et, remplie de ce feu sacré qu'elle venait de puiser dans son commerce avec Dieu, elle mettait la main au timon du gouvernement et conduisait les affaires les plus épineuses avec une liberté d'esprit aussi grande que si elle n'avait été sujette à aucune diversion. Tant il est vrai que la vie surnaturelle ne paralyse pas les élans et les aspirations de notre nature, mais qu'au contraire, dans son union avec Dieu, celle-ci devient plus apte à agir. Tant il est vrai que l'esprit et la volonté dégagés des entraves des passions, illuminés par l'oraison, acquièrent pour la vie active une force, une liberté, une pénétration bien au

1. La belle statue de Sainte Thérèse que posséde le Carmel de Chambéry et qui provient de la munificence des Chartreux a à ses pieds, *un bonnet de Docteur.*

dessus de tout ce que peuvent donner les calculs de la science aidée de l'expérience et de tous les efforts humains.

Aussi, Thérèse comme nous le verrons dans ce discours, a-t-elle plus contribué à la prospérité et au progrès de la civilisation en Espagne que tous les rois et les autres saints de cette noble nation. Elle fut, a dit un écrivain libre-penseur, le véritable adversaire de la réforme. Pour la combattre elle restaura l'ordre fameux du Carmel et l'arma du triple glaive de la *prière*, des *larmes* et de *l'amour*..... Pareils gémissements aux siens ne s'étaient point fait entendre sur notre terre depuis le grand deuil du Golgotha.

Thérèse de Jésus fut, par ses écrits, un des flambeaux de l'Eglise. Elle sut unir la vie contemplative de Marie à la vie active de Marthe : ce fut le secret de sa force et de sa fécondité. Plante mystique, elle puisait dans le cœur de Jésus, où elle plongeait des racines profondes, cette sève, cette vie intérieure qui se trahissait au dehors par des fleurs et des fruits d'une étonnante beauté. Nous chercherons à pénétrer dans cette vie intérieure. A cet effet nous considérerons : 1° la Vierge Séraphique dans ses premières années, nous assisterons aux luttes et aux joies de sa vie monastique, 2° nous la suivrons à travers les péripéties de sa vie de gouvernement, au milieu de ses grands travaux d'apostolat et de réformation.

I. — Quand Dieu suscite des Saints, il leur prépare avec soin une patrie et un berceau, il les fait naître de parents de choix, il les place dans un milieu propice et favorable à ses fins. Il n'est pas jusqu'aux conditions du climat sous lequel ils vivent, jusqu'aux arbres et aux toits qui les abritent, jusqu'à la sérénité du ciel qui les éclaire qui ne soient providentiellement disposés pour le parfait développement des germes précieux dont leur cœur est orné.

Ste Thérèse naquit en Espagne le 28 mai 1515 sous le ciel brûlant de la Castille, terre classique de héros, où chaque site abrupte, chaque anfracture de rocher semble redire un chant de guerre et une glorieuse épopée.

Sa ville natale fut Avila, cité pittoresque assise en amphithéâtre sur les bords du Duéro, entre deux escarpements de montagne, aux murailles redoutables par leurs forteresses et leurs bastions, ville déclarée imprenable, et, au temps des Maures, restée vierge de toute invasion. « A Avila, disait un proverbe espagnol, tout est pierre et tout est saint. » Avila, en effet, fut la patrie du fameux et vénérable Jean d'Avila, du bienheureux Jean Bertrand, et, au temps de notre Sainte, cette ville donnait l'hospitalité à S. Jean de la Croix, à S. Pierre d'Alcantara et à S. François de Borgia.

Le père de Thérèse s'appelait Alphonse Sanchez de Cépéda C'était un homme de haute taille; sa noble physionomie, rehaussée d'un grand air de distinction, commandait le respect. Il savait allier les devoirs de société aux austères habitudes d'un anachorète. Sévère dans l'éducation qu'il donnait lui-même à ses enfants, il s'en faisait pourtant aimer comme le meilleur des pères. Devenu veuf, il assura le sort de ses douze enfants et se mit sous la conduite spirituelle de sa fille Thérèse. Celle-ci le conduisit par degrés jusqu'aux voies les plus sublimes de la vie d'oraison. La mère de Thérèse, Dona Béatrix d'Ahumada, était une femme accomplie. Rachel en beauté, Lia en fécondité, ornée de toutes les grâces du Ciel et de tous les dons de la nature, elle fut enlevée prématurément à l'amour de ses enfants, lorsque Thérèse n'avait encore que treize ans, et avant que cette jeune fleur, qu'elle avait cultivée avec un soin jaloux, eût eu le temps de s'épanouir dans son éclat et dans la suavité de ses parfums.

En général, dans leurs jeux naïfs et dans les rêves dorés de leur première jeunesse, les enfants laissent percer au regard des personnes attentives un indice de leur vocation future; ils ont eux-mêmes comme une intuition vague et mystérieuse des destinées auxquelles le Ciel les convie. — Parmi ses frères, il en était un appelé Rodrigue que Thérèse chérissait plus spécialement et avec qui elle se sentait en union et en correspondance plus intime. L'Amérique découverte par Christophe Colomb venait de s'ouvrir au génie aventureux des grands et de la jeunesse d'Espagne. L'imagination et le cœur des deux enfants s'exaltaient au récit des exploits de ces preux, et surtout au spectacle de ces armées de missionnaires qui, s'attachant aux pas des conquérants, bravaient toutes les fatigues pour planter la croix sur ces plages jusque-là inconnues. — Thérèse n'avait que sept ans et déjà elle voulait exercer son zèle au moins dans le pays des Maures: « O Rodrigue, disait-elle, si nous allions au pays des Maures, quel bonheur!... nous serions martyrs, et les martyrs voient sans cesse la face de Dieu. » Il n'en fallut pas davantage pour enflammer Rodrigue. — Un beau matin les deux enfants s'échappent furtivement de la maison paternelle. Comme Agar, ils se lancent en terre inconnue, munis simplement d'une cruche d'eau et d'un morceau de pain. Ils se figuraient, dans leur candeur naïve, que ces minces provisions leur suffiraient pour arriver sans encombre au pays des Infidèles. Mais à quelque distance de la ville, nos deux fugitifs rencontrent un de leurs oncles qui, goûtant médiocrement les raisons à l'aide desquelles ils cherchaient à excuser leur téméraire entreprise, les ramène à leur mère anxieuse. Celle-ci les gourmanda verte-

ment, mais il est à croire que ce fut une pure formalité ; car, son cœur de mère dut contenir des larmes de bonheur et déborder d'une douce émotion quand sa petite Thérèse, justifiant son équipée, vint lui dire : « Je suis partie pour voir le Seigneur, mais pour le voir, il faut mourir d'abord. »

Thérèse se consola de ce mécompte en se construisant un ermitage dans le jardin de ses parents. Parfois, elle simulait sa prise de voile, elle organisait de petites processions avec les compagnes de son âge et s'étudiait à imiter les religieuses. — Le soir elle se tournait vers le Crucifix suspendu à son lit et disait avec la Samaritaine : « Seigneur donnez-moi à boire de l'eau vive. »

Ainsi s'écoula l'enfance de Thérèse. Dans cette intelligence à peine entr'ouverte à la lumière céleste, éclate déjà la grande âme de la Sainte. Sa foi vive, son ardent amour pour Dieu et l'énergie de volonté qu'elle déploiera plus tard, sont esquissés en raccourci dans ses jeux et ses délassements enfantins.

La mort de Dona Béatrix marqua pour sa fille une époque de transition et de crise. Soumise à une surveillance moins étroite, privée de ces tendresses qui captivaient toutes les siennes, son cœur aimant s'attache à des compagnes légères et dissipées. Elle prend goût aux vains propos du monde et à ses amusements frivoles. Sa vive imagination s'engoue des livres de chevalerie et elle passe des nuits entières à ces sortes de lecture. — A treize ans, Thérèse faisait déjà l'admiration de toute la ville d'Avila : ce grand air qu'elle tenait de son père Alphonse, cette amabilité exquise qui rappelait l'image de sa mère lui conquérait de prime abord toutes les sympathies. Mais, ô Dieu ! quels périls dans de tels succès !... « Hélas ! disait-elle, je prenais déjà soin de mes parures, j'avais recours aux parfums, et j'usais de mille industries pour être agréable et pour plaire. Il me semble toutefois, ajoute-t-elle, que, dans cette première période de ma vie, je ne commis jamais aucun péché mortel; ce qui me sauva ce fut la crainte de Dieu ;... au fond, je ne songeais qu'à couler des heures agréables. »

Don Alphonse, père de la Sainte, veillait ; il observait les changements opérés dans sa fille. Avec sa clairvoyance de chrétien et de père, il ne tarda pas à comprendre que de tels entraînements menaçaient de la conduire à sa perte. Il la fit entrer pensionnaire au couvent des Ursulines d'Avila. Les premiers jours de cette vie de solitude, succédant à l'agitation fébrile des plaisirs mondains, furent pénibles pour Thérèse ; mais les saintes amitiés qu'elle y rencontra, les exemples de ferveur donnés par les bonnes religieuses ne tardèrent pas à ramener le calme dans son ame et à raviver en elle l'étincelle sacrée qu'elle avait laissé s'attiédir.

A dix-huit ans, Thérèse se décide à entrer au Carmel d'Avila. Sa vocation ne fut pas un caprice ni l'effet d'une exaltation passagère : elle fut une œuvre de raison. Thérèse ne se sentait nullement dégoutée du monde, et son esprit indépendant avait une répugnance presque invincible pour tout lien et pour tout assujettissement. A la pensée de la douleur qu'allait ressentir son père, elle fut « saisie d'épouvante et sentit son cœur se briser... » Mais un beau matin, elle regarde la croix du Sauveur, et recueillant toutes ses forces et tout son courage, elle va se jeter aux pieds de son père en s'écriant : « Adieu, je veux mourir à vous, mourir à tout,... je ne suis plus qu'à Dieu. »

Pour l'intelligence de la nouvelle vie de notre Sainte, il nous est indispensable de retracer à grands traits les conditions de la vie monastique en Espagne, et surtout l'état et la physionomie du monastère du Carmel d'Avila à l'époque où Thérèse y fit son entrée.

L'ordre des Carmes, qui reconnaît le prophète Elie pour son fondateur, est le plus ancien des ordres monastiques. Il existait longtemps avant J.-C. Voué au silence et à la contemplation, il habitait les déserts et les hauts sommets de la Palestine, où, étranger au commerce des hommes, il jouissait d'un ciel toujours pur, et planait comme l'aigle au dessus du bruit des hommes et des sombres orages amassés par les erreurs et les passions. Il se répandit ensuite en Occident ; et, avec le temps, se laissa déchoir de sa première ferveur.

Pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore et ne pas porter la cognée à la racine de cet arbre antique dont les rameaux avaient eu un si merveilleux épanouissement, les papes, faisant la part de la faiblesse humaine et du malheur des temps, tempérèrent par des mitigations successives la règle primitive, et la rendirent ainsi plus acceptable à la faiblesse des siècles dégénérés. Mais l'œuvre d'Elie, ainsi modifiée, avait peine à se reconnaître, et n'offrait qu'une pâle image de son rigide mais glorieux passé. Il n'y avait à la vérité aucun dérèglement, aucune habitude blâmable chez les religieuses du Carmel : leur mode de conduite avait reçu la sanction du St Siège. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que la contrainte y était moindre et que, partant, sous le régime de la libre observance il y avait moins de mérites et de garanties.

Ainsi, le monastère de l'Incarnation, une des plus somptueuses constructions d'Avila, bâti dans un site enchanteur, avec ses portiques aérés, ses frais bosquets, ses jardins spacieux, n'avait qu'une ressemblance de nom avec les roches abruptes et les sauvages cavernes des disciples du prophète Elie.

On faisait usage de chaussures à l'*Incarnation* d'Avila ; les tu-

niques de peaux de brebis hérissées de pointes aigües y avaient fait place à des tissus plus doux et à des cilices moins incommodes. Les religieuses avaient la faculté de sortir à certains jours, et les relations avec les parents et les personnes de qualité étaient autorisées. Le couvent de l'Incarnation, pour la pieuse ville d'Avila, était devenu un centre de réunion, et un lieu d'agréables rendez-vous. Il y avait des *matinées* dans les parloirs, comme aujourd'hui il y a *des soirées* dans les salons. Et comme Thérèse unissait aux charmes de l'esprit un talent de conversation sans rival, elle était, de toutes les sœurs, celle autour de laquelle on s'empressait le plus. On aimait à retrouver, spirituelle et attrayante dans le cloître, cette jeune fille que tout Avila avait aimée et admirée aux jours de son adolescence. Il était dans les desseins de Dieu que la grande Réformatrice expérimentât, par elle-même, les périls de ces trop grandes libertés qui semblent étranges à notre siècle corrompu, mais qui, dans la catholique Espagne d'alors, ne donnaient lieu à aucun scandale ni à aucun soupçon.

Thérèse se prêtait bonnement à ces usages avec les intentions les plus droites : elle se serait estimée grossière et peu courtoise si elle avait repoussé les avances des gentilshommes et des dames de qualité qui recherchaient son entretien ; elle aurait cru manquer aux plus saints devoirs de la Charité si elle avait refusé une consolation à une affligée ou une distraction à celles qui succombaient à la tristesse ou à l'ennui. — Thérèse sentait bien que son cœur n'était pas en paix ; elle avait cessé de faire oraison, et, son âme n'avait plus d'élan, plus d'essor pour s'unir à son divin Epoux. Les vaines amitiés où elle s'était laissé engager, étaient comme un filet habilement tissu par le tentateur qu'elle n'avait ni le moyen, ni le courage de rompre : « Hélas ! s'écriait-elle, » combien était grand mon aveuglement, et dans quel mauvais » chemin je m'étais jetée. Infidèle à Notre-Seigneur qui m'apparaissait souvent avec un visage triste et sévère pour me marquer combien je l'affligeais, je méritais d'être mise en société » avec les démons. Ce qu'il y avait de pire, c'est que ma conduite » extérieure avait de bonnes apparences : je ne disais jamais de » mal de personne. Au parloir mes entretiens avaient pour objet » les choses de Dieu ; je m'employais de mon mieux à venir en » aide à mes sœurs, surtout aux souffrantes et aux affligées. Pour » cette raison, ma communauté se tenait parfaitement tranquille » à mon endroit et m'accordait encore plus de liberté qu'aux anciennes. »

A entendre notre Sainte dans les exagérations de son humilité, les hommes se trompaient dans les jugements favorables qu'ils formaient sur son compte. Elle appelait, plus tard, cette époque où elle se prodiguait trop aux choses du dehors, le

temps de « sa grande dissipation, les jours de sa vie où elle habitait en quelque sorte le vestibule de l'Enfer ». Toutefois, il est certain qu'elle ne fut jamais l'esclave du démon, et les auditeurs de rote, réunis par Boniface VIII à l'effet de déterminer le degré de culpabilité que Thérèse avait atteint par ce qu'elle appelait *ses grands péchés*, déclarèrent solennellement, après mûr examen, que son innocence baptismale n'avait pas été flétrie et que jamais elle n'avait péché mortellement.

Cependant, sans vouloir excuser ce que Jésus-Christ n'a pas excusé, disons toutefois que Ste Thérèse répandue dans le monde, embellissant la vertu chrétienne de toutes les grâces et de tous les charmes de sa personne, captivant les âmes pour les gagner à Dieu, pourrait encore en remontrer, non seulement à une multitude de personnes du monde qui ne recherchent pas autre chose qu'elles-mêmes dans leurs pratiques extérieures et dans leurs dévotions, mais aussi à d'autres âmes engagées par vocation et par vœu à une vie de renoncement et de retraite, et dont la conscience se rassurerait aisément, si elles n'avaient à déplorer d'autres écarts que ceux auxquels s'abandonna notre Sainte.

Mais Dieu découvre des taches dans ses anges. Aux éclats pénétrants de sa lumière, les âmes les plus pures apparaissent encore souillées de boue et ternies d'une rouille grossière.

Quand il s'agit d'une âme qu'il destine à coopérer aux grands desseins de sa miséricorde, il ne saurait se contenter d'une mesure de vertus commune, ni du terre à terre d'une perfection vulgaire. C'est pourquoi Thérèse, entendant Jésus-Christ lui dire qu'elle n'est pas dans le droit chemin se sent livrée à des troubles et à des angoisses inénarrables. Il lui est dur, comme à S. Paul, de résister à l'aiguillon qui la presse. La miséricorde du Fils de Dieu patientait, attendait, frappait : *Ego sto ad ostium et pulso*, Apoc. III, 20. Elle semait d'épreuves et d'épines, cette vie d'indépendance où Ste Thérèse s'obstinait à rester engagée... Ste Thérèse hésitait à céder; elle avait horreur de cette mort de la nature, préparation nécessaire à la vie de la grâce, de cet esclavage divin préférable aux plus grandes royautés de la terre.

Disons encore que les confesseurs auxquels elle avait dû jusque-là s'adresser, étaient des hommes habitués à conduire des âmes vulgaires, peu versés dans les secrets des voies intérieures et n'ayant qu'une faible teinture de la théologie mystique ; — ils n'avaient aucun soupçon des illuminations de l'esprit divin, de ses impulsions intimes et des merveilleux ressorts qu'il mettait en jeu pour vaincre et attirer à lui cette âme séraphique.

Ce qu'il faut à Thérèse c'est un nouvel Ananie qui fasse tomber les écailles de ses yeux. Elle en eut trois : le P. Banner de l'ordre

de Saint Dominique et les Pères Padranoz et Balthazar Alvarez de la Compagnie de Jésus. C'est ainsi que, par une secrète et admirable disposition de sa bonté, Dieu voulut associer dans la direction de la grande thaumaturge du XVIe siècle les deux grandes familles de S. Dominique et de S. Ignace et en faire comme les flambeaux de l'ordre régénéré du Carmel.

Thérèse, même à l'époque qu'elle appelait l'époque de son infidélité et de sa tiédeur, était déjà favorisée des visions de l'ordre le plus élevé. Jésus-Christ se montrait à elle : « Dans le principe, disait-elle, je ne le voyais que des yeux de l'âme, mais d'une manière plus claire et plus distincte que si je l'eusse vu des yeux de mon corps ». Bientôt le Sauveur des hommes ne se contenta plus de cette manifestation intérieure, il se montra à sa servante visiblement et sous ses propres traits; il lui parla face à face comme à ses anges. — L'erreur, avons nous dit, des directeurs peu éclairés qu'eut la Sainte, fut de s'obstiner dans leurs procédés et leur routine, et de vouloir conduire cette âme privilégiée comme les âmes ordinaires.

Le P. Padranoz et le P. Balthazar Alvarez étaient des hommes imbus des doctrines d'Ignace, leur père, habiles dans le maniement des exercices spirituels, versés dans la voie des saints; alliant, à une science profonde de la théologie mystique, l'esprit de mesure et tous les tempéraments d'une sage direction. — Ils jugèrent de suite que les merveilles opérées dans l'âme de Thérèse étaient l'effet de l'Esprit de Dieu. Mais, *noblesse oblige*, et ils déclarèrent à la Sainte que, dans les hauteurs sublimes où le divin Maître avait daigné l'appeler, elle devait renoncer à la vie commode et facile qu'elle avait menée jusque-là, et qu'il fallait que par de rigoureuses macérations et par le brisement de ses affections et de sa volonté, elle consommât la destruction de son être naturel en s'unissant résolument à Jésus-Christ crucifié.

Le père Padranoz lui conseilla les disciplines, les ceintures de fer et lui dit nettement : « Ma fille, si Notre-Seigneur vous a en-» voyé tant de maladies, c'est pour suppléer aux austérités que » vous ne pratiquez pas ». — Le Père parla juste. — L'exemple de Ste Thérèse doit nous apprendre combien nous nous illusionnons, hommes et femmes du monde, en nous persuadant que la pénitence détruira nos forces et nous rendra impropres aux devoirs que Dieu nous appelle à remplir. Sans doute, les austérités auxquelles se livra Ste Thérèse ne l'affranchirent pas des infirmités physiques, mais, en la faisant jouir de la liberté des enfants de Dieu, elles donnèrent à son âme une trempe plus vigoureuse et consolidèrent même, dans une certaine mesure, sa santé jusque-là débile et épuisée.

Le vieil homme détruit, la nature immolée, Thérèse ne ren-

contre plus d'obstacle; elle a revêtu les ailes de la colombe, disposé des ascensions dans son cœur et elle monte, de vertu en vertu, jusqu'à la pleine lumière dont sont éclairés ceux qui reposent avec le Seigneur sur la montagne de Sion. *Ascensiones in corde suo disposuit; — ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus in montem Sion...*

Un état aussi transcendant excède la pénétration de la raison et tous les efforts de la langue humaine. Et comment l'homme, esclave des sens, fasciné par ses affections grossières, pourrait-il suivre Thérèse planant dans des horizons inaccessibles à nos regards bornés et appesantis par les choses de la terre. Pour le monde, pour l'homme charnel, tout est incompréhensible, tout est obscurité dans les radieuses sphères où notre Sainte est transportée.

La vie de S[te] Thérèse serait pour nous un livre fermé, si, par l'ordre de ses directeurs, elle ne nous en avait laissé la relation dans ses écrits. Nous avons d'elle le *Château de l'Ame*, le *Traité de l'Oraison*, la *Méthode de Perfection*, etc... Le style de la Sainte y est ferme, précis, d'une admirable clarté, mais sublime et profond et en accord avec les élévations et les transports qu'elle décrit. — Tout y est conforme aux Saintes Ecritures, et la plus rigoureuse orthodoxie n'y pourrait découvrir trace de nouveautés ou d'erreurs. — S. François de Sales ne s'est-il pas pénétré de l'esprit et des œuvres de S[te] Thérèse pour écrire son *Introduction à la Vie dévote*, et son admirable *Traité de l'amour de Dieu*?

Avant de s'adresser aux parfaits, la Sainte établit solidement les éléments de la vie d'Oraison et d'union avec Dieu. Elle saisit l'âme dans ses débuts, et ne l'initie que progressivement aux voies plus élevées; et, si ses écrits offrent une manne très nutritive aux plus avancés, les faibles et les imparfaits y trouvent aussi un lait très propre à leur croissance spirituelle.

Ainsi, selon la Sainte, dans l'Oraison, l'âme ne s'élève pas vers Dieu d'un seul bond; le travail est ingrat d'abord; l'âme cherche Dieu à la sueur de son front comme le jardinier qui tire péniblement des profondeurs d'une citerne l'eau dont il veut arroser ses fleurs. — Vient ensuite le second degré, celui de l'union et de l'illumination; alors, la mémoire et l'entendement cessent d'agir, la volonté seule est en exercice : elle se livre à Dieu et se noie en quelque sorte en son immensité; l'âme se plaint à Lui, se réjouit en Lui, se repose en Lui avec une paix, un bonheur et une familiarité sans égale: c'est l'état du laboureur qui se repose gaiement quand une douce pluie vient d'elle-même féconder ses champs.

Mais l'Oraison de Thérèse s'élève plus haut encore. Elle nous apprend que quand cette vie d'union avec Dieu est parvenue à son degré suprême d'expansion, elle a son contre-coup et réagit dans

l'être humain tout entier qui en subit les merveilleux effets. Sous le poids de la lumière surnaturelle et par la véhémence de l'amour divin qui s'est emparé de toutes ses facultés, l'âme se sent défaillir et en même temps elle sent croître ses forces spirituelles et intérieures dans la même proportion.. — Alors se vérifie pleinement cette parole de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » — L'exercice des sens et des facultés secondaires est suspendu un instant; mais cet état n'est pas la mort, c'est la vie de l'âme dans toute sa dilatation, c'est le prélude de la vie du Ciel, c'est une première aurore de l'éternelle vision. — Dans cet état indescriptible, non seulement l'âme est enlevée, mais quelquefois le corps suit lui-même ce mouvement : ... « Lorsque je voulais résister, dit Thérèse, je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui me soulevaient malgré moi; c'était un combat terrible et j'en demeurais toute brisée. »

Le bruit des grâces signalées de Thérèse ne tarda pas à se répandre dans tout Avila. Ici commence pour elle une série d'épreuves et un déchaînement des plus formidables tempêtes.

Depuis que le protestantisme s'étudiait à démolir pièce par pièce la doctrine catholique sous le marteau du *libre-examen* et de l'*inspiration-privée*, il y avait des émissaires de la secte qui s'insinuaient dans les pays catholiques et égaraient les âmes par des prophéties et des révélations mensongères qu'ils disaient émanées directement de l'esprit de Dieu. Les directeurs des consciences et les juges ecclésiastiques croyaient de leur devoir de veiller plus sévèrement, et ils étaient devenus ombrageux, à l'excès, pour tout ce qui semblait s'écarter des voies reçues et offrait la plus légère trace d'exagération ou de nouveauté.

A cette époque une religieuse françiscaine, Clarisse de Cordoue, poussée par le mauvais esprit venait de jouer le rôle de prophétesse et d'extatique. Elle aussi avait eu de prétendues extases et des transports qui excitaient l'admiration de la foule, et elle était parvenue à tromper les princes et les rois. — On comprend donc qu'à Avila non seulement les hommes du monde, peu instruits sur ces matières, mais les confesseurs eux-mêmes et les maîtres en théologie restassent hésitants et partagés dans leurs jugements sur sœur Thérèse-de-Jésus. — Quelques-uns parlaient de l'exorciser; et si l'honneur de Dieu n'en eut souffert, Thérèse aurait affronté cette humiliation avec joie.

Ainsi, une fois, un confesseur, à qui elle s'était adressée en l'absence du P. Alvarez, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de faire le signe de la croix chaque fois que Jésus-Christ lui apparaîtrait et de le repousser avec mépris, comme s'il eut été le démon. Thérèse avait la certitude intime que c'était réellement son bon Maître qui se montrait à elle, et nulle langue ne saurait exprimer

les angoisses qu'elle ressentit quand elle dut s'exécuter et faire à son amour ce qu'elle estimait le plus sanglant des outrages. — Femme admirable, elle obéit néanmoins sans hésitation, fermement convaincue que les supérieurs et les juges ecclésiastiques sont les organes accrédités des volontés divines, et que la soumission qui leur est due prime les hommages et le respect que Jésus-Christ lui-même paraîtrait demander en dehors des lois et de l'ordre hiérarchique tels qu'il les a divinement institués.

Mais Jésus-Christ daigna rassurer sa servante ; il lui apparut et lui dit : « Console-toi, ma fille, tu as bien fait d'obéir, moi, je ferai connaître la vérité. »

Il y avait alors en Espagne un homme en grand renom de sainteté. Il allait de ville en ville la tête et les pieds nus, traînant un corps exténué que l'on aurait dit fait d'écorce d'arbre. Il avait établi dans la famille franciscaine une réforme qui y faisait refleurir l'esprit primitif. Les miracles qu'il semait avec profusion, sa science des choses divines faisaient qu'on le regardait comme un ange revêtu d'un corps mortel ou un messager de Dieu. C'était Pierre d'Alcantara.

La grande âme de Pierre et celle de Thérèse ne tardèrent pas à se comprendre et à se correspondre. Pierre d'Alcantara justifia hautement la Sainte. Il l'assura que Dieu était l'auteur de ses visions, et, qu'après les vérités de la foi, il n'y avait pas de chose plus certaine, ni qu'elle dût croire plus fermement.

« Mais, dit la Sainte, l'âme ne croit pas à la manière des corps, et, en cette vie, les délices de l'amour divin ne s'achètent que par un perpétuel martyre. » — Parfois Notre-Seigneur permettait qu'elle fût en butte aux suggestions du démon et que l'esprit mauvais lui apparût sous les traits les plus effrayants. Une fois, elle vit l'enfer entr'ouvert comme un gouffre béant, rempli de ténèbres et de feu, où l'on souffre comme étouffé sous le poids d'un énorme rocher. — Elle eut une vue claire et distincte des tourments qu'endurent les réprouvés. En présence de ces flammes ardentes engloutissant chaque jour des âmes créées pour voir et pour aimer Dieu, le repos lui devenait intolérable, elle se sentait embrasée du zèle des apôtres ; elle aurait voulu se mesurer tête-à-tête avec l'hérésie, et elle s'écriait : « Quoi ! je ne mettrai « pas tout en œuvre pour combattre le relâchement qui entraîne « tant d'âmes, même parmi les plus privilégiées ; je ne donne- « rai pas mille vies pour sauver un seul de ces égarés ? ».

Mais, pour conduire les âmes à Dieu, il faut que Thérèse soit tentée en toutes choses, qu'elle expérimente toutes les infirmités, et toutes les tribulations que, suivant son expression, aux chauds rayons du soleil divin qui l'éclaire, succèdent les glaces de l'hiver, les ombres de la nuit, les tortures du crucifiement ;

..... elle n'aura la vertu d'attirer tout à elle que lorsqu'elle se sera solidement attachée à la croix.

Et ici, que l'orgueil humain se taise, que l'impie arrogant et enflé de lui-même qui veut tout soumettre aux calculs de la froide raison confesse son ignorance. La merveille que je vais dire repose sur la foi des traditions les plus authentiques et l'Église l'a sanctionnée en autorisant l'ordre du Carmel à célébrer, le 27 août, ce qu'elle appelle la *transverbération de Ste Thérèse.*

Thérèse avait 44 ans et habitait encore le monastère de l'Incarnation. Un jour un beau séraphin, au visage enflammé, portant des ailes d'or, s'élance du ciel et apparaît au côté gauche de la Sainte. Il porte entre ses mains un long dard de métal d'or dont la pointe acérée ressemble au fer incandescent. — A plusieurs reprises, il l'enfonce dans le cœur de la Sainte qu'il transperce de part en part. — La douleur de Thérèse est si vive et si aigue qu'elle avoue n'en pouvoir imaginer de plus cuisante ; mais en même temps elle est comme inondée d'une suavité extrême et se sent toute remplie des flammes du divin amour.

Ce fut la consommation, les sanglantes fiançailles de notre Sainte avec son divin Époux. A défaut d'anneau, Jésus-Chris voulut cependant lui laisser un signe matériel et palpable ; il lui mit dans les mains un clou perçant comme ceux du Calvaire, et lui dit : « Ne crains pas, ma fille, personne ne peut désormais te séparer de moi... ; vois bien ce clou, c'est le gage de nos noces mystiques et de notre inséparable union. »

Désormais Thérèse ne vit plus que pour Jésus ; elle est morte à tous les désirs et à tous les attachements de la terre ; elle ne sait comment se définir elle-même. L'excès de ses célestes transports met sur ses lèvres des accents jusque-là inconnus à la langue humaine : « Je vis, s'écrie-t-elle, d'une vie si haute que je meurs de ne pas mourir ».

Et ne croyez pas qu'ainsi plongée dans le divin et le surnaturel, les facultés de notre Sainte, sa science, l'art merveilleux qu'elle possède de traiter avec les âmes aillent demeurer comme engourdis et enchaînés. Rien d'étrange, rien d'extraordinaire n'apparait au dehors. Thérèse va et vient, converse avec ses sœurs ; elle lit, elle écrit comme si jamais son attention n'avait été détournée du commerce des hommes et des choses de la terre. Ainsi en est-il dans le Ciel où les Saints qui voient Dieu face à face, voient en même temps ce qui est sur la terre : sans se distraire de leur béatitude, ils nous considèrent, entendent nos supplications et sont touchés par nos gémissements.

Du reste Dieu n'avait favorisé sœur Thérèse de si riches trésors que pour qu'elle les répandît à flots sur son Église ; Il ne

l'avait élevé sur les hauts sommets de la contemplation qu'afin de donner plus d'élan à sa vie active : afin que, dans sa grande œuvre de réforme, elle put agir avec une liberté d'esprit, une autorité et un génie de discernement qui en assurerait toute l'éfficacité.

Nous avons vu notre Sainte dans sa vie mystique et cachée, nous allons la voir dans son entreprise de réforme et sa vie d'Apostolat.

II. — Afin de saisir dans son ensemble l'œuvre de réforme entreprise par Ste Thérèse, nous la considérerons dans son objet et dans la grandeur de sa fin, dans les obstacles qu'elle suscita et qu'eut à vaincre notre Sainte, dans l'énergie et l'esprit de sagesse avec laquelle elle la conduisit, et enfin dans sa réussite et les succès qu'elle obtint.

Dans son entreprise de réforme, Thérèse se proposait un but d'Apostolat.

Pendant qu'elle vivait au monastère de l'Incarnation comblée de prévenances du Ciel, l'hérésie de Luther suivait une marche de plus en plus envahissante et le récit, qui en revenait jusqu'à elle, la navrait et glaçait son âme d'effroi. Les Pays-Bas et l'Allemagne étaient en feu ; — l'Angleterre, l'île des Saints, plongée dans les hontes du règne d'Henri VIII ; — la France, cette fille aînée de l'Église, sentait s'ébranler dans son sein l'antique foi héréditaire : « Ah ! s'écriait Thérèse, pour com« battre ces grands fléaux, apaiser cet incendie que les forces « humaines ne peuvent éteindre, il faut une armée d'élite à « l'Église de Dieu, une armée prête à mourir et à ne se laisser vain« cre jamais. Il faut des docteurs et des apôtres qui désabusent et « éclairent les peuples ; il faut aussi des légions de femmes, « qui s'immolent, soutiennent, comme Moïse les bataillons de « prêtres, de l'ardeur de leurs prières et de toute la force de « leurs austérités, et moi-même je serais prête, si Dieu le vou« lait, à me jeter au milieu de la mêlée, à respirer la poussière « la plus épaisse dans le tumulte du combat, à rester s'il « le fallait, jusqu'au jour du jugement en purgatoire, pour « ramener une seule de ces âmes égarées. »

Mais que d'obstacles à la réalisation d'un si beau dessein. — d'abord, Thérèse n'était qu'une simple femme. — de plus, elle était sous la règle monastique de l'*Incarnation* dont elle était religieuse professe ; elle dépendait de la juridiction du Général des Carmes et avait ainsi les mains complètement liées. Son âge, son sexe, sa situation, ses goûts et ses aptitudes tout coopérait à la rendre inhabile à la haute mission dont Jésus-Christ voulait l'investir.

Mais, toutes les barrières humaines ne sauraient mettre un frein à la volonté divine et arrêter ce qu'elle a résolu dans ses éternels décrets. — Le 16 juillet 1560, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, fut le jour à jamais mémorable où Thérèse vit se lever toutes ses incertitudes, et où elle jeta le plan et les bases du grand édifice de rénovation religieuse dont les branches et les rejetons allaient s'étendre sur l'Univers entier. — Thérèse se trouvait dans sa cellule, où elle avait réuni quelques-unes de ses parentes et des amies venues du dehors. Parmi elles se trouvait une de ses jeunes nièces Marie de Ocampo, mondaine, élégante, mais pleine de vivacité et d'à-propos et dont Thérèse raillait agréablement la vanité et les parures ; ce fut celle-là qui se sentit inspirée de Dieu : « Pourquoi, s'écrie-t-elle tout à coup, pourquoi, tardons-nous ?... ayons le courage de mener une vie pauvre et solitaire, d'aller pieds nus comme les Franciscaines déchaussées et nous aurons vite fondé un couvent ».... — En entendant ces paroles, le cœur de Thérèse bondit d'allègresse et de reconnaissance. — Le lendemain, le Sauveur des hommes sanctionnne cette résolution généreuse en disant à la Sainte : « Hâte-toi, ma fille, va trouver ton confesseur déclare lui le commandement que je viens de te faire et dis-lui, de ma part, de ne pas s'y opposer, dédie ta fondation à S. Joseph, mon père temporel, il en sera le gardien et le protecteur ». — On s'adresse aussitôt au Saint Siège ; et, Pie IV, reconnaissant le doigt de Dieu dans l'inspiration de la Sainte, l'approuve par un indult en date de 1562 et dispense à Thérèse tous les pouvoirs nécessaires. — Le nouvel institut est placé sous la juridiction de Mgr Alvarez de Mendosa qui ne cessa d'honorer Thérèse et ses sœurs de l'affection la plus tendre. — Il fallait aussi gagner le général des Carmes qui se montrait hésitant, presque offensé, mais la Sainte lui représenta le péril où il mettait son âme, et il consentit enfin à se désister de ses droits et à acquiescer à la volonté de Dieu hautement ratifiée par le Pontife souverain.

Soudain surgit une agitation, tout Avila est plein de violences et de tumultes : « On eût cru, dit la Sainte à une invasion armée ou à une prise d'assaut de la ville par les Sarasins ». — Les sœurs de l'Incarnation sont les premières fautrices de l'orage ; elles ne veulent à aucun prix entendre parler de réforme. Leur amour-propre est blessé au vif : les réformer, mais c'est blâmer leur conduite passée, c'est outrager leur honneur !... Il faut donc couper court aux menées et aux intrigues de Thérèse, il faut l'incarcérer. — Avila s'émeut et prend feu pour les réfractaires : « la Sainte est traînée à la barre des magistrats, admonestée par le gouverneur de la Province, dénoncée au roi Philippe II, comme une femme dangereuse, remuante, fomentant des cabales,

portant le trouble dans des maisons paisibles et jusque-là honorées de l'estime universelle. — Effrayés de cette tempête les plus chauds amis de Thérèse s'éloignent et l'abandonnent. — Le père Alvarez, indécis, propose des délais et des ajournements. — Le provincial des Carmes intime à la Sainte l'ordre de se renfermer dans son monastère et de ne plus se mêler d'affaires.

Mais l'ouragan n'eut pas de durée, il se dissipa avec le jour qui le vit naître, et Jésus-Christ ne tarda pas à se montrer à sa fille bien-aimée pour lui dire : « Aie patience et ne te trouble pas ». En effet, les persécutions ne tardèrent pas à prendre fin ; tout cédait devant l'éclat des divins rayons dont la Sainte était illuminée.

Thérèse put enfin inaugurer sa petite maison de S. Joseph d'Avila, premier berceau de l'ordre du Carmel réformé. La construction en était pauvre et simple ; l'édifice était entouré d'un petit jardin et de hautes murailles. La chapelle et les salles de réunions conventuelles manquaient d'espace. La clôture était sévère. Au parloir, un épais voile noir, doublée d'une grille armée de pointes, interdisait aux sœurs la vue des visiteurs. L'ameublement des cellules consistait en une paillasse piquée, un escabeau, une cruche de terre, et sur les murailles blanches, une croix de bois et une image de papier. C'était là une bien petite maison ; mais il y régnait une douce paix; *parva domus magna quies*, c'était vraiment ce « paradis de délices que Jésus-Christ avait promis de venir habiter ».

Thérèse et ses compagnes se revêtirent de l'habit de la réforme; le linge fin fut abandonné pour les tuniques de laine ; le manteau à longs plis bordé de franges, remplacé par un autre manteau blanc du drap le plus commun, sans plis ni ornements ; les pieds délicats n'eurent plus d'autres chaussures que les alpargates des indigents. Les distinctions de rang, de titre furent aussi supprimées, et suivant leur dévotion, les religieuses choisirent leur patron. Le cœur de Thérèse se tourna vers celui qui remplissait son âme, et *Dona Thérèsa de Ahumada* devint *Thérèse de Jésus.*

En compensation de ce que la nature avait à souffrir au nouveau Monastère du Carmel, Thérèse voulut que ses filles vécussent l'âme affranchie de toute contrainte et pleinement dilatée; aussi, était-elle la plus joyeuse et la plus épanouie de toutes ; en récréation elle se livrait aux saillies de son esprit pour récréer ses sœurs, et, les jours de fêtes, elle leur composait de gracieuses poésies et de pieux cantiques où elle chantait les joies de la pénitence, les tendresses de ce Jésus qui se plait à enfermer ses chères colombes dans la prison des cloîtres pour les délivrer et les conduire par une heureuse vie, à une bienheureuse éternité...

Au Carmel, le travail était uni à la prière; des exercices variés, se succédant sans interruption, ôtaient toute prise à l'ennui. La Sainte payait d'exemple : quand son tour venait, elle sonnait la cloche, balayait la basse-cour, et un jour ses sœurs la surprirent à la cuisine tenant la poële et faisant frire un poisson...

Le doux parfum de vertu, qui s'exhalait des grilles de S. Joseph d'Avila, attirait une multitude de fidèles et né tarda pas à embaumer l'Espagne entière de son céleste arôme. — Les demandes de fondation venaient de tous les points : de grands personnages offraient leurs maisons à Thérèse et se chargeaient de tous les frais d'installation. Peu d'années s'étaient écoulées et déjà des couvents réformés surgissaient à Valladolid, à Medina del Campo, à Tolède, à Salamanque. Mais, afin que la Sainte apprit de plus en plus à se confier uniquement en Dieu et à ne pas sé reposer sur les dispositions des hommes, la Providence permit souvent que ses diverses installations fussent accompagnées de vives contrariétés et de cruels mécomptes. — Ainsi à Médina del Campo, on avait dit à la Bienheureuse que la maison était pourvue de tout; trompée par ces faux renseignements Thérèse en fixa l'inauguration pour le lendemain, fête de l'Assomption. Quand elle arriva le soir, elle constata à sa grande surprise que la maison vantée n'était qu'une masure en ruine..... Sans se déconcerter, Thérèse et ses filles mettent aussitôt la main à l'œuvre : le terrain est déblayé, les cours balayées, les murs nettoyés; la chapelle est bientôt garnie de tentures accrochées par leurs soins... et le lendemain Médina se réveillait étonnée de posséder un Monastère sorti de terre en une seule nuit et comme par enchantement [1].

Thérèse n'avait plus de repos : engagée dans une volumineuse correspondance, obligée de pourvoir à la vie régulière et à tous les besoins des monastères naissants, courbée sous le poids

1. Il est un épisode intéressant des fondations de Ste Thérèse que nous tenons à citer.

Un gentillhome appelé Dom-Bernardin, lancé dans les plaisirs du monde s'était offert à subvenir aux frais d'un monastère à Valladolid. Il mourut subitement sans avoir pu se confesser. Ma fille dit notre Seigneur à la Sainte, son salut a été en très grand danger ; mais j'ai eu pitié de lui, et je lui ai fais miséricorde, en considération du service qu'il a rendu à ma sainte Mère, quand il a donné sa maison pour y fonder un couvent. Néanmoins, il ne sortira du Purgatoire qu'à la première messe dite en ce nouveau monastère. Dès lors Thérèse n'eut plus de repos avant que l'œuvre ne fût exécutée. — Soixante lieues la séparaient de Valladolid; on la retenait à Tolède, on la réclamait à S. Jean d'Avila, la maison destinée à Valladolid, était presque à construire; les pouvoirs de l'Evêque se faisaient attendre. — En attendant Jesus-Christ ne cessait de dire à la Sainte. — Hâte-toi, ma fille l'âme que tu dois délivrer souffre beaucoup. Ce ne fut qu'après de longs mois, que la messe put être célébrée dans la chapelle provisoire du nouveau monastère de Valladolid. — Et au moment même, dit la Sainte, Dom-Bernardin m'apparut, les mains jointes, le visage resplendissant, et je le vis monter au ciel.

d'un vaste gouvernement ; il lui fallait en outre courir tous les chemins de l'Espagne. A cette époque, il n'y avait pas, pour les voyages, tout le confortable d'aujourd'hui : il n'y avait généralement pas de routes frayées, il fallait traverser des ravins, gravir des montagnes à dos de mulet, et plus d'une fois la Sainte se vit précipitée de sa monture. Dans la plaine, de méchants chariots tenaient lieu de nos wagons-salons : « Ces chariots, raconte Thérèse, nous servaient d'église et de couvent. Nous portions avec nous de l'eau bénite, une statue de l'Enfant-Jésus, une clochette pour sonner l'heure de l'oraison, une horloge de sable pour mesurer le temps de nos exercices... » Dès que la clochette avait tinté, tous ceux qui accompagnaient la Sainte, religieux, prêtres, domestiques, tous suspendaient leurs entretiens ; et, Thérèse ne manquait pas de récompenser leur mortification de langue par des présents ou de meilleurs repas.

Thérèse était une femme vaillante, elle se vouait à tous ces travaux, affrontait ces longs et pénibles voyages bien qu'elle fût affligée par des rhumatismes et que souvent elle se sentit prête à rendre l'âme, minée par une fièvre violente. Elle unissait la fermeté et la force de caractère à la plus exquise délicatesse de cœur, à une politesse et à une grâce parfaite. Ses lettres sont un modèle de style épistolaire. On y trouve la simplicité et l'esprit de S. François de Sales et elles sont émaillées de tours ingénieux et caustiques qu'aurait enviés Mme de Sévigné. Ainsi elle écrivait à un vieil ami, Dom François de Salcedo : « Ne pensez pas, s'il vous plaît, que ce soit temps perdu que de m'écrire, j'en ai besoin à la condition que vous ne me direz pas si souvent que vous êtes vieux..., cela me fait de la peine ; y a-t-il donc, même pour les jeunes gens quelque assurance de vie ? » — Dans son humilité profonde, Thérèse répugnait singulièrement à tout ce qui était théâtral et ressemblait à la mise en scène Un jour, par exemple, qu'elle s'était rendue à Madrid, les dames de la cour s'empressèrent de lui faire visite, espérant entendre sortir de ses lèvres des paroles inspirées et être témoins de ses élévations et de ses extases. Thérèse ne leur parla que de choses indifférentes ; elle les entretint de Madrid et de la beauté de ses monuments et de ses rues. Ces dames furent désappointées, elles se retirèrent estimant que Thérèse n'était ni une sainte ni une femme supérieure. — L'humilité de Thérèse venait de remporter un de ses plus beaux triomphes.

Mais la Bienheureuse aspirait à étendre son œuvre de régénération sur tous les enfants d'Elie. Jésus-Christ lui avait exprimé la volonté qu'elle fît revivre la discipline et la ferveur primitives chez tous les religieux du même ordre. Il fallait donc les amener à embrasser la réforme qu'elle venait de donner à ses filles. —

Elle attendait, en multipliant ses prières, que Dieu daignât poser lui-même la première pierre de cet édifice d'une construction si délicate et si laborieuse. Le Père Antoine, provincial des Carmes lui avait déjà fait des avances et des ouvertures sur ce point. Le Père Antoine était un homme d'un tempérament vigoureux, prêt à affronter les plus rudes travaux, mais manquant de mesure et poussant parfois les choses aux extrêmes. — Un jour, Thérèse vit venir à elle un religieux plus jeune d'une beauté angélique mais frêle et délicat : C'était le Père Jean, plus tard célèbre sous le nom de Jean de la Croix. Il avait embrassé la régle du Carmel mitigé, il menait la vie érémitique, il s'était fait réserver la cellule la plus incommode, il y vivait en compagnie de son crucifix et de ses livres... Cependant, altéré de renoncements et de souffrances, il aspirait à une vie plus parfaite encore, et, comme Thérèse, il avait pour devise *aut pati aut mori*, ou souffrir ou mourir.

A peine Jean-de-la-Croix et la Sainte se sont-ils rencontrés que leurs cœurs battent à l'unisson: Thérèse reçoit le Père Jean pour son fils adoptif et le couvre de toutes ses tendresses de mère; ravie de sa sagesse, de sa gravité, de son recueillement, elle l'appelait son *Sénèque et son petit vieillard*. — Comme il était petit de taille et le père Antoine de haute stature, elle disait agréablement qu'au moment d'établir la réforme des Carmes elle n'avait qu'un *religieux et demi*, mais son religieux et demi était une légion et valait à lui seul toute une province.

Il nous parait étrange qu'une femme se soit arrogée la mission de s'instituer maîtresse des novices et d'initier elle-même un religieux prêtre, aux pratiques et à la discipline monastique en le faisant passer par toutes les étapes d'une rude et sévère probation !... Il en devait être ainsi. — Thérèse seule possédait l'esprit vrai du Carmel, elle seule pouvait l'inoculer à ses fils spirituels : « Le Père Jean, disait-elle, était si saint que je pouvais apprendre beaucoup plus de lui que lui de moi, mais ce n'était point pour l'heure ce que j'avais à faire, je ne songeais qu'à l'instruire du genre de vie de nos sœurs ». — Au témoignage de Jean de la Croix, Thérèse était une âme vraiment virile : « C'est un homme, disait-il, et un des plus hommes que j'aie vus. » Dans le travail de formation que la Ste faisait subir à son novice ; elle procédait avec vigueur et sans ménagement : Pour l'éprouver, dit-elle, je feignais quelquefois de me fâcher contre lui, à la moindre de ses imperfections.

A partir de ce jour, l'Ordre réformé des Religieux du Carmel était fondé; Thérèse en avait conçu le plan dans les clartés de la lumière prophétique et l'avait exécuté avec l'aide de Jean de la Croix, *Joanne adjutore*, comme dit l'Eglise. Ce fut lui qui prit

possession du premier monastère que la Ste avait fait construire à Duévello. Le premier il apparut dans cette ville avec son costume étrange, modelé sur celui des filles de Thérèse et consistant dans l'absence de chaussure, en une robe et un scapulaire de serge grossière, le tout recouvert d'un manteau blanc étroit et court descendant au niveau de la ceinture.

Thérèse avait compris le profit et les avantages de cette œuvre. Que d'actions de grâces disait-elle ne dois-je pas rendre à Dieu, car c'est une faveur bien plus grande que celle de fonder des monastères de religieuses. Thérèse a trouvé des légions de fils qui seront ses porte-voix, et à l'aide desquels elle transmettra son esprit et exercera son apostolat sur tous les espaces et jusqu'à la fin des temps.

L'oraison est la nourriture du religieux, comme le silence est sa force, comme la pénitence est son amour. L'âme contemplative, le cœur brûlant d'amour, le zêle et la sainte soif du sacrifice dont était animée Thérèse, se retrouve sous son froc austère comme sous l'humble voile des sœurs. Déja nous le voyons se répandre dans les villes et dans les hameaux, il marche pieds nus sur les chemins raboteux ou sur la glace et la neige, sa journée se passe à prêcher et à confesser, il ne rentre que le soir au couvent prendre son frugal repas ; la nuit ramène ensuite le Saint Office ; le matin, l'oraison, après laquelle les courses apostoliques recommencent...

Des prêtres de haut mérite, des seigneurs de grande distinction embrassèrent le nouvel institut. Du vivant de la Sainte les établissements se multiplièrent dans toute l'Espagne. L'ordre naissant eut à lutter contre des épreuves et des oppositions capables de le déraciner mille fois, mais la base de foi et d'esprit surnaturel donné par la Sainte était inébranlable et le doigt de Dieu reposait à son sommet.

Ah ! Thérèse, peut se consoler de n'être qu'une pauvre femme, incapable d'annoncer la vérité aux hommes. Elle devient mère de toute une génération qui prêchera Jésus-Christ d'âge en âge. Et c'est pourquoi fils et filles du Carmel, la reconnaissent comme leur vraie fondatrice, et font remonter vers elle leurs succès et leurs gloires.

On était en l'année 1582. Thérèse, brisée de fatigue, épuisée par la maladie continuait encore ses courses et ses travaux de fondation. Elle ne songeait point à rentrer à S. Joseph d'Avila, mais elle dut céder aux instances du Père Antoine, provincial des Carmes qui l'entraîna à Albe où devait être le lieu de son repos. — Thérèse se sentait mourir ; mais dominant par la force de son âme les défaillances de la nature, elle voulut suivre les exercices conventuels et profiter de ses derniers jours pour adresser à ses

sœurs ses recommandations finales. Quand elle ne put plus se soutenir, elle se fit transférer dans une cellule de l'infirmerie attenante à l'église, d'où son regard pénétrait jusqu'au sanctuaire et dont une fenêtre grillée laissait venir jusqu'à elle un rayon de la lampe du Saint Sacrement. — C'était pour elle une grande consolation de se sentir dans le voisinage du bon Dieu, et d'unir les angoisses de sa dernière heure aux immolations de l'Agneau sans tache.

Le 3 octobre les religieuses perdirent tout espoir. La Sainte, dans un suprême effort, se soulevant sur son chevet, put encore s'écrier : « Je suis fille de l'Eglise, je meurs fille de l'Eglise. »

A sept heures du matin, le 4 octobre, commença son agonie ou plutôt son extase. Absorbée dans une contemplation profonde, les yeux fixés au ciel, sans gémissement, sans contraction, elle semblait reposer dans les bras du Seigneur. Une lumière toujours grandissante environnait son visage et se reflétait sur celui de sœur Anne qui soutenait sa tête ; un inexprimable sourire errait sur ses lèvres, mais par moment, ce sourire s'accentuait et ses traits exprimaient une émotion plus vive, un ravissement plus profond, comme si le Seigneur lui eut dévoilé quelque nouveau mystère. — A neuf heures de la nuit elle fit entendre trois légers soupirs et le dernier emporta son âme dans le sein de Dieu, moins sous l'étreinte de la mort, que par un élan impétueux de son brûlant amour : « O Thérèse, m'écrierai-je avec l'Eglise, vous quittiez autrefois la demeure paternelle pour aller mourir au pays des Maures, et voici qu'au lieu du cimeterre de l'Infidèle c'est un trait de l'amour divin qui vient trancher le fil de vos jours ! [1] »

S. Pierre d'Alcantara s'écriait en mourant ; « Heureuse pénitence qui m'a mérité d'entrer immédiatement dans le royaume de la gloire ! » — Ste Thérèse eut le même bonheur, de la prison de son corps, elle passa immédiatement au séjour de l'éternel bonheur [2]. Deux de ses sœurs agenouillées près de son lit de mort, dont l'une était sa nièce, celle qu'elle appelait sa petite Thérèsita entendirent de ravissants concerts et virent l'âme de la Sainte s'élever vers le ciel, l'une de ces sœurs la vit sous la forme d'une colombe, l'autre sous celle d'un globe resplendissant.

Sœur Anne de S. Barthélemi déposa sous la foi du serment

1. Sainte Thérèse mourut le Jeudi 4 octobre à 9 heures du soir. Cette mort coïncide avec la réforme grégorienne du calendrier. Les 10 jours qui suivirent le 4 octobre furent supprimés cette année, en sorte qu'on peut dire que Sainte Thérèse morte le 4 octobre fut ensevelie le lendemain, 15 du même mois.

2. Le Carmel est l'ordre le plus ancien de l'Eglise : « *Decor Carmeli et Saron ipsi videbunt gloriam Dei.* » (Isaïe, 35, 2.) Le Patriarche de Jérusalem Albert leur donna des regles écrites en 1205. — Ils reçurent d'Eugène IV des adoucissements à leur primitive observance.

qu'elle avait vu la Ste Vierge suivie de S. Joseph venir à la rencontre de Thérèse. — Mère Catherine-de-Jésus déposa que la Sainte lui était également apparue dans une très grande gloire et lui avait déclaré que sa prison charnelle s'était écroulée sous la violence de l'amour divin.

Un parfum suave et pénétrant, semblant tenir du jasmin, du lis, de la violette, s'exhalait de sa dépouille mortelle que les religieuses avaient pieusement exposée. Ses membres étaient restés souples et flexibles ; son front, bruni par les fatigues et les ardeurs du soleil avait pris une teinte d'albâtre ; les rides de la vieillesse avaient disparu, et ses lèvres, à demi-souriantes semblaient chanter avec son âme les joies et les délices de l'Eternité.

En finissant, oublions un instant la sépulture triomphale de notre Sainte, les miracles et les grâces insignes qui la signalèrent, pour nous recueillir dans le sentiment de nos tristesses présentes, pour nous réjouir des présages de retour et aussi des espérances de résurrection qui nous sont données, à cette époque du centenaire de la Canonisation de Thérèse, par les honneurs que lui rend l'univers entier.

Aujourd'hui, ceux qui tiennent les rênes des pouvoirs publics semblent impuissants à conduire les peuples vers leurs hautes destinées. — Dieu, dans ses conseils impénétrables, nous enlève un à un les instruments de salut sur lesquels nous avions ce semble, le droit de compter. — Comme l'île d'Ischia, comme celle de la baie de Sumatra, l'Europe dort sur un volcan dont les sourds grondements nous font présager une prochaine et sinistre explosion. Et, c'est en vain que, pour éloigner la catastrophe, l'esprit humain s'agite.... ses efforts demeurent impuissants.

Thérèse semblait avoir pronostiqué le triste état du monde présent quand elle s'écriait : « La chrétienté est en feu ; on voudrait condamner de nouveau le Sauveur ; — il est honni et persécuté dans la personne de son vicaire ; on porte contre lui mille faux-témoignages... » — N'oublions par combien Thérèse aimait la France ; son cœur et sa confiance se reposaient sur la grande patrie de S. Louis. — En 1604, moins de 20 ans après la mort de la fondatrice, un Carmel était érigé à Paris grâce à la courageuse initiative du P. de Bérulle et de Mme Accarie. Thérèse elle-même avait daigné leur apparaître et les avait encouragés en disant : « Je soutiendrai les nouvelles fondations ; et, pour leur montrer combien j'y tiens, j'y entrerai moi-même comme sœur converse ». — En outre St Michel, le patron de la nation française, était aussi apparu aux deux mêmes personnages pour leur dire, comme la Sainte : « Courage ! courage ! »

Le Carmel réformé fut un des remparts de la catholicité contre le protestantisme. Il a enrayé le flot de l'erreur et le torrent des pas-

sions déchaînées ; il a jeté les germes des institutions de charite auxquelles les Vincent-de-Paul et les François-de-Sales ont concouru ; — il a imprimé un grand essor à la civilisation et aux splendeurs chrétiennes du siècle de Louis XIV : tout celà parce qu'il avait écrit sur son étendard cette devise éternellement féconde : PÉNITENCE ET PRIÈRE ! — *Pénitence et Prière*, voilà les deux armes dont tous les fidèles, sans distinction de condition et de sexe peuvent et doivent se servir, les deux seuls et infaillibles moyens d'enchaîner la colère du Ciel prête à fondre sur nôtre terre coupable.

La foi est menacée ; l'Eglise pleure ; le christianisme est à la veille, peut-être, de sombrer en Europe par suite de l'aveugle obstination d'une multitude d'hommes dont l'esprit est faussé par un libéralisme menteur et l'oreille sourde à tous les avertissements : *Pénitence et Prière !*

Un atome de bien, a dit un pieux auteur, a plus d'efficacité qu'un océan de prévarication. — Une carmélite à genoux dans sa cellule solitaire a plus de puissance pour le bien que n'en possèdent tous les calculs d'une vaine politique aidés de tous nos foudres et de tous nos engins de guerre : *Pénitence et Prière !*

O Thérèse ! ô céleste amante de Jésus ! maintenant que vous êtes au sein du Dieu-Charité ; maintenant que vous êtes devenue toute puissante sur son cœur, montrez-vous sensible à nos supplications et à nos larmes ! Donnez à nos âmes défaillantes et pusillanimes quelque chose de votre fermeté et de votre trempe virile. — Transpercez nos cœurs de glace des flammes du divin amour ; inspirez-nous une tendre dévotion pour S. Joseph ! — Dotez l'Eglise et spécialement notre pauvre France de prêtres selon le cœur de Dieu, de religieux et de religieuses qui sachent s'offrir en victimes d'expiation pour les crimes de ce siècle dépravé ! — Alors ce sera le salut et la victoire... Alors ce sera pour l'humanité une ère nouvelle et sur la charte de l'avenir seront écrits ces trois mots seuls garants de toute grandeur sociale : *Jésus-Christ roi ; — le Pape guide et pasteur des peuples ; — l'Evangile code glorieux des nations affranchies.* — Et alors le genre humain libre de ses vices et de ses erreurs marchera dans la paix et dans la voie des divins commandements, gage assuré de cette vie que nous attendons, où, en votre société et en la société de tous les Saints, nous chanterons à jamais l'hosanna de l'Eternel Bonheur.

DISCOURS

POUR LA

FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES[1]

PAR M. L'ABBÉ ARMINJON

Chanoine Honoraire, Missionnaire Apostolique

Defunctus adhuc loquitur.
Mort, il parle encore.
(Heb., XI, 4.)

MONSEIGNEUR[2],

Comme l'Église, les Saints ont la puissance de l'immortalité. Aux jours marqués par la Providence, leurs ossements prophétisent et des flots de lumière et de vie s'échappent de leur tombe. Ils reparaissent aux yeux des peuples dans les transfigurations d'une résurrection anticipée. Ils sont de nouveau le sel de l'Eglise, les inspirateurs et les guides des hommes. Ils laissent tomber sur les sociétés à leur déclin quelques-uns des reflets de leur vie glorieuse et triomphante.

C'est vous dire que François de Sales ne nous a pas quittés, *Defunctus adhuc loquitur.* — Si nous ne voyons plus des yeux du corps sa suave figure, nous ne cessons pas pourtant de ressentir les souffles vivifiants de son esprit. Il se perpétue au milieu de nous par ses institutions et par ses écrits. Son souvenir plane sur cette cité ; cette cathédrale, où il a fait entendre sa voix, en redit encore les échos. Nos sociétés ouvrières sont placées sous son patronage. Il est le saint aimable et cher à nos cœurs, une vivante image de Jésus-Christ, germée sur notre terre et fleurie sous le ciel pur serein de nos montagnes, et son éloge, qui se prononce chaque année du haut de cette chaire, est de ceux « qui se redisent toujours et ne se répètent jamais. »

Mon sujet se dessine donc naturellement. François de Sales eut une double vie. — Durant ses jours mortels et à l'époque troublée du protestantisme, il a été le restaurateur de la foi et de la piété dans les âmes. De notre temps, il a ravivé la flamme de l'amour divin, étouffée par l'indifférence et le matérialisme. Il est un des grands promoteurs de l'apostolat sacerdotal et laïc dans notre siècle. — En deux mots, action que François de Sales a exercée au XVIIe siècle, action qu'il exerce au XIXe ; tel est le partage de ce discours.

1. Prononcé à la Cathédrale de Chambéry, le 30 janvier, 1876.
2. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.

Grand saint, vous êtes le patron de ce diocèse, l'honneur du sacerdoce et de l'épiscopat, une des plus complètes expressions du Fils de Dieu conversant parmi les hommes; faites que j'apporte aujourd'hui un reflet de votre lumière, un écho de votre cœur. Quand nous parlons de vous, c'est comme si nous parlions de Celui que vous avez tant aimé : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. — Il est des mots qui sont une séduction et une puissance; jetés en pâture aux esprits, ils les exaltent jusqu'au délire. Ces mots servent de signal à toutes les révolutions, à tous les renversements de pouvoirs, à toutes les scènes de destruction et de violence. Au XVIIIe siècle, le mot qui ébranlait ainsi l'opinion était celui de liberté. Au XIXe siècle, ce sont les mots de civilisation et de progrès; au XVIe siècle, le mot fascinateur, qui égarait les esprits les plus fermes, portait l'agitation et le trouble jusque dans le silence des monastères et des cloîtres, c'était le mot de *réforme*.

A cette époque, un moine de génie, mais ami de la bonne chère, dont le cœur impatient de ses vœux monastiques, bouillonnait d'orgueil et de luxure, s'empare, comme d'un brandon, de ce cri de *réforme*. Et, dans les tavernes allemandes, au milieu des fumées bachiques, au milieu des pots de bière et des libations copieuses, il se met à décréter la réforme de la morale en proclamant l'inutilité des bonnes œuvres; à décréter la réforme de la hiérarchie en supprimant le sacerdoce et la messe, la réforme de la famille en prêchant la débauche, en sanctionnant le divorce et l'adultère.

Vers le même temps, dans une ville du Tyrol, l'Eglise catholique, régulièrement convoquée par son chef suprême, offrait un autre spectacle. Sous l'invocation de l'Esprit-Saint, au milieu des rites et des grandes solennités liturgiques, elle décrétait la vraie et la légitime réforme. En définissant avec netteté et avec éclat les vérités obscurcies, elle donnait à la science de la foi son plein épanouissement; elle relevait les bonnes mœurs par la sagesse de ses décrets, elle restaurait le corps sacerdotal par ses canons et ses lois disciplinaires.

L'œuvre entreprise par le Concile de Trente se manifesta aussitôt dans le monde entier par des fruits abondants de salut et de vie; elle produisit dans toutes les conditions et dans tous les états une floraison de Saints, telle que la terre n'en avait pas vue depuis les âges apostoliques. Dans l'épiscopat, on vit apparaître S. Charles Borromée; dans le sacerdoce, S. Philippe de Néry; dans le cloître, Ste Thérèse, S. Pierre d'Alcantara, S. Louis de Gonzague; dans l'apostolat, S. François-Xavier et S. Jean-François-Régis. Puis, à la suite des Saints canonisés, des hommes émi-

nents en vertus et remplis de l'esprit de Dieu, tels que les Ollier, les La Salle, les Bérulle. C'était la vraie réforme, la réforme selon l'esprit de Dieu, telle que l'Epouse de Jésus-Christ sur la terre a reçu mission et puissance de l'accomplir jusqu'à la consommation des âges.

La gloire de S. François de Sales, c'est d'avoir été non pas un instrument partiel de cette réforme, mais d'avoir concouru à l'opérer dans toutes les classes sociales ; d'avoir usé, pour l'établir, de tous les moyens d'action et de toutes les industries. « François de Sales, a dit quelqu'un, fut créé pour aimer, comme Luther et Calvin semblaient avoir été créés pour haïr [1]. » Mais la profondeur du mal était immense et le remède en quelque sorte désespéré.

Il fallait d'abord refouler le flot de plus en plus envahissant de l'hérésie ; il fallait secondement paître le troupeau fidèle et l'affermir dans la foi et la piété ; troisièmement, il fallait le garantir des surprises et des embûches ennemies, en l'entourant de citadelles et de boulevards.

C'est en poursuivant ce triple résultat que François de Sales peut être regardé comme le champion opposé aux erreurs de son siècle, et qu'il a exercé sur lui une action décisive et souveraine.

D'abord, il a refoulé le flot de plus en plus envahissant de l'hérésie.

Le protestantisme s'était construit, au cœur de l'Europe, une sorte de camp et de forteresse inexpugnable. Genève, point de jonction entre la France, l'Italie, l'Allemagne, ville située sur les bords limpides du Léman, au pied du double versant des Alpes et du Jura, dans un site harmonieux et enchanteur, était devenu l'arsenal du calvinisme, le centre le plus actif de sa propagande ; l'hérésie y élaborait ses pamphlets ; elle y avait établi une sorte de terrorisme, de régime théocratique, à l'aide desquels s'étendaient sa domination et son réseau sur le Chablais et les contrées d'alentour.

Claude de Granier, évêque de Genève, de résidence à Annecy, cherchait un nouveau David pour se mesurer avec ce Goliath, et poursuivre le colosse dans son propre repaire. Le jeune prévôt de Genève se présente pour remplir cette tâche. Le dessein était tellement hardi, qu'en l'apprenant, ses amis furent dans la stupéfaction. Son père, le vieux baron, éclate en sanglots, se répand en larmes et en cris déchirants. A ses yeux, son fils, en s'aventurant dans le Chablais, marchait à un martyre certain, sans aucun profit pour les peuples séduits. En effet, la présence de

1. Mgr. Mermillod, évêque d'Hébron.

François au milieu de ces populations prévenues et fanatisées, ne pouvait être que celle d'un agneau au milieu d'un troupeau de loups dévorants.

Que ne puis-je vous décrire le zèle, la longanimité, les trésors de patience, que, dans cette mission mémorable, il déploya, comme S. Paul, au milieu des séditions, dans les veilles, au sein des fatigues, dans les nécessités extrêmes où il se vit réduit!

Qu'il est beau et touchant, le jeune apôtre, le jour où, arrivé sur les hauteurs où est assis le château démantelé des Allinges, il promène son regard sur les collines et les plaines d'alentour, et, pleurant comme Jésus sur Jérusalem, il s'écrie : « O Chablais, ô Genève, convertis-toi au Seigneur ton Dieu ! »

Pendant trois ans, il va chaque jour dans les montagnes, il traverse les torrents sur de faibles planches, il pénètre dans les forêts, il s'enfonce dans l'épaisseur des neiges. Lorsque, dans ce champ ingrat, il ne peut semer sa parole, il sème ses sueurs et le sang que les difficultés du chemin font jaillir de ses chairs déchirées. Souvent, pendant les nuits, il s'égare; personne qui veuille le recevoir, pas une chaumière qui consente à lui donner asile. Le duc de Savoie, appréhendant pour lui les embûches et le poignard de la secte ennemie, veut lui donner une escorte; mais le jeune apôtre ne veut que Jésus-Christ pour bouclier. Il a résolu de ne combattre qu'avec les armes spirituelles de la prière et de la foi. Un jour, sur les cîmes des Allinges, il aperçoit des canons braqués, il dit : « Mon artillerie, c'est le Dieu que je porte sur ma poitrine, caché dans un ciboire; c'est à lui que je m'adresse et à qui je ne cesse de dire : *Dominare in medio inimicorum tuorum*, Seigneur, dominez au milieu de vos ennemis. »

Enfin, après trois ans d'héroïsme et de luttes, le voilà qui demeure vainqueur. Soixante mille hérétiques sont venus se prendre dans les filets de ce pêcheur d'hommes. Et lorsque, en actions de grâces de cette victoire humainement inespérée, il y eut à Thonon une procession magnifique, lorsque François de Sales y entra, accompagnant le duc de Savoie, le légat du Pape, les principaux magistrats, ce fut pour lui une bénédiction et un triomphe. C'était bien le jeune David vainqueur de Goliath ; c'était bien la grande voix de tout un peuple chantant *Hosanna*. Mais lui, aussi humble dans le succès qu'intrépide dans le combat, faisait remonter à Dieu tout le mérite de la victoire, et s'écriait : « Gloire à vous seul, ô mon Jésus ! opprobre et confusion à votre serviteur ! »

A dater de ce jour, il n'y eut plus un seul hérétique dans tout le Chablais. L'âpre cité de Calvin se trouva dès lors une ville isolée au milieu d'un territoire revenu tout entier à la vraie foi. Du haut de ces remparts, elle put entendre les chants de nos

hymnes, voir avec dépit se dérouler l'imposant spectacle des processions catholiques, et les insignes triomphants de la vraie foi arborés à deux pas de son enceinte. Les brochures impies et les bibles falsifiées dont elle inondait l'Europe, ne purent plus sortir de ses murs que comme marchandise suspecte et denrée de contrebande.

Bien plus, la cité de l'hérésie était atteinte au cœur. Deux fois en sa vie, François de Sales l'avait traversée, en habit violet, la croix pastorale sur la poitrine, entouré de son escorte, sans que personne soupçonnât son indentité; il se fit gravement inscrire aux portes de la ville, avec cette qualification : « L'évêque du diocèse. » Plus tard, les Génevois, honteux de cette méprise et des railleries générales qu'elle leur suscita, cherchèrent à s'en venger, en disant : « Qu'il y revienne. » Mais, en dépit de toutes ces précautions et de toutes ces menaces, l'évêque avait secoué la poudre de son manteau sur la ville rebelle. La bonne semence jetée par lui avait germé. A la vérité, ce ne fut que deux cents ans plus tard, que la divine Providence sonna l'heure de la moisson. Mais les œuvres fondées par M. Vuarin et le vénérable M. Dunoyer, mais les quatre églises, dressant aujourd'hui leurs tours élancées et sveltes dans une ville où, un siècle auparavant, la messe était interdite sous peine de mort, mais l'éclat projeté par l'éloquence et les vertus de l'illustre exilé de Ferney, mais la comédie sacrilège dont la Rome protestante donne en ce moment au monde le ridicule et écœurant spectacle, ne sont-il pas l'indice visible que le protestantisme touche aujourd'hui à sa fin, qu'il se tord dans son agonie et ses suprêmes convulsions? Ne témoignent-ils pas hautement de la grandeur et du succès impérissable de l'œuvre entreprise par S. François ?

François de Sales a refoulé le flot envahissant du protestantisme ; il se montre en second lieu le Pontife fidèle et la copie parfaite du bon Pasteur.

A ses yeux, la grande plaie de l'Europe, le mal qui avait rendu si facile l'invasion et les progrès du protestantisme, c'était l'ignorance. En effet, l'expérience a constaté de tous temps, que la vertu ne s'épanouit qu'aux éclats radieux de la lumière, et que la corruption des mœurs, les débordements du libertinage sont la suite inévitable de la chute des croyances et de la diminution des doctrines. A peine élevé au pontificat, il déploie toute son ardeur et toute son activité à instruire son troupeau, à le paître dans d'abondants et saints pâturages. A cet effet, il multiplie partout les catéchismes et les écoles. Il organise dans un but d'enseignement des associations et des confréries.

Quant à lui, il était sans cesse en chaire. Indifférent à la

renommée et aux jugements de l'opinion, il évangélise, avec le même zèle, les grandes cités, telles que Paris, Lyon, Dijon, Grenoble, et les plus humbles hameaux de nos montagnes ; il parle devant sept personnes, aussi volontiers, avec le même feu, le même entraînement, qu'en présence de la Cour et des plus vastes auditoires de la capitale. Il ne manquait pas de gens qui lui reprochaient de se prodiguer avec excès, et d'amoindrir ainsi le prestige de son éloquence. Son excellent père se faisait lui-même l'écho de ces plaintes : « Tu prêches trop, lui disait-il, « un jour ; de mon temps il n'en était pas ainsi. Les prédica- « tions étaient bien plus rares. Elles étaient doctes, bien étu- « diées. On y débitait plus de grec et de latin dans une seule, que « que tu n'en débites en dix. Aujourd'hui tu rends cet exercice si « fréquent que l'on n'en fait plus aucun cas, et l'on n'a plus la « même estime pour toi. » François de Sales ne se laissait pas arrêter par ces considérations d'une sollicitude et d'une tendresse trop mondaines. Il savait que quand les âmes sont affamées, on ne peut leur offrir le rassasiement de la parole avec trop de profusion et trop d'abondance.

Il se faisait tout à tous. — En faisant goûter ses enseignements des esprits les plus élevés et les plus savants, il avait le talent de les accommoder aux intelligences les plus grossières et les plus incultes. Pour faire ressortir les vérités sublimes de la religion, il les enveloppait d'images empruntées aux prairies, à la limpidité des lacs, aux merveilles de la nature. A la vue d'un ruisseau, il disait : « Quand irons-nous à Dieu, comme cette eau à la mer. » A la vue d'un jardin, il disait : « Quand notre âme sera-t-elle semée de fleurs, et close à tout ce qui déplaît au jardinier céleste. » A la vue d'une vallée, « c'est ainsi que les eaux de la grâce arrosent les âmes humbles et qu'elles laissent desséchées les montagnes, c'est-à-dire les superbes. » Mais ce qui suppléait en lui à la simplicité du style, c'était le feu intérieur qui dévorait son âme, et se réflétait dans son geste, dans son regard, dans ses moindres accents. On ne pouvait l'entendre sans éprouver quelque atteinte de la flamme divine dont tout son être était consumé. « Il y a dans vos discours, disait un jour « un de ses amis, un je ne sais quoi d'extraordinaire ; un autre « en dirait trois fois plus, qu'on n'y ferait pas attention. »

A l'enseignement donné par la prédication, il joignait la direction et les écrits. Pas un point de doctrine controversée, sur lequel il n'ait laissé des dissertations et des opuscules. Sa correspondance formerait de nombreux volumes. Ce qui reluisait dans les règles qu'il traçait, c'était une fermeté inexorable sur les principes, sur tout ce qui touchait à la foi, jointe à des condescendances infinies pour les personnes. Il savait saisir d'une main

sûre et ferme le mal dont les âmes étaient atteintes. Il leur dispensait avec des ménagements et d'ingénieuses délicatesses le remède approprié à leurs blessures. Il faisait agréer ses enseignements aux esprits les plus prévenus. Il possédait l'art merveilleux de rendre le reproche aimable.

Personne ne lui résistait longtemps, ni ses ennemis, ni les souverains, ni les moines relâchés et réfractaires. Souvent, pour briser la glace des plus obstinés, il lui suffisait d'un geste ou d'un regard... Bèze lui-même, le chef fameux de la secte calviniste à Genève, se sentit pris pour lui d'estime et d'affection, au point que, s'il n'avait été retenu par les liens d'une passion honteuse et tyrannique, il revenait au giron de l'Église. François de Sales avait dans son carquois des flèches plus acérées et plus pénétrantes que le glaive. — *Sagittæ tuæ acutæ in corda inimicorum regis* [1]. La modestie, la suavité des paroles, les charmes de la charité, telles étaient les seules armes dont il ait jamais consenti à se servir. Des milliers d'âmes, que d'autres eussent éloignées par les reproches et les âpretés de langage, venaient à l'envi se jeter dans les filets de sa miséricorde.

Parmi les âmes qu'il a conduites, il faut citer les personnages les plus illustres de son temps. Vincent de Paul confère avec lui pour l'institution des filles de charité. Henri IV se faisait gloire de l'ascendant que l'évêque de Genève avait su conquérir sur son cœur. Il le favorisa dans toutes ses œuvres et dans toutes ses entreprises ; et si l'humilité du saint n'eût surpassé les tendresses du monarque, la pourpre était à François de Sales ; il se serait assis sur le premier siège épiscopal de France. En un mot, il fut la puissance publique de son siècle.

Mais où je l'admire le plus, ce n'est ni à la cour des rois de France, ni à celle des ducs de Savoie, mais à ce pauvre confessionnal placé à l'entrée de la cathédrale d'Annecy, et où tant de chrétiens, les riches comme les derniers campagnards, venaient chaque jour puiser l'inspiration et la lumière. C'était surtout sur les consciences déchues que s'épanchaient toutes les tendresses de l'âme de S. François de Sales. Sa seule présence animait les pécheurs à la confiance et au repentir. Il leur faisait lire les tendresses du cœur de Dieu dans les tendresses du cœur de leur évêque. Un jour, l'un d'eux, ravi de cet excès de bonté dont il se sentait accablé, s'écria : « Si Monseigneur de Genève est « si bon qu'en sera-t-il de Jésus-Christ ? »

Le croiriez-vous ? ce grand prélat, dont les rois sollicitaient les conseils, se prêtait à tous les désirs et à toutes les importunités des pauvres, quelque longs et quelque fastidieux que fus-

1. Ps. XLIV, VI.

sont leurs discours. Il les écoutait avec bénignité, sans laisser paraître trace de fatigue et d'ennui. A ceux qui s'en étonnaient, il répondait avec un doux sourire : « Les petites gens n'ont-ils « pas besoin d'être écoutés et aidés dans leurs affaires, autant « que les grands dans les leurs. Si une chose de rien trouble une « âme, il ne faut pas laisser pour cela de la consoler. »

Ce même esprit, qui embrassait les détails les plus minutieux et les plus obscurs, savait s'ouvrir à de vastes horizons, et étendre ses vues aux intérêts majeurs et aux besoins généraux de la catholicité.

Il voulait la science dans le prêtre et il appelait la doctrine le *huitième sacrement de la hiérarchie.* Dans une de ses allocutions, il ne craint pas d'interpeller le clergé et de le rendre responsable d'une partie des maux qui désolaient l'Église. « Au temps de Luther, disait-il, nous avions abandonné l'étude, et nous nous « contentions de lire notre bréviaire... Les hérétiques trompèrent « la simplicité de nos pères, leur faisant croire que jusque-là « nous n'avions rien su des Saintes-Écritures. »

François de Sales voulait la science dans le magistrat, dans le militaire, dans l'homme de négoce. A ses yeux, le grand remède social était un haut enseignement, ayant à sa base et à son sommet la théologie et la science de la foi. Thonon, arraché par lui à l'hérésie, était la ville de ses tendresses. Il y fonda, sous la direction des prêtres de l'Oratoire, la *Sainte-Maison*, véritable université catholique, où l'on enseignait, avec les arts et les sciences profanes, le droit, la controverse, les cas de conscience, les Saintes-Écritures. François de Sales était donc bien l'âme puissante, une source vive, comme les fontaines publiques. — Belle et sainte vie épiscopale : depuis trois siècles le monde jette un regard d'admiration sur cette céleste figure ! Il lui demande la bonté, le sacrifice, l'intuition des grandes choses, qui sont le salut des âmes, l'honneur et la sécurité des sociétés humaines.

Il restait à François de Sales à poursuivre un dernier résultat, à garantir le troupeau qu'il avait affermi en l'entourant de citadelles et de remparts.

Les citadelles de l'Église sont les ordres monastiques. Les uns combattent par la science, les autres par l'apostolat, les autres par le renoncement et les austérités. Les Saintes-Écritures les appellent des tours : *Narrate in turribus ejus* [1]. Comme les tours, les ordres religieux sont la couronne de l'Église, l'ornement de la cité, des lieux de refuge pour les âmes menacées aux jours de la désolation et de la tourmente.

1. Ps. XLVII, XIII.

Le siècle de François de Sales fut celui des grands ordres et des grandes institutions régulières. La Compagnie de Jésus venait d'arborer sa bannière. Elle était entrée en lice, se dressant comme un mur inexpugnable pour la défense de l'autorité et des droits du Saint Siége. Vincent de Paul avait fondé les filles de la charité et les prêtres de la Mission. François de Sales lui-même avait appelé dans son diocèse les antiques milices de S. François et de S. Dominique, qu'il honora toujours de son affection et de sa confiance. Mais, dans l'Église de Dieu, il y a des armes non moins puissantes que les écrits et la parole.

Au dessus de la sphère de nos intérêts égoïstes, au dessus des agitations fiévreuses de notre politique, des progrès de nos sciences et de nos découvertes, il y des régions plus célestes et plus sereines, il y a des âmes qui combattent dans le silence et par la prière, qui, par le support mutuel, la pratique de la vie intérieure, l'application constante aux vertus et aux devoirs obscurs, attirent les bénédictions divines sur nos cités et sur nos familles. Ames cachées en Dieu, semblables à des lyres, qui, pendant que nous ne rêvons que frivolités et plaisirs, font monter au ciel, avec les harmonies de leurs immolations, le parfum de leur virginité et les accents suaves de leurs cœurs. Leur psalmodie vous semble peut-être un peu monotone ; mais ce sont les cantiques de l'amour qui disent toujours la même chose et pourtant ne se répètent jamais. Quand l'humble cloche du monastère se fait entendre, c'est comme une sorte de paratonerre, un bouclier protecteur étendu sur nos villes et nos demeures, et qui détourne les foudres vengeresses prêtes à nous frapper. Il y a là des âmes qui prient, des hosties pures qui s'offrent et se dévouent pour vous. Pendant qu'une science athée, une politique hostile conspirent contre Jésus-Christ, pendant qu'une presse licencieuse et incrédule attire par ses blasphèmes la colère de Dieu sur la terre, ces pauvres femmes pleurent aux pieds du Sauveur des hommes : comme Véronique, elles essuient son visage ensanglanté ; elles enlèvent les crachats jetés sur sa face divine par le vice et l'impiété. — Abeilles mystiques, elles composent dans la méditation et le silence de la vie claustrale, le miel laborieux de la résignation et de la douceur. Par l'éducation, elles en épanchent sans discontinuité le parfum dans nos familles ; elles inoculent à leurs jeunes élèves ce tempérament de fidélité, d'affections douces et de chastes ardeurs, qui sont la grâce de vos épouses, la force et la couronne de nos mères. — Ordre admirable, oasis merveilleuse plantée sur la route des siècles, et que Jésus-Christ a voulu glorifier en y faisant naître le fruit le plus vivifiant qu'ait produit l'Église dans les derniers âges !

La dévotion au cœur de Jésus est éclose dans un monastère de la Visitation : elle a eu pour berceau l'âme virginale d'une fille de S. François de Sales, qui s'était longtemps abreuvée des sucs puisés dans l'enseignement de son bienheureux père. Effet admirable de la vie cachée? C'est dans le martyre des affections naturelles, c'est dans les joies intimes du renoncement et de la contemplation, que Jésus-Christ, agrandissant les blessures de son côté entr'ouvert, a voulu se montrer au monde avec tous ses trésors, dans la plus complète expansion de son amour. C'est du cœur de S. François de Sales qu'a surgi cette dévotion, soleil de grâce, qui sauvera nos sociétés dans leurs crises actuelles et guérira le monde de ses suprêmes défaillances.

S. François de Sales a donc été le restaurateur du mouvement religieux au XVII[e] siècle. Il a été l'âme des progrès de la foi et de la piété au XIX[e] siècle, seconde partie.

II. — Notre siècle a eu le spectacle des restaurations les plus étonnantes : il a vu s'opérer, dans l'esprit et les pratiques de la foi, un réveil inespéré. La sève catholique, que l'esprit rationaliste et le souffle dissolvant des révolutions semblaient avoir à jamais desséchée et tarie, s'est tout à coup manifestée de nos jours avec une fécondité, une plénitude de jeunesse et de vie, dignes des plus beaux âges apostoliques. Elle a donné naissance à une multitude d'institutions admirables : aux associations laïques, à l'apostolat de la prière, aux œuvres ayant pour objet le service des pauvres, l'exaltation du Saint Siège, l'expansion de la foi dans les deux hémisphères. Récemment, elle a donné lieu aux pèlerinages, à ce spectacle imposant de populations, arborant les insignes de leur foi pour protester contre des sarcasmes impies, acclamant Jésus-Christ avec des accents qui rappelaient la grande voix des croisades et les siècles héroïques de S. Bernard et de S. Louis.

J'ose affirmer que tout ce grand mouvement réparateur a été conçu et inspiré par le génie et sous l'influence de trois hommes prédestinés, dont le nom restera éternellement cher à tous les cœurs.

De ces trois hommes, l'un est vivant et c'est Pie IX. — Les deux autres sont morts depuis des siècles, et ce sont François de Sales et Vincent de Paul.

Pie IX a été le pontife des grandes conquêtes et des grandes illuminations. Il a défini l'Immaculée-Conception de Marie, il a décrété l'infaillibilité pontificale. Par l'héroïsme et la gloire de sa captivité, il sauvegarde à jamais la justice et le droit contre les violences de la force et l'audace brutale du fait accompli. Vincent de Paul reste à jamais l'inspirateur de la Charité ; dans les

annales du bien, il personnifie le cœur de la France, comme Bossuet en personnifie le génie. François de Sales est le patron de toutes les œuvres contemporaines qui ont pour objet la défense de la foi et la propagation des saines doctrines. En ce moment, de tous les points de l'univers, des pétitions adressées au Saint Siège sollicitent pour lui l'auréole de docteur. Ce nouveau lustre, presque aussi éclatant que la canonisation, François de Sales ne l'a pas moins mérité par l'action et l'influence qu'il a exercées sur les âmes au XIX[e] siècle, que par celles qu'il a exercées au XVII[e].

Dans notre siècle, François de Sales a été un des grands restaurateurs de la doctrine dans les intelligences.

A la fin du siècle dernier, par suite des influences jansénistes, de l'amoindrissement du Saint Siège, et surtout de l'invasion dans la théologie des maximes et des opinions gallicanes, de graves erreurs s'étaient introduites dans la doctrine. — Quelques-unes de ces erreurs avaient trait à la personne même de Jésus-Christ. Le divin caractère du Sauveur des hommes avait été obscurci et faussé par les novateurs. Les âmes n'allaient plus à Jésus-Christ avec confiance et avec amour. A leurs yeux, ses traits et sa qualité de juge effaçaient ses traits et sa qualité de père. Il s'en était suivi une sorte de rigorisme qui éloignait les hommes des sacrements et leur faisait regarder les Commandements de Dieu comme impossibles.

A ces générations abusées, à qui le christianisme apparaissait comme une route semée d'aspérités et d'écueils, il n'était pas possible de faire apparaître la figure austère et tourmentée de S. François d'Assise. C'eût été les perdre que de leur montrer un Jean de la Croix, une Thérèse, un de Rancé, cherchant le salut de leurs âmes dans les déserts des Carmes et les âpres solitudes de la Trappe. Il fallait leur offrir comme idéal un saint à la vertu aimable, un saint se prêtant aux usages de la société, un saint à la conversation pleine d'agrément et de sel, aux manières polies et engageantes. Et chose admirable, il s'est trouvé que ce saint là était celui qui retraçait d'une manière plus complète la douce et céleste image de Notre-Seigneur !

Un témoin oculaire a résumé, en ces termes, le portrait du saint évêque : « Toute sa composition extérieure était si belle et « si pleine de charmes, sa contenance si grave et si douce tout à « la fois, que mes yeux ne pouvaient se rassasier de le voir, et « que je ne puis imaginer un port plus magnifique. » Un saint cardinal a dit de lui qu'il était un évangile vivant, et un autre que son cœur était une belle page du cœur de Jésus-Christ

Une autre erreur du XIX[e] siècle avait trait à la personne du vicaire de Jésus-Christ.

Louis XIV, dans l'enflure d'un orgueil gigantesque, avait dit : « L'État, c'est moi. » Et cette parole creusa d'un seul coup les deux effroyables abîmes où, depuis cent ans, n'a cessé de s'effronder tour à tour notre malheureuse France, la démagogie et le despotisme. Chose étrange ! au moment où des théologiens de cour cherchaient à consolider la royauté en l'affranchissant de loi de Dieu et en lui conférant une puissance sans frein, ces hommes proclamaient que l'autorité du Pape devait être restreinte par les canons et qu'elle était soumise à l'épiscopat. La volonté omnipotente du grand roi imposa de force, à toutes les écoles du royaume, l'enseignement de cette doctrine néfaste et subversive de toute autorité et de toute hiérarchie religieuses. Insensiblement l'opinion s'accrédita qu'elle avait ses racines dans les Écritures et dans la Tradition, qu'elle avait pour elle le patronage des hommes les plus éminents et les plus saints, et que l'opinion opposée, celle de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pontife romain, était une doctrine menaçante pour les rois, attentatoire aux libertés publiques et aux conquêtes de la civilisation, qu'elle deviendrait une source de désastres publics, une occasion permanente de conflits entre l'État et l'Église.

Personne qui n'ait présent à l'esprit l'anxiété et l'effervescence qu'à l'époque du dernier Concile, de telles considérations faisaient naître dans une multitude de chrétiens au cœur tiède et à la foi chancelante. Mais la Providence ménageait une surprise à ces hommes incertains et pusillanimes. Un opuscule de S. François de Sales, portant des traces incontestables d'authenticité, apparut à l'époque même de la réunion du Concile du Vatican. L'infaillibilité du Pape y était énoncée dans les termes les plus formels et les plus précis. Il y était dit textuellement : « L'Église a toujours besoin d'un *confirmateur infaillible* auquel « on puisse s'adresser, d'un fondement que les portes de l'enfer « et principalement l'erreur ne puissent renverser, et que son « pasteur ne puisse conduire à l'erreur ses enfants. Les succes- « seurs donc de S. Pierre ont toujours les mêmes privilèges qui « ne suivent pas la personne, mais la dignité et la charge publi- « que [1]. » Ce témoignage d'un saint ami d'Henri IV, l'homme de son temps le plus attaché à la foi monarchique devenait, pour l'opportunité de la définition, d'une autorité et d'un poids incalculables. Il offrait aux fidèles indécis un trait inattendu de

1. Texte véritable d'après le manuscrit conservé dans la bibliothèque Chigi à Rome.

Le texte, altéré dans quelques éditions françaises depuis 1682, portait : « L'Église a toujours besoin d'un confirmateur qui soit permanent. Les successeurs de S. Pierre ont *seuls, hors du Concile œcuménique*, les mêmes privilèges qui ne suivent pas la personne..., etc. » Voir le bel ouvrage de Mgr Mermillod, *Le Pape par S. François de Sales*, 1871. — Victor Palmé, 26, rue Grenelle.

lumière. On peut donc dire à la gloire de François de Sales que son esprit a plané sur les Pères du Concile réunis au Vatican, que sa main bénie s'est associée à celle des six cents évêques, pour placer sur la tête de Pie IX, ce diadème de l'indéfectibilité, que, désormais, l'enfer et les passions réunies ne parviendront jamais plus à obscurcir.

François de Sales a été, au XIX° siècle le restaurateur de la doctrine dans les intelligences. Il a été, en outre, le restaurateur de la piété et de la vie intérieure drns les âmes.

Au commencement de ce siècle, la dévotion était peu connue et peu pratiquée. Le monde se la retraçait comme une vertu intransigeante au visage maussade, aux allures étroites et compassées, ennemie des joies honnêtes, comme une sorte de linceul funèbre jeté sur tout ce qui fait le charme et l'agrément de la vie. C'est l'*Introduction à la vie dévote* de S. François de Sales qui a fait tomber ces injustes préventions. Dans ce beau livre dont un grand Pape a dit qu'il avait converti plus d'âmes qu'il ne renfermait de lettres, la dévotion est représentée comme la vertu aimable par excellence, compatible avec tous les états, ayant pour cortège la gaîté, la politesse, le respect des bienséances. La dévotion, telle que nous la retrace le saint, n'est autre que la perfection dans le devoir, la discrétion et l'esprit de mesure dans l'exercice des œuvres chrétiennes. François de Sales l'a définie « une vigueur, une agilité spirituelle, qui nous fait accomplir promptement, diligemment tout ce qui tourne à la gloire de Dieu et au bien des âmes. »

Aujourd'hui, ce livre admirable est devenu le *vade mecum* des familles. Tout ce que les bornes de ce discours me permettent de dire de l'*Introduction à la vie dévote*, ainsi que du *Traité de l'amour de Dieu*, autre chef-d'œuvre de S. François de Sales, c'est que de chacune de ces pages s'échappent des flots de vie. Le Pape Alexandre VII disait: « Ces deux livres salutaires sont comme deux flambeaux qui ont porté le feu et la lumière dans tout le corps de l'Église. » Ce sont eux qui ont renoué les rapports intimes de Jésus-Christ avec les âmes. La doctrine sur la communion fréquente y est exposée avec un éclat et une netteté incomparables. Par une seule similitude simple et ingénieuse, François de Sales éclaircit tous les doutes. renverse tous les faux prétextes que l'on tirait alors de la violence des tentations, des langueurs et des défaillances de la nature. « Que si, dit-il, les « fruits les plus tendres et les plus sujets à la corruption se conser- « vent aisément toute l'année, étant confits au sucre et au miel, ce « ne sera pas merveille si nos cœurs frêles et imbéciles seront « préservés de la corruption du péché, étant sucrés et emmiellés « de la chair et du sang incomparable de Jésus-Christ. » Ces seules

paroles confondaient l'erreur contraire. Et aujourd'hui, il y a dans le ciel des multitudes d'âmes, parvenues à la béatitude en se rassasiant ici-bas du fruit de vie, et qui ne cessent, du sein de leur gloire, de déposer leurs palmes aux pieds de l'évêque de Genève, de lui décerner un éternel tribut de gratitude et d'amour.

Ces deux écrits sont de ceux qui ont le plus contribué à la formation de notre langue française. Le style y est naturel, varié, limpide comme les eaux de nos lacs, gracieux et semé d'images, comme les fleurs de nos vallées. Un écrivain a pu dire : « Toutes « les paroles de S. François de Sales peuvent être encadrées « comme autant de perles resplendissantes [1]. » On sent que son âme nous parle dans ses écrits. Tout s'y réunit dans un ensemble harmonieux, la profondeur des pensées et la suavité de la forme. Pie IX disait un jour à un évêque : « Je ne connais rien de beau, « rien de fort et d'attendrissant comme une pensée de S. François « de Sales : c'est ma méditation et ma lecture de chaque jour. [2]. »

François de Sales a donc été, de nos jours, un des restaurateurs de la vie intérieure dans les âmes. Je termine en disant qu'il est le modèle accompli des vertus civiles et politiques.

Aujourd'hui, il n'y a plus de patrie. S'il est vrai que la patrie n'est ni le climat, ni le sol qui nous a vu naître, mais bien l'âme d'un peuple, sa foi héréditaire, les traits et la physionomie morale qui le constituent, il faut dire que toute notion de patrie a disparu, le jour où Jésus-Christ a été exclu de la politique et des institutions, et où s'est accréditée cette grande erreur contemporaine que la religion, directrice de la vie privée, n'avait pas d'accès sur l'homme d'État et dans le domaine de la vie publique. Alors à l'antique fidélité, à la foi au serment, au culte des saintes traditions, ont succédé l'abandon des principes et le spectacle de ces honteuses palinodies gouvernementales qui sont l'opprobe de notre siècle.

Je suis donc heureux aujourd'hui de produire à nos yeux un type de vrai citoyen et de grand patriote.

Immédiatement à la suite de son amour et de sa soumission à l'Église et au Pape, François de Sales mettait son attachement à son souverain.

A son époque, la notion du pouvoir n'avait pas encore été faussée par l'erreur révolutionnaire, ni par ces funestes principes de 89, qui oblitèrent aujourd'hui le sens politique de la plupart de nos hommes d'État, et sont la cause de notre amoindrissement et de tous nos désastres. — On regardait l'autorité comme émanant du Christ, et le prince comme l'*oint du Seigneur*, le *ministre de Dieu pour le bien* [3], et non comme le délégué révocable de la

1. Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève.
2. Mgr Mermillod, *Panégyrique de S. François de Sales*, Annecy, 1865.
3. Rom. XIII, 4.

nation. — Mais déjà alors, par un aveuglement incompréhensible, la puissance temporelle jalousait la puissance spirituelle et saisissait avidement tous les prétextes pour usurper sa juridiction et ses droits. Il devenait difficile aux plus consciencieux et aux plus prudents, de se maintenir fermes sur ce terrain délicat, d'allier constamment le dévouement exigé par le prince à l'obéissance due à l'Église et au Père de tous les fidèles. Nous voyons par les écrits de S. François de Sales qu'il déplorait les prétentions excessives des princes. Son esprit clairvoyant lui faisait entrevoir, qu'indépendamment de la perturbation qu'elles jetaient dans les âmes, elles seraient tôt ou tard, pour l'autorité royale, un principe d'affaiblissement et de ruine. Toutefois, il ne s'écarta jamais de sa devise : *Le Pape et le Roi.* « Les princes, disait-il, sont aux sujets « ce que les pères sont aux enfants. Le Pape est très souverain « pasteur et père spirituel. Le roi est très souverain prince et sei« gneur temporel. L'autorité de l'un n'est point contraire à l'au« torité de l'autre ; mais il faut que, pour la paix des hommes, « elles *s'entreportent* mutuellement[1]. »

Dénoncé, calomnié à diverses reprises auprès du duc de Savoie, jamais il ne se départit vis-à-vis de lui de ses devoirs de bon sujet. Par un scrupule de fidélité, il refusa toutes les offres brillantes du roi Henri IV. Et ce fut pour obéir à son prince qu'il entreprit ce voyage d'Avignon, dont les fatigues occasionnèrent la maladie qui mit fin à ses jours.

Après son attachement à son souverain, venait celui qu'il avait pour son pays. Il préférait « sa petite Savoie, » avec la verdure et la ravissante variété de ses sites, aux magnificences des grandes cités. Selon lui, l'homme né dans les pâturages semble vivre plus voisin du ciel et s'élancer vers Dieu par des aspirations plus faciles. Une vertu en quelque sorte plus purifiante lui paraissait émaner des eaux limpides de nos lacs, des senteurs agrestes de nos champs et de nos vallées. Il visitait, chaque année, la modeste église de Thorens, où il avait été baptisé. Il se plaisait dans cette ville d'Annecy aux rues étroites et tortueuses, *ville de campagne*, comme il l'appelait agréablement. Il était jaloux de sa renommée scientifique et littéraire. Ce fut lui qui institua en Savoie les premières Sociétés savantes. Il fut le père de cette *Académie florimontane*, qui existe encore maintenant, à qui il donna pour écusson une *fleur d'oranger d'or.* Lié d'une étroite intimité avec le plus illustre représentant de la magistrature savoisienne, il s'intéressait à tous les travaux de ce jurisconsulte, et je ne pense pas rabaisser l'immortel président dont cette cathédrale s'honore de posséder les cendres, en disant que si le génie de Favre brilla d'un si vif éclat, ce fut

1. Lettre DCCCXIII.

parce qu'il s'éclaira des vives lumières de sainteté qui jaillissaient du cœur de son ami.

En un mot, nul mieux que François de Sales ne sut s'identifier avec nos traditions, ni ne personnifia d'une manière plus complète l'esprit et le caractère national.

François de Sales fut un saint pasteur; un homme à la grâce antique, aux mœurs simples et hospitalières, à l'âme franche et ouverte comme les oasis de nos vallées, comme l'air pur et vivifiant de nos pâturages. — François de Sales fut un saint gentilhomme. En lui, la noblesse et la distinction des manières s'alliaient à un naturel parfait. C'était un grand seigneur d'autrefois, aux convictions ardentes, aux principes fermes et inébranlables, à la parole sans altération et sans réticence, sachant que toute grandeur oblige, et que toute noblesse déchoit si elle ne se retrempe dans la foi, si elle n'est relevée par l'exemple des héroïques vertus. — François de Sales était un saint à la trempe de soldat, de race chevaleresque, combattant à la vérité dans des arènes pacifiques, mais vrai type de cette nature savoyarde, admirée sur tous les champs de bataille et prête à verser son sang pour toute cause légitime. François de Sales était un prêtre parfait, ayant en horreur toute altération, tout amoindrissement de la vérité, et au milieu de la diversité des opinions, dans les luttes de doctrine, portant cette sûreté de vue, cette profondeur d'intuition, qui paraît être l'héritage légué par lui au clergé de sa patrie. C'était enfin, un honnête homme accompli, encadré dans la plus aimable figure de saint qui ne se soit jamais vue.

O saint, ô patron, ô père, vous êtes vraiment une des grandes lumières des âmes, et votre physionomie se détache au dessus des horizons malades de nos sociétés, comme une espérance et le présage d'un avenir réparateur. Votre souvenir et votre popularité sont une réponse à ceux qui disent que, de nos jours, l'Église se meurt épuisée et vieillissante. Au milieu de l'océan agité de nos grandes cités où débordent le sensualisme et la mollesse, en face de ces multitudes qui s'agenouillent devant Plutus et s'ameutent au pied du veau d'or, vous avez su rendre le calvaire séduisant et montré le sacrifice paré de tous ses charmes.

Permettez-moi de vous invoquer avec l'accent de ma tendresse et l'enthousiasme d'une admiration sans borne. C'est la quatrième fois depuis dix-sept ans, que je monte dans cette chaire pour y prononcer votre éloge. J'ai porté sur ma poitrine quelques parcelles de votre chair consacrée, et j'ai estimé ce joyau plus précieux que tous les trésors. Maintes fois, j'ai courbé la tête au pied de votre tombeau, pour y chercher la force dans mon apostolat, la lumière et la protection dans les grandes luttes de la vie, et aujourd'hui je vous parle comme si vous étiez encore vivant,

comme si je vous voyais de mes yeux. Je vous dis : Cher et doux évêque, vous aviez un riche patrimoine, vous étiez de haute fortune, et vous vous êtes fait travailleur dans l'Église de Dieu, pour nous éclairer et nous rendre meilleurs. Vous étiez éloquent et grand orateur, et vous nous avez appris à abaisser notre parole pour en nourrir les délaissés et les pauvres. Vous étiez grand du monde, et vous vous êtes fait petit par prédilection. Vous avez mis la joie et la confiance dans le cœur de ceux qui n'en avaient pas, et maïntenant je regrette que ma voix soit si faible, qu'elle ne puisse vous rendre dans son intégrité l'amour que vous avez eu pour nous, la gloire que vous ne cessez de répandre sur l'Église et sur votre patrie.

Père du peuple et ami des âmes, bénissez cette contrée où vous avez laissé les traces de votre enseignement. Bénissez le Pontife [1], chef de ce diocèse, dont le zèle et la mansuétude rappellent votre figure, et dont les écrits [2] nous retracent votre science et votre onction ; donnez-lui de goûter la joie et le repos sur cette terre de Savoie, son pays adoptif dont il a déjà pris les inspirations et le cœur. — Bénissez cette autre évêque [3], dont la verte et sereine vieillesse se dilate dans la bonté ; affable et doux comme celui dont il porte le nom. Sa retraite qui honore notre cité est pour nous, comme elle est pour lui, une moisson et une couronne. — Bénissez l'excellent curé de cette paroisse [4], fondateur de cette neuvaine ; lui aussi nous retrace vos traits et votre souvenir, par le liant et la franchise aimable de son caractère, par son éloquence populaire, assaisonnée de sel, semée d'actualités et d'à-propos, et surtout par la confiance que ses vertus ont su lui conquérir. — Bénissez tout le clergé, conservez-lui le culte pour la vérité, l'amour de la simplicité et des vertus patriarcales et austères. Bénissez ces artisans dont vous êtes le patron en les éloignant des pâturages empoisonnés, en les soustrayant à l'influence et aux embûches des sectes impies et ténébreuses. Bénissez tous ces fidèles, donnez à ce troupeau un attachement sans borne au vicaire de Jésus-Christ et à la sainte Église, le dévouement au bien public, le zèle de la justice, la délicatesse de probité et d'honneur, l'horreur de l'injustice et de l'arbitraire, toutes les vertus qui font les grands citoyens et les grands chrétiens, afin que la patrie temporelle soit l'image et la préparation à cette vie éternelle qui consiste à vous aimer, vous seul, vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

1. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.
2. Instructions prononcées à la cathédrale de Sens, spécialement celles sur l'*Eucharistie* et le *Pater*. — A Paris, Bray, éditeur, 82, rue Bonaparte.
3. Mgr François Gros, chanoine de Saint-Denis, ancien évêque de Tarentaise.
4. M. le chanoine Tournier, archiprêtre de la cathédrale de Chambéry.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS DE GONZAGUE[1]

Consummatus in brevi explevit tempora multa.
En peu de temps, il a parcouru une vaste carrière.
(Sap. IV, 13).

Que ces paroles semblent étranges, à première vue, et que les desseins de Dieu sont impénétrables !

Pour l'ordinaire, quand l'Église propose à notre admiration ses héros, elle nous les signale comme des prodiges de perfection et de courage ; elle nous les montre dévorés des flammes de la charité, se vouant à des entreprises gigantesques et surhumaines. Tantôt les saints se répandent sur tous les espaces et sous tous les cieux, semant à profusion les miracles et éclairant du soleil de leur doctrine les nations assises dans les ombres de la mort. — Tantôt ils fondent des civilisations, arrachent les peuples à la barbarie... laissent après eux des monuments et des traces ineffaçables de leurs bienfaits. Souvent ils donnent le jour à d'innombrables postérités de fils spirituels, héritiers de leur zèle et de leur esprit ; semblables à ces rameaux, dont la sève se renouvelle et devient plus abondante et plus vigoureuse, lorsque le tronc où ils ont puisé la vie semble éteint et à jamais desséché.

Aujourd'hui nous ne voyons rien de semblable. Nous n'avons à vous montrer qu'un jeune prince, méprisant le monde et l'éclat de sa renommée, foulant aux pieds les plaisirs et les amusements de son âge. A dix-huit ans il quitte sans bruit la maison de son père, il va s'éteindre dans un monastère, où on l'applique six ans à la vie monotone d'étudiant. Assis sur les bancs d'une classe, il s'escrime dans le mécanisme ingrat des *atqui et des ergo.*[2] — Il s'éteint à l'âge de vingt-cinq ans sans qu'aucune occasion lui ait été offerte de mettre ses éminentes qualités en relief. Son trépas prématuré laisse les hommes indifférents et inattentifs, l'opinion ne s'en émeut pas, la politique et les gouvernements n'en subissent aucun ébranlement, le deuil de ce jeune homme ne parvient pas à distraire un instant le monde de ses ennuis et de ses futilités.

1. Prêché le 21 juin 1882 au Petit Séminaire de Saint-Pierre d'Albigny (Savoie), par M. l'abbé Arminjon, chanoine de Chambéry et d'Aoste.

2. *Atqui et ergo*, formule scolastique très en usage dans les discussions philosophiques et théologiques.

Pourtant, l'Église nous signale ce jeune homme humble, obscur, dont toute la vie a été cachée en Dieu comme ayant presque égalé en perfection les Pauls ravis jusqu'au troisième ciel. — Elle nous le fait voir rivalisant de mérite avec les Antoine, les Hilarion, les ascètes du désert, amassant des couronnes et des trophées pour le ciel, en nombre égal à ceux qu'amassèrent les François Xavier et les autres thaumaturges qui plantèrent la croix sur les parages et les îles les plus éloignés, qui firent fructifier la bonne semence de l'Évangile dans des régions comprenant, en étendue, près d'un tiers de notre terre habitable. — Elle nous dit que Louis de Gonzague ne fut pas moins grand que François de Sales, l'apôtre et le docteur de l'amour divin; qu'il ne servit pas moins utilement l'Église que Charles Borromée, le zélateur intrépide de la vie régulière, des mœurs et de la discipline ecclésiastique; que ses bienfaits ne furent ni moins précieux, ni moins abondants que ceux d'un Vincent de Paul, dont les œuvres admirables ont fait taire les préventions de l'incrédulité et auquel la philantropie athée voulait décerner un impérissable hommage, en lui érigeant une statue au milieu du panthéon de ses grands hommes.— En un mot, retranché de cette vie à la fleur de l'âge, il a parcouru dans un court espace la carrière des plus grands saints : *Consumatus in brevi explerit tempora multa.*

Paroles instructives et éminemment consolantes. La sainteté pour s'épanouir dans sa plénitude n'attend pas le progrès des années. Son développement n'est pas soumis aux lois de l'espace, ni resserré dans les limites du temps; elle ne relève ni de la diversité des conditions, ni de la nature des emplois... Les étroites murailles d'un séminaire, une classe, l'humble enceinte de la famille et du foyer domestique, sont un champ aussi favorable à sa croissance et à son expansion, que les hautes chaires de l'apostolat chrétien, que les glorieux amphithéâtres de Rome, où, en présence des empereurs et de l'élite du monde païen, les martyrs et les confesseurs étaient appelés à lutter, corps à corps, avec les tigres du Gange et les lions de la Lybie.

L'Église infaillible dans ses suffrages et les jugements qu'elle porte sur ses saints, résume en une seule parole la raison des hommages décernés à S. Louis de Gonzague, elle caractérise en un seul trait sa vie incomparable. Il a allié, dit-elle, l'innocence la plus immaculée à la pénitence la plus austère : *Qui miram in Angelico Aloysio vitæ innocentiam pari cum pænitentia sociasti.* [1]

I. — Afin de nous retracer à quel point l'innocence de Louis de Gonzague fut héroïque et méritoire, il faut considérer que le don d'une virginité conservée dans toute sa fraîcheur native

1. Oraison de la Fête des Saints, dans le Bréviaire Romain, office du 31 juin.

sans flétrissure, sans diminution, est un avantage qui se rencontre rarement, même parmi les apôtres et les créatures les plus privilégiées du ciel. — Combien peu de chrétiens qui ne se soient laissés, au moins un fois, surprendre par les sens, qui aient conservé inviolable, jusqu'à leur mort, cette robe éblouissante de beauté, dont ils furent revêtus sur les fonts sacrés de la piscine baptismale.— L'Église n'a pas laissé pourtant de les glorifier et de les proposer à notre admiration, à cause de l'esprit de sacrifice dont ils firent preuve plus tard, de l'amour divin dont leur cœur se laissa consumer, des souffrances nombreuses qu'ils endurèrent pour l'honneur du Christ et en témoignage de leur foi.— Ainsi l'Église a exalté Marie-Madeleine, la pécheresse en *public et devant la cité,* parce qu'elle lava ses fautes dans ses larmes, et qu'elle reçut son pardon de la bouche même de l'Homme-Dieu, lorsqu'elle était humblement prosternée à ses pieds. — Elle a oublié l'inconduite et les licences de S. Augustin, les erreurs abominables dont il se laissa éprendre durant sa jeunesse, à cause de l'édification et de l'éclat de sa conversion et du zèle qu'il déploya plus tard pour la défense de la foi, par ses écrits et par sa doctrine. — Elle célèbre encore l'humilité et la pauvreté excessive de S. François d'Assise, bien que François d'Assise, avant d'être touché par la grâce d'en haut, se fut laissé séduire par les appâts du faste et du luxe, qu'il se fut livré à l'emportement des plaisirs et des fêtes mondaines. Elle loue encore le zèle intrépide de François Xavier, sans se souvenir que François Xavier fut tout d'abord l'esclave de l'ambition, et égaré par les séductions de l'orgueil et de la gloire mondaine. — De même elle honore Ste Thérèse, la merveilleuse extatique dont elle vante les lumières et les visions surnaturelles, sans ignorer que Ste Thérèse demeurât des années livrée aux distractions et à l'amour des choses frivoles.

Mais dans le cœur de S. Louis de Gonzague, à aucune époque de sa vie, il n'y eut partage entre Dieu et le monde, entre la vertu et la dissipation et l'amour des plaisirs. Les moindres mouvements de son cœur étaient ordonnés suivant la loi intérieure de sainteté et de justice. Jamais on ne surprit en lui aucune action ou aucune démarche qui respirât la mollesse ou la lâcheté. Toutes les paroles sorties de sa bouche étaient irréprochables, aucune de ses pensées ne se porta jamais, même un instant, sur un objet sensuel ou désordonné, au point que l'Église dans les leçons liturgiques de sa fête a pu dire de lui : *Homo sine carne aut angelus in carne merito appelatus.*[1] Il fut un homme dépouillé

1. Leçon du second Nocturne, office du Breviaire Romain pour le 21 juin, fête du saint.

en quelque sorte de son corps mortel ou plutôt un ange revêtu d'une chair mortelle et périssable.

Cette innocence si merveilleuse de notre saint paraîtra plus admirable encore, si on considère le milieu où elle naquit et où elle se développa.

Quelle est donc sous ces vastes horizons, au sein de cette plaine fertile, bornée par de vertes et riantes collines, cette cité assise au milieu des rivières et des luxuriantes prairies et que les eaux paisibles du Mincio enlacent de leurs gracieux méandres?... C'est Mantoue, l'antique patrie de Virgile, celle que le poète exilé préférait aux splendeurs de Rome, et dont il chantait dans ses bucoliques les douceurs de la vie agreste, les blés aux épis touffus et les abeilles au miel parfumé..... Eh bien, c'est sur cette terre aux poétiques souvenirs, au milieu des champs dorés de la Lombardie, au bord de ces lacs transparents, près de ces haies et de ces clairières aux fraîches ondulations, où l'esprit aime à se perdre dans des méditations et de vagues rêveries, que naquit et fut élevé l'ange dont nous vous racontons l'histoire.

Quel est donc encore ce castel aux tours crénelées, ce pont levis et ce portail aux herses de fer, que des soldats armés de mousquets et de hallebardes parcourent de leur pas lent et mesuré.....; Que sont ces canons braqués, ces sonores éclats du clairon donnant à toute heure le signal d'alerte, tous ces chocs d'armes, ces appareils de guerre et de camp?... C'est la demeure de très haut et très puissant seigneur Ferdinand de Chatillon, marquis et souverain de la seigneurie de Mantoue, et dont notre saint est le fils et l'héritier.

C'est au milieu de ces faisceaux d'armes, de ces fumées de poudre, de ce cliquetis de lance et d'épée, dans ces salles et ces appartements où les murailles sont décorées de portraits d'hommes de guerre, avec leur pose militaire et leurs riches vêtements, que par un étrange contraste, la divine Providence daigne prendre notre Louis sous ses ailes, qu'elle lui inculque le dégoût des choses du siècle, et l'initie aux charmes et aux secrets les plus intimes de l'amour divin. — Par une attention soigneuse et jalouse, il plût à Dieu de posséder cette âme privilégiée, dès le premier instant de sa vie. Qui ne sait que la naissance de Louis de Gonzague fut laborieuse et difficile. Sa tendre mère se crut en péril de le perdre au moment où elle fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Louis fut baptisé en toute hâte, et ses yeux intérieurs furent illuminés par la foi infuse du baptême, au moment où ses yeux terrestres s'ouvrirent à la lumière de l'astre du jour.

A peine son intelligence s'est-elle épanouie, qu'il ressent au plus profond de son âme une impression ineffaçable de la présence de Dieu; aussitôt il lui consacre son être, ses affec-

tions, et lui aliéne totalement ses sens et sa chair par le vœu d'une virginité perpétuelle. —Il déclara plus tard à ses directeurs qu'il ne s'était écoulé aucun délai entre le temps où il avait commencé à connaître Dieu et celui où il avait commencé à mépriser le monde et à le haïr. Dans sa modestie naïve, il appelait l'époque de ses jeunes années l'époque de sa *conversion*.

Louis n'a encore que quatre ans.....; souvent les serviteurs de la maison de Gonzague sont saisis d'admiration, remplis de stupeur, lorsqu'il leur arrive à l'improviste et sans s'y attendre, de surprendre sous les ombres et sous les feuillages d'un bosquet, ou dans quelque angle écarté du palais, leur jeune maître à genoux, les mains jointes, le visage transfiguré, les yeux levés au ciel, absorbé dans la prière et dans une contemplation ineffable, dont les anges du ciel pénétraient sans doute le mystère, mais que les hommes ne sauraient se retracer, et dont les joies et les ravissements échapperont à jamais à leurs soupçons. — Ame vraiment angélique, être surhumain et extatique, dans un âge où la jeunesse est avide de puérilités, où elle s'attache à des jouets, où elle aime à faire parade de cette force dont elle est encore démunie, en se couvrant d'habits brillants et en maniant des armes en effigie; tout est grave, sérieux, accompli dans chacune des actions et des paroles de notre Saint. Il est visible que sa conversation n'est plus avec les hommes. Et quel palais somptueux, quelle cité illustre sur la terre serait digne de lui servir de demeure?.... Les magnificences de la cour de son père, les pompes et les grandeurs dont on cherche à environner son enfance, sont à ses yeux moins que de la poussière et de la boue, auprès de cette gloire dont son âme est intérieurement revêtue, gloire qui n'est autre qu'un reflet de ces pierres vivantes et toutes taillées dont est construite la Jérusalem céleste, et dont les clartés illuminent les élus de leurs immortelles irradiations.

II. — Le père de Louis, avons-nous dit, était un de ces grands seigneurs féodaux, possédant le droit de haute et de basse justice, investi d'un pouvoir quasi-royal.

Or, il était dans les usages et les mœurs du temps que les cours se livrassent aux divertissements et donnassent des bals et des fêtes brillantes. A certains jours, les étendards flottaient sur les créneaux; les murailles noires et massives, se revêtaient de guirlandes et de riches tentures, et la nuit des pluies de lumière semblaient noyer les appartements et les vastes salles aux fenêtres étroites et ceintrées.... Le jour, sur la place publique il y avait des tournois et des simulacres de combat, et les gentils hommes au casque étincelant y paraissaient montés sur des coursiers de race somptueusement caparaçonnés.

Disons-le de suite, ces fêtes joyeuses et toutes mondaines,

étaient loin d'être des écoles d'innocence et des bonnes mœurs. La vertu y était exposée aux plus redoutables écueils, et les hautes et nobles dames, qui remplissaient les galeries et acclamaient les héros, se piquaient rarement de rehausser l'éclat de leur rang par la décence des modes, par la gravité de leur tenue et la modestie de leurs yeux et de leur sourire

Il était encore dans les coutumes du temps, que les héritiers de familles princières, allassent dès leur jeune âge se former aux mœurs chevaleresques et aux belles manières dans les cours les plus renommées de l'Europe. Le marquis de Chatillon de Gonzague, de plus en plus charmé de la distinction et des qualités éminentes d'esprit et de cœur de son fils aîné, et qui faisait reposer sur cette tête chérie, l'avenir et les plus précieuses espérances de sa race, l'envoya successivement à Milan, à Florence, auprès du grand Duc de Toscane, et plus tard à la cour de Philippe II, roi d'Espagne.

Qui ne sait, combien l'atmosphère des cours est funeste et contagieuse; toutes les passions y affluent et semblent s'y donner rendez-vous. C'est dans ce milieu pestilentiel, que le libertinage et la corruption possèdent l'art de se rendre aimables, en se voilant sous le masque de la politesse et de la galanterie, et d'attirer par leurs déguisements et leurs artifices les âmes les plus innocentes et les plus timorées. Dans les cours, l'orgueil et l'ambition ourdissent leurs complots et nouent impunément leurs intrigues ; la vertu et la simplicité y sont bannies. La faveur du souverain et du maître est l'objet de toutes les rivalités et de toutes les compétitions. Les hommes les plus solidement trempés, ont avoué, que dans ce milieu meurtrier des cœurs, ils sentaient le venin pénétrant de la volupté s'insinuer dans leur imagination et dans leurs sens, et pénétrer dans leur âme par tous les pores de leur être. Vivre dans les cours, sans jamais offenser Dieu, est un prodige aussi merveilleux que celui d'un poisson jeté sur un sable desséché et brûlant et qui y vivrait sans souffrance et sans altération.

Eh bien, toutes ces amorces redoutables, tous ces appâts en quelque sorte irrésistibles ne portèrent aucune atteinte à la vertu de Louis de Gonzague. Il passa au milieu de cet air corrompu et empoisonné des cours, comme les enfants de Juda au milieu de la fournaise de Babylone. Les spectacles les plus enchanteurs, les voix les plus suaves, les visages les plus ravissants, n'avaient aucune prise sur son imagination et ne portèrent jamais ni trouble ni désordre dans ses sens. La gloire du monde, et l'animation de ses plaisirs lui semblaient une ignominie auprès des splendeurs célestes et des hautes destinées que Dieu prépare à ceux qui le servent, et il s'écriait sans cesse: *Quid hoc ad æternitatem.*

Il savait pourtant, que la virginité est un parfum qui se porte dans un vase fragile. Aussi plus les écueils se multipliaient autour de lui, plus il multipliait les précautions, plus il redoublait de fidélité et usait, vis-à-vis de lui-même, d'une étroite et sévère vigilance.

Ainsi, jamais il ne porta ses yeux sur Anne d'Autriche, dont il était le page et qu'il saluait pourtant tous les jours; il ne regarda même jamais sa propre mère en face, et il ne la connaissait qu'au son de sa voix : *A matris etiam vultu contineret.* Sa présence au milieu de ces cours diverses, fut une prédication vivante; les courtisans prévenus traitaient dans le principe l'innocence de Louis, d'humeur sauvage, de penchant sombre et mystique; mais bientôt ils furent captivés par l'éclat d'une vertu aussi surhumaine, saisis d'admiration ils ne désignaient plus le jeune Louis qu'en l'appelant le petit ange : *Angelicus Aloysius juvenis.*

Mais, d'où vient que ce jeune homme doué d'une constitution vigoureuse et saine, dont le sang et les humeurs ne sont viciés par aucune maladie, aucune infirmité, nous apparaît débile, pâle, décoloré, que nous le voyons se traînant avec peine, que ses yeux sont éteints chaque fois qu'ils ne flambent pas des feux de l'amour divin et qu'il ressemble moins à un homme qu'à un lis à la blanche corolle, qu'un horticulteur avare laisserait sans arrosage, ou auquel un ciel ennemi refuserait son soleil et ses rosées ?.....

Ah! voyez-vous chaque matin, cette chemise et ce linge ensanglanté, ces disciplines et ces chaînes de fer dont il se sert pour déchirer son corps délicat, ce lit aux matelas moëlleux, aux couvertures de soie rehaussés d'or, mais qu'il convertit en une croix, et en une tunique d'épines en le semant de clous, de débris de pierre, de têts de pots cassés.

Quant à sa nourriture, deux fois par semaine Louis jeûnait au pain et à l'eau. Un jour il lui arriva de manger un œuf entier, et il se le reprocha amèrement, pensant s'être livré aux orgies et aux excès d'un Lucullus. On voulut un jour évaluer au poids, les aliments dont il faisait usage, et on constata qu'ils n'excédaient pas la valeur d'une once par repas; d'où l'on conclut que sa vie ne se conservait que par miracle.

Parlerai-je encore de ses veilles? — Souvent durant les hivers les plus rudes, lorsque les habitants du palais de son père étaient endormis, que le silence et l'obscurité régnaient autour de lui, il arrivait à des serviteurs alarmés et qui l'épiaient furtivement de le surprendre, couvert de son léger vêtement de repos, agenouillé sur le plancher froid, les yeux fixés et les mains levées au ciel. il persévérait ainsi dans l'oraison, quatre heures et souvent six

heures consécutives ; et lorsqu'il se relevait ses pieds et ses mains étaient enraidis par le froid, il en était saisi des pieds à la tête, au point que son sang se glaçait dans ses veines, et que tout souffle de vie semblait éteint dans sa poitrine oppressée. — Un jour sa tendre mère, pénétrant dans son appartement, le trouve à demi mort et comme anéanti ; elle aperçoit en outre autour de lui le plancher inondé de sang. A ce spectacle elle se jette à ses pieds, fondant en larmes, et d'une voix entrecoupée de sanglots elle s'écrie : « Mon cher fils, « je vous en conjure, au nom du ciel, modérez ces excès et ces « rigueurs, si vous n'avez pas pitié de vous-même ayez pitié de « celle qui vous a donné le jour, la mort me serait préférable « mille fois aux appréhensions où je suis sans cesse de vous « voir expirer sous des traitements et des rigueurs aussi « cruels. »

O, ma mère, répondait le jeune Louis, souffrez que par ces légères expiations je satisfasse à la justice de Dieu pour mes péchés.....

Ah ! pour vos péchés, ô saint, quels sont-ils? — Votre vie n'est-elle pas un enchaînement et un tissu des vertus les plus sublimes ; n'êtes-vous pas un des êtres les plus merveilleusement favorisés du ciel ; n'est-ce pas de vous que l'on pourrait dire ce que S. Bernard disait de la Vierge Marie : Marie était chaste de « corps et d'esprit, humble de cœur, toutes ses œuvres étaient « réglées par la saine raison et par la prudence, elle était sobre « de paroles, assidue à la lecture, modeste dans les entretiens, « circonspecte dans ses démarches. — Telle était l'âme de Louis de Gonzague. — Le cardinal Bellarmin, homme profond en doctrine, un des esprits les plus vastes et les plus éclairés qui aient paru au XVII° siècle, et qui au dessus de toutes ces gloires humaines eut pendant plusieurs années, l'insigne honneur de diriger S. Louis et d'être son guide spirituel, après qu'il l'eut confessé, qu'il eut reçu la confidence de toutes les pensées et de tous les mouvements qu'avait conçus son cœur depuis ses années les plus tendres, après avoir tout examiné, tout scruté dans la balance du sanctuaire et aux clartés de la lumière de Dieu, crût pouvoir affirmer que, non seulement Louis de Gonzague avait conservé intact le trésor de son innocence baptismale, mais que de plus il avait été confirmé en grâce dès son jeune âge. Privilège exceptionnel, échu seulement aux apôtres, et après eux, à un petit nombre d'âmes d'élite, sur lesquelles Jésus-Christ veut régner sans partage, et où il habite intérieurement, comme dans un jardin mystique et secret, comme dans un paradis de délices, afin de s'y dédommager des dédains de l'impie, de l'ingratitude de la plupart des chrétiens.

Souffrez que par ces légères expiations je satisfasse à la justice de Dieu pour mes péchés. Mais, où donc pouvaient se trouver ces grandes fautes et ces péchés énormes dont notre Louis invoquait le souvenir aux pieds de sa mère et dont il ne croit pouvoir se décharger devant Dieu qu'au prix des jeûnes, des veilles et des plus sanglantes macérations. — Ah ! suivons-le par l'esprit et par la pensée, jusque dans les ténèbres de sa première enfance, à ce moment où sa raison ne jetait encore que des lueurs imparfaites et où sa conscience n'avait pas atteint son plein discernement; considérons-le ensuite à l'âge de sept ans aux pieds de S. Charles Borromée son premier confesseur, il est humblement prosterné devant le pontife, il se frappe avec force la poitrine, ses yeux sont ruisselants de larmes, son cœur éclate en sanglots, enfin il ne peut plus se soutenir, son émotion est trop forte et il tombe évanoui et sans sentiment au pied du saint cardinal. Quels sont donc ces fautes et ces crimes énormes dont il ne peut supporter l'image, et dont le souvenir le jette dans une si terrible anxiété, que ses os et sa chair en frissonnent et que tout son être agonise comme s'il était en péril de mort?...

Ah! Louis de Gonzague ne s'accuse ni de blasphèmes, ni de mauvaises pensées, ni d'actes déshonorants et sensuels, mais simplement d'avoir prononcé à l'âge de quatre ans certaines paroles grossières dont il ignorait le sens et qu'il avait apprises des soldats de son père, et dans une autre circonstance d'avoir dérobé à ceux-ci un peu de poudre à canon... Ce sont là ces deux uniques fautes, et il les pleure et le regret qu'il en éprouve l'accompagne à tous les instants de sa vie. A l'entendre il accumulerait en vain sur sa personne toutes les afflictions et toutes les austérités imaginables qu'il ne parviendrait pas à offrir à Dieu une satisfaction suffisante. — O générosité admirable de notre saint jeune homme, o jugement et sagesse vraiment surnaturelle et chrétienne. Mais quelle légèreté monstrueuse, quelle folie stupéfiante que celle de la plupart des chrétiens, qui estiment les petits péchés, des bagatelles et des fautes sans conséquence. Gravement coupables envers Dieu, ils ne cessent de soupirer après l'argent, les amusements et les plaisirs, et ne savent ni mortifier leurs cœurs, ni retrancher une volupté à leurs sens.

III. — Moins de trente ans avant la naissance de Louis de Gonzague, la Compagnie de Jésus avait arboré son glorieux étendard, sur lequel elle avait inscrit cette devise : *Ad majorem Dei gloriam.* Garde d'honneur de la papauté, bataillon d'élite destiné à refouler le torrent déchaîné de l'hérésie, à remettre en vigueur le principe tutélaire de l'autorité, que le protestantisme

venait de battre en brèche sous le marteau destructeur de l'inspiration privée et du libre examen. La Compagnie de Jésus s'était élancée dans l'arène la croix à la main et les armes déployées ; née sur la colline des martyrs, où mourut S. Denis, où se dresse aujourd'hui l'église dédiée au Sacré-Cœur, la Compagnie de Jésus eut son berceau à Montmartre. Ce fut dans la grande cité parisienne qu'Ignace et ses compagnons se lièrent par leurs premiers vœux, ne demandant d'autre grâce à Dieu que de combattre le bon combat et de cueillir à pleines mains les palmes de la persécution, et quant à ces dernières, il faut convenir que leur vœu a été satisfait avec usure et que le monde les leur a largement données.

Il faut se le rappeler, en ce moment l'Europe traversait une de ces crises redoutables, où entrent en jeu l'avenir des peuples et l'existence du christianisme et de toute civilisation. Luther, le moine sensuel et *glouton*, venait sur la place publique de Witemberg, de déchirer aux applaudissements d'une populace avinée, la bulle de Léon X ; le nord de l'Allemagne, la Suisse, la Suède, l'Angleterre avaient obéi au mot d'ordre lancé par l'apostat. Le *pape-bière*, le hanteur des tavernes allemandes, comme l'on appelait, le père de la prétendue réforme, avait soulevé la discorde entre les princes et les peuples, jeté un trouble profond dans les consciences, accumulé plus de ruines et versé plus de sang que n'en avaient fait couler les Vandales et les Huns.

Mais, Ignace de Loyola et ses compagnons étaient des hommes à la taille de géants : à eux seuls ils valaient plus de dix légions. On vit alors se lever aux horizons d'un siècle profondément bouleversé, livré à toutes les tempêtes intellectuelles et morales, des figures telles qu'il n'en avait pas paru depuis les grands âges apostoliques.— François-Xavier, plus grand qu'Alexandre et que César, opère en dix ans la conversion du Japon et des Indes, il sème l'Evangile sur une espace de onze cents lieues de pays, conquiert à l'Eglise plus de royaumes que ne lui en avaient enlevé Luther et Calvin. — L'Allemagne est le théâtre assigné à notre savoyard P. Lefèvre et au P. Laynès, ils paraissent avec éclat à la diète de Vorms, où ils confondent les hérétiques, et Laynès fut une des grandes lumières du Concile de Trente. — A Fribourg, Canisius édite son catéchisme, chef-d'œuvre de précision et de clarté, tout rempli d'un bon sens pratique, le premier peut-être de ces manuels composés pour l'enseignement populaire. — Vers le même temps, Simon Rodriguez et Bobadilla dirigent la haute classe de Portugal, et par leur piété, leur innocence font l'admiration du roi et de toute la cour. — Cinq lustres s'étaient à peine écoulés, et la Compagnie de Jésus avait déjà produit des pléiades

de docteur, ses théologiens avaient édité des *in-folio* théologiques et les monuments de science les plus considérables qui aient jamais paru si l'on en excepte la somme et les écrits de Thomas d'Aquin.— Les œuvres ascétiques inspirées à la source des exercices d'Ignace de Loyola, sont devenues des œuvres classiques qui ont formé des milliers de saints directeurs, et où des multitudes d'âmes ont puisé le lait de la piété et de la dévotion la plus sûre. Enfin Dieu lui-même a voulu donner à l'ordre de Jésus la sanction des miracles, et depuis trois cents ans qu'il est né, il a eu plus de saints exaltés sur les autels que n'en a eu, dans le même espace, aucune autre institution régulière.

Mais, quel instinct secret, quel penchant irrésistible attirait donc notre jeune Louis au sein de cette milice et si renommée et si militante. Ses goûts de retraite, son esprit de prière, son amour du silence, sa soif des mortifications ne marquaient-ils pas mieux sa place dans une chartreuse ou dans un de ces nombreux monastères perdus dans les forêts ou sur les cimes neigeuses des Alpes ou des Apennins. Cependant, malgré les grands exemples de régularité et de détachement du monde qu'il avait admiré chez les Pères Capucins et les Barnabites, ce fut vers la Compagnie de Jésus que l'esprit de Dieu tourna ses pensées et ses prédilections.

En effet, Ignace de Loyola dans sa grande œuvre de réformation, s'attachait peu à l'éclat passager et extérieur; il songeait surtout à construire solidement et à obtenir des fruits sûrs et durables. A ses yeux la racine des sociétés, l'espoir de l'avenir, c'est la jeunesse; le berceau où se forment les générations, c'est l'école. Il donnait la préférence aux collèges même sur les missions. Les rois, les empereurs, les chefs de villes, les missions lointaines et abandonnées le pressaient de leurs sollicitations, ils recouraient à la voix du pape pour obtenir, que dans l'intérêt de leurs peuples, Ignace leur envoyât au moins un seul de ses fils, et Ignace refusait. Il fondait partout des collèges, il y faisait entrer comme directeurs une multitude de ses enfants, leur demandait d'exercer leur zèle, de consumer leurs forces et leur activité dans d'humbles professorats, dans des surveillances obscures, leur rappelant que ce service n'était ni moins grand ni moins agréable à Dieu que ceux qu'ils pourraient lui rendre à la tête des grands évêchés ou sous la pourpre dont les papes les auraient revêtus.

Pour comprendre celà, il est peut-être utile de rappeler qu'à l'époque où la réforme de Luther éclatait, il n'y avait en Europe ni séminaires, ni maisons d'éducation proprement dites; mais seulement des leçons et des cours. L'enseignement était libre à la vérité, les écoliers choisissaient leur maître là où il leur plaisait,

les universités étaient affranchies de toute ingérence de l'Etat, et elles recevaient indistinctement des jeunes hommes de tous les pays et de toutes les nationalités; les rois se bornaient à leur conférer d'insignes privilèges, les écoliers comme les maîtres avaient leurs franchises, ils étaient constitués en de fortes corporations. Ce système, avantageux dans le principe, était devenu un écueil pour les bonnes mœurs et avait ouvert une carrière à une multitude d'abus et de licences. Les écoliers affranchis de toute surveillance en dehors des universités, devenaient arrogants, indisciplinés, tapageurs, ils engageaient des rixes avec les paisibles bourgeois, souvent ils servaient de renfort à la sédition et à l'émeute. — C'était parmi eux que l'hérésie et le protestantisme obtenaient leurs principales recrues. — Il n'y avait qu'un remède à ce débordement d'indiscipline, fonder de bons collèges. Ignace de Loyola y dépensa toutes ses sollicitudes, et on peut dire de lui qu'il fut un des pères de l'éducation catholique et de l'enseignement chrétien. Les collèges de Coimbre en Portugal, de Cologne sur le Rhin, de Vienne en Autriche, de Prague en Bohême, et surtout le collège Romain, qui fut le théâtre de la vie et de la mort de notre saint, devinrent les types de nos séminaires petits et grands, des anciennes institutions de nos universités de province d'avant la Révolution, qui, adoptant les méthodes du *Ratio studiorum* de la Compagnie de Jésus, se sont modelés sur sa discipline et ses règles et ont donné au monde les Bossuet, les Fénélon, les Condé, les grandes célébrités religieuses littéraires, scientifiques du siècle de Louis XIV.

Si nous insistons sur ces considérations, c'est afin de vous dévoiler le secret de la prédestination de notre saint. Dieu bénissait et faisait fructifier l'œuvre de S. Ignace, et afin de lui offrir une sanction éclatante et publique il voulut donner à ses collèges l'ange de Mantoue, pour modèle et pour protecteur.

Nous ne vous dirons pas quels obstacles Louis eut à surmonter pour suivre sa vocation. Il est aisé de pressentir que son père, dont elle dérangeait les espérances et tous les calculs, la combattit par les flatteries, par les menaces, qu'il employa tour à tour, les reproches et les larmes. Il opposa tout d'abord à son fils une résistance violente et désespérée; mais qui peut retenir celui que Dieu attire par l'impulsion invincible de son esprit et par les attraits d'un amour si brûlant, que le froid de la mort ne saurait lui-même l'amortir? Le père de Louis, vaincu par la constance de son fils, et craignant d'attirer sur sa tête les foudres dont Dieu menace ceux qui résistent à ses volontes, consent à sa demande.

« Mon fils, lui dit-il en fondant en larmes, vous m'avez fait au « cœur une plaie qui saignera longtemps! je vous aime et vous

« le méritez, j'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma « famille, mais enfin puisque vous êtes si assuré que Dieu vous « appelle dans sa compagnie, allez je ne vous retiens plus, allez « où le Seigneur vous veut..... » Ainsi, messieurs, soyez fidèles à toutes les inspirations de Dieu, soyez dociles à sa voix, étudiez avec courage et fidélité votre vocation et Dieu disposera le cœur de vos parents, il dénouera lui-même les liens et les obstacles qui vous retiennent.

Louis de Gonzague avait maintenu sa vie, immaculée et sans reproche, au milieu des écueils et des tentations du siècle, jugez à quel point il dut grandir en mérites et en perfection dans la vie religieuse.

Il est dans l'ordre des choses naturelles, que placées chacune dans le milieu qui leur est propre, elles acquièrent un surcroit de vie et de beauté. Ainsi le poisson languit sur la terre desséchée, s'il est replongé dans son élément liquide, il repuise aussitôt la vie, il bondit, déploie ses nageoires et sillonne l'onde avec souplesse et rapidité. Ainsi la rose des tropiques si vous la plantez sur notre sol, perd son coloris et sa fraîcheur, elle n'a plus les mêmes senteurs odoriférantes; mais replacée sous le ciel chaud des Indes, elle devient l'ornement et les délices des jardins les plus seigneuriaux. Il en est de même des cèdres, sur nos montagnes sombres et dénudées, ils ne sont plus que des arbres chétifs et inféconds; en Orient, leur patrie naturelle, ils sont la gloire et la parure du Liban. Or, l'état religieux est le milieu où germe l'innocence, il est comme le parterre de l'époux arrosé par le fleuve d'eau vive et où les vertus chrétiennes, imparfaites partout ailleurs, s'épanouissent promptement, sans effort, dans leur pleine maturité.

Parlerai-je de la soumission et de l'esprit d'obéissance de Louis de Gonzague.—Observateur scrupuleux de la discipline régulière, jamais il n'enfreignit la moindre règle. Il voyait Dieu dans ses supérieurs, et écoutait leurs avis avec le même respect qu'il aurait écouté les oracles de Jésus-Christ. Il ne sut jamais s'excuser quelque raison qu'il eût eu de le faire, lorsque ceux-ci, trompés sur ses intentions lui adressaient des observations imméritées. Il craignit même une fois d'avoir eu une joie trop sensible d'être repris. Jamais homme n'oublia plus que lui son peuple et la maison de son père; un de ses anciens sujets étant venu le prier d'une affaire, il répondit qu'étant mort depuis deux ans au monde, il n'y avait point de crédit. On admirait en lui une égalité d'humeur et une tranquillité d'âme inaltérable. Lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son père, unissant la tristesse de son deuil aux tristesses du cœur de Jésus, il réprime dans son âme toute impression de sensibilité naturelle et se borne à s'écrier :

je rends grâce au Seigneur de ce que rien ne m'empêchera plus de m'écrier : Notre père qui êtes aux cieux.— Et n'allez pas croire que cette âme de notre saint, si dégagée des intérêts terrestres, des affections et des liens de la parenté et du sang, fut une nature froide, ennemie de toute joie et de toute aménité, farouche et intolérante pour les imperfections d'autrui, affectant un visage maussade, tel que le monde se plaît à se retracer celui des saints. Toute la modestie de Louis de Gonzague n'empêchait pas qu'il ne fût bon, prévenant, poli pour autrui. Sa conversation était spirituelle, attrayante, et au besoin il savait l'assaisonner de ce sel et de cêt esprit piquant, qui en écartait la monotonie et l'ennui.

Parlerons-nous de son esprit de pauvreté. Les exercices les plus bas et les plus dégoûtants lui causaient un plaisir extrême. Il s'accusa un jour en confession, d'avoir trop satisfait son amour-propre en allant à travers les rues de Rome, demander l'aumône, vêtu d'une soutane courte et râpée. Un livre proprement relié, un chapelet moins commun, deux chaises dans sa chambre blessaient sa délicatesse ; il ne fut jamais possible à la marquise sa mère de lui faire accepter un petit meuble qu'elle lui croyait nécessaire, et l'on eut bien de la peine de lui faire accepter deux images de papier, l'une de S. Thomas d'Aquin, l'autre de Ste Catherine, auxquels il avait dévotion.

Mais il faudrait des accents autres que ceux de la terre pour vous décrire son esprit d'oraison et les sublimes élans de l'amour divin dont il était de plus en plus enflammé.

Fulcite me floribus, stipate me malis ; quia amore langueo.[1] « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. » — Dans la prière, pendant les visites au Saint Sacrement, dans la sainte communion surtout il était comme transfiguré. L'animation subite de ses traits, l'éclat dont brillaient ses regards, son attitude extatique témoignaient assez que son esprit et tous ses sens étaient absorbés par des visions supérieures et sans analogie avec les beautés de notre terre grossière. Le feu céleste dont il était dévoré réagissait sur sa chair et sur tous ses membres, et tout en jouissant d'un avant-goût des délices infinies, il ressentait un martyr profond et intérieur, comme s'il eût été pénétré par la pointe d'un glaive ou consumé par un charbon incandescent. — Afin que ses études ne souffrissent pas de cet état extraordinaire et que sa santé n'en éprouvat pas de dommage, ses supérieurs lui donnèrent l'ordre de se distraire tant soit peu de la pensée de Dieu, de modérer ses attraits pour la contemplation afin d'amortir ainsi les élans surhumains de ces célestes transports ; mais le remède fut pire que le mal, malgré

1. Cantic. II, 5

lui, il retrouvait dans chacun de ses désirs et de ses pensées ce Dieu qu'il voulait fuir, sans que ce Dieu voulût le quitter... Il s'épuisait pour repousser Dieu en vains efforts qui ne servaient qu'à lui causer de plus vives douleurs et à le déchirer plus cruellement..... *Occurrentem sibi ubique Deum irrito conatus fugiebat*[1].

Et cependant ces merveilles d'union avec Dieu, cette multitude de perfection et de mérites dont notre saint était orné, ces trésors inappréciables de grâces dont il s'enrichissait chaque jour n'étaient pas ce qu'il y avait en lui de plus admirable. — Ce jeune prince de haute naissance, si distingué par ses talents et la distinction de son esprit et de ses manières, n'avait de sa personne que les idées les plus humbles et les plus basses ; il ne s'expliquait pas comment la Compagnie de Jésus avait pu consentir à le recevoir et consentait encore à le garder dans ses rangs : au sein de cette paix profonde qui régnait dans son âme, il éprouvait une crainte et une inquiétude qu'il ne pouvait se défendre de trahir dans ses paroles, et il lui arrivait de s'écrier : *Que fera la religion d'un misérable comme moi ?.....*

Ah ! Que fera la religion d'un misérable comme vous ?... Eh bien, la religion vous estimera comme une des plus pures et des plus glorieuses auréoles qui aient jamais resplendi sur son front, comme une des plus magnifiques pierres vivantes de toutes celles dont Dieu l'aura dotée, comme l'incomparable joyau qu'éternellement elle tiendra renfermé dans son écrin. La religion perpétuera votre nom et votre souvenir en redisant vos vertus, en publiant vos louanges, en recommandant votre vénération et votre culte, sur tous les espaces et à travers tous les temps ; elle vous signalera à la mémoire des générations futures comme un ange d'intégrité, comme un modèle d'obéissance et de fidélité; elle publiera votre esprit de sacrifice, l'héroïsme de votre pénitence et offrira à la terre entière les fruits féconds de votre mansuétude et de votre charité.

Que fera la religion d'un misérable comme vous ?... Eh bien, elle vous dressera des autels ; autour de vos restes glacés elle fera fumer son encens à profusion ; elle célèbrera vos fêtes avec toute la pompe de ses rites liturgiques et de ses grandes solennités ; elle n'aura pas de fleurs et de guirlandes assez odoriférantes pour revêtir vos châsses, pas de lampes ni de cierges assez radieux pour les environner de lumière et de clarté ; elle offrira comme un présent royal aux empereurs et aux grands de ce monde de minimes parcelles de vos cendres et ceux-ci les porteront sur eux comme un talisman, ils les enfermeront dans des émaux et dans

1. Brev. Rom., office de S. Louis de Gonzague.

des reliquaires de prix. — Votre visage et vos traits seront gravés sur le marbre, ils seront retracés sur de riches toiles par la main des plus grands peintres, et pour satisfaire aux demandes et aux vœux des peuples des deux hémisphères, de ceux qui habitent le Japon et les îles les plus éloignées et qui n'auront pu vous contempler vivant, elle leur enverra votre image, où à défaut de votre personne visible, ils auront du moins un reflet de votre physionomie et de vos traits !

La religion, en vous élévant à la qualité de modèle et de protecteur de toute la jeunesse des séminaires et des écoles, leur apprendra, par votre exemple, que la sainteté ne se mesure pas au progrès des années, et que l'enfant qui craint Dieu et qui observe sa loi, acquiert une sagesse consommée bien supérieure à celle que l'âge donne aux vieillards. *Super senes intellexi.*[1]

La religion vous proposera à ses apôtres, afin de leur apprendre qu'il n'y a pas de rédemption sans le sang ; que c'est la prière et les brisements dans les macérations du corps qui donnent à la parole évangélique son efficacité, elle leur dira que par votre vie de retraite et d'obscurité, vous avez obtenu des fruits et des grâces de conversion, plus admirables peut-être que ceux que les missionnaires opèrent dans leur vie militante et agitée.

La religion dira encore à ses martyrs, que de plein gré et sans y être forcé, par votre ministère et par votre vocation, vous avez voulu prendre part à leurs palmes et à leurs trophées et que, lorsqu'une épidémie mortelle et contagieuse désolait la ville de Rome et ses alentours, vous n'avez pas considéré la valeur et l'utilité de votre belle vie, les services que vous seriez appelé à rendre un jour à l'Église par votre science et par vos travaux ; vous qui n'étiez pas prêtre, vous avez renoncé librement à la grandeur et aux joies du sacerdoce, préférant à l'honneur de monter à l'autel, le rôle d'un simple infirmier d'hôpital et une mort obscure auprès du lit et du chevet d'un pestiféré.

La religion, dans ses fastes et ses dyptiques sacrés, écrira encore le récit merveilleux de vos miracles et des grâces obtenues par votre intercession. — Elle vous signalera comme la terreur des démons ; elle dira comment vous mîtes en fuite des légions d'esprits mauvais, dont la ville de Rome était infestée, et avec quelle puissance, la seule invocation de votre nom, les fit sortir du corps d'une multitude de malheureux qu'ils possédaient et tourmentaient de leurs cruelles obsessions. Elle dira que, de même que le collyre, mis sur les yeux des aveugles, fait souvent tomber la pellicule ou l'écaille qui leur interceptait la transmission de la lumière, ainsi à Sienne un grand nombre d'aveugles recouvrèrent la vue par la seule application de votre image

1. Ps. CXVIII.

sur leurs yeux obscurcis et éteints. — Elle dira encore, que vous opérâtes des guérisons de maladies, que la science avait réputées incurables ; et qu'au contact de vos ossements, des paralytiques obtinrent que le mouvement de la vie ranima de nouveau leurs membres inertes et desséchés. — Elle dira que dans d'innombrables collèges, des jeunes gens, d'un talent médiocre, à la mémoire ingrate, à l'esprit obtus et sans pénétration, du jour où ils recoururent à vous, sentirent tout à coup s'allumer en eux la flamme de l'éloquence et du génie, et qu'ils acquirent pour les grandes études une lucidité de conception, une fermeté de raisonnement, une perspicacité de vue qui remplirent le monde d'admiration. — Quand les princes et les rois seront divisés, elle se servira de vous pour ramener entre eux la paix et la concorde. Vous serez la ressource des peuples dans les calamités publiques. Vos cendres bénies posséderont la vertu d'affermir les cœurs abattus par la tentation, de relever les genoux défaillants, de refouler les fleuves et les torrents déchaînés, d'éteindre les incendies, de conjurer les morts tragiques et imprévues et de combattre l'universalité des fléaux.

Or, toutes ces merveilles et toutes ces gloires dont Louis de Gonzague a enrichi l'Église et la religion, qu'il se proclamait indigne de servir, ne sont qu'une ombre et une esquisse imparfaite et grossière de la gloire dont il resplendit, de l'admiration et des ravissements que l'éclat de ses mérites et les splendeurs de son âme glorifiée susciteront éternellement dans les rangs des anges et dans ceux de tous les élus.— Ste Madeleine de Pazzi, ravie en extase au dessus de ses sens et des choses de la terre, vit un jour dans le ciel Louis de Gonzague auprès du Christ ; comme Lazare apparut au mauvais riche dans le sein d'Abraham, elle le vit couvert d'innombrables trophées, resplendissant auprès d'une multitude d'autres saints, comme le soleil auprès des étoiles, et ne pouvant concevoir comment dans des jours si courts, renfermé dans l'étroite enceinte de la vie d'un religieux ordinaire, il avait pu amasser une abondance et une diversité si prodigieuse de mérites, elle s'écria : « O quelle est grande la « gloire de Louis de Gonzague, fils d'Ignace ! Combien son « trône est éblouissant. C'est à peine si nos yeux peuvent « atteindre une telle élevation ! » *O quanta est gloria sancti Aloysii. Quam alto in throno collocatus est, vix pertingere ad eum oculi nostri potuerunt.*

Louis de Gonzague a été donné comme modèle à la jeunesse studieuse et chrétienne, et c'est en méditant sa vie, en contemplant sans cesse sa physionomie douce et radieuse, que vous obtiendrez la virginité et la pureté de cœur. — Sans cette vertu, l'âme plongée dans les ombres et dans les fanges de la matière.

n'a plus d'essor pour s'élancer vers Dieu, source de l'idéal ; elle n'a plus d'illuminations pour atteindre les points culminants de la science humaine, qui sont une émanation de la sagesse de Dieu, un rayon de son infinie vérité.

Nous l'avons dit, au temps de S. Louis de Gonzague, la soif des nouveautés et une fièvre d'impiété et d'indépendance avaient mis l'Europe en ébullition. Le principe d'autorité s'était écroulé aux éclats dévergondés de la parole de Luther. Les jeunes imaginations se laissaient éprendre par ces violences de dispute, par ces intempérances d'injures et de sophismes ; elles se récréaient des images grivoises, dont le moine luxurieux émaillait ses discours et ses pamphlets. — Déjà la licence ne connaissait plus de bornes. — Mais, en même temps que le Concile œcuménique de Trente opposait aux nuages de l'erreur l'éclat et l'abondance des vérités révélées, qu'il ouvrait les sources de lumière, en donnant pleine expansion à la doctrine, Dieu suscitait dans tous les rangs et dans toutes les conditions, une pléïade de saints, qui par l'héroïsme surhumain de leurs œuvres, par l'éclat et la grandeur de leur sainteté donnaient une sanction pratique aux définitions du Concile. — S. Ignace, S. Charles Borromée, S. François de Sales, S. François Xavier, sauvèrent la société et l'Église. S. Louis de Gonzague arracha les universités et l'éducation de l'enfance aux étreintes du vice et de l'impiété.

Aujourd'hui, l'esprit d'iniquité qui pervertit l'Europe au XVIe siècle, s'est remis avec une nouvelle ardeur à conspirer contre l'enfance et le jeune âge. Il recourt à toutes les violences et à toutes les ruses pour arracher Dieu de son cœur, l'enrôler dans la ligue du mal, et lui apprendre à maudire le créateur et le dispensateur de toute vertu et de toute justice, avant même que sa jeune intelligence se soit épanouie à la connaissance de ses bienfaits. — C'est ce que l'on appelle l'éducation laïque, athée, obligatoire.—Dieu y est signalé comme un être malfaisant, puisqu'il est le seul être dont il soit interdit de prononcer le nom. Le Christ y est répudié comme un symbole odieux d'ignorance et de fanatisme, puisque à son image on substitue celle de la *Marianne*, et qu'il est le seul des personnages historiques devenus célèbres, dont les traits et l'effigie doivent être à jamais proscrits.

Ces innovations sacrilèges ont déjà produit leurs fruits. Des générations, élevées dans le mépris et dans la haine de Dieu, seront inévitablement des générations sans respect, sans charité, sans patriotisme, livrées aux orgies des sens et aux plus monstrueuses dépravations de l'esprit.

Ainsi, voilà quelques mois à peine que dans un grand lycée de l'État, des élèves, ceux que l'on appelle les *grands*, affichaient

hautement leur haine de toute autorité et de toute règle, en inscrivant sur leur drapeau ces paroles : *plus de Dieu et plus de maître.* On vit ces atomes d'hommes, cette jeunesse criarde et à petits pieds, se faire un culte, et se dresser un piédestal de ses fanfaronnades et de son imbécillité. Ces bambins à peine émancipés de leurs langes, prétendent substituer à la férule un scrutin de vote; ils s'érigent en assemblée délibérante et en congrès. A la barbe de leurs maîtres muets et interdits et n'osant essayer d'une correction et d'une réprimande, ils proclament que eux sont les princes et les maîtres, et, par une modération dont il faut leur savoir gré, ils signifient à leurs professeurs qu'en attendant une réforme plus absolue et plus complète, il leur est dorénavant interdit de leur enseigner le grec et le latin. — Nous ne citons ces faits, que parce qu'ils témoignent du désordre des idées de nos jours et de la décadence où tombe une nation, lorsque ceux qui président à ses destinées n'ont plus la crainte de Dieu au cœur et refusent obstinément de s'éclairer à la lumière de sa volonté souveraine.

Il n'en est pas ainsi de vous, jeunes élèves du Petit Séminaire de S. Pierre. L'établissement où vous êtes élevés, et dont plus tard, par la dignité de votre vie, vous perpétuerez la renommée, est une grande école de foi, d'honneur et de respect. Les écarts dont je viens de vous faire le tableau, vous paraissent un récit de fantaisie, parce que, habitués à la piété, à la discipline, à la vénération de vos maîtres, jamais le soupçon que de tels excès fussent possibles ne se serait présenté à votre esprit. — Persévérez toujours dans la voie de la piété, de l'innocence et dans l'amour de ce qui est honnête et beau. Que le patronage de Louis de Gonzague continue à planer sur vos têtes et que son image soit sans cesse sous vos yeux. Alors, nous pouvons vous le prédire, quelles que soient les épreuves, les souffrances et les vicissitudes de votre vie, Dieu sera avec vous. Lancés au milieu des luttes du monde, dans l'arène brûlante et agitée des passions, vous formerez l'armée du bien, assez puissante pour refouler l'armée satanique du mal. Vous marcherez le front fier, les lèvres intrépides, portant haut cet étendard du Christ sur lequel est gravée cette inscription : *hoc signo vinces.* — Si vos jours venaient à être tranchés prématurément; si le martyre devait être la récompense de votre fidélité et de votre courage, on dirait de vous ce qui s'est dit de Louis de Gonzague : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE AGATHE

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints.

Dieu, avons-nous dit, est admirable dans ses saints ; il les prédestine dans les conseils de son éternité avec des soins jaloux et une attention incomparable ; il fixe avec tendresse le milieu où ils doivent apparaître ; la famille dont ils seront issus ; la patrie qui sera le théâtre de leurs victoires ; souvent il permet que le nom qui leur est donné à leur naissance soit lui-même un symbole et un présage; et dans les dons physiques, dans la beauté et les avantages qu'il leur confère, il se plaît en quelque sorte à esquisser et à tracer une imparfaite image des grâces et des perfections surnaturelles dont il se plaira un jour à les combler.

Ainsi, par un dessein secret et afin de manifester avec éclat les effets triomphants et surhumains de sa grâce dans les âmes qui y correspondent, il voulut que la vierge dont nous allons vous tracer l'histoire reçut à son berceau le nom d'*Agathe*, c'est-à-dire *de bon.* Il la fit naître sur une terre printanière, dans cette île de Sicile, baignée par les flots d'une mer azurée et limpide, caressée par une brise molle et rafraîchissante, dominée par de splendides horizons, entourée de collines vertes et luxuriantes, où s'étalent la vigne, l'olivier, les fruits les plus savoureux et les plus odoriférants.— Par la beauté de ses paysages et de ses sites, la douceur de son climat, la poésie de ses prairies et de ses vallons, la Sicile était devenue comme la terre des voluptés. Tous les agréments de la nature s'y réunissaient pour inviter les habitants à céder aux désirs déréglés de leurs cœurs et à s'abandonner sans remords à la corruption de toutes les licences. —Ajouterai-je, que par un étrange contraste, au centre de cette île enchantée se dresse une montagne dont les flancs sont couverts de scories et de cendres, et dont la tête s'ouvre comme une gueule béante, pour vomir ses tourbillons de noire fumée et lancer la foudre et le feu dans tous les alentours. On eût dit que Satan avait fait choix de ce séjour pour y établir comme une

1. Prononcé à Rumilly le 5 Février 1882, jour de la Fête Patronale, par M. l'abbé Arminjon, chanoine de Chambéry et d'Aoste.

citadelle inexpugnable et qu'il voulait témoigner, à sa manière, qu'il déploierait toute l'étendue de sa malice, qu'il ameuterait toute la rage des persécuteurs, plutôt que de se laisser ravir cette terre estimée par lui, le fleuron le plus insigne de sa couronne infernale.

Eh bien, c'est dans cette région où Satan tenait les âmes enchaînées, et où le libertinage et le culte grossier de la chair avaient étendu le réseau de leurs pièges et de leurs séductions, que le Ciel va faire épanouir la plus belle et la plus céleste fleur qui ait jamais orné le parterre de son Eglise, et qu'Agathe va se montrer pleine de force, rayonnante du divin éclat de sa grâce et de sa pureté.

Le Seigneur-Dieu qui a coutume d'employer ce qu'il y a de plus faible pour vaincre les forts, va se servir d'Agathe pour offrir à un peuple resté en majorité idolâtre, une démonstration irréfutable de la vérité du Christianisme. Il se servira d'Agathe pour manifester à ses races dissolues les effets triomphants de la virginité, la dignité dont elle rehausse la femme; le courage indomptable, la plénitude de liberté morale qu'elle confère à ceux qui vouent à cette vertu leur esprit et leur corps. Enfin il se servira d'Agathe pour soustraire la Sicile au joug de Satan, mettre à néant ses terreurs et ses menaces, ériger notre sainte comme un bouclier et un rempart pour conjurer les ravages des éléments, garantir la Sicile contre les fléaux et toutes les calamités.

D'abord, Agathe manifeste la vertu du Christianisme en triomphant de trois grands obstacles humainement insurmontables à la faiblesse humaine laissée à elle-même : le premier de ces obstacles fut le milieu païen où elle était née; le second de ces obstacles fut l'illustration de sa race et la noblesse de son sang; le troisième, les embûches et les suggestions perfides auxquelles elle fut exposée.

Le premier obstacle que rencontra Agathe et dont elle sut triompher fut le milieu païen où elle était née. — Aucune religion plus que le Paganisme n'a exercé sur les hommes des fascinations plus vives. Le culte des faux-dieux récréait l'esprit par ses fables, il avait ses rites sacrés, ses nymphes, ses bois ombragés, ses fontaines aux eaux limpides, ses danses efféminées et lascives; les poétes l'avaient rendu populaire en le célébrant dans leurs épopées et dans leurs chants. — A cette religion se rattachait le souvenir des gloires et des traditions patriotiques, elle était le pivot de la puissance publique, l'âme, le ressort, la raison d'être de toutes les institutions. En satisfaisant la soif du merveilleux, le Paganisme donnait libre carrière aux passions et aux instincts déréglés de la chair. A l'encontre du culte séduisant des faux-

dieux, la religion chrétienne, personnifiée sous les traits du divin crucifié, apparaissait comme un culte sombre, hostile à la raison, ennnemi des plaisirs, effrayant à la nature, uniquement à l'adresse des déclassés et des pauvres. Ceux qui s'assujétissaient à ses pratiques étaient censés par le fait, rompre avec tous les liens de société et de famille, ils étaient réputés insensés et infâmes, et nous trouvons les preuves de ce sentiment dans les paroles adressées à Agathe par le préfet Quintilianus : « Tu es libre, lui disait-il, et de noble condition, pourquoi donc en servant le Christ manifestes-tu la bassesse d'un esclave. »

Il fallait donc pour rester chrétienne, qu'Agathe s'élevât au dessus du respect humain, qu'elle foulât aux pieds l'opinion et les préjugés des hommes corrompus de son temps. Elle s'était donnée au Christ dès ses jeunes années; en se consacrant à lui par le vœu de virginité, elle lui avait livré son corps et ses sens, donné sans réserve le sceptre de tous ses désirs et de toutes ses affections.

Au milieu de ses compagnes qui ne rêvaient que divertissements et parures, qui ne soupiraient qu'après les partis avantageux et les riches alliances, elle s'avouait hautement épouse de Jésus-Christ; elle se glorifiait avec hardiesse du choix qu'elle avait fait et disait au juge : « le Christ m'a rendue libre, et c'est toi qui es « esclave, et ne vois-tu pas qu'en adorant et en obéissant aux « dieux de pierre et de bois tels que sont tes idoles, tu dégrades « l'âme raisonnable que Dieu t'a donnée et que tu cesses presque « d'être un homme.» Ces fières paroles bouleversaient le tyran et le faisaient bondir comme un taureau indompté sur son siège de juge, mais les idées et les sentiments de Quintilianus étaient à mille lieues des sentiments dont la sainte était animée, et cette âme basse, vulgaire, aveuglée par ses erreurs grossières, était incapable d'en saisir la signification et la grandeur. Quant à Agathe, quel courage et quelle vertu secrète lui inspiraient donc cette sublime et généreuse protestation, quel charme et quel attrait puissant lui faisaient préférer la retraite, l'obscurité, le mépris des hommes à l'éclat des choses sensibles et aux douceurs de tous les plaisirs et tous les enivrements..... Ah ! sans doute c'était le Christ qui régnait en elle, le Christ qui avait captivé son cœur, le Christ qui l'éclairait de ses plus célestes illuminations, et qui, la dégageant de la fange païenne, avait fait de son âme un type incomparable d'honneur, de modestie et de beauté.

Les séductions du Paganisme furent le premier obstacle que rencontra Agathe et dont elle triompha, le second obstacle fut l'illustration de sa race et la noblesse de son sang.

Agathe, ornée d'une beauté incomparable et de tous les dons de

la nature, rehaussée par ce que je ne sais quoi de céleste et de virginal, que la vertu ajoutait à la dignité de son port et à la perfection de ses traits, possédait en outre une fortune princière. Sa main était recherchée par tous les plus grands noms et tout ce qu'il y avait d'illustre parmi les jeunes hommes de la Sicile, qui rivalisaient d'ardeur et d'émulation pour posséder un trésor aussi accompli. Qui ne sait, combien l'espérance de la fortune et l'éclat d'un brillant parti exercent de séduction sur les âmes vulgaires? Combien de mères, cédant à la tentation et aveuglées par l'éclat de la naissance et de l'or, sacrifient sans remords l'âme et l'avenir de leurs enfants et s'abusent sciemment sur la dignité de certains prétendants, assez habiles, pour faire miroiter les avantages de la fortune et voiler leur égoïsme et leur corruption sous le masque de l'amour et de l'honnêteté? — Combien encore de jeunes filles égarées par l'ambition et la vanité, consentent à acheter ce qu'elles appellent une position flatteuse pour leur orgueil, au prix de leur honneur de chrétiennes et de la fidélité qu'elles ont promise à Dieu?

Mais Agathe fiancée au Christ, aurait plutôt subie mille morts que de forfaire à la foi donnée à son divin époux. Sur ce point elle oppose à toutes les instances une volonté de granit que ni les menaces, ni les artifices d'aucune promesse ne parviendront à ébranler.

Mais, voilà que tout à coup la persécution éclate, partout s'ouvrent de profonds et affreux cachots, de toute part on entend le sombre cliquetis des chaînes, on voit s'étaler dans les prisons et au pied des tribunaux, les ongles de fer, les chevalets, tout l'appareil des plus atroces tortures. Ce n'est pas seulement la vie d'Agathe qui est en péril, ce sont tous ses parents, exposés aux dénonciations, à la perte de leurs biens et à la captivité suivie d'une mort cruelle et sanglante. — Tout à coup un espoir surgit, et une occasion certaine s'offre à Agathe d'échapper au supplice elle et les siens. Le préfet Quintilianus, captivé par la beauté de la jeune vierge, a conçu pour elle une passion violente. Peu importe maintenant à cet opportuniste, à ce politique utilitaire que la sainte adore les Dieux ou le Christ. Rongé par sa flamme impure, avide d'une alliance qui le grandisse à la cour et couvre d'un voile doré ses mœurs infâmes et le vice de sa propre naissance, il se décide à tout mettre en œuvre pour contraindre Agathe à céder à ses sollicitations. En vain, la sainte proteste-t-elle de sa ferme volonté de ne s'unir jamais à aucun époux mortel; en vain, cherche-t-elle à se dérober par la fuite aux poursuites dont elle est l'objet; en vain, par les jeûnes, les veilles, les macérations, veut-elle détruire sa beauté, occasion involontaire de sa disgrâce..... Tous ses efforts ne servent qu'à

exciter la passion du proconsul, à la rendre plus âpre et plus violente.

Agathe n'a plus qu'une ressource : son époux céleste, en qui elle a mis toute sa confiance. Les yeux levés vers le Ciel, elle s'écrie : « Vous êtes mon seul maître, Seigneur Jésus-Christ, je « n'appartiens qu'à vous seul, faites-moi la grâce de triompher « du lion rugissant qui me poursuit et n'aspire qu'à me dévorer. »

Sa prière achevée, elle se relève intrépide et sereine. Elle a au dedans de son âme un spectacle intérieur sur lequel son attention est fixée ; elle voit donc sans pâlir les licteurs qui brandissent leurs haches au dessus de sa tête ; elle laisse tomber sur Quintilianus un regard de mépris immense, sur lequel il ne peut se méprendre, et qui lui témoigne que toutes ses ruses sont vaines, toutes ses suggestions à jamais impuissantes.

Agathe a triomphé des obstacles que lui opposaient sa beauté et sa naissance, elle démontre encore la vérité du christianisme en triomphant de la corruption des scandales et de la contagion des mauvais exemples. — Quintilianus avait compris que l'innocence de la vierge était la cause de sa défaite et du refus humiliant qu'il avait dû subir. Dans l'accès d'une rage que l'enfer seul peut inspirer, il se décide à se venger sur cette innocence même, et à flétrir s'il le peut, cette virginité odieuse qu'Agathe estime son plus précieux trésor.

Il y avait à cette époque dans la ville de Catane, une femme profondément dépravée, mais habile, insinuante, versée dans les enchantements de la magie, possédant à un degré supérieur l'art de masquer la noirceur de son âme, sous les dehors de l'hypocrisie et sous les déguisements les plus astucieux. Elle s'appelait Aphrosine. C'est au milieu de cette fange que Quintilianus jette la chaste victime, c'est à cette maîtresse éhontée de libertinage qu'il abandonne le lis virginal à la blanche corolle. — Aphrosine avait cinq filles aussi méchantes et aussi corrompues que leur mère. Dire les pièges que ces tisons de débauche et d'enfer tendirent à notre sainte, l'adresse dont elles usèrent pour insinuer dans son cœur le poison des voluptés, les spectacles auxquels elles eurent recours pour impressionner son imagination et son cœur, les récits immondes et les chants lascifs dont elles souillèrent ses oreilles, entrer dans tous les détails de ces raffinements de corruption et d'effronterie, ce serait faire pâlir les auditeurs les plus intrépides.

Le supplice dura trente jours, combien de jeunes personnes auraient pu résister aux atteintes meurtrières d'une pareille épreuve? combien d'âmes à la foi et à la piété chancelante, se seraient apprivoisées insensiblement avec le mal et auraient senti diminuer en elles l'horreur du péché dans cet atmosphère de pes-

tilence et de mort.— Agathe fut invincible, elle disait à Aphrosine : « A quoi bon tous tes efforts, ne vois-tu pas que mon âme est « fondée sur le Christ, tes paroles ne sont que du vent, tes pro- « messes, une pluie orageuse, tes menaces, un fleuve qui « s'écoule. » L'art et la perversité d'Aphrosine étaient en déroute. Sans le vouloir, Aphrosine subissait l'empire et les fascinations de cette vertu surhumaine; tant il est vrai que le bon exemple a plus d'efficacité pour attirer les âmes que toutes les contagions du scandale n'en ont pour les perdre. Aphrosine, dans un discours où l'admiration se mêlait au désappointement, avouait elle-même sa défaite à Quintilianus : « Je ne sais, lui « disait-elle, quelle fille tu as mise entre mes mains, il serait « plus aisé d'amollir le plus dur rocher, de donner au fer la « mollesse du plomb, que de faire fléchir la détermination de « cette Chrétienne; pendant trente jours mes filles et moi nous « nous sommes succédé auprès d'elle sans relâche et nous « n'avons rien obtenu; je lui ai offert, si elle consentait à devenir « ton épouse, les pierreries les plus précieuses, les plus riches « parures, des vêtements tout tissus d'or, je lui ai promis de « splendides palais, des familles d'esclaves, des serviteurs, des « plaisirs. De toutes ces choses que nous aimons tant et que « nous regardons comme le suprême bonheur, elle n'en fait pas « plus de cas que de la boue que l'on foule aux pieds. »

Tout ce récit est un exemple admirable de la protection dont Dieu couvre les âmes vraiment chrétiennes, de la force supérieure qu'il leur communique au milieu des tentations les plus redoutables, lorsqu'elles recourent à lui avec confiance et qu'elles savent se sevrer généreusement des fausses douceurs des créatures. Comme il l'a prédit lui-même, elles marcheront au milieu des serpents et des aspics, sans que ceux-ci les atteignent de leurs morsures ; lancées au milieu des occasions où elles ne se seront pas jetées elles-mêmes, et qu'elles auraient voulu fuir, elles en sortiront plus inviolables et plus pures. Le monde viendrait à elles avec tous ses enivrements, l'enfer environné de toutes ses menaces et de toutes ses terreurs, à moins qu'elles ne se désarment, par leur propre volonté, de l'amour de Jésus-Christ leur armure et leur bouclier, la victoire leur est assurée.

Dieu s'est servi d'Agathe pour démontrer irréfutablement la vérité du christianisme, il va se servir d'Agathe afin de faire ressortir par sa mort la grâce triomphante de la virginité.

Le martyre de Ste Agathe fut un martyre mémorable entre tous les autres, non seulement parce que celle qui le subit était d'un âge tendre et d'un sexe faible et délicat ; mais, parce qu'elle eut à lutter d'abord contre les sophismes et les raisonnements

astucieux de son persécuteur ; secondement, parce qu'elle fut soumise à tous les raffinements de la cruauté ; troisièmement, parce que sa mort fut signalée par des apparitions et par les miracles les plus surprenants.

D'abord, Quintilianus qui s'estimait grand philosophe, se persuade dans sa suffisance superbe qu'il va ébranler d'un seul coup toutes les convictions de la sainte par ses vains et grossiers arguments. « Adore nos Dieux, lui dit-il, ne vois-tu pas que ce « sont des Dieux puissants, puisqu'ils nous font riches et heureux, « et à ce titre ne méritent-ils pas plus que le tien d'être adorés. » A cette interpellation insensée, Agathe répond avec un sourire de dérision : « Tes Dieux dignes d'être honorés....., qu'alors ta « femme ressemble à Vénus et toi à ton Dieu Jupiter. » Le sarcasme était sanglant, l'argument direct et personnel, et le proconsul païen n'était pas de taille à le refuter. Sa seule réponse fut d'ordonner que l'on souffletât violemment la vierge intrépide ; mais Agathe avait l'Esprit-Saint dans son cœur, et suivant la promesse de l'Evangile, le divin Esprit mettait sur ses lèvres des paroles auxquelles ses ennemis ne pouvaient résister, elle reprend sans s'émouvoir : « Ta colère me justifie, si tu regardes Vénus « et Jupiter comme de vrais Dieux, tu dois m'applaudir de t'avoir « souhaité de leur ressembler, si au contraire tu as leur ressem- « blance en horreur, tu confesses avec moi qu'ils ne sont pas de « vrais Dieux. » C'en était assez, chaque parole de la sainte ajoutait à la confusion du juge païen, chacun de ses traits ironiques l'atteignait au vif comme s'il eût reçu l'empreinte d'un fer brûlant.

Chose étrange ! on eût dit que les rôles étaient intervertis ; que c'était Agathe qui était la condamnatrice, tandis que Quintilianus se tordant de rage, devenait l'accusé et le vaincu.

Ainsi, le martyre de notre sainte fut mémorable par la sagesse et l'éloquence divine qu'elle fit éclater, il le fut par les raffinements de cruauté auxquels elle fut soumise.

Le tyran déconcerté, maudissant mille fois cette chasteté de la sainte, qu'il considérait comme la cause de son impuissance et de sa honte, est tout à coup inspiré par cette plénitude de haine que seul l'enfer peut verser dans le cœur d'un homme mortel ; il imagine un supplice qui, en faisant souffrir à Agathe les douleurs les plus violentes, blessera à la fois autant que possible, sa pureté et sa modestie virginale.

Il ordonne à ses bourreaux de lui saisir les mamelles et de les arracher de sa poitrine avec des tenailles de fer. A cette cruelle opération la sainte sent son être frémir, moins par suite de la souffrance qu'elle endure, qu'à cause de l'attentat et de l'outrage fait à son honneur. Son front se colore d'une vive rougeur, mais

reprenant ses sens et sa fermeté, elle s'écrie avec l'accent d'une indignation et d'un mépris indicible : « Impie et cruel tyran, tu « ne rougis pas de faire mutiler en moi le sein virginal, qui avec « le souvenir de ta mère, devrait te rappeler ce sein où toi-même « as puisé autrefois la nourriture et la vie. Mais, va, au dedans « de mon âme je possède d'autres mamelles spirituelles que tes « tenailles et ton glaive n'atteindront pas; j'y puise à chaque heure « comme à une source intarissable le lait de la vie divine, que me « dispense le Christ devenu mon époux.

Dieu qui voulait rendre le martyre de la sainte plus éclatant, ne permit pas qu'en ce jour le persécuteur achevât son œuvre de scélératesse et de mort. Peut-être aussi Quintilianus voulut-il méditer à loisir les nouveaux raffinements auxquels il pourrait la soumettre, avant de lui infliger le coup suprême..... il donne ordre de la ramener dans sa prison.

Il faut se figurer ce qu'étaient alors les prisons romaines. Elles consistaient en une sorte de puits, dont la profondeur excédait souvent cent et deux cents mètres, elles étaient taillées dans le roc, et n'avaient pour muraille qu'un granit abrupte, où suintait l'humidité, sans aucun appareil de ventilation et sans fissure pour laisser pénétrer l'air et le soleil : un faible rayon de jour y parvenait à peine par une étroite ouverture placée à fleur de sol, et souvent à une hauteur incommensurable, au dessus de la tête des malheureux captifs. Les plaies de ceux-ci étaient laissées sans pansement ; ils n'avaient pas de lit pour s'étendre, pas de siège pour s'asseoir, et ils n'avaient pour reposer leurs corps endoloris que le sol froid et malsain où l'on avait coutume d'étendre des pots cassés et où erraient des reptiles hideux et gluants. — Mais Dieu qui fait surabonder les consolations en raison des tribulations, n'abandonna pas la vierge dans cette détresse extrême. Tout à coup une vive lumière resplendit dans la sombre prison d'Agathe, et la sainte voit debout devant elle un majestueux vieillard, précédé d'un enfant portant un flambeau : « Je suis « chrétien comme toi, dit le vieillard, et je viens pour te guérir » — « Je te rends grâces, seigneur et père, reprend la sainte, d'avoir « daigné étendre jusqu'à moi ta sollicitude ; mais sache-le, ma « chair et mes sens sont voués à Jésus-Christ, qui est mon médecin « et mon remède, et jamais médicament fait de mains d'hommes « ne touchera mon corps. » Le vieillard dit alors : « je suis « l'apôtre S. Pierre, c'est Jésus-Christ qui m'envoit ; en son nom « soit guérie ; » disant ces mots le vieillard disparaît, mais laissant Agathe pleine de vigueur et de vie ; son sein avait comme germé de nouveau et sa chair immaculée n'avait conservé aucune de ses blessures. Les gardes à la vérité n'avaient pas été témoins de l'apparition de l'Apôtre, mais leurs yeux avaient été éblouis par

la lumière surnaturelle et merveilleuse. Ils offrirent à leur captive de la laisser s'évader, mais jamais Agathe ne voulut y consentir.

Le lendemain, elle comparaît de nouveau au tribunal du proconsul. Comment vous décrire la stupeur de celui-ci en voyant sa victime en pleine possession de sa santé, rayonnante d'éclat, renouvelée par la grâce merveilleuse qu'elle avait reçue. Mais n'allez pas croire que le malheureux proconsul obstiné dans le mal aille rendre gloire à Dieu et qu'il ouvre enfin ses yeux à la vérité. L'homme qui s'est livré une fois à Satan, tombe dans une cécité intellectuelle, qui le rend inaccessible à toute bonne inspiration et à toute lumière. Voilà ce misérable Quintilianus qui s'acharne sur la sainte avec plus de violence, comme si dans sa personne il eût voulu prendre en quelque sorte Dieu à partie ; il fait semer sur le sol des pointes de fer et des charbons ardents, et pendant un temps considérable il la fait rouler sur ce lit affreux. Il aurait sans doute continué cette exécution barbare jusqu'à ce que la sainte eût rendu son dernier soupir... Le Ciel jugea qu'Agathe avait payé d'une assez haut prix la couronne incorruptible qu'il destinait à son front virginal.

En ce moment la ville de Catane est agitée par un horrible tremblement, les maisons s'écroulent, les habitants saisis de terreur, se ruent comme les flots de la mer aux abords du tribunal, ils crient à l'envi : « C'est Quintilianus qui nous perd, c'est le Dieu « des chrétiens qui se venge. »

Agathe rentre dans sa prison; mais déjà sa belle âme était comme détachée des liens de son corps; elle avait comme perdu le sentiment de ce qui se passait sur la terre; les horizons de l'éternité s'entr'ouvraient sous ses yeux; dans le lointain, ses oreilles étaient charmées d'une harmonie céléste et elle entendait des voix d'anges mêlées à celle de l'époux, qui lui disaient: « Viens recevoir la couronne..... cette fois l'heure du repos est venue. » La sainte, ravie, le visage transfiguré, s'écrie encore : « Oui, il est temps, il est temps ô père, je pars, recueillez-moi dans le sein de votre miséricorde. » Ce furent ses dernières paroles : son cœur se brisa moins par l'effet de ses chairs déchirées et du mutilement de ses membres, que sous les étreintes de l'amour divin dont elle était enflammée. Son âme avait pris son vol; cette fois, elle s'était élancée pour toujours au sein des éternels embrassements.

Quelle prédication que cette mort! Quel spectacle ravissant pour la terre et le ciel! Toute la ville de Catane, quoique en partie païenne, en ressentit les parfums et fut remplie d'admiration. — La sépulture d'Agathe fut une marche triomphale. Les juifs aussi bien que les gentils partageaient la vénération des

chrétiens pour les restes sacrés de sainte Agathe, et s'unissaient pour honorer sa mémoire.

Le ciel pourtant n'était pas à bout de prodiges. Pendant qu'on ensevelissait le corps de la sainte avec le plus grand soin, qu'on l'oignait avec des aromates et qu'on l'enveloppait de bandelettes de prix, on voit tout à coup apparaître auprès de la tombe un jeune homme, orné de vêtements magnifiques, ayant à sa suite un cortège d'enfants resplendissants de beauté, il s'avance près du corps de la vierge..... Ce jeune homme place près de sa tête une tablette de marbre, sur laquelle étaient inscrits ces mots : « *Ame sainte, honneur volontaire à Dieu, délivrance de la patrie.* » Ce beau jeune homme disparaît aussitôt, personne ne le connaissait; on ne le revit jamais plus en Sicile, et toutes les circonstances donnent lieu de conjecturer qu'il n'était autre que l'ange gardien de la vierge, descendu du ciel pour lui décerner cette louange et ce suprême hommage. — Quant aux bourreaux d'Agathe, ils eurent le sort des persécuteurs : ils furent frappés d'un châtiment, où la main de Dieu éclata visiblement et les peuples en furent pénétrés d'épouvante. — Quintilianus, avons-nous dit, chargé des richesses enlevées à la sainte, était enfin poursuivi par les clameurs et les malédictions de toute la ville... La justice divine le suivait dans sa course... On eut dit, qu'assise en croupe sur son coursier, elle le pressait d'une étreinte, à laquelle aucune puissance ne pouvait le soustraire. Au moment où il traversait un fleuve dans une barque, sur laquelle il avait fait placer ses deux chevaux, l'un des chevaux le mordit à l'épaule, l'autre d'un coup de pied le précipita dans l'eau, il s'y noya, et l'on ne put retrouver son corps.

De cette histoire de notre sainte, il y a un grand enseignement à tirer. — L'esprit saint a dit : *Extrema gaudii luctus occupat*[1]. Les plaisirs du monde se convertissent tôt ou tard en affliction et en deuil, et le terme auquel aboutissent nos joies mondaines, c'est la détresse et la mort. — Celui qui sème, dans les vaines espérances du siècle présent, ne recueillera que la malédiction et la ruine; celui qui sème dans la foi de la vie éternelle, recueillera de plus avec la couronne suprême, le surcroit rémunérateur des biens d'ici-bas.

Il y a peu de semaines, une effroyable catastrophe nous a donné une preuve saisissante de cette affirmation de l'Evangile. C'était le 8 septembre dernier, jour où l'Eglise honore la Conception de la Vierge immaculée. Au sein de la capitale de l'Autriche, une partie de la population de cette vaste cité, oublieuse des choses surnaturelles, au lieu de se grouper au pied des autels,

1. Prov., XIV, 13.

courait au théâtre assister à des représentations corruptrices. Au lieu d'honorer la Vierge céleste et pure, elle trouvait préférable de jouer et de se divertir avec le serpent infernal que Marie était venue écraser. — Hommes aveugles et insensés..... ils étaient à mille lieues de songer que la justice de Dieu, terrible messagère, veillait à la porte de ce temple du plaisir et qu'un affreux sinistre allait succéder aux harmonies et aux chants [1].

Soudain, avec la rapidité de la tempête, des tourbillons de flammes s'élancent de la scène où figuraient déjà les acteurs costumés ; au bout de quelques instants tout le corps de l'édifice n'est plus qu'un brasier..... Le toit s'effondre, une immense chaudière de chair humaine fait entendre ses affreux crépitements et répand ses nauséabondes exhalaisons sur la ville consternée. — Les corps écrasés ou à demi brûlés sont portés en leurs toilettes élégantes à l'hôpital des pauvres, qui en reçoit près de trois cents... quant aux autres, ils étaient dans un si affreux pêle-mêle, tellement mélangés aux débris du théâtre, qu'ils étaient devenus méconnaissables ; l'on ne put en retirer que des lambeaux épars et des restes carbonisés. — Un journaliste témoin de ce fait, s'écriait : c'est une réduction de l'enfer. — Oui, mais c'était surtout l'image de la transformation future de tant de plaisirs mondains, que nous prétendons innocenter en les masquant sous les dehors d'une culture brillante, et d'une grâce exquise et raffinée.

Cet exemple témoigne que la mort multiplie ses filets sous les pas des pécheurs, et que tous nos grands désastres ont pour cause unique la violation des commandements de Dieu. — Au moment où le théâtre de Vienne devenait la proie de l'incendie, le Pape captif élevait quatre saints sur les autels et les donnait au monde pour protecteurs [2]. Toute l'histoire en fait foi, et celle de Ste Agathe en est une preuve irréfutable : Les saints sont les anges tutélaires de nos provinces et les gardiens de nos cités.

Nous l'avons dit en commençant, au sein des vertes prairies où est construite l'élégante et gracieuse Catane, se dresse une montagne appelée l'Etna... Montagne sombre et dénudée, dont les flancs rocailleux et calcinés sont couverts de débris métalliques et de laves durcies. La cime de l'Etna au lieu de se couronner par une plaine unie, aboutit à un abîme et à un ténébreux cratère d'où, à certaines époques, grondent de sourds et terribles mugissements, qui semblent faire croire ou que les entrailles de

1. Incendie dû théâtre de Vienne en Autriche, 8 décembre 1881. Plus de dix-huit cents personnes y périrent.

2. Le 8 décembre 1881, le pape Léon XIII élevait aux honneurs de la canonisation les bienheureux Benoît Labre, Laurent de Brindes, Jean-Baptiste Rossi, Claire de Montefalco.

la montagne sont livrées à d'horribles convulsions ou que les démons s'y débattent dans une lutte féroce et acharnée. — L'Etna est un avertissement de la Providence. — Il est comme le glaive de Dieu suspendu au dessus de la voluptueuse Catane, afin de faire naître en elle le remords, de lui inspirer une terreur salutaire au milieu de ses plaisirs et de la garantir d'une funeste et trompeuse sécurité. — Or en l'an 1536, Catane infidèle à Dieu et livrée à tous les déréglements de ses vices, avait mis en oubli le châtiment et les menaces de la justice..... Tout à coup la terre est agitée par un affreux tremblement, le cratère ouvre sa bouche béante et embrasée, la flamme et les laves qu'il vomit avec furie se répandent au loin comme un torrent de feu. Des milliers d'habitants périssent dévorés par l'incendie, et des villages entiers disparaissent ensevelis sous des monceaux de cendres ou par le métal en fusion. Catane se ressouvient alors de la Sainte. Le tombeau de celle-ci est aussitôt assiégé par la foule épouvantée et repentante. L'Evêque promène le voile de Ste Agathe à travers les places publiques et les rues, et au moment même le fleuve embrasé s'arrête et se refroidit instantanément. — Le même prodige se renouvela plus tard à chacune des éruptions de l'Etna. Le frêle voile d'Agathe est devenu une barrière infranchissable à toutes les tempêtes de feu, il est le plus précieux trésor de la Sicile et lui sert à conjurer tous les périls.

Concluons de ce discours que le plus précieux des talismans, le remède et l'antidote assuré pour nous garantir des accidents tragiques, combattre les fléaux meurtriers, les orages et les foudres du ciel, neutraliser l'action de germes empoisonnés qui occasionnent des maladies, empoisonnent et tuent dans leurs germes nos vignes et nos moissons, c'est l'assistance et l'invocation de nos Saints.

Ainsi voilà un simple voile, un fragile tissu qui pendant des siècles a valu à la Sicile une prospérité sans rivale, qui a mis en déroute les hordes des Sarrasins, qui a assuré ses frontières plus efficacement que les citadelles et toutes les armées.

Habitants de Rumilly[1], vous ne possédez pas cette relique

1. Rumilly, petite ville de Savoie, à quinze kilomètres d'Annecy et à trente de Genève, est une ville épique et légendaire. Elle soutint un siège mémorable contre les armées de Louis XIII. Ses nobles et ses bourgeois étaient réputés des *Léaux et des Preux*. — Rumilly, située dans un site enchanteur, sur les rives du Chéran et du Fier, possède un sanctuaire renommé de la Sainte Vierge, Notre-Dame de l'Aumône, où se sont opérés et où s'opèrent encore de nombreux miracles. — Les habitants de cette ville ont gardé leur esprit patriotique et leurs traditions chevaleresques ; on retrouve parmi eux la verve gauloise et le sel de nos bons aïeux. Autrefois les échevins de Rumilly délivraient des patentes d'aggrégation, et le titre de bourgeois de cette ville était estimé à l'égal de deux quartiers de noblesse..... Rumilly est de toutes les villes de la Savoie, celle qui a le mieux conservé son cachet d'originalité et le culte de ses souvenirs glorieux.

insigne, mais vous avez choisi Agathe pour votre patronne ; le voile après tout n'est qu'un signe et un emblème, il est l'emblème et le casque de la virginité, le signe et la parure d'une incorruptible fleur; le voile, c'est la modestie, la chasteté et la continence, l'armure de la confiance en Dieu et d'une foi inébranlable. En vous parant intérieurement de ces vertus, vous mériterez, comme la Sicile, les faveurs et la protection de Ste Agathe ; vous obtiendrez la grâce d'amortir dans vos cœurs le feu et l'incendie dévorant de vos passions ; vous apaiserez les flammes plus terribles de la divine justice ; vous attirerez sur vous l'abondance des bénédictions célestes.

Habitants de Rumilly, vous êtes un peuple patriote, et vous aimerez Ste Agathe parce qu'elle fut une grande patriote, elle fera croître votre patrie en renommée et en honneurs. Grâce à elle il y aura encore de sublimes pages à inscrire dans les glorieuses annales de votre cité ; les saints vous récompenseront des hommages que vous leur aurez décernés, en obtenant de Dieu que, tout en restant étroitement attachés à l'Eglise, vous conserviez inviolables l'esprit de vos pères et le noble héritage de leurs traditions de justice, de courage et de loyauté. — Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE[1]

Dûm sumus in corpore, peregrinamur à Domino.

Tant que nous sommes en notre corps, nous voyageons loin du Seigneur.
(II CORINTH., V. 6.)

C'était en 1770, — il y a aujourd'hui 113 ans, — un homme encore jeune, aux traits fins et délicats, à la tenue modeste, vêtu d'habits pauvres et grossiers, faisait son entrée dans le faubourg Maché [2]. Il venait de loin et il dut s'arrêter un temps assez long dans la vieille église de cette paroisse, édifice aux murailles épaisses, enceinte basse et étroite, adossée à un des angles du presbytère actuel, dont on aperçoit encore quelques pierres échappées au marteau démolisseur.

Ce quartier aujourd'hui si paisible de Maché, présentait alors une physionomie vivante et animée. La grande route au sud n'avait pas été construite ; le faubourg était séparé de la ville par des fossés et des remparts ; on n'y pénétrait que par des ponts levis, et seulement le jour, quand les herses étaient abaissées.

Maché était la grande artère de communication entre la ville et les communes avoisinantes, la voie que suivaient les voyageurs allant de France en Italie. C'est dans la rue principale de ce faubourg que passaient les malles-postes, les courriers des Princes, et ces pavés tranquilles, battus par les pieds des chevaux, ont retenti sous le pas de Napoléon et de ses vaillantes armées.

Au bas de ce faubourg, en deçà des fortifications, il y avait un hospice fondé au XVe siècle par un pieux marchand pelletier, nommé Jean Du Rhône. Il était destiné à recevoir les pélerins et

1. Prononcé le jour de la bénédiction de sa statue, le 20 mai 1883, dans l'église de Maché (Chambéry) par le chanoine Arminjon.

2. Maché est un quartier commercial et très vivant de la ville de Chambéry. Avant la grande révolution, Chambéry était entouré de murs et de fossés. Le quartier Maché était situé en dehors des fortifications, c'est pourquoi il a conservé le nom de faubourg. Le curé de ce faubourg, dont la paroisse est sous le vocable de S. Pierre, est un homme d'une distinction éminente, il a restauré son église, fondé des œuvres qui ont rendu sa paroisse une des plus florissantes de la ville. Peintre d'un talent incontestable, il a fait des tableaux d'une perfection finie. Secrétaire de l'Académie des Belles Lettres et des Sciences de Savoie, il a écrit plusieurs ouvrages sur les traditions historiques, les mœurs et les habitudes, la topographie et la constitution géologiques de diverses provinces de Savoie. C'est lui qui, avec le concours d'un membre éminent de la famille de Boigne, a fondé et mis en honneur la dévotion de Benoit Labre dans l'église de Saint-Pierre de Maché.

les pauvres de passage. Il était situé à l'extrémité de la rue du Collège, qui du côté ouest, fait angle avec la rue Sainte-Barbe.

C'est dans ce lieu que Benoît Labre séjourna quelque temps en 1770 et qu'il fut reçu de nouveau en 1777. Nous savons avec certitude par des traditions conservées au monastère de la Visitation de notre ville et recueillies avec soin, que Benoît se rendait chaque matin, dès l'aube du jour, à l'église voisine de la Visitation, aujourd'hui chapelle du Lycée; qu'il assistait à toutes les messes qui s'y célébraient, et qu'il prolongeait ses prières et ses adorations une grande partie de la journée.

Sa piété attira bientôt l'attention des sœurs tourières, qui ne se méprirent pas sur les apparences et discernèrent de suite, dans ce pauvre, un homme merveilleux, versé dans les voies de Dieu et parvenu à un degré de sainteté extraordinaire et consommée. Les religieuses de chœur de la Visitation le mandèrent au parloir, où elles avaient réuni leurs pensionnaires. Elles furent singulièrement édifiées de ses discours; elles gardèrent un vivant souvenir de son passage et transmirent religieusement à celles qui leur succédèrent, les vives impressions qu'elles avaient ressenties au spectacle de ses exemples et sous le charme surhumain de ses entretiens.

L'hospice des pèlerins où logeait Benoît Labre était une dépendance de l'église de Saint-Pierre de Maché. En mémoire du glorieux passage de notre saint et des traces de sanctification qu'a laissées sa présence bénie, le pasteur de cette paroisse a conçu et préparé la cérémonie qui nous rassemble. Il a voulu que son église fût la première de la ville de Chambéry, où se feraient entendre les louanges de Benoît Labre.

Le vénéré pontife de ce diocèse, uni au saint par les liens de la patrie et de la parenté, s'est fait un honneur et une joie de s'associer à la grande fête de ce faubourg, et de bénir lui-même cette statue destinée à témoigner que Benoît Labre va devenir dès aujourd'hui le second patron de cette paroisse, et qu'entrelaçant ses mains à celles de Saint Pierre, il les étendra désormais pour couvrir tous les fidèles de cette église de sa puissante et glorieuse protection [1].

Benoît Labre apparut à la fin du XVIIIe siècle. Il fut le contemporain de Voltaire. Il plut à la Providence de le susciter dans un siècle dissolu et superbe, où l'on tournait l'Evangile en dérision, et où la volupté triomphante, entourée d'honneurs divins, allait

[1]. Mgr Leuillieux, archevêque de Chambéry, est allié à la famille Labre, et descend, par sa mère, d'un des frères de notre saint. — Une famille de résidence à Chambéry est aussi alliée à saint Benoît Labre. La bisaïeule de Mme Drouard de Lezey, belle-mère de de M. Gimelle, président à la cour de Chambéry, révoqué par la loi d'août 1882 sur la magistrature, était une Grandsire, comme la mère de saint Benoît Labre.

bientôt supplanter le Christ sur ces mêmes autels où, depuis quinze siècles, la France l'avait adoré. Benoît Labre fut le *rival retourné* du coryphée de Fernex. Par sa vie étrange, ses pénitences inouïes, il restaura l'image du divin Crucifié, que l'impiété et une philosophie athée, jointes aux scandales éhontés donnés par les classes lettrées et par la Cour, s'étudiaient à couvrir de boue et de sang.

Benoît Labre manifesta dans sa personne Jésus-Christ crucifié. Par les réparations sublimes du sacrifice, il fit apparaître sa divine physionomie dans tout l'idéal de son ineffable beauté.—Par ses haillons et ses mortifications, il a été un des libérateurs de la France livrée aux passions impies et anarchiques, et, par les exemples de son humilité et de son détachement, il a concouru, plus que les empereurs et les hommes d'Etat à faire renaître la patrie de sa corruption et de ses cendres, à fermer le gouffre béant de la Révolution.

Benoît Labre a apaisé le courroux du Ciel, il a été une protestation vivante contre le cynisme public des voluptés et contre l'audace du blasphème, qui s'élevait alors à la hauteur d'une doctrine officielle et d'une institution patriotique et nationale.

Par ses souffrances, il a expié ces monstrueuses licences et cette fièvre de plaisir qui semblaient être la religion du jour, et dont les exemples, partant de la Cour, étendaient leur contagion dans les rangs du peuple et dans toutes les classes inférieures.

Par sa pauvreté, il a protesté contre l'amour des richesses, contre les atteintes qui allaient être faites au droit de propriété par la confiscation légale des biens du clergé et de la noblesse.

Par son humilité profonde, il nous a signalé le remède destiné à guérir cette fureur de places, d'avancement et de positions lucratives ou honorifiques, qui est encore la grande plaie de nos jours, mais qui ne se manifesta jamais avec plus d'insolence et de frénésie qu'à l'époque de la grande Révolution.

Afin de faire ressortir ces salutaires vérités nous considérerons Benoît Labre dans sa jeunesse et dans sa période de préparation; nous le considérerons dans sa vie errante, enfin dans ses dernières années, dans la période de sa mort et de sa glorification.

I. — Benoît-Joseph Labre naquit, le 12 mars 1748, sous le règne de Louis XV et sous le pontificat de Benoît XIV, au village d'Amettes, gracieuse bourgade de Picardie, sur les confins de Saint-Omer, alors du diocèse de Boulogne, aujourd'hui faisant partie du diocèse d'Arras. — Il était l'aîné de 15 enfants. Sa famille tenait le milieu entre la classe bourgeoise et la classe rurale. Ses parents, d'une fortune modeste, s'étaient vus obligés, pour subvenir à l'entretien et à l'éducation d'une famille nom-

breuse, de recourir au négoce. Ils tenaient à Amettes un magasin de mercerie et possédaient en outre un petit patrimoine qu'ils cultivaient de leurs propres mains. La famille Labre, suivant l'expression consacrée à cette époque, était réellement une famille *sacerdotale* en ce sens qu'une multitude de prêtres n'avaient cessé de sortir de son sein durant une longue série de générations.

Deux oncles de notre saint exerçaient le ministère curial dans des paroisses voisines d'Amettes. Parmi les frères de Benoît-Joseph, plusieurs eurent l'honneur d'être élevés aux ordres sacrés, ils confessèrent intrépidement leur foi pendant la terreur révolutionnaire, et ceux d'entre eux qui restèrent à l'état laïc signalèrent leur courage à la même époque en donnant asile aux prêtres exilés et proscrits.

Le clergé français, dans les années qui précédèrent la grande révolution, était un clergé modèle, jaloux observateur de la discipline régulière et fidèlement attaché à ses devoirs sacrés. Peut-être, dans les grandes villes, pouvait-on lui reprocher une tenue et un extérieur trop excessivement corrects, un certain ton empesé, des scrupules d'étiquette et de formes, un je ne sais quoi d'étroit, qui se ressentait de la raideur jansénienne et du pédantisme gallican.

Mais, dans les campagnes, les prêtres étaient bons, ouverts, avenants. Un grand nombre, sous un extérieur simple et un peu rustique, cachaient une science profonde du droit et de la théologie. Il n'était point rare, parmi ces humbles curés de campagne, de trouver des hommes experts dans les voies de Dieu, et maîtres consommés dans l'art de la direction.

Tel fut un des oncles de notre saint, curé d'Erin, village situé à cinq ou six lieues d'Amettes, à la direction duquel Benoît-Joseph fut confié dès l'âge de sept ans. Instruit par ce maître habile, il s'élança à vol d'aigle sur le chemin de toutes les perfections.

Benoît-Joseph avait reçu du Ciel une nature aimable. A une innocence angélique, à un esprit de soumission sans bornes, il unissait une grâce et une délicatesse exquise. Il n'y avait rien de pénétrant et de suave comme sa parole et le ton de sa voix. Son regard limpide était l'image de la pureté et de la noblesse de son âme. Son sourire, la distinction précoce de ses manières, semblaient un miroir où se réflétait sa bienveillance et une charité incomparable.

Mais les vertus qui paraissaient prédominer en lui étaient l'humilité, la mortification et un tendre amour pour les pauvres.— Encore enfant, il s'exerçait à la rigueur du jeûne. Dans ses repas, il recourait sans qu'on s'en aperçût à mille industries pour

s'abstenir des mets trop délicats. Tantôt il se privait du nécessaire pour le porter à une pauvre femme, ou bien il passait à un malheureux par les barreaux de sa fenêtre une portion de sa nourriture. On le surprit maintes fois la nuit dormant sur le plancher, ayant pour oreiller des pierres ou des fagots de bois

Il avait un zèle admirable pour l'honneur de la maison de Dieu. Les récréations qu'il affectionnait le plus étaient celles que lui procurait son oncle, en l'employant aux soins de l'église, au décor et à l'ornementation des autels. Nous ne dirons pas avec quel esprit de foi, ni avec quelle ferveur et quelle onction il fit sa première communion ; ce grand acte de sa vie laissa des traces indélébiles dans son cœur, et depuis il devint le courtisan assidu du divin solitaire des Tabernacles.

Une fonction dont il s'était arrogé le monopole, était celle de servir toutes les messes qui se célébraient dans la paroisse de son oncle. Quand ses petits camarades, espiègles et mutins, voulaient lui causer du déplaisir, et comme on dit lui jouer un *mauvais tour*, ils ne connaissaient pas de moyen plus assuré que de le prévenir à l'église et de le supplanter dans son office de servant.

Benoît-Joseph était pour la paroisse d'Erin, une bénédiction et un trésor. Le zèle ardent qui l'enflammait, semblait aux yeux de tous le présage d'une vocation sacerdotale. Quand les enfants de son âge se montraient inconsidérés et peu dociles, il les réprimandait sans crainte; il leur disait par exemple : « Vous mentez, vous tenez tel vilain propos... Et vous ne songez pas que Dieu vous voit. » — Quand il se trouvait avec des personnes d'un âge plus avancé, il avait un art merveilleux pour arrêter les sots discours, mettre un frein à tout ce qui pouvait blesser la charité et la modestie. Il étendait ainsi sa vigilance sur tout le bourg, et la princesse de Croye, dame du lieu, comme on disait alors, le désignait en l'appelant son *petit curé*.

Les pauvres affluaient à la porte du presbytère d'Erin. Le saint oncle de Benoît se refusait, pour les assister, jusqu'au nécessaire, mais les servantes de curé sont souvent peu *accommodantes ;* elles n'endurent pas volontiers les hôtes vexants et importuns qui déconcertent leurs plans de surveillance et d'économie, elles les éconduisent aisément. — Le cas était rare à Erin, mais lorsqu'il se présentait, Benoît criait aux pauvres : « Venez toujours, moi, je vous donnerai bien quelque chose. » Il se faisait ainsi l'avocat de tous ces misérables ; et, chaque fois que ceux-ci étaient rebutés ou mal servis, ils avaient coutume de dire : « Ah ! le neveu du curé n'y est donc pas. »

Tout d'abord, Benoît-Joseph excellait dans les études littéraires et la traduction des auteurs classiques ; mais bientôt, il cessa

d'y prendre goût. Son esprit si vif et pénétrant semblait émoussé et éteint pour tout ce qui avait trait à la philosophie et aux sciences profanes. Ses compositions étaient au dessous du médiocre, et son oncle remarquait avec surprise que, malgré tous ses efforts, il ne faisait plus aucun progrès.

Par contre, il avait un attrait irrésistible pour tous les livres ascétiques. Les Œuvres du Père Le Jeune étaient sa nourriture favorite, il les savourait avec délices, lisait et relisait son sermon sur l'*Enfer et le petit nombre des Elus*. Ces considérations austères le remplissaient de la crainte des jugements de Dieu, et il se sentait excité à des pénitences extrêmes afin d'échapper à ces flammes redoutables dont la seule pensée le glaçait d'épouvante. Il disait un jour : « Quand il ne devrait y avoir qu'une seule âme damnée, ne devrions-nous pas craindre d'être celle-là ? »

Tout à coup uue épidémie éclate à Erin. A l'instar du bon pasteur, le saint curé prodigue sa vie, parcourt une à une toutes les maisons infectées; le jour et la nuit il est au chevet des mourants. Benoît-Joseph sollicite la grâce d'être son auxiliaire, il le précède auprès des malades, les console, les encourage et les prépare à recevoir les sacrements. — Bientôt le digne curé succombe à la contagion, martyr de son dévouement. Benoît, le cœur brisé, ne déserte pas son poste, et, jusqu'à la cessation du fléau, il continue auprès des pauvres habitants d'Erin le ministère de sacrifice et de charité qu'il s'était gratuitement imposé.

Son premier oncle mort, les parents de Benoît l'envoient auprès d'un second oncle maternel chargé de desservir, dans un village appelé Courteville, une paroisse de simple titre vicarial. Ce poste était infime, avait des revenus modestes, mais les exemples de sainteté du vicaire de Courteville rayonnaient dans les pays d'alentour; et, comme il s'appelait Vincent, les peuples aimaient à le comparer à son glorieux patron, et ils le désignaient en l'appelant le *nouveau S. Vincent.*

Il eût été difficile de rencontrer un homme plus austère et plus rigide, un amant plus passionné de la Croix que le *nouveau S. Vincent.* Sa vie dans son presbytère égalait en austérité celle des ascètes de la Thébaïde. Perdu au milieu des bois et des champs dans un village ignoré de Picardie, on l'eut pris pour une sorte de Siméon Stylite. Sa cellule n'avait ni plancher, ni pavé; mais pour suppléer aux bancs qui manquaient, il avait pratiqué un grand trou dans la muraille et les rebords de ce trou servaient de siège et de lieu de repos au nouveau S. Vincent et à Benoît.

Le vicaire de Courteville préparait lui-même ses repas, qui consistaient en une soupe et des légumes les jours ordinaires de la semaine, et il se passait le luxe d'un peu de viande le dimanche et les fêtes seulement.

Quand les deux hôtes étaient à table, il arrivait parfois au vicaire de réfléchir, et, s'adressant à son neveu, il lui disait joyeusement : « Mon neveu, nous sommes deux *robustes gaillards* qui avons de la santé, un morceau de pain peut nous suffire. Il y a, dans le village, des pauvres qui ont besoin d'une meilleure nourriture ; va la leur porter. »

Ce genre de vie faisait les délices de Benoît-Joseph ; ses vertus et ses goûts se trouvaient en parfaite conformité avec ceux de son oncle. Mais son séjour à Courteville, n'ayant d'autre but que son éducation, devait être par le fait intérimaire ; et, forcément, Benoît était appelé à une vocation fixe où il aurait à remplir des devoirs précis et déterminés.

Il hésita longtemps, retenu d'une part par le respect et la crainte de ses parents, dont la volonté arrêtée était qu'il devînt prêtre, et fût comme ses oncles attaché au service d'une paroisse. D'autre part, il avait l'intime persuasion qu'il serait le plus infidèle des hommes, si, entre les divers ordres monastiques, il ne choisissait le plus austère et le plus rigoureux. — Il était dans les desseins de la Providence de ne pas lui découvrir de suite le secret de sa vocation, de le conduire dans la voie où elle voulait qu'il entrât, progressivement et comme d'étape en étape, afin de le former ainsi à la pratique du détachement, en l'humiliant par des tentatives infructueuses et en le faisant passer par une série de cruelles déceptions.

Benoît va d'abord à la Trappe. Il s'y rend à pied, au cœur de l'hiver, par des chemins boueux et défoncés. Il n'avait que vingt ans ; les Trappistes refusent de le recevoir, à cause de son jeune âge, et lui imposent un délai de quatre ans. — Il se rend ensuite chez les Chartreux de Notre-Dame de Neuville près Montreuil. Cette fois, il se croyait bien au port : tout le ravissait, le silence, les jeûnes, la longue assistance aux offices, les heures passées dans la contemplation. — Tout à coup il se sent comme enseveli dans les ténèbres ; son âme naguère si sereine est rongée par des scrupules et des anxiétés ; ses tortures intérieures deviennent si intolérables qu'il se voit obligé, malgré lui, d'abandonner cette oasis vers laquelle il avait si impatiemment soupiré.

Même phénomène se produit chez les Cisterciens de l'abbaye de Sept-Fonts près Moulins, où il se rend en 1769, après un intervalle de quelques mois. De nouveaux troubles intérieurs le ressaisis[illegible] en vain cherche-t-il à les dominer, ses angoisses redouble[illegible] elles deviennent si intenses qu'il est atteint d'une fièvre vio[illegible]te, réduit à habiter l'infirmerie. Les médecins et les supérieurs jugent sa santé profondément altérée.

Le P. abbé lui dit alors que la volonté de Dieu sur lui est indubitable et qu'il n'est point appelé à l'état monastique.

L'abbaye de Sept-Fonts avait été la dernière ressource de Benoît. Affaibli, malade, il joint les mains, élève les yeux vers le ciel, et pour toute réponse, s'écrie : « *Fiat voluntas tua.* » Que votre volonté soit faite !

Le voilà donc ce jeune homme de vingt-deux ans, exténué par la maladie, sans appui, sans conseil, lancé au milieu d'un monde qu'il abhorre, livré à de mortelles incertitudes, débouté de toutes ses pensées et de tous ses projets. — Retournera-t-il auprès de ses parents ?..... Ah ! il redoute trop les sollicitations de leur tendresse humaine. Il serait traité d'illusionnaire et d'insensé, et ses trois échecs successifs deviendraient un prétexte dont son père et sa mère s'empresseraient de se servir pour l'amener à leurs fins.

Tout à coup, son âme s'apaise. A la tempête succède une lumière pleine de sérénité ; la voix de Dieu a parlé à notre saint. Du reste, à son insu, la divine Providence ne l'a-t-elle pas merveilleusement préparé ? Toutes ces courses sur les grands chemins, ces longs et pénibles voyages faits à pied d'Amettes à la Chartreuse, de la Chartreuse à la Trappe, de la Trappe à Sept-Fonts, toutes ces allées et ces venues, ces marches et contre-marches, ne sont-elles pas comme le noviciat, le prélude et un apprentissage de sa vocation ? Il se dit : je serai le fils de la Providence et l'imitateur du Maître divin, ma vie comme la sienne sera plus pauvre que celle des oiseaux du ciel. J'aurai pour cloître la surface de la terre et pour dôme les voûtes du firmament ; ma grille sera la modestie et la crainte de Dieu ; ma clôture, le silence avec les hommes et un entretien permanent avec le Ciel ; mon vêtement, celui que la Providence donne aux lis des champs ; ma nourriture, celle que chaque jour le Père Eternel a promis à ceux qui le servent..... Je serai errant sur cette terre, où l'homme n'est que de passage et sans habitation permanente ; je serai pauvre, misérable, vagabond, mort et étranger à toute affection, n'ayant que Dieu pour père et les saints anges pour amis.

Telle est, en raccourci, la préparation providentielle de Benoît Labre. Disons quelles ont été ses œuvres, la grandeur et la fécondité de sa mission.

II. — Benoît-Joseph Labre fut mendiant et pèlerin. — Aux yeux du monde, la mendicité est le degré le plus infime de l'échelle sociale ; nos législations et nos codes assimilent le mendiant aux oisifs, aux repris de justice, aux gens déconsidérés et sans aveu. La philosophie païenne, par l'organe de Caton, défendait de secourir le mendiant, parce que l'aumône qui lui est faite, en appauvrissant le riche, offre en outre l'inconvénient d'entretenir la vie du pauvre, d'accroître et de prolonger sa misère.

Et cependant, quel est l'homme qui ne mendie pas?...

Le Fils de Dieu, qui était riche de tous les biens par nature, n'a-t-il pas mendié? — David, tout roi qu'il était, ne s'avouait-il pas un mendiant dont le Seigneur avait soin? [1] Le médecin, l'avocat, le prêtre, ne sont-ils pas obligés de tendre la main et de s'aider des largesses d'autrui afin de subvenir à leur entretien et à leurs nécessités? Qui que nous soyons, princes ou rois, notre condition n'est-elle pas de stationner chaque jour humblement devant les portes de la Majesté divine et d'y demander la charité en disant : « Père, donnez aujourd'hui le pain de la journée.[2] »

Tout homme est aussi pèlerin; de nos jours surtout et depuis l'invention des chemins de fer, notre vie n'est-elle pas devenue une locomotion permanente et une transmigration continue? — Nos routes et nos voies ferrées ne sont-elles pas sillonnées jour et nuit par les pèlerins de la fortune, les pèlerins du plaisir, les pèlerins de l'intrigue et surtout par les pèlerins de la curiosité et de l'ennui? — Il n'y a que les pèlerins du bon Dieu qui deviennent l'exception et que l'on rencontre plus rarement. Autrefois l'état de pèlerin était un état béni et consacré; l'Eglise autorisait les pèlerinages; elles les encourageait en multipliant les sanctuaires insignes et en les enrichissant de ses indulgences et de ses grâces les plus signalées. — Parfois elle les imposait comme un exercice satisfactoire et médicinal, la condition requise pour le salut éternel et le rachat des péchés. En effet, ces saintes et lointaines excursions, faites à pied, sans viatique assuré, dans des conditions de dépendance et d'abandon absolu à la divine Providence, éveillaient dans le chrétien, qui les entreprenait, comme une merveilleuse disposition, une sainte promptitude à rompre tous ses liens, toutes ses attaches pour s'élancer chaque jonr davantage sur les cimes de toutes les perfections.

Les pèlerins, comme les chevaliers et les troubadours, ont été le charme des siècles de foi, la grâce et la poésie des routes solitaires, de nos bourgs et de nos villages écartés. — Il y a

1. Mgr Pie, évêque de Poitiers. — Panégyrique de Benoît Labre.

2. Benoît ne se décida à la vie errante qu'après avoir longtemps consulté Dieu et après de mûres délibérations : « *Per conoscere adunque la volontà del Signore, et per sapere quale stato debbe egli abbraciare, moltiplico le sue fervorose orazioni ed il Signore Iddio volle consolare in qualche parte questo suo servo... ebbe una sensibilissima ispirazione che gli tocco il cuore fortemente, laquale l'indusse, a guisa d'un altro Santo Allessio, di abandonare la Patria, i parenti, le commodità della casa paterna, transferirsi in Italia.* » — (Procès de Béatif., p. 113).

Si S. Benoît ne rentra pas dans sa famille avant de commencer sa vie errante, il ne manqua à aucun des égards dus à ses parents vénérés; il leur écrivit une très longue lettre où éclatent les sentiments de l'affection la plus tendre. — Il leur exprime toute l'étendue de son sacrifice en se séparant d'eux; il leur demande pardon de toutes les peines qu'il peut leur avoir causées; il les prie de lui accorder *leur bénédiction afin que Dieu bénisse ses desseins.*

encore parmi nous des hommes d'un âge avancé, qui se souviennent du spectacle pittoresque offert par ces voyageurs de la charité et de la foi.

Pour l'ordinaire, on les voyait entrer dans les villes, ou dans les hameaux, à la tombée du jour et aux derniers rayons du crépuscule. Ils marchaient péniblement, courbés par la fatigue; leur costume n'était pas sans singularité; ils avaient un chapeau de feutre épais et à larges ailes, leur tunique était parsemée de coquilles-marines; ils tenaient en main un bourdon surmonté de la croix ou de l'image de quelque saint; ils allaient tout d'abord à la porte déjà fermée de l'église du lieu; ils ne tardaient pas à attirer la religieuse attention de la foule [1].

Le plus souvent, l'hospitalité leur était offerte, avant même qu'ils l'eussent implorée. Ils payaient leur gîte et leur couvert en faisant entendre de pieux cantiques, ou par le récit qu'ils faisaient de leur visite aux Lieux-Saints, des périls qu'ils avaient courus, des miracles et des grâces extraordinaires dont ils avaient été les heureux témoins.

Telle fut la vie de Benoît Labre. — Il pratiqua l'état de pèlerin sous sa forme la plus dure, la plus pénitente, se sevrant rigoureusement de tous les tempéraments, de toutes les douceurs et de toutes les distractions dont ce genre de vie était pour l'ordinaire accompagné. — Pendant sept ans, de 1770 à 1777, il ne cessa de visiter tous les sanctuaires célèbres; il parcourut sans trève ni repos tous les chemins de l'Italie, de la France, de la Suisse, de l'Espagne, cherchant de préférence les sentiers les plus écartés, où il pouvait s'entretenir plus commodément avec Dieu, et, au besoin, franchissant sans crainte les montagnes les plus abruptes et les cimes les plus escarpées. — Maintes fois il traversa notre Savoie, et on peut affirmer que dans nos vallées comprises entre le Rhône et les Alpes, il est peu d'églises qui n'aient été le lieu de ses stations et où il n'ait longuement prié. — On le vit à Saint-Nicolas de Myre à Bari, au Mont-Gargan, au Mont-Cassin, — plusieurs fois à Notre-Dame des Ermites en Suisse, à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, à Notre-Dame de Mont-Serrat, à Saint-Claude, à La Louvesc, au monastère du Mont-Saint-Michel en Normandie, et au Calvaire du Mont-Valérien près Paris. Après les sanctuaires de Rome, celui vers lequel il se sentait spécialement attiré était la Sainte Maison de Lorette, où s'est accompli le mystère de l'Incarnation et où s'épanouirent les vertus intimes de la Sainte Famille. Il y venait fidèlement chaque année.

Dans tous les lieux qu'il traversa, il excita vivement l'attention

1. Mgr Pie, évêque de Poitiers. — Panégyrique de Benoît Labre.

des peuples, et plusieurs témoins qui ne le virent qu'une fois, déposèrent plus tard qu'ils conservèrent toute leur vie une profonde impression du spectacle de sa sainteté et des exemples de son détachement héroïque et surhumain.

Benoît avait la tête couverte des débris d'un vieux chapeau. Dans le principe, il était revêtu d'une tunique d'un gris cendré surmontée d'un léger manteau ; mais avec le temps elle était tellement tombée en vétusté, que son costume était devenu indéfinissable; il ne consistait plus que dans de hideuses guenilles, dont aucun pauvre n'aurait voulu se couvrir, et qu'une corde de chanvre retenait autour de son corps exténué. Un crucifix de cuivre pendait sur sa poitrine; un chapelet à gros grains était entrelacé autour de son cou. Ses chaussures, mal ajustées et toutes trouées, servaient de logis aux pierres et aux épines, et, en temps de pluie, elles devenaient comme une sorte de mare toute arrosée par les eaux. Il avait à sa ceinture une écuelle en terre, sur ses épaules une besace, mais il n'avait ni linges, ni provisions, et tout son trésor consistait dans les quatre volumes du bréviaire qu'il récitait fidèlement chaque jour, dans un Nouveau Testament et quelques livres de piété.

Entré dans une ville après un trajet souvent de plusieurs lieues et quelquefois mourant de faim et de froid, il se rendait immédiatement à l'église ; il y restait en prière des cinq ou six heures, constamment à genoux, évitant de se servir d'aucun siège pour appui, et absorbé dans la divine contemplation. Il demeurait ainsi immobile et dans une sorte d'extase jusqu'à l'heure la plus avancée du soir, celle de la ronde des gardiens, où ceux-ci agitaient leur clochette de *couvre-feu* pour annoncer aux fidèles attardés la fermeture du lieu saint.

Sa coutume alors n'était point d'aller frapper à la porte d'une maison charitable et hospitalière; Benoît fuyait l'entretien des hommes, il aimait à rester plongé dans le silence pour converser seul avec Dieu; s'il se mêlait le jour à la troupe des autres mendiants, c'était afin de détourner de lui l'attention des hommes et de rester plus complètement ignoré.

Il couchait le plus souvent dans les haies, les enfoncements des murailles, sous le porche extérieur des églises, dans les étables et les maisons abandonnées, partout où le surprenait la nuit.

Quand des fidèles charitables; le contraignaient d'accepter un gîte dans leur maison, il y entrait le chapeau à la main et se tenait debout à une certaine distance par respect pour ses hôtes. Si ceux-ci l'invitaient à s'approcher ou à s'asseoir, il s'excusait, alléguant sa malpropreté et disant que les sièges seraient souillés par ses habits détériorés. Il fallait pour lui être agréable, lui donner le coin le plus incommode de la maison.

A Lorette, une famille appelé Sori, avait obtenu la faveur de le loger pendant les jours qu'il employait à visiter ce sanctuaire; dans l'espérance de le retenir, elle se décida à donner pleine satisfaction à ses goûts. Elle le casa dans un cabinet de retirage complètement obscur et situé sous les marches de l'escalier ; il n'y avait pour tout ameublement qu'une botte de foin et une couverture. Cette sorte de tanière était pour Benoît un lieu de délices; elle lui rappelait celle qu'avait habité à Rome le grand S. Alexis, un de ses principaux patrons.

Généralement les repas de notre saint se composaient de pain et d'eau; les jours de dimanche et de fêtes, il y ajoutait un peu de soupe ou quelques pois cuits. Si des prêtres ou d'honnêtes chrétiens le faisaient entrer chez eux et exigeaient qu'il prit part à une table un peu plus succulente, il se bornait à tremper ses lèvres dans un peu de vin et à effleurer sans affectation les mets qu'on lui offrait, et cela afin qu'on ne le crut pas trop mortifié.

En règle ordinaire Benoît ne demandait pas l'aumône, mais il acceptait, en inclinant la tête en signe de reconnaissance, celle qu'on lui offrait. Si l'aumône lui paraissait trop considérable, c'est-à-dire, si elle excédait le taux et la mesure de sa ration quotidienne, il la refusait ou la distribuait immédiatement à d'autres pauvres. — Un jour que ses hôtes se permirent des observations sur ce qu'ils appelaient *son imprévoyance* : « Dieu, répondit-il, m'a nourri aujourd'hui, il saura bien me nourrir demain. »

Il était rare que les fidèles touchés de sa modestie et de cette dignité remarquable, qui émanait de sa personne, le laissassent dans l'abandon. Mais lorsque Benoît ne recevait rien il allait aux alentours des maisons, fouiller dans les balayures et les autres débris d'immondices, afin d'en retirer des légumes en demi-putréfaction, et quelques résidus de viandes ou d'autres aliments.

Et cependant, chose étrange, ce pauvre n'excitait pas la répulsion et le dégoût; les enfants, les personnes pieuses, les hommes de tout rang, ne pouvaient contenir leur sympathie en le voyant; ils se sentaient portés vers lui par une irrésistible attraction. A travers les déchirures de ses habits, sa barbe et ses cheveux en désordre, la lumière de la grâce, je dirai presque celle de la gloire, ressortait dans tout son être avec un incomparable éclat. — Un jour, une femme s'écria en le voyant : Regardez ce pauvre, comme il est beau !... Oui, ce pauvre était beau. Par une admirable disposition de l'esprit de Dieu qui régnait en lui, il était parvenu à concilier dans sa personne le double signalement que les Prophètes ont donné du Sauveur des hommes. Comme le Christ, il était à la fois l'homme flétri et méprisé, l'homme descendu à la condition abjecte du vers qui rampe, mais aussi l'homme

ruisselant d'aménité; le rebut du monde, mais la fleur et l'élite de l'humanité [1].

Affamé de dérision et d'opprobres, il les appelait en se laissant ronger par la vermine et par un extérieur qu'il s'efforcait de rendre de plus en plus repoussant; et cependant. un type supérieur et divin se révélait sous cette écorce grossière et souillée. Par convenance et par un sentiment élevé de sa dignité de chrétien, il avait conservé de sa première éducation des formes polies, un grand air, une distinction parfaite, et le divin surajouté à ses dons et à ses grâces naturelles en faisait un être vraiment transfiguré.

Un peintre français avait un jour résolu d'exprimer sur la toile les traits du Christ souffrant; il rencontre Benoît Labre dans les rues de Rome, et ravi de joie, il découvre dans ce pauvre un idéal qui répond à celui qu'il a conçu. A force d'instances, il parvient à le faire poser. — Quelques années après le peintre apprend les miracles et les prodiges de sainteté qui s'opéraient sur le tombeau de notre saint, et il se trouve, par suite de cette rencontre fortuite et étrange, qu'en nous léguant les traits de l'exemplaire divin, le peintre nous a transmis en même temps un portrait fidèle de notre saint.

Mais il arriva aussi, par une disposition impénétrable de la Providence, que les grâces surnaturelles de notre saint restassent voilées aux hommes. Ainsi, à Marienstein en Suisse, son extérieur sordide éveille les soupçons de la police, et il est jeté en prison.

Il lui arriva pire encore en France, à Moulins.

La France a toujours été le pays classique de la légalité. Le culte de l'étiquette et des formes y est porté au superlatif et à l'excès; et dans quelques-unes de nos églises, il arrive souvent que les cérémonies et les pompes religieuses y sont mêlées d'un appareil qui se ressent moins de l'esprit chrétien que de l'esprit militant et policier. — Nous ne faisons ici ni critique, ni allusion; nous profitons au contraire de cette circonstance pour adresser un digne éloge à notre vénéré Archevêque, qui a disposé sa cathédrale avec une convenance parfaite et y a établi un ordre qui en facilite le concours aux personnes de tout âge et de toute condition. — Il va sans dire encore que nous n'entendons pas signaler notre savant et respecté ami, l'archiprêtre de cette paroisse, qui a rendu si florissante sa noble et antique paroisse de Saint-Pierre de Maché. Toutefois on ne peut disconvenir que le pauvre ne se sente mal à l'aise sur les dalles luisantes et les planchers proprets de certaines églises de nos grandes cités. Et, lorsque couvert d'habits détériorés, blotti en un coin ou sous une nef écartée, il voit se dresser devant lui ce beau et majestueux personnage, aux épaulettes et

1. Mgr Pie, évêque de Poitiers, Panégyrique de Benoît Labre.

au chapeau de *Général*, que l'on appelle le *Suisse* ou le *Bedeau*, quand il l'entend ébranler de sa hallebarde le pavé du temple d'un retentissement continu et cadencé, il ne faut pas s'étonner qu'il soit saisi de crainte et qu'il sente parfois le cœur lui manquer.

Benoît Labre éprouva à Moulins les effets de ce luxe de précautions et de forme. Un jour qu'il priait dans la cathédrale de cette ville, dans l'accoutrement que nous avons décrit, il voit venir à lui le diacre du Chapître précédé du bedeau, qui sans trop de pourparlers et avec une courtoisie plus que sommaire, l'éconduit du lieu saint. — Son humiliation fut plus grande encore, lorsqu'il sut qu'on l'avait signalé dans les autres églises, et qu'on avait donné ordre de lui interdire la Sainte Table et de lui refuser la Communion.

Nous pourrions multiplier les traits de ce genre, raconter en détail les outrages qu'il eut à subir de la part des enfants mal appris qui le poursuivaient de leurs huées en l'accablant de projectiles. Mais nous avons hâte d'aborder la dernière période de sa vie comprise entre les années 1777 et 1789, où il abandonna la vie errante pour se fixer dans la capitale du monde chrétien.

III. Afin de procéder avec ordre et par vue d'ensemble, il nous est utile de décrire à grands traits ce milieu de la Ville-Éternelle, où Benoît Labre vécut les dernières années de sa vie et qui fut comme le cadre où se détachèrent et apparurent dans leur plein relief ses héroïques et sublimes vertus.

Rome, aujourd'hui, a subi la loi de la transformation et du progrès. Sous le souffle de la civilisation et des idées révolutionnaires et libérales, elle est devenue une ville moderne et a perdu en partie son caractère austère et religieux. — Rome est devenue la ville des exhibitions scandaleuses, *des écoles sans Dieu*, des cercles et des clubs maçonniques, la ville de l'agiotage et des tripots. — On y entend plus rarement le son des cloches, et les rues n'y sont plus animées par des chants pieux. En revanche, on y rencontre à profusion les cafés chantants, les danseurs forains, et l'oreille y est étourdie par la voix glapissante des vendeurs de journaux, et le roulement bruyant des omnibus et des tramways.

Tel n'était pas le spectacle offert par la Ville des Papes, à l'époque où vivait notre saint. Les trois cents églises que possède Rome, étaient presque complètement remplies par une foule compacte et recueillie. Les confessionnaux étaient assaillis dès l'aube du jour, et la multitude des prêtres et des religieux ne pouvait suffire à ceux qui nuit et jour frappaient à leur porte, soit pour s'aider de leurs conseils, soit pour implorer des règles

de conduite ou de direction. — Il y avait des prédicateurs ambulants qui prêchaient sur les places publiques, aux angles des rues et des carrefours. Leurs accents enflammés et pénétrants retentissaient en plein air, se faisaient entendre jusque dans les lieux profanes et les maisons suspectes, où ils allaient éveiller les pécheurs les plus obstinés et les plus endurcis.

On exposait chaque jour le Saint Sacrement dans un grand nombre d'églises, et comme Benoît allait l'adorer dans chacune d'elles, on l'avait dénommé *le pauvre des Quarante-Heures*. — Au Colysée, lieu converti aujourd'hui en un cirque païen, et dont la poussière fut arrosée par le sang de deux millions de martyrs, on faisait tous les jours les exercices du *Chemin de la Croix*. Cette enceinte grandiose, où le Sénat et les empereurs romains siégeaient jadis dans leur pompe, était le rendez-vous des pauvres et des mendiants. Un prêtre leur adressait une instruction familière et catéchistique, et Benoît, qui aimait à se faire passer pour un homme sans instruction et sans culture, en était l'auditeur le plus assidu.

La Rome des Papes avait l'intelligence et la sollicitude du pauvre. Elle avait régularisé avec un soin maternel la mendicité et l'aumône, elle ne laissait pas les indigents abandonnés à eux-mêmes, et exposés aux mauvaises suggestions du libertinage et de l'oisiveté. Il y avait des asiles dirigés par des prêtres où on donnait aux pauvres l'hospitalité de nuit, et le jour ils étaient libres de sortir et de quêter leur nourriture là où ils l'entendaient.

Benoît s'était fait recevoir à l'hospice Saint-Martin, voisin de l'église de Notre-Dame des Monts, celle qu'il fréquentait le plus. Il observait scrupuleusement les règles de l'établissement et se montrait le plus fidèle aux exercices et aux prières du soir.

A l'hospice Saint-Martin la prière avait coutume de se terminer par ces paroles que répétaient tous les assistants : « Loué soit et remercié le divin Sacrement. »

Le custode de l'hospice s'aperçut un jour que Benoît ne répondait pas, et il l'admonesta vertement. Le saint ne chercha pas à se justifier, mais il ne s'amenda pas.

Le *custos* étonné l'observe de plus près ; il s'aperçoit qu'au moment où on prononçait ces paroles, le saint levait les yeux au ciel, qu'il n'était plus maître de ses sens ; son cœur se fondait, et sa voix n'avait plus la force de s'unir à celle des assistants.

Dans le cercle étroit de l'hospice de Saint-Martin, Benoît avait grand souci des intérêts de la gloire de Dieu, et il exerçait le zèle et l'apostolat autant que le permettait sa profession. Quand les pauvres ses compagnons se laissaient aller à des discours de médisance ou à des emportements, il coupait court à la conversation :

« Que signifient de tels discours, s'écriait-il, pensons à la passion de Jésus-Christ. » — Un jour, un pauvre fort peu enclin à la sobriété, cherchait à se justifier en disant qu'il vaut mieux être ivre que malade : « Êtes-vous insensé, dit Benoît,... ignorez-vous donc que l'ivresse est un péché et que la maladie ne l'est pas? »

Il avait une prédilection marquée pour les religieuses de la Visitation. Il alla voir celles de Paray-le-Monial, et fit visite plusieurs fois à celles de Chambéry. Il racontait ses pélerinages aux bonnes sœurs, et celles-ci avaient une si grande vénération pour le *pauvre du bon Dieu*, qu'elles ramassaient ses miettes pour les mêler à leurs aliments.

Rome possédait à cette époque un grand nombre d'ecclésiastiques de haut mérite et de théologiens éminents. Plusieurs s'étant liés d'amitié avec le saint, le priaient de l'accompagner dans les rues; mais Benoît, par respect pour la dignité sacerdotale dont ils étaient revêtus, marchait derrière eux et ne consentait jamais à prendre place à leur côté.— Quelques-uns voulurent l'avoir pour hôte, et lui offrirent de le recevoir et de le nourrir dans leur maison; Benoît refusait toujours inflexiblement. « Pourvu, disait-il, qu'un pauvre ait de quoi s'étendre à terre, il a tout ce qu'il faut. » — Il allait quelquefois à la bibliothèque de la Minerve, méditer les Pères, et il attendait debout et patiemment le livre qu'il avait demandé. — L'abbé Marconi, lecteur du Collège Romain, frappé de ses lumières et du développement admirable qu'il donnait aux vérités les plus élevées, lui demanda s'il avait étudié la théologie. —Moi, mon père, je ne suis qu'un pauvre ignorant. — Divers ecclésiastiques allaient à dessein célébrer la sainte messe à Notre-Dame des Monts, et y prolongeaient leurs actions de grâces dans la nef afin de mieux considérer le saint. L'un disait : « En le voyant, j'apprends comment je dois prier et me tenir en la présence de Dieu. » — Un prêtre se prosterna un jour à ses pieds pour les lui baiser. Benoît, profondément blessé dans son humilité, éclata en longs sanglots et fut sur le point de prendre mal. — Depuis, il s'éloigna de ce prêtre, et conserva toujours contre lui une sorte de ressentiment.

A Notre-Dame des Monts, son église favorite, il avait coutume de se placer près de la balustrade, du côté de l'épître; il avait choisi cette place parce qu'elle était retirée et obscure et qu'il pouvait communier sans être remarqué. Maintes fois on le vit élevé de plusieurs palmes audessus du sol :

« Nous le vîmes un jour à genoux, dit un bénéficier de Notre-Dame des Monts, et nous observâmes qu'il avait le corps renversé contre toutes les lois de l'équilibre, et que sa tête dominait la balustrade ; nous ne pûmes douter de son ravissement »

Il avait parfois des visions effrayantes qui augmentaient son amour pour Dieu et sa soif de pénitence. — Ainsi, il vit un jour trois processions : la première était composée de personnes vêtues de blanc, la seconde de personnes vêtues de rouge, la troisième était vêtue de noir, et celle-ci paraissait innombrable. Il lui fut révélé que la première de ces processions figurait les âmes qui quittent le monde avec une conscience pure de tout péché, et montent au ciel aussitôt après leur mort ; la deuxième, celle des âmes envoyées en purgatoire, et que la troisième figurait les damnés ; il voyait ceux-ci tomber en enfer aussi nombreux et aussi pressés que tombent les flocons de neige dans les journées d'hiver, et cela surtout à cause de leur manque de contrition et de satisfaction.

Quant à lui, il se confessait plusieurs fois la semaine ; et bien qu'il ne cessât de se frapper la poitrine et de se dire le dernier des pécheurs, ses confesseurs avouèrent après sa mort qu'il avait conservé intacte son innocence baptismale, que jamais ils ne parvinrent à signaler dans ses accusations une faute mortelle, ni même délibérément vénielle, et que souvent ils durent le renvoyer sans l'absoudre, faute de trouver matière au sacrement.

Benoît Labre était devenu un spectacle pour toute la ville de Rome. — A vrai dire, les dernières années de sa vie, afin de voiler les grâces et les faveurs surnaturelles dont Dieu le comblait, il s'étudiait à paraître plus misérable et plus abject ; il avait sa chemise ouverte sur la poitrine, son écuelle mal nettoyée pendait à sa ceinture et exhalait une odeur infecte, il marchait pieds nus. Pour ceux qui ne le jugeaient que d'après les sens, il était devenu un objet d'horreur et de dégoût, sa seule vue soulevait le cœur et faisait naître des nausées. — Mais le vrai peuple de Rome, qui le connaissait mieux, le considérait comme *la légende et la merveille de la Cité.* — On disait de lui qu'il était un chevalier voué par pénitence à la pratique de la pauvreté ; d'autres le prenaient pour un jésuite dépouillé de son habit, par suite de la suppression de la société, et cherchant à se cacher et à vivre humble et inconnu. — On le signalait aux étrangers qui affluaient dans la Ville Eternelle, et de même que personne ne voulait quitter Rome sans avoir vu le Souverain Pontife, personne ne voulait quitter la Ville des Papes sans avoir vu l'héroïque mendiant. — On ne pouvait se lasser de le contempler dans les transfigurations radieuses et surhumaines de sa sainteté ; les rayons de douceur qui jaillissaient de ses regards, la joie toute céleste qui débordait de son visage encadré dans une barbe et des cheveux hérissés et incultes, frappaient plus vivement les imaginations que le spectacle de la coupole de Saint-Pierre et des grandes ruines du Panthéon et du Colysée.

Enfin arriva pour Benoît Labre l'heure du suprême départ dont Dieu n'a pas voulu que les plus grands Saints fussent affranchis. — Il connut par révélation le jour et l'heure du grand appel de Dieu ; l'année précédente, en quittant Lorette, il avait dit à ses pieux amis, les époux Sori, qui lui disaient *au revoir :* « Nous nous reverrons peut-être, si telle est la volonté de Dieu...., mais ce n'est pas certain. »

L'hiver 1782-83 fut d'une âpreté et d'une rigueur excessives ; Benoît Labre avait les membres enflés par des plaies et des tumeurs, il avait des excroissances aux genoux ; malgré ses douleurs, il ne voulut rien retrancher à ses mortifications. — On était ému de pité en le voyant, à son heure ordinaire, entrer chaque jour à Notre-Dame des Monts, les vêtements détrempés par la pluie, transi et tout grelottant de froid. C'était en vain qu'on cherchait à le décider à s'approcher du feu ou à revêtir des habits plus chauds ; sa faiblesse et sa maigreur étaient extrêmes, et quand il circulait dans les rues, on croyait voir marcher un cadavre ambulant.

On était dans les premiers jours de la semaine sainte ; Benoît n'avait plus qu'un souffle de vie, et, faute des aliments que son estomac malade ne pouvait plus supporter, ce souffle de vie n'était plus entretenu que par les flammes ardentes de l'amour divin dont il était intérieurement consumé. — Le mardi saint, il suivit avec ferveur le récit de la Passion, et à cette parole : *Expiravit,* il fut saisi d'une telle secousse et d'un tel transport, que les assistants s'étonnèrent de voir qu'il n'avait pas succombé. — Le mercredi saint, il passa selon sa coutume toute la matinée à Notre-Dame des Monts, tantôt à genoux, tantôt profondément incliné ; mais quand il voulut sortir, il sentit ses jambes fléchir ; son corps s'affaissa sur les degrés de l'église, il y resta quelques instants étendu, les yeux fixés au ciel et soutenant sa tête de ses deux mains.

Il y avait dans le voisinage de Notre-Dame des Monts, un boucher, homme de bien, du nom de *Zaccharelli,* qui avait une tendre affection pour notre saint et qui, sous d'ingénieux prétextes, l'avait souvent attiré dans sa maison. Les deux fils de ce boucher, Pierre et Paul, furent les premiers à le recueillir dans leurs bras, et en le soulevant, ils reconnurent que son corps était devenu comme transparent, et qu'il n'avait pas plus de poids que celui d'un enfant.

Benoît se sentait mourir, une soif dévorante desséchait ses lèvres et ses entrailles ; on voulut lui offrir du vin et du bouillon, mais il n'accepta qu'un peu d'eau pure et encore à regret, parce que, s'il l'eût osé, il aurait demandé du vinaigre pour s'unir plus intimement à son amour crucifié.

A Rome, surtout à cette époque, on n'avait pas la coutume de laisser les mourants se débattre seuls et sans secours religieux dans les angoisses et les convulsions de la lutte décisive et suprême. Tout ce qu'il y avait de personnes chrétiennes dans le quartier de Notre-Dame des Monts, les Pères Déchaussés de la Pénitence, le Père Adam Angéli, le clergé qui desservait Notre-Dame des Monts, s'étaient réunis dans la maison du boucher Zaccharelli et se pressaient autour du lit du moribond.

Benoît avait perdu connaissance, mais il semblait dormir sur la pauvre couche de paille où on l'avait étendu. Son visage avait revêtu une teinte d'une blancheur extraordinaire et paraissait déjà rayonner de cette sérénité et de cette paix profonde que goûtent les Élus. — Les assistants, agenouillés auprès de lui, commencèrent la récitation des Litanies de la Sainte Vierge.....

Quand on en fut à l'invocation *Sancta Maria*, le père Adam Angeli, qui n'avait pas détourné un instant ses regards du visage du bienheureux, interrompit la prière en disant : « *Il a passé !*... »

Nous avons parlé de ces époux Sori, honnêtes marchands d'objets de piété, et qui, chaque année, au temps des Pâques, époque où Benoît visitait Lorette, avaient coutume de lui offrir l'hospitalité. — Depuis le commencement du Carême, ils étaient dans l'attente de sa venue, ils comptaient avec anxiété les semaines et les jours. Ces délais prolongés, leur rappelant les prédictions de l'année précédente, les remplissaient d'alarmes et de crainte, lorsque le même mercredi saint 1783, au moment précis où Benoît rendait le dernier soupir, le plus jeune enfant des époux Sori, âgé de cinq ans, s'écria fondant en larmes : « Ah ! Benoît ne viendra plus..... Il ne viendra plus..... Il entre à cette heure dans le paradis..... »

La mort pour le juste est une transfiguration et un flambeau. En brisant la grossière argile de son enveloppe terrestre, elle met en relief la grandeur et la perfection morale de son âme ; elle fait briller aux yeux des hommes les vertus et la flamme surnaturelle dont celle-ci était illuminée ; la mort réhabilite le juste avec éclat aux yeux même des personnes qui l'avaient le plus méconnu et outragé.

Rome tout entière se sentit profondément émue, lorsqu'elle apprit la mort de notre saint. En se rencontrant dans les rues, les moins religieux et les plus indifférents se disaient les uns les autres : Le saint est mort : *Il santo è morto*..... Ce fut une acclamation triomphale, qui, de la ville de Rome, se transmit jusqu'aux extrémités de l'univers ; depuis cent ans, cette acclamation continue : elle ne cessera pas un seul jour jusqu'à la fin des temps.

On avait dépouillé le saint de ses vêtements immondes : en les lui ôtant, on avait eu soin de les nettoyer et de les enfermer religieusement dans une armoire où ils sont gardés comme des reliques et où on le vénère encore maintenant. — On avait revêtu Benoît d'habits blancs, et le lit sur lequel il était exposé à Notre-Dame des Monts, était orné de fleurs. La foule qui se pressait pour le contempler, était si nombreuse qu'on dut, pour maintenir l'ordre, avoir recours à la garde corse, casernée dans le voisinage. Afin de satisfaire la dévotion des fidèles, il fallut le laisser exposé les trois derniers jours de la semaine sainte, et encore le grand jour de la solennité de Pâques, où les offices ne purent avoir lieu à Notre-Dame des Monts, à cause de la multitude du concours.

La grande voix populaire, entraînée par un élan spontané et en quelque sorte irrésistible, anticipait malgré elle sur le jugement des Papes. Soulevée par la joie et par l'admiration, au lieu du *De Profundis* des défunts, elle ébranlait les voûtes sacrées d'un immense et sublime *Alleluia*. — La chair du saint était devenue souple et vermeille. Il était plus beau, sous les étreintes de la mort, qu'il n'avait jamais paru de son vivant. Ses restes laissaient émaner une senteur céléste, suave, pénétrante, et les personnes qui parvenaient à s'approcher de sa dépouille, se décidaient avec peine à s'en éloigner. Mais ce qui mit le comble à l'enthousiasme et à l'admiration, c'est qu'avant même que le saint eût été déposé dans son sépulcre, cinq personnes atteintes de maladie incurable, et qui s'étaient fait transporter auprès de ses restes, furent guéries inopinément.

A partir de ce jour, la mémoire de Benoît Labre est allée toujours grandissant. — Notre-Dame des Monts, où on l'ensevelit, devint un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté. Le diocèse d'Arras n'a cessé de se féliciter des bénédictions et des faveurs insignes dont il s'estime redevable à celui qu'il appelle le plus illustre de ses enfants. Les miracles dus à son intercession se sont multipliés à l'infini. Et Rome, qui ne canonise pour l'ordinaire les saints qu'après de longs siècles et les enquêtes les plus sévères et les plus minutieuses, dut céder prématurément à ces signes évidents de la volonté du Ciel, et aux sollicitations qui, de toutes parts, lui étaient adressées [1].

Pie IX béatifia Benoît Labre ; et Léon XIII, le 8 décembre 1881, lui décerna les honneurs et les palmes de la canonisation. —

1. On voit au tombeau du saint, entre autres objets appendus à l'église, la canne avec laquelle un particulier désignant à Labre l'aumône qu'il voulait lui faire, le frappa violemment. Ce particulier avait d'abord pensé que Benoît Labre dédaignait son aumône comme trop peu considérable, il lui appliqua un coup de canne en lui disant avec hûmeur : « Croyais-tu donc, misérable, que j'allais te donner un sequin ? »

Léon XIII, dans une Bulle solennelle, adressée *urbi et orbi*, fait ressortir en termes magnifiques l'opportunité et les avantages de cette glorification faite dans les temps présents.

« Celui, dit-il, qui, pendant qu'il vivait au milieu de nous, était « pauvre, humble, méprisable, le bienheureux Benoît-Joseph « Labre, élevé après sa mort au plus haut des cieux, revêtu des « splendeurs des saints, et couvert d'une incorruptible couronne « de gloire, a été placé par le souverain juge des mérites sur un « siège d'immortalité. »

IV. — Oui, ce pauvre abject, qui se nourrissait de rebuts et de la balayure des rues, qui, se vouant à un martyre inouï, laissait, de propos délibéré, des essaims d'insectes repoussants fourmiller dans sa chevelure, errer sur ses vêtements déguenillés, il est maintenant dans le ciel, élevé à l'égal des patriarches et des prophètes, et, en ce monde même, il est plus honoré que ne le furent les princes et les rois.

Ne faisons pas les dégoûtés et les difficiles, hommes et femmes du monde, et que notre délicatesse mondaine ne se révolte pas de cette malpropreté que j'appellerai non pas sordide, mais héroïque et surhumaine.

Benoît Labre ne faisait de mal à personne, il vivait seul et se tenait éloigné des hommes et de leurs habitations. L'horrible vermine qui le rongeait ne s'attachait qu'à ses habits et à la surface de son corps. Son âme était pure, virginale, immaculée. Aujourd'hui, les vers, qui le dévoraient vivant, se sont transformés en rayons de gloire, et déjà ici-bas, aux yeux des anges, ils apparaissent comme des perles plus brillantes que les diamants et les parures les plus précieuses et les plus enviées.

Mais notre vermine, à nous, celle qui assiège notre âme, ce sont nos affections déréglées, notre amour du bien-être, l'envie qui ronge nos cœurs, l'orgueil dont nous sommes dominés..... Vermine pour vermine, celle de Benoît Labre était moins hideuse et effroyable que la lèpre dont nous sommes atteints. Comme l'a dit un orateur éminent [1] : Auprès de nos souillures morales, les souillures matérielles de Benoît Labre sont une ambroisie et un parfum.

Par une ironie sanglante et méritée, Dieu a voulu que *les poux*, qui recouvraient son corps, devinssent le désinfectant de notre luxe et de nos habitudes de mollesse; il les a posés comme remède à notre sybaritisme, et il a voulu s'en servir pour détruire nos passions et les hôtes malfaisants et invisibles dont nos âmes sont dévorées.

1. Mgr Pie, évêque de Poitiers.

Les exemples de Benoit Labre sont un antidote opposé à nos corruptions et à nos licences; ils sont encore un remède a notre orgueil et à notre ambition. — Benoit Labre apparut à l'époque de la grande Révolution, époque de pêle-mêle et de branle-bas de tout ordre social et hiérarchique, où, sous la tempête des passions anarchiques déchaînées, on vit le trône, l'autel, les Ordres de l'État disparaître avec les autres institutions qui leur assuraient la force et la stabilité. — Le Tiers-État venait de supplanter la Noblesse. Il suffisait alors à la tourbe des médiocrités et des ambitions vulgaires et tarées d'avoir le cynisme de l'audace et de tenter un coup de main heureux pour s'élever au pinacle du pouvoir et de la fortune.

Benoît Labre était sorti des rangs du peuple, il appartenait à cette classe moyenne, qui avait pour elle l'opinion, et qui était portée en haut par les suffrages de la popularité et les ovations de la rue.

S'il avait mis au service d'une idée ou d'une passion humaine quelconque le millionième de l'énergie et de la persévérance qu'il mit à se sanctifier, il aurait peut-être coupé l'herbe aux pieds des conquérants et des dictateurs les plus fameux, et personne ne peut dire à quel degré de gloire et de puissance il se serait élevé. Mais Benoît ne chercha que l'obscurité et le mépris des hommes. Il arbora hautement cet étendard de la pauvreté dont le monde ne comprenait plus la signification; il se fit plus pauvre que les renards des forêts et les oiseaux du ciel.

Cependant, dans son extrême détresse, ce pauvre conservait les airs et la dignité d'un maître et d'un seigneur qui commande. — Sous ses haillons, il se sentait le cœur si haut, qu'un jour, le jeudi saint, on le vit présider la Cène et traiter douze pauvres. Sous ses habits délabrés, il ne croyait point déroger à la dignité des princes et des pontifes en s'attribuant un ministère qui n'était ordinairement dévolu qu'à eux. Et comme il n'avait point de bourses à offrir à ceux dont il lavait les pieds, la Providence lui venait en aide en multipliant miraculeusement le pain et les légumes qu'il leur servait [1].

Benoît possédait véritablement ce centuple dont Jésus-Christ a promis de faire jouir les pauvres ici-bas. Son âme était remplie d'un avant-goût de la félicité céleste. — Un jour, qu'un passant s'était écrié en le voyant : Malheureux !...... Il se redressa avec un légitime orgueil : « Malheureux, dit-il, je n'en connais point d'autres en ce monde que ceux qui vont en enfer et qui ne verront point la face de Dieu. »

1. Mgr. Pie, évêque de Poitiers, Panégyrique de Benoit Labre.

Sur la fin de sa vie, il eut comme la prescience et comme une sorte de vision prophétique des honneurs qui lui seraient un jour rendus; il plut à Dieu de lui accorder cette joie ou plutôt d'infliger cette épreuve à son humilité. Il rencontra un jour le prêtre qui devait être le postulateur de sa cause de béatification; il s'arrêta un instant, contre sa coutume, lui sourit doucement, lui fit une gracieuse inclination de tête, comme s'il eût voulu lui signaler le zèle qu'il prendrait un jour à sa gloire et lui en témoigner sa reconnaissance anticipée.

O saint! ô pauvre! ô ami! éclairez aussi notre vie de votre céleste sourire...... Laissez tomber un regard de joie et d'espérance sur nos cœurs attristés par le spectacle de nos grandes ruines morales, des lâchetés honteuses et des apostasies sans nom qui semblent rendre nos sociétés humaines incurables, et dont, à l'époque présente, nous sommes les témoins consternés... Que vos exemples nous ramènent à la pratique vraie du christianisme, à l'amour du sacrifice et des vertus solides, et que le culte que nous vous rendons en ce jour, soit le présage des destinées nouvelles que votre intercession fera lever prochainement sur notre bien-aimée patrie.

Vous dont les pieds mortels ont sanctifié cette ville de Chambéry, qui plus d'une fois avez été l'hôte de ce faubourg, qui avez prié dans son antique église, à deux pas de cette enceinte, et qui avez reçu le viatique dans l'hospice des pélerins attenant à cette paroisse; donnez aux religieux habitants de Saint-Pierre de Maché, non pas l'abondance des richesses et la profusion de l'or, qui serait pour eux un piège et un péril; mais l'amour et le culte des vieilles traditions d'honneur, de loyauté et de foi, le goût du travail et l'amour des vertus austères, l'attachement aux modestes devoirs qui grandissent et honorent l'homme en ce monde et lui assurent dans l'autre la récompense de l'éternité.

Eclairez encore d'un sourire de bénédiction et de paix, le pontife qui a reçu le jour dans les régions fertiles et gracieuses où vous êtes né. Vous l'avez donné à cette ville de Chambéry, en paiement de l'hospitalité que vous avez jadis reçue. — Pontife vénéré, vous êtes uni à notre saint par le double lien de la patrie et de la parenté; la louange que nous lui rendons se reflète sur votre personne auguste en même temps qu'elle retombe sur tout ce troupeau que vous appelez *votre joie et votre couronne*[1]. C'est à vous qu'est due la meilleure part aux grâces et aux bénédictions, que répand sur nous ce saint, votre compatriote et votre puissant patron.

O saint! puissent vos vertus se retracer sans cesse à nos

1. [illegible]carissimi... *gaudium meum et corona mea.* Philipp., VI, 1.

esprits, puissent-elles rappeler à notre siècle énervé et attiédi que la pénitence pratiquée dans la plus large mesure, est le précieux creuset où les âmes se retrempent, et que la vigueur chrétienne unie au courage qu'inspire la foi est le remède qui guérit les nations..... Oui, dans votre visage amaigri, dans vos joues hâves et creuses, sur votre front couvert de rides prématurées, vous ne cessez de nous découvrir l'idéal de ce que nous aimons le plus, l'idéal du Dieu mort et attaché à la croix.

Vous nous rappelez aussi le visage de cette Église catholique qui ne vieillit point, qui n'a ni taches ni rides, qui renouvelle sa jeunesse comme celle de l'aigle, et qui, dans des jours que l'on se plaît à appeler des jours de décadence et de dépérissement, nous offre dans la personne des Claire de Montefalco, des Jean-Baptiste Rossi, des Benoît Labre, des curé d'Ars, des pénitents et des mortifiés, dignes des plus beaux âges de sa jeunesse et de sa fécondité.

O saint ! ô héros ! ô thaumaturge ! vous êtes pour nous la réparation, le soleil de l'avenir, l'aurore des temps meilleurs, un présage de salut et de bénédiction pour cette paroisse et pour ce diocèse, et, pour tous ceux qui vous vénéreront dans cette église au pied de cette statue, le dispensateur des biens abondants, le messager de la gloire éternelle que nous obtiendrons par votre puissante intercession

---

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VINCENT DE PAUL[1]

Visi sunt oculis insipientium mori...
illi autem sunt in pace.

Aux yeux des insensés ils ont semblé mourir... mais ils reposent au séjour de la paix.

(SAGES., III, 2).

C'est une vérité établie par les Saintes-Ecritures que les saints, qui ont détruit en eux le règne du péché, ne sont pas sujets à la loi de la destruction et de la mort ; mais qu'au delà de cette vie périssable, ils ont retrouvé une vie meilleure et indéfectible. Dans le sein de Dieu non seulement ils goûtent une paix profonde, une félicité sans altération, mais de plus ils participent à l'éternelle et souveraine royauté de Jésus-Christ, et du haut de la cité triomphale, ils continuent d'une manière très réelle, quoique invisible, à bénir, à assister les nations qu'ils édifièrent durant leurs années passées sur cette terre.

Voyez tous ces hommes fameux qui n'ont travaillé qu'au profit d'une ambition égoïste; tous ces grands hérésiarques qui ont conspiré pour ravir à un peuple le trésor de sa foi héréditaire ; ces écrivains qui ont allumé dans les âmes la soif immodérée de jouir, et popularisé les idées subversives de tout ordre et de toute justice... ils sont éteints. En vain chercherez-vous à glorifier leur nom, à éveiller l'admiration et l'enthousiasme autour de leur souvenir; vous ne les évoquerez pas de ce sépulcre où ils dorment dans l'ignominie et la corruption..... Leur cendre n'est qu'une poussière froide et sans vertu.

Mais les saints sont vivants, plus vivants qu'au jour de leur pèlerinage terrestre; morts en apparence, ils pénètrent tous les siècles et tous les espaces du souffle de leur grande âme. Du fond de cette tombe où dorment leurs restes, ils commandent à la nature et font entendre des oracles : *Defunctus adhuc loquitur* [2].

Il y a donc pour les saints, une double vie : la vie de leur exil terrestre, et la vie de leur exaltation triomphale, c'est vous dire qu'en célébrant avec vous les vertus et les œuvres de S. Vincent de Paul, je ne viens nullement vous prêcher les

1. Prononcé à Genève, le 24 juillet 1864, jour de la solennité de sa fête, par M. l'abbé C. Arminjon.
2. Heb., XI, 4.

louanges du mort. — Non, Vincent de Paul ne nous a pas quittés. — Cette grande et sublime figure qui se leva au XVII[e] siècle pour affranchir les opprimés, essuyer les larmes des malheureux, relever la France chrétienne de ses calamités et de ses ruines, s'épanouit de nouveau au dessus de nos générations contemporaines avec un éclat et une vertu non moins incomparables. L'esprit de Vincent de Paul s'empare aujourd'hui, comme il y a deux siècles, de notre jeunesse d'élite, il enflamme les vierges au cœur sans tache, il électrise les hommes à l'âge mûr, il les unit dans une communauté d'amour et de dévouement, et les entraîne aux grandes luttes qui ont pour objet la défaîte de l'égoïsme et la défense des intérêts sacrés de la foi et de la civilisation.

Parmi toutes les œuvres, toutes les institutions qui, depuis cinquante ans, ont pris racine et se sont développées sur le sol fécond de la catholicité, je ne sais s'il en est une seule que Vincent de Paul n'ait inspirée et qui ne soit visiblement marquée à son effigie et à ses traits.

Le plan de ce discours se dessine donc de lui-même. S. Vincent de Paul a été l'homme universel. — Il a été le restaurateur de la foi et des vertus chrétiennes au milieu des troubles du règne de Louis XIII et des ruines amoncelées par l'hérésie au dix-septième siècle. — C'est Vincent de Paul qui, par ses œuvres étonnantes et l'ascendant moral de sa sainteté, a préparé les grandeurs du règne de Louis XIV. Mais c'est aussi Vincent de Paul qui, dans notre siècle livré aux ravages de l'indifférence et du matérialisme, a été le promoteur de l'apostolat sacerdotal et laïc. C'est lui qui a ravivé de notre temps le culte de la charité et du sacrifice, culte surhumain destiné à servir de contrepoids à ce culte abject des instincts cupides et des appétits sensuels, qui ne tend à rien moins qu'à corrompre nos générations jusqu'à la moëlle, et à éteindre en elles tout sentiment généreux jusqu'à la dernière fibre.

Nous verrons donc dans la première partie quels obstacles S. Vincent eut à vaincre pendant sa vie, comment, suivant la parole d'un écrivain, *il fut le grand intendant des affaires de Dieu dans l'Univers.*

Dans la seconde partie, nous apprendrons comment, en marchant sur ses traces, en nous éclairant de son esprit et de ses traditions, nous parviendrons dans notre siècle à contenir le flot toujours croissant de l'irréligion et de l'immoralité, à assurer autour de nous le salut d'une multitude d'âmes et la régénération de la société.

I. — Pour apprécier toute l'étendue et toute la grandeur des œuvres de S. Vincent de Paul, il est utile de considérer d'un coup

d'œil d'ensemble, les plaies profondes qui, à l'époque où il parut, dévoraient l'Europe et la France en particulier, d'étudier le milieu social où notre grand saint eut à exercer son action.

Ce milieu, c'était la confusion dans tous les ordres de l'Etat, l'anarchie intellectuelle et morale, les désastres et les calamités publiques. — Le jansénisme, l'hérésie la plus subtile que l'enfer ait jamais tissue, était parvenu, en affectant les dehors du rigorisme et le zèle de l'orthodoxie, à s'insinuer dans les rangs de la hiérarchie et jusqu'au sein des ordres monastiques. Les agitations de la Fronde avaient développé à la cour et chez les grands l'esprit de sédition et le goût de la licence. La frivolité servait de masque aux complots les plus noirs. On engageait des batailles, on soulevait des émeutes pour le succès d'une épigramme, pour la réussite d'une intrigue. — Le clergé, mêlé aux querelles et aux divisions des partis, s'était affranchi de toute discipline; il croupissait dans l'ignorance et déshonorait souvent son caractère par la légèreté de ses mœurs et l'oubli de ses devoirs les plus saints. — Chez le peuple l'impiété et l'impudeur marchaient à visage découvert. Les armées qui parcouraient la France étaient des hordes pillardes et vagabondes, qui signalaient leur passage par des scènes de violence et de destruction. Aux horreurs de la guerre se joignaient la famine et l'inclémence des saisons, comme pour combler la mesure de tous les fléaux et de toutes les calamités. — Dans un grand nombre de provinces, des populations entières, chassées de leurs foyers, erraient en rase campagne, privées de vêtements, mourant dans les angoisses du désespoir et les convulsions de la faim. — Telles étaient les suites de la dissolution sociale opérée par les luttes religieuses, par la fatale réforme de Luther et de Calvin. La situation paraissait désespérée.

La Providence veillait sur l'Europe et sur la France. Elle avait laissé le mal s'élever à ce degré extrême, afin que l'insuffisance des efforts humains fût pleinement constatée; elle intervint à l'heure marquée, comme elle le fait toujours, par des moyens d'une suavité et d'une efficacité merveilleuses. *Attingit ergo fortiter et disponit omnia suaviter* [1].

Mais cette fois, elle ne choisit pas son instrument parmi les rejetons d'un sang illustre, ni parmi les héritiers d'un patrimoine seigneurial. L'homme de sa droite, celui qu'elle destine à porter remède à des maux si excessifs, c'est un enfant pauvre, obscur, inconnu. Le seul signe que le Ciel fait briller sur son front est celui de la miséricorde et de la sainteté.

Vincent de Paul naquit sous un chaume rustique, dans un

1. Sap., VIII, 1

village appelé Poy, au fond des landes de Bordeaux. Comme celle de David, son enfance s'écoule dans les pâturages et à la suite d'un troupeau. Comme lui, pour lutter contre le géant de l'irréligion et de l'incrédulité, il n'a d'autres armes que la simplicité de ses mœurs, un zèle ardent pour l'honneur de la maison de Dieu et une tendresse si grande pour les malheureux, qu'encore enfant on le voit tous les jours partager avec eux le pain grossier, dont la chétive ration suffit à peine à le nourrir lui-même.

Pour subvenir aux frais de ses études, son père aliène une de ses terres; il vend une partie de son troupeau. Vincent étudie sept années la théologie à l'université de Toulouse, et, le 19 septembre 1600, il reçoit la consécration sacerdotale.

Mais Dieu ne se hâte pas de le produire. Maitre des temps, il agit avec patience et avec une divine lenteur. — Il a coutume d'éprouver ses instruments: il fait passer au creuset purifiant de la souffrance les hommes qu'il destine à compatir aux tribulations et aux adversités de leurs frères: *Ostendam illi quanta opporteat eum pro nomine meo pati* [1].

Vincent n'était prêtre que depuis quelques jours, lorsque dans un voyage sur mer, allant de Narbonne à Marseille, il est pris par des corsaires et trainé captif sur les côtes de Barbarie. L'esclavage est l'état le plus opposé à la dignité de notre nature; il semble incompatible avec l'influence morale, avec cette puissance d'action, cette liberté d'initiative necessaires à un apôtre pour exercer son zèle, attirer les âmes par l'estime et la confiance. Comment se dévouera-t-il au salut du prochain cet homme séparé de sa patrie par de vastes espaces, enchainé sur une côte inhospitalière, pleuré dejà comme mort par ses amis et par ses proches?

Vincent de Paul nous décrit lui-même son triste abaissement en quelques traits simples et touchants: « Les pirates, après « nous avoir dépouillés d'une partie de nos vêtements, nous « exposent en vente sur le marché de Tunis, où les marchands « viennent nous visiter. Ceux-ci nous inspectent comme ils « eussent fait pour l'achat d'un bétail. Ils palpent nos côtes, « sondent nos plaies, nous font ouvrir la bouche pour voir nos « dents, nous font lever des fardeaux, cheminer le pas, trotter, « courir, lutter les uns avec les autres pour juger de la force « de chacun de nous. » Quelle humiliation et quel excès d'infortune! — Ce prêtre si grand par le cœur, si distingué par sa science et la supériorité de ses dons naturels, est réduit à l'état le plus abject, voué aux offices des plus vils manœuvres!

1. Act. IX, 16

Une circonstance lui rend sa situation plus douloureuse encore. Le maître dont Vincent est devenu la propriété est un impie renégat, violateur de la foi de son baptême, animé contre les serviteurs de Jésus-Christ de cette fureur violente, de cette haine implacable qu'inspire pour l'ordinaire le nom chrétien à ceux qui en ont effacé en eux le divin caractère. Le croiriez-vous? c'est l'âme de ce misérable apostat que convoite le zèle de notre saint. Quelle patience héroïque, quelle intrépidité, quelle douceur surhumaine ne lui fallut-il pas déployer, pour vaincre l'opiniâtreté de cette nature endurcie! Que d'abondantes prières, quelle profusion de soupirs ne dut-il pas adresser sans discontinuité au cœur de Dieu pour attirer sur cet ingrat l'immensité des miséricordes divines, dissiper les ténèbres de son aveuglement, éveiller dans son cœur le remords de son infidelité, l'horreur et la détestation de son parjure! — « Mais enfin le maitre devient la conquête de l'esclave. » — Voyez-vous ce frêle esquif fuyant à toute vitesse à travers les mers. C'est Vincent de Paul qui s'enfuit de la terre de la captivité, emportant pour trophée de sa victoire la proie qu'il a ravie à l'enfer. Semblable à Jésus-Christ montant au Ciel, il emmène dans ses bras *la captivité captive* [1]; sans autre boussole que sa confiance en Dieu, il traverse la Méditerranée et va jusqu'à Rome rendre à l'Église un transfuge ramené dans son sein pour toujours.

Dieu l'a fait sortir triomphant de ses fers et l'a délivré comme Daniel, enchaînant la gueule des lions qui s'étaient conjurés pour lui ravir avec sa liberté le trésor de sa foi et de son innocence.

Sur quel théâtre le suivre maintenant?.... A la cour? au pied des chaires de la capitale, où sa parole obtiendrait les plus éclatant succès, auprès de la reine Marguerite ou du grand cardinal d'Ossat, qui l'un et l'autre ont eu l'occasion d'éprouver son habilité dans la direction des affaires, sa science à conduire des négociations délicates et importantes?.... Vincent n'est pas dans les lieux où s'agitent les ambitions humaines. Jamais, à moins d'un signe manifeste de la volonté céleste, il ne se portera de lui-même sur les chemins qui mènent à la célébrité et à la fortune.

Où nous le trouvons, c'est dans la famille de Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, *gouverneur général des galères de France*. Nous insistons sur ce mot *galères de France*, et dans un instant nous en dirons le secret motif. — Vincent entre dans la maison du comte de Joigny, non en qualité de

1. Ephes. IV, 8.

conseiller et de secrétaire intime, pas même pour y remplir les fonctions d'aumônier principal, mais afin de s'y vouer à l'emploi modeste et laborieux d'instituteur. Lui, l'ami du cardinal de Berulle, à qui le roi Henri IV a déjà accordé des témoignages de haute faveur, il passe douze années entières, caché au monde, appliqué exclusivement à former l'esprit et le cœur des enfants du comte, à leur inculquer les premiers rudiments des lettres et des sciences. — Que lui importe de vivre caché sous le boisseau? — Ne sait-il pas que celui qui aime Dieu trouve aisément le moyen de procurer sa gloire dans les situations les plus dédaignées et les plus obscures!

Comme l'arche du Seigneur dans la maison d'Obédédon, la présence de Vincent de Paul devient un trésor de bénédictions célestes pour toute la maison de Gondi. Vincent s'était tracé pour règle d'honorer « Jésus-Christ en la personne du comte, la Sainte-Vierge en la personne de son épouse, les disciples du Sauveur en celle de ses officiers et domestiques. » Des fruits abondants ne tardèrent pas à récompenser ces admirables dispositions. La comtesse, sous la direction du saint, s'élève à un degré supérieur d'oraison et d'union avec Dieu. Plus tard elle sera pour lui une auxiliaire dévouée et infatigable. Son élève, le fameux cardinal de Retz, quoique indigne des leçons et des exemples d'un tel maître, ne laissera pas cependant, une fois élevé sur le siége archiépiscopal de Paris, d'acquitter la dette de la reconnaissance et de soutenir Vincent dans toutes ses œuvres. — Le comte de Joigny imbu des maximes et des faux préjugés du siècle mais touché par les avertissements du saint, renonce à la fureur des duels, et, provoqué un jour par un sanglant affront, il a le courage de sacrifier son ressentiment et de laisser la vengeance à celui à qui appartient la vengeance. Parmi le nombreux personnel de serviteurs attachés à la famille de Gondi, Vincent apaise les querelles et les dissensions, il bannit les blasphèmes et les discours licencieux, il institue l'usage de la lecture et de la prière faite en commun, il fait fleurir une régularité et un ordre si parfaits, que l'on se fût cru dans une communauté monastique plutôt que dans une maison noble et séculière. Durant la partie de l'année où la famille habitait ses terres, Vincent se livrait avec assiduité à ses occupations favorites, celles d'instruire les ignorants, d'évangéliser les hameaux, de se dépenser en soins spirituels au profit des pauvres habitants de la campagne dont il avait partagé les fatigues dans son jeune âge.

O profondeur des desseins du Tout Puissant ! Que les pensées de Dieu s'élèvent à d'incalculables distances au dessus de nos jugements vains et bornés !..... Qui d'entre nous, ne se serait persuadé qu'en se vouant l'espace de douze ans aux soins

obscurs d'une éducation privée, Vincent de Paul allait s'éteindre dans une tâche sans grandeur, sans résultat pour les intérêts généraux de l'Église? — Ce fut précisément le contraire qui eut lieu. La maison de Gondi fut le point de départ des œuvres de Vincent de Paul, l'école où il mit à l'essai ses premiers plans de régénération, le cénacle où, embrasé des flammes les plus pures de l'Esprit-Saint, éclairé de ses plus vives lumières il eut le sentiment que l'apostolat qu'il allait exercer, pour s'étendre efficacement á tous les rangs de la société, devait s'inaugurer par les enfants, les malades et les pauvres. *In quamcumque civitatem intraveritis, curate infirmos qui in illâ sunt*[1].

Hélas ! Vincent à parcouru de ses regards le champ du Seigneur, il en a compté toutes les épines et toutes les ronces. La moisson, à la vérité, renferme des germes abondants d'espérance, mais les ouvriers manquent à sa culture.

Nous n'affligeront pas votre foi par la triste peinture de l'état moral du clergé en France à cette époque douloureuse. Hâtons-nous de dire que si le sacerdoce en France offrait dans ses mœurs des symptômes trop réels d'une décadence profonde, il n'était qu'imparfaitement responsable de ce funeste état de relâchement et de dégénérescence. Les décrets du saint Concile de Trente relatifs aux séminaires n'avaient pas été mis en vigueur. Un grand nombre d'universités s'étaient laissées secrètement pénétrer par l'influence des nouvelles hérésies. C'est à peine si, dans toute l'étendue de la catholicité, il existait une seule institution où les jeunes clercs pussent s'abreuver avec sécurité aux sources de la science divine et s'initier aux habitudes d'une vie édifiante et régulière.

Pour réformer la milice sacrée, rendre, suivant l'expression de l'Evangile, la saveur à ceux qui doivent être *le sel de la terre*, il n'y avait qu'un moyen possible, s'emparer de la jeunesse ecclésiastique par l'éducation, reconstruire l'arbre sacerdotal dans son berceau et dans ses racines. C'était le vœu le plus ardent d'un grand nombre d'évêques ; mais tous reculaient à la pensée de cette tâche gigantesque. — Vincent de Paul fait des séminaires son œuvre de prédilection. Aucune appréhension ne l'arrête, ni l'exiguité de ses ressources, ni les chances incertaines d'une entreprise que personne avant lui n'avait tentée, et dont le développement doit s'étendre à un nombre considérable de diocèses. Une de ses maximes était celle-ci : *Commençons le bien et Dieu le finira.*

Il avait acheté à Paris une maison appartenant à la Seigneurie de Saint-Lazare pour y loger une société de missionnaires qu'il

1. Math., X, 11.

avait fondée et dont il venait de faire approuver les statuts par le Siége Apostolique. Il convie dans cette maison tous les jeunes aspirants au sacrement de l'Ordre. Cinq fois par an, durant onze jours, il en rassemble quatre-vingt-dix et plus, accourus des divers diocèses de France Il subvient généreusement à tous les frais nécessaires. Il est sans inquiétudes sur les suites d'une hospitalité pratiquée sur une échelle aussi large et dans d'aussi écrasantes conditions. Au sein de ces retraites, les jeunes clercs sont renouvelés dans l'esprit de leur vocation. Vincent de Paul leur insinue la soumision aux lois et aux décrets ecclésiastiques. Il les exerce à l'oraison mentale, aux pratiques de la vie intérieure; il s'efforce surtout de leur inculquer au plus profond de l'âme un véritable sentiment de respect pour cette dignité sacerdotale dont l'imposition des mains va bientôt les revêtir. — Attirés par ces premiers fruits que la renommée publiait partout, les ecclésiastiques engagés dans les ordres sollicitent, eux aussi, la faveur d'être admis à ces saints exercices. Pour les satisfaire, notre saint institue deux fois la semaine des conférences sur les points les plus importants de doctrine et de morale. Là, les cœurs s'unissaient par les liens de la plus douce charité; on s'édifiait par de célestes conversations; on s'excitait à se dévouer sans mesure aux sollicitudes et aux fatigues de l'apostolat. Ce fut dans les rangs recueillis et émus de ces vastes assemblées que l'on vit se presser les Bourdoise, les Claude Bernard, les Ollier, les Bossuet; tous ces grands noms d'orateurs, de directeurs de conscience, de fondateurs d'ordre, de théologiens consommés, qui, sortant de ces réunions remplis de l'esprit de Dieu, versés dans la science des âmes, ont renouvelé le clergé et l'ordre épiscopal, répandu en tout lieu le feu divin que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre.

Bientôt, en France, en Italie, dans la plupart des États catholiques, les grands séminaires furent institués suivant le plan qui subsiste de nos jours. — Vous apprendrez sans doute avec une légitime fierté, mes Frères, que le premier grand séminaire fondé en Europe fut celui du diocèse de Genève, que Juste Guérin, l'un des successeurs de François de Sales sur ce siége, érigea à Annecy, l'an 1637, d'après le mode et selon le plan qui lui furent donnés par S. Vincent de Paul.

Vincent de Paul maintenant est devenu l'homme universel, l'homme de la nation et l'homme de la chrétienté. Son action se fait sentir partout où il y a des infirmités à secourir, une âme à convertir et à sauver. Son influence et son autorité ne cessent de grandir, en raison du respect et de l'amour unanime que les peuples lui accordent. Nous le voyons au chevet d'agonie du roi Louis XIII, assistant ce prince à sa dernière

heure. Il siége dans les conseils de la régente Anne d'Autriche; c'est son suffrage qui détermine le choix des sujets proposés pour les prélatures et pour les évêchés du royaume. François de Sales le signale comme le prêtre le plus saint de la terre et lui confie le supériorat général des Sœurs de la Visitation dans la capitale.

A cette époque, le jansénisme, à l'aide de ses déguisements artificieux, tendait de plus en plus à s'insinuer au cœur de l'Eglise de France. Vincent est le premier qui pousse le cri d'alarme; il dénonce les novateurs, dont quelques-uns un instant lui avaient paru sincères. Dès qu'il a reconnu le caractère de la secte et le venin secret de ses doctrines, dit l'Eglise dans l'office du saint, il la prend en horreur. *Serpentes errores quos sensit exhorruit.* Et il n'a plus qu'une pensée, celle d'écraser le serpent tortueux de la nouvelle hérésie et d'assurer partout l'autorité et l'obéissance aux jugements apostoliques, *ut amputarentur, debitaque judiciis apostolicis obedientia præstaretur ab omnibus* [1].

Les guerres de la Fronde ont amené dans Paris une misère extrême. Cette vaste cité, décimée par la famine, entend gronder dans son sein les menaces et le sourd frémissement de l'émeute. Ses rues sont encombrées de quarante mille mendiants, troupe turbulente, prête à tous les coups de main, livrée aux inspirations les plus perverses, et qui constitue pour la sûreté publique un redoutable péril. La police se déclare impuissante à contenir les fureurs de ce flot indiscipliné. Vincent demande qu'on le laisse agir, il répond lui seul de la tranquillité de la capitale. Il rassemble dans un asile trois cents de ces malheureux, les plus infirmes, les plus dénués: il pénétre les autres de la terreur des jugements de Dieu, et délivre à tout jamais Paris de cette pauvreté errante et vagabonde dont il était infesté depuis l'origine de la Monarchie. Vers la même époque, il fonde l'hôpital de la Salpêtriére et assure à cet établissement une dotation qui lui permet de recevoir jusqu'à six mille pauvres.

La Champagne et la Lorraine sont ravagées par les guerres. Les campagnes regorgent de cadavres. Des milliers de paysans, chassés de leurs habitations par le pillage et l'incendie, sont couchés le long des haies et sur les grands chemins, et meurent en proie à la maladie et à la faim. Vincent se fait leur nourricier, et pendant dix ans, on ne rencontre sur les routes qui conduisent à ces provinces, que de vastes convois chargés de vivres, de vétements, de socs de charrues, de

1. Brev. roman.

provisions de toute nature expédiées à ces populations en détresse par l'inépuisable charité de Vincent de Paul.

Il renouvelle les mêmes prodiges en Picardie et y nourrit jusqu'à quarante villes et deux cents bourgs. Il pourvoit à leur soulagements, sans restreindre le cours de ses autres libéralités, sans suspendre aucune de ses fondations et de ses entreprises. — Dans le même temps il couvre la France d'écoles pour les enfants, de maisons de réfuge pour les vieillards; il institue une œuvre de patronage pour les forçats libérés, où il accueille avec toute la distinction et tous les honneurs dus à leur rang, une multitude de catholiques chassés d'Angleterre par la persécution de Cromvell. — Il répond aux prières et aux sollicitations qui lui sont adressées, non seulement du sein de la France, mais des diverses contrées de l'Europe et des points les plus éloignés de l'univers. Il fonde des établissements à Madagascar. Il témoigne un cœur de père à cet *enfant trouvé* que trois grandes puissances de l'Europe dépêceront bientôt en une triple part; pressentant les épreuves qui attendent dans un avenir prochain l'infortunée Pologne, les terribles persécutions qu'elle aura à souffrir pour la défense de ses traditions et de sa foi, il lui envoie de nombreux subsides, et multiplie ses conseils afin de la prémunir contre les séductions de l'hérésie et les violences du schisme moscowite. Vincent étend encore sa sollicitude sur les chrétiens dont il a jadis partagé la captivité sur les plages brûlantes d'Afrique; en une seule année il consacre jusqu'à douze mille livres à leur rançon; et à ceux dont il ne peut obtenir le rachat, il laisse une colonie de ses prêtres afin de leur prodiguer les secours spirituels, sauvant ainsi leur âme et des dangers de l'apostasie et des horreurs du désespoir.

Toutefois, il est une chose plus glorisuse pour Vincent de Paul que toutes ces largesses insignes, toutes ces institutions monumentales: c'est l'humilté profonde oû il sut constamment se maintenir au milieu des acclamations des peuples, des actions de grâce publiques qui lui furent décernées par les gouverneurs et les magistrats des villes et des provinces qu'il avait secourues. Jamais il ne se départit de son éloignement pour les dignités.

Il n'y eut qu'un seul titre dont il consentit à se laisser revêtir: ce fut celui d'*Aumônier général des galères de France*, c'est-à-dire de serviteur et de ministre de tous les forçats du royaume. Or, un jour, dans une visite au bagne, il aperçoit un criminel plus abattu que les autres, à cause de la misère où sa captivité laissait ses enfants et son épouse. Touché de

commisération, S. Vincent renouvelle l'héroïque dévouement accompli par Paulin de Nole pour sauver des fers le fils d'une pauvre veuve. Profitant des ténèbres de la nuit, à l'insu des gardiens dont il a pris soin de ne pas se faire connaitre, il se substitue au condamné, il revêt ses chaines et sa livrée infamante, sous laquelle il reste caché plusieurs jour; il rend ainsi ce malheureux à la liberté par un expédient qu'aucune imagination n'aurait jamais inventé.

Saisis d'admiration au spectacle de tant de créations merveilleuses, d'œuvres incompréhensibles par leur nombre et leur étendue, nous sommes tentés de nous écrier avec une curiosité avide : Mais quel a donc été le secret de Vincent ? Comment cet homme, seul, sans patrimoine, dépourvu de tous les moyens d'influence que donne l'éclat du rang et de la naissance, étranger à l'intrigue et aux ressorts de l'ambition, a-t-il pu réaliser des entreprises qui paraissent excéder les forces humaines ; suffire à des munificences qui eussent défié les combinaisons du plus habile économiste et épuisé les trésors de l'empire le plus florissant ?

Le premier secret de S. Vincent de Paul a été sa confiance en Dieu et l'élévation surhumaine de sa foi. Nos aumônes sont restreintes, parce que nous les faisons avec hésitation et avec parcimonie. — Pour faire fructifier l'or, il faut le disperser, le répandre sans calcul, avec la profusion du aboureur qui dissipe son grain en le confiant aux sillons de la terre. — Telle fut la règle souveraine et invariable de Vincent de Paul. — Sa prudence en fait de charité consistait à se reposer en aveugle sur l'assistance divine et à franchir hardiment toutes les limites de la prudence humaine.

Le second secret des succès de Vincent de Paul, nous le trouvons dans l'austérité de sa vie et le rayon de sainteté qui brillait ostensiblement sur son front. Tout son extérieur avait quelque chose d'entraînant et d'irrésistible. Les moins généreux, captivés par l'ineffable tendresse qui jaillissait de ses regards et de sa physionomie, s'empressaient de mettre à sa discrétion toute leur fortune. Qui d'entre nous n'a présente à son souvenir cette scène touchante où, s'étant présenté au pied du trône pour solliciter les secours de la Régente, il la voit essuyer les larmes de ses yeux. Anne d'Autriche pousse un profond soupir et s'écrie en gémissant : « *Les misères sont extrêmes, les pauvres surabondent, mon père, je ne le sais que trop ; mais que puis-je ?... Toutes mes ressources sont taries, mes trésors sont à sec.* » Vincent, sans se déconcerter, lève les yeux sur la couronne royale qui resplendissait sur le front de la mère de Louis XIV. « *Vos trésors sont vides, madame,* dit-il, *et vos diamants ? vos diamants, en a-t-on besoin*

quand on est reine de France? » Anne d'Autriche, émue, bouleversée jusqu'au fond de l'âme, détache ses diamants..... Et le diadème royal, que la nation jalouse eût maintenu au prix de tous ses trésors et de tout son sang sur la tête de sa souveraine, si des princes puissants avaient eu la témérité de chercher à le lui ravir, un fils de laboureur, un pauvre prêtre, dont les courtisans raillaient la simplicité et la bonhomie, le fait tomber dans ses mains, sans effort, sans coup férir, par une seule inspiration de son cœur, par un élan indiscret et sublime de son amour et de sa foi! — Anne d'Autriche, en donnant sa couronne à Vincent de Paul, lui avait demandé le secret d'un tel sacrifice. « *Non*, s'était-il écrié, *je ne puis le garder; j'ai du bien à faire. Il faut, pour l'intérêt des pauvres, qu'un si grand exemple de charité soit connu de tout le royaume.* »

Sans doute, rigoureusement parlant, les moyens mis en œuvre par Vincent de Paul n'ont rien eu de miraculeux et de surnaturel; mais tout a été surnaturel dans le principe qui les lui a fait appliquer : dans l'ardeur de son âme, dans sa puissance de persuasion, dans ses illuminations soudaines et imprévues.

Elle sera éternelle dans les fastes de la charite, cette assemblée où, sous les yeux des femmes les plus illustres de la cour, des héritières des plus grands noms historiques de France, dont il avait su faire ses coopératrices, il rassemble près de cinq cents enfants, exténués, épuisés d'inanition, à demi-morts de froid; créatures innocentes, fruits du crime et de la misère, qu'il a recueillis partout, aux angles des rues, sur le seuil des églises, et jusque dans la fange des ruisseaux; il propose à ces généreuses femmes de se charger du soin de les nourrir, de les sauver d'une mort certaine en se déclarant leurs mères. — A cette proposition inattendue, toutes reculent épouvantées; elles se retracent les frais énormes d'une pareille entreprise, les embarras de toute nature qu'elle va leur susciter, elles demeurent indécises, muettes, tremblantes. Mais un feu surhumain s'allume dans le cœur de Vincent de Paul, l'ardente pitié dont il est saisi transforme tout son être. Ses gémissements et ses sanglots se mêlent aux vagissements des enfants réunis autour de sa chaire. On eût dit l'ange de la miséricorde se montrant tout à coup sous des traits et sous une enveloppe mortels. Nous laissons à son langage toute sa grâce et sa simplicité native. Nous nous garderons bien d'en altérer une seule syllabe. « *Or, sus, Mesdames*, s'écrie-t-il, *vous avez adopté ces enfants, vous êtes devenues leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez en ce moment d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je vais prendre les voix, recueillir les suffrages,*

Il est temps que vous prononciez leur arrêt. Les voilà devant vous. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable; ils mourront tous demain si vous les délaissez. »

Je m'arrête, je sens le besoin de me recueillir sous le poids de l'émotion que fait naître en moi une scène aussi attendrissante. — Ai-je besoin de dire que l'assemblée ne répondit à l'orateur que par ses larmes? Tous les enfants furent adoptés par acclamation ; leur hôpital fut immédiatement doté d'un subside de quarante mille livres de rente..... Elle fut ainsi fondée dès ce jour, cette œuvre des Enfants-Trouvés, qui, depuis lors jusqu'au temps où nous sommes, en Europe et jusqu'aux côtes barbares de la Chine, n'a cessé d'épargner la mort et d'assurer le ciel à des millions de victimes innocentes !

Souffrez donc que je vous interpelle, vous, prêtres de Jésus-Christ; vous, laïcs dévoués; vous, femmes au cœur plein de tendresse pour les malheureux, qui prodiguez vos loisirs à l'expansion de tous les genres de bien, à la visite des malades sur leurs grabats, au service des pauvres dans leurs sombres réduits. Qu'ils retentissent à chaque instant à vos oreilles, et qu'ils fassent vibrer toutes les fibres de vos entrailles ces accents pathétiques de notre saint; oui, tous ces orphelins privés de leurs parents, toutes ces jeunes filles dont l'innocence est en butte aux convoitises du libertinage et aux artifices de la séduction, tous ces chrétiens en détresse, que l'hérésie vénale cherche à acheter par ses largesses captieuses, ils seront sauvés, si vous les entourez de votre compassion, ils périront si vous leur retirez votre appui et vos soins assidus. — Soyez pères des délaissés et des pauvres. « Pères ce n'est point assez, disait Fénélon... Soyez mères, ayez-en dans votre cœur le dévouement, ayez-en les sollicitudes et la tendresse ardente. »

Héritiers de l'esprit et des traditions de S. Vincent de Paul, faites reparaître dans vos personnes sa suave et céleste figure. Renouvelez notre dix-neuvième siècle dévoré par l'indifférence religieuse et l'égoïsme, comme notre saint a renouvelé le dix-septième siècle, si fortement attaqué par la double plaie de l'ignorance et de l'immoralité.

II. — Dieu, a fait les nations guérissables. *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum*[1]. Plus les plaies qui les dévorent sont profondes et invétérées, plus aussi la divine sagesse se montre ingénieuse dans ses dispositions et dans les remèdes qu'elle leur prépare.

Elle a eu des moyens de salut et de restauration pour sauver

1. Sap., I, 14.

l'humanité dans ses crises les plus redoutables et au sein de ses convulsions les plus douloureuses.

Ainsi, au cinquième siècle, pour enlever les peuples à leur vie nomade, les faire passer de l'état barbare à la vie civilisée, l'Eglise a eu ses moines colons et agriculteurs. — Au dixième siècle, pour sauvegarder le droit et les libertés publiques contre les excès de la force et de l'arbitraire, faire triompher les principes de justice sur les habitudes de violence et d'oppression, elle a eu l'ascendant moral de ses grands papes Grégoire VII, Innocent III, Alexandre III, Boniface VIII. — Au douzième siècle, lorsque la chrétienté s'épuisait en discordes et en luttes intestines, elle eut la chevalerie, les croisades, les expéditions lointaines de terre sainte, qui donnèrent aliment à l'humeur entreprenante des esprits, étanchèrent leur soif de combats et d'aventures. — Vers la même époque, l'Eglise catholique éleva jusqu'aux nues ses flèches aériennes et ses arceaux symboliques, afin de traduire la pensée religieuse à l'imagination et aux sens, et de la rendre vivante et palpable en l'exprimant sur la pierre.

De nos jours où, sous le souffle glacé de l'indifférence, le sens du surnaturel a presque complètement disparu, où les âmes, flétries par des cupidités et des instincts abjects, ne sentent plus en elles l'énergie du dévoûment et sont comme frappées de langueur et d'atonie, la Providence a mis en œuvre des moyens non moins merveilleux que ceux dont elle s'était servie dans les siècles antérieurs. Parmi les instruments de conquête et de régénération morale, les trois qui ont le plus contribué à relever les générations actuelles de leurs défaillances, à les attirer aux croyances et aux pratiques chrétiennes ont été : l'*Association catholique*, l'*Apostolat de la femme*, le *Denier apostolique*. Il suffit de les signaler pour reconnaître qu'ils portent le cachet de S. Vincent de Paul, et qu'ils n'ont dû leur progrès qu'à la popularité de son nom, à l'amour et au respect qui s'attachent à ses institutions et à son souvenir.

Le premier élément du progrès chrétien au dix-neuvième siècle a été l'*Association catholique*.

Vincent de Paul avait compris que pour fixer l'homme à la vertu et au devoir, il fallait le rendre actif dans la poursuite du bien, s'emparer de ses aptitudes, de son énergie, de son ardeur au profit d'une œuvre grande et utile, lui donner la mission de promouvoir cette œuvre. — D'autre part, l'homme isolé n'éxerce qu'une action circonscrite et bornée, il est impuissant à fonder une œuvre qui lui survive. Vincent de Paul pensait donc qu'il fallait unir les forces religieuses, les rendre collectives, les grouper en un faisceau serré et compact, que c'était le seul moyen d'assurer leur permanence et leur efficacité.

Ainsi, dès que par sa parole apostolique ou par celle de ses missionnaires il avait renouvelé une ville ou un hameau, il s'appliquait à rendre durables les fruits qu'il y avait opérés. A ce dessein, il recrutait parmi les hommes et parmi les femmes tout ce qui était influent par la fortune, par l'intelligence, par le rang social, et il les lançait dans les œuvres de zèle et d'apostolat. Tout d'abord il les groupait en association, dont la charité était l'objet immédiat. Il leur donnait le soin de distribuer des aliments aux pauvres, de porter des médicaments aux malades, d'organiser dans la distribution des secours un ordre qui en prévînt les abus et en fît cesser les intermittences. Mais le pain matériel n'arrivait jamais à ces malheureux, sans être accompagné du pain plus précieux de la divine parole. Le contact avec la misère touchait le riche d'une impression céleste et faisait descendre dans son âme la grâce de Dieu et d'ineffables bénédictions. — A peine nées, les Confréries de charité établies par Vincent de Paul à Châlons, dans la Bresse, en Picardie, avaient obtenu un si rapide et si universel succès, elles avaient produit des fruits si abondants que l'assemblée générale du Clergé de France, tenue à Pontoise l'an 1670, les loua publiquement, et qu'elle invita tous les évêques du royaume à en instituer de semblables dans leurs diocèses.

L'Association catholique était donc fondée.

De nos jours l'Association catholique a été le puissant ressort dont la Providence a voulu se servir pour détruire les préjugés de l'ignorance, réconcilier avec le christianisme des générations abusées à qui l'on avait persuadé que l'absence de toute foi, la suppression des rapports de l'homme avec Dieu, étaient pour l'individu un signe de supériorité intellectuelle, et pour la société une condition indispensable de progrés et de grandeur.

L'Association catholique a été reconstruite sur son plan primitif telle que notre Saint l'avait conçue. Afin d'attirer dans ses rangs les hommes appartenant aux diverses classes, aux divers âges, aux diverses professions, afin d'ôter toute méfiance aux partis politiques, de se maintenir vis-à-vis de l'Etat dans une neutralité qui lui garantit sa liberté d'action et son indépendance, l'Association catholique a arboré la bannière de Vincent de Paul, elle s'est personnifiée dans le saint le plus populaire, le plus universellement béni, le seul que l'impiété du dix-huitiéme siècle ait respecté et qu'aucune passion n'ait jamais osé ternir par la calomnie et par l'injure : dans S. Vincent de Paul, qui personnifie le cœur de la France, comme Bossuet en personnifie le génie. — Ainsi constituée, l'Association catholique a marché à la conquête des âmes, leur tendant, non pas le filet de la doctrine, mais celui de

l'amour et des bonnes œuvres; elle a enveloppé le monde comme un réseau et s'est étendue à tous le genres de dévoûment. Tantôt l'Association catholique s'est vouée au patronage des enfants, à la visite des malades et des pauvres sous le nom de Societé de S. Vincent de Paul, tantôt elle s'est destinée à la réhabilitation des mariages sous le nom de société de S. Jean-François Régis, tantôt elle a eu pour objet la propagation des saines doctrines et des bons livres sous le nom de societé de S. François de Sales, tantôt sous le nom de société de S. François Xavier elle a cherché à ramener les ouvriers à une vie régulière et laborieuse. Elle s'est inscrite avec courage sous les auspices des saints de ce moyen âgé si décrié et si honni.

C'est du sein de l'Association catholique qu'est sortie cette phalange d'orateurs éloquents, d'écrivains éminents, de publicistes profonds qui, l'histoire à la main, ont vengé l'Eglise des injustes accusations. Dans leurs discours, dans leurs écrits ils ont refuté les fausses assertions par l'évidence des faits; ils ont mis en relief la puissance et la supériorité des institutions chrétiennes; ils ont ressuscité avec éclat les figures dédaignées et trop longtemps obscurcies de ces grands moines et de ces grands papes, gardiens de la justice et restaurateurs de leurs siécles. Grâce à eux, partout, dans les salons, dans les Académies, à la tribune politique, la religion a reparu entourée d'honneur et de respect. Elle a ressaisi sur les esprits l'action et la suprématie qui lui étaient dues. Une seule gloire manquait à l'Association catholique, la gloire de la persécution..... De nos jours elle l'a obtenue.[1] L'Association catholique a été en partie proscrite et mutilée, nullement parce qu'elle avait dégénéré ou laissé percer sous le voile de la charité des tendances dangereuses et hostiles; son innocence a été solennellement et officiellement constatée, mais à cause de son prodigieux génie d'organisation; à cause de la popularité de plus en plus croissante de ses œuvres..... Ne la plaignons pas! Pour elle comme pour les martyrs la blessure faite pour l'épuiser sera un principe de vie et de fécondité.

Le second élément du progrès chrétien au dix-neuvième siècle a été l'*Apostolat de la femme.*

Ce fut encore là une de ces idées neuves et hardies que les contemporains de Vincent le virent appliquer avec une sorte d'inquiétude et d'effroi, mais que l'expérience de trois siècles a justifiée par des fruits inespérés.

Vincent de Paul avait pour principe, nous l'avons vu, de

1. Décrets du ministre Billaud, contre les sociétés de S. Vincent de Paul, sous le gouvernement de Napoléon III.

mettre en activité toutes les forces qu'il jugeait aptes à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Il jugea que la sensibilité exquise, le tact délicat, cet instinct plus profond de tendresse que la femme possède à un degré supérieur, offrirait à l'action de Dieu un ressort merveilleux, qu'il pourrait même se produire des circonstances, où, pour vaincre certaines natures rebelles et faire pénétrer la grâce de Jésus-Christ dans leur âme, l'initiative de la femme aurait une efficacité supérieure à l'initiative même du prêtre.

Mais jusque-là on ne concevait pas que la fleur de la virginité pût se conserver inviolable et sans péril loin de la solitude et hors l'enceinte des cloîtres. Vincent pensait au contraire que la crainte et l'amour de Dieu étaient deux antidotes infaillibles contre les tentations et les amorces séduisantes ; que même, sans la crainte et l'amour de Dieu, les grilles les plus austères ne seraient jamais que d'un faible et vain secours. Il disait, avec S. Augustin : *Ama et fac quod vis.* Aimez et faites ce qu'il vous plaira.

Une veuve, riche des dons de la fortune, mais plus favorisée de ceux du ciel, Louise de Marillac, si célèbre sous le nom de Mademoiselle Legras, s'était associée aux travaux et aux entreprises de notre saint ; elle avait pris sous sa direction un petit nombre d'élèves choisies, avec qui elle partageait sa maison, sa table, qu'elle formait, sous la conduite de Vincent, au service laborieux des malades, aux exercices de la mortification et de la vie intérieure. Ce fut le premier noyau de la congrégation des Filles de la charité.

Vincent, au lieu de vouer ce nouvel essaim de Vierges à la vie entièrement claustrale, le lance hardiment aux chevets des hôpitaux, à la suite des armées, sous la tente même du Turc. Il résume toutes les règles, tout l'esprit qui doit animer le nouvel institut, dans ces recommandations si naïves et si simples : « Vous aurez pour monastère les maisons des pauvres ; pour « chapelle, l'église paroissiale ; pour cloître, les rues des villes ; « pour clôture, l'obéissance ; pour grille, la crainte de Dieu ; « pour voile, la sainte modestie. Mon intention est que vous « traitiez tout homme infirme comme une mère tendre soigne « son fils unique. »

Ces paroles inauguraient un ordre nouveau dans le ministère et dans la dispensation de la charité. Et comme Marie fut choisie de Dieu pour être la médiatrice de Jésus-Christ dans l'œuvre de notre rédemption, ainsi à dater de ce jour, la femme est devenue l'auxiliaire et la coassociée de l'apôtre. Chaque fois que la croix a été plantée sur une terre lointaine et infidèle et que l'Evangile

y a fructifié, aussitôt, à côté de l'Eglise et de la maison des missionnaires, on voit se former une colonie de sœurs, destinées à la visite des familles, au soin des malades, à l'instruction de l'enfance.

Le dévoûment et ses célestes attraits étaient encore la douce chaîne dont se servait Vincent de Paul pour attirer à la vertu les personnes engagées dans les liens du mariage et dans le tourbillon de la vie et des affaires séculières. Pour les détourner du luxe, les attacher aux pratiques de piété, leur ôter le goût des plaisirs, il avait un moyen plus efficace et plus prompt que les menaces et les foudres de l'éloquence: il leur mettait au cœur l'amour de Dieu et des pauvres.

Ainsi transforma-t-il en servantes des malades deux cents dames de Paris, et parmi elles la Chancelière de France, la duchesse de Mantoue, depuis reine de Pologne. On vit alors, spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes! ces augustes femmes ceintes d'un vil tablier parcourir les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris, respirer cet air corrompu et fétide, remuer la couche des êtres les plus délaissés, à qui elles prodiguaient des soins et des tendresses de mères.

Quand ensuite ces dignes émules des Blanche de Castille et des Elisabeth de Hongrie avaient touché les plaies de Jésus-Christ étendu sur sa paille et caché sous ses haillons, elles étaient heureuses de retrouver ce même Dieu dans leur oratoire et au pied de leur crucifix, où elles lui offraient en sacrifice le cortège des vanités dont elles s'étaient montrées si longtemps éprises... Une fois devenues auprès des pauvres les messagères de l'espérance et de la paix, elles se sentaient enflammées du désir de communiquer les mêmes biens aux êtres plus chers à qui les unissaient les liens plus étroits de l'affection naturelle et du sang. Dans l'exercice des œuvres de miséricorde, leur cœur, que le monde avait épuisé et tari, se dilatait sans mesure; elles ne tardaient pas à répandre tout autour d'elles l'amour surnaturel qui les embrasait.... Puis, sans effort, par une seule parole, un simple regard, elles attiraient à Dieu un époux, des enfants déjà irrésistiblement captivés par les charmes de cette charité dont ils avaient sans cesse devant eux la vivante incarnation.

Le troisième élément du progrès chrétien au dix-neuvième siècle a été le *Denier apostolique*.

Autrefois l'Eglise puisait à pleines mains dans les trésors des empereurs et des rois. Isaïe avait dit: *Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ* [1]. C'était à l'aide des libéralités des princes que l'Eglise de Dieu bâtissait ses temples, qu'elle fondait ses monastères et ses écoles.

1. Isaïe, XLIX, 23.

Aujourd'hui que l'argent est estimé productible et qu'il est devenu un instrument de spéculation et d'agiotage, la source des munificences princières a tari pour l'Eglise. Et cependant les œuvres chrétiennes n'ont jamais été plus nombreuses ni plus prospères. C'est que Vincent est venu révéler au monde une science nouvelle d'économie, il lui a appris que la pauvreté évangélique est le plus fécond des trésors. — Aujourd'hui c'est cette divine pauvreté qui supplée à l'égoïsme des fortunes et à la stérilité des richesses.

L'Eglise, dans notre siècle, ne possède pas de capitaux, elle n'émet pas d'actions ; mais elle possède une source plus assurée de revenus dans l'obole de la veuve, dans le sou que l'enfant prélève sur ses amusements, dans l'épargne de l'ouvrier et de la servante. Chose étonnante ! C'est avec le denier du pauvre que l'Eglise catholique soutient ses grandes fondations et que ses temples rivalisent en somptuosité avec ceux des siècles de foi. C'est par le denier hebdomadaire de la Propagation de la foi que l'Eglise envoie sur tous les points du globe des armées de prêtres et d'évêques, qu'elle pourvoit à l'entretien et à l'éclat de son culte sur les deux hémisphères. C'est par l'offrande mensuelle de la Sainte-Enfance qu'elle sauve des fleuves et des égoûts de la Chine une multitude d'innocentes créatures vouées chaque jour à une mort prématurée, par ceux mêmes qui leur ont donné la vie. C'est enfin avec le denier du pauvre qu'elle assure l'établissement et l'indépendance du Trône Apostolique, qu'elle permet au Saint-Père de soutenir sa cour, d'envoyer ses nonces, de faire honneur à ses engagements, et qu'elle donne une telle confiance au crédit du Pontife-Roi à demi-désarmé et dépouillé de ses provinces les plus florissantes, que récemment un grand financier a pu dire avec raison : « *Le Pape est le seul souverain qui ne fasse* « *jamais faillite.* »

Une vérité fondamentale ressort, mes Frères, de toutes les considérations émises dans ce discours. C'est que la naissance, le génie, la richesse, sont par eux-mêmes des choses vaines. Un homme, fût-il le dernier des mendiants, ne lui restât-il comme à François d'Assise, que ses sandales et sa tunique de bure, si cet homme est doué d'un grand cœur, il aura assez d'empire pour sauver l'humanité de toutes ses souffrances. Prenez au contraire un homme maître des trésors de l'univers entier, un souverain, un capitaliste cent fois millionnaire, si cet homme n'a qu'un cœur étroit, s'il est sans abnégation et sans amour, je le dis, il n'entassera autour de lui que des calamités et des ruines ; et il est certain que jamais il ne réussira à sécher une larme, à soulager un infirme, à chasser la misère d'un seul coin de la terre.

O vous, qui objectez que votre superflu est à peine une goutte d'eau auprès du flot de plus en plus grossissant des misères morales et matérielles, vous qui dites que votre fortune se fondrait en un seul jour si vous étiez tenu de satisfaire à toutes les importunités, d'apaiser tous les gémissements et toutes les plaintes, ah! vous dirai-je, donnez généreusement le peu que vous possédez, et ce peu produira le centuple. D'autres viendront qui, touchés par votre exemple, donneront eux aussi leur part. Ignorez-vous que rien n'est plus contagieux que l'amour? Il se propage comme une étincelle lancée à travers les roseaux et que stimule le souffle d'un vent rapide et impétueux. Le grain de sénevé, dit l'Evangile, est le plus petit de tous les grains, et cependant, confié à la terre, il devient un grand arbre, étend au loin ses rameaux, et la multitude des oiseaux du ciel vient se reposer à son ombrage. Semez donc généreusement votre superflu, et Dieu fera lever une moisson riche, abondante où accourront se rassasier tous les malheureux et tous les déshérités de la terre.

Et s'il y en a qui déjà se sont dépouillés de leur superflu, je leur dirai : Vous êtes bienheureux entre tous; après avoir tout donné, il vous reste la faculté la plus sublime, celle de vous donner vous-mêmes.

Mais celui-là seul peut se donner réellement tout entier qui a le courage de briser tous les liens qui l'attachent au créé, de détruire en lui toute soif de bien-être, tout désir de réputation et de fortune. C'est la pauvreté, la pauvreté seule qui rend l'amour fécond et donne au dévoûment toute son expansion et tout son essor.

Voyez les filles de Saint-Vincent..... Parce qu'elles ont suivi Jésus-Christ dans son dénûment et dans ses humiliations, parce qu'elles ont renoncé à tous les avantages du siècle, elles ont la vertu d'attirer le monde par les doux liens de la charité; elles sont les providences de nos villes, les consolatrices des affligés, les mères des pauvres. Dans vos rues, au milieu de votre brillante cité, où plane comme un nuage la froide et sombre figure de Calvin, [1] par leur seule présence, elles rendent à la véritable Eglise le plus éclatant et le plus irréfutable témoignage. — En effet, l'hérésie et le schisme ont comme nous l'apostolat; ils ont leur propagande et leurs sociétés bibliques : En Océanie et aux Indes, la tente de leurs missionnaires se dresse sous l'égide des forteresses et à côté des comptoirs. Mais la Sœur de charité est un rejeton miraculeux qui ne fructifie que sous le soleil de la vraie

1. Les filles de charité ont été expulsées de Génève en 1874, un an après l'exil de Mgr Mermillod, et huit ans après que ce discours eut été prononcé. A l'heure présente, le territoire de Génève *libre* est interdit à tous les ordres monastiques et à toutes les institutions catholiques, hospitalières et enseignantes.

foi. La fille de Saint-Vincent et ces autres milices de vierges, qui, sous des règles différentes, se vouent à la même vie d'abnégation, sont un type spécial qui jusqu'ici a défié tous les essais et toutes les contrefaçons de l'erreur. — La raison en est simple ; c'est qu'il n'y a que la vérité qui puisse se cacher sous le vêtement de l'amour.

Seigneur mon Dieu, l'amour est donc l'unique signe que ne puissent usurper ceux dont l'esprit et le cœur cessent d'être ouverts aux doux rayons de votre vérité ! Vous nous l'aviez vous-même annoncé en disant : « *Si vous vous aimez les uns les autres , on reconnaîtra alors que vous êtes vraiment mes disciples.* » — Ah ! que nous sommes loin d'être charitables comme nous le devrions. Nos œuvres sont stériles ; nous sommes des instruments impuissants pour le bien, parce que nos cœurs sont glacés, parce que l'égoïsme a tari toute la sève de nos âmes.

Suscitez, ô Dieu, d'autres Vincent de Paul

Par la vertu de votre souffle, faites descendre la vie sur ces ossements désséchés. *Vaticinare de ossibus istis* [1]. Et que du séjour des ténèbres et de la mort on voit surgir des hommes de votre droite qui n'aspirent qu'à mourir à eux-mêmes et à vivre au profit de leurs frères. *Et insufla super interfectos istos et revivi-scant* [2]. Jamais les saints, les saints qui opèrent des miracles, furent-ils plus nécessaires que de nos jours ? Autour de nous la mesure ne se comble-t-elle pas de plus en plus, et ne voit-on pas poindre dans un avenir rapproché d'effroyables tempêtes ? Les élus de votre cœur peuvent seuls retenir la société penchée sur l'abîme. Eux seuls ont le secret d'opposer une digue aux ravages toujours croissants de la cupidité et de la luxure. Seuls ils possèdent la vertu d'adoucir les âmes malades et ulcérées ; seuls, ils ont la puissance de conduire les hommes vers vous en les faisant renaître à la foi, à l'espérance, à la charité, en versant en eux les effusions de cette joie spirituelle, de cette paix profonde, de ces consolations intimes, prémices et avant-goût de la céleste béatitude, où nous parviendrons un jour, en compagnie de vos saints, dans la gloire de votre Christ, pendant les siècles des siècles.

1. Ezéch., XXXVII, 4.
2. Ezéch., XXXVII, 9.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT LAURENT DE BRINDES

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS
DE SAINT FRANÇOIS

In memoria æterna erit justus.
La mémoire du juste sera éternelle.
Ps. III, 6.

MESSEIGNEURS, [2]

Les Saints sont les colonnes de l'Eglise, les ouvriers des civilisations et des grandes réformes, les instituteurs et les nourriciers des peuples, et, depuis dix-neuf siècles, il n'y a pas eu d'œuvre durable et féconde, qui ne se soit épanouie au soleil de leur foi et sous le souffle fécond de leur charité.

Les victoires des conquérants, les conseils des supérbes, les programmes de gouvernement savamment élaborés par les hommes d'état, mais que l'esprit de Dieu n'a pas ordonnés et conduits sont demeurés stériles et n'ont abouti qu'à la confusion ou à de grandes ruines: *Meditati sunt inania.* Mais la mémoire du juste se perpétue à travers les générations et les siècles. Ses vertus et le souvenir de ses œuvres ressemblent aux arbres plantés sur le bord des eaux, dont le feuillage ne se dépouille jamais de sa verdure et dont les fruits abondants sont une nourriture saine et donnent la force et le rassasiement à ceux qui souffrent et qui sont affamés.

Tantôt les Saints travaillent dans l'ombre et accomplissent leur mission *sous le boisseau* et dans une sphère obscure; tantôt Dieu, dans les conseils secrets de sa providence, les exalte dès ici-bas. Afin de montrer aux hommes cupides et charnels que le vrai moyen de prospérer en cette vie consiste à chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, il comble les Saints de succès en cette vie, il les place parmi les princes de son peuple, il les rend participants de sa toute puissance et leur accorde dans le temps une gloire et une souveraineté, prélude et esquisse de celle qu'il leur destine durant l'éternité.

1. Prononcé à l'occasion du Triduum commémoratif de sa Canonisation, par M. l'abbé Arminjon.

2. Mgr Leuilleux, archevêque de Chambéry; Mgr Fava, évêque de Grenoble; Mgr Gros, chanoine de Saint Denis, ancien évêque de Tarentaise.

Nous allons vous retracer la vie et le portrait d'un simple religieux, d'une naissance modeste, mortifié, avide de silence et de prières, n'aspirant qu'à ensevelir sa vie en Dieu au sein d'un cloître pour s'y vouer aux offices les plus obscurs et les plus vulgaires. Sans le sortir de sa vocation, la Providence l'arrache à sa solitude, à ses attraits de contemplation et de retraite, elle trouve le moyen de le placer sur le chandelier, de lui conférer une gloire que n'ont obtenue ni les grands hommes d'état ni les capitaines les plus renommés.

Ce simple fils de S. François exerce son prestige et son ascendant sur le monde entier. On lui confie les missions les plus importantes, il devient l'ambassadeur des Papes et le conseiller des rois, il restaure des civilisations et arrache des peuples aux étreintes de la barbarie. Il est l'âme, le promoteur de tout ce qui s'accomplit de grand et d'utile dans l'Europe entière à l'époque où il parait. Il est le vaillant athlète, le principal champion de toutes les luttes qui se dénouent de son temps pour la conversion des hérétiques, l'extermination des infidèles, le promoteur des œuvres conçues et entreprises au profit de la pacification religieuse et des grands intérêts de la chrétienté.

Les peuples s'unissent aux rois pour l'acclamer et lui décerner des honneurs qu'il ne rendirent jamais à aucun victorieux. La sainte Eglise, sanctionnant cette année le suffrage et la voix populaire, vient de dresser ses autels et de décerner les palmes de la canonisation à cet humble fils de S. François.

Il y a dans cette vie d'admirables enseignements et un spectacle bien propre à nous dédommager des lâchetés et des bassesses présentes, à nous montrer comment Dieu se joue des conseils des hommes, avec quelle sagesse et quelle puissance il sait se servir des instruments les plus faibles pour renverser les forts et comment, à l'heure marquée, il vient en aide à son Eglise par des moyens qu'aucun esprit n'aurait pu ni prévoir ni imaginer.

Afin de procéder avec méthode et avec netteté, de ne pas intervertir l'ordre naturel et logique des faits, nous nous proposons de renfermer l'histoire de notre saint dans un triple cadre qui nous semble embrasser à la fois sa vie, ses œuvres et les bénédictions qui en découlent. Nous étudierons successivement S. Laurent de Brindes dans sa vie monastique, dans sa vie politique, dans sa vie posthume, celle où l'Eglise l'a fait entrer en lui décernant la gloire de la Canonisation.

I. — François d'Assise a été une des figures les plus belles et les plus surprenantes qui aient paru dans l'humanité. Par son humilité profonde, son esprit de détachement, son amour des souffrances, les précieux stigmates dont il fut honoré, il a été

une peinture achevée et comme une effigie vivante de la vie et de la Passion de Jésus-Christ.

Pour cette raison et à cause de l'empreinte de la lance et des clous de la douloureuse passion, gravée sur sa propre chair en caractères sanglants, Dieu s'est plu à l'exalter dans la mesure où il s'était lui-même abaissé.

Si l'on en croit une révélation autorisée, le trône où S. François serait maintenant assis dans le ciel, serait celui-là même qu'aurait occupé, avant sa chute, Lucifer, le chef révolté des Séraphins. François d'Assise a légué ses titres et l'héritage de son esprit à sa famille spirituelle, et l'Eglise honore celle-ci en l'appelant l'*Ordre Séraphique*.

Or, Laurent de Brindes a été un vrai fils de S. François et il a manifesté les qualités et les triples prérogatives des Séraphins par son union avec Dieu et son esprit intérieur, par ses austérités et son amour des souffrances, par sa vie d'apostolat, les ardeurs et les flammes surhumaines de sa charité.

Le Père Laurent naquit à Brindes, ville maritime, principal entrepôt du commerce de l'Italie avec l'Orient, aujourd'hui débarcadère et point d'intersection de la ligne ferrée, partant de Calais pour se relier à travers la Méditerranée à Suez et à la grande mer des Indes. Cette ville, assise sur les bords enchantés de l'Adriatique, dresse encore aujourd'hui sous le ciel bleu de l'Italie, ses noires et épaisses murailles, hérissées de créneaux et de tours, mélange bizarre d'architecture étrusque et bysantine, où le génie grandiose et massif de l'antique Rome s'allie aux formes plus souples et plus élancées des grands âges chrétiens.

Les parents du P. Laurent, voulurent qu'il reçut en naissant le nom de Jules César, non pas dans une intention païenne ni comme une réminiscence du grand conquérant des Gaules, mais, comme souvenir et en honneur des deux martyrs *Julius et Cesarius*, apôtres de Terracine, qui conquirent cette ville païenne à Jésus-Christ, en l'arrachant à la nuit et aux erreurs de l'infidélité. Attention délicate et prévoyante de la Providence qui, par ce nom prédestiné, voulut marquer, dès l'entrée dans la vie de notre Saint, qu'un jour, il déploierait, pour la défense de l'Eglise et de la cause de Dieu, le même zèle et le même héroïsme que ses deux saints protecteurs avaient déployé pour engendrer leur patrie à la vraie foi.

Dès ses premières années, Jules César sentit s'éveiller en lui l'esprit de prière et l'attrait pour les choses saintes. Sa piété tendre, son esprit de recueillement, sa modestie n'étaient égalés que par l'innocence et la vertu angélique, que faisait reluire, à la même époque, son contemporain, l'incomparable Louis de Gonzague. — Il n'avait pas encore l'usage de la raison et venait à

peine d'être levé des fonts baptismaux, que l'on remarquait dans tout son être, dans la suavité de son regard, dans l'expression radieuse de son front, comme un rayon divin et quelque chose de surnaturel et de grand. Il était évident que Jésus-Christ entré dans cette belle âme par la foi infuse du sacrement, se l'était prédestinée entre mille et que, loin du contact du monde et de ses corruptions, il voulait qu'elle germât dans le parterre de son Église comme une plante précieuse et immaculée.

Les parents du jeune Jules César, en entendant ses premiers cris inarticulés, moins semblables à des vagissements qu'à des soupirs et à des aspirations, en le voyant déjà croiser ses petites mains enfantines, ne pouvaient contenir leur joie et leur ravissement, ils disaient : « Le Ciel vient de nous donner un fils, mais « quel fils ! les traits de son visage sont si admirables, qu'il est « impossible de ne pas voir en lui un fils de bénédiction. » — Un de ses oncles, prêtre séculier à Venise, disait encore : « Tous « ceux qui ont vu mon neveu se demandent si ce n'est pas plutôt « un ange qu'un homme. »

Jules César grandissait en âge et en sagesse, l'idole de ses parents, le charme de tous ceux qui le voyaient, dont l'âme était attendrie et se sentait divinement impressionnée à son seul abord.

Tout était irrépréhensible dans sa personne et il n'y avait rien d'inconsidéré et de puéril dans ses paroles, ni dans ses démarches. Sans se distraire de la pensée de Dieu, il prenait part avec entrain et modération aux amusements des enfants de son âge : sa piété était simple et n'avait rien de sauvage ni qui inspirât de l'éloignement. On le voyait docile et respectueux envers ses parents, doux et serviable envers ses compagnons et son frère. Il avait la plus tendre affection pour sa mère, et, lorsque son père, qu'il connut à peine, lui fut enlevé par une mort prématurée, il redoubla vis-à-vis de celle-ci de soins empressés, de prévenances délicates, d'attentions affectueuses, afin de la consoler dans son deuil, de combler le vide et l'isolement que creusait dans son âme son douloureux veuvage

Avide de conserver sa pureté, il redoublait de vigilance pour maintenir intact ce trésor que nous portons tous dans un vase fragile. — Plus tard, quand il eut à traiter avec les Reines et les Princesses des cours, il les abordait modestement et le visage baissé, et jamais on ne le surprit portant sur elles des yeux indiscrets.

Voici le tableau que le P. Ambroise de Florence, son confesseur, nous a tracé de l'intégrité de sa vie, vie vraiment surhumaine. « Je puis affirmer qu'il était aussi pur que l'enfant qui « vient de naitre, et je sais que la sainte Vierge, à qui il s'était

« consacré, dès ses jeunes années, lui obtint la grâce de con-
« server toute sa vie une pureté inviolable. Cette innocence, a
« dit un autre témoin, brillait sur son visage comme un diamant
« à mille facettes, elle vibrait dans ses paroles, elle le transfi-
« gurait à un tel point que les impudiques eux-mêmes, confus,
« rougissants, se sentaient portés à la vertu, en jetant sur lui
« des yeux attentifs. On l'eût pris pour une de ces vierges
« éthérées de Raphaël ou une de ces figures spiritualisées et
« extatiques dépeintes sur les murs du Couvent de S. Marc, par
« le Dominicain *Fra Angelico de Fiesole.* »

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : Jules César n'avait que cinq ans, qu'il parlait des choses divines avec des accents si pénétrants et une onction si céleste et si suave, qu'ils auraient fait naître des transports de joie et d'admiration dans l'âme des Thérèse et des François de Sales.

C'était la coutume à Rome et dans les villes d'Italie que, durant les Octaves de Noël et de l'Épiphanie les prêtres composassent, à l'usage des enfants, des pastorales et de petits discours naïfs, qu'on leur faisait débiter sur des estrades ou dans des chaires proportionnées à leur taille, que l'on dressait dans les églises et en face des crêches érigées au divin enfant. Usage touchant qui attirait les foules et que le roi David avait célébré d'une louange prophétique, lorsqu'il s'écriait : Vous avez reçu une louange parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* [1].

Mais, lorsque Jules César fut mis en scène pour raconter les gloires de ce Jésus qu'il aimait si tendrement, l'esprit de Dieu, qui le possédait, ne lui permit pas de s'enchaîner à la lettre écrite ni au texte qu'il avait appris de mémoire et qu'on lui avait dicté. Saisi par un mouvement intérieur et divin qu'il ne put contenir, il se mit à parler d'abondance et avec tant de grâce, d'esprit de ferveur et d'onction, que les assistants crièrent tout-à-coup au miracle et restèrent comme stupéfaits et confondus.

Mais Jésus-Christ voulait s'attacher cette âme par des liens plus étroits et la posséder à lui seul, avant que le monde pût essayer de la ternir de ses souffles ou de l'attirer par ses promesses et ses vaines séductions.

L'Italie fut longtemps un pays de foi ardente, aux mœurs profondément religieuses et où le sentiment chrétien se traduisait par des usages et des institutions qui aujourd'hui nous semblent étranges et qui sont en désaccord profond avec nos idées ration-

1. Ps. VIII, 3.

nalistes et mondaines. — Les familles, dans ces catholiques contrées étaient nombreuses et patriarcales; les parents, fidèles aux commandements de Dieu et aux enseignements de l'Eglise, s'y montraient jaloux observateurs des devoirs sacrés du mariage et des lois fondamentales de l'hérédité. — Dieu les récompensait par des postérités de fils auxquels, à défaut d'une grande fortune et d'un patrimoine luxueux, ils léguaient, en mourant, l'héritage de leurs exemples, et de leur vie de vertu, de sacrifice et d'honnêteté.

Or, pour venir en aide à l'insuffisance de la plupart de ces familles et afin que la rude charge de l'éducation ne pesât pas sur elles d'un poids trop lourd, une coutume s'était établie, coutume que les Papes avaient autorisée.

Les monastères recueillaient ceux de ces enfants que les pères voulaient leur confier. Sans permettre qu'ils se liassent par des vœux perpétuels, ou contractassent des engagements irrévocables, on les revêtait de l'habit de l'Ordre, ils étaient assujettis aux habitudes monastiques et à la discipline régulière, autant que le permettait leur âge. On les initiait aux belles lettres, aux sciences profanes et sacrées. On s'appliquait surtout à leur inculquer des impressions de piété, à graver au plus profond de leur cœur l'amour du devoir et un sentiment inébranlable de crainte de Dieu.

A la vérité, plusieurs de ces enfants prenaient goût à la vie religieuse, ils s'attachaient au monastère qui, comme une seconde mère, les avait engendrés à la vie morale et intellectuelle. Cet essai, cette ébauche imparfaite de profession religieuse devenait comme le vestibule du noviciat, la préparation et l'avant-goût d'une immolation irrévocable et sans retour. Néanmoins ces enfants restaient libres et un grand nombre rentraient dans le siècle pour y embrasser des carrières en harmonie avec leurs aptitudes naturelles et l'éducation qu'ils avaient reçue.

Jules César n'avait qu'un frère, et sa mère ne se trouvait pas dans des conditions matérielles où elle eût intérêt à se priver des secours et de joies qu'elle puisait dans les entretiens et la présence de son fils adoré. — Mais la voix de Dieu parla si fortement à l'âme de Jules César, âgé de sept ans, qu'il se décide à aller se jeter aux pieds de sa mère, dont il sait qu'il va briser le cœur et à lui découvrir le dessein qu'il a conçu d'entrer chez les Cordeliers, Frères Mineurs de l'Ordre Conventuel de S. François.

Nous ne décrirons pas cette scène d'angoisses, de déchirements, de supplications et de larmes: on en retrouve le tableau dans la vie des Louis de Gonzague, des François de Sales, des Jeanne de Chantal et de tous les héros de la grâce, qui étouffèrent

les révoltes de la chair et du sang, réprimèrent les cris de la nature, pour plier leur volonté sous la volonté du Ciel et correspondre à l'appel divin. Cependant, les paroles qui sortirent des lèvres de Jules César, dans cette circonstance, témoignent combien son sacrifice fut grand et à quel point fut terrible le combat qu'il eut à livrer contre lui-même: « O ma mère, s'écria-t-il, pouvez-vous vraiment me plaindre, si je vous aime moins que Dieu? Il faut que je vous quitte, mais sachez-le bien, je vous aime mille fois mieux que moi-même. »

La vie religieuse est le milieu favorable à la croissance et à l'expansion des plus sublimes vertus. — L'état religieux est le milieu où germe l'innocence, le parterre de l'époux arrosé par les eaux vives..... C'est vous dire que les vertus et l'esprit de pénitence que Jules César avait fait éclater dans le monde ne furent qu'une ombre et un échantillon de ceux qu'il manifesta dans le cloitre.

A peine entré chez ces religieux consommés en âge et dans les austérités, il devint le modèle des plus parfaits, mais, ce qui remplissait surtout ces solitaires d'admiration et d'étonnement, était de voir cet enfant, dont la vie avait été si pure, qui avait conservé sans tache la grâce de son baptême, s'infliger des pénitences tellement rigoureuses, qu'elles eussent rivalisé avec celles des Antoine, des Hilarion et des autres géants de la Thébaïde et des déserts de l'Orient.

Jules César s'appliquait à dompter ses concupiscences, et afin de soumettre entièrement la chair à l'esprit, il se livrait à des mortifications si rigoureuses que la seule description fait frémir la nature: il portait constamment sur ses reins un rude cilice; chaque nuit, il se flagellait par de sanglantes disciplines, il couchait sur la terre nue, ne buvait que de l'eau et ne se nourrissait que d'herbages. — Il passait des heures entières en oraison, le regard fixe, les mains jointes, le visage transfiguré. Les feux de l'amour divin, qui le consumaient, réagissaient sur ses membres et sur ses sens extérieurs, et, tout en savourant un avant-goût des délices du ciel, il éprouvait intérieurement un martyre profond, comme s'il eût été pénétré par la pointe d'un glaive ou consumé par un charbon incandéscent. De tels excès le faisaient tomber en défaillance, le jetaient dans une sorte de dépérissement et des flots de sueur mêlée à des gouttes de sang coulaient de ses pores avec une telle abondance que le pavé de sa chambre en était entièrement arrosé.

Le Fils de Dieu avait dit : lorsque je serai exalté en haut, sur la croix j'attirerai à moi l'univers entier, et vous, ô jeune saint, vous venez de terrasser le monde dans une lutte corps à corps.

Vous avez détruit en vous toute trace du vieil homme dans les brisements et dans l'héroïque martyre de la pénitence. Comme votre Père François, vous êtes transformé en une vive et parfaite image du divin Crucifié. Sortez de votre retraite, faites triompher au milieu des barbares la vertu de la croix dont vous avez reçu l'empreinte et portez l'évangile jusque chez les peuples les plus éloignés.

Mais suivons l'ordre des faits. — Jules César ne resta que peu d'années au couvent des Cordeliers. Les Sarrasins, débarquant à l'improviste en Calabre, remplirent de ruines et souillèrent d'horeur la ville de Brindes et mirent toutes les contrées d'alentour à feu et à sang. — Jules César, sa mère, ses parents, se réfugièrent à Venise, auprès de leur parent, Pierre Rossi, ecclesiastique d'une prudence et d'un mérite consommé, qui exerçait les fonctions de directeur au Séminaire de l'église de S. Marc. Sous sa conduite, Jules César acheva le cours de ses études. Mais un instinct secret et en quelque sorte irrésistible l'attirait dans l'Ordre des Capucins, et, le 21 Février 1574, il fit son entrée au Couvent de Vérone pour y commencer son noviciat. En ce moment, il échangea son nom séculier de Jules César contre celui de Frère Laurent de Brindes, sous lequel nous le désignerons dorénavant. —Nous n'omettrons pas cependant, entre mille autres détails que les bornes de ce discours nous obligent de passer sous silence, un trait touchant qui témoigne à quel degré de détachement surhumain s'était déja élevé le jeune postulant. Le Provincial voulant éprouver sa vocation le conduisit dans la cellule qu'il lui destinait, la plus étroite, la plus incommode, la plus malsaine, de la maison : il lui en fit ressortir à dessein toute la pauvreté, l'horreur et le dénûment; Frère Laurent lui fit cette admirable réponse : « Rien ne me paraîtra pénible, Très Révérend Père, pourvu que dans cette cellule je puisse avoir un crucifix. » — Sept ans plus tard, en 1581, à l'âge de 23 ans, le Père Laurent fut ordonné prêtre et il monta à l'autel une première fois pour y offrir le sacrifice.

Nous n'avons pas le récit des impressions qu'il ressentit en ce grand jour. Ce qui est constant et attesté dans le procès de sa béatification, dressé à Milan, c'est que, toute sa vie, le P. Laurent eut une dévotion ardente pour le sacrifice de la Messe. L'Autel était pour lui un Thabor où il apparaissait transfiguré et où ses yeux et son front resplendissaient comme celui d'un ange. L'autel était encore pour lui un Sinaï où il recevait, presque chaque jour, des communications surnaturelles, et tout porte à croire que Jésus-Christ lui apparaissait visiblement et s'entretenait avec lui comme avec Moïse, bouche à bouche : « *Ore*

enim ad os loquor ei. [1] » De l'offertoire à la communion, ses regards s'enflammaient, son port, son attitude respirait une telle majesté, qu'il paraissait ne plus tenir à la terre et semblait comme transporté dans un séjour meilleur. Un de ses historiens a dit: « Quand il célébrait, son visage éclatait d'une beauté céleste qui ravissait les assistants, sa tête fumait comme un foyer embrasé et de sa bouche s'exhalait le feu de son ardente charité. [2] » — Ses larmes coulaient en si grande abondance que souvent six mouchoirs de grandeur ordinaire ne suffisaient pas à les recueillir. La duchesse Gonzague de Bavière, ayant obtenu quelques-uns de ses mouchoirs, les pressura immédiatement, en recueillit ce qui était liquide dans une fiole et il lui suffisait d'en mêler une seule goutte au breuvage d'un malade pour obtenir des guérisons miraculeuses. Tous ses religieux avaient l'intime conviction que, pendant le sacrifice, le P. Laurent recevait les lumières de l'esprit prophétique et qu'alors Dieu lui accordait le don de connaître les consciences et d'en découvrir les secrets les plus cachés [3]. Un jour, des religieux s'enhardirent jusqu'à l'interroger sur la nature et l'objet de ces apparitions et de ces faveurs extraordinaires. Le Saint baissa la tête et ne répondit pas ou plutôt par son silence signicatif, il confessa indirectement à ces religieux ce qu'ils désiraient si vivement savoir, et, resta fidèle, en même temps, à la recommandation des Saintes Ecritures : « *Sacramentum regis abs condere bonum est.* [4] »

Le Père Laurent venait d'êtres ordonné prêtre ; ses supérieurs l'appliquèrent aussitôt au ministère de la prédication. — Ici, la rougeur nous monte au front et nous nous sentons accablé par le sentiment de notre indignité, et de notre profonde insuffisance dans l'exercice de ce haut ministère de la prédication, lorsque nous nous retraçons le génie, les trésors de science et de sainteté dont étaient ornés nos premiers pères dans l'apostolat.

1. Num. XII.

2. Lorsque le Saint disait la Messe dans une chapelle où il n'y avait pas d'assistants, il lui arrivait souvent de la commencer vers six heures du matin et de ne pas descendre de l'autel avant midi,

3. Philippe de Néry, à des exhailasons surnaturelles qui émanaient de certaines personnes, connaissait l'état de leurs consciences et la nature plus ou moins grave des péchés dont ils étaient souillés. Le Père Laurent de Brindes fut favorisé du même don. Lors de son séjour à Milan, où il s'était rendu pour réconcilier Pierre de Tolède avec le duc Savoie, un homme qui vivait secrètement en concubinage et que les citoyens estimaient de mœurs pures et intègres, se mêle à la foule qui envahissait le Saint Celui-ci, pose les deux mains sur sa tête et lui dit : Soyez chaste et honnête. Ces courtes paroles et ce geste furent pour le coupable un coup de foudre qui détermina sa conversion.

4. Tob. XII. 7

La prédication est de tous les ministères sacrés celui qui demande les connaissances les plus étendues et les plus vastes, le plus d'intrépidité d'âme, une assistance de Dieu toute spéciale, et l'ensemble des dons naturels et des aptitudes les plus variés.

Les hommes qui se livraient à la prédication dans les grands siècles de foi, étaient des hommes consommés en vertus et en doctrine, à la fois théologiens profond, grands canonistes, directeurs éminents versés dans l'art d'éclairer les consciences, de connaître et de discerner les esprits, avec cela ils avaient appris et parlaient couramment la plupart des langues d'Europe.

Qu'ils s'appelassent Bernard, François de Paul, Dominique, Vincent Ferrier, ils étaient vraiment les apôtres de toutes les nations : le bâton à la main, le bréviaire sous le bras, le crucifix sur la poitrine, ils parcouraient l'Europe dans toutes les directions; on les retrouvait successivement et dans des espaces de temps rapprochés, en France, en Italie, en Allemagne, opérant partout des conversions innombrables, semant les miracles à pleines mains et faisant palpiter tous les peuples sous la chaleur et à la flamme vive de leur parole brûlante et inspirée.

La divine Providence avait taillé le Père Laurent à la mesure de ces héros merveilleux. — Comme S. Thomas, le Père Laurent avait puisé sa science moins dans les livres qu'au pied de son crucifix. A 25 ans, il connaissait le grec, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'allemand, le français, et il pouvait prêcher aisément dans chacune de ces langues. Il avait une mémoire si prodigieuse qu'il était parvenu à apprendre par cœur la Bible tout entière. Il la récitait couramment dans les trois textes hébreu, grec, latin, et il dit un jour avec une grande candeur à un de ses compagnons que, si, par impossible, on venait à perdre la Bible, il croyait être en état, avec la grâce de Dieu, de la réécrire tout entière dans les trois textes hébraïque, grec et latin.

Un célèbre et savant évêque, auquel notre pays s'honore d'avoir donné le jour, mort il y a peu d'années, dont le nom est sur toutes les lèvres et dans tous les souvenirs et qui a laissé des livres remarquables sur l'enseignement et sur l'éducation, disait un jour : « Celui qui connait une langue ne vaut qu'un « homme, celui qui connait deux langues vaut deux hommes, « celui qui connait trois langues en vaut trois. »[1] A ce titre, il faut convenir que le Pére Laurent en valait à lui seul mille et plus de mille.

Dans notre siècle d'orgueil et de suffisance, qui se vante d'être

1. Mgr Dupanloup, Traité sur l'Education.

le siècle des lumières et du progrès, et où il est de bon goût d'appeler époque d'ignorance et de barbarie celle où vivait le Père Laurent, les grands hommes qui président à nos destinées, et se vouent à la tâche de régénérer notre enseignement et nos écoles, après s'être eux-mêmes frottés dix ans sur les bancs d'un collège, secouent glorieusement la poussière de leurs classes, sachant à peine *le français*. Aux yeux de ces géants de littérature et de linguistique, de ces phénix de lycée, le Père Laurent serait tout au plus un pygmée et un ambrion avorté. Telle ne fut pas fort heureusement l'opînion du Pape Clément VIII.

Une des œuvres que le Pape Clement VIII avait le plus à cœur était celle de la conversion des Juifs. — L'esprit élévé et sagace du Pontife avait compris que cette race d'Israël remuante, intéressée, âpre au gain, avec son génie de ruses et d'intrigues, son aptitude à l'industrie et aux affaires commerciales, constituait pour la foi des peuples un grave péril, et qu'elle ne cesserait de tenir la civilisation chrétienne en échec, tant qu'on ne serait pas parvenu à lui ôter ce bandeau de révolte et d'obstination que, depuis dix-neuf siècles, elle a laissé s'appesantir sur ses yeux. Le Père Laurent fut chargé d'entrer en controverse avec les rabbins et de leur donner un cours suivi d'instructions chrétiennes. — Pour confondre leur erreur par des arguments sans réplique, il portait en chaire une bible hébraique, il en lisait d'abord le texte avec une correction impossible à ceux qui ne sont pas juifs, il le commentait avec une clarté d'expressions, une vigueur de logique, une abondance de preuves si remarquable, que tous les auditeurs ravis, les rabbins eux-mêmes ne pouvaient se défendre de l'admirer. Un grand nombre de ceux-ci se convertirent et embrassèrent le christianisme; les autres séchant de dépit, frémissant de rage, à la vue des effets de salut opérés sur leurs coreligionnaires, impuissants à lutter contre un aussi terrible adversaire, résolurent de se défaire de lui en attentant à sa vie; mais Dieu veillait sur son serviteur et il déjoua leurs criminels complots.

Les bornes de ce discours ne nous permettent pas de suivre le Père Laurent dans sa carrière apostolique au milieu de ses prédications et de ses travaux incessants. — En 1598, il prêche avec un grand éclat le carême à Florence; il est appelé à Ferrare, où le Pape Clement VIII s'était rendu pour prendre possession de ce duché, il rassemble la cour et les princes autour de sa chaire, il y confond de nouveau les Juifs, et le Pape et les cardinaux assistent régulièrement à tous ses sermons. Il se fait entendre à Venise, à Vérone, à Padoue, dans toutes les cités principales des Marches, de l'Ombrie et de la Lombardie. En même temps que par sa parole il obtient des succès inouïs, que les peuples

l'accueillent avec un enthousiasme indescriptible, que mille voix l'acclament partout où il parait, en criant: « *Voilà le Saint*, *voilà le Saint*, » [1] Dieu met entre ses mains la puissance des miracles.

A Vérone, il rend la santé à l'épouse d'un médecin incrédule, atteinte d'un mal désespéré, contre lequel son mari avait vainement épuisé tous ses soins, toutes les ressources et tous les secrets de son art. En même temps qu'il guérit le corps de la femme, il rend à l'époux la santé de l'âme.

Dans la même ville, une femme atteinte d'un cancer, est inopinément guérie par le seul signe de la croix tracé sur elle par notre saint. — Au couvent de Padoue, il chasse les esprits mauvais et délivre deux femmes qui en étaient possédées. — Sur les lagunes de Venise, entre S. Marc et l'église S. Georges, il apaise une tempête et sauve la vie à plus de vingt personnes, au moment où leur frêle embarcation allait être submergée par les flots. — A Pavie, il convertit en un seul discours toute la jeunesse débauchée de la ville, qui était venue l'entendre pour se livrer à des demonstrations tapageuses et tourner ses paroles en dérision. — Il est averti par révélation de la dernière maladie de son oncle, Pierre Rossi, il court à Venise pour l'assister et console ses amis éplorés, en leur annonçant l'entrée du saint prêtre dans une vie meilleure.

Tel sont en raccourci les principaux faits qui ont illustré la première période de la vie de S. Laurent de Brindes. Dans ses austérités, dans son apostolat, par les ardeurs surhumaines du zèle dont il était dévoré, il nous apparaît comme le type de

1 Lorsque le Père Laurent était à Milan pour réconcilier Pierre de Tolède avec le duc de Savoie, la foule qui se pressait pour le voir et implorer sa bénédiction était telle, que les abords du couvent devenaient impraticables. Cette foule se composait de nobles, d'artisans, de religieux, de séculiers, etc., un jour, on compta jusqu'à 300 voitures pleines de personnes, accourues pour contempler et entendre le Saint. L'église était envahie, les hommes encombraient les cloîtres, les dortoirs, sans qu'il fut possible de les congédier. En vain, le P. Laurent se cachait et s'enfermait dans sa cellule, bon gré, mal gré, il était obligé de se montrer. Le portier du monastère mourait à la peine, il aurait succombé mille fois plutôt que de parvenir à refouler ce flot débordé et de plus en plus envahissant. Le Pere Gardien crut devoir rémedier à cet excès, il se rendit chez le Père, afin de l'engager à se soustrâire à ces ovations en quittant Milan. Le P. Laurent eut à peine vu paraître son chef qu'il s'inclina devant lui dans une disposition d'obéissance absolue, et lui dit: Mon Père, indiquez-moi le couvent où je dois me retirer et immédiatement je pars. Le Père Gardien fut frappé de cette initiative et demeura convaincu que le Père Laurent avait connu par révélation son projet.

Nous dirons encore, à ce propos, que les missions, les plus importantes, que le Père Laurent eut à remplir, celles où il rendit les services les plus éminents à l'Eglise, furent les ambassades que lui conférent les Papes. Le cadre de ce discours ne nous permet pas d'en donner une narration détaillée. Il fut envoyé à Milan, comme nous venons de le dire, à Munich auprès du duc de Bavière en Saxe, dans le Palatinat, auprès du vice-roi de Naples. Il fut, pendant vingt ans, l'intermédiare des Papes avec les grands princes de l'Europe. On peut voir le récit de ces négociations dans la vie de S. Laurent écrite par le P. Laurent d'Aoste — Paris, Poussielque frères, Rue Cassette, 27.

l'amour divin et des flammes séraphiques dont son père saint François était consumé.

Considérons-le maintenant dans les conseils des princes, dans l'arène et la mêlée tumultueuse des choses politiques, sur la hauteur sereine des supériorats et des gouvernements qu'il fut appelé à exercer, où il manifestera par des œuvres non moins étonnantes l'ampleur de son esprit, les sublimes inspirations de son courage et de sa foi.

II. — Les Saints sont les vrais rois de l'humanité, ils sont l'objectif, la raison d'être, la cause efficiente et finale de tous les grands faits de l'histoire, le centre et le foyer autour duquel se dénoue la trame mysterieuse des événements humains. A leur souvenir et à leurs œuvres se rattache tout ce qui s'est accompli de grand, d'élevé, de fécond aux époques où ils parurent. — Ainsi le XIIme siècle est appelé le siècle des croisades, de S. Louis et de S. Bernard ; — Le XIIIme siècle est appelé le siècle d'Innocent III, de S. Dominique, de S. François d'Assise ; — Le XVIme siècle est celui des Charles Borromée, des Ignace de Loyola, des François Xavier, des Thérèse, de Christophe Colomb, qui enrayèrent le flot toujours montant du protestantisme, illuminèrent des clartés de leur foi les hémisphères des deux mondes et portèrent l'Europe et les Espagnes au pinacle de la grandeur et de la renommée; — Le XVIIIme siècle se personnifie dans les Vincent de Paul, les Ollier, les Bérulle, ces instituteurs de la discipline régulière et de la vie ecclésiastique, qui restaurèrent les mœurs, furent les nourriciers des pauvres et, à l'époque troublée de la Fronde, dans une société livrée à l'anarchie et aux fureurs des discordes, se montrèrent les grands ouvriers de la pacification civile et religieuse.

On ne tardera pas à reconnaître que la dévotion au Cœur de Jésus aura été la planche de salut offerte à notre dix-neuvième siècle et la digue opposée par le Ciel au matérialisme contemporain........ et que les trois astres réparateurs de notre époque éloignée de Dieu et apostatrice du Christ auront été la B. Marguerite Marie, Pie IX et Léon XIII.

Ce que S. Vincent de Paul a été pour la France, ce que S. François de Sales a été pour notre Savoie qu'il a garantie des invasions de l'hérésie, en convertissant le Chablais, le Père Laurent le sera pour l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne. Chose admirable et qui met en évidence les desseins du Tout-Puissant, lequel, pour confondre les superbes, sauver les nations, manifester la puissance de sa droite, va chercher, pour l'ordinaire, ses élus au sein de l'obscurité et dans la poussière! Tantôt il les prend, comme S. Bernard dans le creux des rochers, ou comme David à

la suite de leur troupeau. Tantôt ils les saisit comme Geneviève et Jeanne d'Arc, à leur quenouille et à leur fuseau. Cette fois, pour le salut de l'Europe et la manifestation de ces desseins providentiels, il plait à Dieu de se servir d'un humble capucin, d'un religieux qui, par humilité, faisait la quête, que l'on rencontrait à Venise ou à Vérone, un sac d'herbes ou de son sur la tête, afin de se faire passer pour un simple frère convers, et Dieu mettra ce religieux au premier rang dans le gouvernement de son ordre, il le fera diplomate, général d'armée, et, comme les Etienne de Hongrie et les Jean Sobieski, la postérité le saluera, en l'appelant : L'honneur de la cité, le père de la patrie.

S. Laurent à peine sorti de l'adolescence est appelé successivement aux divers supériorats de son ordre.

Le supériorat, a dit S. Grégoire le Grand, a pour objet de former les caractères, d'assouplir les âmes, d'élever et de diriger les cœurs..... Il est l'art des arts, *ars artium*, il exige un ensemble de qualités que peu d'hommes possèdent simultanément. — Le Père Lacordaire faisait donc un pur jeu d'esprit, il cédait à son incurable habitude de contraste et d'antithèse, lorsque, parlant des diverses étapes de la vie d'un religieux et d'un prêtre, il disait : « jusqu'à trente ans, il étudie, de trente à cinquante, il enseigne ; depuis cinquante, il gouverne. » Je préfère cet empereur d'Allemagne, appelé un jour dans un ordre monastique, où les frères ne pouvaient s'entendre sur la nomination du gardien. On lui présente le plus saint de la communauté, et il dit : puisqu'il est le plus saint, *oret*, qu'il prie ; — on lui présente le plus savant, et il dit : *doceat*, qu'il enseigne ; — on lui présente le plus prudent, et il dit : *regat*, qu'il gouverne.

Mais le Père Laurent, par une exception bien rare, alliait à la flamme de l'orateur, à l'activité bouillante du missionnaire, la sureté de jugement, la gravité sereine, l'impartialité et l'esprit de mesure indispensable à ceux qui gouvernent.

En 1587, âgé de 27 ans, il est nommé lecteur en théologie et en Sainte Écriture ; trois ans après, gardien du couvent de Vérone. La renommée qu'il conquit dans l'exercice de cette charge par son esprit de modération uni à la fermeté nécessaire, par sa bienveillance pour tous, par le zèle qu'il déploya pour la discipline régulière, se répandit dans les provinces voisines et le Chapitre réuni à Cortone en 1590 l'élut à l'unanimité provincial de Florence. — La province de Venise tint son chapitre en 1594 et l'élut de nouveau provincial. — En 1598, la province de Venise qu'il venait de gouverner avec une prudence et une sagesse consommées voulut lui témoigner sa reconnaissance et sa satisfaction et elle le nomma *custos*, pour aller la représenter à Rome au Chapitre général de l'Ordre. Cette illustre assemblée, recon-

naissant tout le mérite du Père Laurent, le nomma Définiteur général. Il parcourut ensuite, en qualité de *visiteur*, une multitude de monastères et de provinces, extirpant les abus, inoculant l'esprit de l'Institut, remettant partout en vigueur les règles primitives. A la suite de ses longs voyages et d'autres missions importantes dont nous allons parler, il se berçait de l'espoir que dégagé pour toujours des luttes de la vie active, de la mêlée et du contact des affaires religieuses et séculières, il allait enfin rentrer dans le repos et le silence de sa chère cellule, lorsque tout-à-coup, le Chapitre de l'Ordre lui donne le plus haut témoignage de sa confiance et de sa vénération en l'élevant à la dignité de Général. Le Père Laurent n'accepte que par un effort d'obéissance; son humilité est confondue, il se sent atterré sous le poids d'une souveraineté qui met entre ses mains le repos, la liberté, la conduite morale, toute la direction intérieure de près de soixante mille religieux, répandus sur la face de la terre.

Quelle sagesse supérieure et quel ensemble de qualités éminentes ne fit-t-il pas paraître dans la conduite de son gouvernement! « L'administration du Père Laurent, est-il dit dans le « procès apostolique ouvert à Venise pour sa béatification, était « marquée au sceau de la charité, de la bonté, de la paternité; « jamais un religieux ne se séparait de lui sans avoir été consolé « et encouragé..... Pour satisfaire aux besoins spirituels et cor- « porels des religieux, il ne reculait devant aucun sacrifice, « aucune fatigue, ne les reprenant jamais avec acrimonie et « leur donnant l'exemple de toutes les vertus séraphiques et de « la plus stricte régularité. » Et ailleurs : « Sa douceur, son « affabilité, sa gaieté le rendaient si cher à ses religieux que leur « plus grand désir était de lui complaire; il se faisait tout « à tous, il corrigeait avec fermeté les indociles, mais il pleurait « avec les coupables repentants et contrits..... Heureux maître « qui, puisant ses leçons dans le cœur brûlant d'amour de « Jésus-Christ, ne prêchait aux autres que ce qu'il pratiquait lui- « même, et pouvait dire à toute heure : « Soyez mes imitateurs, « comme je suis moi-même l'imitateur de Jésus-Christ. [1] »

Dans l'Ordre de S. François, les dignités ne sont pas à vie comme dans d'autres Ordres. Le Général lui-même n'est élu que pour un temps restreint et déterminé; mais dans l'intermittence des diverses charges que le Père Laurent eut à remplir, la Providence le conduisit sur des théâtres plus extraordinaires encore, et, à défaut de cette direction admirable qu'il donna si longtemps à ses religieux, il présidera à la marche et à la direction des affaires publiques, il sera l'inspirateur et l'auxiliaire de la politique des papes et des rois.

1. Imitatores mei estote sicut et ego Christi. 1. Cor., IV. 16.

En 1598, l'empereur Rodolphe d'Allemagne venait de succéder à son père Maximilien II. De concert avec son frère l'archiduc Mathias, il adresse des instances et de vives et pressantes sollicitations au pape Clément VIII, afin d'obtenir que ce pontife consente à lui envoyer le Père Laurent et d'autres compagnons pour éclairer les peuples allemands qui croupissaient dans le libertinage et l'ignorance, afin de les garantir des séductions de l'hérésie et des progrès de plus en plus envahissants de l'erreur luthérienne.

A cette époque, le protestantisme se signalait par une recrudescence de haines et de calomnies, assaisonnées de violence et de voies de fait contre les prêtres et les fidèles allemands restés attachés à la foi catholique. Les massacres de la S. Barthélemy opérés à l'instigation de Charles IX et de Catherine de Médicis, l'assassinat de Henri IV égorgé par un moine apostat, les guerres de religion qui couvraient la France de ruines et de sang surexcitaient l'esprit des peuples et jetaient partout la confusion, la haine et l'épouvante ; l'hérésie exploitait au profit de sa rancune ces attentats, cherchant à faire peser sur les catholiques la responsabilité du sang versé ; elle leur imputait la perpétration de cette multitude d'horreurs et de forfaits.

Les Pères Capucins paraissaient être appelés plus que tout autre Ordre à se mesurer corps-à-corps avec l'hydre Luthérienne; S. Fidèle de Sigmaringa, délégué de la Propagande, venait d'être mis à mort en haine de la foi sur les bords du Rhin. Le duc de Joyeuse, maréchal de France, avait revêtu l'habit de l'Ordre. L'empereur et l'archiduc estimèrent donc avec raison que la pauvreté absolue, le détachement complet, les austérités du Père Laurent et des autres fils de S. François, seraient le moyen le plus efficace de tirer le peuple de l'erreur et de hâter son retour à la vraie foi.

Le Père Laurent arrive en Allemagne, assuré de la bienveillance et de l'appui de l'empereur, il donne pleine carrière à son activité et à son zèle et se dévoue à ses travaux avec confiance et une entière sécurité. Une maladie contagieuse dévastait alors l'Allemagne, les hôpitaux regorgeaient de malades. Le Père Laurent prêche le jour, et passe les nuits au chevet des pestiférés. Il en guérit miraculeusement un grand nombre et il serait impossible d'énumérer la multitude de luthériens dont il reçut les abjurations. En outre; grâce à la munificence des princes, une église et un monastère furent bâtis à Prague, en Bohême, et ainsi, au cœur de l'Allemagne protestante, l'Ordre de S. François se trouvait solidement installé.

Mais les œuvres de Dieu sont sujettes à la contradiction, en butte aux artifices et aux manœuvres du démon ; cette fois ci,

pourtant, l'attaque et l'obstacle furent suscités du côté et sur le point où le Père Laurent l'attendait le moins...

L'empereur Rodolphe était un prince d'une conduite intègre, profondément attaché aux croyances catholiques, mais faible, enclin à la mélancolie, avide de merveilleux, entiché des pratiques de l'astrologie judiciaire et accordant aux illuminés et aux mystiques une confiance qu'il n'accordait pas toujours aux envoyés de Dieu.

Il avait à sa cour l'astronome Tycho-Brahé, homme d'un mérite sérieux comme savant, devenu célèbre par l'invention d'un système ingénieux sur les phases des planètes, leur mouvement et leur conjonction dans le système solaire, mais avec cela esclave des superstitions, au point qu'il n'aurait osé sortir de toute la journée de sa maison, si, le matin, un *poulet blessé* avait fait entendre un cri devant sa porte ; il était adonné à la science de la nécromancie et des horoscopes. En outre, luthérien haineux, plein de rancune et de préventions contre le Pape et l'Eglise catholique, ayant en aversion et en horreur profonde les instituts religieux, spécialement celui de S. François.

Il parvint à persuader au monarque crédule que les Capucins cherchaient à lui enlever sa couronne, qu'ils conspiraient contre sa vie et la sureté de l'Etat : il les lui dépeignait sous des traits fantastiques et sous les couleurs les plus noires. A l'en croire, on les entendait, la nuit, se livrant à des exercices militaires ; sous leur bure, ils portaient la cuirasse en guise de cilice et le retentissement des coups de discipline que les bons pères s'administraient la nuit sur le dos n'étaient autre que l'entrechoquement des armes et la décharge des mousquets. — Un jour, usant de conjurations magiques, il exhiba, sous les yeux du prince, un vaste miroir où celui-ci vit apparaître deux effrayantes images, celle de sa propre personne d'abord, ensuite celle de deux sicaires, le poignard levé, et prêts à le frapper : ces deux sicaires étaient encore deux capucins... Ces stratagèmes et ces ruses abominables jetaient le prince dans de sombres hallucinations. Son esprit était hanté par de lugubres visions, il ne voyait plus de sécurité pour sa couronne et sa vie que dans le départ du Père Laurent et de ses deux compagnons..... Ceux-ci s'apprêtaient à prendre le chemin de l'exil, le capuce sur la tête et le bâton à la main, lorsque la Providence intervint par un coup terrible, pour désabuser l'empereur séduit et venger les pères calomniés. — Tycho-Brohé, frappé par la main du Ciel, se sent tout-à-coup saisi de douleurs atroces, et, le blasphême à la bouche, il expire comme Arius atteint d'un mal secret et ignominieux.

Mais qu'entends-je ! quels sont dans le lointain ces bruits et ces rumeurs, ces pas d'armes dont les échos ébranlent les plaines

du Danube, les vallons et les montagnes de la Styrie et la Hongrie? Quels sont, à l'horizon, ces feux de campement qui brillent, la nuit, sur les hauteurs, ces tentes que couronne le croissant, ces mâts de pavillon où se déploie l'étendard vert du Prophète ?..... C'est le sultan Mahomet III, fils d'Amurat, sorte de monstre à face humaine, nouvel Hérode de l'Orient, lequel inaugura son règne en se baignant dans le sang de vingt et un de ses frères. N'aspirant qu'à se gorger du sang chrétien, il s'avance à la tête d'une armée de 200,000 hommes pour venger les hontes de sa patrie et la défaite que les flottes combinées de Venise et d'Espagne avaient fait subir à l'islamisme dans les eaux du golfe de Lépante. — Toute la chrétienté est dans l'alarme, le pape averti à temps fait un emprunt de quatre cent mille écus et envoie au secours de l'Allemagne une armée de 10,000 hommes, sous le commandement de son propre neveu, Jean-Baptiste Aldobrandini.

L'empereur Rodolphe revenu de ses préventions et de ses vaines terreurs n'a plus de confiance que dans le Père Laurent, il veut lui confier la direction et toute la conduite de cette campagne importante. — « C'est une guerre sainte, s'écrie-t-il, il faut « la mettre sous la protection d'un saint. » Avant tout, il fallait se recruter des alliés et rassembler des forces suffisantes, mais les rois chrétiens d'alors comme les gouvernants de nos jours, n'avaient ni le cœur à la hauteur du péril, ni le jugement assez sûr, ni le génie assez élevé pour conjurer les violences de l'orage. Engourdis par la peur, dominés par un lâche égoïsme, ils ne savaient élever leurs aspirations et leurs vues au-delà de l'étroite et mesquine sphère de leurs intérêts bornés et de leur ambition personnelle. — L'empereur Rodolphe estima que le Père Laurent possédait seul assez d'habileté, d'ascendant et de savoir pour arracher les princes à leur découragement et à leur torpeur; il l'accrédite comme son ambassadeur et l'envoie muni de lettres de créance dans toutes les cours voisines, en France, en Lorraine, auprès des princes électeurs, afin d'obtenir d'eux de prompts renforts et qu'ils viennent en aide à la chrétienté menacée.

Touchés par ses larmes, par ses supplications, par les accents émus de sa charité, l'archiduc Mathias, les princes évêques électeurs de Cologne et de Mayence, le duc de Bavière lié depuis, d'une tendre amitié avec notre saint, le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, qui portait sur son blason cette noble devise : *plutôt la foi que la vie*, [1] envoient de nombreuses troupes ou répondent eux-mêmes personnellement à l'appel de S. Laurent.

A la demande du duc de Mercœur, l'empereur nomme le Père Laurent aumônier général des troupes. Il est l'âme de l'expédition,

1. Più fede che vita.

il assiste à tous les conseils des généraux de l'armée ; aucun engagement, aucune opération militaire n'a lieu sans qu'elle ne lui ait été préalablement soumise et n'ait reçu sa sanction. [1]

Ce fut en Hongrie, terre classique du génie et du dévouement chevaleresque, que se rencontrèrent les deux armées représentant l'une la civilisation, l'autre la barbarie. Une seconde fois, les grands intérêts de la chrétienté vont se dénouer sur ces mêmes champs de batailles illustrés jadis par les Capistran et les Sobieski.

Au commencement de l'année 1600, l'armée chrétienne franchit les confins de la Hongrie ; mais Dieu voulait éprouver ses serviteurs et les succès ne répondirent pas aux espérances conçues.

Les infidèles étaient en nombre incalculable : leurs canons braqués transformaient les collines en une multitude de forteresses, leur infanterie aux armes étincelantes recouvrait la plaine et la rendait semblable à une vaste forêt hérissée de lances et de mousquets.

Le duc de Mercœur avait entrepris le siège de Conissa, ville forte de la Hongrie ; grâce à sa vaillance, l'intrépide gouverneur de Bretagne aurait enlevé cette place dès le premier assaut sans la perfidie d'un esclave chrétien qui fit sauter une poudrière et cette explosion hâcha et mit en déroute une partie des forces assaillantes. — Les infidèles profitèrent de ce désastre pour faire sauter les ponts, couper les communications par où l'armée aurait pu se ravitailler et opérer sa retraite. Les chrétiens sans vivres, abattus par le froid, harassés de fatigues, dévorés par la faim, ayant humainement la certitude de mourir, n'avaient plus d'espoir que dans un miracle du Tout-Puissant.

Le Père Laurent n'avait pas pris part, cette fois, au commandement, mais il priait avec ferveur, retiré à l'écart..... Tout-à-coup, de sombres et d'épais nuages s'amoncellent à l'horizon, le tonnerre éclate, des torrents de pluie détrempent la terre, une trombe effroyable traverse comme un ouragan en furie le camp chrétien. Sans y causer aucun dégât, aucun ravage, elle s'abat sur le camp infidèle, où elle renverse les tentes, terrasse les hommes, remplit les soldats d'une terreur surnaturelle et sème

1. On peut s'étonner à première vue que le P. Laurent se soit chargé d'un rôle en apparence aussi contraire à l'humilité de sa profession. Les figures de moines guerriers telles que celles de S. Bernard et de Pierre l'Ermite sont rares dans l'histoire, elles ne se justifient que par l'effet d'une révélation d'en haut et d'une manifestation expresse de la volonté de Dieu. Il faut donc dire que le P. Laurent ressentit tout d'abord une vive répugnance à se charger de la mission que l'empereur voulait lui confier, mais il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut de la chrétienté menacée. Néanmoins, avant de répondre d'une manière affirmative, il voulut soumettre ses doutes et ses anxiétés au juge suprême. Il répondit à l'empereur : De moi-même je ne puis accéder à vos désirs, mais si l'obéissance me charge de cette mission, je suis disposé à l'accomplir. On recourut alors au Pape qui bénit de tout son cœur la résolution de l'empereur et fit aussitôt expédier au P. Laurent un bref qui l'autorisait non seulement à suivre l'armée, mais encore à s'associer trois autres religieux de son ordre.

dans leurs rangs le désordre et une horrible confusion. — Grâce à ce tumulte et à ce chaos, l'armée chrétienne peut se retirer en bon ordre, animée d'un nouveau courage, dans la persuasion que Dieu était avec elle et que sa confiance dans le P. Laurent ne serait pas de nouveau trahie.

Quelques semaines après, l'action décisive s'engagea sous les murs d'Albe-Royale, place que, un demi-siècle auparavant, le sultan Soliman avait emportée d'assaut et que, depuis, tous les efforts des princes allemands n'avaient pu reconquérir.[1]

A l'époque dont nous faisons le récit, les hommes de guerre avaient foi en l'assistance et en la protection du Dieu des armées; le courage militaire ne leur semblait pas incompatible avec les pratiques chrétiennes. — Le P. Laurent, la veille du combat, ordonne un jeûne solennel, auquel prennent part les soldats et les chefs. Il adresse ensuite des harangues aux divers corps de troupes, leur parle allemand, italien, français, à tous leur langue native ; « si vous mourez pour cette sainte œuvre, leur disait-il, vous serez martyrs : au lieu des palmes de la terre, vous aurez les palmes du ciel. »

Le P. Laurent s'élance le premier au combat. Au milieu d'une mêlée terrible, sous le feu d'une pluie de mitraille, à travers la grêle d'un million de boulets lancés par les infidèles, monté à cheval, tenant dans ses mains sa grande croix remplie de reliques, notre saint brave tous les projectiles..... Il parcourt les devants des lignes chrétiennes, il excite les soldats et leur crie : « — En avant, en avant, ne tremblez pas, au nom de Dieu, je vous promets la victoire, » puis par ses signes de croix il dissipe les esprits malfaisants de l'air, et avec son crucifix, il forme comme un mur d'airain, contre lequel viennent s'émousser tous les boulets et toutes les balles des hordes ennemies.

L'action dura trois jours. Le premier jour, les Turcs qui avaient fait une sortie, comptant sur la supériorité de leur nombre sont refoulés dans leur citadelle et laissent trente mille hommes des leurs sur le champ de bataille. Le troisième jour, les soldats excités par le P. Laurent qui leur crie : *victoire*, *victoire*, s'élancent sur les musulmans avec une telle impetuosité qu'il les contraignent d'abandonner la brêche et de fuir en désordre, subissant cette seconde fois une nouvelle perte

1. Albe-Royale, ville de Hongrie, ainsi nommée, parce que durant plusieurs siècles; les rois de Hongrie s'y firent couronner. Vers le commencement du règne de François Ier le sultan Soliman, à la tête de 200,000 hommes, était venu faire le siège de cette forteresse ; abandonnée des princes, laissée presque sans défense, elle fit une résistance héroïque et Soliman ne parvint à s'en emparer qu'après trois mois d'assauts réitérés. Au mépris des promesses que le sultan avait faites aux habitants de leur laisser la vie sauve, s'ils consentaient à se rendre, il les fit tous passer au fil de l'épée. Depuis, toutes les tentatives des Empereurs d'Allemagne pour reprendre cette place échouèrent, la gloire de la reconquérir était réservée au P. Laurent et au duc de Mercœur.

de vingt-cinq mille morts. — Le général Mahomet-Pacha qui commandait les Turcs, périt avec une multitude de ses officiers.

D'après le procès de béatification, le P. Laurent eut six chevaux tués sous lui..... Les infidèles, persuadés que le P. Laurent était doué d'un pouvoir magique et surhumain, avaient fait de sa personne le point de mire de leurs attaques et de leurs efforts conjurés.... On raconte qu'un soldat turc brandissant son cimeterre allait lui fendre la tête, mais le cheval du Père s'abat brusquement avec une rapidité inouïe, et le coup lancé à faux va s'amortir dans le vide sans même effleurer le vêtement du Saint.

Le P. Laurent à la tête de l'armée fit son entrée triomphale à Albe-Royale, où il délivra neuf cent captifs. La grande voix populaire lui attribua tous les honneurs de la victoire. Les chefs luthériens furent les premiers à l'avouer : le Baron Capitaine de Prague abjura le protestantisme déclara hautement que les miracles opérés par le Commissaire des Capucins avec son crucifix [1] avaient été la cause de sa conversion.

Depuis Geneviève, la vierge douce et pudique de Nanterre, depuis Jeanne d'Arc, la sublime héroïne qui foudroya l'ennemi sous les murs d'Orléans, et à qui la France est redevable de ne pas être devenue une patrie anglaise, le monde n'avait jamais vu de spectacle comparable à celui de ce moine humble, pieux, modeste, à l'âme trempée d'acier comme celle du soldat, et combattant par la prière et avec les armes spirituelles de la foi. Il fut le vainqueur d'Albe-Royale, comme Pie V avait été le vainqueur de Lépante.

La Providence, admirable dans ses voies, semblait avoir prédestiné le Père Laurent à porter la foudre et la terreur dans les rangs des armées infidèles.... elle le suscita pour être le *marteau* de l'Islamisme comme l'avait été Charles Martel.

L'an 1610, nous retrouvons le Père Laurent en Espagne. — Les Maures d'Afrique étaient la plaie qui rongeait l'Espagne, comme les Turcs d'Orient étaient le fléau de l'Occident. Peuple actif, insinuant, adonné au négoce et à la médecine, les Maures s'introduisaient au sein des familles. Par leurs mœurs sensuelles et efféminées ils étaient le scandale des chrétiens, dont ils corrom-

1. Le crucifix que le P. Laurent arborait dans les combats, comme le glorieux étendard du Christ, le nouveau *Labarum*, sur lequel semblait écrite la devise : *Hoc signo vinces*, renfermait un fragment de la vraie croix, quelques parcelles de la terre du Calvaire, des reliques des Apôtres et de S. Laurent martyr. C'était un don que lui avait fait son ami le duc de Bavière, à la condition expresse, qu'à sa mort, il le léguerait aux religieuses Clarisses de Brindes. Le Père porta constamment sur lui cette croix, et à sa mort il recommanda à ses compagnons de la présenter d'abord au Général de l'Ordre, en le priant de permettre qu'ils la portassent aux religieuses Clarisses suivant l'intention formelle du donateur.

paient en outre la foi, par leurs superstitions et la perversité de leurs pratiques impies. Comme ils croissaient de jour en jour en nombre, en influence et en richesses, on pouvait prévoir que dans un temps peu éloigné, l'élément infidèle devenu prépondérant en Espagne, absorberait presque en totalité l'élément chrétien et national. — Philippe III crut devoir conjurer le péril en décrétant l'expulsion en masse de tous les Maures du territoire d'Espagne.

Ceux-ci, réduits à abandonner un sol riche, abondant, plantureux, où leur vie luxurieuse et leurs habitudes de mollesse trouvaient pleine satisfaction, recoururent pour se défendre à la voie des armes et ils s'insurgèrent au nombre de cinquante mille.

Nous ne vous décrirons pas les lieux où s'engagea cette nouvelle action, non moins rude et terrible que celle d'Albe-Royale. — Les Maures s'étaient retranchés dans une position en quelque sorte inexpugnables : ils avaient à dos une montagne inaccessible et escarpée ; leur campement était protégé par d'infranchissables ravins et des précipices profonds. Assuré de la victoire, leur chef s'était adjugé le nom pompeux de *roi d'Aguar* [1] et de *conquérant de toutes les Espagnes*. Animés en même temps d'un fanatisme aveugle, les infidéles s'étaient persuadés que le blasphème et les injures faites au Christ seraient pour eux le meilleur des *talismans*, le moyen le plus assuré d'obtenir que leur grand Prophète Mahomet leur vint en aide. A cet effet, ils venaient de saccager les églises, ils avaient arboré pour drapeau un devant d'autel, le capitaine s'était affublé d'une chasuble, le lieutenant d'un surplis.... — Philippe III n'avait à opposer aux révoltés que vingt compagnies espagnoles, mais elles étaient précédées de la croix du Père Laurent et la croix du Père Laurent valait à elle seule plus de cent forteresses et de mille légions. Des deux côtés, on s'était mis sous l'égide des emblèmes chrétiens, les uns portés avec honneur, les autres profanés par un travestissement sacrilège et insensé.

On peut se figurer les efforts et l'acharnement des deux armées, combattant l'une et l'autre pour ce qu'il y a de plus cher à l'homme, *le foyer et l'autel*. [2] — Les Espagnols étaient parvenus à tourner la montagne et les deux armées mises en contact, se serrant pied-à-pied, côte-à-côte, se baignant mutuellement de leur sang, combattaient à armes blanches, comme elles l'eussent fait dans une vraie lutte exterminative. Mais les chrétiens avaient Dieu pour eux : l'Apôtre S. Jacques, que les Espagnols invo-

1. La grande victoire de Philippe III sur les Maures fut remportée dans le royaume de Valence, en Espagne, au pied de la montagne d'Aguar.
2. *Pro aris et focis.*

quaient, était descendu du ciel pour couvrir le Père Laurent et l'armée catholique de son armure et lui donner une protection assurée.

On remarqua que les infidèles s'épuisaient en vains efforts, leurs armes ne prenaient pas feu et ne pouvaient lancer les balles, où bien, si les balles sortaient de leurs fusils, elles tombaient à terre, ou, si elles allaient frapper la poitrine d'un soldat, elles demeuraient inertes et inoffensives. — Les pertes des infidèles furent considérables, leur chef fut trouvé mort sur le champ de bataille. Les Maures durent se soumettre et quitter l'Espagne sans espérance de retour. — Les chrétiens ne perdirent qu'un seul homme dans cette horrible mêlée, et quant à leurs blessés assez nombreux, le Père Laurent les guérit tous en vingt quatre heures.

Ah! je sais, notre siècle rationaliste, ennemi du surnaturel et réprouvant l'intervention divine dans la conduite des choses humaines, ne manquera pas de s'inscrire en faux contre ces faits merveilleux, si éclatants, du reste, que soient leurs preuves et leurs caractères d'authenticité. Il en coûterait trop à nos politiciens athées qui applaudissent au crochetage des couvents et au siége des monastères, d'être réduits à admirer les traits d'un Condé et la bravoure d'un Bayard, sous la bure et avec les sandales d'un capucin. Mais Dieu voulut susciter Laurent de Brindes dans l'intention expresse de nous rappeler qu'au moment donné il sait se servir des instruments les plus faibles pour faire triompher son Eglise et délivrer ceux qui se confient en lui.

Dieu a aussi ses armées invisibles. — Ah! s'il avait été donné aux soldats que commandait le Père Laurent d'écarter l'épais et ténébreux bandeau qui, durant cette vie périssable, intercepte à nos yeux mortels tout ce qui subsiste au delà des horizons bornés de la matière et du temps; s'ils avaient pu contempler les choses de la terre à l'aide de cette vive lumière de la gloire dont les élus sont éternellement éclairés, ils auraient eu le secret de cette sérénité radieuse, de cette ardeur et de cette confiance imperturbables qui remplissaient l'âme de notre Saint. — Sur ces champs de bataille semés de membres mutilés et sanglants, au milieu de ces tourbillons de poudre et de la voix bruyante d'une artillerie qui vomissait, bouche béante, le carnage et la mort, ils l'auraient vu entouré d'une multitude d'anges, ils auraient vu l'auguste Mère de Dieu que notre Saint honorait avec tant de fidélité, qu'il aimait si tendrement, guider elle-même la milice céleste marchant à son secours, étendre comme un bouclier son manteau sur la tête de son serviteur afin de détourner de lui les projectiles et les balles. — Le Père Laurent avait le sentiment intime et comme une certitude inébranlable de cette assistance

assurée et précieuse et lorsque le glaive et la mitraille fauchaient autour de lui les hommes, il baisait dévotement sa croix ou son rosaire et il adressait à Jésus et à Marie de douces invocations, et lorsqu'il voyait, les soldats incertains et ébranlés par la crainte, il les relevait en leur adressant les paroles du prophète Élisée à son serviteur: *Plures nobiscum sunt quam cum illis* [1]. — Ah! ces paroles nous devons, nous aussi, les redire à l'époque présente, où nos ennemis paraissent également les plus forts, où poursuivis par leur rage, aux prises avec leur fureur toujours croissante, nous n'apercevons plus aucune issue humaine pour échapper à leurs coups homicides. — Oui, c'est un fait certain, Dieu et les anges combattent invisiblement autour de nous et ils sont mêlés à nos rangs, et *c'est nous qui sommes les plus forts.*

Ce serait peut-être ici le lieu de vous tracer le portrait du Père Laurent, tel que nous l'a dépeint un orateur contemporain, qui avait eu le bonheur de l'entendre et de le contempler.

Le Père Laurent de Brindes fut un homme honoré par les papes, estimé par les princes, glorifié par les acclamations de tous les peuples. Douée des vertus les plus rares et les plus heroïques, il sut se montrer humble sans bassesse, vaillant sans fanfaronnade et sans présomption, magnanime sans ostentation. — Par l'ardeur de sa foi il aurait pu transporter les montagnes, la fermeté de son espérance défiait toutes les tentations et toutes les épreuves, l'étendue de sa charité ne connaissait pas de bornes. Unissant la vie active à la vie contemplative, il affronta, pour la défense de l'Église et le salut des âmes, les plus laborieuses fatigues, sans jamais perdre de vue la divine majesté. — Investi d'une puissance supérieure à laquelle aucune force humaine n'était en mesure de résister, il put vaincre toutes les difficultés, surmonter tous les obstacles que la malice des hommes ou la puissance des esprits des ténèbres opposèrent à ses entreprises. Fléau de l'infidélité et de l'hérésie par la seule vertu de sa parole, il leur porta les plus rudes coups et leur fit des blessures plus profondes et plus sanglantes que toutes celles qu'auraient pu leur faire par leurs armes, tous les rois réunis de la terre. — Dieu, qui le prédestinait à de si grandes choses, l'avait prévenu de ses bénédictions les plus riches et les plus abondantes. Il l'avait doté de l'ensemble des qualités naturelles qui fascinent les hommes et exercent sur les esprits un empire irrésistible. Il avait une haute stature, le front large et élevé, un visage où rayonnait la flamme de l'intelligence et du génie, un regard à la fois doux et perçant, une bouche expressive et souriante, un jugement correct, perspicace, prompt à concevoir et à

1. Noli timere, plures enim nobiscum sunt quam cum illis. — REG. VI, 12.

saisir la vérité, un cœur tendre et généreux, un port et un aspect où le charme et l'attrait s'alliaient à la noblesse et à la majesté. Son langage austère et grave était tempéré par un charme et une suavité ineffables.. Tous ces avantages étaient encore rehaussés par une grâce et une beauté surhumaines qui resplendissaient sur ses traits, ressortaient dans chacune de ses paroles et dans chacun de ses gestes, formant en lui un je ne sais quoi de complet et d'achevé, au point qu'il n'était pas possible de le voir sans subir l'impression de sa supériorité morale, sans se sentir attiré par une force invincible à le vénérer et à l'aimer : en un mot, le Père Laurent fut l'homme le plus prodigieux de son siècle, un des plus grands serviteurs qu'ait jamais eus l'Église.

Pour achever de faire connaître le Père Laurent il nous reste à raconter les derniers instants de sa vie.

S. Laurent a combattu le bon combat. Il est parvenu à l'âge de soixante ans, plein de jours et de mérites, l'heure est enfin venue pour lui de recevoir la vraie récompense, plus solide que toutes les palmes de la renommée humaine.

Philipe III, pénétré de reconnaissance pour les services que lui avait rendu S. Laurent et uni à lui par les liens de la plus tendre amitié ne pouvait se passer un seul jour de ses conseils et de sa présence. Il l'obligea en 1619 à le suivre à Lisbonne, où il allait se faire couronner roi de Portugal. A peine arrivé dans cette capitale, S. Laurent fut atteint d'une fièvre maligne dont les médecins ne connurent pas de suite la gravité, mais sur laquelle lui-même ne se fit pas un seul instant d'illusion, comprenant qu'elle était l'appel suprême de Dieu et le présage de sa fin prochaine.

A la nouvelle de cette maladie, le roi devint triste et fut saisi, malgré lui, d'un sombre pressentiment. Il ne pouvait se résigner à ne plus voir le Père. Il donne l'ordre Pierre de Tolède de le faire transporter dans son propre palais, et recommande aux médecins de la cour de le visiter chaque jour et de n'épargner aucun soin, aucun remède pour la conservation de cette vie précieuse.

Un poète a dit que le trépas du juste était l'écho de la vie et un autre l'appelait : *le soir d'un beau jour*... Le Père Laurent ne ressentit pas sur son lit de mort les affres et les tortures de l'agonie, ses derniers moments furent sans convulsions, sans angoisse, et pendant les vingt jours que dura sa maladie, on n'entendit pas sortir de ses lèvres un murmure ou l'ombre d'une plainte ; au contraire, il éprouvait un reflet plus vif des clartés d'en haut et sa vigueur morale semblait se raviver comme celle de l'aigle dont la jeunesse se renouvelle. — Tantôt il passait de longues heures dans le souvenir et la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur, et ses yeux devenaient comme deux sources abondantes de larmes, qui paraissaient le jet impétueux des flammes

dévorantes de l'amour divin, dont tout son être était consumé. Tantôt des extases et des ravissements subits le soulevaient de sa pauvre couche, et de son visage émanait une douce et céleste lumière qui éblouissait tous les assistants. A tout moment, ses lèvres s'entrouvraient répétant ces invocations qui lui étaient familières... *Dieu soit loué... louée soit la Vierge Marie...*

Nulle langue ne pourrait dire avec quelle humilité et quelle componction il se confessa, avec quel esprit profond de foi et de piété il recevait la sainte Eucharistie qu'on lui portait tous les jours..... L'impatience de s'élancer dans les joies éternelles le consumait plus violemment que la fièvre et le rendait comme insensible à ses autres souffrances.

L'avant dernier jour de sa vie, il fit approcher de son chevet le Père Jean Baptiste de Montfort et d'autres religieux Capucins. D'une voix émue et entrecoupée de sanglots, il les supplia d'aller, aussitôt après sa mort, se jeter aux pieds du Général de l'Ordre, afin de lui demander pardon des fautes dont il s'était rendu coupable depuis le jour de son entrée en religion et des scandales qu'il avait causés : « Remerciez le très révérendissime Père, « ajouta-t-il, des faveurs et de toutes les grâces dont il a comblé « *mon indignité*, recommandez-moi instamment à ses prières et « assurez-le que si mes forces l'eussent permis, je me serais « acquitté en personne de la commission dont je vous charge « en ce moment. » Cette admirable délicatesse de conscience, ces sentiments de regret et de confusion que ressentait le Père Laurent, au souvenir de quelques rares et fugitives imperfections, de certains légers manquements imperceptibles à l'œil humain et inséparables de la fragilité humaine, impressionnèrent vivement les religieux et les autres personnes témoins de cette sublime scène. Se rappelant cette vérité des Écritures que la pureté infinie de Dieu découvre des taches et des souillures jusque dans les Anges, ils étaient bouleversés jusqu'au fond de l'âme et pénétrés d'une vive terreur des jugements de Dieu, sur lesquels un aussi grand saint que le Père Laurent se sentait à peine rassuré.

Combien surtout notre bienheureux parut touchant encore, lorsque de ses mains jointes et glacées serrant avec transport sur sa poitrine la longue et pesante croix de bois dont nous avons parlé et qu'il ne consentit jamais à se laisser enlever, il articulait d'une voix languissante les douces paroles de l'apôtre. « Je désire, oui je désire être dissous pour aller habiter avec le Christ. » L'aurore et les premiers rayons de la divine béatitude répandaient sur son visage altéré quelque chose de grand et de surnaturel ; plus sublime mille fois sur sa couche funèbre que sur les champs de bataille d'Albe-Royale ou en Espagne, au

pied de la montagne d'Aguar, il semblait porter dans tout son être un reflet de la gloire et de la lumière des Séraphins.

Son lit était entouré par les Grands d'Espagne, par la plupart des officiers de la cour, par Pierre de Tolède, par le secrétaire du roi, par le comte de Melzi, conseiller d'Etat, qui n'avait cessé pendant la durée de sa maladie de le visiter chaque jour, par tous ses frères en religion, qui suppliaient le Saint de ne pas les oublier dans le paradis où il allait entrer, de bénir une dernière fois leurs personnes et leurs œuvres. — Peu d'instants avant de mourir, il souleva trois fois son genou comme un homme qui cherche à s'élancer pour faire une ascension..... Il étendit une dernière fois les mains, afin de faire le signe de la croix sur les assistants qui fondaient en larmes à ses pieds..... Il joignit les mains, poussa un triple soupir, sa belle âme s'était envolée dans les cieux.

La naissance du Père Laurent à la vie éternelle de la gloire eut lieu le jour de Sainte-Marie-Madeleine, le 22 juillet 1619.

Aussitôt la ville entière se presse autour de sa dépouille, afin de se rassasier une dernière fois de la contemplation de ses traits. Son corps transfiguré apparut après sa mort plus beau et plus vermeil que pendant sa vie. Il semblait que la mort n'avait pas osé exercer ses ravages sur celui qui s'offrait chaque matin à l'autel comme une victime vivante, sainte et immaculée. On respirait, à ses côtés, un parfum de piété et de dévotion dont tous se sentaient pénétrés.

Le roi s'enferma dans son oratoire et le pleura de longs jours. Ses funérailles furent à la fois un triomphe public et un grand deuil national. « Le grand homme est mort, s'écriait-on, il est « mort le Saint, la lumière des peuples, celui qui illustrait son « Ordre et l'Eglise entière par les splendeurs de sa doctrine, qui « était l'honneur et la force de la patrie, en la couvrant du bouclier « invisible de son courage, de son espérance et de sa foi. » Mais non, il vit..... L'Eglise ne conserve-t-elle pas la mémoire de ses héros, ne recueille-t-elle pas avec un soin jaloux et religieux les moindres débris de leur poussière et de leurs ossements, les laisse-t-elle dormir oubliés et inconnus dans le sépulcre où ils ont été ensevelis ? — Et voilà maintenant qu'après trois siècles, Laurent de Brindes secoue ses liens funèbres et les langes de sa mortalité, il apparaît plus vivant que jamais sur nos autels. L'Eglise l'offre de nouveau à notre vénération et à notre amour, entouré des pompes et des splendeurs de la canonisation, et cette vie nouvelle et posthume qu'elle lui confère n'est pas moins féconde en enseignements et en fruits de salut que lorsque revêtu de sa chair mortelle il combattait visiblement dans le monde pour le triomphe de la justice et le règne de la vérité.

III. — On a observé avec raison que dans notre siècle de rapetissement et d'égoïsme, les Saints et les génies sont rares. Il faudrait presque allumer la lanterne de Diogène, pour découvrir un *vrai grand homme* dans le sens rigoureux de ce mot. Sans doute, dans toutes les conditions et dans tous les états, on trouve des âmes privilégiées qui servent Dieu dans la résignation, dans le travail, dans la patience, dans la pratique constante du sacrifice et la fidèle observance des devoirs de la vie.

Mais rarement l'on voit apparaître des hommes à la taille des Bernard, des Vincent Ferrier, des Laurent de Brindes, semant à profusion les miracles, conjurant les fléaux et les désastres publics, foudroyant le despotisme des tyrans et la superbe arrogance de l'impie, remuant toutes les fibres des peuples par les élans de leur foi et sous le souffle de leur parole ardente et inspirée.

Mais si les Saints dont je parle ne se manifestent plus qu'exceptionnellement sur la terre, en revanche, ils se montrent dans le ciel en des multitudes incalculables, dans des splendeurs et avec des conditions de toute puissance et d'intercession, qui témoignent avec éclat que nous sommes loin d'être déshérités des secours et des bénédictions d'en haut. — Jamais l'Eglise n'en a glorifié un plus grand nombre. Le Pape Pie IX en a donné lui seul plus de cinquante au monde, comme modèles et comme protecteurs.

L'esprit de Dieu souffle où il veut, et dans un siècle où le tumulte de la politique, la préoccupation fiévreuse des affaires matérielles, la rapidité vertigineuse avec laquelle se précipitent les événements, jettent les âmes dans le tourbillon et dans l'étourdissement, et ne leur laissent plus rien voir au-delà des intérêts bornés de la matière et du temps, il faut aux hommes des spectacles qui les ramènent au sens du surnaturel et du divin. Il faut que les êtres qui vivent au ciel et sont chargés principalement de nous assister, de prier pour nous, de nous inspirer et de nous conduire, nous ouvrent par leur propre présence cet horizon du perpétuel et de l'infini, vers lequel il nous importe plus que jamais de tourner tous nos regards et toutes nos aspirations. — Et que ferait un saint Laurent de Brindes, s'il apparaissait dans notre siècle d'indifférence et d'incrédulité, au milieu de nos déchirements et de nos luttes de parti ; ses miracles ne seraient-ils pas combattus par la fausse science et en butte au sarcasme du rationalisme et de la libre pensée ? — Sa parole ne serait-elle pas stérile pour le grand nombre et irait-elle retentir à d'autres oreilles qu'à celles des convertis ? Notre remède, notre unique remède, dans les temps présents, est un miracle de la toute-puissance divine, miracle qui ne peut s'obtenir que par la prière..... Or, quelle prière plus agréable à Dieu, plus efficace,

plus pénétrante que celle que les Saints déposent aux pieds du Père céleste et qu'ils répandent jour et nuit devant le trône sans tache de l'Agneau immolé ?

Tel est le présage et la signification du grand acte du 8 décembre 1881, où le Pape Léon XIII a élevé sur les autels quatre nouveaux Saints. — L'impiété elle même s'en est émue plus qu'elle n'a osé l'avouer. En vain a-t-elle affecté de ne voir dans les cérémonies qui ont eu lieu à Rome qu'une fête de parade, une scène d'ostentation religieuse ; dans ses journaux, dans ses revues, par ses blasphèmes, par les flots de boue dont elle émaillait ses écrits, n'a-t-elle pas témoigné elle même que le Pape dans sa clairvoyance avait frappé juste et fort, et qu'elle se sentait atteinte d'une blessure profonde, dont elle ne se guérirait pas aisément ?

Ne croyez pas que l'Église procède à la légère, sans un mûr examen et sans de longues et sérieuses investigations à la canonisation de ses saints. — Aucun tribunal sur la terre n'use dans les question humaines qui lui sont soumises, d'une prudence et d'une circonspection aussi minutieuse et aussi sévères, et ne fait reposer ses arrêts sur une pareille accumulation de certitudes et de preuves. Il faut d'abord, pour décider le Pape, que le Ciel, par de nombreux miracles, des prodiges hors de contestation et certifiés par des hommes dignes de foi, atteste lui-même l'entrée du bienheureux dans le séjour de la gloire. — Or le Père Laurent a opéré, après sa mort, jusqu'à soixante dix-sept miracles, dont l'authenticité est munie des preuves les plus irréfragables. Il apparut visiblement à diverses personnes, entre autres, au roi Philippe III, pour l'intéresser à la cause de l'Église et à des affaires ayant trait aux progrès de la religion dans les États de Naples et dans ceux d'Espagne. Le théologiens les plus savants et les plus renommés furent chargés d'examiner avec attention ses écrits doctrinaux, ses livres en théologie et en philosophie, et durent déposer, sous la foi du serment, qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible, ni de contraire au développement de la piété et des bonnes mœurs, aucune trace de nouveauté ni d'erreur [1]. La cause de sa béatification commença à

1. Nous citerons un fait qui fera ressortir toute la prudence dont use l'Egilse avant de procéder à la Canonisation de ses saints.

Un protestant du siècle dernier, ayant entrepris le voyage de Rome, se crut obligé de rendre visite à un savant cardinal. Il fut réçu avec la distinction et la courtoisie dont le Sacré Collège possède au plus haut point nous ne dirons pas le monopole mais au moins la pratique et le secret. Le protestant rassuré se sentit à l'aise et fit bien vite tomber la conversation sur le catholicisme. On s'entretint donc de l'Église et des Saints et des prétendus miracles qu'on leur attribue ; il va sans dire que notre bon protestant ne voyait là que de la superstition, de l'ignorance, peut être même un peu de charlatanisme ; il ne le disait pas, mais il était facile de comprendre que c'était au fond sa pensée. Le doux et pieux Cardinal lui répondit : « Prenez garde, Monsieur, ne nous

s'instruire à partir de la cinquième année qui suivit sa mort et fut continuée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire durant l'espace de près de deux cents ans, et des procès-verbaux détaillés de ses miracles furent dressés à Rome, à Milan et à Venise. — De nombreuses instances faites par les princes chrétiens furent adressées à Paul V et à Urbain VIII. Le roi d'Espagne les motivait sur ce fait que le Père Laurent était né dans le royaume de Naples, qui relevait de sa couronne. — Le roi Jacques d'Angleterre rappelait les glorieuses victoires que le Père Laurent avait remportées sur Laiser et d'autres sectaires. — Le duc de Bavière exaltait son zèle pour l'Église romaine et l'intégrité de la doctrine catholique ; les ducs de Parme, de Toscane, de Mantoue, les avantages qu'ils avaient trouvés dans ses conseils pour éclairer leurs affaires et leurs délibérations. —Les républiquesde Gênes et de Lucques alléguaient les signalés services qu'elles avaient reçus de lui, lorsqu'il parcourait leurs contrées en qualité de Provincial. Les Capucins de Brindes invoquaient les privilèges et l'honneur dus à une cité qui avait donné naissance à un homme aussi renommé. Les Clarisses de Villefranche (en Espagne) qui possédaient son corps, faisaient valoir les grâces et les guérisons innombrables opérées sur son tombeau. — Enfin la sagesse du Pape, avant de faire droit à ces sollicitations pressantes qui lui parvenaient, pour ainsi dire, de tous les points du monde habité, voulut étudier les courants divers de l'opinion chrétienne et prêter l'oreille aux suffrages de la grande voix populaire qui, dictée par la reconnaissance et affranchie de l'erreur des passions, est l'écho de la voix même de Dieu : *Vox populi, vox Dei.*

Pie VI signa le décret de béatification du Père Laurent le 29 Mars 1783.

Mais combien fut plus incomparable aux yeux des anges et des hommes, le spectacle offert le 11 Septembre 1881, dans le palais apostolique du Vatican !

Le Pape captif Léon XIII, couvert de la tiare et revêtu des insignes pontificaux, dans l'éclat et la majesté de sa royauté

condamnez pas si vite, vous pourriez bien vous tromper : tenez, j'étais précisément occupé à relire les procès verbaux de plusieurs faits extraordinaires, soumis à la Congrégation des Rites, en faveur d'une canonisation ; veuillez y jeter les yeux et dites-moi si nous croyons à la légère. » — Le protestant examine, il compte le nombre des témoins, il pèse la valeur des témoignages et il avoue que si tous nos miracles étaient aussi bien prouvés, il faudrait peut-être se rendre, et que, pour son compte, il ne serait pas éloigné alors de se faire catholique. « — Eh bien ! reprit le Cardinal, de tous ces miracles qui vous paraissent si authentiques et si bien prouvés, il n'y en a pas un qui ait été admis dans le procès de la canonisation : on veut quelque chose de plus, et ce qui, pour vous, est suffisamment établi, ne l'est pas encore assez pour nous. »

(Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry, discours prononcé à Annecy, le 20 août 1876, pendant les fêtes du Doctorat de S. François de Sales.)

surhumaine, dans la vigueur et le charme de sa vieillesse douce et sereine, apparaît dans la grande salle du trône, entouré des membres du Sacré Collège, des Généraux d'Ordres, des Postulateurs de la cause, des avocats consistoriaux, d'une multitude d'évêques représentant toutes les nations du monde. Une dernière fois il veut s'assurer des vœux et des dispositions de la solennelle assistance, il demande que l'on donne de nouveau lecture des décrets, et il interroge les membres présents suivant la formule accoutumée: *An tuto possit procedi ad servorum Dei canonisationem?* l'unanimité des suffrages lui répond par cette émouvante parole : *Placet.*

Le Pape alors debout sur son trône, de cette grande voix qui suffit au monde : *Os orbi sufficiens*, prononce un discours dont nous détachons quelques traits.....

« La Canonisation des Saints est toujours un sujet de grande « allégresse pour l'Eglise entière. Ainsi dans les temps troublés « et orageux que nous traversons, il est opportun de réveiller la « mémoire du Père Laurent de Brindes, pour lequel dès nos « jeunes années nous avons eu la dévotion la plus tendre. Le « Père Laurent est une des gloires de l'Ordre Séraphique et cette « gloire rejaillit aussi sur les divers autres Ordres religieux qui « de nos jours sont persécutés et violemment outragés par les « impies. Pour cette raison, en élevant le grand Franciscain aux « honneurs des autels, nous nous sentons affermis dans la « précieuse espérance que, grâce à sa protection, les peuples et « les princes chrétiens, écoutant avec plus de docilité la voix de « l'Eglise, pourront rentrer dans les vrais et droits sentiers et « éviter ainsi le péril de l'irréparable ruine dont ils sont menacés.

« La mémoire de la B. Claire de Montefalco n'est pas moins « douce ni agréable à notre cœur. Nous éprouvons un grand « charme à nous rappeler que, lorsque nous gouvernions l'Eglise « de Pérouse, deux fois nous visitâmes le sanctuaire où est « déposé son corps vénéré, nous y offrîmes le sacrifice non « sanglant de l'autel et nous pûmes contempler de nos yeux les « restes précieux et incorruptibles de la Sainte et surtout son « cœur fameux par les merveilleuses traces de la passion du « Sauveur qui y sont encore imprimées..... Il nous semble donc « pouvoir mettre toute notre confiance dans la puissante inter- « cession du ciel, car ce n'est pas la première fois que le Dieu de « toutes les bénédictions a choisi d'humbles vierges pour réaliser « ses inscrutables desseins au profit de l'Eglise et de son chef « visible sur la terre. »

« Nous avons l'intime et ferme persuasion que notre espérance « ne sera pas deçue, d'autant plus qu'au bienheureux Laurent « et à la bienheureuse Claire de Montefalco, se trouvent associés,

« en ce jour, le bienheureux Benoit Labre et le bienheureux « Jean-Baptiste Rossi, qui représentent les diverses classes et « conditions sociales, d'où il suit que la société humaine, malade, « infirme, languissante, se trouve aujourd'hui pleinement repré- « sentée, qu'elle réclame et attend sa guérison de ces quatre bien- « heureux par la médiation du *magistère* infallible de l'Église.[1] »

Que pourrions-nous ajouter à ces nobles paroles du Pontife! Quel esprit ne saisirait la haute convenance et l'opportunité de cette éclatante glorification, publiée solennellement *urbi et orbi*, le 8 décembre dernier, fête de l'Immaculée Conception de Marie.

Ah! dans notre triste temps, où toutes les convoitises sont surexcitées, où l'apologie du vice est le thème rebattu de tous les pamphlets, de tous les théâtres et de tous les romans, où l'on ne veut plus que le nom de Jésus-Christ soit invoqué à l'école ni au chevet des mourants, ni dans les sanctuaires de la justice et où le nom trois fois saint de Dieu est le seul que l'on ne puisse plus impunément faire retentir au cœur et à l'oreille de l'enfant, il est bon, il est utile, il est salutaire que l'idéal de la vraie grandeur, de celle qui réside non dans l'argent ni dans la pompe extérieure et sensible, mais dans la noblesse des sentiments et dans la dignité de l'âme, soit mis en évidence; qu'il devienne tangible et palpable, et qu'il s'offre aux yeux de tous avec un éclat incomparable dans les plus hautes figures qu'ait jamais produites l'humanité.

Ainsi, lorsque les hommes répugnent à la vie surnaturelle, que la prière et la méditation sont considérées comme un mysticisme, un rêve, lorsque l'état religieux est appelé *la prison et le tombeau de l'âme*, l'Église nous montre dans Claire de Montefalco la vie religieuse avec sa pureté, ses sacrifices héroïques, ses immortelles élévations. Lorsque l'on crie: *guerre au prêtre*, que dans des discours publics le *cléricalisme* est signalé comme *l'ennemi*, et qu'un flibustier, appelé par antiphrase *le héros des deux mondes*, a osé dire que *la Papauté et le Sacerdoce étaient la lèpre et le chancre de l'humanité*,[2] l'Église offre à notre vénération Jean-Baptiste Rossi, type du prêtre séculier, prêtre plein de zèle, occupé toute sa vie à l'enseignement, au soulagement des classes les plus pauvres et les plus délaissées. — Lorsque les foules et les grands se pressent dans le temple de Plutus, que l'on adore le veau d'or et que les jeux de bourse et les spécula-

1. Il convient d'observer que les quatre saints, élevés sur les autels le 8 décembre dernier, appartenaient à l'ordre de S. François. Jean-Baptiste Rossi était membre du Tiers-ordre, Claire de Montefalco avait été Tertiaire avant d'entrer chez le religieuses Augustines, et Benoit Labre était *cordigère*, c'est-à-dire que voué à l'ordre de S. François, il en portait le cordon.

2. Paroles de Garibaldi, alors chef de la Révolution et de la Franc-Maçonnerie italienne.

tions les plus véreuses sont un marchepied assuré pour monter au pinacle de la considération publique, pour escalader les honneurs et souvent la puissance suprême, l'Église nous offre le sublime mendiant Benoit Labre appelé déjà pendant sa vie le *Séraphin en chair*, devenu le trouble-joie des jouisseurs repus de notre siècle, celui que les feuilles publiques libres-penseuses ont osé signaler comme un vagabond en contravention avec la loi civile et tombant sous le coup du code pénal, parce qu'il priait et mendiait son pain pour l'amour de Dieu, au lieu d'être attaché à des services de voirie et de casser des cailloux sur un grand chemin, — l'Église nous le montre comme l'idéal de l'humilité chrétienne, l'honneur de la pauvreté volontaire, elle l'offre comme une consolation à la détresse de ceux qui souffrent, elle oppose ses exemples au socialisme comme le remède seul assez puissant pour le désillusionner de ses espérances menteuses, apaiser ses convoitises effrénées.

Enfin, au moment où l'impiété fait rage contre les couvents, où les citoyens les plus honnêtes, les plus dévoués, les plus patriotes sont jetés sans ressources à la rue, chassés de leurs pieux asiles, — l'Église, en couronant Laurent de Brindes, n'a-t-elle pas voulu sanctionner les grandes voix qui ont protesté contre l'injustice et donner aux Ordres monastiques expulsés la plus éclatante glorification?

Comme l'a dit un penseur de notre temps, chasser Dieu de l'école, de l'hôpital, de la prison, du sanctuaire, c'est sonner le glas et le déshonneur de la vie d'un peuple.

Ah! sans doute, les artisans d'iniquité et de ruines, égarés par la haine, soumis au joug de Satan et à l'esprit ténébreux de sectes dont il se sont faits les aveugles instruments et les serviteurs dociles, ne considèrent pas l'action de la Providence qui poursuit son œuvre, ni la main secrète de la sagesse divine qui apparait pourtant d'une manière manifeste au milieu de l'écroulement de tant d'institutions utiles et de la nuit profonde amassée par la sombre tempête de l'erreur et des passions.

Les œuvres de Dieu sont comme les chênes des forêts, elles se consolident et grandissent dans les tourbillons de l'orage et aux éclats des déchirements et des grandes luttes déchainées.

Ainsi, les exemples de Benoît Labre ont mis au cœur des chrétiens de France l'amour des grandes choses et l'esprit de détachement. Ils ont inspiré et provoqué le récent pèlerinage de pénitence à Jésuralem et dans lieux saints [1] Cinq milles pèlerins, hommes, femmes, religieux, ecclésiastiques, bravant les privations et les intempéries des mers, ont renouvelé les spectacles de

1. Pèlerinages de pénitence à Jérusalem et dans les lieux saints, organisés en 1882 et en 1883, par les Pères de l'Assomption de Paris.

foi et de magnanimité offerts jadis par les Croisés. Ils se sont portés avec un sublime élan au tombeau du Christ, pour le dédommager des apostasies et des ingratitudes des Chrétiens, effacer les traces des soufflets et des hideux crachats que nos Judas de presse et les Ponce-Pilate de notre politique et de nos gouverments ne cessent de décharger sur son visage sacré. — Ainsi Claire de Montefalco ranime la piété et la foi; de concert avec la B. Marguerite-Marie, elle initie les femmes à l'intimité de Jésus-Christ et elle leur révèle les mystères cachés de son amour divin. —Jean-Baptiste Rossi, par son intercession, obtient aux prêtres une intrépidité plus grande, une fidélité plus inviolable aux commandements de leurs Chefs et à la cause de la sainte Église. — Le bienheureux Laurent de Brindes présage de prochains et éclatants triomphes à l'apostolat, une fécondité nouvelle aux Ordres monastiques, le rétablissement des missions, et il est un gage que Dieu ne désertera pas les intérêts de la civilisation et de la catholicité.

Il en sera toujours ainsi, Dieu épargne les méchants parce qu'il a besoin d'eux pour éprouver les élus, et qu'ils sont le van de sa justice dont il se sert pour purifier son aire et faire fructifier le bon grain.

Ne craignez donc pas, petit troupeau, a dit le Seigneur, il a plu à votre père céleste de vous donner l'empire.

Les persécutions et les scènes sanglantes du Calvaire n'ont-elles pas toujours été le signe de la vie et de la résurrection? L'acharnement sauvage et les cris de délire poussés par nos ennemis sont-ils autre chose que le témoignage qu'eux-mênes se rendent de leur propre impuissance et de la défaite ignominieuse qui les attend? Ce *Triduum commémoratif* des fêtes de la canonisation de Saint Laurent ne nous prouve-t-il pas avec une autorité irréfragable que Dieu est avec ses saints, et qu'à leur tour, les saints sont avec nous? Quelle plus forte et plus douce espérance? — Ah! s'il fallait combattre jusqu'à l'effusion du sang et mourir en confirmation de notre foi, les saints que nous avons invoqués descendraient du Ciel pour nous servir de parrains dans la glorieuse et purifiante arène du martyre: ils recueilleraient notre poussière et nos ossements et seraient nos introducteurs dans le séjour de la lumière et de la paix. Nous en avons la confiance et la ferme persuasion. Les passions seront vaincues, les flots de la tempête passeront, Laurent de Brindes qui extermina les barbares du dehors, si nous l'honorons, si nous le prions avec ferveur, nous aidera infailliblement à exterminer les démons et les *barbares du dedans*. Grâce à l'intercession de nos saints, dans un prompt avenir, nous unirons le concert de nos voix à leurs éternelles louanges pour chanter avec eux l'*hosanna* du triomphe, le *Te Deum* de la victoire.

PANÉGYRIQUE

DU

VENÉRABLE JEAN-MARIE VIANNEY

CURÉ D'ARS[1]

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints (2)

MONSEIGNEUR [3],

Dieu est admirable dans ses saints. — Il les suscite dans les desseins mystérieux de sa sagesse et de sa divine bonté, et il ne les lance point au hasard sur la scène changeante de ce monde. Mais comme les étoiles du ciel, il les sème avec une variété étonnante. En les configurant à la ressemblance de Jésus-Christ, en les modelant sur ce céleste idéal, il met en relief dans leur intérieur et leur extérieur les traits et la suave physionomie de Jésus-Christ humble est crucifié.

La sagesse infinie accommode les saints à l'esprit et au caractère des peuples, aux besoins des temps, aux maladies et aux grandes plaies dont les nations sont dévorées.

Ainsi au IVe siècle, lorsque la civilisation sortait de la barbarie, lorsqu'il s'agissait de plier des natures féroces et indomptées aux lois morales et à la mansuétude de l'esprit, Dieu suscita des saints parmi les conducteurs des peuples; l'Eglise éleva sur ses autels des grands capitaines, des rois, des empereurs. — Plus tard, quand les peuples croupissaient dans l'ignorance, elle leur offrit pour modèle des savants, des écrivains, des docteurs. — Afin de protester contre les vices et la corruption, de refouler le torrent des convoitises grossières et d'offrir au monde l'idéal de la pureté, elle a canonisé des solitaires, des pénitents, des contemplatives, qui puisèrent leurs illuminations dans les profondeurs et les tendresses ineffables du cœur sacré de Jésus-Christ. Dieu proportionne chaque chose à ses fins, et il n'y a pas d'époque, pas de situation, pas d'état à qui il n'ait donné des saints pour protecteurs, pour flambeaux et pour modèles. De nos jours, pour la première fois peut-être, il a fait resplendir l'image de la sainteté dans un modeste curé de campagne. — Qui ne reconnaîtrait dans cette disposition un conseil de sagesse de la divine bonté et un signe de haute prédilection pour l'Eglise et pour la France.

1. Prononcé a Ars, le 4 août 1883, par M. l'abbé Arminjon, chanoine.
2. Psalm. LXVII, 36. — 3. Mgr. Soubiranne, évêque de Belley.

De nos jours, le clergé séculier est en quelque sorte mis hors la loi, traqué par des mesures vexatoire, en butte à d'injustes préventions, amoindri en toute manière, dans son influence et l'exercice légitime de ses droits. La Providence a voulu montrer dans le curé d'Ars un prêtre, vraiment homme de Dieu, nous apprendre quelle grandeur, quelle supériorité sociale ce prêtre peut acquérir par le spectacle de ses vertus et le seul ascendant moral de sa charité et de sa foi.

Dans notre siècle encore, où les ordres religieux sont mis en suspicion, où l'on amasse contre eux des flots de haine et de prévention, on peut prévoir les temps rapprochés, où ces dignes et vaillants auxiliaires, devenus de plus en plus rares, ne pourront prêter au clergé des villes et des campagues qu'un concours limité et restreint. Alors l'apostolat et le ministère des âmes se trouveront condensés dans les mains des curés. Ceux-ci devront apparaître simultanément docteurs, administrateurs, missionnaires, guides et directeurs des âmes. Ils seront peut-être seuls à se mesurer contre l'impiété, à lutter contre des pouvoirs agressifs et contre la rage indomptée des passions; ils seront les uniques porte-drapeau du christianisme aux prises avec les piéges des sectaires, attaqués sans relâche par l'hypocrisie, par les enseignements pervers, par la ligue de toutes les puissances de l'enfer coalisées. Et ne leur faut-il pas un chef qui leur signale la voie, une physionomie sereine et douce qui les éclaire et dissipe à leurs yeux les tempêtes amoncelées, un miroir sur lequel ils puissent se grandir eux-mêmes et se réformer? Tel a été le curé d'Ars et le secret de sa prédestination; il est le modèle, l'honneur, le soutien de nos vaillants et intrépides curés de campagne; il a été suscité pour leur apprendre quel bien ils peuvent opérer par leur zèle et les fruits féconds qui découlent d'une vie pauvre, laborieuse, ignorée. Le curé d'Ars a renouvelé l'esprit chrétien dans notre siècle naturaliste et utilitaire; il a été l'homme providentiel et le thaumaturge de la France; il est le présage de sa renaissance à la suite des convulsions et des grandes crises quelle aura encore à subir. Afin de donner leur plein développement à ces considérations, nous allons considérer le curé d'Ars dans les trois principales phases de sa vie; dans la période de sa jeunesse et de son éducation; dans sa vie apostolique et sacerdotale; dans sa vie posthume, c'est-à-dire dans les espérances que font naître les honneurs qui lui sont rendus et la glorification plus haute que l'Église s'apprête à lui décerner.

I. — Jean-Marie Vianney naquit le 8 mai 1786, à Dardilly, gracieux village voisin de Lyon, encadré de collines, dont les maisons se détachent dans un vallon verdoyant entrecoupé

par de frais ruisseaux et ombragé par des arbres de haute futaie.

Sa famille était une famille de condition rurale, mais noble par la dignité de ses sentiments, ses traditions d'honneur et son inébranlable fermeté dans les principes chrétiens. Sa mère était une femme d'une foi profonde et éclairée, à l'âme vaillante, n'aspirant à élever des fils que pour les conduire au ciel et jouir avec eux de l'éternelle vision de Dieu. Jusque dans les jours les plus avancés de sa carrière, notre saint Curé conserva le souvenir profond de cette admirable femme qu'il appelait sa nourrice selon la grâce, comme elle l'avait été selon la nature. — « Si j'ai su prier, si j'ai fait quelque bien, après Dieu c'est l'ouvrage de ma mère. » — Et touchant au terme de sa course, il disait : « Un enfant ne doit pas pouvoir regarder sa mère sans pleurer. » — Marie Béluse était trop chrétienne pour prétendre concentrer exclusivement sur elle-même l'affection de son enfant ; elle ne cessait de lui rappeler qu'il avait au ciel une autre mère qu'il devait entourer de plus de vénération et chérir d'un amour plus surhumain et plus tendre. Le premier cadeau qu'elle lui fit fut une petite statue de la sainte Vierge. « Oh ! combien j'aimais « cette statue, disait Jean-Marie : je ne pouvais m'en séparer ni « jour, ni nuit, et je n'aurais pas dormi tranquille, si je ne l'avais « eue à côté de moi dans mon petit lit. » — Il disait encore : « J'aimais la Sainte Vierge avant de la connaître. C'est ma plus « vieille affection. »

Pierre Vianney, père du Saint, était un homme de grand jugement, réservé dans ses paroles, irréprochable dans tout ce qui avait trait à la vertu et au devoir. Sévère et parcimonieux dans sa vie privée, il se montrait somptueux à l'égard des pauvres et pratiquait l'aumône avec une largeur et une munificence quasi princière. Sa maison rustique était le rendez-vous de tous les pélerins et de tous les mendiants; ils y recevaient le couvert et l'hospitalité de nuit. Pendant l'hiver, on allumait un fagot de bois dans le large foyer de la famille pour les réchauffer. Ils s'asseyaient ensuite, et souvent au nombre de vingt et de trente, à la table des enfants, et quand il ne restait plus assez de soupe et de bouillon pour les siens. Pierre Vianney, plein de confiance en Dieu, s'écriait joyeusement : — Eh bien moi, j'en prendrais un peu moins.

Un jour parut à Dardilly un mendiant à l'extérieur misérable et sordide, il avait les pieds nus, sur ses épaules un manteau gris cendré tombant de vétusté, un rosaire dans ses mains, un long crucifix de cuivre pendait sur sa poitrine. Celui-là était un envoyé de Dieu, il avait la mission de rémunérer avec éclat la charité des pieux cultivateurs. Il s'appelait Benoît Labre et

l'Eglise, il y a deux ans, l'a canonisé et exalté sur ses autels. Benoît Labre mourut à Rome treize ans après son passage à Dardilly, et à l'époque où son âme glorifiée s'envolait au ciel, et où d'éclatants miracles s'opéraient sur son tombeau, Jean-Marie Vianney venait au monde. — C'était l'héroïque et sublime mendiant, qui par sa puissante intercession, acquittait sa dette et obtenait à la famille Vianney un saint futur en paiement de son séjour sous son toit hospitalier.[1]

Jean-Marie passa ses premières années à garder les troupeaux; la nature fut le premier livre où il apprit à lire la grandeur et l'infinie bonté de Dieu. Dans les champs, au milieu des forêts, sur les âpres cimes des montagnes, l'homme se sent plus voisin du ciel. La solitude, le murmure doux et cadencé du ruisseau, le gazouillement de l'oiseau, le silence des bruits du monde ont des charmes sans pareil, des harmonies secrètes et mystérieuses qu'aucun autre chant sur la terre ne saurait égaler. Le ciel est plus ouvert et l'âme respire un air plus salubre et plus vivifiant. De tous temps, les bois, les pâturages ont été le milieu le plus favorable à la naissance et à la formation des grandes vertus sacerdotales et apostoliques. Moïse et David n'étaient-ils pas des pasteurs? Jésus-Christ ne s'est-il pas appelé le *bon pasteur?* S. Pierre Damien, S. Grégoire VII, une multitude d'autres ne s'initièrent-ils pas aux soins et à la sollicitude des âmes en travaillant aux champs et en gardant les troupeaux? Tout est imagé sous le soleil de la nature; pas une fleur ou un insecte bourdonnant sous l'herbe qui ne soient un symbole. Les brébis représentent les âmes chrétiennes; les loups dévorants, la violence des persécuteurs; la sollicitude des bergers, le zèle des pasteurs. Jean-Marie se préparait donc à son insu à sa mission sacerdotale. — Il aimait à construire des autels de mousse et de feuillage, il y plaçait sa petite statuette et réunissait ses jeunes compagnons à l'entour. Quelquefois il montait sur un tertre de gazon auprès d'un vieux saule, et il prêchait, dans un patois rustique, mais avec des accents tellement enflammés que ses petits auditeurs et ses petites auditrices se sentaient portés à mieux aimer Dieu et à le servir plus fidèlement. — La prière était la manne dont se nourrissait son âme : « Je priais Dieu en allant « au travail; je le priais en en revenant. Quand j'étais seul aux « champs avec ma pioche et ma pelle, je priais tout haut; quand « j'étais en compagnie, je priais à voix basse. »

On était à l'époque de la grande révolution; le culte était proscrit, les églises fermées, les prêtres en exil ou traqués comme des êtres malfaisants. On érigeait furtivement et en grand secret

1. Benoît Labre mourut au mois de mars 1783.

quelques autels çà et là, dans des greniers à foin, dans des fermes ou en plein air, dans des clairières écartées. Les fidèles s'y rendaient de nuit, isolément, pour ne pas éveiller les soupçons, se glissant comme des ombres, semblables aux premiers chrétiens lorsqu'ils allaient dans les catacombes adorer Dieu et prendre part aux divins mystères. Des hommes sûrs et intrépides étaient échelonnés de distance en distance prêts au premier péril à donner le signal d'alarme. — Ce fut au milieu de ces émotions et de ces périls, lorsque le sang des prêtres et des chrétiens coulait à grands flots sur les échafauds, que Jean-Marie reçut pour la première fois le pain des forts, dans une grange aux murailles tapissées d'instruments rustiques, où il n'y avait d'autre siège que des bottes de paille, et pour s'agenouiller que les rebords d'un chariot à bœufs. Ce grand acte de sa vie, accompli dans ces circonstances de dénûment et d'abandon complet à la Providence de Dieu, laissa des traces profondes et ineffaçables dans son souvenir. — Dès lors il eut la persuasion intime que l'onction du martyre était pour le prêtre le complément glorieux et désirable de son caractère sacré, et de l'onction de l'huile imprimée sur ses mains par l'ordination.

En 1800, au commencement de ce siècle, l'orage avait passé. Jean-Marie se sentait de plus en plus attiré vers la carrière sacerdotale. Sous l'impulsion d'une voix intérieure qui le pressait sans relâche et sans trêve, il s'écriait : « Si j'étais prêtre ! oh ! si « j'étais prêtre ! » — puis il ajoutait : « Ah ! je voudrais gagner « bien des âmes à Dieu ! » Sa tendre mère tressaillait de joie de ces saintes dispositions. Elle priait avec larmes pour la réussite d'une vocation plus glorieuse à ses yeux que celle des rois, qu devait combler d'un seul trait tous les vœux et tous les désirs de son âme. — Mais il était dans les desseins de la Providence, de faire expérimenter personnellement à Jean-Marie les inquiétudes, les cruelles angoisses auxquelles peuvent être en proie les âmes les plus saintes qui n'aspirent qu'à servir Dieu et à s'immoler pour lui. Mille circonstances, les évènements les plus imprévus semblèrent s'unir pour conspirer contre ses projets et l'éloigner à jamais du terme désiré. La première opposition lui vint de son père, chargé d'une nombreuse famille, dont les levées militaires et les exactions du régime politique d'alors avaient épuisé les épargnes. Il dit nettement à son fils : — « Les malheurs des « temps ne me permettent absolument pas de faire face aux « dépenses qu'exigeraient tes études dans un séminaire. »

Jean-Marie, en outre, était d'un âge relativement avancé ; il venait d'entrer dans sa 19e année. Sa mémoire était ingrate, son esprit pesant et borné, son intelligence lente à concevoir et à saisir. M. Balley, curé d'Ecully, confesseur de la foi, qui avait en

quelque sorte adopté Jean-Marie, et l'avait reçu dans son presbytère pour l'initier aux premiers rudiments de la science, avait bien pour sa part discerné la perle brillante cachée sous cette écorce de mince apparence. Mais les éminents directeurs du diocèse de Lyon hésitaient à partager la manière de voir du vénérable curé d'Ecully. Ils avaient consenti à ce que Jean-Marie leur fût présenté, et leur première impression ne lui fut pas favorable. La parole de Jean-Marie avait paru embarrassée, ses réponses avaient souvent manqué de justesse; ils jugèrent qu'il était plutôt fait pour les rudes travaux des champs que pour l'étude des lettres et les hautes spéculations de la théologie. — L'excellent M. Balley ne se déconcerta pas de l'avortement de cette première tentative; il resta persuadé que Dieu viendrait miraculeusement en aide à son disciple et qu'il suppléerait par des lumières extraordinaires et surnaturelles, à l'insuffisance et à la stérilité de ses moyens naturels. La confiance du digne prêtre ne fut pas déçue. Sur son conseil Jean-Marie entreprend un voyage à la Louvesc, au tombeau de S. François Régis; il le fait à pied, sans viatique, mendiant son pain de porte en porte, et la Providence permet que tout le long de la route il soit gorgé d'avanies et de rebuts. Il demande au Saint de débrouiller son intelligence inculte, de briser les barrières intellectuelles qui s'opposent à son entrée dans la milice sainte : — il fut exaucé. — Jean-Marie ne revint pas sans doute de la Louvesc illuminé de la flamme du génie, ce qui n'était point dans les desseins de Dieu; mais avec une mémoire plus fidèle et une dose de pénétration suffisante pour se former à la culture des lettres et scruter les principes essentiels de la théologie, où jusque-là son esprit n'avait pu se frayer accès.

A cette époque, l'ambition du premier Napoléon ne connaissait plus de bornes. Affamé de gloire, de conquêtes, rêvant un empire universel, il se lançait dans les guerres et les expéditions les plus colossales et les plus insensées. L'Europe entière s'était mise contre lui sur le pied de légitime défense. Pour faire face à cette coalition redoutable de toutes les puissances armées, Napoléon avait décrété la levée en masse de tous les hommes valides à partir de l'âge de 16 ans, il mettait en coupe réglée et successive la jeunesse française, il tarissait ainsi le sang et les forces vives de la nation. M. Balley avait fait admettre Jean-Marie au nombre des aspirants à l'état ecclésiastique, mais par un oubli et une inadvertence inexplicable, il ne fut pas inscrit sur le rôle des exempts. Son père offrait pour l'exonérer la somme énorme de 3,000 francs, il ne put parvenir à lui trouver un remplaçant. Jean-Marie n'avait aucun goût pour la vie des camps; il en redoutait les périls et la licence; mais les officiers de recrutement

n'ont pas la coutume d'entrer dans ces sortes de considérations. Un beau matin d'octobre 1809, notre Jean-Marie reçoit l'ordre de se mettre en campagne et de s'éloigner de Dardilly, le fusil sur l'épaule et le sac au dos. La Providence se contenta de sa soumission; elle voulut lui épargner cette épreuve redoutable et lui vint en aide par une série d'épisodes, d'incidents merveilleux, qui semblent tenir de la légende et qui nous rappellent les premiers âges du christianisme, où le miracle éclatait à toutes les pages de la vie humaine et s'entrelaçait en quelque sorte à tous les faits et à tous les évènements. — Ainsi, à la veille de quitter le foyer paternel, il tombe malade. A peine convalescent, on le traîne d'étapes en étapes, d'hôpitaux en hôpitaux. Au moment où son escorte quittait Roanne pour aller rejoindre aux confins de l'Espagne le corps d'armée dont elle faisait partie, il s'oublie, sans le vouloir, à prier dans une église. Il se met en route en toute hâte pour rejoindre sa compagnie, quand tout à coup il voit apparaître devant lui un jeune homme, à l'air franc, au regard doux, aux manières avenantes : ce jeune homme le décharge de son sac, l'engage à le suivre, lui fait franchir des ruisseaux, des clairières, le conduit à travers champs dans une maisonnette bâtie dans un bois écarté. Il y est reçu par des hôtes qui l'accueillent à bras ouverts, comme s'il eût été une de leurs connaissances ou leur propre fils. Pendant les deux ans de ce séjour dans ce petit village appelé Noës, il est comblé d'attentions et de soins; il indemnise ses hôtes en les aidant de ses services et du travail de ses bras; il instruit et donne des leçons aux jeunes enfants. Il reste à Noës jusqu'à ce qu'il soit libéré par le départ d'un de ses fréres pour l'armée. — Quant à ce jeune homme, dont l'assistance avait été pour lui si merveilleuse et si opportune, était-il son ange gardien ou un être humain quelconque investi auprès de lui d'une mission providentielle ? Ce qui est certain, c'est que Jean-Marie ne put découvrir ses traces et qu'il ne le revit jamais plus.

En 1812, Jean-Marie avait achevé son cours de philosophie et venait d'atteindre l'âge de 29 ans. Ou bien il fallait renoncer à jamais à ses projets de vie ecclésiastique ou son admission au séminaire devait avoir lieu sans délai. Mais sur le point de le recevoir à la suite d'un nouvel examen, les pieux directeurs de Lyon ne peuvent vaincre encore leur incertitude et se sentent en butte à mille hésitations. — Il n'est pas capable, disait l'un, il faut le renvoyer à sa charrue et à son troupeau. — On peut l'utiliser avec fruit, disait l'autre; on lui donnera dans quelque maison d'éducation un poste de surveillance, et on lui interdira à jamais le ministère des confessions. — Il était dans les conseils du Tout-Puissant que le pauvre jeune homme fut passé au crible, jugé à

fond, déchiqueté en quelque sorte; et cela afin que la sainteté, à laquelle Dieu voulait l'élever, fût inébranlablement assise sur le fondement de l'humilité, et afin aussi que l'éclat et la renommée, qu'il allait projeter sur l'Eglise, apparussent moins l'effet des dons naturels que le fruit de la science infuse dont Dieu l'avait rempli.

Enfin à une troisième épreuve, les examinateurs se sentent subitement changés. Dans les réponses que le jeune homme leur fait avec modestie et simplicité, ils ne peuvent se défendre de reconnaître quelque chose d'extraordinaire et de grand. Le doigt de Dieu se manifeste visiblement à leurs yeux dans une vocation aussi ferme est aussi persistante. Le vicaire général de Lyon est le premier qui s'écrie: Est-il pieux? Aime-t-il Jésus-Christ? Aime-t-il la Sainte Vierge? — Il est pieux, il est docile, s'écrient les directeurs d'une voix unanime. — Eh bien, je le reçois, dit le grand vicaire; la grâce divine est une grande ouvrière, elle achèvera ce que la nature n'a fait qu'ébaucher.

Jean-Marie Vianney fut ordonné prêtre le 9 août 1815. Son bienfaiteur l'abbé Balley demanda comme une faveur à l'Archevêché de Lyon de l'avoir pour vicaire: on accéda à sa demande. A Ecully, Jean-Marie devint le bâton de vieillesse du prêtre qui l'avait élevé; il y fut réellement sa gloire et sa couronne. Le prêtre ancien, courbé par l'âge et les souffrances des persécutions, et le jeune fils qu'il avait spirituellement engendré étaient comme deux flambeaux et deux oliviers dans la paroisse d'Ecully. Sous le souffle ardent de leur parole, à l'éclat vivifiant de leurs œuvres, les fruits de sanctification se multiplièrent. Les traces de vertus qu'ils ont laissées subsistent encore. A la mort du vénéré M. Balley, qui eu lieu en 1817, les supérieurs ecclésiastiques ne jugèrent pas devoir céder aux instances des habitants d'Ecully, qui demandaient que Jean-Marie fut son successeur.

Dans cette circonstance, les supérieurs, comme il arrive souvent, furent inspirés à leur insu. C'était Ars et non Ecully, qui était le lieu de choix, le paradis des bénédictions. Ars était destiné à devenir la terre des prophètes, la fontaine céleste d'où devaient jaillir les eaux vives. La divine Providence avait merveilleusement préparé Jean-Marie Vianney. Nous allons l'étudier dans ses œuvres et dans sa vie apostolique et sacerdotale.

II. Lorsque le bon Curé prit possession de votre paroisse d'Ars, aujourd'hui si édifiante et si chrétienne, tout s'y ressentait des désastres de la révolution. L'église était déserte; les sacrements étaient abandonnés; il y avait affluence dans les cabarets; les blasphèmes et les chants bachiques retentissaient à la place des divines louanges. Presque tout le monde, ainsi que le constatait le Saint Curé, oubliait la bonne voie, négligeait le soin de son

âme. Quand aux jeunes filles, la danse et les bals leur tenaient lieu de chapelet et de rosaire; elles n'avaient en tête que les amusements et les plaisirs.

Tous ces abus et toutes ces ruines ne découragèrent pas un instant Jean-Marie Vianney. Lorsqu'il reçu sa nomination à la cure d'Ars, le grand-vicaire Courbon lui dit : « Allez, il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse, mais vous en mettrez. »

Ces paroles entrèrent dans le cœur du saint Curé comme un trait de flamme; elles furent à son esprit toute une révélation des moyens qu'il allait mettre en œuvre pour la réussite de son apostolat.

Le principe et les moyens de ses succès se résument dans ces mots : *il les aima, dilexit eos.* [1]

Il aima son troupeau avec des ardeurs et des tendresses de mère. Dans le principe, il n'administrait les sacrements qu'à de rares intervalles, et ne pouvait parler de Dieu à son peuple absent de l'église. Mais il parlait sans cesse à Dieu de ceux qu'il voulait convertir et sauver; il passait la plus grande partie de sa journée en oraison devant le Saint Sacrement. Sachant qu'il n'y a pas de rédemption sans le sang, et que la pénitence attire la miséricorde, il s'offrait lui-même en victime expiatoire. A la prière il unissait les larmes et aux larmes les plus sanglantes austérités. Il disait à ce propos à un de ses confrères qui se plaignait du peu de fruit de son ministère dans la paroisse qu'on lui avait confiée : — « avez-vous jeûné? avez-vous veillé? avez-vous couché sur la « dure? vous êtes-vous donné la discipline? Tant que vous n'en « serez pas là, vous n'aurez pas le triomphe complet. »

Dès le premier jour de son apparition à Ars, le saint Curé fut apôtre et se montra homme de Dieu dans le sens strict et absolu de ce mot. Il aurait pu prendre pour devise cette parole: *Da mihi animas, et cætera tolle.* Il se faisait tout à tous, maniant comme Paul les armes de la patience et de la douceur. — Impossible d'énumérer tous les ressorts qu'il savait mettre en œuvre, tous les artifices et les industries auxquels il avait recours pour captiver les cœurs égarés. Visites familières, entretiens agréables et joyeux, aumônes et profusion de libéralités à ceux-ci, encouragements et consolations offerts à ceux-là, il ne négligeait rien soit pour semer le bon grain, soit pour arracher l'ivraie de ce petit coin de terre qu'il voulait ensemencer de toutes les plus belles fleurs du paradis.

Ai-je besoin de dire que nul homme ne fut plus indifférent aux choses matérielles et plus dégagé des aises et des commodités de la vie, que le curé d'Ars? Quelle prédication éloquente que

1. Joan., XIII.

celle de son pauvre presbytère, sorte de mansarde plus dénuée que celle d'un anachorète, où il n'y avait pour ameublement qu'une couche de paille, quelques sièges en bois, que l'on eût pris pour une prison, sans le crucifix et l'image de la sainte Vierge qui en éclairaient l'obscurité. Personne qui ne se sentit touché, en le voyant sortir et circuler dans les rues de votre village, vétu d'une soutane usée, chétif, amaigri par les austérités, ayant l'air de n'avoir pas le sou dans sa poche; et cependant il était le soutien de tous les pauvres des alentours, il donnait à pleines mains, il restaura votre église, y construisit trois belles chapelles, y installa un maître-autel à ses frais, et les offices d'Ars par la somptuosité des ornements purent bientôt rivaliser en magnificence avec ceux de Lyon et des plus grandes cités [1]

Toutes les sympathies étaient acquises à votre saint Curé. Les bons habitants disaient : on nous a envoyé un saint. Ils ne tarissaient pas de louanges sur sa grâce, sa simplicité, sa ferveur dans la célébration des mystères. — La dîme ecclésiastique avait été supprimée par la révolution, mais les habitants d'Ars voulurent se l'imposer bénévolement au profit de celui qu'ils appelaient leur père bien-aimé. Les provisions de toute nature affluaient au presbytère. Fruits, œufs, laitage, viande, volailles, rien ne manquait, et le bon Curé, touché de ces attentions et de ces délicatesses, recevait tout cordialement; mais un instant après, il ne restait rien. Les mets les plus délicats étaient envoyés aux malades, et le reste disparaissait dans la besace ou le *hâvre-sac* des indigents. — Un jour, quelques personnes sollicitèrent l'honneur de participer à son repas. Le bon Curé consentit joyeusement. Or, sur la table et dans une corbeilie, il y avait le pain des pauvres, de mauvaises croutes noires et raccornies, de l'eau, et, auprès de la cruche, la vie des saints. Ces personnes furent singulièrement édifiées, mais elles déclarèrent qu'on ne les reprendrait plus [2].

1. Les marchands d'ornements de Lyon disaient : il y a ici aux environs un petit curé, maigre, mal mis, il a l'air de n'avoir pas un sou dans sa poche; et il lui faut pour son église tout ce qu'il y a de mieux, tout ce qu'il y a de plus beau... pour lui rien de trop beau...

2. Le curé d'Ars, dans le principe, se nourrissait de quelques pommes de terre cuites à l'eau qu'il assaisonnait lui-même. Plus tard les bonnes sœurs de la Providence obtinrent la faveur de lui préparer ses repas et le décidèrent à user de quelques potages et d'un peu de lait... Cependant le bon curé avait soin d'éviter toute affectation. Il avait coutume d'aller chaque jour prendre quelques minutes de récréation chez les frères de la Sainte-Famille ou auprès de ses chers missionnaires, et, pour leur être agréable, il acceptait parfois quelques gouttes de café. Or, le P. Toccanier ayant un jour reçu une bouteille d'excellent vin vieux, voulut que le curé d'Ars en goûtât : « C'est pour une fin d'apostolat, lui dit-il, acceptez de ce vin afin qu'il vous donne plus de force pour convertir les âmes. » — « Mon ami, répondit le saint prêtre, de bons coups de discipline auraient bien plus d'effet. » — « Les deux moyens sont bons, répliqua le P. Toccanier. » Le bon Curé se rendit en riant, et trinqua gaiement avec ses missionnaires.

Toute la paroisse d'Ars était transfigurée et devenue comme méconnaissable. Le bon curé avait institué l'adoration perpétuelle. Et cette œuvre, dont le noyau ne fut d'abord que de deux ou trois personnes, s'accrut au point que les adorateurs purent se succéder sans interruption à toutes les heures du jour.

Le dimanche était devenu, à Ars, le jour du bon Dieu. On n'y travaillait plus et on n'y vendait plus. Tous avaient compris l'enseignement du bon Curé disant : « Dieu vous a donné six jours, « il ne s'est réservé que le septième. Le jour que vous volez à « Dieu ne vous profitera pas. — Je connais deux moyens de « devenir pauvre, travailler le dimanche et voler le bien d'autrui. »

L'abus des danses fut plus difficile à extirper. Les jeunes filles pour contenter leur bon Curé, avaient bien consenti à quelques efforts. Les jeunes gens ne s'étaient pas montrés trop ennuyés ou trop rétifs. Mais à la fête patronale, il y avait recrudescence de tentations, et avant tout il faillait faire disparaître le ménétrier. Le saint Curé se décide à l'aborder. « Ah ! mon ami, je crains qu'à « la mort vous ne vous trouviez pas bien de votre métier. « Voyons ; faisons un marché. Combien gagnez-vous par jour ? « — Vingt francs. — Tenez, en voilà quarante et laissez nous la « paix. »

L'apostolat du Curé d'Ars ne tarda pas à franchir l'étroite église de sa paroisse, et vers l'an 1833-1834, il s'étendait à toute la France, et peu de temps après, il se dilatait dans l'univers entier.

A un point de vue, la mission de notre Saint offrit un caractère de puissance et de singularité que l'on ne retrouve ni dans les Vincent Ferrier, ni dans les Pierre Fourrier, ni dans les autres thaumaturges des siècles de foi. Ceux-ci se transportaient d'un lieu à l'autre, ils parcouraient l'Europe, la France, l'Espagne, l'Italie, allant eux-mêmes à la recherche des âmes qu'ils voulaient conquérir. Le Curé d'Ars ne sortit point de sa petite résidence alors ignorée et obscure. Ce furent les âmes qui allèrent à lui, attirées par ses divines attractions. Ce furent ses austérités, ses bonnes et saintes œuvres, la douce senteur de Jésus-Christ dont son âme était l'inépuisable vaisseau, qui projetérent leurs émanations jusqu'aux extrêmités de la terre.

Les trois grands foyers de l'apostat du Curé d'Ars, les ressorts et le triple levier de l'action prodigieuse qu'il exerça sur les âmes, furent sa chaire paroissiale, son confessionnal, le spectacle de sa vie intérieure et sacerdotale.

D'abord sa chaire paroissiale. — Le Curé d'Ars ne fut pas orateur, si l'on prend ce mot dans sa signification usuelle et mondaine. Il n'eut ni les périodes harmonieuses, ni l'éclat du style, ni l'abondance de l'érudition... Mais si l'on définit l'élo-

quence sacrée: le don de la parole pour convertir les âmes et les ramener à leur créateur, le Curé d'Ars a été un des plus grands orateurs.

Le Curé d'Ars préparait avec soin ses homélies et ses prônes. Autant que possible il les apprenait de mémoire; il les récitait tout haut en se promenant dans sa sacristie. Il s'inspirait des lumières qu'il recevait dans l'oraison. Aussi ses clartés et ses illuminations étaient-elles moins l'effet de l'étude que d'une grâce du ciel. Comme S. Thomas, il puisait surtout sa science et son art de bien dire au pied de l'autel et les yeux fixés sur son crucifix.

La parole du Curé d'Ars était sans recherche, simple, élémentaire. Dans la bouche de tout autre, un grand nombre de ses réflexions auraient paru vulgaires et banales; mais sur ses lèvres, elles étaient remplies d'un souffle de foi, d'une flamme surnaturelle, elles étaient débitées avec une suavité si pénétrante, une chaleur d'accentuation si vive, que non seulement les foules, mais les Evêques, les plus grands orateurs du siècle en étaient ravis d'admiration. Plus d'une fois, le P. Lacordaire vint prendre des leçons au pied de la chaire de cet humble catéchiste de village. « J'ai reçu de ce bon Curé, disait-il, une « science et des lumières que je n'avais pas. » Un jour que le vénérable avait parlé sur le Saint-Esprit: « M. le Curé, lui dit le « P. Lacordaire, que ce que vous avez dit était sublime et beau! « Vous m'avez appris à connaitre le Saint-Esprit. »

Le P. Pétetot disait un jour aux séminaristes de Saint-Sulpice, à Paris: « J'ai entendu en ma vie un saint exhorter la foule; il ne cessait de dire: Mes chers enfants, aimez le bon Dieu, aimez-le bien; et avec ces simples paroles, il convertissait plus d'âmes que nous n'en convertissons avec de longs discours. »

Et n'allez pas croire pour autant que la parole du Curé d'Ars fût par elle-même sèche, décolorée, privée de grâce pittoresque et de similitudes piquantes. — Après S. François de Sales, aucun orateur chrétien ne posséda peut-être une parole plus imagée, plus appropriée à l'universalité des esprits, plus semée d'à-propos et de traits saisissants. Comme le grand Évêque de Genève, les prédications du Curé d'Ars étaient émaillées de pensées ingénieuses, de comparaisons empruntées aux prairies, aux montagnes, aux spectacles variés de la nature. Il disait un jour: — Mes enfants, quand on a une petite « tache sur son âme, « il faut faire comme une personne qui a un beau globe de « cristal. Si ce globe prend un peu de poussière, elle se hâte de « l'essuyer et d'y passer l'éponge. » Une autre fois, il disait encore: « Si l'on disait aux damnés: nous allons mettre un « prêtre à la porte de l'enfer, tous ceux qui voudront se confesser

« n'ont qu'à sortir, croiriez-vous qu'il en restât un seul? » Voulant exprimer cette doctrine, que Dieu met tout en œuvre pour conjurer la perte éternelle d'une âme, il disait : « Lorsque le bon « Dieu est contraint de précipiter une âme dans l'enfer, s'il pou- « vait souffrir, il éprouverait les mêmes tortures qu'une mère « réduite à laisser tomber le couteau de la guillotine sur le cou « de son enfant. »

La conversation du Curé d'Ars était aimable et assaisonnée d'esprit; au besoin, il savait manier l'épigramme et à travers un fond de simplicité et de bonhommie, ses discours n'étaient pas d'épouillés de toute malice et de toute pointe d'ironie. Après la visite du P. Lacordaire à Ars, il disait : « Je n'ose plus paraître « dans ma pauvre chaire; je suis comme un prince qui ayant « fait monter le pape sur son cheval, n'oserait plus y remonter « lui-même. » A une époque, où la Providence avait permis qu'il fût en butte à des accusations et presque mis en interdit par ses confrères, où des ecclésiastiques égarés par un faux zèle l'avaient dénoncé à l'Evêque, où ils allaient jusqu'à défendre aux fidèles d'aller le visiter, sous peine de refus d'absolution ; le bon Curé, faisant allusion à cette période de tracas et d'épreuves, disait spirituellement : « On laissait dans ce temps reposer l'E- « vangile dans les chaires, et par là tout autour, on prêchait « contre le pauvre curé d'Ars [1]. »

Le second ressort de l'action exercée sur les âmes par le Curé d'Ars fut le confessionnal. Le confessionnal fut pour lui le champ, où il livra ses terribles luttes contre les passions et l'enfer; le berceau et la source d'où il faisait jaillir les eaux vives qui, émanant de son cœur dévoré d'amour, se repandaient au loin pour arroser toute la terre.

Comme nous l'avons dit, ses directeurs, en consentant à ce qu'on l'élevât à la prêtrise, avaient émis le vœu qu'il ne confessât pas, et il fut le confesseur le plus achalandé de ce siècle.

1. Le curé d'Ars excellait dans les réparties aimables. Ses historiens, l'abbé Monnin, Madame Emilien Desmousseaux de Givré, dans la vie qu'ils ont écrite de notre vénéré Curé, citent de lui une múltitude de traits ingénieux. Nous en avons recueilli nous-même quelques-uns de la bouche des RR. PP. Toccannier et Dufour témoins auriculaires. — Ainsi lorsque Mgr Chalandon conféra au curé d'Ars les insignes de chanoine honoraire de la cathédrale de Belley, l'Evêque lui dit : votre promotion de chanoine est la premiere depuis que je suis sur le siège de Belley. — Vous ferez bien de n'en plus faire, Monseigneur, répondit le vénéré curé, pour la première fois vous avez eu la main trop malheureuse. — Obligé par convenance de porter les insignes de son canonicat pendant la cérémonie, il se hâta de les déposer au sortir de l'église. — Il fit plus afin de se mettre dans l'impossibilité de s'en revêtir, il vendit le jour même sa mosette cinquante francs au profit de ses pauvres. — Une fois, un ecclésiastique, robuste, fort et d'humeur joviale lui dit : je demande au bon Dieu, Monsieur le curé, de mourir le même jour que vous, je m'accrocherai à votre soutane, et entrerai ainsi droit au paradis. — Comment voulez-vous que cela soit, répondit le bon curé, vous êtes trop gros mon ami, et nous ne pourrions jamais passer ensemble par la même porte.

Quinze ou vingt omnibus, partant de Lyon ou des localités d'alentours, amenaient chaque jour dans votre village des milliers de pélerins, avides de décharger le fardeau de leur conscience aux pieds du bon curé. On venait à lui, non seulement de tous les points de la France, mais de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne et des pays les plus éloignés. — On évalue que dans une certaine année, il eut jusqu'à quatre-vingt mille pénitents.

Autour de ce confessionnal béni, a dit un de ses historiens, se pressaient des Rachel ne voulant pas être consolées parce que leurs enfants ne sont plus et dont il séchait les larmes; des Samaritaines auxquelles il donnait cette eau qui étanche la soif pour toujours; des Madeleine dont il touchait le cœur; des Lazare qu'il rappelait à la vie; des apôtres et des disciples auxquels il signalait l'appel du Divin Maître [1]. Pauvres et riches, grands seigneurs et dames de haut parage se pressaient, se coudoyaient dans cette petite église qui était envahie dès l'aube du jour, dans toutes les saisons, même à l'heure où les étoiles brillaient encore au ciel. Toutes les chutes, toutes les défaillances semblaient s'être données rendez-vous auprès de notre bienheureux, et le soir, après ces journées laborieuses employées à panser, à soulager toutes les plaies, le saint versait des larmes brûlantes. « Il faut venir à Ars, disait-il, pour savoir ce « que c'est que le péché, pour juger du mal qu'Adam a fait à « notre pauvre humanité. »

En règle générale, le Curé d'Ars faisait son entrée dans son église à deux heures du matin. Malgré l'extrême ténuité de son corps, epuisé par les veilles et les fatigues, il marchait d'un pas dégagé et agile, écartant de la main la foule qui lui barrait la route. Et en le voyant passer, vêtu de son surplis sans manche, dont la blancheur ressortait dans la pénombre, on eût cru voir l'ange de la réconciliation et de la miséricorde.

Comme les François de Paule, comme les Philippe de Néri, le Curé d'Ars était éclairé d'une lumière prophétique. Il lisait dans les replis intimes des âmes et connaissait par une sorte de double vue les plaies secrètes et profondes des consciences qui recouraient à lui. — Ainsi une personne, qui avait eu le malheur de s'abandonner à toutes sortes de crimes et d'excès, se laissa toucher par la grâce et fit une confession générale de ses péchés. Craignant d'en avoir omis quelques-uns par oubli, elle alla consulter le curé d'Ars, pour lui demander si elle avait fait sa confession avec intégrité. L'homme de Dieu parut réfléchir un instant, puis il lui répondit : « Oui, mon enfant, mais vous « avez cependant oublié une faute. » Et il lui désigna cette faute

1. Madame Desmousseaux de Givré : *Un curé de campagne au XIX[e] siècle.*

avec autant de précision que si elle avait été commise en sa présence.

Afin de couper court aux susceptibilités et aux plaintes, le curé d'Ars n'avait aucun égard au rang et à la qualité de ses pénitents. Chaque personne, quelle qu'elle fût, passait régulièrement à son tour; il n'y avait ni passe-droit, ni acception de personne. Le curé d'Ars avait cependant de temps à autre des intuitions qui lui faisaient déroger à cette règle. — Ainsi un jour, s'adressant à une personne qu'il avait entrevue de loin, il lui dit: « Mademoiselle, vous êtes pressée; venez que je vous passe la « première. » — Une autre fois, une pauvre servante de Marseille n'avait pu obtenir de ses maîtres que quarante-huit heures, aller et retour, pour son pélerinage à Ars. Sous peine de perdre sa place, il fallait qu'elle reparût à l'heure marquée. La pauvre fille avait déjà passé une nuit sur le banc, à l'entrée de l'église, et on lui disait : « Vous n'avez pas d'espérance; il y a tant de « monde! » Soudain le bon curé sort de la sacristie. Ses regards s'arrêtent sur la voyageuse et il lui fait signe d'approcher.

Une multitude de faits attestent que le curé d'Ars connaissait les événements qui s'accomplissaient à distance et dans les pays les plus éloignés. Souvent il faisait lui-même le premier la confession de ses pénitents. Avant qu'ils eussent parlé, il leur exposait lui-même leur cas. Il dissipait à l'instant et par une parole unique leurs incertitudes et leurs doutes ; et sans hésiter, soit qu'il s'agit d'une vocation, d'un changement de vie, d'une bonne œuvre à accomplir, il donnait la solution immédiatement et d'un seul trait.

Il lui arrivait aussi de connaître et de signaler par leur nom des personnes qu'il n'avait jamais vues. Ainsi à l'époque où il songea à confier ses écoles et son orphelinat de garçons aux très chers Frères de la Sainte-Famille, qu'il aima depuis si tendrement, et qu'après ses missionnaires il regarda toujours comme ses enfants privilégiés, il aperçut de loin le bon frère Gabriel de douce et vénérée mémoire, qui fut le fondateur et le premier supérieur de la Sainte-Famille. Le frère Gabriel était venu à Ars pour la première fois et s'était mêlé et comme perdu au milieu de la foule des autres pélerins. Le saint curé le distingue et lui crie : « Ah! c'est vous, très cher Frère Gabriel; bonjour, bonjour, « mon Frère. — Mais, monsieur le curé, répond avec émotion « le supérieur, vous me connaissez donc? — Oh! répond le « saint, les amis du bon Dieu se connaissent toujours. »

Le troisième élément et la seconde source d'action du saint curé fut sa vie surnaturelle et intérieure. La Providence voulut le faire naître dans un siècle sceptique, attaché à la matière, engoué de ses découvertes et de ses progrès dans l'ordre des

sciences, imbu d'idées rationalistes et voltairiennes. Le surnaturel, les miracles étaient mis au ban de la raison par les savants d'alors. On ne croyait plus à l'intervention surhumaine des esprits et des agents invisibles dans la conduite des événements humains. Ce siècle, appelé siècle des lumières, reléguait au rang des philosophies superstitieuses et barbares la grande doctrine de S. Thomas, établissant que les choses visibles sont régies par les choses invisibles et que les corps sont mus par les esprits.

Toute la vie du curé d'Ars fut une réfutation péremptoire et irréfragable de ces préjugés et de ces erreurs.

Pendant les quarante ans que le saint curé exerça son ministère à Ars, le miracle y fut à l'ordre du jour. Nous observerons toutefois que nous ne préjugeons pas sur le jugement infaillible de l'Eglise, qui a recueilli tous les faits merveilleux de la vie de notre saint curé et les a soumis à un examen sévère et minutieux. L'Eglise procède avec circonspection, avec maturité, elle est lente dans les procédures de ce genre et elle attend souvent des siècles avant de se prononcer. — Nous ne considérons ici les faits extraordinaires de la vie du curé d'Ars qu'au point de vue de leur certitude historique; et sous ce rapport, ils reposent sur les témoignages les plus irréfutables et les plus avérés.

Les miracles, opérés par la foi et les prières du saint curé, étaient si nombreux et si éclatants, que lui-même avait fini par ne plus s'en émouvoir. — « Comment, disait-il, Jésus-Christ « ne montrerait-il pas qu'il est au milieu de nous? Celui, à qui « tout pouvoir a été donné, a-t-il perdu sa puissance? »

Ce qui est certain, c'est que le don de guérir, le pouvoir qu'avait reçu le curé d'Ars de commander à la nature physique et aux éléments se manifesta dans un si grand nombre de circonstances et avec une telle publicité, que le rationalisme le plus obstiné n'oserait s'enhardir jusqu'à le contester. — Tantôt, c'étaient les pains et les provisions épuisés de l'orphelinat de la Providence, qui se multipliaient sous la bénédiction du saint curé. Tantôt des aveugles, à qui il rendait la vue. Tantôt un gendarme, venu à Ars en dépit des railleries de ses compagnons, et qui portait dans ses bras son enfant perclus, paralytique, privé de l'usage de ses jambes, et au simple attouchement du curé, un craquement se faisait entendre et les jambes informes de l'enfant étaient redressées. — Il arrivait aussi au curé d'Ars de recevoir visiblement la visite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un jour qu'il paraissait mélancolique et abattu, des personnes pieuses lui demandèrent la cause de sa tristesse. Il répondit ingénument et dans un moment de distraction et d'oubli: « Je « n'ai pas vu Notre-Seigneur depuis deux jours. — Donc répli-

« quent les interlocuteurs, vous voyez Notre-Seigneur? » Le bon curé resta confus et interdit et se hâta de détourner la conversation.

A la vérité, dans son humilité profonde, il ne voulait à aucun prix passer pour thaumaturge; il attribuait toutes ces merveilles et ces grâces insignes à sainte Philomène, à laquelle il avait dédié une des principales chapelles de son église et qu'il honora toute sa vie de la dévotion la plus tendre. Il l'appelait *sa petite sainte, son chargé d'affaires, son consul au ciel.* Un malade, un boîteux, un paralytique venait-il à lui : « Mon ami, disait-il « aussitôt, allez prier sainte Philomène; faites une neuvaine à « sainte Philomène et sainte Philomène vous guérira. [1] » Quand il n'avait plus ni sou ni maille, quand sa bourse était à sec, ce qui lui arrivait presque constamment, c'était sainte Philomène qui la lui remplissait. Il allait respirer le grand air à la campagne, il disait son chapelet, et tantôt c'était une personne qui lui remettait une somme considérable, sans même qu'il la demandât, tantôt c'était un cavalier galopant à fond de train, qui s'arrêtait tout court devant le saint curé et qui, vidant sa bourse, lui disait : « Monsieur le curé, voilà vingt-cinq louis. » Le saint curé n'avait qu'une seule appréhension, celle que tous ces miracles ne fussent pas mis au compte de sa chère sainte, et il lui disait un jour naïvement : « Ma chère petite sainte, quand vous m'accordez de « pareilles grâces, que ce soit en secret; guérissez les malades « chez eux, après qu'ils m'ont quitté, et épargnez à mon humilité « de pareilles confusions. »

Il y a un parallélisme entre la cité de la lumière et la cité des ténèbres. Ce parallélisme est un fait éclatant comme le jour et qui ressort à chaque page de la vie des saints. Le démon est le *singe de Dieu*, et quand un homme est plongé dans le surnaturel et le divin, l'esprit du mal a coutume d'accumuler autour de lui ses jongleries, soit afin d'ébranler sa confiance, soit afin de le tromper lui-même sur la nature vraie de ses célestes communications.

La vie du curé d'Ars offre un des épisodes les plus saillants de la puissance spirite et de la délégation satanique dans le siècle actuel. Dieu voulut qu'il fût en butte à toutes sortes d'obsessions, afin d'apprendre aux hommes de notre temps que le Diable n'est pas un mythe, mais une réalité; afin de convaincre en outre les fidèles que ce que l'esprit mauvais peut contre ceux qui se munissent des armes spirituelles est peu de chose, et que, s'il

1. Le bon curé disait un jour au P. Toccanier : Mon ami, j'ai bien touché ce malade; mais que voulez-vous que cela fasse... rien. Mes doigts n'ont pas plus de vertu que les vôtres. Si ce malade est guéri, c'est par l'intercession de sainte Philomène, et à cause de sa foi et de sa confiance en Dieu.

peut aboyer, faire peur, ainsi que parle S. Antoine, il ne parvient à mordre que ceux qui veulent être mordus.

Tout le monde connaît l'histoire de ces tapages nocturnes qui troublaient son sommeil, de ces sortes de coups de marteau frappés contre sa porte, de ce vacarme qui remplissait son presbytère pendant une partie de la nuit. Les habitants les plus notables de la paroisse, des ecclésiastiques éclairés et d'un esprit ferme en furent les témoins. Un jour, Mgr Devie demandait au bon curé : « Etaient-ce bien des visites du démon que vous « receviez ainsi ? » — « Oui, oui, Monseigneur, c'était bien le « démon, et non pas le bon Dieu ; car j'avais peur et le bon Dieu « ne fait pas peur. » — « Ah ! mon ami, disait-il à un confrère, « j'ai prêché une mission pendant laquelle toutes les nuits le « Diable me promenait dans ma chambre sur un lit à roulettes. »

Mais bientôt, le bon curé, fort de sa confiance en Dieu, cessa de s'en inquiéter; il se moquait du démon, en l'appelant dédaigneusement *le grappin.* Il en parlait à qui voulait l'entendre et même dans ses catéchismes, où il disait : « Mes enfants, le « Démon n'est pas fort, il n'est pas fort. » — Ce supplice dura près de 35 ans, et un jour que le R. P. Toccanier lui disait : « Monsieur le curé, vous devez être bien incommodé ; » il répondit joyeusement : « Mon ami, on s'habitue à tout ; *le grappin* « et moi sommes quasi deux vieux *camarades.* »

Le curé d'Ars, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, devait être tenté en toute manière. Il fallait qu'il pût dire, comme le Sauveur, aux âmes qui venaient à lui : « En vérité, j'ai porté toutes vos « tristesses et ressenti personnellement toutes vos langueurs. [1] » Ces obsessions extérieures ne furent qu'une faible esquisse, qu'un jeu et une tracasserie d'enfant, auprès des anxiétés étranges, des tentations intimes, d'autres peines plus cuisantes, des sombres inquiétudes dont son âme fut intérieurement dévorée. — Tantôt l'esprit mauvais lui suggérait l'effrayante pensée qu'il serait éternellement damné. — Tantôt considérant qu'il ne pouvait consacrer que peu d'heures à la prière et à la contemplation des choses divines, il pensait qu'il subirait un jour toutes les rigueurs des jugements de Dieu. — Ce fut une lutte à mort entre la grâce et la nature qu'il eut à subir sans relâche pendant quarante ans. Souvent il songeait à aller s'ensevelir loin des hommes, dans le silence d'un monastère cloîtré. Cette préoccupation était si forte, que plusieurs fois il commença à la mettre à exécution. A deux reprises, ses paroissiens apprirent qu'il avait disparu et toute la paroisse fut ensevelie dans un deuil profond. Mais l'Esprit de Dieu parlait de nouveau et fortement au cœur du curé d'Ars. Et

1. *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* Isaïe, LIII, 4.

il est à croire que plus d'une fois il lui advint ce qui arriva à S. Pierre fuyant de Rome, lorsque Jésus-Christ, portant sa croix, lui apparut sur la voie Appienne et lui dit : Je vais à Rome pour y être crucifié une seconde fois. Ainsi, lorsque loin des siens, le cœur brisé, le curé d'Ars sanglottait au pied du crucifix, il dut entendre aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ lui dire dans les profondeurs intimes de son âme : Si tu ne retournes pas à Ars, c'est moi qui irai à ta place, pour y mourir de nouveau attaché à ma croix.

L'heure du repos et de la récompense méritée sonna enfin pour Jean-Marie Vianney. On touchait au milieu de l'année 1859. Le bon curé affaibli, épuisé de travail, se traînant à peine, avait résolu, comme un vaillant de Dieu, de succomber à la peine et de mourir les armes à la main. Les forces de son corps allaient s'affaiblissant, celles de son âme restaient inébranlables. Ses auxiliaires le suppliaient de consentir à un peu de repos. Il répondait : « Il y aura assez de temps pour se reposer au ciel. »

Cette année 1859, les chaleurs de juillet furent excessives. Les pèlerins, mus par une sorte de pressentiment, avaient afflué à Ars en plus grand nombre que jamais. L'air de l'église vicié par les exhalaisons de ces multitudes, cessait d'être respirable. Plusieurs personnes se sentaient suffoquées et étaient contraintes de sortir..... mais le bon curé passait comme d'habitude seize ou dix-sept heures au tribunal de la pénitence. Sa poitrine était brisée par une toux continue. Sa parole n'avait plus de souffle, et seule l'oreille du cœur parvenait encore à en saisir le sens et l'expression. Mais il était de ceux dont on a pu dire : « On se « convertit rien qu'en les regardant. »

Le 29 juillet, quand il sortit de son confessionnal, un frisson parcourut la foule des pèlerins agenouillés. Ils avaient observé que ses mains, au lieu de se lever pour bénir, se courbaient en bas pour chercher un appui.

Comme la plupart des serviteurs de Dieu, le Curé d'Ars avait connu par révélation le jour et le moment précis de son grand et suprême départ. Dès le mois de mai, il avait adressé à sa paroisse réunie ses adieux et ses dernières recommandations. Il l'avait fait comme toujours d'une voix émue et avec un langage simple. Le Curé d'Ars n'était pas de ces hommes qui posent devant la mort et qui y débitent des discours sententieux. Il avait supplié ses paroissiens de demeurer fidèles à Dieu, et leur montrant ses missionnaires, les aînés de ses fils, il avait recommandé de leur être dociles, de les aimer comme son propre cœur et des autres lui-même. Le R. P. Toccanier, curé actuel de la paroisse, cherche à faire luire un rayon de consolation et d'espérance. « Mon bon curé, lui dit-il une seconde fois sainte

« Philomène vous guérira. » — « Non, mon ami, elle n'en fera « rien, c'est la volonté de Dieu que je meure. »

Le saint curé, par égard pour les personnes qui lui prodiguaient leurs soins, avait consenti à abandonner l'étroite et dure couchette, sur laquelle pendant toute sa vie il avait pris chaque nuit quelques heures d'un court repos, et à ce qu'on l'étendit sur un lit plus convenable. Une multitude de prêtres avaient tenu à être les témoins de son entrée dans la bienheureuse patrie. Son Evêque était accouru le premier pour le bénir et l'embrasser une dernière fois.

Son agonie fut douce, sereine, semblable à un sommeil, et le 4 août, jour où l'Eglise célèbre la fête de S. Dominique, suivant l'expression d'un des auteurs de sa vie, « sa belle âme s'envola « au ciel, pour rendre plus joyeux les anges du paradis. »

On l'a dit, il y a une puissance de vie, une impression de grâce et de vertu, qui émane des restes et de la dépouille inanimée des saints. Sur leurs traits et leur visage immobile et éteint, s'épanouit une semence de gloire et d'immortalité. La mort qui, dans les autres hommes produit l'effet d'un spectre et dont l'image inspire l'épouvante et fait naître le frisson, apparait sur le visage des saints comme un regain et une floraison. Elle est pour eux l'aurore et le rayonnement de cette vie nouvelle dont leur pélerinage terrestre n'a été que la grossière préparation. On se sent en paix auprès de leur dépouille ; autour d'eux on respire une divine senteur plus suave et plus exquise que tous les parfums d'ici-bas.

On laissa le Curé d'Ars exposé à la vénération du peuple deux nuits et deux jours. Le nombre des fidèles, qui voulaient le voir encore une fois, était incalculable. On ne pouvait se lasser de contempler ce visage austère et doux, ce large et noble front sur lequel s'était épanouie l'image de Jésus-Christ pauvre et souffrant, ce corps frêle que le travail et des mortifications terribles avaient spiritualisé et en quelque sorte rendu aérien. Tout cela embelli par les transfigurations de la mort, et portant un reflet de la gloire et de la lumière des élus.

Ses funérailles furent un triomphe. L'Evêque du diocèse les présida et voulut lui-même prononcer l'oraison funèbre [1]. Cinq cents prêtres accompagnaient le premier Pasteur et formaient autour du grand curé une couronne d'honneur, d'illustration et de regret.

Son corps a été enseveli dans un caveau au milieu de l'église, entre le prie-Dieu où il s'agenouillait et la chaire où il subjuguait les âmes. — Est-il vrai que depuis il ait apparu à des âmes

1. Mgr Gérault de Langalerie, actuellement archevêque d'Auch.

favorisées de communications du ciel, qu'elles l'aient vu priant dans cette église, théâtre de ses travaux, planant sous ces voûtes qu'il avait construites, et semant des bénédictions dans ces lieux privilégiés, où la foule le contemplait et le suppliait?.... Il ne nous appartient pas de dire ce que valent ces visions. Ces apparitions merveilleuses et tous les prodiges opérés depuis le décès de notre saint curé sont soumis en ce moment au jugement infaillible de l'Eglise et ce sera à elle de se prononcer.

Mais, le concours des pèlerins, qui n'a pas été interrompu depuis que notre saint a disparu, les innombrables conversions qui s'opèrent chaque jour sur son tombeau, les consolations qu'on y goûte ne présagent-ils pas que dans un intervalle très court nos espérances seront réalisées? Grâce au zèle et à l'activité de votre Evêque vénéré, la cause est instruite, les pièces du procès de béatification sont soumises à l'examen de Rome. Il ne tient qu'à vous par vos prières de hâter le terme désiré. Tout ce qu'il m'appartient de dire à l'heure présente, c'est que la glorification du Curé d'Ars sera la gloire et la renommée de cette paroisse, le couronnement de sa vie héroïque, un signe de salut et d'espérance pour nos sociétés et spécialement pour la France.

III. — On a remarqué que le buste du Curé d'Ars, c'est-à-dire les linéaments et la configuration de sa physionomie et le rapport plastique de son visage et de ses traits, offraient une analogie et une ressemblance frappante avec la statue de Voltaire, statue effrayante de vérité qui orne l'antichambre du château de Ferney [1].

Ainsi à un siècle de distance, aux deux extrémités du même département, se sont rencontrés les deux hommes les plus célèbres de leur temps, résumant en eux les deux pôles, les deux antipodes de l'humanité. L'un personnifiant la révolte et la haine, préparant la révolution, accumulant les grandes ruines civiles et religieuses; l'autre réparateur des œuvres de l'impiété, relevant les âmes dans la justice et dans le bien, restaurant par sa foi et les ardeurs brûlantes de sa charité, la France qui se mourait dans les épuisements de son scepticisme et de sa corruption. L'un méprisant le pauvre peuple, qu'il traitait de *bête de somme*, de *race idiote et abrutie*, voulant qu'il fût sans instruction

1. Nous avons une multitude de portraits et de photographies du curé d'Ars... Ces malheureux portraits faisaient le désespoir du saint... Quand il se voyait exposé aux vitrines, il disait, *quel carnaval!* Un jour il aperçut son buste qu'avait fait un artiste d'Avignon. — Combien vendez-vous cela, dit-il à la marchande... cinq francs Monsieur le Curé. — Vous volez mon enfant, reprend le saint, cela ne vaut pas dix centimes... Le curé d'Ars eut toujours une modeste idée de lui-même et était loin de soupçonner la gloire qui lui échoirait un jour. Quand on parvint à obtenir de lui qu'il insérât dans son testament une clause en vertu de laquelle il léguait sa dépouille mortelle à la paroisse d'Ars, il dit en souriant: *c'est un bien petit cadeau?*

et restât plongé dans l'ignorance, se faisant en outre *le plat valet* du roi de Prusse, formant des vœux pour le triomphe du César luthérien et pour l'humiliation et la défaite du peuple français; l'autre, comme on l'a assuré, entrevoyant dans les clartés prophétiques nos guerres et nos désastres de 1870, et obtenant de Dieu par ses prières et par ses larmes, que son troupeau et les pays qu'il avait habités fussent préservés des horreurs de l'invasion.

Le Curé d'Ars, comme on l'a dit, a été *la revanche de Ferney, un Voltaire retourné* [1]. Voltaire, le coryphée de l'athéisme et de la révolution, restera à jamais l'incarnation satanique de ce XVIIIe siècle impie, corrompu et parachevant sa guerre à Dieu en déifiant la raison et en substituant au Christ la volupté brutale et éhontée. Le curé d'Ars restera à jamais le plus grand des patriotes, le type le plus saillant du vrai Français; il sera pour la postérité l'homme honnête, l'homme de la loyauté et du devoir, encadrant dans sa franche et loyale nature, l'idéal accompli du caractère national; il s'offre à nous comme l'image radieuse de la Patrie sous ses faces les plus chevaleresques, telle qu'elle se montra sous Charlemagne, sous S. Louis, sous S. Bernard, avec ses élans, ses enthousiasmes, ses gloires, avec son génie et sa toute puissance de prosélytisme et d'expansion.

Le Curé d'Ars personnifie en lui la race austère, modeste, vaillante de nos curés de campagne, race virile, aux inspirations sublimes et à l'âme trempée d'acier comme celle du soldat. Aujourd'hui que les ordres monastiques sont proscrits et ont en partie disparu, que bientôt le clergé séculier va se trouver seul sur la brèche, et qu'au fardeau de l'administration et du ministère paroissial il va devoir ajouter le poids plus écrasant encore des missions et de l'apostolat, n'est-ce pas un trait et une grâce de la Providence d'avoir voulu exalter le Curé d'Ars et montrer au monde qu'un simple prêtre de campagne fortement ancré sur le cœur de Jésus-Christ, comme sur la pierre ferme, peut devenir à lui seul toute une citadelle et toute une légion?

A l'heure présente, le clergé est atteint dans son indépendance et on cherche à l'intimider par les menaces de la faim. On parle de supprimer son budget et de tarir ses honoraires. Ces sombres perspectives n'auraient pas ébranlé la foi et la confiance du Curé d'Ars. Comme le grand François d'Assise, il avait une *dame de ses pensées*, une dame qu'il chérissait, dont il était éperdu, son aide, son bon conseil, sa ressource dans les jours mauvais; cette dame était la divine pauvreté. C'était elle qui, toute sa vie lui fit puiser à pleines mains dans la bourse des

1. L'abbé Monnin, *Vie du curé d'Ars.*

princes et des grands. Elle était la mère nourricière et le trésor inépuisable de son apostolat.

Personne plus que le Curé d'Ars n'aimait la France. Il la voulait heureuse, puissante et priait sans cesse pour qu'elle conservât son rang et son influence à la tête des grandes nations. Il honorait les pouvoirs civils et il reçut avec gratitude la croix de la Légion d'honneur, quoique dans son humilité, il s'abstint constamment de la porter.

Le Curé d'Ars sera un jour un des saints les plus aimés et les plus populaires. Souvent les autres saints se montrent à nos faibles yeux entourés d'un nimbe trop éblouissant, les prodiges surhumains de leur vie, leurs triomphes et le rayonnement de leur gloire nous empêchent de bien saisir le côté humain et vraiment accessible de leur personnalité. Le Curé d'Ars était un saint familier, sans prétention de mysticisme, le plus avenant et le plus abordable des hommes. Il était gai, jovial avec ses confrères et sous une écorce de bonhomie, ses discours et ses jugements pétillaient d'esprit naturel et de bon sens.

Il sera un des soleils de l'avenir, la boussole et le point de repère du clergé et des fidèles dans la grande crise que nous traversons.

Il sera la richesse et la renommée de cette paroisse d'Ars. Ars, localité obscure, à peine notée par un point imperceptible sur notre carte de France, et dont le nom, comme ceux de Fourvières, de la Louvesc, de N.-D. des Victoires, est déjà porté par les ailes de la renommée à la hauteur des plus grandes et des plus fameuses cités..... Vienne le jour désiré, où au commandement du Pontife infaillible, les restes du vénéré Curé sortiront de la sombre crypte où ils sont déposés, pour être placés radieux et triomphants sur nos autels, et alors des voix s'élèveront de l'Orient et de l'Occident, pour dire avec les transports du Prophète : « Ars ! Ars ! Non, maintenant tu n'es « pas la moindre d'entre les villes de Juda. Agrandis l'enceinte « de tes murs ; construis de nouveaux pavillons. Dilate tes « espaces, pour recevoir les flots de pélerins qui encombreront « tes murs, et que tes maisons devenues trop étroites, ne « pourront contenir. *Dilata locum tentorii tui, longos fac funiculos* [1]. »

O saint, ô père, ô thaumaturge, ô ami, permettez-moi dans ce lieu où vous vécûtes, où vous conversâtes plein de grâce et de vérité, d'être l'interprète de tout ce peuple, et de faire un dernier effort pour vous saluer d'une plus vive et plus enthousiaste acclamation. Soumis au jugement suprême de l'Eglise,

1 Isaïe, LIV, 2.

qui ne se fera pas attendre, nous avons la persuasion intime, le sentiment inébranlable que nous pouvons vous parler comme à un être vivant, et que, plongé dans le sein du Dieu de charité, votre cœur est toujours riche en tendresse et vos mains fécondes en bénédiction.

Ce peuple naïf et ferme dans sa foi a la douce assurance que dans votre vie nouvelle, vos regards ne cessent de reposer sur cette paroisse bénie, que votre miséricorde s'est accrue, que vos oreilles et votre cœur sont accessibles à toutes nos invocations..... J'ai moi-même l'ineffable persuasion que vous avez entendu en ce jour les accents sortis de mes lèvres. Et quoique mes paroles aient été impuissantes à égaler la louange qui vous est due, j'ai la conscience que de ce sanctuaire aura jailli en ce jour une vertu qui sera désormais ma lumière et une des grandes forces de mon apostolat. Ah! éclairez toujours notre vie de votre céleste sourire, afin que ce sourire soit notre consolation au milieu des tristesses présentes, et qu'il serve à relever nos cœurs et nos courages abattus. Qu'un reflet de votre gloire, aujourd'hui comme par le passé, rassure les justes, qu'il excite les pécheurs au repentir, et apaise les troubles et les inquiétudes dont nous sommes dévorés.

Bénissez donc tout ce peuple. Bénissez ce Pontife Apôtre, dont la présence rehausse cette grande solennité. Autrefois, Monseigneur, vous fûtes directeur des écoles d'Orient, l'associé du grand et intrépide Archevêque d'Afrique [1]. Votre zèle s'exerça avec efficacité pour la conversion des peuples infidèles et aujourd'hui vous le déployez en renouvelant la foi et en multipliant par votre science et vos vertus les grandes œuvres d'apostolat et d'éducation dans le beau diocèse de Belley. Le curé d'Ars n'a pas eu le bonheur de vous connaître. S'il vous avait connu, il aurait eu pour vous la tendresse et le respect de vos trois derniers prédécesseurs. — Bénissez, ô saint, le vénéré curé de cette paroisse, votre confident et votre ami. — Bénissez ces missionnaires, jadis vos coopérateurs et vos compagnons d'armes, héritiers de votre zèle, aujourd'hui votre gloire et votre couronne. — Bénissez ces chers Frères et ces chères Sœurs, que vous avez fondés, nourris et qui étaient votre famille d'adoption. — Bénissez tout ce peuple privé de la douce joie de contempler vos traits, mais qui au fond de l'âme a le sentiment que vous êtes toujours sa force, sa sécurité au milieu de tous les périls, son bouclier contre tous les fléaux.

1. Monseigneur Soubiranne fut plusieurs années le coadjuteur et l'auxiliaire de Monseigneur Lavigerie, archevêque d'Alger et vicaire apostolique de Tunis, avant d'être élevé sur le siége de Belley.

Puisse luire bientôt le jour où des flots de louanges, mêlés à la fumée odoriférante de l'encens et aux jets de fleurs s'élèveront en votre honneur!

Alors nos dirons avec plus de transport encore: Gloire à Dieu! Honneur à la patrie! Le Christ aime la France, puisqu'il se montre toujours admirable dans ses saints!

DÉCLARATION

Nous déclarons qu'en rapportant dans ce panégyrique, d'après les témoignages contemporains, des faits extraordinaires et qui paraissent miraculeux, mais sur lesquels la sainte Église ne s'est pas encore prononcée, et qu'en donnant le nom de saint ou de bienheureux à des personnages qui n'ont point encore été élevés sur les autels, nous n'entendons le faire qu'au sens et dans la mesure autorisée par les décrets d'Urba in VIII, du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT MAURICE[1]

Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortum fuerit multum fructum affert.

Si le grain de froment n'est pas jeté en terre et ne meurt pas, il reste stérile: s'il meurt il rapporte beaucoup de fruit.

JEAN, XII, 24.

MONSEIGNEUR, [2]

Ces paroles si courtes et si simples du texte sacré, nous révèlent la perfection de l'homme et le secret de ses destinées et de ses grandeurs.

Suivant la philosophie matérialiste et athée, l'homme doit circonscrire son ambition et ses espérances aux intérêts grossiers et corruptibles de cette terre. Puisque la vie est courte, la vraie sagesse consiste à se procurer l'abondance de toutes les jouissances désirables, à conduire avec habileté sa fortune, à s'élever d'un pas accéléré au pinacle de la renommée et des honneurs.

Mais, suivant l'évangile, l'homme qui aspire à d'autres destinées que celles du temps et qui veut ordonner sagement et saintement sa vie, doit fouler aux pieds les délices d'un sensualisme grossier, marcher au rebours des maximes inspirées par la fausse sagesse de ce siècle que S. Paul nous déclare être *l'ennemie de Dieu*. — Il faut que renonçant au désir de s'élever, le chrétien se mette courageusement au dernier rang, qu'il n'aspire qu'à mourir, à vivre pauvre, inconnu et méprisé. — Le capitaine qui conduit au combat le chrétien est Jésus-Christ crucifié. L'étendard sous lequel il doit marcher est la croix. — Mais, sous cette divine bannière que de palmes et de couronnes n'est-il pas appelé à conquérir!

— Les hommes mondains, dit S. Cyprien, se disputent les biens terrestres, ils combattent avec ardeur dans les arènes du siècle et ils s'estiment assez récompensés de leur courage et de leurs rudes privations, lorsqu'ils se sont signalés à l'attention du public, et que la main du prince a déposé sur leur front, le

1. Prêché le jour de sa fête; le 22 septembre 1878, dans l'église de l'abbaye de S. Maurice en Valais, par M. l'abbé Arminjon, chanoine de Chambéry.

2. Mgr Bagnoux, évêque de Betlhéem, abbé de S. Maurice.

trophée de la victoire. — Une arène plus glorieuse nous est ouverte à nous chrétiens. Nous avons pour spectateurs de nos luttes Dieu, ses anges et tous les saints de la Cour céleste. — Nous savons qu'au jour du jugement le Seigneur-Dieu nous rendra de sa propre bouche témoignage devant ses élus; il nous dira: « Venez les bénis de mon père, vous qui avez soutenu le « bon combat dans le temps où vous viviez revêtus d'une « chair fragile. Je vais vous rendre la récompense due à vos « œuvres. — En échange d'une vie mortelle, vous allez posséder « une félicité sans fin. — Pour prix de vos générosités et de vos « efforts vous allez recevoir un empire auprès duquel tous les « royaumes de la terre ne sont que fumée. » *Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum.* [1]

A qui ces paroles s'appliquent-elles mieux qu'au grand S. Maurice, l'honneur de votre terre d'Agaune, le gardien et le patron des cantons catholiques de votre fière et libre Helvétie.

S. Maurice n'a point mesuré la grandeur du sacrifice qui lui était demandé. — Il a tout donné au Dieu qui l'avait racheté de son sang; il lui a donné sa vie, ses espérances, ses succès et jusqu'à son honneur militaire. — Au moment où il voit ses compagnons décimés sous ses yeux, loin d'en frémir d'horreur, il les invite à conquérir le ciel par un suprême effort d'héroïsme et de constance.

Dans tout son être, dans ses affections les plus intimes et les plus chères, Maurice est broyé comme le grain écrasé sous la meule. Voyant ses compagnons d'armes tomber à ses pieds, il endure un martyre anticipé dans son cœur avant de le ressentir dans sa chair. — Mais son supplice infamant aux yeux du monde devient le point de départ de la gloire la plus éclatante qui puisse se concevoir. Dieu a voulu rendre avec usure à Maurice tout ce que celui-ci lui avait donné; et voilà quinze siècles que ses cendres prophétisent et que ses ossements opèrent des prodiges.

Le plan de ce discours le dessine donc naturellement. Premièrement, Maurice a été un confesseur parfait; dans sa mort il résume tous les caractères de sublimité, de force et d'héroïsme qui se sont jamais rencontrés dans le martyr chrétien. — En second lieu, Maurice a puisé la vie dans la mort, la grandeur dans l'infamie de son supplice. Sa renommée et sa gloire ont surabondé, en raison des humiliations auxquelles il s'est soumis et des tortures qu'il a affrontées.

I. — S. Maurice dans son martyre a manifesté sa fidélité à Dieu par une triple immolation : l'immolation de sa vie, l'immolation de son honneur, celle de ses affections les plus chères.

1. Math. XXV, 34.

D'abord Maurice a manifesté sa fidélité à Dieu par l'immolation de sa vie.

La vie est le bien des biens. Elle renferme tout ce que l'homme peut aimer et désirer ici-bas ; c'est pour son profit, pour son entretien, pour son embellissement, que le savant se consume de veilles, que le laboureur se penche sur le sillon, que l'artisan prodigue ses forces et ses sueurs et que le navigateur franchit l'étendue des océans. — La vie est ce qui occupe nos pensées, ce qui enflamme nos espérances et fait l'objet de toutes nos sollicitudes et de toutes nos préoccupations. Elle résume pour un homme tout ce qu'il y a de précieux, l'air qu'il respire, la lumière du soleil qui l'éclaire, l'attachement à ses enfants et à son épouse, la société des amis et le charme de toutes les relations. C'est pourquoi la Sainte Ecriture nous apprend qu'il n'y a pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour celui qu'on aime. Celui qui la donne à Dieu épuise d'un seul trait la plénitude de la charité; il acquitte vis-à-vis de son Créateur la dette intégrale de sa reconnaissance et en un instant, il restitue à celui qui nous a aimé jusqu'à mourir pour nous, le strict équivalent des fruits de sa passion et de sa mort. — Ainsi supposez un homme parjure, apostat, souillé de tous les crimes. Si Dieu le favorise de la grâce du martyre, s'il donne intrépidement sa vie à Dieu, en un instant, il bénéficie d'une rédemption totale, il est réintégré dans tous les droits et dans toutes les prérogatives de la première innocence : *Hi sunt... qui laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni.* [1] — Quels sont ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'agneau ?.... Ce sont ceux qui ont affronté de grandes souffrances et qui sont venus de longues tribulations. Pleurez vos morts, disaient les saints, mais ne priez pas pour les martyrs. Leurs funérailles sont une naissance et tout insigne de tristesse, tout emblême de deuil doit être proscrit des lieux où reposent leurs restes inanimés. Ce n'est pas pour eux qu'ont été allumés les feux de l'expiation, le sang coulé de leurs veines en a éteint d'un seul coup les flammes vengeresses et dévorantes, et le même fer qui a abattu leur tête a ouvert immédiatement à leur âme affranchie les délices et les joies de l'éternel repos.

Ah ! je le sais, notre siècle à la foi éteinte et imbu de doctrines matérialistes et utilitaires, ne sait plus s'élever à ces hautes et vivifiantes considérations. Dieu n'est pour un grand nombre des hommes qu'un être imaginaire et abstrait. Ils l'éliminent le plus qu'ils peuvent de leurs lois, de leurs écoles, de leurs institutions ; en même temps ils lui refusent tout hommage, tout signe d'amour et de vénération. A leurs yeux, le soldat qui pour le

1. Apoc. VII, 14.

salut de la patrie succombe sur le champ de bataille, est encore un héros; l'homme qui pour sauver son semblable se jette à l'eau ou périt dans un incendie, est digne de louange et d'une éternelle admiration. Mais Dieu relégué dans son éternité silencieuse, s'intéresse-t-il au sort des hommes et à leurs actions bonnes ou mauvaises? A-t-il besoin de leur dévouement et de leurs hommages? — Que lui fait la perte ou le salut d'une vie humaine? Si celui qui prodigue son sang et affronte la mort pour l'honneur de cet être *abstrait* appelé Dieu, est de haute naissance, s'il a une armée à conduire, une patrie à défendre, une renommée militaire à soutenir, en préférant un stéril martyre à une mort glorieuse dans les combats, il n'accomplit pas seulement un acte superflu et imméritoire, mais un acte qui est le comble de la démence et de l'égarement. — Ainsi raisonne l'humanité animale, qui a perdu le sens du divin et des réalités surnaturelles de la foi.

Sans doute, répondrons-nous, l'homme en offrant sa vie ne saurait enrichir, ni ajouter un surcroit de jouissance à l'être infini, qui posséde en lui la plénitude des béatitudes et des perfections; mais il enrichit le monde en lui donnant le plus nécessaire et le plus précieux de tous les biens; je veux dire la vérité.

La vérité, est la fille du ciel, issue du cœur de Dieu, pour illuminer toute intelligence venant en ce monde, elle ne se manifeste dans sa beauté et dans sa splendeur, elle n'apparaît dans sa certitude et dans son plein épanouissement, que lorsqu'elle est consacrée par la mort et qu'elle a reçu l'honneur et le baptême du sang. — Je ne crois, a dit un père, qu'à des témoins prêts à se laisser égorger.

Ainsi, dans vos discours et dans vos écrits, exposez la vérité avec toute la force du raisonnement, faites-la briller de toutes les pompes de l'éloquence et des grâces les plus ingénieuses du langage. Par une irréfutable et triomphante logique, mettez en relief les motifs de crédibilité sur lesquels elle s'appuie; les impies et les hommes étrangers à la foi vous loueront comme des rhéteurs, ils vous mettront au rang des Sénèque et des Pythagore. — Si vous le voulez encore, quittez votre patrie, allez à l'exemple de nos missionnaires planter la croix et répandre les divines semences de l'Evangile, jusqu'au fond des déserts et des îles les plus éloignées, aux yeux des hommes dont je parle, vous ne serez que des philanthropes, que les égaux des voyageurs qui au péril de leur santé et de leur vie, visitent à l'heure présente, les grands fleuves de l'Afrique centrale, ou qui explorent les rives des Amazones et les cimes de l'Hymalaya. — Mais prenez un homme, un prêtre, un simple soldat, cet homme voit se dresser sous ses yeux une mort entourée d'horreurs; autour de lui

hurlent les bêtes féroces; déjà les flammes vives des bûchers entament ses chairs; il sent le froid du fer pénétrer jusqu'à ses os... et on dit à cet homme, il ne tient qu'à toi de sauver ta vie; par une parole, par un geste, par un regard, attestes que tu nous livres la vérité... Nous te l'affirmons, nous te le jurons, en un clin d'œil, à ces horribles tortures qui glacent les sens et font frémir tout ton être, nous ferons succéder la santé, la richesse, toutes les délices et toutes les splendeurs d'une vie somptueuse et opulente.

A ces propositions séductrices l'homme qui se meurt, dont les membres mutilés et les chairs meurtries volent en lambeaux, hésitera peut-être, mais un regard jeté vers le ciel a ranimé tout le feu de son courage et tous les élans de sa foi; il s'écrie : « Jugez vous-même, s'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à « Dieu; voilà nos blessures, ô empereur, prenez nos lauriers, « prenez nos biens, nos couronnes, il est une chose que nous ne « saurions vous donner, c'est notre innocence; si nous sommes « vos soldats, ô César, nous sommes avant tout les serviteurs du « Dieu notre créateur, qui est aussi, ô empereur, votre Dieu et « votre créateur, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas. Sur ce « point notre volonté est inébranlable, tous les tourments et « toutes les menaces ne parviendront pas à la changer. [1] »

Or, quand un homme a dit cela, surtout si cet homme est vaillant, loyal, comme Maurice, s'il n'est suspect ni de fanatisme, ni de démence, il a rendu à la vérité un témoignage qui dissipe tous les préjugés, détruit tous les aveuglements, tous les sophismes, et que toutes les oppressions du despotisme, tous les efforts de l'astuce et de la haine sont impuissants à réfuter.

Sans doute, le tyran dans sa rage passionnée et impie, poursuivra le plus souvent son œuvre d'iniquité et de mort, il tuera l'homme pour faire taire la voix qui le condamne. Mais la vérité pour autant ne s'évanouira pas avec le souffle sorti des lèvres et du cœur opprimé du martyr. Comme les lampes de Gédéon, elle fera jaillir une flamme brillante, au moment où se brisera l'argile grossière qui la retenait captive. Le sang des confesseurs, par une fécondité surhumaine deviendra une semence de nouveaux fidèles. Au lieu de six mille que l'on croyait avoir exterminés sans retour, on en verra surgir des millions pleins de générosité et d'ardeur, qui crieront tout haut, *nous aussi nous sommes au Christ et nous voulons mourir.....* Ainsi lorsque peu d'années plus tard la croix lumineuse apparaissant aux yeux de toute une armée, annonçait l'émancipation du christianisme et l'avènement du règne social de l'Eglise, Constantin qui eut la gloire d'en être le

1. Paroles de S. Maurice à Maximien, d'après les Bollandistes.

promulgateur et le héros, ne fit autre chose que de recueillir les fruits semés par le sang de Maurice et de la légion Thébaine. Il ne fit que sanctionner la défaite de l'idolâtrie, consommée sans retour dans vos vallées d'Agaune[1], par l'impiété de Maximien et le sacrifice de six mille braves égorgés en témoignage de leur foi.

S. Maurice a donc manifesté sa fidélité à Dieu par l'immolation de sa vie; il l'a manifestée secondement par l'immolation de son honneur.

L'honneur c'est la grandeur et la perfection de l'être. Dans la pratique et la conduite de la vie, l'honneur est la mise en accord de nos pensées et de nos actes, avec le sentiment profond que nous avons de notre dignité et de l'excellence de notre nature. — De même qu'il y a un honneur vrai, il y a un honneur faux. Dans son acception générale, l'honneur faux est la mesure d'estime et de considération décernée à un homme par l'opinion mensongère et capricieuse du monde; et à ce point de vue l'honneur, tel que les hommes l'entendent, est un préjugé et une erreur.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il n'y a pas de passion qui s'impose avec plus de tyrannie et qui exerce sur la plupart des esprits, un prestige et une fascination plus séduisants, plus irrésistibles. Ainsi, aux yeux de plusieurs, ce que l'on appelle une dette d'honneur, c'est-à-dire une dette contractée au jeu ou dans le libertinage, est réputée plus sacrée qu'une dette de charité ou de justice. — L'honneur allumera la soif du sang et un courage barbare dans les âmes les plus droites; on les verra, au mépris des lois de Dieu et de l'Église, croiser le fer dans des combats singuliers et risquer, pour un point d'amour-propre et des questions futiles, une vie qu'ils refuseraient d'aventurer sur les champs de bataille pour le service de la patrie.

Un homme de nos jours se persuade qu'il s'est justifié des actes les plus odieux et de la violation flagrante des lois divines, en disant : j'ai obéi aux lois de l'honneur. — Parmi les servitudes imposées par l'honneur, la plus oppressive et la plus monstrueuse est celle qui prescrit à la conscience de fléchir devant l'opinion et qui veut que l'amour-propre et les vaines susceptibilités du citoyen et du soldat priment les devoirs envers l'être souverain. — Or, ces préjugés que les enseignements de Jésus-Christ n'ont pu entièrement détruire dans nos sociétés chrétiennes, étaient mille fois plus forts et plus invétérés au sein des sociétés païennes, qui n'avaient ressenti aucune des attractions de la loi céleste de charité et de douceur.

S. Maurice se trouvait donc dans une situation délicate et d'une

1. Agaune, petite plaine, située sur les rives du Rhône, à deux kilomètres de l'abbaye de S. Maurice. Une chapelle a été érigée au lieu même où le saint subit le martyre. On sait que les restes du saint sont déposés dans l'abbaye.

difficulté extrême. — Il se trouvait en campagne, presque en face de l'ennemi, responsable de la discipline de l'armée; en sa qualité de chef de légion, il était investi d'un haut commandement et de toute la confiance du prince. Des lois de rigueur avaient été édictées contre les chrétiens. L'empereur persuadé que la pratique de la religion nouvelle était d'un mauvais présage pour le succès de ses armes, en exigeait l'application immédiate à tous les soldats de son armée. — Les dispositions sévères prises par César paraissaient légitimes et conformes aux idées reçues. — Maurice, en refusant de les exécuter et surtout en enjoignant à ses soldats de les enfreindre, était réputé un félon et un rebelle. Dans l'opinion de l'armée, il trahissait toutes les lois du devoir et de l'honneur militaire.

Combien, de nos jours, d'hommes dans la position élevée où se trouvait Maurice, se croiraient autorisés à avoir recours à des demi-mesures et à des expédients? Combien, comme Pilate auraient encore recours à des compromis, estimeraient sage de prendre une attitude passive, d'user d'un silence respectueux, afin de concilier la volonté de César et leurs intérêts personnels avec leur conscience de chrétien?

Mais Maurice sait que le service de Dieu n'a pas de ligne douteuse, et ce libéralisme à double face qui de nos jours apprend à l'homme à tenir la balance égale entre la vérité et l'erreur, ne pouvait avoir d'accès dans son âme généreuse et sincère. La parole haute, l'âme intrépide en présence de toute l'armée, il proteste hautement contre les accusations dont lui et ses compagnons sont l'objet: « Non, ô empereur, s'écrie-t-il, nous « ne sommes ni des félons, ni des traîtres et la preuve en est « que la mort dont vous nous menacez, ne nous a point provoqués « à la révolte. Le désespoir qui dans le péril, double les forces « humaines, ne nous a pas fait tourner nos armes contre vous. « Nous sommes six mille, nous tenons dans nos mains les « armes qui si souvent ont jeté la terreur dans les rangs en- « nemis; pourtant nous sommes résolus à ne pas nous en servir « et cela nullement parce que nous sommes des lâches, mais « parce que nous aimons mieux subir la mort que de la donner; « qu'il nous est préférable de mourir innocents que de vivre « coupables. Si vous donnez suite à votre dessein, si vous re- « courez contre nous à l'extermination et au glaive, nous sommes « prêts à tout endurer. Notre devoir est de nous avouer chrétiens. « Quant à déserter le Christ notre chef et à combattre ses ser- « viteurs, nous n'y consentirons jamais.[1] »

Chrétiens, ne sentons-nous pas un frémissement d'enthousiasme et d'admiration en entendant ces fiers et pathétiques

1. *Ex Epistolà Sancti Eucherii ad Salvium Episcopum.*

accents? — Ou le langage de l'honneur ne sortit jamais d'une bouche humaine, ou s'il éclata une fois avec conviction et avec énergie, ce fut sur les lèvres de ce magnanime soldat.

Apprenons par cet exemple à porter un cœur ferme dans la foi, et quand il s'agit de la gloire de Dieu à ne jamais baisser le front devant les rois et les puissants de la terre. Non, l'honneur ne consiste pas à pactiser avec les doctrines fausses et les passions dépravées du siècle, à céder aux exigences de ces hommes qui de notre temps se fabriquent des dieux à leur guise, qui se composent une religion commode, favorable à leur bien être, à leur soif d'avancement et de fortune. — Chrétiens hypocrites, qui honorent Dieu dans le temple, qui participent à ses mystères et se couvrent ensuite d'un masque pour se soutraire aux railleries des mondains, échapper aux clameurs et aux hostilités des impies!

Le vrai soldat de Jésus-Christ c'est l'homme fort, qui sans crainte et sans reproche confesse publiquement et à la grande lumière du soleil ses convictions, qui porte la croix de Jésus-Christ sur son front et dans ses bras; indifférent à la popularité ou à la haine, il poursuit sa route sans dévier, et avec la mâle indépendance de S. Paul il dit au monde qui voudrait l'assujettir sous ses lois : *Qui judicat me Dominus est.* [1]

S. Maurice a manifesté sa fidélité à Dieu en lui immolant sa vie et son honneur; il la manifeste en dernier lieu en lui immolant ses affections.

Le cœur des saints n'est pas comme on se l'imagine communément, un cœur dur, égoïste, pétrifié.... Les flammes de l'amour divin, si vives et si exubérantes qu'on les suppose, n'éteignent pas les ardeurs et les transports de l'amour naturel et humain. Les saints ne sont pas des automates..... et les élans surnaturels de leur foi et de leur charité ne font pas cesser les vibrations pures et généreuses que suscite dans les nobles âmes, la fidélité à la patrie, le dévouement aux amis, les liens de reconnaissance et d'affection sans bornes, qui les unissent à un maître, à des enfants, à une épouse bien aimée.

S. Maurice chérissait son empereur qui l'avait comblé de largesses, élevé au rang de favori et entouré de sa haute estime en lui accordant un des principaux commandements de son armée. Et quoique Maximien fût un impie, un prince corrompu et aux instincts féroces, quoiqu'il ait laissé un nom exécré et mérité, que l'histoire traînât sa mémoire aux gémonies, son âme était chère à S. Maurice..... Il voulait la sauver; et suivant la recommandation de S. Paul, il ne cessait d'adresser à Dieu des vœux pour le salut éternel de son empereur, même pour ses intérêts et sa prospérité dans le temps. — Au reste, dans la personne de

1. Cor., IV, 4.

l'empereur, Maurice considérait l'image de la patrie, le respect de la loi, le culte de l'autorité et même un reflet de la majesté auguste de ce Dieu que César blasphémait sans doute, mais dont il était, sans le savoir. dans l'ordre temporel et civil, le mandataire et le représent n.

Ce sentiment de dévouement et d'affection d'un sujet pour le souverain, est un des plus forts, des plus ardents et des plus indestructibles de tous ceux qui enflamment les âmes loyales et honnêtes.

Votre nation l'a éprouvé, et au rang des traditions les plus saintes et les plus glorieuses de la patrie suisse, il faut mettre celle de son héroïque et proverbiale fidélité. — Ainsi, lorsque l'infortuné Louis XVI, au 10 août 1792, entendait sous sa fenêtre les cris de l'émeute, et lorsque les hordes déchaînées de la révolution assiégeaient sa demeure royale, ce furent les soldats suisses qui lui firent un rempart de leur corps, et pour épargner à la nation française, un crime qu'ils ne purent pourtant pas conjurer, ils se firent comme les soldats de Maurice, décimer jusqu'au dernier.

Vos pères ont témoigné le même dévouement à une multitude des princes aux services desquels ils s'étaient attachés. Ils ont témoigné ce dévouement à Ferdinand de Naples, au grand Pape Pie IX. — Aussi, pas un de vous qui ne comprenne les douleurs profondes et intimes, les brisements, les inénarrables angoisses que dût ressentir l'âme de Maurice lorsqu'il lui fallut dire à César : « Je me sépare de vous, ô prince, et je ne « puis plus rien pour vos intérêts et pour votre gloire ici-bas. Le « devoir m'appelle à l'heure présente sous un autre étendard et « dans un autre camp. Il ne consiste plus à vous obéir mais à « vous désobéir; à combattre sous votre commandement, mais « à mourir et à me laisser égorger. »

Notre Saint fut encore plus douloureusement blessé dans ses affections vis-à-vis de ses soldats et de tous ses compagnons d'armes, lorsque se jugeant investi à leur endroit, de ce que j'appellerai *charge d'âme*, il estima qu'il avait le devoir de leur annoncer ouvertement que Dieu exigeait de leur fidélité qu'ils renonçassent à leur profession, au souvenir de la famille, aux espérances de revoir un jour leur patrie, et qu'au lieu des lauriers du temps, ils achetassent par une mort infamante aux yeux du monde, les couronnes et les lauriers éternels

Ah! ni Alexis, lorsque le jour de ses noces, il s'arracha aux bras et aux tendresses d'une épouse adorée; ni Jeanne Françoise de Chantal, lorsque pour répondre à l'appel de Dieu elle passa sur le corps de ses enfants, ne durent éprouver un brisement de cœur pareil à celui que ressentit Maurice.

Comme la Mère des Machabées, il voit tomber à ses côtés les braves qui ont mêlé leur sang au sien, il entend le bruit sec de l'épée qui tranche leur tête, et il demeure impassible refoulant en lui des douleurs auxquelles ne sauraient être comparés les chevalets et les tortures des martyrs. Sinon de la parole au moins du regard il excite ses compagnons et semble leur dire : *courage*, *encore un dernier assaut et nous aurons la victoire.*— Ah ! il fallait bien qu'il eût présente à l'esprit la parole du maître « celui qui renonce pour moi à son père, à ses frères, à ses amis, celui-ci est mon disciple. »

Grand homme, votre sacrifice est immense, mais il est parfait et consommé. Vous avez donné à Dieu plus que le sang de vos veines, vous lui avez donné la moëlle de votre cœur. Comme le grain de froment qui se dissout dans les sillons de la terre, qui, broyé ensuite sur la pierre, est anéanti en dernier lieu sur les autels, vous êtes devenu le froment du Christ par une triple et incomparable immolation. Votre sang a illustré l'Eglise, il a sanctifié cette terre où sont exposés vos restes glorieux.

Afin d'encourager ces fidèles qui se pressent pour entendre vos louanges, à vous vénérer et à suivre vos exemples, disons combien votre mort a été féconde et quels fruits de vie et de résurrection elle a opérés.

II. — Dieu est riche en miséricorde envers tous ceux qui le servent, et en récompense de son triple sacrifice, il a donné à Maurice une triple gloire. Il lui a donné une vie meilleure, il lui a donné un honneur insigne; enfin il lui a donné une couronne de fidélité et de puissance.

Premièrement, Dieu a donné à Maurice une vie meilleure. Quiconque dit l'Evangile veut sauver son âme pour la vie présente la perdra pour les siècles à venir, mais quiconque perd son âme pour la justice, la sauve à jamais.

Cette vie terrestre si chère et si estimée, que les hommes entretiennent par des efforts si constants et avec des soins si assidus, n'est qu'une ombre qui s'évanouit, qu'un souffle qui se dissipe, une herbe qui se fane. L'âge, les infirmités, les saisons, les éléments ne cessent de conspirer pour nous la ravir. La piqûre d'un ver, un germe empoisonné répandu dans l'atmosphère, l'accident le plus fortuit et le plus imprévu suffisent pour atteindre mortellement notre enveloppe terrestre, en détruire l'économie, en désorganiser le mécanisme et les fragiles ressorts. — Supposons même un homme dans les conditions les plus favorables de force et de santé, sa vie n'en est pas moins éphémère, elle se réduit dans la durée à un point imperceptible. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.*[1]

1. Job., XIV, 1.

La vie éternelle au contraire, n'est sujette à aucun dépérissement, à aucune diminution, à aucune vicissitude, car il est écrit des élus, qu'ils ne sont plus tourmentés ni par la faim, ni par la soif. Le Seigneur Dieu est leur pasteur; il les conduit aux sources d'eaux vives, et essuie lui-même de leurs yeux toutes leurs larmes. Il s'ensuit de ces considérations que la simple raison, le bon sens le plus vulgaire, nous invitent à mépriser ce qui est fragile et périssable pour nous élancer à la conquête de ce qui est indéfectible et éternel.

S. Maurice a possédé cette haute philosophie et c'est pourquoi il est en possession d'un trésor à l'abri des injures du temps, et que ni la rouille, ni les vers, ni la malice des hommes ne parviendront jamais à lui ravir. Son supplice si court, les quelques heures d'humiliation et de souffrance qu'il a endurées peuvent-elles être mises en parallèle avec les seize siècles de félicité dont il a déjà joui dans les demeures immortelles? Non, s'écrie l'apôtre, les tribulations d'ici-bas n'ont aucune proportion avec la gloire céleste qui nous est promise. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur nobis.* [1]

Le tyran païen dans sa jactance brutale et superbe, disait avec dérision à Maurice. « Si le Dieu que tu sers est le Dieu unique vrai, « unique puissant, qu'il témoigne de sa force en te délivrant de « nos mains, et en te rendant invulnérable à nos châtiments et à « nos tortures. — Une fois ton corps en lambeaux et tes membres « dispersés, à quoi te servira ton Christ? Le Dieu que tu adores, « Dieu des déclassés et des misérables, relégué dans son éternité « invisible n'a que faire de ton âme, et en tout cas il brisera ton « corps devenu la pâture des bêtes, et ton nom sera à jamais « livré à l'oubli. *Et nomen ejus non memoretur amplius.* » [2]

Ainsi dut parler le César Pontife, le barbare et zélé sectateur de Jupiter.

Mais à l'heure présente les événements se sont dénoués autrement qu'il les avait prévus. La puissance de César a disparu comme une fumée. Le colosse, qui élevait sa tête au dessus des cèdres du Liban, a été précipité dans les hontes et dans les ténèbres de l'infernale malédiction. Le pâtre de Dalmatie laisse son troupeau brouter sur les landes et les plages désertes où sont enfouis les restes de celui qui faisait trembler la terre. — Mais Maurice est plus vivant et plus glorieux que jamais. De chef d'une légion terrestre il est devenu le patron de la milice chrétienne. — Des chevaleries ont été fondées sous son nom et sous ses auspices. — Le vainqueur des Sarrasins demanda jadis la victoire à son casque et à son épée. — Les rois catholiques de Sardaigne se sont longtemps fait gloire de porter son anneau, et ils regardaient

1. Rom., VIII, 18. — 2. Jérém., XI, 19.

cette relique comme leur meilleur talisman. — Son tombeau, placé à l'entrée de votre Helvétie, est devenu pour vos vallées le plus solide et le plus sûr rempart. — Petit pays, vous êtes comme le bataillon sacré et la garde choisie de Maurice. — Pour cette raison, au milieu des défaillances des caractères et de l'abaissement des âmes, vous êtes demeuré le peuple vaillant et le peuple fort. Votre saint, vénéré par votre piété et par vos hommages, n'est pas resté ingrat. — Grâce à lui, l'hérésie, malgré ses violences, ses artifices et ses embuches, n'a pu envahir votre territoire privilégié et béni. Le ciel vous a aimés et vous aime encore à cause de Maurice, et sur la porte de l'hôtel de ville de la capitale de votre canton de Sion se trouve écrite une devise des livres saints, résumant à elle seule les plus belles pages de votre histoire : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.*[1]

Dieu a donné à Maurice une vie meilleure; il lui a donné un honneur plus insigne.

L'honneur, nous l'avons déjà dit, c'est la mesure de la valeur morale et de l'excellence d'un être...., l'expression de la vertu qu'il possède et de la supériorité dont il est investi. — Dans sa signification stricte et vraie, l'honneur n'est pas simplement la célébrité... la célébrité est restée l'apanage d'hommes tels que Caïn, Juda, Néron, livrés à l'exécration, et qui ont épouvanté le monde par l'audace et l'énormité de leurs forfaits. — Mais l'honneur est la célébrité légitime ayant son fondement et son point d'appui dans l'accomplissement d'œuvres grandes et fécondes, et dans des actes signalés d'héroïsme et de dévouement

Or, à ce titre, quel honneur comparable à celui qui est échu à Maurice.

Je ne parle pas de l'honneur qu'il possède dans le ciel, où plongé au sein des éternelles splendeurs, entouré d'une lumière qui n'est pas circonscrite, il assiste de concert avec les anges, l'Éternel sur son trône, et contemple face à face, la gloire de celui pour qui il a si vaillamment combattu.

Mais pour me borner à ce qui est extérieur et à ce qui éclate visiblement aux yeux de tous, est-ce un mince honneur pour un soldat mort, il y a seize cents ans, d'entendre son nom célébré par toutes les bouches, de voir un monastère et une splendide basilique érigés dans le lieu même, où sa tête fauchée par le glaive, roula pêle-mêle avec celle de ses six mille compagnons? — Est-ce un mince honneur d'être élevé sur les autels, de voir ses membres mutilés, enchâssés dans la pierre et dans l'or, l'encens des pontifes fumer devant son corps mutilé, les chants solennels de l'église retentir à sa louange le jour et la nuit, de

1. Ps. LXXXVI, 2. Ces belles paroles du psalmiste se trouvent écrites en gros caractères, à Sion, sur le frontispice de l'Hôtel-de-Ville.

voir encore les peuples accourir périodiquement pour rendre hommage à sa mémoire, écouter le récit de ses actions héroïques et l'histoire de son martyre qu'ils savent et qu'ils ont entendu mille fois, et qui ne laisse pas de les attendrir et de les émouvoir chaque fois qu'on la redit?

Non ce n'est pas un faible honneur, de voir d'innombrables multitudes, grands et petits, riches et délaissés, justes fidèles à Dieu, pécheurs bourrelés par le remords de leurs crimes, malades et gens en santé, chrétiens dévorés par le chagrin et de cuisantes douleurs, se presser dans ces lieux sanctifiés et embaumés par les suaves impressions et les célestes senteurs qui émanent de la châsse de notre Saint, de les entendre élever vers sa personne leurs supplications et leurs soupirs, s'adresser à lui comme à un être vivant, et lui dire: « Toi qui étais illustre par « ton esprit, par ton rang, par ta bravoure et qui t'abaissas « jusqu'à devenir le frère, l'ami, le père, le vrai sauveur de tes « compagnons d'armes, prends pitié de nous qui sommes « faibles, dénués de courage, aux prises chaque jour avec des « milliers d'écueils et de séductions. — Toi qui ne commandas « jamais que ce qui était saint et juste, enseigne-nous la science « du respect, l'esprit de justice, l'amour de l'autorité et de la « règle, et fais que comme toi nous obéissions à nos maîtres de « la terre, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. Toi « qui renonças à la vie présente au profit d'une vie meilleure, « inspire-nous l'attrait des choses supérieures et invisibles, en- « seigne-nous à mépriser tout ce qui est périssable et indigne « de notre grandeur et de nos destinées. Donne-nous les vertus « civiles et patriotiques, allume dans nos cœurs une foi pro- « fonde, une pitié ardente pour les malheureux, un courage « inébranlable en nous faisant ressouvenir que celui qui comme « toi aime son Dieu jusqu'à mourir, a accompli toute la loi. »

Est-ce un petit honneur que ces acclamations universelles, que cette illustration et cette confiance de tous les peuples et de toutes les générations; de se voir élevé au dessus des Charlemagne, des du Guesclin, au dessus des Bayard, mis à l'égal des S. Louis et des S. Etienne, d'être réputé le modèle des preux, l'idéal des vertus chevaleresques : de telle sorte, que si l'on disait d'un homme, il est intrépide comme Maurice, on affirmerait de cet homme qu'il possède l'ensemble des vertus chrétiennes les plus élevées, qu'il résume dans sa personne tout ce que la vertu guerrière, l'ardeur dans la lutte, la fermeté dans le péril ont jamais inspiré sur la terre de grand, de fécond, d'énergique et de surhumain.

Dieu a donné à Maurice un insigne honneur; il lui a donné en dernier lieu une couronne de puissance et de fidélité.

Notre saint a été fidèle à Dieu, et il vous est fidèle, à vous habitants du Valais, qu'il a adoptés pour concitoyens et ses amis privilégiés.

Il est raconté que dans les âges de foi, le tombeau de S. Martin de Tours, renommé par l'éclat de ses miracles, était devenu le rempart et le *palladium* de la nation française. C'était au pied de ce monument que les rois très chrétiens venaient demander la sagesse dans les conseils et la victoire dans les combats. — D'ordinaire leur foi et leurs espérances n'étaient pas déçues. A deux reprises, les hordes barbares, celles des Danois d'abord, celles des Musulmans ensuite, qui ravageaient la France, comme un océan de fer et de feu qui aurait rompu ses digues, vinrent se briser frémissantes au pied de la châsse de S. Martin. Et un des chefs barbares, au retour d'une de ces expéditions, un jour que assis avec son chef, à son foyer d'hiver, il lui racontait les péripéties de ses armes, disait : « la nation française est vaillante, mais j'ai trouvé plus de puissance et plus de vertu encore parmi ses morts que parmi ses vivants. » — En reconnaissance des bienfaits et des pouvoirs du grand thaumaturge, il fut longtemps d'usage de porter ses reliques au milieu des camps, et en les voyant apparaître, les soldats tressaillaient d'enthousiasme et d'allégresse, comme l'armée de Juda, qui jouait du clairon et sonnait des trompettes, lorsqu'elle voyait l'Arche d'Alliance paraître dans ses rangs.

L'Église sanctionne le sentiment qu'ont toujours eu les peuples du crédit et de la puissance de leurs saints. — Elle les invite à entourer de guirlandes et de lumières leurs tombeaux. Elle bénit les médaillons où sont renfermés des parcelles de leurs cendres, et des faits merveilleux et surnaturels constatent chaque jour, les effets de grâce et de protection opérés par ces précieux talismans. Ceux qui les portent sur eux, sont généralement à l'abri des accidents physiques, des morts imprévues, des catastrophes tragiques et inopinées; toujours ils sont efficacement garantis des tentations, des surprises de l'esprit mauvais et des violentes tempêtes suscitées par les convoitises de la chair et l'effervescence des passions.

Il est dit que dans la gloire, les saints sont maintenus dans la dignité et dans l'honneur qu'ils possédaient sur la terre, qu'ils continuent à remplir les fonctions qu'ils exerçaient ici bas, les ministères et les commandements dont ils étaient investis, avec cette seule différence qu'ils les exercent de concert avec Dieu dans le sein de ses lumières, avec une vertu et une perfection en quelque sorte souveraine et infinie. — Ainsi les Pontifes et les prêtres ont hérité dans la gloire d'un sacerdoce plus élevé et plus transcendant ; ils sont préposés à la tête des hiérarchies ; continuent à remplir le rôle de médiateur entreDieu et les élus d'un

degré inférieur. Et ils ne cesseront pendant l'éternité de recueillir les prières et les hommages de ceux-ci, pour les faire arriver jusqu'au trône de sa Majesté Suprême. Or, S. Maurice dans la cité de Dieu comme dans la cité terrestre appartient aux légions militantes. — Il est toujours le soldat du Christ et de son Eglise.

Autour du trône de l'agneau, S. Maurice, le martyr S. Georges, S. Sébastien forment une garde d'inviolabilité et de force.

Dans les grandes luttes soutenues par l'Eglise, lorsque la barque de Pierre envahie par la multitude des erreurs et des passions déchaînées, est sur le point de disparaître et d'être submergée, lorsque comme de nos temps, la force prime le droit, que la brutalité du fait accompli prévaut sur la justice et sur la foi des traités que les grands états dévorent les petits, et que de formidables armées lancées, comme un ouragan, sèment à grands flots le sang, les larmes, la dévastation, au sein des peuples trop faibles pour se garantir de leurs invasions; alors, que tous ceux qui sont opprimés et foulés à terre, se souviennent qu'il y a au delà des firmaments et dans les régions empyrées, des armées de saints qui savent comment on descend du ciel, comment on remporte des victoires et comment on frappe au cœur les ennemis du Christ... Ces saints n'attendent qu'un appel suppliant de l'homme, qu'un signe de la bouche de Dieu pour venir en aide et pour s'ébranler.

Il est dit qu'au dernier assaut des croisés devant Jérusalem, la victoire parut un instant s'attacher aux enseignes déployées du croissant et que l'on vit les soldats chrétiens bousculés, fauchés, comme l'épi, par le cimeterre des Sarrasins. Tout à coup l'armée en déroute aperçoit à sa tête le martyr S. Georges étincelant de clartés et brandissant une épée flamboyante. La pensée qu'ils étaient commandés par un chef divin ralluma aussitôt le courage des chrétiens et on les vit s'élancer sur les remparts de la Ville Sainte, avec une ardeur et une impétuosité qui les faisaient ressembler à des torrents, où auraient bouillonné la foudre et le feu.

Il est dit encore, au livre des rois, qu'un jour le serviteur du prophète Elisée qui habitait avec son maître sur la montagne, sortit un matin de sa tente : il vit se dérouler dans la plaine les armées innombrables des Assyriens, munis de leurs chariots, de leurs fougueux coursiers et de leurs soldats montés sur de féroces éléphants. Le serviteur étonné et troublé pousse un cri d'épouvante. Mais le prophète calme, serein, prie le Seigneur d'ouvrir les yeux à son serviteur fidèle, et il lui dit : ne crains rien; *fortiores his sumus*. Celui-ci jetant alors son regard sur les collines avoisinant la plaine aperçut dans les airs des bataillons ailés, des cavaliers célestes dégaînant leur glaive et il entendit rouler comme des chars de lumière et de feu.

Catholiques, soyez-en certains, Maurice et les six mille soldats de la légion Thébaine, suivent d'un œil attentif les grandes phases de la lutte actuelle, où sont engagées les destinées de Dieu et de son Eglise, et si vous les invoquez et leur témoignez confiance, plus tôt même que vous ne l'espérez, vous les verrez accourir pour vous défendre.

Gardez-vous donc, en voyant les ennemis de Dieu ourdir leurs complots et appareiller leurs armes, en entendant leurs menaces et leurs rugissements de fureur, de céder à des alarmes que rien ne justifie ; ne vous épouvantez pas outre mesure, de leur puissance, de leur habileté stratégique et de leur nombre. En vain, escomptent ils notre défaut de munitions, notre peu de cohésion et notre absence de fermeté et de courage ; Dieu est avec nous. Les jours ne sont pas encore venus, comme au temps de la ruine de Jérusalem, où les saints cesseront d'habiter nos cités, où ils déserteront nos sanctuaires. De même que le grand prêtre Onias, nos papes et évêques morts dans la paix de Dieu, et parmi eux le grand pape Pie IX, ne cessent, les mains tendues, de prier pour le peuple et pour toute la cité sainte ; ainsi Maurice est debout auprès d'eux, son épée nue, son arc bandé prêt à décocher ses flèches ardentes ; et ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne permettra pas que la maison de Dieu soit profanée ni que le sang de ses frères soit répandu comme l'eau.

Courage donc, chrétiens, mettez votre espoir dans votre patron Maurice et dans sa légion aujourd'hui bienheureuse et glorifiée. Le défenseur du Christ, dont le sang et l'intrépide confession ont accéléré le triomphe de l'Eglise et l'avènement de Constantin, fera lever de nouveaux jours paisibles et prospères sur l'Europe et spécialement sur la Suisse catholique et sur votre Valais. Les pompes de cette solennité, votre foi, votre concours dans cette enceinte et auprès de ce tombeau en sont le présage. Nous verrons à l'agitation des temps présents succéder une ère de régénération, de justice et de paix ; nous verrons dans notre civilisation malade et livrée aux sophistes de la libre pensée et de la révolution, triompher et resplendir avec éclat les doctrines chrétiennes affirmées au concile du Vatican ; la société enveloppée de ténèbres ouvrir ses yeux aux clartés du *Syllabus* ; enfin une société vraiment chrétienne s'épanouir dans les lumières de la foi et les béatitudes de l'Evangile. Alors vous direz : *Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat ;* le Christ et ses saints sont toujours nos rois ; le Christ et ses saints commandent aux choses du ciel et de la terre ; le Christ et ses saints sont éternellement nos maîtres et nos vainqueurs !

LA PAROISSE[1]

Non pro eis autem rogo tantum, sed pro eis qui credituri sunt... ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te...

Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi, afin que tous ils soient un, comme vous, mon père, en moi, et moi en vous. (JOANN., XVII, 21).

Jésus-Christ est venu sur la terre afin de ramener toutes choses au règne de l'unité.

En fondant son Eglise, il a brisé toutes les différences, toutes les inégalités de nationalité et de race. Il a rapproché les hommes de toute langue, de toute législation, de tous climats, et, les incorporant en un seul bercail, il en a fait les enfants d'un même Dieu, les serviteurs et les sujets d'une même patrie.

Mais cette forte et vivante image de l'unité, qui ressort avec éclat dans l'Eglise catholique, Dieu, dans sa sagesse et dans sa bonté, a voulu la reproduire en raccourci et avec des proportions moindres, dans toutes nos villes et dans chacun de nos hameaux.

De même que, dans l'ordre temporel, indépendamment de la grande patrie où, citoyens d'un même pays, régis par les mêmes lois et les mêmes institutions, nous participons aux mêmes droits, à la même vie politique et civile, nous avons de plus la famille où, unis à d'autres frères par l'affection et le sang, nous possédons avec eux les mêmes intérêts, les mêmes joies, les mêmes habitudes ; ainsi, dans l'ordre religieux, outre la grande patrie, qui est l'Eglise, nous avons encore la famille, et cette famille, c'est la paroisse.

Nous le constatons avec regret, la paroisse est devenue, de notre temps, une institution méconnue et dédaignée. Les chrétiens, même les meilleurs, en ont perdu jusqu'à la notion. Ils inclinent à la regarder comme l'école rudimentaire des enfants et du simple peuple. Aux yeux de plusieurs, le pasteur et les prêtres de paroisses sont tout simplement les hommes de peine du sacerdoce, chargés d'office de tout ce qu'il y a d'assujétissant et d'ingrat dans l'exercice du ministère ; et on s'éloigne d'eux, on les laisse, isolés, fléchir seuls sous le fardeau écrasant de leurs travaux et de leurs œuvres.

1. Discours prononcé à la cathédrale de Chambéry, par M. l'abbé Arminjon, chanoine honoraire, missionnaire apostolique.

Ce sont là d'étranges et d'injustes préventions que nous voulons chercher à dissiper.

La paroisse, avons-nous dit, est la famille, comme l'Eglise est la cité et la patrie. Sans doute, la cité renferme des magnificences et des merveilles que ne saurait offrir la modeste et vulgaire maison paternelle ; il n'en est pas moins vrai que la famille est le berceau où l'esprit se forme, le foyer où le cœur s'affermit et se retrempe.

Et de même que nous n'aurions pas de grands citoyens, si la famille ne prenait soin de les former en en faisant d'abord des hommes, ainsi, nous n'aurions ni nos grands orateurs, ni nos missionnaires, ni nos sœurs de charité, ni nos savants controversistes, ni les intrépides soutiens de nos comités et de notre apostolat laïc, si le souffle surhumain du zèle et de la charité qui les inspire ne leur avait été inoculé par les conseils et sous la direction d'un pasteur dévoué, s'ils n'avaient puisé le premier lait de la doctrine aux sources humbles, mais fécondes, de l'enseignement paroissial.

Nous ne pouvons mieux faire ressortir l'importance de la paroisse, les avantages et les biens qu'elle procure qu'en vous retraçant ses origines et en mettant en relief les trois éléments qui la constituent : l'église, le prêtre, le sacrifice.

L'église de paroisse est l'église mère, celle où se rattachent vos traditions et vos souvenirs les plus chers. Le prêtre de paroisse est le pasteur, c'est-à-dire le type de la paternité spirituelle et morale, dans son expression la plus achevée et la plus haute. La messe de paroisse est, de toutes les messes, celle qui, en raison de ses pompes et de l'édification qu'elle fait naître, assure plus ordinairement au sacrifice la pleine intégrité de ses fruits.

Saluons la Reine du Ciel, celle que toutes les paroisses rivalisent à glorifier, en exaltant son culte et en l'entourant de tendresses et d'hommages. *Ave Maria.*

1. — L'église de paroisse est pour le chrétien l'église mère, l'église vénérable par excellence.

A cette église se rattachent et les joies calmes et naïves de nos jeunes années, et les premières impressions de l'âme au spectacle des fêtes chrétiennes, et ces solennités où tous les fronts apparaissaient rayonnants et épanouis, et ces réunions de famille, pleines d'attraits, présidées par le curé, où l'enfant, au nom de ses parents, entr'ouvrait sa main pour verser dans celle de son pasteur la part que l'on appelait *la part des pauvres.*

Dès les premiers âges du christianisme, le cimetière était considéré comme l'annexe et le complément de l'église paroissiale. Les temples étaient environnés de portiques et de cloîtres

peuplés de monuments et de tombes, et ceux-ci couverts d'inscriptions et de sentences, rappelant aux fils les vertus et les œuvres de leurs pères.

Par la pieuse coutume de faire reposer les morts à l'ombre des murailles consacrées, l'église dépouillait le trépas de ce qu'il a d'amer et de terrible. Ce touchant voisinage de la tombe et de l'autel, arrosé chaque jour du sang de la céleste Victime, rassurait le chrétien sur le sort de ses amis morts dans la paix de Dieu. En traversant ces enclos bénis, ces sentiers plantés d'ifs et de cyprès, à la vue de ces tertres couronnés de la croix, ornés de gazons et de fleurs, des êtres tendrement regrettés lui paraissaient jouir d'une sorte de résurrection anticipée, et une voix intime lui criait au cœur : Il n'y a pas de séparation pour ceux que la religion a unis sur la terre.

Laissez-nous, à ce propos, protester avec éclat contre le système inhumain, mis en vigueur par des législations tyranniques, contre les étroits préjugés du rationalisme contemporain, qui, affectant de ne voir dans des restes vivifiés par l'Esprit-Saint et destinés à refleurir un jour, qu'un détritus animal et une sorte de matière en putréfaction, s'efforcent, sous le prétexte de salubrité publique et pour ne pas troubler les vivants par des images funèbres, d'éloigner, le plus qu'il se peut, les lieux de sépulture des lieux destinés à la prière. — Coutume impie et barbare, qui tend à détruire dans le cœur du peuple la foi aux espérances futures, et double l'isolement des morts en supprimant tous les liens et tous les rapprochements que la religion a voulu établir entre eux et leurs amis restés vivants sur la terre !

Après avoir adressé un salut et une bénédiction à ceux de ses frères qui dorment du sommeil de la paix, le chrétien franchit le seuil de l'enceinte sacrée.

Le premier objet qui s'offre à lui, ce sont les fonts sacrés du baptême. — Qui pourrait s'arrêter sans émotion devant cette piscine, où nous sommes nés à la vie divine, où notre âme souillée, obscurcie par les ténèbres de l'ignorance, fut tout à coup illuminée intérieurement par la foi et les vertus infuses, où nous reçûmes sur nos fronts cette couronne, *non pas formée* d'un or corruptible, *mais de Jésus-Christ* lui-même, devenu la tête de notre humanité, qu'il vivifie en la rendant participante des vertus et des prérogatives de son infinie nature ? — Cette couronne, trop souvent, hélas ! nous l'avons laissée se flétrir sous le souffle empesté des passions ; maintes et maintes fois, le péché l'a arrachée de nos têtes. Mais, si le souvenir de nos fautes et de notre disgrâce nous est amer, non loin de la piscine du baptême, nous apercevons cette autre piscine de la pénitence, où l'innocence perdue se reconquiert par le repentir et par les

larmes, tribunal sacré où le juge, siégeant au nom de Dieu, n'apporte que des entrailles de tendresse et de miséricorde, où il n'entr'ouvre ses lèvres que pour pardonner et pour bénir.

Plus loin, au centre de l'église, dans un lieu apparent, se dresse une tribune : c'est la chaire paroissiale. C'est à ses pieds que vous reçûtes les premières semences de doctrine, que le curé ou son vicaire, adaptant leurs leçons à la faiblesse de votre intelligence, vous ont initiés à tout ce qu'il importe de croire et de pratiquer. Aucun des enseignements qui vous ont été donnés plus tard, ni ceux des maîtres renommés et experts, ni ceux des éloquents dissertateurs, n'ont laissé dans votre esprit des traces aussi vives, déposé dans la bonne terre de votre âme des germes plus féconds et plus durables.

Mais, parmi tous les monuments de l'église paroissiale, il en est un qui a la puissance d'évoquer le souvenir de vos joies les plus pures : c'est la table de la communion, table où se sont consommés les événements les plus mémorables de votre existence. — C'est à cette table que vous fûtes honorés la première fois de la visite de votre Créateur ; c'est auprès d'elle que vous êtes devenus, par la confirmation, les temples du Saint-Esprit ; c'est à ses pieds que, saisissant la main de la compagne de votre vie, vous avez scellé votre amour mutuel d'un serment sacré et indissoluble. Le monde, avec toutes ses fêtes, avec la fascination et l'éclat étourdissant de ses plaisirs, vous a-t-il jamais fait goûter des enivrements comparables à cette paix profonde, à ces tressaillements intimes, à ces délices affranchies de tout trouble et de toute passion, sans aucun mélange de regrets et de remords ? — Le premier des conquérants modernes, au milieu du fracas de ses victoires, des acclamations de l'Europe éblouie, ne pouvait, sans attendrissement, reporter son esprit vers cette époque de sa jeunesse, où, au pied de l'autel, dans la sérénité d'une foi alors sans altération, il sentit son âme s'ouvrir aux douces et mystérieuses impressions que faisait naître en lui la présence de ce Dieu à qui il s'unissait pour la première fois, et il disait : « Le plus beau jour de ma vie a été celui de ma première communion. [1] »

Tels sont les graves et profonds enseignements que nous donne l'église de paroisse. Elle est le monument où se résume tout ce qu'il y a de saint dans nos affections. Elle est l'*armorial* où sont gravés nos titres de noblesse, et qui témoigne de nos droits au céleste héritage. Dans l'enceinte de cette église, pas un objet qui ne retrace un symbole, pas une pierre qui ne parle au cœur, pas un angle, un coin obscur qui ne rappelle une des joies et un des charmes du passé. — Ce siège, placé dans cette chapelle retirée,

1. *Mémorial de Sainte-Hélène.*

c'est celui où votre mère s'agenouillait pour prier; ces statues dressées sur les gradins de l'autel ou dans leurs niches, ce sont celles des patrons dont le nom vous fut donné; cette cloche qui vous avertit du temps des offices, c'est celle qui sonna à votre baptême, celle qui sonnera à l'heure de votre viatique, et dont le glas lugubre annoncera vos funérailles; cette dalle sur laquelle vous êtes agenouillé, c'est celle où un jour on déposera votre dépouille, où l'église fera fumer en votre honneur son dernier encens, où le prêtre répandra sur vous sa prière et sa suprême bénédiction.

Ah! il y a eu des hommes profondément égarés, dont l'esprit et le cœur avaient pleinement sombré sur la mer orageuse du doute et des passions! A certaines heures de calme et de silence, ils ne pouvaient se défendre du souvenir d'une mère, d'une sœur, d'un ami d'enfance; et alors la paroisse s'offrait à eux comme une vision du Dieu qu'ils avaient renié, comme l'appel de la conscience à un retour réparateur.

Un philosophe célèbre du commencement de ce siècle avait éteint dans son âme tout vestige de foi. Il avouait lui-même qu'égaré par des doctrines sceptiques et voltairiennes, il avait laissé s'engloutir dans un désespérant et irrémédiable naufrage tout ce qu'il avait possédé de croyances dans son jeune âge. [1]

Un jour, il fut obligé par la maladie d'aller passer quelque temps dans son pays natal, il y revit les lieux qui lui rappelaient ses premiers souvenirs. « Tout, raconte-t-il, y était encore, comme « autrefois, excepté moi. Cette église, on y célébrait encore les « mystères avec le même recueillement; ces bois, ces fontaines, « on allait encore au printemps les bénir; cette maison, on y « élevait encore, au jour marqué, un autel de fleurs et de feuil- « lage. Ce curé, qui m'avait enseigné la foi, il avait vieilli, mais « il était toujours là, croyant toujours, et tout ce que j'aimais, « tout ce qui m'entourait avait le même cœur, la même âme, la « même espérance dans la foi, moi seul l'avais perdue; moi seul, « si savant, ne savait rien; moi seul étais vide, agité, aveugle « et inquiet. » Cet homme mourut peu de temps après. Le retour dans la paroisse semblait l'avoir ramené à la connaissance et à l'amour du Dieu que lui avait révélé sa mère. Peu de temps avant d'expirer, il disait à un évêque son compatriote : « Monsei- « gneur, je ne suis pas de ceux qui pensent que les sociétés peu- « vent se passer de christianisme. » Au curé qui préparait sa fille à la première communion, il disait : « Hélas! monsieur le « curé, tous ces systèmes ne mènent à rien; mieux vaut mille « et mille fois un bon acte de foi. »

1. Jouffroi, *Correspondant*, livraison de mars 1876.

Pour le soldat entraîné dans les pays lointains, pour l'ouvrier lancé dans la corruption des villes, la paroisse s'identifie avec l'innocence et la paix sereine du jeune âge. Elle représente le foyer de famille dans ce qu'il a de plus saint, de plus vivifiant, de plus austère. Elle est, en outre, l'école de la fraternité humaine, le lien et le centre de la communauté des âmes. C'est dans son sein que tous les rangs et toutes les conditions se rapprochent et se confondent.

Dans les autres églises, ornées avec plus de luxe et d'élégance, le pauvre se sent souvent mal à l'aise. Il se figure, très à tort sans doute, que ces chapelles et ces oratoires somptueux sont les temples des privilégiés, de ceux dont les vêtements sont beaux et dont l'existence est douce, il rougirait d'y étaler ses haillons. Mais, à la paroisse, il sent qu'il est réellement dans sa maison. Il éprouve un sentiment de bonheur et de religieuse fierté, de s'y voir côte à côte avec les riches et les puissants, adorant un même Dieu, participant à la même table, s'élevant au ciel par une même prière et une même aspiration.

« Je n'oublierai jamais, raconte un ministre protestant [1], ce que « je vis une fois à Dublin, dans la cathédrale catholique ro- « maine. C'était un jour de grande solennité. L'église était remplie « de riches et de pauvres. Les pauvres beaucoup plus nombreux « que les riches ; ils s'étendaient jusqu'au portail, en dehors du « portail, et extérieurement sur le pavé des rues, où beaucoup « d'entre eux étaient étendus, soupirant et gémissant au sou- « venir de leurs péchés. C'était un grand spectacle, car c'était la « religion accomplissant, selon sa mission, son œuvre dans toute « son austérité. Personne ne pouvait dire que là l'Évangile n'était « pas prêché aux pauvres. »

Ainsi, l'église de paroisse est la bergerie où toutes les brebis se rassemblent. Au milieu de nos campagnes et de l'océan tourmenté de nos villes, elle se dresse comme un signe de ralliement, de concorde et de paix. Ses clochers et ses tours dominent nos habitations et nos édifices; ils élèvent jusqu'aux nues leurs flèches argentées, ornées de la croix et surmontées de l'oiseau, emblème de la vigilance, annonçant ainsi à la terre que Jésus-Christ n'a pas abdiqué, et que, suivant l'antique devise [2], il est toujours seul Roi, seul vainqueur, toujours le conquérant et l'unique Rédempteur des âmes égarées et des consciences déchues

II. — Le second élément qui constitue la paroisse, c'est le curé, *curator*, c'est-à-dire celui qui a le soin des âmes, à qui est confié la dispensation, la sollicitude des choses sacrées.

1. *Messager du Sacré-Cœur*, livraison de mai 1876.
2. *Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat.*

Le curé est le pasteur, l'homme chargé d'office de paître son troupeau, de le conduire dans d'abondants et sains pâturages. Heureux et mille fois heureux, si les anges tutélaires de la paroisse n'ont pas, un jour, à élever contre lui cette voix accusatrice : *les enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre* [1]. — Le curé est la voix de celui qui crie [2], dénonçant toutes les injustices et tous les crimes. — Il est la sentinelle placée sur la hauteur, attentive [3], toujours en alerte, au premier péril, à donner le signal d'alarme. — Il est le médecin appelé à guérir les consciences, à répandre le vin et l'huile du Samaritain sur les plaies spirituelles des âmes [4].

Après celle du Pape, après celle de l'Évêque, aucune autre fonction dans l'Église n'est plus élevée que la sienne. Le religieux, le missionnaire, l'éloquent prédicateur, ne sont, après tout, que des auxiliaires, que de simples ouvriers de la vigne; le curé en est le propriétaire et le possesseur.

Le curé a, dans la circonscription d'un territoire déterminé, ce que, dans la langue ecclésiastique, on appelle *le pouvoir ordinaire*, c'est-à-dire que, sous la surveillance et la haute juridiction de l'Évêque, il est dans sa paroisse, ce que celui-ci est dans son diocèse, ce que le Pape est dans toute l'Église.

D'après les canons, il a le droit exclusif d'administrer les sacrements dans le territoire qui lui est assigné. Sans son autorisation expresse, nul autre ecclésiastique, si élevé soit-il par son rang et par sa qualité, ne peut légitimement y prêcher, y dire la messe, y présider aucune cérémonie, ni en général, y remplir aucun ministère sacré. A lui seul exclusivement est dévolu le droit de baptiser, de bénir les unions, d'administrer le viatique aux mourants, d'ensevelir les défunts. Il est le dispensateur régulier de l'Eucharistie, et, au temps des Pâques, à moins d'une dispense formelle de l'Évêque, aucun fidèle ne peut satisfaire au précepte, ailleurs que dans son église, et sans recevoir la communion de ses mains.

Quant à la perfection de *son état*, elle est la plus haute après celle de l'Évêque. Elle surpasse celle de l'anachorète, celle du religieux cloîtré, du solitaire voué à la vie contemplative et à l'abnégation; car, comme le dit excellemment le théologien Suarez : « L'état religieux a pour fin la perfection à acquérir, *Status perfectionis acquirendæ*. L'état pastoral a pour fin la perfection à exercer, *Status perfectionis exercendæ* [5] ».

En effet, pour que la foi, le courage, le dévouement du pasteur, soient inébranlablement à la hauteur de ce travail sans relâche

1. *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* (THREN., I, 5.)
2. ISAIE, LVIII, 1. — 3. ISAIE, XXI, 11. — 4. LUC, X, 33.
5 SUAREZ, *De relig.*, vol. III, liv. 1er, chap. XXVII.

et sans fin qui lui est demandé, de ces privations de toute nature qui lui sont imposées ; pour que le pasteur soit digne, en tout temps, de dispenser les sacrements, d'offrir le sacrifice, qu'il puisse s'opposer comme un mur d'airain aux scandales privés et publics, qu'il soit disposé à renoncer à son repos et à ses aises, et au besoin à donner sa vie et à répandre son sang pour ses brebis, il ne lui suffit pas d'une perfection commencée ; il lui faut une perfection acquise et pleinement consommée. C'est la doctrine de S. Denis, qui recommande à l'ordre monastique « de « suivre l'ordre sacerdotal, et de s'élever aux vertus divines en « se modelant sur ses exemples [1] ».

Par rapport à Dieu, le curé est l'homme de la prière. L'Église, en lui imposant l'obligation de l'office canonial, malgré la multiplicité de ses charges, le députe spécialement afin qu'il intercède pour son troupeau. Elle veut que prosterné entre le vestibule et l'autel, il couvre son peuple du bouclier de ses supplications, et qu'il arrête les foudres de la justice prêtes à le frapper. — Il est, de plus, l'homme de l'édification et de l'exemple. Sa tente, son habitation, dit le prophète, c'est le soleil même de justice [2]; son point de départ, c'est le cœur de la divine victime.[3] Il faut que, descendant chaque jour de l'autel, comme d'un Sinaï et d'un Thabor, il fasse reluire les traits et la physionomie de Jésus-Christ, dans son intérieur et dans son extérieur, et qu'il puisse dire à son peuple : « Soyez mes imitateurs, comme je suis « l'imitateur de Jésus-Christ [4] ».

Par rapport au peuple, le curé est gardien : il est précepteur, magistrat, prophète, père surtout.

Il est gardien. Dans les temps primitifs, celui qui avait charge d'âmes, quels que fussent le degré de son caractère et l'étendue de sa juridiction, était indistinctement appelé du nom d'*Episcopus*. Et quand S. Paul, énumérant les qualités de l'évêque, dit : « Que l'évêque soit irrépréhensible, sobre, hospitalier, capable d'instruire [5] », au dire de plusieurs interprètes, il entend parler du simple pasteur, non moins que de l'évêque proprement dit et du chef de tout un diocèse et de toute une Église.

C'est pourquoi le curé, comme l'évêque, est tenu à la résidence, en vertu d'un commandement divin. Il faut qu'il soit sans cesse présent au milieu de son troupeau. Tout éloignement prolongé qui laisserait celui-ci désarmé aux prises avec les loups dévorants, exposé aux surprises et aux aggressions ennemies,

1. *Monasticus ordo debet sequi sacerdotales ordines, et ad eorum imitationem in divina ascendere.* (S. DION., *de Eccles. Hierach.*, cap. VI).
2. *In sole posuit tabernaculum suum.* Ps. XVIII, 6.
3. *A summo cœlo egressio ejus.* Ps. XVIII, 7.
4. *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* I Cor., IV, 16.
5. I Epist. *ad Tim.*, III, 2.

serait, de sa part, une infidélité et un crime. A tout instant, il doit être prêt à courir à la poursuite de la brebis égarée et perdue. Au cœur de la nuit, pendant l'hiver, il faut qu'il interrompe le sommeil le plus impérieusement utile à sa santé et à la restauration de ses forces, qu'il s'élance à travers les neiges, les précipices et les cimes escarpées, afin d'arriver assez tôt au village où l'attend un malade expirant, qu'il se soumette à l'épuisement de ses courses, sans aucune trace de mécontentement ou d'impatience, qui rendrait à l'avenir ses paroissiens plus circonspects. Mais, c'est surtout aux époques d'épidémie, de choléra, que le curé redoublera de zèle, de vigilance, d'assiduité, que vous le verrez prodigue de sa vie, visiteur intrépide des hôpitaux, cherchant une âme à sauver dans cette chair livide, cadavéreuse, où la vie ne se manifeste plus que par d'effroyables convulsions. Que la vie ou la mort soit le fruit de son dévouement, il n'aspire à d'autre vie qu'à celle du ciel, il n'appréhende d'autre mort que celle qui prive de Dieu à jamais.

Le curé est, dans sa paroisse, l'inspirateur de tout ce qui est bien. Il est le confident des intérêts secrets, le consolateur des douleurs les plus intimes, le réconciliateur des inimitiés. Il est l'homme de toutes les classes, le plus rapproché des pauvres par la simplicité de sa vie et de ses habitudes, l'égal des grands par son éducation, sa science, la noblesse de ses sentiments, l'élévation de son caractère. On ignore, en quelque sorte, son origine et sa famille, on ne le désigne, on ne le salue qu'en l'appelant : *Monsieur le curé*, — nom qui témoigne de sa popularité et de la douce influence qu'il exerce. — Tous les âges le chérissent et le vénèrent. — Devant lui, les vieillards s'inclinent, les enfants se sentent attirés par un charme secret. — Les mères, lorsqu'elles voient leurs fils jouer avec sa robe austère, pleurent d'attendrissement et disent : « Une vertu sort de lui et guérit toutes les douleurs [1] ». Le père de famille, lorsqu'il le voit entrer dans sa demeure, s'écrie : « Aujourd'hui, la paix est entrée dans ma maison [2] ».

C'est encore lui que les peuples invoquent dans les temps calamiteux. Un sentiment secret les avertit que celui qui peut ouvrir et fermer le ciel, a reçu de Dieu le pouvoir d'enchaîner les éléments et de conjurer les tempêtes.

Il y a quelques années[3], nos hautes vallées des Alpes furent dévastées par d'effroyables inondations. Les torrents, formés par la fonte des neiges, s'élançaient en furie du sommet des montagnes; ils déracinaient les forêts alpestres, emportaient sur leur

1. *Quia virtus de illo exibat et sanabat omnes.* LUC, VI, 19.
2. *In quamcumque domum intraveritis, primum dicite : Pax huic domui.*
3. Inondation de 1866, dans la haute Maurienne.

parcours des villages entiers. Les habitants de ces hameaux, hommes vaillants et intrépides, avaient multiplié leurs efforts en quelque sorte surhumains, pour ralentir la violence des eaux, empêcher du moins qu'elles ne fissent des victimes. Le préfet du département étant venu les visiter les félicitait hautement de leur dévouement et de leur courage. Mais ces sublimes paysans répondirent : « Nous avons travaillé, monsieur le préfet, mais il est un homme qui a plus *travaillé* que nous, et cet homme est *notre curé*. Il était debout au milieu des vagues et des tempêtes; il avait son surplis et son étole, il lisait son rituel, il commandait par des signes de croix aux esprits et aux puissances de l'air. C'est lui qui a arrêté la violence des eaux; car nous savons que ce que les prêtres font ici-bas, Dieu le confirme au ciel par sa sentence ».

C'est surtout les fléaux spirituels que combat le curé; c'est le torrent de l'iniquité qu'il travaille à arrêter par toute la vigueur de son zèle. Le blasphème élève-t-il la voix avec plus d'audace, le libertinage appuye sur le prestige du rang et de la fortune se montre-t-il plus hardi dans les pièges qu'il tend à l'innocence? sa voix alors devient inspirée comme celle des prophètes. Il sait trouver dans son indignation des accents qui pénètrent les coupables de terreur. Il s'armera, s'il le faut, du glaive de Moïse, il saisira la verge pour chasser les vendeurs qui transforment la maison de Dieu en une caverne de voleurs. Comme Nathan, il ira frapper à la porte du palais des rois; il leur demandera compte du sang versé, leur reprochera leurs attentats sacrilèges, leur dira hardiment : *Tu es ille vir* [1].

Mais le curé, gardien, précepteur, magistrat, est père surtout, ou plutôt, comme dit Fénélon : « Il est mère; ayant de la mère les affections, les soins, les ardeurs, les délicatesses, il en a de plus la fécondité et les entrailles surhumaines ». En chaire, dans les écoles, avec les malades, le mot qu'on lui entend le plus souvent redire, est celui-ci : *Filioli*, *mes enfants*, *mes petits enfants*, que je ne cesse d'engendrer par mes prières, par mes gémissements, par mes larmes, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous : *Donec formetur in vobis Christus* [2]. Qui d'entre vous, s'écrie-t-il, est faible sans que je ne sois faible, qui est scandalisé sans que je ne brûle [3]. Etranger à toute ambition, indifférent à tout souci d'avancement, il n'aspire qu'à vivre et à mourir au milieu de son troupeau. « Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, voilà tout ce qui compose le modeste héritage de ce roi du sacrifice ». Sa richesse, ce sont les vertus et les œuvres de son peuple; ses trophées et sa

1. II Reg. XII, 7. — 2. GALAT., IV, 19.
3. *Quis infirmatur et ego non infirmor, quis scandalisatur et ego non uror.* II Cor., XI, 29.

couronne, ce sont les âmes qu'il est parvenu à conquérir et à sauver.

Je vous le demande, est-il sur la terre un type plus élevé et plus beau? Est-il parmi les héros du monde une figure qui se détache avec des charmes plus attrayants et plus suaves? Est-il parmi les hommes une puissance qui, sans jamais user de contrainte, par le seul effet d'un ascendant moral supérieur, ait jamais exercé une royauté plus légitime, possédé une influence plus universelle et plus incontestée?

Ah! ce qui est triste et déchirant à dire, c'est que cet homme bon, simple, accessible à tous, est celui que l'impiété poursuit en ce moment avec une rage plus acharnée; que, dans ses journaux, dans ses pamphlets, dans ses clubs, elle s'étudie le plus à calomnier et à flétrir. A ce père de l'orphelin, à ce défenseur de la veuve, elle propose de supprimer son budget et son modeste avoir. Ce pionnier de la civilisation, ce soldat intrépide du désintéressement et du devoir, elle le dépeint comme un instrument aveugle de parti, un homme d'ancien régime, rêvant le rétablissement de l'inquisition et des droits féodaux, le retour à un passé impossible. Cet homme le premier au martyre, on l'accuse de ne rechercher que le plaisir et le repos; cet homme qui se refuse le pain pour nourrir les affamés, qui se dépouille de ses habits pour en couvrir l'indigent, on ose le soupçonner d'aspirer à la domination, de ne travailler que pour les biens grossiers de ce bas monde.

O penseurs! ô philanthropes! qui d'entre vous voudrait mener la vie qu'il mène? Qui d'entre vous voudrait avoir sans cesse le cœur brisé au spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins? Consentiriez-vous à suivre les curés des villes dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans les cœurs désespérés? Qui de vous voudrait se séquestrer du commerce des heureux pour vivre éternellement parmi les tribulations et les souffrances et ne recevoir en mourant, pour tant de bienfaits, que les calomnies du riche et l'ingratitude du pauvre? [1]

Tel est l'idéal du curé, idéal dont vous retrouvez l'expression dans les pasteurs que Dieu vous a donnés, que vous avez appris à connaître et à aimer, et qui, par les sacrements et la parole, vous ont fait croître dans la lumière et dans la grâce de l'Evangile. S. Paul disait : « Eussiez-vous plusieurs maîtres en Jésus-« Christ, vous n'avez pourtant qu'un seul père [2] ». Et il y a dans

1. CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.* — 2. Cor. IV, 55.

l'Église, je le sais, d'autres prédicateurs qui vous ont instruits, il y a d'autres directeurs qui vous ont fortifiés et éclairés; mais il n'y a, après votre évêque, qu'un seul homme à qui soit exclusivement dévolu le nom de pasteur et de père, et cet homme est *votre curé*.

III. — Le troisième et dernier élément constitutif de la paroisse, c'est la grand'messe. Laissez-moi brièvement vous en retracer la signification et la haute origine.

La messe, comme on le sait, est l'acte solennel où le Fils de Dieu, réellement présent sous les espèces du pain et du vin, prêtre en même temps que victime, renouvelle d'une manière non sanglante le mystère de sa passion et nous applique, dans leur intégrité, les mérites et les fruits infinis de ses souffrances et de sa mort.

Dans les premiers âges du Christianisme, afin d'exprimer avec plus de force l'étroite réciprocité qui existe entre le prêtre ministre et le peuple témoin du sacrifice, il n'y avait, dans chaque église, qu'une seule messe, qu'un seul célébrant, qu'un seul autel. « Le jour du soleil, dit S. Justin, décrivant le mode de « célébration des messes primitives, on voit se rassembler dans « le même lieu et ceux qui sont à la ville et ceux qui habitent la « campagne; l'instruction achevée, tous se tiennent debout et « répandent leurs oraisons de concert [1] ». L'Evêque, lieutenant de Jésus-Christ, figure comme ministre principal; les prêtres assistent et entourent l'Evêque, et, suivant une coutume que nous voyons s'observer encore aujourd'hui dans les cérémonies des ordinations, ils offrent conjointement et unanimement avec lui la céleste Victime. Afin de rendre plus sensible le lien étroit qui, dans le corps mystique de Jésus-Christ, unit le chef à ses membres; afin surtout de marquer plus vivement cette unité plus parfaite du sacrifice chrétien, substitué à la diversité des oblations mosaïques, la victime Eucharistique n'était immolée, dans les siècles anciens, qu'en assemblée publique, une fois seulement chaque jour et suivant un rite solennel auquel tous prenaient part.

A la suite de la conversion de Constantin, l'Eglise chrétienne entra dans une nouvelle phase. Le nombre des fidèles s'accrut au point que l'église Épiscopale ne put plus les contenir. On affecta à l'usage du vrai culte les temples enlevés aux idoles. La piété des empereurs se plut à orner de basiliques insignes les quartiers populeux des villes. Les seigneurs et les grands, rivalisant de zèle avec le prince, se mirent à ériger des églises dans leurs domaines et dans leurs terres. L'Évêque dut alors envoyer,

1. S. JUSTIN, Apolog.

dans ces sanctuaires divers, des prêtres qui, en son nom et en vertu de son autorité, y célébraient l'office divin, et insensiblement, avec le temps, ces sanctuaires et ces oratoires cessèrent de former de simples annexes; ils devinrent le noyau de nos paroisses, et celles-ci furent successivement érigées en cures indépendantes.

Mais durant l'espace de plusieurs siècles encore, dans ces églises particulières comme dans la métropole et dans l'église mère, la coutume se maintint de ne dire la messe qu'une seule fois chaque jour, de n'avoir qu'un seul prêtre officiant, et cela toujours afin de montrer, suivant la doctrine de saint Augustin, « que toutes les églises ne sont qu'une seule église, tous les prêtres un seul prêtre, tous les sacrifices un seul et même sacrifice ».

Cette pratique dut cependant disparaître avec le progrès des années; afin de donner à tous les fidèles la facilité d'assister au service divin, on autorisa insensiblement la coutume des messes privées, et il devint nécessaire d'ériger plusieurs autels dans les églises qui, auparavant, n'en avaient qu'un seul.

Toutefois, afin que le mystère de l'unité subsistât toujours, il fut statué que dans chaque église il y aurait une messe principale, accompagnée des solennités et des pompes liturgiques, et que, de plus, chacune de ces églises posséderait un autel majeur où, pendant longtemps encore, il fut de règle que le sacrifice ne pouvait se réitérer le même jour.

Par cet usage, l'Eglise rappelait aux fidèles que, revêtus par le baptême d'un sacerdoce royal, ils étaient tenus à ne pas laisser le prêtre isolé dans son oblation, mais à s'unir à son action et à l'aider, si je puis parler ainsi, à *engraisser* l'hostie commune par l'ardeur de leurs intentions et la coopération de leurs suffrages.

Ainsi, ce précepte de l'assistance à la messe solennelle a pour effet de retracer un grand symbolisme; il remonte à la plus haute antiquité et demeura en vigueur pendant toute la durée du moyen-âge. Personne n'ignore qu'à la fin du XIVe siècle, de vives luttes s'élevèrent entre les ordres mendiants et les curés, et que Sixte IV décida en faveur de ceux-ci et renouvela les censures portées contre les chrétiens qui, sans raison grave, omettraient d'assister à la messe paroissiale.

Dans les temps modernes, une opinion plus douce a prévalu. L'Eglise, ayant égard au refroidissement de la ferveur et aux défaillances de la foi, s'est dessaisie de sa première sévérité, et la coutume dérogeant aux anciens canons, il a été généralement établi que les fidèles satisfont suffisamment à la loi de l'Eglise en assistant, les dimanches et fêtes, à une messe quelconque. [1]

1. Instruction de Mgr l'Évêque de Moulins sur le culte public.

Néanmoins, si, en raison du précepte, la messe de paroisse n'est plus imposée de nos jours sous peine de censure et de faute grave, toutefois, en raison de la fin et des circonstances de son institution, en raison de l'édification publique, des biens et des avantages de toute nature qu'elle procure à l'âme, elle est, dans le service divin, la partie la plus essentielle, la plus vitale, celle dont la convenance et l'opportunité se font sentir surtout à l'époque actuelle, où l'indifférence pour les choses du salut, où l'ignorance profonde en matière religieuse sont les deux grandes plaies qui désolent les âmes.

D'abord, c'est à la messe de paroisse que se donne l'enseignement. Ah! je suis loin de contester les fruits merveilleux de la grande prédication, j'admire les clartés dont elle illumine nos dogmes, les entraînements qu'elle suscite, les prodiges de renouvellement et de vie qu'elle opère dans les cœurs; mais, l'expérience le constate, ces discours trop savants, trop relevés, sont sans profit pour les auditeurs, si on ne les fait précéder d'une prédication plus élémentaire, plus catéchistique, où la vérité est donnée toute pure, dépouillée de tout alliage humain, de tout artifice de phrase oratoire; et cette prédication, familière, indispensable, c'est le prône. — Le prône, ce sont les gras pâturages où se nourrissent les brebis, c'est la divine école où Jésus-Christ se montre dans les merveilles de sa tendresse et dans l'éclat radieux de sa doctrine.

Nul ne saurait dire les fruits de civilisation et de science répandus dans le monde par cette prédication simple et populaire, distribuée tous les huit jours du haut de la chaire paroissiale. Combien de fois, parmi les habitants des campagnes, au sein de nos hameaux, ne voit-on pas d'humbles villageois, de modestes servantes, assidus à la parole du pasteur, citer des traits de l'Ancien Testament, répondre avec précision sur nos dogmes, faire des réflexions morales que des philosophes ne jugeraient pas indignes de figurer dans leurs livres. Jésus-Christ avait pressenti cette magnifique effusion de foi et de lumière. Son cœur en avait tressailli et il s'était écrié : *Benedico tibi, Pater, quia revelasti ea parvulis.*

Par contre, ne voit-on pas des hommes éminents dans les sciences, des princes de la littérature et de la presse, qui, en fait de religion, sont d'une ignorance extraordinaire, incapables de résoudre une question élémentaire et, en quelque sorte, catéchistique, arrivant à des réponses malheureuses jusqu'au ridicule, là où un enfant, muni de douze leçons de bon catéchisme, aurait répondu avec justesse et d'une manière pertinente.

La messe de paroisse est, en second lieu, le *moniteur du chrétien.* Elle est celle où se donnent les avis. où l'on fait lecture des

mandements et des lettres pastorales de l'Évêque, où sont annoncés les jeûnes et les fêtes; elle est l'âme, le centre, le ressort de tout le gouvernement ecclésiastique; c'est elle qui met en communication le simple fidèle avec ses chefs spirituels; elle est le canal qui, dans la hiérarchie, relie les rangs les plus élevés aux rangs inférieurs. La messe de paroisse est encore le centre de la prière publique; on y rappelle aux chrétiens leurs devoirs envers les autorités temporelles et civiles. C'est durant sa célébration que, suivant la prescription de S. Paul, on adresse « des supplications, des prières, des demandes pour tous les hommes, pour les rois, pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que tous mènent une vie tranquille en toute piété et en toute honnêteté [1] ».

La messe de paroisse est celle qui se célèbre spécialement à l'intention du troupeau. Ainsi que nous l'apprend la théologie, les fruits du sacrifice de la messe se répartissent en trois parts. La première est celle qui profite au ministre lui-même; car, suivant la belle expression de S. Jean Chrysostôme, « celui qui, à « l'exemple de Dieu, est chargé de pourvoir aux besoins de tous, « ne saurait être exclu et déshérité, lorsque dans ses mains « abondent toutes les largesses [2] ».

La seconde part est celle dont bénéficient, par une application générale, les fidèles défunts et tous les membres vivants de l'Église, que l'excommunication n'a pas retranchés de son sein.

Mais, il est une troisième part plus spéciale, que le prêtre détermine suivant son intention et qu'il applique à qui il veut. « Car il est juste, dit un pieux auteur, que le représentant de Jésus-Christ ne soit pas un instrument passif et que, dans la répartition des grâces, il conserve l'initiative due au coopérateur des mystères de Dieu, au dispensateur intelligent et libre des célestes trésors [3] ».

Mais, si le prêtre est placé à la tête d'un troupeau, si des âmes lui ont été données pour qu'il en soit le conducteur et le père, il est lié vis-à-vis d'elles par des devoirs spéciaux; l'intention dont il dispose cesse de lui être facultative, et il est tenu d'appliquer intégralement les fruits de l'autel aux âmes qui lui appartiennent. Car, ainsi que l'écrit l'Apôtre : « Tout pontife étant pris entre les hommes est établi dans les choses de Dieu, afin d'offrir pour les péchés, des dons et des sacrifices [4] ». En sorte que cette obligation a sa source dans un précepte divin, comme il résulte de ces paroles du saint Concile de Trente : « C'est un précepte divin à ceux qui ont charge d'âmes de connaître leurs brebis et d'offrir pour elles le saint sacrifice. » C'est pourquoi, ajoute notre vénéré

1. Tim. II, 1, 2. — 2. Hom. IV, in espist. I, ad Tim.
3. Instruction sur le culte public, par Mgr l'évêque de Moulins.
4. Epître aux Hébreux, VIII, 3.

Pape Pie IX : « Nous déclarons et nous réglons par les présentes,
« que les curés et tous ceux qui ont charge d'âmes doivent célé-
« brer le saint sacrifice de la messe pour le peuple et lui en ap-
« pliquer tous les fruits, non seulement chaque dimanche et les
« fêtes aujourd'hui de précepte, mais encore les jours que l'in-
« dulgence de ce siège apostolique a distraits du nombre des
« jours de fête ou qu'elle a transférés. Cette obligation demeure
« pour eux ce qu'elle était pour leurs prédécesseurs, lorsque la
« Constitution d'Urbain VIII était en vigueur, et avant que ces
« fêtes aient été transférées [1] »

De cette loi et de cette Constitution du Pontife Romain, imposant au curé l'obligation d'offrir le sacrifice pour son peuple, ne résulte-t-il pas pour celui-ci, sinon le devoir, au moins la haute convenance d'assister de préférence à cette messe qui lui est principalement réservée, et dont les fruits lui sont exclusivement départis ? N'est-il pas de toute utilité qu'au moment où la céleste Victime est offerte toute entière à votre intention, vous ne vous éloigniez pas, sans raison grave, de cet autel où tout ministère reste impuissant, si vous ne l'aidez vous-mêmes de toute la force et de toute l'ardeur de votre coopération ?

Permettez-moi, en outre, de toucher à une autre considération, que la délicatesse et le désintéressement de vos pasteurs vont trouver sans doute inopportune, et qui cependant nous émeut comme elle a ému le cœur du Souverain Pontife lui-même

Il faut donc que vous le sachiez, si votre Pasteur n'avait pas le fardeau de la sollicitude de vos âmes, cette part des fruits du sacrifice, dirigée tout entière à votre profit, elle lui serait laissée pour l'appliquer à ses propres besoins ou aux nécessités de ceux qui implorent son secours. Les modestes honoraires, attachés à ses intentions de messes, eussent été un adoucissement à sa pauvreté temporelle. Eh bien ! l'Église veut qu'il s'en prive pour venir en aide à votre pauvreté spirituelle. Cette mesure pleine et surabondante de fruits, qui vous est acquise par l'application exclusive de la messe paroissiale, votre curé la retranche sur ce qu'il aurait droit de recevoir de la charité des fidèles. Dès lors, n'est-il pas équitable que, du moins, vous consoliez son cœur par votre présence extérieure à ce sacrifice ? Et, puisqu'il vous donne la nourriture de vos âmes aux dépens de la nourriture de son corps, que vous lui donniez en échange la joie de vous voir associés à ses suffrages et à ses prières [2].

Enfin la messe de paroisse est celle qui, par les pompes qu'elle déploie, l'édification qu'elle fait naître, contribue le plus à agrandir l'âme, à exciter en elle les fortes impressions de la foi.

1. Lettre apostolique de mai 1859.
2. Mgr l'Evêque de Moulins, instruction sur le culte public.

Elle est le grand foyer où toute la famille chrétienne se rassemble autour de son Père céleste. Toute une population apparaît revêtue de ses habits de fête, afin d'attester qu'un jour elle ressuscitera renouvelée, revêtue d'une lumière plus éclatante que le soleil. L'artisan, le laboureur, courbés la semaine sur le sillon d'une terre maudite, se redressent pour contempler le ciel. Ils entendent, sous les voûtes sacrées, les hymnes et l'*hosanna* du triomphe ; le son grave et austère des cloches, les mélodies du chant grégorien remplissent leur âme d'émotions sublimes. Les cierges, symbole de charité, brillent sur l'autel ; toutes les peines sont tempérées par un sentiment plus élevé de la vie.

Non, il n'y a pas de source plus pure d'émotions que celle d'un office solennel ; aucun spectacle ne contribue autant à élever l'esprit de l'homme, à lui entr'ouvrir la perspective des horizons éternels... Il n'est pas possible que la foi et la ferveur de tout un peuple ne s'animent, quand il voit l'ordre parfait des cérémonies, la magnificence des ornements, les multitudes profondément recueillies devant la majesté souveraine ; quand, par l'intermédiaire du prêtre, des flots de prières et de supplications ne cessant de s'élancer vers le trône de l'agneau, retombent sur tous les fidèles en torrents de bénédictions et de grâces. Comment le Chrétien, transporté par la majesté de cette scène auguste, ne s'élèverait-il pas de l'image des choses visibles à la pensée des choses invisibles, et ne découvrirait-il pas dans les solennités de la Jérusalem terrestre un reflet de la patrie immortelle, un prélude et un avant-goût des fêtes radieuses que célèbrent les élus ?

S. Basile à l'autel fit plus d'impression sur l'empereur arien Valens qu'il n'en aurait fait par toutes les foudres de ses discours.

C'était le 6 janvier 373. L'empereur étant entré dans l'église chrétienne suivi de ses gardes, se mêla pour la forme à la foule des assistants ; — mais, quand il aperçut ce peuple immense, quand il entendit les chants sacrés, qu'il vit les ministres, plus semblables à des anges qu'à des hommes, S. Basile à l'autel, le corps immobile, les yeux fixes, l'esprit uni à Dieu, ce fut pour lui un spectacle si nouveau, que son regard s'obscurcit, et que son esprit se troubla. Au moment de l'offertoire, quand il voulut, suivant la coutume, apporter son offrande, comme personne ne voulait la recevoir, crainte que S. Basile ne consentît à l'accepter, il chancela de telle sorte, que, si les ministres ne l'eussent soutenu, il serait tombé à terre, couvert de honte et de confusion.

Si je ne craignais de m'étendre indéfiniment, ce serait peut-être ici le lieu de considérer nos cérémonies religieuses au point de vue de l'art.

Tous nos grands artistes, tous nos savants archéologues, ont

reconnu d'étroites correspondances entre l'architecture et le culte chrétien.

C'est avec raison que l'on a appelé nos belles cathédrales, des poèmes écrits sur la pierre. Quiconque les considère, reconnaît, à première vue, que l'artiste qui les a construites, à cherché son idéal dans la connaissance et dans l'étude de nos divins mystères; que c'est la foi qui a guidé son ciseau et qu'il a puisé ses inspirations aux sources de notre liturgie, au spectacle de nos cérémonies et de nos rites solennels.

Dès les premiers âges, la forme généralement adoptée pour les édifices religieux fut celle d'un vaisseau. Ce symbole fut choisi de préférence pour figurer la traversée du chrétien sur la mer orageuse de ce monde, et aussi afin de rappeler aux fidèles que les temples matériels ne sont que l'esquisse et l'image de cette Eglise spirituelle et vivante, qui a pour pilote et *confirmateur infaillible*, Pierre, le nautonnier de la barque de Génésareth. « Que l'église soit longue comme un navire », est-il écrit dans le livre des Constitutions apostoliques. Pour cette raison, l'enceinte principale de l'édifice est appelée la *nef*, les colonnes de l'église figurent les mâts, la façade apparaît comme la proue, l'abside arrondie figure la poupe, et, à l'extérieur, les élégants contreforts et les légères arcades sont, suivant la gracieuse expression d'un écrivain, comme des cordages tendus, afin de retenir sur la terre cette *nef du ciel*, prête à s'échapper et à prendre son vol dans l'immensité.

Si nous voulions encore pénétrer plus intimement le sens admirable de tous ces symboles, nous reconnaîtrions que les piliers élancés, qui semblent s'enfuir et se perdre dans les nues, représentent l'ardeur et les élans de la prière, que l'ogive et l'arc aigu des fenêtres figurent les transports des âmes s'élevant vers Dieu, que les trois travées de l'enceinte sont le signe du mystère de la sainte Trinité; les peintures des verrières, l'emblême des luttes du chrétien et de ses victoires sur le monde et sur les passions; qu'enfin les tours, les clochetons aériens, les figures grimpantes, les mille ornementations imaginées par l'artiste, ne sont autres que le *sursum corda*, noté sur la pierre, que le chant d'amour de la matière, traduisant aux sens de l'homme l'impatience de la terre et l'appel des cieux.

Mais tous ces détails, toute cette esthétique, ne sont, après tout, qu'un vêtement et une froide écorce. Il faut à cette masse grandiose du temple une âme qui la vivifie. Cette lyre de pierre, si savamment ordonnée, demande un souffle, qui la mette en mouvement et lui fasse rendre des sons et des accords. Ces enceintes silencieuses, où semble planer la majesté de Dieu, offriraient l'aspect d'une morne solitude, si elles ne s'animaient aux

grands jours par la présence des prêtres, le concours du peuple, la pompe et la magnificence des rites solennels. La lumière, mélangée d'ombre des voûtes, demande à se réfléchir sur les vêtements sacerdotaux, les fleurs de l'autel, l'or et l'argent des vases sacrés. Il faut que les vastes nefs se remplissent de l'harmonie des orgues, que les figures extatiques des verrières se reproduisent sur les types vivants, sur les physionomies d'une foule recueillie, transfigurée en Dieu. Il faut que le sanctuaire, lieu où se consomment les divins mystères, soit baigné dans l'éclat des cierges, qu'il apparaîsse à travers un océan de lumières et au milieu des fumées odoriférantes de l'encens.

Du reste, tout le symbolisme du temple se résume dans la messe. C'est vers l'autel que convergent toutes les parties de l'édifice. Le sacrifice exclu, tout cet ensemble et cette profusion de décors deviennent un non-sens; il n'y a plus de proportion, et l'unité architecturale est rompue. Chez les peuples protestants, où le culte, dépouillé de toute pompe, est réduit à un vain et étroit formalisme, l'architecture a perdu ses ailes: on voit reparaître la prédominance de la ligne droite. Les édifices religieux s'affaissent et reprennent leurs formes régulières et pesantes. Pour tout observateur attentif, il est visible qu'avec la messe le divin a disparu de ces enceintes désolées et vides, où, par une amère dérision, en place de l'autel, l'hérésie n'a voulu laisser que quelques pièces de bois, je veux dire des bancs et une chaire.

C'est donc un fait acquis à l'histoire, que nos messes solennelles ont été le foyer de l'art chrétien. C'est lorsque l'Église eut fait entendre ses chants de gloire et de triomphe, qu'elle eut traduit et exalté dans la liturgie le dogme d'un Dieu mort et ressuscité, que l'on vit s'enflammer l'imagination et le cœur de nos grands artistes. Leur génie reçut alors des clartés surhumaines. A l'aide de leur ciseau puissant, ils assouplirent le marbre et le bronze; ils firent circuler dans ces blocs grossiers une sève ardente de piété et de foi, et la matière, spiritualisée par eux, devint, en quelque sorte, *parlante;* elle se souleva dans les espaces, pour porter au ciel un reflet des mystères de la maison de Dieu, pour y murmurer un écho lointain de nos hymnes et de nos chants harmonieux.

Je m'arrête, il est temps de déduire la conclusion pratique de ces considérations et de tout ce discours. Puisque, dans l'ordre religieux, la paroisse est pour nous la famille, nous lui devons, comme à notre famille terrestre, l'amour, le respect et l'assistance. Puisque la paroisse est le bercail, le lien de la charité et de la doctrine, nous devons l'assiduité à ses assemblées, à ses exercices, et nous devons à ses chefs l'honneur, la soumission

et la déférence. La paroisse est encore la maison du pauvre, aussi sommes-nous tenus de coopérer aux aumônes du pasteur, d'assurer son influence et l'efficacité de son action, en participant d'une manière active à ses ministères et à ses œuvres.

Nous citerons, à ce propos, les paroles de l'Apôtre énonçant la loi de la réciprocité entre les fidèles et les pasteurs : « Si les gardiens et les pères de vos âmes répandent, avec tant de profusion, leurs sueurs, et s'ils vous dispensent les biens spirituels, n'est-il pas d'une stricte équité qu'ils recueillent une part de vos biens temporels ? » Ignorez-vous que, suivant la parole de l'Esprit-Saint, la charité commence par les siens ? Donnez aux missions, donnez aux sauvages, donnez aux habitants des îles éloignées ; mais ne laissez pas la source s'appauvrir, n'abandonnez pas le foyer, le sanctuaire de famille, l'église mère, qui est instituée d'office la protectrice et la nourricière de tous.

Dans la primitive église, modèle de nos églises paroissiales, tous les biens étaient communs. Il n'y avait *ni le tien*, *ni le mien*. A l'issue du sacrifice, la table était dressée sous les portiques du temple, les riches se constituaient les économes et les serviteurs des pauvres. Et les païens, plus émerveillés de cette fraternité étroite qui unissait les fidèles, que de leur constance dans les tourments et de l'éclat des prodiges, disaient : « Voyez comme ils s'aiment. C'est réellement la société des enfants de Dieu. Sous un tel amour, il ne saurait y avoir que la vérité. »

Tels étaient les effets salutaires des premières réunions chrétiennes. Tel est le type sur lequel doivent se modeler nos paroisses.

Jésus-Christ a dit encore : « Partout où deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Or, la paroisse, c'est le centre de l'unité, c'est l'assemblée où cent mille se rassemblent, et où Jésus-Christ vivifie les âmes des irradiations de son esprit et des émanations brûlantes de son amour; or, quiconque contribue à la croissance et à l'édification de la paroisse, coopère à la structure de la cité des saints, au renouvellement de la piété et de la foi, à la dilatation du règne de Dieu ici-bas, et il se prépare l'incorporation à l'éternelle béatitude, dans cette famille des élus, dont la paroisse est, sur cette terre, l'esquisse et la préparation. Ainsi soit-il.

RETRAITE A DES JEUNES FILLES

SUR LE

CARACTÈRE[1]

RÉFORME DU CARACTÈRE

PREMIER JOUR

LE MATIN. — *Ignorance du caractère.*

J'ignore si jamais vous avez visité l'atelier des sculpteurs. Il y a là des blocs de pierre, des blocs de marbre; et ces blocs n'ont point de forme. Mais, l'ouvrier intelligent a pris dans sa main le ciseau et il taille ce marbre, il en détache tout ce qui lui paraît inutile, superflu; il en aplanit les aspérités, il en adoucit les contours, et à mesure que ce travail se poursuit, voyez-vous la pensée de l'artiste qui se dessine et ces formes qui se dégagent? Revenez dans quelques jours et puis regardez. Qu'est-il donc sorti de ce bloc? Il en est sorti un vase gracieux, une colonne élégante, un chapiteau où les feuilles s'enlacent aux fleurs, ou bien une statue à laquelle il ne manque que le mouvement et la vie.

Eh bien! chaque homme est un sculpteur. Nous naissons avec une nature brute qui n'a d'autre forme primitive que la forme du vice et les passions dont nous portons le germe au berceau sont à cette nature ce que les aspérités sont à la pierre de marbre. Prenez le ciseau, nous dit Jésus-Christ: le ciseau du sacrifice et du renoncement, coupez, taillez. Et le chrétien s'est mis à l'œuvre, il a coupé, il a taillé; et à chaque coup de ciseau, son être s'est transformé. Ne voyez-vous pas les traits de la vertu qui peu à peu se dégagent? Attendons que l'ouvrage soit à la fin, et l'image de l'homme aura fait place à l'image de Dieu. Voilà la vie chrétienne, et le renoncement dont il est parlé dans le Saint Évangile est comme l'acier qui polit les diamants et, les débarrassant de toutes leurs aspérités, fait briller dans tout son éclat la splendeur de leurs mille feux.

Seulement, ce travail ne doit pas s'arrêter à la réforme des passions et des vices, il doit s'étendre jusqu'à la réforme du caractère.

1. Prononcée par M. l'abbé Constant, d'Ollioules, missionnaire apostolique.

Chaque fleur qui orne un parterre a ses nuances et son parfum qui les distinguent des autres fleurs ; chaque arbre donne au laboureur une variété de fruits, chaque climat a des productions différentes. De même, chaque homme a son caractère à lui, et ce caractère forme sa constitution, sa physionomie morale. L'un se présente avec des formes aimables et gracieuses qui flattent le regard autant que la riche ornementation et l'architecture élégante d'un superbe édifice ; l'autre avec un dehors dur et grossier qui déplaît et qui repousse. Celui-ci aime l'union, la concorde et il ne recule devant aucun sacrifice pour entretenir la paix ; celui-là n'aime que la guerre et ne se complaît que dans le désordre. Ici, c'est la candeur, c'est la simplicité transparente comme l'eau pure d'un ruisseau ; ailleurs, c'est la duplicité qui se voile, qui se farde et que personne ne peut souffrir. Vraiment, nous n'en finirions pas si nous voulions poursuivre cette revue, et un peintre qui s'amuserait à reproduire sur la toile, avec leur pose respective, chaque type de caractère, ferait une collection de tableaux que ne pourraient contenir les plus vastes salles de nos musées.

Or, nous le disons tous les jours, il n'est rien, dans le commerce habituel de la vie, de plus suave et de plus délicieux que le contact avec une nature heureusement douée. Un bon caractère, un caractère uni comme le chemin pratiqué dans la plaine, un caractère mélangé de force et de douceur, est une véritable puissance. Il attire, il s'impose sans le vouloir, il gouverne ; il triomphe de tous les obstacles sans les heurter et le monde le préfère à mille autres qualités qui ont pourtant leur prix. Vous n'avez pas une haute fortune, vous n'habitez ni un salon, ni un palais ; vous n'avez ni une vaste intelligence, ni un profond génie ; mais, en vous faisant votre part d'héritage, Dieu a remplacé ces dons de la fortune et de l'esprit par les charmes du caractère : ne vous plaignez pas, la part est assez belle, et le monde saura bien découvrir cette perle cachée ; à votre insu, il subira votre influence, il vous enverra ses éloges. Et dans cet autre monde plus restreint qui s'appelle la famille, un bon caractère, qu'est-ce que c'est ? C'est du miel sur les fleurs, c'est du baume sur les blessures, c'est de la rosée sur les plantes, c'est de l'huile sur les rouages. Unissez maintenant aux richesses de cette belle nature les richesses les plus précieuses encore de la vertu, que sera votre vie ? Elle sera une vie de conquêtes. Ceux qui vous entourent vous aimeront tout d'abord à cause des qualités naturelles dont vous a doté la Providence et, chemin faisant, ils arriveront à aimer la piété cachée sous ce riche manteau.

Par contre, il n'est rien de triste comme une humeur facheuse,

et il suffit d'un travers de caractère pour déprécier les plus beaux aspects de notre existence. C'est une tache sur une étoffe de grand prix ; c'est un mur lézardé dans un superbe édifice ; c'est une ombre défectueuse sur la toile qu'a décorée un habile pinceau. Qu'importe l'esprit, le savoir, la naissance, la fortune ? N'entendez-vous pas que l'on dit à voix basse : Il est bizarre ; il est singulier, violent, opiniâtre ; laissons-le à sa mauvaise humeur. Et quand il faut vivre avec ces natures abruptes, s'emblables à des pierres mal taillées ou taillées en biseaux, il y a dans l'intérieur de la famille de cruels déchirements. Entrez dans les demeures au dessus desquelles planent, comme un nuage d'hiver, la tristesse et l'ennui ; demandez-vous d'où proviennent ces orages dont le bruit trop souvent retentit jusqu'au dehors ; vous trouverez partout des caractères raboteux qui, ne pouvant pas s'enchâsser les uns dans les autres, se heurtent, se froissent et se meurtrissent. On dirait des voix disparates qui chantent dans un concert ; jamais vous n'aurez l'harmonie. C'est désolant, je l'avoue ; mais, ce qui est plus désolant encore c'est que bien des fois ces caractères à l'envers sont revêtus des formes, des apparences de la piété....., et le monde attribuant à l'arbre ce qu'il y a de mauvais dans le fruit, se scandalise, et le voilà nous criant avec l'accent du triomphe : Oui ; vantez-nous la piété, vantez-nous la dévotion ! Qu'est-ce que cette piété dure, fière, orgueilleuse ? Qu'est-ce que cette dévotion légère, inconstante, dissimulée ? Gardez précieusement cette plante ; je n'en veux pas.

Il semble donc que, vivant tous en société, nous devrions avoir à tâche de raboter notre caractère, de le ciseler et de le polir, et notre vie serait plus douce, et nous éviterions mille chocs dont le pénible contre-coup va toujours jusqu'à l'âme. Malheureusement, le caractère, c'est moi, et dans ce moi, qui veut trouver des taches ?

> Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes,

a dit un poète.

> On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
> Le fabricateur souverain
> Nous créa besaciers tous de même manière,
> Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
> Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
> Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

C'est l'exacte vérité. A l'œil nu et de prime abord, presque sans recherche et sans étude, nous découvrons les moindres saillies de ceux qui passent sous nos yeux, et il n'est pas de nuances que notre regard n'aille saisir. Mais, s'agit-il de nous ?

Tout est beau, tout est limpide, tout est clair, c'est un ciel sans nuages, et comme le pharisien à la porte du temple, nous sommes à nous dire tout bas : Sans me flatter, je ne suis pas hautain comme celui-ci, ni emporté comme celui-là ; je ne suis ni faible, ni léger, et encore moins opiniâtre, susceptible ou inconstant. J'avoue que je tiens à mes idées et que difficilement je cède le terrain. J'avoue que souvent dans mes veines le sang bouillonne et que le volcan fait explosion ; j'avoue que je me tiens éloigné du vulgaire, sur des limites que nul ne doit franchir. Mais, ne faut-il pas avoir de l'énergie ? N'y a-t-il pas une indignation, un zèle, une ardeur qui doit être appelée vertu ? Et serait-ce par hasard un crime que de défendre sa dignité personnelle ?

Ainsi, nous allons notre chemin, nous berçant dans des funestes illusions :

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous ;

comme dit la fable, et ce qui est pire, c'est que beaucoup d'hommes et encore plus de femmes, habitués à se voir dans des miroirs complaisants, deviennent incapables de saisir leurs véritables traits. Ce sont les esprits faux. Il existe une similitude frappante entre la vue de l'âme, les yeux de l'âme et la vue et les yeux du corps. Lorsque les yeux du corps n'ont subi aucune altération, ils reflètent les objets avec leurs formes et leurs couleurs, mieux que l'onde la plus limpide et la plus transparente ne reflète durant le calme des nuits les étoiles du ciel. Par contre, s'il y a vice ou faiblesse dans le sens de la vue, l'œil devient semblable à une glace recouverte de poussière ; on dirait qu'il y a partout des nuages, et toujours des brouillards, et à travers ces brouillards et ces nuages, les objets ne se dessinent qu'avec des formes et des couleurs vagues et indécises. Ainsi en est-il des intelligences. Les esprits droits discernent la vérité comme par instinct ; à peine leur est-elle montrée qu'ils l'ont déjà saisie ; et les esprits faux ne la découvrent qu'à travers des voiles qui la déparent, et à un demi-jour, et à cette lumière incomplète, les choses du ciel, les choses du temps et les choses de l'âme revêtent les formes les plus étranges et les dehors les plus bizarres. L'esprit faux, c'est le voyageur qui, le soir, confond avec des étoiles les feux allumés sur la montagne ; c'est le pilote inexpérimenté qui prend pour un astre le phare placé sur le rivage des mers ; c'est le petit enfant pour qui un ruisseau es un fleuve et un fleuve quelque chose comme l'océan, et il n'est pas rare, dit Mgr de Ségur dans un de ses opuscules sur la piété, de voir ces esprits faux soutenir, non par rébellion, mais par erreur du jugement, les thèses les plus excentriques, même sur des matières de foi, sur des points incontestables de la morale

chrétienne et se mettre du côté des impies, au grand scandale de ceux qui les écoutent.

Or, quand à ces travers d'esprit se joint un caractère raboteux, comment espérer de le polir ? Vous n'y voyez pas clair ; le regard est terne; il y a dans votre nature des angles excessivement aigus, et de votre œil détourné vous n'y apercevez que des surfaces planes ; ce que nous appelons une montagne, n'est à vos yeux qu'un grain de sable; et vous appelez droit un chemin tortueux... Qui pourrait vous convaincre ? Autant vaudrait-il disserter sur les couleurs avec un aveugle qui jamais n'a su ce que c'était que la lumière ; autant vaudrait-il discourir mélodie avec un sourd dont jamais l'oreille n'aurait entendu le plus léger bruit. Il faudrait commencer par guérir votre vue en redressant votre esprit et votre jugement, et l'opération n'est pas des plus faciles.

Voilà pourquoi, dans le monde, il y a des milliers et des milliers de personnes qui subissent, font subir un douloureux martyre, et tout en étant crucifiées, sont elles-mêmes la plus lourde des croix. — Écoutez donc patiemment mon histoire et plaignez-moi, dit une mère : j'ai un enfant qui me désole et qui ne respecte ni mon âge, ni mon autorité. — Plaignez-moi, dit à son tour l'enfant, j'ai une mère qui s'irrite, s'emporte et ne peut souffrir une ombre de contradiction. — Plaignez-moi, dit l'épouse, si vous pouviez comprendre tout ce qu'il y a d'amertume au fond de mon calice ! — Et l'époux : Plaignez-moi, car vous ne saurez jamais combien lourd est le fardeau que je traîne. — Plaignez-nous, disent les serviteurs, il y a tant d'orgueil chez nos maîtres ! — Et les maîtres : Plaignez-nous, il y a si peu de dévouement chez nos serviteurs !

Eh bien ! oui ; je vous plains si votre histoire est authentique ; mais, allons à la réalité ; regardons bien dans les deux plateaux de la balance. Est-il vrai que votre enfant, que votre mère, que votre époux, que votre épouse ; est-il bien vrai que vos serviteurs, que vos maîtres, ressemblent parfaitement au portrait qu'en a fait votre pinceau ? Et puis, votre caractère à vous, est-il sans ombre et sans rudesse ?

Et, en étudiant de près cette procédure, on voit souvent que l'accusation est injuste, que les torts sont exagérés, que les plaintes reposent sur des motifs futiles ; et plus souvent la mère qui se désole ne s'aperçoit pas qu'elle pousse son enfant à l'insubordination et qu'elle lasse sa patience par des reproches sans fin. L'épouse ne s'aperçoit pas que c'est aux épines, aux piquants de son caractère que son époux se blesse. Et les serviteurs s'obstineront à ne point voir que la perte de leur temps, leur peu d'ordre et d'économie sont la justification de la sévérité de leurs

maîtres ! Que voulez-vous ? ce sont des esprits faux ! ils souffrent et ils font souffrir !

Il suit de tout cela que, si le caractère défectueux n'est en réalité ni une passion, ni un vice, il peut devenir et il est, en général, le principe, la source et le germe des errements de notre vie, et on peut le comparer, dans l'ordre physique, dit Mgr de Ségur, à ces tempéraments lymphatiques, nerveux ou sanguins qui, sans menacer nos jours, rompent néanmoins l'équilibre parfait de notre santé et sont la cause des diverses incommodités qui nous affligent. Ainsi, la fougue du caractère, si elle n'est pas comprimée, ne fera-t-elle pas trop souvent de funestes explosions? Votre légèreté ne vous entraînera-t-elle pas aujourd'hui ou demain dans une dissipation qui vous sera funeste? Votre mollesse n'engourdira-t-elle pas, tôt ou tard, votre âme au point de lui rendre insurmontables les sacrifices que réclamera l'accomplissement du devoir?

Redressez donc les branches inclinées; et ces branches, remises à leur place offriront un abri délicieux à tous ceux qui viendront s'abriter sous son ombre et, ce qui vaut encore mieux, elles vous donneront en abondance les fruits si doux de la paix.

Le Soir. — *Caractères opiniâtres, faibles.*

Quand on visite ces manoirs d'un autre âge qui ont résisté aux ravages des hommes et aux ravages du temps, on trouve toujours une salle à part où sont réunis les portraits de famille, et tous les ancêtres sont là avec leur physionomie particulière et leurs costumes d'autrefois. C'est l'histoire en tableaux. Souvent aussi, en visitant certaines maisons, vous avez vu étalé sur un meuble ce qu'on appelle un album et, en ouvrant cet album, c'était à chaque page une figure nouvelle qui passait sous vos yeux, et chacune de ces figures avait sa pose différente et ses traits distinctifs. Eh bien ! si j'étais peintre, ou si la photographie pouvait saisir le monde de l'âme, comme elle saisit le monde extérieur, je voudrais, à mon tour, faire une collection, une collection de caractères, et je vous assure que cette galerie serait passablement vaste, la collection serait assez curieuse et l'album ne serait pas des moins volumineux. Essayons pourtant; et puisque, d'un côté, pour guérir un vice, il faut le connaître, et que, de l'autre, nous portons devant les yeux un bandeau qui nous empêche de nous voir tels que nous sommes, déchirons le voile, approchons la lumière et dessinons à grands traits les types principaux.

Il est dit, dans nos livres sacrés, qu'à la racine de tout défaut

il y a l'orgueil : *Initium omnis peccati superbia.* Il en est de l'orgueil comme de l'air subtil qui pénètre tous les pores, se glisse à travers la fente la plus imperceptible et ne peut être complètement chassé d'un vase, même à l'aide des machines les plus perfectionnées. Il est au milieu du monde et dans la solitude, il est en pleine végétation dans l'âme du pécheur et il a quelque dernière racine cachée dans les profondeurs de l'âme juste. C'est l'ivraie, ce sont les ronces et les broussailles qui germent sur toute espèce de terrain : *Initium omnis peccati superbia.* Il me serait donc facile de vous montrer que tous les travers de caractère tiennent par quelque ramification à l'orgueil et que l'orgueil est comme l'arbre au pied duquel poussent une infinité de rejetons. Mais, de même que dans un musée tous les tableaux sont répartis en divers groupes, groupes religieux, groupes historiques, groupes de fantaisie ou de paysage, un auteur divise les défauts naturels les plus communs et les plus dangereux en trois catégories, selon qu'ils affectent plus directement l'esprit, le cœur ou la volonté.

1° En tête de la première catégorie, que nous pourrions intituler travers d'esprit, et au bas du premier tableau, je lis en gros caractères : Entêtement.

Vous avez lu sans doute la fable du Chêne et du Roseau. L'orage gronde; le roseau s'incline et, les vents apaisés, il relève la tête. Le chêne, lui, se confie dans la force de ses racines, il refuse de courber ses rameaux et la tempête le brise. Qu'est-ce que le roseau? c'est l'image de l'homme qui, tout en restant ferme sur ses principes, inébranlable dans ses convictions, plie cependant, s'arrête, recule, ou avance selon l'opportunité des circonstances et les règles de la vraie sagesse. Et qu'est-ce que le chêne? sinon l'esprit opiniâtre, entêté, qui s'est rivé à une idée souvent absurde, ridicule, bizarre et qui ne veut pas s'en dessaisir. Avez-vous aperçu ces coursiers indomptés qui, une fois attelés à un char, se précipitent avec violence, n'écoutent plus ni voix, ni frein, et arrivent au bas de la montagne après avoir tout brisé? Voilà l'entêtement qui, semblable à la verge de fer, ne sait point se courber et, s'enfermant dans une opinion purement individuelle, comme une armée dans sa forteresse, s'obstine à soutenir le siége quand il faudrait se rendre. Donc, un homme, le matin, à son lever, en prenant ses vêtements, a pris je ne sais quelle idée ; cette idée entre dans son esprit, elle s'y installe, elle s'y asseoit; la place est prise ; vous ne l'en chasserez pas; c'est le pieu enfoncé dans la terre ; c'est la pierre cimentée dans le mur ; c'est la raideur du métal et l'inflexibilité du bronze. Venez avec les raisons les plus convaincantes, les arguments les plus solides, les conseils les plus affectueux; je vous déclare par

avance que vous n'arracherez pas ce pieu, vous ne détacherez pas cette pierre, vous n'inclinerez pas ce métal; et s'il arrive, dit Albert le Grand, à ces esprits infatués d'eux-mêmes de soutenir en plein soleil qu'il fait nuit, vainement vous efforceriez-vous de leur prouver le contraire; ce serait peine perdue : ils sont « infaillibles »; et si vous heurtez leur opinion, soudain les voilà sur les armes, le feu s'ouvre et terrible est la lutte. Ils sont infaillibles ! et, en dépit des réclamations les plus légitimes, je les entends s'écrier d'un ton rude et sévère : Je suis le maître et j'entends que mes ordres s'exécutent. Ils sont infaillibles ! et, alors même qu'ils comprennent tout ce qu'il y a de déraison dans leur persistance, ils ne veulent pas. — C'est mon droit, dit l'époux. — C'est mon droit, ajoute l'épouse. — C'est mon droit, dit le père. — C'est mon droit, crie l'enfant. Et en vertu de ce droit réel imaginaire, la guerre s'engage, et Dieu sait quand viendra la paix. D'autant plus que, par la plus étrange aberration, les caractères opiniâtres se glorifient de leur entêtement qu'ils décorent du nom de fermeté; et la fermeté n'est-elle pas une vertu? Sans doute, il faut être ferme et, lorsque parle la conscience, l'homme doit aller droit vers son but, sans se laisser arrêter ni par les discours des hommes, ni par les injustices de l'opinion publique, ni par la voix des passions. Mais la vraie fermeté n'est ni âpre, ni hautaine. Douce et humble, elle sait se rendre à la lumière partout où elle brille, elle accueille les idées justes de quelque part qu'elles arrivent et elle a tout à la fois la consistance et l'élasticité du métal habilement trempé.

Un auteur la compare aux ressorts sur lesquels un char se trouve suspendu et il ajoute : Ces ressorts, évidemment, sont bien solides, puisqu'ils supportent les plus lourdes charges, et néanmoins ils plient avec tant de facilité qu'on ne s'aperçoit pas des secousses de la route et qu'on semble reposer sur une couche moelleuse. Ainsi vont les caractères formés à l'école évangélique. Ils sont d'une solidité à résister à tous les chocs et, pour mieux résister, ils cèdent avec douceur. Quelle est donc la famille la plus heureuse? C'est celle dont les membres s'attachent à être des ressorts souples et vigoureux. Il y a là, comme partout ailleurs, des secousses et des cahots; ils sont inévitables sur la route de ce monde; mais, à l'heure de la secousse, qui est l'heure de l'orage, l'épouse plie sans bruit, les enfants s'abaissent sans violence et, l'orage apaisé, chacun reprend sa place. Et dans les familles où il n'y a que des ressorts raides et immobiles, où chacun se limite, se circonscrit, se pétrifie en quelque sorte dans son idée, sans vouloir jamais céder un pouce de terrain, qu'arrive-t-il? La secousse survient, le ressort se brise et tout vole en éclats.

2° A côté ou, pour mieux dire, en face des caractères opiniâtres et comme faisant ombre à ce premier tableau, je place les caractères faibles.

Qu'est-ce que l'homme faible? C'est celui qui, n'ayant pas le courage du devoir, cède à la crainte, aux railleries, ou à de pressantes sollicitations. C'est celui qui, voulant plaire à tout le monde, adopte toutes les idées, soutient, à quelques minutes d'intervalle, des opinions diamétralement opposées et, comme le nuage, suit la direction de tous les vents. C'est celui qui, par excès d'indulgence et de bonté instinctive, recule devant les obstacles, fuit les difficultés, cherche le calme et, plutôt que de déclarer la guerre et pour avoir la paix, toujours la paix, se prête à toutes les transactions et à tous les accommodements.

La faiblesse de caractère est une des grandes maladies de notre époque où l'on compte par millions les volontés amollies et les âmes énervées, et Dieu seul pourrait nous dire combien de victimes fait tous les jours cette maladie morale passée à l'état d'épidémie.

D'où vient que ce jeune homme, dont le cœur avait si longtemps reflété le ciel, ne porte plus sur son front terni le sceau de l'innocence? C'est qu'il a rencontré sur ses pas un Satan de son âge, et ce Satan lui a dit à l'oreille, comme le tentateur du paradis terrestre, les paroles de la promesse et de la séduction, et en face de cet ennemi, il n'a pas eu la force de la résistance et il a été vaincu.

D'où vient que cette jeune fille, dont l'âme avait les aspirations et le parfum de la nature angélique, ne tient plus aujourd'hui dans ses mains flétries le lis de la vertu? C'est que le monde s'est approché d'elle, l'air souriant et enjoué; il est venu, affichant, étalant sous ses yeux le programme détaillé de ses plaisirs et de ses fêtes; et des désirs inconnus se sont éveillés tout à coup; et la jeune fille n'a pas eu la force de repousser la tentation naissante, et elle a été vaincue.

D'où vient que tant d'hommes, tout en ayant le sens chrétien et les convictions de la foi, donnent au monde, ou tout au moins à l'Église, le scandale et le spectacle désolant d'une vie païenne? Que leur manque-t-il? Il leur manque la force de caractère. Ils sont faibles et, placés en face d'une certaine société dont ils redoutent les appréciations et la critique, ils blasphèment contre Dieu, ils attaquent la religion catholique, ils censurent le prêtre; à les entendre, on dirait des impies.

Ils sont faibles: et, malgré les remords et le dégoût d'une conscience qui se révolte, ils se mêleront à des entretiens qui puent la fange et qui salissent les lèvres! Ils sont faibles: et, vrais esclaves, ils se laissent conduire par le premier venu qui a

la fantaisie de leur jeter au cou une chaîne et de se constituer leur tyran !

Voyez encore. Les pères, les mères surtout sont faibles, faibles à l'excès, faibles jusqu'au ridicule ; et, ne sachant plus tenir d'une main ferme le sceptre de l'autorité, ils transigent avec l'esprit d'indépendance qui a malheureusement envahi la famille et entraîne la jeunesse à des excès qui préparent un avenir de larmes, de ruines et de tempêtes.

Les maîtres sont faibles ; et, tandis qu'ils font de leur domination une espèce de tyrannie lorsqu'il s'agit d'obtenir un service matériel, ils n'osent pas ouvrir la bouche pour rappeler à leurs serviteurs les devoirs que la religion leur impose.

Vous êtes faibles, avec toute votre piété ; et, par suite, vous êtes médisants avec ceux qui médisent ; vous parlez le langage du monde dans la société des personnes mondaines ; et faisant concert avec des esprits vains et superficiels, comme eux et avec eux, vous vous permettez de juger avec une sorte de suprématie les actes des évêques, du pape et de l'Église !

Vous êtes faibles. Aussi, qu'est-ce que votre vertu et que sont la plupart de vos résolutions ? Il vous semblait que cet édifice était assis sur des fondations inébranlables ; mais les vents se sont déchaînés et ils ont renversé la maison qui avait été bâtie sur le sable. Et même quand l'horizon n'a point de nuages et que l'air n'a point de tempêtes, ce sont au fond de votre cœur des aspirations, des élans, des transports, et il vous semble que, si l'on venait vous dire comme aux premiers chrétiens : « Renie ton Dieu, ou meurs ! » vous seriez prêts à mourir. Mais, le lendemain, voilà la lutte : c'est un sacrifice ; c'est une tentation violente ; c'est une humiliation ; c'est un vent d'orage qui agite votre âme. Et ce vent emporte vos plus fermes résolutions et il vous jette à terre.

Cette histoire est notre histoire à tous et, dans ce tableau pourtant incomplet, chacun de nous peut reconnaître quelques-uns de ses traits. En résumé, la lâcheté de caractère paralyse le grand nombre des conversions. Des milliers de pêcheurs viennent, chaque année, déposer dans le cœur du prêtre le récit de leurs misères. A ce moment où la grâce les retient à genoux, rien ne paraît difficile et l'avenir doit rouler sur des chemins aplanis : ils combattront de pied ferme, ils éviteront tous les écueils; ils feront d'une main courageuse les plus grands sacrifices. C'est beau, c'est édifiant. Quelques jours se passent, quelques semaines s'écoulent. Où sont tous ces convertis qui devaient défier toutes les bourrasques et surmonter tous les assauts ? Ils sont retournés à leurs habitudes et à leurs vices. Et pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas cette énergie que réclame la persévérance, ils manquent de

force. La lâcheté de caractère ruine la vertu qui se lasse et se désiste dès qu'il faut remonter le courant; elle favorise, elle encourage une foule de désordres contre lesquels elle a peur de s'armer; et, sous tous ces rapports, elle est essentiellement contraire à l'esprit du christianisme, car nous n'avons pas reçu, dit S. Paul, l'esprit de crainte, mais l'esprit de courage, *Non accepistis spiritum servitutis in timore*, et le chrétien, c'est l'homme de la force, l'homme qui a vu le devoir et qui poursuit l'accomplissement du devoir avec une fermeté inébranlable.

Ne soyez donc pas du nombre de ces natures opiniâtres qui, infatuées d'elles-mêmes, soutiennent leurs idées avec un entêtement insurmontable. L'opiniâtreté a fait surgir tous les schismes et toutes les hérésies qui, à diverses époques, ont déchiré le sein de l'Église. « Vous vous trompez! » criaient à ces intelligences en révolte les docteurs, les évêques, le pape, les conciles; et ces esprits obstinés de répondre : « Nous y voyons plus clair que « les docteurs, plus clair que les évêques, plus loin que le pape, « et encore plus loin que les conciles. » Et le lendemain, tout un peuple s'insurgeait contre la foi. Il y a également des schismes, des déchirements au sein des familles; et des schismes qui divisent les esprits et les cœurs, et des déchirements qui laissent après eux l'antipathie, la désunion, sinon la haine; et ces déchirements et ces schismes n'ont ordinairement d'autre cause que l'inintelligente obstination des caractères. Il est bon, il est nécessaire d'être quelquefois roseau et de courber la tête pour laisser passer l'ouragan. Mais aussi, lorsque la loi divine et la conscience parlent, ayez la fermeté du chêne et ne cédez ni à la tentation qui vient du cœur, ni aux séductions qui viennent du monde, ni à la crainte du blâme et du qu'en dira-t-on. Soyez forts : *Estote fortes*; la force est suivie de la victoire et, après la victoire, c'est la couronne. *Amen.*

DEUXIÈME JOUR

Le Matin. — *Caractères légers, inconstants, susceptibles.*

L'opiniâtreté, avons-nous dit, est le vice de ces esprits étroits ou gonflés d'amour-propre qui saisissent une idée, comme le naufragé saisit la planche qu'on lui jette du rivage, et, quoi que disent la sagesse et la prudence, se refusent à l'abandonner. La faiblesse, au contraire, est le défaut des hommes sans consistance qui prennent toutes les formes, se colorent de toutes les nuances,

sont à la fois de tous les partis, et souvent, par calcul, changent de teinte selon le reflet du soleil et jouent successivement les rôles les plus opposés, comme l'acteur au théâtre.

En continuant notre inspection, je trouve réunis sous la même enseigne : les caractères légers, les caractères inconstants et les caractères susceptibles.

3° Connaissez-vous quelque chose de mobile comme la feuille d'automne, comme l'onde du ruisseau, comme la voile du navire. Le vent saisit la feuille desséchée, il l'emporte dans l'espace, il l'entraîne à tous les points du ciel, il la tourne, il la retourne et la rejette vers la terre. La plus légère brise agite la surface de l'eau qui ondule et qui se ride, et il suffit d'un souffle pour balancer entre les mâts et les cordages la voile du vaisseau.

Eh bien ! aussi mobile est le caractère léger. L'homme qui ressemble à la feuille de l'arbre parle tout d'abord sans réflexion et sans retenue ; et même, en dehors du sommeil, son corps agité, surexcité par une espèce de fièvre, ne peut rester quelques minutes en repos ; il faut absolument que sa langue s'agite, et elle s'agite, je vous l'assure, comme le serpent qui se plie et se replie, se courbe, se redresse et se recourbe. Elle travaille, elle manœuvre, elle fonctionne sans arrêt du matin au soir, entassant des paroles sur des paroles, comme l'ouvrier entasse des pierres sur des pierres, et, si chacune de ces paroles était réellement une pierre, nous aurions en un jour de quoi bâtir un édifice plus élevé que la tour de Babel. Mais, que sont toutes ces paroles coulant à flots intarissables ? Des paroles vaines, des paroles futiles, des paroles frivoles, des paroles inconsidérées, trop souvent des paroles légères qui ne respirent ni la décence, ni la délicatesse. Cherchez au fond de ces entretiens quelque chose de sérieux : vous trouveriez plutôt des roses sans épines, des diamants sans éclat et des lis sans parfum. Ce n'est pas étonnant ; la parole est la reproduction, c'est le vêtement de la pensée ; et les pensées graves, les pensées sérieuses sont plus rares dans un esprit léger que les beaux jours en hiver.

Par suite de cette propension en quelque sorte irrésistible à s'épancher en paroles comme un réservoir toujours plein, l'homme léger n'approfondit rien et il raisonne et il discute sur tout ; il raisonne politique, commerce, industrie ; il raisonne sur la religion, le dogme, le culte, la morale, et il jette étourdiment ses décisions sans les mûrir, comme un peintre jetterait ses couleurs sur la toile sans les avoir broyées.

L'homme léger, semblable au petit enfant qui court après le papillon dont les couleurs l'ont ébloui, n'a que des goûts frivoles ; il aime la joie et le plaisir, les fêtes et les réunions bruyantes, la mode et la toilette, le luxe et la vanité. Que parlez-vous du

temps qui s'enfuit comme une ombre, de l'éternité qui s'approche à grands pas, de la couronne qui n'est accordée qu'à la lutte? Ces idées sont trop noires, elles attristent l'âme, elles resserrent le cœur! Ne faut-il pas jouir de la vie qui nous échappe? Dieu n'a-t-il pas créé les fleurs pour qu'on en respire le parfum, et les fruits pour qu'on les savoure? Donc, savourons les fruits et aspirons le parfum des fleurs; c'est aujourd'hui le printemps, amusons-nous en attendant l'hiver. Et il poursuit le plaisir, la dissipation, les jouissances du monde, comme le chasseur poursuit sa proie.

Avec cela, que devient la vertu? Que devient la piété? C'est évident, elle s'étiole, elle languit, elle meurt, comme la plante dans un sol rocailleux où elle ne trouve pas de terre pour étendre ses racines.

Vous me demandez pourquoi, de tant de jeunes gens que l'Église a marqués du signe de la croix et nourris du pain des tabernacles, il en est si peu qui demeurent fidèles à leurs engagements sacrés?

Vous me demandez pourquoi, de tant de jeunes filles qui, chaque année, viennent pour la première fois au festin de l'Agneau, revêtues de la robe virginale, il en est si peu qui ne souillent cette robe en glissant dans quelque ornière?

Vous me demandez encore pourquoi, dans un certain monde, riche, aisé, la piété végète et la vertu ne pousse que des rejetons amaigris?

Voici tout le mystère: En général, les jeunes gens sont d'un caractère léger, et cette légèreté les emporte, les entraîne comme le courant entraîne le navire. Plus légères encore sont les jeunes filles, et elles deviennent le jouet du monde comme la plume tombée des ailes de l'oiseau est le jouet des vents; et là où se trouve sinon la richesse, tout au moins l'aisance, là je vois les romans, les feuilletons, les bals, les soirées, le théâtre, la vie mondaine qui est toujours légère quand elle n'est pas coupable. Et chercher la piété, chercher la vertu, chercher le sacrifice, l'abnégation au milieu de pareilles broussailles, c'est comme si vous alliez cueillir des roses sur des buissons.

4° Le caractère léger, tel que nous venons de le dépeindre, a plusieurs traits de ressemblance et plusieurs liens de parenté avec le caractère inconstant, que certains auteurs comparent à l'astre des nuits, et pourquoi? Sans doute parce que la lune, tantôt pâle et tantôt brillante, paraît aujourd'hui sous la forme d'un croissant et se montrera demain soir avec un disque parfaitement arrondi. J'aime mieux, quant à moi, la comparer au petit enfant, qui est le vrai type de l'inconstance. Le voyez-vous ce petit enfant? Nous sommes à la joie, et ce sont des cris, des

trépignements, des explosions d'allégresse; quelques minutes se sont à peine écoulées, et ne voilà-t-il pas qu'il pleure à chaudes larmes? En ce moment il s'amuse, il s'épanouit, il tressaille de bonheur; une minute après, il est triste, morne, et son front s'assombrit; le matin, son contentement éclate et déborde à la vue d'un joujou insignifiant que sa mère lui a donné; et, le soir, son joujou l'ennuie et il n'en veut plus.

Tel est le caractère inconstant qui, vivant de caprices et d'humeur et n'ayant rien de fixe, ni dans ses idées, ni dans ses goûts, change de goûts et d'idées selon les impressions du moment. Qui pourrait dire toutes les variations de cette nature qui, en un clin d'œil, passe du blanc au noir, du calme à la tempête, de la tristesse à la joie, de l'expansion à la mélancolie et de la piété à l'oubli, à l'abandon presque complet des plus saintes pratiques?

Aujourd'hui, le soleil s'est levé dans tout son éclat, pas un nuage ne se montre à l'horizon, pas une brise n'agite l'air et vous dites, tout rayonnants d'espérance : Nous aurons une belle journée. Mais, regardez tout à coup ce point noir.... Ne serait-ce pas un nuage qui se forme? et, à propos d'une contrariété, d'une parole, d'une démarche qui n'en vaut pas la peine, le ciel se rembrunit, les éclairs sillonnent la nue et, après une matinée si pure et si riante, l'orage éclate et le tonnerre gronde.

Aujourd'hui, le vent souffle du côté des réformes: c'est une instruction entendue, une lecture faite, le cœur est agité de remords..... C'est fini; je vais déraciner ce vice, arracher cette passion, combattre cette tendance. Et, avec tout l'élan du soldat qui monte à l'assaut, ces âmes inconstantes s'élancent sur la brèche. La nuit survient, l'enthousiasme s'est calmé..... Où sont toutes ces résolutions? Où sont tous ces projets? Que sont devenus tous ces plans? Le vent a changé de direction et il a tout emporté.

Aujourd'hui, le thermomètre est monté jusqu'au plus haut degré, la chaleur est tropicale. Mon Dieu! quels élans! quelle ferveur! quelles aspirations! Jamais prière si brûlante, oraison si affectueuse, communion si embrasée; les soupirs succèdent aux soupirs, le cœur n'y tient plus, il éclate, et les larmes, des larmes d'amour coulent en abondance. — Le lendemain, je cours vers le thermomètre..... C'est à ne pas en croire les yeux; nous sommes à zéro, nous sommes à la glace. Et ces âmes séraphiques se dégoûtent de la prière, s'ennuient dans l'oraison et sont très heureuses de trouver un prétexte pour ne pas s'approcher, comme la veille, de la table eucharistique.

Hier, ce confesseur était un homme à part, le premier entre mille et l'on s'en allait publiant sur les toits ses lumières, sa sagesse et sa prudence.—Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un homme

comme les autres hommes et, sans motif, on court porter ailleurs les ennuis d'une âme incomprise.

Hier, on rêvait le cloître, la bure de Sainte-Claire, le silence de la Trappe, le dévouement de la sœur de charité. — Aujourd'hui, la vie religieuse a des peines, le cloître a des épines, et il vaut mieux rester dans le monde pour y répandre le parfum de la vertu.

Hier, enfin, cette place était avantageuse, cette position était excellente, cet ami était le trésor dont parle la Sainte Écriture. — Aujourd'hui, vite, vite, il faut choisir une autre place, chercher une autre position, et l'on se détourne pour ne point voir dans la rue l'ami qu'on chérissait la veille.

Les caractères inconstants ressemblent donc à l'architecte qui rassemble des matériaux, creuse des fondations, commence un édifice, et le laisse inachevé; ils ressemblent à l'arbre qui pousse des feuilles, donne des fleurs, retient même quelques fruits, mais ne peut les mûrir; ils ressemblent à la fleur qui s'épanouissait belle, grave, gracieuse et tout à coup, parce qu'autour d'elle la terre est desséchée, s'incline et se flétrit.

Inutile, après cela, de vous dire en détail les suites de l'inconstance. Vous savez tous quelle est la ruine des affaires matérielles et, s'il est vrai, comme dit un proverbe, que pierre qui roule n'amasse pas mousse, il est aussi vrai que l'homme inconstant dans ses idées n'amasse pas fortune et encore moins amasse-t-il cette fortune spirituelle que nous appelons la vertu et la piété.

La vertu n'est pas le travail d'un jour, c'est le labeur de toute la vie, c'est une lutte qui n'a pas de terme, c'est un combat qui n'a pas d'issue; et celui qui n'est pas constant dans cette lutte, et celui qui se désiste de ce combat, et celui qui abandonne ce travail pour le reprendre et l'abandonner encore, celui-là n'aura jamais une piété sérieuse et une vertu solide, il aura des désirs qui n'arriveront pas à terme, il aura des aspirations qui passeront comme une pluie d'orage, il bâtira des projets qui jamais ne seront complétement exécutés, et la réforme de sa vie ne sera jamais qu'une ébauche ou un rêve.

5° Terminons cette seconde étude par l'inspection des caractères susceptibles.

Il y a dans la nature une fleur qui se nomme la Sensitive, et l'on dit qu'il suffit de la toucher pour qu'à l'instant même elle se ferme. Or, pour une sensitive qui s'épanouit dans un jardin, il s'en compte des milliers dans le monde, et ces sensitives qui redoutent toutes les impressions, ce sont les âmes susceptibles. D'où il suit que la susceptibilité est un excès, une exagération d'impressionnabilité qui a sa cause ou dans le tempérament ner-

veux, ou dans une grande faiblesse d'esprit, ou dans une forte dose d'amour-propre. — Un auteur assimile les hommes qui sont pris de cette maladie morale à ceux qui endurent des douleurs aiguës dans les jointures des membres et qui, au moindre courant d'air, au moindre bruit, éprouvent une nouvelle crise. — J'aimerais tout autant les comparer au hérisson qu'on ne sait par où saisir sans en être piqué. — Prenez-le à droite, il pique; à gauche, il pique; par dessus, il pique; par dessous, il pique, et qui ne veut pas être meurtri doit se munir de gants. — Oh! que de hérissons! que de natures dont l'imagination maladive voit tout en noir, explique tout en mal, se crée des fantômes et donne aux actes les plus inoffensifs des proportions effrayantes! — Et comment accoster ces natures qui se nourrissent de soupçons, de défiance ou de dépit et lancent à tout venant les bordées de leur mauvaise humeur? J'avoue que je n'en sais rien. Ai-je un air grave et sérieux? vous dites que je vous méprise. Ai-je affecté tout exprès des allures enjouées? c'est de la moquerie. Me voyez-vous parler à voix basse? je médis contre vous. M'est-il advenu, par mégarde, de passer à vos côtés sans vous donner un salut ou vous tendre la main? je suis un orgueilleux. Ai-je eu surtout le malheur, l'insigne malheur de ne pas vous prodiguer les compliments et les éloges qu'attendait impatiemment votre amour-propre? c'est alors que cet amour-propre s'indigne et que cette indignation déborde en flots d'amertume ou d'aigreur!

Et puis, comment aborder les caractères susceptibles, pour leur adresser, au besoin, le langage de la correction et de la vérité? Je vous en prie, pesez vos paroles, mesurez vos expressions, prenez, oui prenez des gants, et qui sait encore si vous ne blesserez pas et si vous ne serez pas blessé.

Il n'y a pas jusqu'au prêtre qui, au tribunal de la pénitence, ne doive ménager ces natures dont la susceptibilité, après tout, n'est qu'une des mille nuances de l'orgueil; et si le confesseur oublie de mettre de la douceur et du miel dans sa voix, et si sa parole est trop brève et trop tranchante, et s'il ose leur dévoiler franchement, sans précaution oratoire et sans détour leurs misères et leurs blessures, l'orgueil se raidit et, au lieu d'écouter en silence la condamnation de leurs vices, les caractères susceptibles, interposant les rôles, s'établissent juges et font au prêtre une espèce de procès.

Oh! la triste chose que la susceptibilité! et qu'il fait mauvais aller de compagnie et vivre sous le même toit avec ces caractères qu'un atome, qu'un grain de sable ne peut effleurer sans les meurtrir. Mais, aussi, quelles souffrances pour les natures taillées sur ce modèle! Car, enfin, qu'on le veuille ou non, il y a par le monde des courants d'air qui nous saisissent; il y a les

langues, les noirceurs, les ingratitudes, les trahisons, les mauvais procédés; et, à chacun de ces courants d'air, c'est une nouvelle souffrance; et, à chacun de ces chocs, c'est la blessure qui s'élargit. Voulons-nous éviter ce martyre de l'âme? Mettons au cœur l'humilité, et l'humilité nous donnera d'être indifférents à une multitude de choses extérieures, ce qui est la science du chrétien et la sérénité de l'âme juste.

Le Soir. — *Caractères irascibles, mous, indécis.*

5° Chaque fleur, je l'ai dit, a sa nuance et son parfum; et cependant, en étudiant de près ces variétés qui forment l'un des tableaux les plus riches et les plus agréables de la création, les savants sont parvenus à les diviser en quelques groupes ou familles. Presque aussi nombreux sont les traits de la physionomie morale de l'homme, et pourtant nous en avons réduit les types les mieux prononcés à trois classes ou trois catégories principales dont la première contient les caractères entêtés, les caractères faibles, les caractères légers, les caractères inconstants et les caractères susceptibles.

Dans la seconde, que nous appellerons travers de la volonté, se placent les caractères irascibles, les caractères mous et les caractères indécis.

Nous lisons, dans la vie de S. François de Sales, qu'un gentilhomme, auquel il n'avait pu rendre service dans une circonstance délicate, vient un jour trouver le saint évêque dans son palais, et là, ouvrant en quelque sorte toutes les écluses derrière lesquelles s'étaient amassés les flots de sa colère, il laisse son dépit déborder en un torrent d'injures. Le saint l'écoute sans répondre une seule parole qui pût trahir la plus légère émotion et, quand cette scène fut terminée, quelqu'un lui demanda comment il avait pu contenir son indignation et garder le silence: « De l'indignation! « s'écria-t-il, et pourquoi? Franchement, je ne sais trop ce que m'a « dit ce gentilhomme. » Et, un autre jour, quelques personnes reprochant au même saint de n'avoir pas sévèrement réprimandé un jeune libertin qui l'avait insulté: « A vous dire vrai, répon- « dit-il, je craignais d'épancher en un quart-d'heure ce peu de « liqueur de mansuétude que je tâche de recueillir depuis tantôt « vingt-deux ans, comme une rosée dans le vase de mon cœur. « Les abeilles sont plusieurs mois à produire un peu de miel « dont l'homme fait une seule bouchée! »

Mon Dieu! où trouver ces natures qu'on dirait faites avec du miel et qui jamais ne s'aigrissent! Où trouver ces âmes qui, dans les contradictions si fréquentes en ce bas monde, sachent

conserver la paix et ne soient point agitées comme la mer lorsque le vent en soulève les vagues? Où trouver cette plante de la douceur dont chacun vante le parfum et que le Sauveur nous ordonne de cultiver avec un soin de prédilection dans le jardin fermé, dans le parterre du cœur: *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Nous ressemblons tous, plus ou moins, à ces fluides qui s'enflamment dès qu'on les approche du feu; un choc survient, un choc d'idées, un choc de sentiments, l'étincelle jaillit, et voilà l'explosion! Aussi, que de fumée dans l'air!

La mère corrige son enfant: c'est son droit et aussi bien est-ce son devoir de redresser la branche qui s'incline; et, au lieu de se courber, la branche résiste, l'enfant raisonne, le jeune homme s'irrite, la jeune fille s'emporte et, s'ils finissent par se rendre, ils ne cèdent qu'à la crainte du châtiment.

Ou bien, entraîné par la mobilité de son âge, l'enfant léger, inconstant ou capricieux, oublie le conseil, l'ordre, la défense de sa mère; et la mère, oubliant à son tour que la vertu consiste à être maître de soi, éclate en reproches exagérés et, par une sévérité qui sort des justes limites, s'expose à ne recueillir que le mépris ou à fermer le cœur de son enfant à l'amour et à la confiance.

Puis, au sein de la famille, ce sont les caractères qui se heurtent comme deux chars qui se rencontrent sur la voie et, dans ces rencontres désastreuses, ni l'époux, ni l'épouse, ne voulant serrer le frein, ni retourner en arrière, il y a là des éclats, des irritations, des luttes qui engendrent le malaise et les antipathies.

Ailleurs, c'est un maître qui, à propos d'une nourriture mal apprêtée, d'un retard dans son service, d'une maladresse ou d'une inadvertance, s'échappe en reproches durs, outrageants, qui dénotent plutôt un tyran accoutumé à commander à des esclaves qu'un disciple du Christ-Dieu devenu le serviteur des hommes. Ou, par contre, ce seront les serviteurs qui, ne pouvant souffrir pas même une ombre, une apparence de contradiction, se raidissent et se cabrent dès qu'ils rencontrent sur leur chemin l'autorité du maître.

Lorsque la machine à vapeur trouve un obstacle sur le rail, au lieu de s'arrêter, elle force l'obstacle, elle le broie, et en le broyant, souvent elle se brise. A notre tour, nous aimons fort peu la résistance, la résistance nous fatigue, elle surexcite les nerfs, elle nous irrite et nous nous irritons contre le travail qui ne réussit pas au gré de nos désirs, nous nous irritons contre la Providence dont les desseins contrarient nos calculs, nous nous irritons contre tout homme qui a l'audace de jeter ses idées en travers de nos idées, nous nous irritons contre nous-mêmes,

contre ce triste moi semblable, dit un auteur, à un boulet que la nature nous a mis au pied le jour de notre naissance et dont aucune main ne peut rompre la chaîne. Il n'y a pas jusqu'aux personnes pieuses qui ne s'irritent, ou parce qu'elles voudraient se voir sans défaut et se contempler dans une glace toujours pure, ou bien parce que le train qui les mène à la vertu ne court pas assez vite, ou bien parce que Dieu leur mesure d'une main trop avare le miel de ses consolations.

A ces caractères qui sont presque toujours dans un état de fièvre, quel remède indiquerons-nous pour leur rendre le calme? Le meilleur, le plus sûr est celui que nous indiquent les saints et qui consiste à supporter les autres et à se supporter soi-même

Nous sommes tous condamnés, par la force des choses, à vivre au milieu d'êtres tout à fait dissemblables. Sous le toit domestique, après les beaux jours du printemps surviennent entre époux les orages d'hiver ; les enfants ont l'humeur difficile, le caractère revêche et, en général, la tête moins bonne que le cœur ; et au fond du tableau, se tiennent les domestiques avec leur esprit indocile et leurs rêves d'indépendance. En dehors de la famille, que de natures singulières, tortueuses, indéfinissables ! que d'idées incohérentes ! que d'aberrations ! que de buissons d'épines ! N'y a-t-il pas la jalousie qui nous poursuit et qui nous jette ses éclaboussures? N'y a-t-il pas les amis qui désertent le poste après leur mille serments de fidélité? N'y a-t-il pas les ennemis qui, je ne sais trop pourquoi, nous insultent ou refusent de nous tendre la main? Et il faut vivre en contact avec ce monde sans pouvoir le fuir ! il faut entendre son langage perfide et menteur ! il faut voir ses trahisons et ses ingratitudes ! Comment, après cela, ne pas être surexcité jusqu'à l'extrémité des doigts et ne pas avoir la fièvre de l'irritation? Appliquez-vous à supporter les autres, quelque lourd que puisse être ce fardeau : *Supportantes invicem*, nous dit S. Paul ; d'autant plus que tous nous avons notre poids, nous pesons tous sur ceux qui nous avoisinent comme pèsent les unes sur les autres les différentes pierres qui forment l'arche d'un pont ; et ordinairement ceux qui s'imaginent n'être qu'un grain de sable ne sont rien moins qu'une montagne sur les épaules d'autrui.

Savez-vous ce qui adviendrait si l'une des pierres qui entrent dans la construction d'une arche, d'un cintre ou d'une ogive repoussait la pierre à laquelle elle devait servir de point d'appui? Il y aurait disjonction, il y aurait comme un déchirement dans cette partie de l'édifice, et bientôt s'écroulerait ce pont élégant, élancé qui reliait les deux rives du fleuve. Voilà la figure du monde ; et le monde serait en réalité un pont magnifique sous lequel passeraient tranquilles les eaux de la vie, si les hommes

qui en forment les assises consentaient à se supporter : *Supportantes invicem.* Mais ce fardeau nous lasse et, la lassitude menant à l'aigreur, la mère repousse l'enfant, l'enfant repousse la mère, les cœurs les plus unis se disjoignent et de là proviennent la plupart des déchirements qui meurtrissent tant d'existences.

La vie est donc une affaire de support et, dans ce support continuel, nous sommes à nous-mêmes le fardeau le plus lourd. Quelle triste chose que notre nature humaine ! Je descends au plus intime du cœur, et qu'est-ce que je découvre ? A côté de désirs qui cherchent l'infini, ne voilà-t-il pas des inclinations basses, viles, grossières qui nous inclinent du côté de la boue ? Je suis l'intelligence dans son vol, et tout à coup cette imagination, cette pensée qui, sur des ailes d'or, s'élevait jusqu'aux cieux, se rabat tristement vers la terre. Je regarde le corps et, à vrai dire, le corps est un obstacle, c'est un danger, c'est une chaîne pesante qui brise les élans de notre nature immortelle.

Et avec tout cela, il y a des jours où l'âme se demande si l'on vit ; il y a des heures où l'âme étouffe ; il y a des moments où tout, au dedans et au dehors de nous-mêmes, revêt une teinte qui porte à l'ennui et à la tristesse ; et, mille fois, nous sommes tentés de nous révolter contre l'imagination, contre le cœur, contre le corps, contre la vie, contre notre être tout entier. A quoi bon ce dépit ? Il faut savoir nous supporter avec nos misères, avec nos petitesses et même avec nos chutes ; et S. François de Sales veut que nous ayons pitié de nous comme nous avons pitié du malade qui se tourne et se retourne dans l'angoisse de la douleur, et comme nous avons pitié du pauvre qui nous tend la main à l'angle de la rue. Le dépit conduit au découragement, et le découragement, qui n'est autre chose qu'un des aspects de l'amour-propre, abat les forces et paralyse la volonté.

7° A la suite des caractères bouillants et irascibles, arrivent comme contraste, les caractères mous.

Qu'est-ce que la mollesse ? vous l'avez déjà définie : c'est la crainte exagérée de tout travail et l'amour excessif du repos et des aises de la vie ; et, si vous voulez que nous descendions aux détails pratiques, je dis :

La mollesse c'est le petit enfant que la nonchalance engourdit comme le froid engourdit le reptile caché dans la lézarde d'un mur. L'étude l'ennuie, les livres l'ennuient, il dort sur les bancs de l'école, il sommeille accoudé sur ses livres ; ni les reproches d'une mère, ni les châtiments du maître, ni la perspective de l'avenir ne peuvent surexciter les fibres endormies de son âme. On dirait qu'il n'a point de vie.

La mollesse, c'est le jeune homme qui, tranquillement assis sur les bords du fleuve, s'amuse à voir l'eau couler le long

des rives : le flot suit le flot, la vague suit la vague, le temps s'en va. Il faudrait se jeter dans une barque, remonter le courant, aborder cette position : mais, que le travail est pénible ! Amusons-nous, moissonnons des jouissances, dormons la nuit et encore quelques heures de jour, il nous restera bien assez de temps pour courir après la fortune.

La mollesse c'est l'homme dont les membres raidis ne peuvent se plier sous le poids du travail ; et sa terre, laissée en friche, se couvre de ronces et d'épines ; et son commerce languit, et son industrie est en souffrance, et ses affaires menacent ruine.

La mollesse c'est la mère de famille qui recule devant la peine et, courant après les nouvelles de la rue, néglige le soin de ses enfants, abandonne sa maison au désordre et laisse les immondices du chemin envahir sa demeure.

Changeons d'aspect ; passons sur le terrain de la vie chrétienne. Qu'est-ce que la mollesse ? C'est la vie sensuelle, c'est la vie efféminée, c'est le culte du corps. Pauvre corps ! En attendant que les vers te rongent dans le sépulcre et qu'il ne reste de toi qu'une once de poussière, il faudrait te purifier dans le creuset de la pénitence ; mais j'entends la mollesse : « Ne me parlez pas de « jeûne, ne me parlez pas d'abstinence, ne me parlez pas de « sacrifice et d'expiations ! Il y a dix-neuf siècles, lorsque Jésus-« Christ promulgua son Évangile, et plus tard, lorsque l'Église a « établi sa discipline, les santés étaient fortes ; aujourd'hui, « regardez donc ce pauvre corps, et prenez sa faiblesse en pitié ! »

Et sur ce, la mollesse ne veut plus du jeûne, parce que le jeûne donne sur les nerfs ; elle ne veut plus de l'abstinence, parce que l'abstinence débilite l'organisme ; et, renvoyant au cloître la mortification, qui définitivement n'est plus de mode, elle s'est fait un nouvel Évangile dont toute la morale se réduit à ce seul et unique article : « Allons au ciel par des chemins unis, sans « combattre et sans souffrir. Donc, cher corps, idole bien-aimée, « parle ; que veux-tu ? As-tu froid ? as-tu chaud ? as-tu faim ? as-tu « soif ? Je n'entends pas que tu souffres. » Et vous savez que le corps est devenu pire qu'un tyran, et l'on écrirait des volumes et encore des volumes si l'on voulait faire l'histoire des goûts frivoles, des fantaisies ridicules et des dépenses fabuleuses, souvent extravagantes, de ce despote dont les caprices ont force de loi.

La mollesse du corps se communique nécessairement à l'âme et, si le corps redoute le travail, l'âme, de son côté, redoute la lutte ; d'où il suit qu'une âme molle n'a point de vertus. Non ; elle n'a point et, qui plus est, elle ne saurait avoir de vertu réelle, parce que toute vertu suppose une résistance, un sacrifice, un combat. Or, voici l'heure du combat, voici le moment de la

résistance ; l'imagination divague, l'esprit s'égare, le cœur s'échauffe, la tentation a mis le siège devant la place ; voyons, âme molle, que feras-tu ? C'est évident ; je céderai le terrain et j'aurai la paix ; et l'orgueil l'emporte, la colère l'emporte, la sensualité l'emporte ; et lorsque nous disons à ces âmes, en quelque sorte paralysées : Mais, enfin, pourquoi ne pas résister aux divagations de l'esprit, aux entraînements du cœur, à la fougue des sens, aux séductions du monde ? Pourquoi ne pas prier ? Pourquoi ne pas recourir à la fréquentation des sacrements ? Elles nous répondent ce mot qui désole : Je ne puis pas ! La mollesse a lié leur volonté comme autrefois on liait les esclaves ; et cette volonté, réduite par la mollesse à l'état de servitude, est complètement incapable de lutter contre la tentation et d'accomplir les sacrifices journaliers qu'exige le devoir.

8° Reste l'indécision. Nous sommes à nous demander parfois, le matin, en regardant le ciel : Aujourd'hui, quel temps aurons-nous ? le soleil percera-t-il les nuages ? les nuages se fondront-ils en pluie ? ou bien le vent règnera-t-il en maître dans les airs ?

Bien des caractères ressemblent à ces temps indécis. Toujours incertains, toujours suspendus entre deux vouloirs, ils compromettent leurs intérêts les plus chers et surtout les intérêts de la conscience. Voyons-les à l'œuvre.

Les pêcheurs se convertiront-ils, ou ne se convertiront-ils pas ? D'un côté, Dieu les attire ; de l'autre côté, l'indolence les retient. Ils avancent, ils reculent et, pendant qu'ils sont à hésiter, le moment de la grâce s'en va et avec elle la conversion.

Nous sommes à la veille d'une grande solennité. Faut-il ou ne faut-il pas que je m'approche des sacrements ? Et je calcule, et je pèse, et je compte, et je mesure, et tandis que je prends mes mesures et que je fais mes calculs, la fête se passe et mon âme reste à jeun.

Il s'agit d'accomplir généreusement un sacrifice que Dieu réclame, d'éviter une occasion dangereuse, de rompre certains liens, de renoncer à certaines lectures. Mon âme, que ferons-nous ? — Eh bien ! la résolution en est prise ; soyons généreux ! — Et, une minute après : Pourtant, c'est bien pénible, c'est bien dur ; mon confesseur est bien sévère ! Et je tâtonne, et je temporise, et je renvoie à demain. En attendant, le mal empire, la volonté s'affaiblit ; et le lendemain les saintes aspirations de la veille se sont toutes envolées.

C'est assez dire que, dans l'affaire du salut, comme dans les affaires du commerce et de l'industrie, les natures indécises perdent les meilleures chances de réussite, et nous voyons tous les jours des hommes qui, après s'être dit mille fois à eux-mêmes pendant leur vie : Revenons à Dieu ; ou bien : Hâtons le pas,

marchons plus vite! arrivent jusqu'à l'heure de la mort et meurent en répétant : Oui, demain, nous reviendrons à Dieu, et à coup sûr demain nous hâterons le pas.

Telles sont les trois principales blessures de la volonté : l'irascibilité, la mollesse et l'indécision. Etudions-nous, et, si un rien, une contrariété, une parole, un geste ou un affront, nous irrite et met en ébullition jusqu'à la dernière goutte de notre sang, comme le machiniste serrons le frein et ne lâchons la vapeur qu'avec régle et mesure. Si, au contraire, appesantis par la mollesse, nous nous traînons sur le chemin du ciel, rappelons-nous que le royaume des cieux souffre violence et que la couronne éternelle doit être gagnée à la pointe de l'épée. Et si, enfin, nous sommes constamment à flotter entre le vice et la vertu, entre Dieu et la créature, n'oublions pas qu'au milieu de ces indécisions le temps nous entraîne vers l'éternité; et fermes et inébranlables, allons au Seigneur, qui promet et assure la récompense aux hommes de bonne volonté.

TROISIÈME JOUR

LE MATIN. — *Caractères égoïstes, durs.*

On a dit avec raison que le cœur faisait mille circuits dont il est impossible de suivre la trace. C'est un labyrinthe que le cœur et, lorsqu'on descend dans ce labyrinthe pour en étudier les sites, on se perd, on s'égare à travers ses chemins tortueux. Le cœur est un monde peuplé de bonnes, de belles, de riches aspirations, je l'avoue; mais, dans ce monde, que de choses étroites, mesquines, misérables! Que de ronces à côté du bon grain! Que de sable à côté de quelques paillettes d'or!

Puisque notre volonté suit les impulsions du cœur, absolument comme le balancier de l'horloge cède à la main qui l'agite, il est évident que notre caractère, lui aussi, doit prendre des teintes différentes selon les sentiments qui vibrent au fond de l'âme. Bornons-nous à signaler quelques variétés.

9° Ce qui apparaît de prime abord à la surface de presque tous les cœurs, c'est l'égoïsme. — Oui, il y a des âmes qui se dévouent, des âmes qui s'oublient, des âmes qui vivent de sacrifices et d'immolations comme la plante vit du suc nourricier que lui donne la terre. Oui, la charité dont la source remonte au ciel, coule depuis dix-neuf siècles comme un fleuve qui, se divisant

en mille ruisseaux toujours pleins, entretient la vie dans le champ spacieux des misères humaines. Oui, cette charité féconde, industrieuse, infatigable, nous donne chaque jour quelque nouvelle invention qui témoigne de sa force et de sa puissance. Mais, tout en lisant bien haut et de manière à ce que tout le monde puisse l'entendre cette belle page de l'histoire de notre temps, est-il possible de ne pas voir et de ne pas constater que le siècle penche du côté de l'égoïsme? Et l'égoïsme dont je vous parle, c'est le culte du moi, c'est la préoccupation et la recherche continuelle du moi, c'est l'indifférence pour tout ce qui ne concerne pas ce moi que l'on adore; c'est le noyau central auquel se rapporte toute l'existence et le pivot autour duquel roulent toutes les pensées, tous les désirs, tous les sentiments et tous les actes de la vie.

On trouve souvent, dans un jardin, de ces plantes voraces qui, étendant çà et là leurs racines, absorbent tout ce qu'il y a de nourriture cachée dans la terre, de sorte qu'autour d'elles les autres plantes ou meurent ou végètent. Vous avez là le symbole, l'emblème de l'égoïste dont toute la morale se réduit à ces trois phrases qui sont la traduction fidèle des aspirations si peu larges de son cœur : Chacun pour soi; Chacun chez soi, Après moi le déluge; — et ne voyant que lui, et rien que lui dans ce monde, l'égoïste essaye de faire converger vers lui tous les êtres créés, pour mieux satisfaire sa passion ou son caprice.

Il y a des pauvres qui n'ont point d'abri, point de vêtements, point de pain; ils grelottent de froid, ils couchent sur la paille nue, ils se nourrissent avec des larmes... Chacun pour soi, dit l'égoïste; si j'ai de l'or, je sais ce qu'il m'en a coûté de peines et de sueurs pour moissonner cet or; j'ai travaillé, moi; que les autres travaillent.

Il y a des affligés qui se lamentent; le malheur a visité leur demeure, laissant après lui le deuil, les déceptions, les revers de fortune... Chacun pour soi, dit l'égoïste; ai-je reçu par hasard la mission d'aller sécher les pleurs?

Il y a des infortunés qui, jetés sur un lit de douleur, souffrent encore plus de leur cruel isolement que de la maladie qui lentement les dévore... Chacun pour soi, dit encore l'égoïste; s'ils souffrent, en suis-je donc la cause?

Et sur une autre scène, n'y a-t-il pas les parents égoïstes qui exploitent l'enfant comme on exploite une machine, s'inquiètent fort peu de son avenir et, semblables au tronc de l'arbre qui, retenant pour lui toute la sève, ne la communique point aux rameaux, jouissent à leur aise de la vie présente en s'écriant: Après nous le déluge.

N'y a-t-il pas, infiniment plus nombreux, les enfants égoïstes

qui, ne connaissant plus les joies de la famille et n'aimant rien en dehors de leur misérable individualité, vivent comme s'ils étaient seuls sur la terre et, tout entiers à leurs préoccupations de toilette ou de plaisir, engloutissent le fruit de leur travail dans ces deux gouffres et ne savent sacrifier une minute de jouissances pour plaire à une mère qui n'a eu d'autre tort que de trop les aimer ?

N'y a-t-il pas les amis égoïstes qui nous accablent de protestations, nous débitent sur tous les tons leurs promesses d'attachement éternel, semblent vouloir fondre leur âme avec notre âme ? Pourquoi cette froideur soudaine, et qu'est-il advenu ? Ils ont joué leur rôle, ils ont négocié notre affection et, maintenant qu'ils n'ont plus rien à espérer : Chacun chez soi !

Je ne sais vraiment pas si l'égoïste a un cœur ; dans tous les cas, ce cœur est si étroit que lui seul peut y trouver une place et il en absorbe toutes les affections, et il garde pour lui tout ce qui découle de ce vase. Non, l'égoïste n'aime pas ; il n'aime pas les pauvres ; il n'aime pas les malheureux ; il n'aime pas sa famille ; et, quand il débite quelques formules ou qu'il donne quelques signes d'affection, c'est une monnaie qu'il place à la banque avec l'espoir, avec la certitude d'en percevoir un intérêt, et, dès que son capital ne produit plus rien, il le retire ou il le met autre part.

Quel est l'horizon qu'embrasse l'égoïste ? Son horizon est aussi borné que son cœur et il ne s'étend pas au délà de la place qu'occupe sa personnalité. — Mes affaires, mon plaisir, mon avantage, mon bien-être, mes aises, ma toilette... en dehors de ce rayon, il n'existe plus rien.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cet égoïsme, qui semblait être un vice uniquement réservé aux enfants du siècle, a malheureusement envahi les rangs des enfants de Dieu. Ici encore, je vois des prêtres qui, à l'exemple du bon pasteur, courent après la brebis égarée ; je vois des apôtres qui, au péril de leur vie, s'en vont planter la croix sur les plages infidèles ; je vois des chrétiens qui, tout brûlants d'un saint zèle, travaillent à étendre le règne de la vertu et de la vérité... Mais les voyez-vous, par milliers, ces autres chrétiens qui, enfermés dans le cercle de leurs habitudes et de leurs devoirs, laissent tranquillement couler l'eau sous le pont ? L'impiété multiplie ses ravages !... Que voulez-vous ? chacun pour soi ; et moi, j'ai gardé mes croyances sans aucune altération. — Les hommes en grande majorité se perdent, séduits par les passions ou aveuglés par les préjugés... Qu'y faire ? chacun pour soi, et moi, grâces à Dieu, je ne participe point à la contagion générale. — Le Seigneur est offensé ; sa gloire et ses droits sont méconnus ; la démoralisation s'étend comme un chancre hideux... C'est vrai ; mais, après tout,

chacun pour soi, et l'essentiel, c'est que je n'augmente pas la somme des scandales. Et ils s'en vont, insouciants, plongés dans une sainte quiétude, poussant de temps à autre quelques soupirs ou quelques exclamations, et ne tendant pas même la main pour relever une âme de sa chute.

Or, ces tendances égoïstes, sous quelque face qu'elles se présentent, ne sont-elles pas le contre-pied du christianisme ! Le christianisme, pour le définir en un seul mot, c'est la charité. Lorsque Jésus-Christ est venu du ciel en terre, il a pris la charité dans le sein de Dieu, il est descendu avec elle dans la vallée si froide et si triste de l'exil, et il a voulu qu'elle devînt le signe distinctif de la nouvelle loi : *Hoc est præceptum meum.* Mais cette charité divine qui s'exhale, comme un parfum délicieux, de toutes les pages de l'Évangile, ce n'est pas un vain mot, c'est le sacrifice, c'est l'immolation, c'est le dévouement, et quiconque ne sait pas se sacrifier, s'immoler, se dévouer; quiconque ne respire que pour lui et, dans son cœur rétréci, ne sent pas une fibre palpiter pour ses frères; quiconque, surtout, ne travaille pas dans sa sphère à procurer le salut et la résurrection des âmes qui se perdent, celui-là est un égoïste, il ne porte pas au front le signe du chrétien, il n'a pas la charité.

10° Je pourrais en dire tout autant des caractères durs. La voyez-vous cette pierre tellement durcie par le temps qu'elle résiste même au ciseau de l'ouvrier? Le voyez-vous ce métal sur lequel passent, sans le plier, et le froid de l'hiver et le soleil brûlant de l'été? Le voyez-vous ce fer qui se brise plutôt que de fléchir? A ces images, vous reconnaissez les caractères durs, inflexibles, rigides à l'excès. En étudiant certains hommes, on est tenté de se demander si Dieu n'a pas oublié de leur donner un cœur, ou si, à la place du cœur, il n'y a pas un caillou semblable au caillou du chemin. Ils ne savent pas compatir aux infirmités et aux misères ; ils ignorent les ménagements de l'indulgence; ils froissent, ils blessent, ils meurtrissent et ils appliquent les règles et les principes avec une rigueur que jamais ne tempère la miséricorde.

Quand nous voyons l'un de nos frères souffrir, naturellement le cœur s'attendrit et nous partageons avec lui notre pain, ou, à défaut de pain, nous lui donnons une de ces paroles qui vont jusqu'à l'âme et lui rendent l'espérance et la vie. L'homme dur, lui, a vu le spectacle de la souffrance, il a vu les haillons du pauvre, il a vu les infirmités du vieillard, il a entendu les soupirs de la veuve, les cris de l'orphelin... et, l'œil sec, la tête haute, il passe avec indifférence à côté de tant de douleurs.

Peut-être que Dieu lui avait confié la mission d'être l'économe et le pourvoyeur des indigents et, à cette fin, il lui avait départi

sans poids et sans mesure les biens de la terre. Il sait que des milliers de Lazares attendent les miettes qui tombent de sa table, et l'Église, qui est la mère des malheureux, lui crie : Ouvre ta bourse, diminue tes dépenses folles, retranche quelque chose à ton luxe et à tes plaisirs... Mais il est dur et, tandis qu'au dehors la misère se propage et grandit, lui danse, donne des fêtes, court au théâtre et jette l'or à pleines mains sur les comptoirs des magasins de nouveautés.

Au sein de la famille, que fait l'homme dur? Il commande avec empire, il reprend avec sévérité, il punit sans appel et, devant lui, ses serviteurs ne paraissent qu'en tremblant et ses enfants, qui ne connaissent pas son sourire, redoutent sa colère, fuient sa présence et ne lui parlent jamais avec cet abandon, ce laisser aller, cette expansion qui font le charme de la société domestique.

Vous savez aussi combien nous est nécessaire, dans le chemin de la vie, l'esprit de condescendance; sur cette route épineuse, nous allons presque à chaque pas nous heurter à une idée qui n'est pas notre idée; nous allons coudoyer une opinion qui n'est pas notre opinion, et devant nous surgissent des contradicteurs qui tiennent à leurs appréciations et à leurs jugements au moins autant que nous tenons aux nôtres. Dans ces rencontres pénibles, comment agit l'homme dur? Au lieu d'amortir le coup comme le machiniste habile, il se lance à toute vapeur, il brise, il rudoie tout ce qui oppose tant soit peu de résistance à sa volonté tyrannique, et il est de fer pour tout esprit qui n'a pas la trempe de son esprit et pour tout caractère qui ne s'harmonise pas avec son caractère.

L'homme dur est essentiellement dominateur, et sa domination ce n'est pas la douceur appuyée sur la force, c'est du pur despotisme. Je veux, j'entends, je commande : voilà tout son formulaire; et malheur aux enfants, aux serviteurs, aux ouvriers qui hésitent une seule minute à se courber humblement sous ce niveau !

Enfin, la science de la vie chrétienne, tout aussi bien que de la vie humaine, consiste à savoir oublier, pardonner aujourd'hui une insulte et demain une injustice, aujourd'hui une ingratitude et demain une trahison, puisque la voie du monde est encombrée de pareilles épines et qu'il est difficile de marcher longtemps à deux par le même sentier sans se disputer le terrain. Mais, ne parlez pas à l'homme dur de pardon et d'oubli. Ces deux noms ne sont écrits ni dans son dictionnaire, ni dans son cœur. « On m'a blessé; il faut que justice se fasse et que je soie vengé ! » Honneur pour honneur, réputation pour réputation, dent pour dent, œil pour œil. C'est la loi du talion.

Est-il besoin que je m'étende en longues explications pour vous faire comprendre ce que cette dureté d'âme a de contraire à l'Évangile, dont l'esprit est un esprit de douceur et de miséricorde? « Heureux, disait le Sauveur, au sommet de la montagne où il instruisait le peuple, heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* »; et il ajoutait aussitôt : « Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* »

Ce dernier mot résume le christianisme, qui pourrait être défini : un grand acte d'indulgence. Dieu le Père ne nous a-t-il pas fait indulgence, lorsqu'oubliant les iniquités qui avaient attiré sur l'homme coupable les foudres et les châtiments de sa justice, il nous offrit lui-même un Sauveur. Jésus-Christ, le Verbe incarné dans la crèche et puis immolé sur la croix, ne nous a-t-il pas fait indulgence en nous ouvrant, par ses humiliations, son martyre et sa mort, les portes du Ciel d'où nous étions bannis? Ne nous fait-il pas indulgence chaque fois que, par le ministère du prêtre, il verse sur nous cette grâce du pardon qui rend à l'âme noircie par le péché la blancheur de la neige? Et lorsque, récitant la prière du Seigneur, nous le supplions de vouloir bien nous pardonner nos offenses, comme nous pardonnons les offenses que nous avons reçues, n'est-ce pas encore une indulgence que nous sollicitons?

Où en serions-nous si Dieu se montrait, à notre égard, ou égoïste ou dur? Egoïste, nous donnerait-il la lumière du soleil, les parfums et les fruits de la terre et tous ces biens matériels qui découlent de sa providence comme d'une mer sans fond et d'un océan sans rivage? Et dur, inflexible, intraitable, ne nous broyerait-il pas, lorsque, misérables insectes et vermisseaux d'un jour, nous avons l'audace de nous révolter contre celui qui commande au tonnerre?

Ne soyons donc pas égoïstes, nous qui voyons un Dieu occupé, depuis six mille ans, à pourvoir, avec la tendresse et la sollicitude de la mère, aux besoins de la pauvre humanité; et aussi ne soyons ni durs, ni trop sévères, puisqu'au dernier jour, à l'heure terrible du jugement, le souverain juge prendra dans ses mains une mesure et une balance; et ce sera la mesure avec laquelle nous aurons mesuré nos frères, ce sera la balance avec laquelle nous les aurons pesés; et alors s'accomplira dans toute son exactitude la parole du saint Évangile : « Heureux ceux qui pendant leur vie ont été miséricordieux; après la mort, il leur sera fait miséricorde. »

Le Soir. — *Caractères hypocrites, jaloux, haineux.*

Je termine ma revue bien longue, et pourtant bien incomplète, en indiquant à la hâte les derniers travers de caractère qui font, à côté de mille autres, une saillie plus apparente.

Il est un vice que le monde, si large cependant en fait de morale, déteste, abhorre et poursuit de ses anathèmes, et ce vice c'est l'hypocrisie qui, une fois en possession du cœur, nous donne les caractères dissimulés.

Vous aimez, le soir, lorsque tombent toutes les brises et s'effacent tous les nuages, contempler cette riche tente, ce beau pavillon d'azur où brillent autant de diamants que l'on compte d'étoiles.

Vous aimez à vous pencher sur l'onde claire, limpide, où se reflète jusqu'au brin d'herbe qui pousse, solitaire, sur les bords du ruisseau.

Vous aimez le petit enfant qui ne soupçonne pas encore les artifices du monde et dont l'âme, semblable à un livre toujours ouvert, ne cache aucun mystère.

Eh bien! qu'est-ce que le ciel pur? qu'est-ce que l'onde transparente? qu'est-ce que le petit enfant? sinon la figure, le symbole de la franchise qui ne connaît ni voile, ni ruse, ni sentiers tortueux et va droit son chemin, suivant l'impulsion de la conscience et le souffle de Dieu. Aussi, vous le dites avec raison, un homme franc et loyal est un trésor, et l'on respire à l'aise lorsqu'on fait route commune avec ces hommes, devenus malheureusement trop rares, qui ont le cœur sur la main, selon une expression vulgaire, et ne connaissent point les mille secrets de la diplomatie.

Mais, voici la dissimulation qui se farde, se déguise, s'environne de mystères et s'étudie à mettre ses paroles et ses actes en contradiction avec sa pensée. Regardez-la bien. Ne diriez-vous pas le serpent du paradis terrestre? Quel langage perfide! Quelles promesses flatteuses! Quel ton mielleux! « Oh! ne crains rien ; va, ne crains rien. Je t'apporte le suprême bonheur, et tes yeux vont s'ouvrir, et la lumière inondera ton âme, et tu seras immortel, tu deviendras semblable à Dieu. » L'homme accueille sans défiance ces propositions infernales qui, sous des fleurs cachaient un piège, et vous savez le reste. Depuis ce jour, malheureux entre tous les jours, le serpent est demeuré le type de l'hypocrisie, et l'hypocrisie soulève en général au fond du cœur le dégoût et la répulsion que l'on éprouve par instinct à l'aspect du serpent. Impossible de s'en défendre.

Et encore, je ne parle pas de cette hypocrisie basse, rampante, vile, qui consiste à jeter sur ses vices le manteau de la vertu, à

se travestir sous les dehors de la piété et à se parer du déguisement de la religion, pour en imposer aux gens de bien et capter leur estime.

Je ne parle pas de cette hypocrisie qui se parfume de candeur et de simplicité, pour tendre plus sûrement des pièges à l'innocence.

Je ne parle pas de cette hypocrisie qui se colore des plus riches teintes de l'amitié, s'épuise en protestations et singe tous les dévouements, afin de mieux exploiter une affection trop crédule.

Ces hypocrisies là ne sont pas seulement un vice; elles sont un crime, une espèce de sacrilège, une véritable infamie. Mais contentons-nous de regarder la dissimulation par certaines faces moins hideuses.

Les caractères dissimulés, oubliant tout d'abord que Dieu nous a donné la parole pour qu'elle soit l'expression fidèle de la pensée, s'évertuent à couvrir leurs pensées d'un vêtement trompeur; ils les déguisent sous des phrases si habilement tissues qu'elles ont toujours deux couleurs différentes; ils ne parlent qu'à demi-mot, ne reculent pas devant le mensonge, et la vérité reste ordinairement cachée dans les replis obscurs de leur âme sinueuse, ou n'en sort qu'à moitié.

Allons à leurs œuvres. Franchement, les caractères dissimulés ne savent trop ce que c'est que la ligne droite, je les trouve habituellement du côté de la tangente : ils louvoient, ils feignent d'avancer quand ils veulent aller en arrière, ils simulent des plans qu'ils ont bien l'intention de ne jamais exécuter et, semblables à ces hommes d'industrie ou d'aventure qui battent fausse-monnaie et donnent à un vil métal les apparences de l'or, ils se perdent en calculs pour voiler leurs intentions sous un masque trompeur, et, à vrai dire, tous leurs actes ne sont qu'une contrefaçon.

Demandez-leur un service; jamais ami sincère ne fut plus empressé et, à les entendre ou à les voir, il semble qu'ils vont remuer ciel et terre pour vous obtenir ce que vous désirez; ne vous y fiez pas, c'est de la politique; ils ne soulèveront pas même une pierre, pas même un grain de sable, pas même une feuille d'arbre, et demain, des larmes dans la voix, et presque des larmes dans les yeux, ils viendront vous décrire toutes leurs prétendues démarches et vous dire combien il leur en coûte de n'avoir pu réussir.

Cherchez-vous, parce que votre devoir vous y contraint, à sonder ces âmes faites à la façon d'un labyrinthe? Elles se plient et se replient sur elles-mêmes, elles se ferment, elles se resserrent, elles barricadent toutes les avenues et si, parfois elles ont l'air de faire une ouverture, cette expansion n'est qu'un leurre, c'est

une tactique habilement combinée pour donner le change et cacher plus facilement leur jeu sous un faux-semblant de franchise et de sincérité.

Les caractères dissimulés sont donc une espèce d'énigme indéchiffrable, et avec ces natures on est toujours à deviner. Il faut deviner leurs pensées et leurs sentiments ; il faut deviner le vrai sens de leurs paroles, ce qu'ils disent et ce qu'ils ne disent pas ; il faut deviner leurs intentions et le but de leurs actes ; et, comme ce métier est un métier trop pénible, le monde aime mieux mépriser les caractères dissimulés ; et il les méprise — c'est un juste châtiment.

Lorsqu'on se met à parcourir nos divines Écritures, à la première page les regards attristés tombent sur le récit d'un crime énorme qui souille la terre de sang. Et quel fut le mobile de ce crime ? Ce fut la jalousie. Abel, l'innocent Abel offre des sacrifices qui charment le cœur de Dieu. A son tour, Caïn immole des victimes dont le Seigneur méprise l'holocauste ; et, la jalousie entrant dans son âme, il conduit son frère dans les champs et lui donne la mort.

Déjà, les anges avaient été précipités des splendeurs éternelles au fond des brûlants abîmes ; et pourquoi ? Parce que, jalousant la gloire et la puissance du Très Haut, ils avaient eu la folie de vouloir usurper ce pouvoir sans limites et cette gloire sans fin : *Similis ero Altissimo.*

Plus tard, d'où vient que le démon, caché sous la forme du serpent, trouble l'harmonie de la création et la paix du paradis terrestre ? N'est-ce pas uniquement parce que, du fond de ses cachots ténébreux, il jalousait le bonheur du premier homme ? Et enfin, si Jésus-Christ a été traîné sur le Calvaire et puis cloué sur la croix, ne l'a-t-il pas été par la jalousie des anciens du peuple qui, voyant la foule courir après lui, complotent son supplice et sa mort ?

Le type des caractères jaloux remonte donc bien haut dans l'histoire et, à de longs siècles de distance, nous retrouvons ces natures qui, tristes et moroses, ne sont occupées qu'à regarder avec un œil d'envie les avantages spirituels ou temporels du prochain et cherchent à ébranler ou à jeter par terre le piédestal sur lequel il est monté.

Cet homme a ses affaires en pleine voie de prospérité, son négoce est fortement étayé sur la confiance publique, les événements semblent se plier à ses calculs et sa fortune grandit. Mais, au pied de cet arbre dont la végétation est si riche et si féconde, n'apercevez-vous pas le ver rongeur ? « Déprécions son mérite, dit un concurrent au caractère jaloux, faisons courir certains bruits, mettons en doute sa bonne foi et, s'il est impossible d'arracher

l'arbre, essayons au moins de le dépouiller de ses feuilles et de couper ses branches. »

Ailleurs, c'est une famille qui porte les marques apparentes de la bénédiction du Ciel, et sur cette terre que jamais ne désole la tempête s'épanouissent toutes les vertus. Mais, un jour, le caractère jaloux a passé par ce champ d'où s'exhale le parfum de la paix et de la sainte harmonie, et je l'entends dire tout bas : « Prenons de l'ivraie, cachons-nous dans l'ombre et, sans être aperçu, semons l'ivraie au milieu du bon grain. »

Ailleurs encore, c'est peut-être un ami qui, par sa délicatesse, sa probité, son naturel prévenant et affable, conquiert toutes les affections et emporte les éloges d'assaut. N'est-il pas juste qu'unissant ma voix à des milliers d'autres voix, je célèbre ses louanges? Oui; mais tout à coup la jalousie s'éveille et, tandis que le train s'avance sans détour et sans secousse, je vais furtivement jeter des pierres sur le rail.

Si nous pouvions, en nous élevant dans l'espace, contempler le monde à vol d'oiseau, qu'y verrions-nous? Nous verrions l'homme ignorant et obscur qui jalouse la science et l'éclat et ne peut se résoudre à vivre inconnu comme la feuille qui tombe ou comme le grain de sable qu'entraînent les flots. Nous y verrions le pauvre qui ronge avec amertume son frein et jalouse les palais, les salons, les capitaux du riche. Nous y verrions l'ouvrier qui jalouse l'ouvrier, le négociant qui jalouse le négociant, l'artiste qui jalouse l'artiste; et sur un autre plan nous apparaîtraient les jalousies de toilettes qui rivalisent ou d'ampleur, ou d'éclat; les jalousies de soirées, de bals, de salons, de visites où l'on se dispute les primeurs des flatteries et des applaudissements; les jalousies des amitiés que l'on convoite, parce qu'elles projettent un certain lustre. Enfin, tout à fait sur l'arrière-plan, n'apercevrions-nous pas ce que je pourrais appeler les jalousies superfines ou les saintes jalousies de ces âmes pieuses qui ont vraiment une fièvre de dépit, parce que le confesseur, abrégeant leurs récits inutiles, leur mesure le temps qu'il semble donner aux autres avec plus de largesse; ou bien, parce qu'elles s'approchent moins souvent que telle autre personne de la table eucharistique; ou bien encore, parce que, dans cette association à laquelle elles appartiennent, on les a laissées dans l'ombre au lieu de les mettre en relief?

Or, la jalousie engendre la tristesse et l'ennui, elle provoque la médisance et la calomnie et aboutit très souvent à la haine et à la vengeance. Une âme jalouse ne saurait goûter les suavités de la paix chrétienne; le malaise, le chagrin la rongent et, avec la médisance comme avec de la boue, elle essaie d'obscurcir ce qui l'offusque et l'éblouit. C'est le marteau qui s'attaque au pié-

destal, c'est l'insecte qui ronge la racine, c'est la vague qui mine le rocher.

Et tout cela, je puis très bien l'appliquer aux caractères haineux. Il y a des âmes à qui l'esprit de foi ou l'esprit de douceur sert en quelque sorte de cuirasse ; les mépris du monde les effleurent à peine et, sachant combien leur est nécessaire la miséricorde du Seigneur, elles font miséricorde. Mais, à côté de ces natures essentiellement bonnes ou foncièrement chrétiennes, sur lesquelles rejaillissent les éclaboussures du chemin sans y laisser d'empreinte, il y a d'autres natures qui semblent avoir été pétries avec du fiel et qui, placées sous un pressoir, ne rendraient que de la rancune. Ce ne sont pas des vengeances terribles, des haines à mort, des antipathies scandaleuses ; mais, sans parler de ces explosions à grand bruit, n'y a-t-il pas les antipathies à petite dose, les froideurs de commande et le silence affecté ?

Un jour, vous apprenez qu'on a débité sur votre compte certaines paroles qui ne sont pas un éloge ; on a blâmé votre conduite, faussement interprété vos intentions ; et celui qui vous a jeté la pierre, c'est un membre de votre famille, c'est un ami de vieille date, c'est un quelqu'un à qui vous aviez prodigué vos bienfaits. Mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? C'est une épine ; et lorsque, le long de la route, le voyageur se blesse à une épine, il l'ôte de son pied et continue sa marche. Or, voilà que, chez vous, l'épine arrive au cœur, elle s'y enfonce comme un trait, elle y fait une large meurtrissure d'où le sang coule, et vous allez ruminant ce pénible souvenir, et le grain de sable devient une montagne, la goutte d'eau devient un fleuve. C'est fini. Demain, vous rencontrerez cet ami dans la rue, et vous vous détournerez pour ne le point voir ; demain, vous vous trouverez en face de celui qui a froissé votre amour-propre et vous affecterez de ne rien dire, et désormais les liens d'intimité seront brisés et le temps restera toujours à la glace. Secouez donc ce grain de poussière, vous dira le confesseur ; se peut-il qu'un atome imperceptible vous arrête et que vous vous laissiez prendre à de si minces filets ? Et vous, de répondre : Comment ! Vous appelez cette trahison un grain de poussière ? cette injustice un atome ? cette calomnie, cette médisance, cette ingratitude une maille à peine visible ? Oh non ! la côte est trop rude, je ne puis la franchir. Sans doute je pardonne, et de grand cœur ; sans doute encore, du mal je n'en veux pas, je n'en désire pas, car j'ai l'âme et si tendre et si bonne que je ne voudrais pas même voir souffrir un insecte ; mais, oublier cet affront, c'est impossible. Mais, donner à cette personne un salut de convenance ou d'amitié, c'est impossible. Mais, lui parler sans rancune et sans fiel, c'est impossible. Le confesseur

insiste, il rappelle l'Évangile, le Calvaire, la croix, la doctrine et l'exemple des saints. Et vous d'ajouter : Je vous l'ai dit ; mon cœur est incapable de haine, mais c'est inutile, je ne saluerai pas, je ne parlerai pas. Et il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens qui, plutôt que d'accepter ces conditions de paix, aimeront mieux déserter les sacrements ; il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens et des chrétiennes qui, assis à la même table, et participant au même festin, boivent à la même coupe le sang de la nouvelle Alliance et, au sortir de ce banquet d'amour, passent les uns à côté des autres comme des étrangers et non comme des frères ; il n'est pas rare de trouver des personnes pieuses qui se lamentent, se désolent lorsqu'elles ont oublié une de leurs mille pratiques ; et ces personnes, qui croient leur salut compromis parce qu'elles n'ont pas récité quelques *Ave Maria*, nourrissent sans scrupule, dans un cœur plein de dévotion, de ces fines antipathies qui tiennent à l'âme comme les racines de l'arbre tiennent à la terre, et, chaque jour, ou plusieurs fois chaque semaine, participent aux saints mystères et enferment le Dieu de charité dans un ciboire où se trouvent plusieurs gouttes de fiel.

Clôturons ce voyage à travers notre galerie en nous rappelant qu'il y a chez l'homme trois facultés essentiellement distinctes : l'imagination, le cœur et la volonté, et que la perfection consiste à rétablir dans ce triple domaine l'équilibre et la paix. L'imagination est le parfum poétique de la vie, elle communique à l'existence une partie de sa sève et, au milieu des tristesses de l'exil, elle revêt souvent nos horizons terrestres de douces et brillantes couleurs. Mais Ste Thérèse l'appelle avec raison *la folle du logis ;* et quand elle n'est pas dirigée par la sagesse et par la prudence, elle s'égare, elle divague et elle entraîne le cœur, en donnant aux objets qu'elle lui montre des apparences trompeuses. Les caractères ainsi traînés à la remorque de l'imagination sont appelés des caractères romanesques. Le monde devient alors comme un de ces châteaux de fées dont nous parle la fable, et les hommes et les choses passent et repassent devant les yeux avec des formes fantastiques et des teintes capricieuses ; et, plus tard, quand se montre la vie avec ses réalités sévères, les nuages dorés s'assombrissent, les fleurs se fanent et il y a un cruel désenchantement auquel peu d'âmes sont assez fortes pour résister. Le cœur, lui aussi, a de beaux élans, de sublimes aspirations et, conduit par une main sûre, il peut, comme le navire, traverser les flots sans naufrage ; mais, trop souvent, le cœur n'écoute pas la tête, il s'émancipe, il brise le frein, et alors l'homme ne vit que d'impressions et il suit toutes les impressions d'amour et de haine, d'estime et de mépris, de joie et de

tristesse, comme l'arbre s'incline du côté du vent. C'est le caractère sentimental; et la piété sentimentale qui court après les jouissances du cœur et les saintes émotions, comme la piété romanesque qui ne se complaît que dans les nouveautés et les décorations extérieures, sont une piété de faux aloi. La première s'éteint avec la consolation qui s'en va, l'émotion qui se calme ou les larmes qui tarissent; et la seconde passe comme l'ombre, elle ressemble aux neiges du printemps et aux rayons du soleil pendant l'orage.

Après cela, que chacun s'éprouve : *Probet seipsum homo ;* qu'il éprouve sa volonté, son imagination et son cœur, pour en sonder les plaies. Nous vous avons détaillé les maladies qui nous affligent; et le remède, c'est la grâce qui jamais ne manque à celui qui l'implore; et le remède encore, c'est le zèle qui ne recule ni devant le sacrifice, ni devant le travail. Appliquez donc ce remède, demandez la grâce qui guérit et qui conforte, et puis, sans hésiter, mettez la cognée à la racine de l'arbre; et vous aurez un cœur nouveau, un esprit nouveau et une volonté nouvelle, et vous serez transformés, refaits à l'image du Christ, qui est l'image même de Dieu. *Amen.*

QUATRIÈME JOUR

LE MATIN. — *Sacrement de pénitence, grâce de lumière et de force.*

« Il n'en est pas de notre roi et de nos maîtres, dit avec raison S. Augustin, comme des maîtres et des rois qui gouvernent les peuples. Ceux-ci portent des lois souvent bien odieuses et bien lourdes, sans fournir à leurs sujets les moyens de les observer, et, si la loi se trouve violée, survient aussitôt la justice avec son châtiment. »

Dieu aussi nous a donné des lois destinées à rétablir dans l'âme l'ordre primitif. Ces lois paraissent dures à la nature déchue, qui a de la peine à se plier sous le joug du devoir, et, réduits à nos seules forces, nous ne pourrions pas porter un seul instant le fardeau des préceptes divins, sans en être écrasés. Mais, qu'a fait le Seigneur, dans sa miséricorde immense, infinie? Tandis que d'une main il jette sur nos faibles épaules le joug de ses commandements, de l'autre main il nous présente la grâce, qui donne à l'âme une énergie à l'épreuve de toutes les fatigues et de tous les combats. C'est comme la mère qui soutient le petit enfant dont

elle essaie les forces, dans la crainte que son pied aille se meurtrir contre la pierre du chemin. C'est comme le laboureur qui, après avoir planté l'arbre, en étaye le tronc flexible et les rameaux délicats et l'abrite contre l'orage et les secousses du vent.

Or, à quelle source devons-nous puiser la grâce qui seule fortifie l'âme durant la route si longue et si tristement accidentée de la vie? Le concile de Trente nous répond que cette source inépuisable est enfermée dans les sacrements, qui ont tous une grâce spéciale adaptée aux diverses situations que nous avons à traverser. Laissez-moi donc vous dire aujourd'hui quelle est la grâce attachée au sacrement de pénitence.

C'est premièrement une grâce de lumière.

On a répété bien des fois, et c'est vrai, que tout, dans la création, depuis l'atome de poussière jusqu'à l'étoile, jusqu'au soleil, est un mystère dont la raison ne peut sonder les incommensurables profondeurs. Mais, de tous les mystères que nous heurtons à chaque pas, savez-vous quel est le plus obscur et le plus incompréhensible? Avouons-le sans détour : c'est notre cœur. Quel est celui d'entre nous qui puisse se flatter d'avoir mesuré du regard cet abîme sans fond? Quel est celui qui ait trouvé le dernier mot de cette énigme? Quel est celui qui lise à découvert dans ce livre où sont consignés les moindres incidents, les faits les plus ignorés de notre vie?

Nous ne nous connaissons pas. C'est un principe incontestable. Et pourquoi? D'abord, parce que nous avons peur de nous connaître. Il nous en coûte d'avoir à constater certains travers d'esprit, certaines bizarreries de caractère, certaines faiblesses de la volonté; et alors, de même que celui qui a le visage difforme tient fort peu à se contempler dans le miroir où se reflète sa laideur, de même nous évitons soigneusement de nous regarder en face, pour ne point voir les taches qui nous enlaidissent aux yeux de Dieu et peut-être même aux yeux des hommes.

Nous ne nous connaissons pas, en second lieu, parce que l'amour-propre, qui est le fond de notre nature, nous aveugle et, semblable à un bandeau, à un voile épais, nous empêche de discerner clairement ce qui se passe dans les régions inexplorées de l'âme. Et alors, toujours épris de notre petite personnalité, toujours en adoration devant nos œuvres comme devant un fétiche, nous fardons adroitement notre vie, nous lui donnons des couleurs empruntées, nous tenons à notre service mille interprétations favorables, mille excuses, mille arguments qui tous nous fascinent et nous trompent, et, du matin au soir, nous nous étudions à nous persuader, à nous convaincre que nous avons des vertus dont pourtant nous savons à peine le nom, et que nous n'avons

pas certains défauts dont nous traînons cependant après nous la lourde chaîne; d'où il suit que notre vie, et même notre vie pieuse, n'est trop souvent qu'une longue et triste illusion.

Eh bien ! qui déchirera ces voiles? qui dissipera ces ombres? qui nous montrera à nous tels que nous sommes?

Lorsque vous êtes malade, vous appelez un médecin ; et que fait-il? Il vous pose certaines questions, il étudie votre tempérament, il compte les pulsations que votre sang donne à chaque minute... puis, il affirme, sans hésiter, que telle maladie grave, sérieuse, vous travaille et que, si vous voulez éviter un dénouement fatal, vous devez vous soumettre aux prescriptions de la science.

Voilà précisement le rôle du confesseur au tribunal de la miséricorde. Un mal lent et caché mine vos forces spirituelles, sans que vous vous en doutiez. Mais le confesseur, éclairé par une lumière divine. vous a prudemment interrogé, il a écouté votre confidence faite sous le regard de Dieu, il a compté en quelque sorte les battements de votre conscience, il a scruté les tendances de votre cœur, il a suivi les inclinations de votre volonté, il a découvert la pensée qui préoccupe habituellement votre esprit et, au terme de cette investigation délicate, entendez-le vous dire:

Mon enfant, votre mal c'est cette tiédeur qui paralyse votre énergie et vous attarde dans le chemin de la vertu. Votre mal c'est cette légèreté qui, malgré vous et à votre insu, emporte votre imagination et la détourne de toute réflexion sérieuse. Votre mal c'est cette vanité qui vous incline vers le monde et entretient au fond de votre cœur l'amour des amusements, de la toilette et du plaisir. Votre mal c'est cette affection naissante qui peu à peu envahira votre âme et finira par étouffer, comme l'ivraie, le germe de la piété.

Désormais, il n'y a plus d'illusion possible: le jour s'est fait, le mal est connu et il suffit que vous appliquiez le remède, pour éviter quelque crise dangereuse.

Le confesseur c'est la sentinelle postée au sommet des remparts. Tandis que la ville assiégée s'est paisiblement endormie, la sentinelle veille, elle a l'oreille à tous les vents et, dès qu'un léger bruit s'élève dans l'ombre, aussitôt elle pousse le cri d'alarme. Vous aussi vous vous endormiez légères ou insouciantes, ne pensant pas que l'ennemi préparait ses plans d'attaque... mais: « Prenez garde ! a crié le confesseur. Ne voyez-vous pas que cette dissipation, à laquelle vous vous abandonnez sans frein, emporte, comme le vent, vos meilleures résolutions? Ne voyez-vous pas que le monde, en faisant miroiter à vos yeux des promesses séduisantes, vous entraîne à l'abîme? Ne voyez-vous pas que ces penchants, auxquels vous laissez la porte ouverte, s'empareront

de la place et que vous aurez de la peine à les chasser de leurs retranchements? » C'est le cri d'alarme et, à ce cri, l'âme indifférente s'éveille, elle court aux armes, elle lutte contre l'ennemi dont elle ne soupçonnait pas l'approche et, se tenant sur le qui-vive, elle s'épargne des défaites qui peut-être auraient amené la mort.

Le confesseur c'est le pilote qui, la main au gouvernail, dirige le navire. Pendant que les passagers dorment sans inquiétude, le pilote, debout sur le pont, regarde l'étoile et s'éloigne de l'écueil. Vous traversez le monde, n'est-ce pas, comme les passagers traversent l'Océan ; et sur cette mer agitée par mille tempêtes, que d'écueils contre lesquels votre vertu peut échouer! Une imprudence, une fausse manœuvre, une démarche irréfléchie : c'est assez... et vous allez donner en plein contre l'écueil, et votre vertu s'y brise... Heureusement le confesseur mène la barque et, au moment du péril : « Fuyez, vous dit-il, fuyez l'écueil. Laissez ce livre, dont le récit soulèverait dans votre cœur de pénibles émotions ; renoncez à ces visites d'où vous apportez de tristes souvenirs ; brisez cette liaison qui sous des fleurs cache l'ennui et le remords. »

Le signal est donné, le péril est prévu et, avouez-le, si à tel jour, à telle heure et dans telle circonstance critique, vous n'avez point fait naufrage, à qui le devez-vous? Evidemment aux sages avis du confesseur qui vous avait averties du danger ; et des milliers d'âmes qui naviguent en toute sûreté, sans avoir éprouvé de chocs et d'avaries, se seraient perdues dans quelque rencontre fatale, si le confesseur ne leur avait point signalé l'écueil qu'elles côtoyaient imprudemment.

Le confesseur c'est enfin le juge qui, en vertu d'une mission et d'une autorité divines, décide en dernier ressort. Quand vous avez à traiter une affaire obscure et délicate, vous portez votre dossier à un homme versé dans la connaissance et l'étude des lois ; et cet homme, en un clin d'œil, a saisi la question, il l'élucide et l'éclaircit, et vous voyez comme en plein jour là où vous n'aperceviez que ténèbres.

Pareillement, il fait nuit, il fait sombre dans votre conscience. Il y a là des doutes, des hésitations, des incertitudes ; impossible de résoudre vous-mêmes le problème qui vous agite, parce que vous êtes intéressées, fortement intéressées dans l'affaire en litige et qu'instinctivement vous inclineriez vers vous la balance. D'où vous arrivera donc la lumière? « Allez au prêtre : *Vade, ostende te sacerdoti* », vous dit Jésus-Christ au Saint Evangile, et le confesseur, appliquant les principes immuables de la saine morale, élucide tous vos doutes, aplanit toutes les difficultés et, sous l'influence de sa parole, avec la lumière vous retrouvez la paix.

La grâce de la confession est en second lieu une grâce de force.

Quand un char lancé à toute vitesse descend une pente rapide, il faut nécessairement serrer le frein, sans quoi le char roule dans l'abîme et y vole en éclats. Eh bien! nous descendons tous une pente terrible sur laquelle nous entraîne le poids d'une nature déchue, et au bas de cette pente il y a cet abîme qui s'appelle le péché mortel, où les âmes, dans leur chute, se meurtrissent et se défigurent. La passion est toujours là qui nous pousse... Un frein! voyons; où trouverai-je un frein qui, en comprimant la convoitise au fond du cœur, l'arrête dans sa fougue et ses élans?

Chose incontestable et qui a pour elle l'expérience de dix-neuf siècles! La confession amortit, dompte, maîtrise toutes les aspirations désordonnées de l'âme et communique à l'âme une force, une énergie surhumaine qui la fait sortir victorieuse de bien des combats où elle aurait été certainement vaincue.

Pourquoi cela? Est-ce parce que la grâce du sacrement apporte à la volonté un secours, un appoint surnaturel? Est-ce parce que la perspective d'un aveu, qui coûte toujours à la nature, nous prémunit contre la tentation? Est-ce parce que la pensée de la confession, en planant sur notre vie, nous excite à la résistance? Peu importe. Venons aux faits irrécusables qui sont là sous nos yeux.

Je distingue trois sortes, trois catégories de jeunes filles : les jeunes filles essentiellement pieuses, les jeunes filles volages et les jeunes filles mondaines.

Les jeunes filles pieuses sont la joie de leurs familles et l'édification d'une paroisse entière. Semblables au chêne puissamment enraciné qui défie la tempête, elles bravent tous les orages; ni les scandales, ni les promesses, ni les séductions ne peuvent les ébranler et, en dépit de tous les obstacles, elles vont droit leur chemin, portant au front la couronne d'une réputation intacte et d'une vertu sans aucune défaillance. Or, suivez-les du regard et, chaque semaine, vous les retrouverez au tribunal de la pénitence où elles puisent un courage qui nous étonne, et une ardeur et un zèle qui ne savent point faiblir. La confession leur donne la force.

Les jeunes filles volages font de leur vie deux parts, dont une est jetée à Dieu et l'autre à la dissipation. Elles reculent devant ces tristes écarts qui scandalisent et déshonorent, elles conservent de la piété certaines pratiques qui datent de l'enfance : la messe le dimanche, un peu de prière au moins le soir, la communion à certains jours de fête. Mais, sous ce vernis qui a tant soit peu d'éclat, quelle légèreté! Légèreté dans les conversations, légèreté dans la mise, légèreté dans les goûts, légèreté dans les pensées, légèreté dans les liaisons, légèreté dans les lectures...

Et d'où vient que la vertu a si peu de racines dans leurs âmes ouvertes à tout vent ? Suivez-les encore et vous verrez que leurs confessions, durant l'année, sont échelonnées à de trop longs intervalles. Elles sont faibles parce qu'elles ne veulent point s'assujettir à la confession fréquente.

Les jeunes filles mondaines, vous les connaissez. Celles-là ont tout laissé aux broussailles du siècle : la piété, l'amour de Dieu, l'innocence, quelquefois même l'honneur... Et pourquoi? parce qu'elles ne se confessent plus.

Voulez-vous mieux vous convaincre de la vérité que j'avance? Étudiez les jeunes filles au lendemain de la première communion; après quelques jours de persévérance, vous les verrez se séparer en deux camps bien distincts. D'un côté, celles qui, fidèles aux résolutions prises en face des autels, se confessent avec une invariable régularité. Et celles-là, oh! quel spectacle consolant! Elles grandissent en âge et en sagesse et, de même que l'arbre cultivé par une main intelligente donne en son temps des feuilles et des fruits, éclairées et guidées par une sage direction, elles donnent à l'Église qui les contemple avec amour les fruits de toutes les vertus chrétiennes. — De l'autre côté, celles qui, par lassitude, par respect humain ou par dégoût, désertent le tribunal de la pénitence, et celles-là, n'ayant plus de conseil qui les aiguillonne, plus de guide qui leur montre la voie droite, plus de soutien qui affermisse leurs pas, trompent les espérances de l'Église, s'égarent, font fausse route et passent, comme des transfuges, au monde qui leur jette au cou la chaîne des esclaves.

Aussi, quand une jeune fille ne revient plus, à des époques fixes et rapprochées, écouter dans le tête-à-tête du confessionnal la parole fortifiante du prêtre, on peut conclure, sans crainte de se tromper, que dans cette âme diminue la ferveur des anciens jours. Et par contre, donnez-moi une âme naufragée ; si cette âme, tombée bas et bien bas, consent à se placer sous la garde et la tutelle d'un confesseur, je vous affirme qu'elle sera transformée par la grâce du sacrement et que, d'une existence en ruines, la confession fera une existence renouvelée, purifiée par le repentir et sanctifiée par l'amour.

Allez donc souvent, souvent, à la lumière et à la force. Puisque chaque jour nous laissons après nous des transgressions et des faiblesses, toutes les semaines et au plus tard tous les mois allez demander au prêtre un conseil qui vous éclaire et une absolution qui vous fortifie, et chaque absolution, en vous affermissant dans le bien, assurera votre persévérance.

Le Soir. — *Sacrement de pénitence, grâce de transformation.*

Jésus-Christ n'a pas institué le sacrement de pénitence uniquement pour relever les âmes meurtries dans leur chute et pour leur restituer l'innocence perdue. La confession est encore un moyen de transformation.

L'artiste prend un bloc de pierre — ce bloc est informe, il est grossier; mais, à chaque coup de ciseau, il se dégage, une figure se dessine et un jour aux regards étonnés apparaît, belle et majestueuse, une statue à laquelle ne manquent que le mouvement et la vie.

De même, voilà le confesseur placé en face d'une âme, et cette âme, bloc informe et grossier, a tous les vices qui constituent le fond de la nature humaine. Regardez-la bien : il y a là l'orgueil avec ses mille nuances, l'égoïsme, l'amour du monde, la sensualité, l'attachement aux plaisirs et aux aises de la vie. Comment tailler, façonner cette pierre? Laissons le confesseur à son œuvre : par ses exhortations pressantes, ses avis, ses remontrances, comme par autant de ciseaux, il la travaille, sous le regard de Dieu... et maintenant, venez et voyez. A la place de l'orgueil, c'est l'humilité; à la place de l'égoïsme, c'est le dévouement; à la place de la sensualité, c'est la mortification; et ces transformations merveilleuses, la confession les opère à chaque minute du jour et à tous les points de l'espace; elle est vraiment comme un moule divin où l'âme se jette avec toutes les passions qui la souillent et, sous l'influence de la grâce, elle en sort transfigurée. Qui n'a point vu ces miracles plus étonnants que la guérison des lépreux et la résurrection des morts?

Pourtant, me direz-vous peut-être, je me confesse, je me confesse souvent et je ne change pas; plusieurs fois chaque année, je vais spontanément au tribunal de la pénitence, j'écoute avec recueillement la parole du prêtre, je reçois l'absolution, l'âme pieusement émue... et voilà que le lendemain, à ma grande désolation, je me retrouve, comme la veille, orgueilleuse, médisante, tiède, légère, volage, mondaine. Pourquoi donc l'absolution ne me transforme-t-elle pas, et pourquoi la grâce sacramentelle, tombant si souvent dans mon cœur, n'y produit-elle aucun fruit?

Je serais bien tenté de répondre que c'est uniquement parce que la terre est mal préparée. Il en est de toutes les grâces de Dieu comme de l'eau d'un fleuve, qui suit nécessairement sa pente lorsqu'elle ne rencontre aucun obstacle; mais, si devant elle vous dressez une digue, tout à coup elle s'arrête et puis elle remonte vers sa source.

Assurément, la confession amortira vos vices, réprimera vos

passions, domptera votre caractère, maîtrisera même vos sens, en un mot vous transformera, mais à la condition essentielle, indispensable, que vous ne contrarierez pas le travail de la grâce. Si vous opposez à la grâce du sacrement une barrière quelconque, il est évident qu'elle n'arrivera pas jusqu'à votre âme et que par conséquent vous ne serez point transformée.

Or, trois obstacles principaux neutralisent les effets du sacrement de pénitence.

Le premier obstacle, c'est l'absence de l'esprit de foi.

En quoi consiste ici l'esprit de foi? Il consiste à ne voir dans le prêtre que le représentant de Dieu et à paraître devant lui avec l'humilité que doit avoir un coupable en présence de son juge.

Qu'est-ce, en effet, que le prêtre? C'est, nous répond l'Apôtre S. Paul, l'ambassadeur de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur.* Mais, si jamais le prêtre tient la place de Jésus-Christ, avouons-le, c'est bien à l'autel et au tribunal de la pénitence. A l'autel parce que sa parole d'homme ne pourrait point opérer le grand prodige de la transubstantiation, et au tribunal de la pénitence parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés. A l'autel, Jésus-Christ se voile sous les apparences du pain et il devient ainsi notre aliment; au tribunal de la pénitence, il se cache en quelque sorte dans le prêtre et il devient notre miséricorde. Et alors, avec quelle humilité profonde, avec quelle sainte componction devons-nous tomber à genoux, aux pieds de ce Dieu qui tient dans ses mains la miséricorde et la justice, le pardon et l'anathème, les clés du ciel et les clés de l'enfer! Y avez-vous pensé? Et n'êtez-vous pas de ces personnes affadies qui, par suite de l'ignorance ou de la routine, ne savent plus rien distinguer au delà de l'horizon des sens et, allant terre à terre, n'aperçoivent et ne cherchent dans le prêtre que l'homme.

Elles ne voient plus Dieu. Donc, s'agit-il de choisir un confesseur pour lui confier la direction, le gouvernement et les destinées de l'âme, croyez-vous qu'elles vont demander à Dieu, par des prières ferventes, de leur montrer et d'élire lui-même l'homme de sa droite, l'homme selon son cœur? Croyez-vous qu'elles vont se demander à elles-mêmes quel est le prêtre qui réformera leur caractère, brisera leur volonté, domptera leurs petites passions et les fera marcher plus rapidement dans les voies du salut? Non. L'intervention divine est complétement écartée de cette décision importante, où n'entrent guère que des calculs humains, et le choix d'où peut dépendre l'éternité n'est qu'un choix de fantaisie et souvent un choix de commérage.

Elles ne voient plus Dieu. Et si demain le prêtre a le malheur de leur déplaire, ou bien si le désir de la nouveauté les saisit, vous les verrez, piquées par l'amour-propre ou attirées par

l'unique besoin du changement, chercher une autre parole qui soit plus à leur goût. Donc, le confesseur leur a-t-il adressé une remontrance sévère? Au lieu de l'accepter humblement en se frappant la poitrine, elles se hâtent d'aller déverser ailleurs le dépit qui les ronge. Le confesseur a-t-il jugé nécessaire de diminuer le nombre des communions, dont les résultats étaient à peu près nuls? Au lieu d'obéir en toute simplicité, elles courent extorquer ailleurs une permission qui les flatte. Le confesseur a-t-il exigé des sacrifices contre lesquels la nature et le cœur se révoltent? Au lieu d'accomplir généreusement ces sacrifices, elles vont soutirer ailleurs une décision plus accommodante.

Elles ne voient plus Dieu. Et la preuve c'est que la personne et la parole du confesseur, qui devraient avoir un caractère sacré, ne sont pour elles qu'une chose profane et vulgaire et deviennent le thème ordinaire de leurs conversations frivoles et de leurs sévères appréciations. S. Louis, nous dit l'histoire, avait statué que tout homme convaincu d'avoir blasphémé le nom adorable de Dieu aurait la langue percée avec un fer rouge. Vraiment, si toutes les personnes qui parlent confesseur et confession subissaient la même peine, combien trouverait-on de personnes pieuses dont la langue ne portât la marque et l'empreinte du feu? Les voyez-vous, réunies en comité secret et s'entretenant avec un certain mystère? Approchez tout doucement, écoutez... Que dit-on? Ce qu'on dit? Mais, je le savais par avance. — Etes-vous allée vous confesser? Comment vous a reçue le confesseur? Quel est son genre? Est-il indulgent? Est-il sévère? A qui s'adresse telle personne? Quel temps passe-t-elle au confessionnal? — Et l'on traite confession et confesseur, comme à la bourse on traite affaire, comme à l'encan on traite marchandise.

Elles ne voient plus Dieu. Et la confession, qui depuis longtemps est entrée dans le cadre de leurs pratiques habituelles, finit par ne plus être qu'une affaire banale, une espèce de rouage, de mécanisme artificiel sous lequel se cache tout un monde de petites choses assez laides à voir. Sont-elles donc profondément recueillies autour du confessionnal? S'y tiennent-elles en silence, pénétrées d'une crainte salutaire, sous le regard de Dieu? Paraissent-elles absorbées par la grandeur de l'acte qu'elles vont accomplir? Non, non. Après une réflexion de quelques minutes la patience est à bout ; et alors l'esprit court les champs, le regard s'égare, la conversation s'engage... Mon Dieu ! où sommes-nous? Dirait-on des coupables qui s'apprêtent, saisis de frayeur, à entendre leur sentence? Et quelle trace pareille confession laissera-t-elle dans l'âme? Vous aurez entendu, vous aurez goûté, si bon vous semble, la parole de l'homme, mais vous resterez avec les mêmes défauts, parce que vous êtes venues sans esprit de foi

et peut-être aussi sans aucune préparation. C'est le second obstacle.

11° Qu'est-ce que cette préparation ? C'est un examen sévère, complet, impartial de la conscience.

Il n'est pas d'affaire importante qui ne soit précédée d'un examen proportionné à la gravité de l'affaire. Avant de livrer bataille, le général se retire sous la tente, et là il examine les moyens de réussite, les chances de succès et les divers plans à suivre pour forcer l'ennemi dans ses retranchements. L'artiste qui veut reproduire un dessin sur la toile examine, lui aussi, avant de saisir le pinceau, l'œuvre qui va sortir de ses mains, la variété de ses formes, la nuance de ses couleurs et la disposition harmonieuse des détails. Le savant qui veut résoudre un problème se recueille dans le silence et il examine sous toutes ses faces le problème dont il poursuit la solution.

Cela posé, vous m'accorderez sans peine qu'il n'est pas d'affaire plus sérieuse que la confession, puisque de cet acte divinement établi dépend la rémission des péchés, et alors vous conclurez avec moi que cet acte doit être précédé d'une préparation ou, en d'autres termes, d'un examen ; car la théologie nous enseigne que la confession n'obtiendrait pas son effet, si, par défaut d'examen, certaines fautes graves échappaient à l'accusation.

D'ailleurs, comment connaître son âme si on ne l'étudie pas, si on ne la scrute pas jusque dans ses dernières règles et ses dernières profondeurs ? Puis-je connaître la musique, si je n'étudie pas l'harmonie des sons ? Puis-je connaître la peinture, si je n'étudie pas les règles du dessin ? Puis-je connaître les nuances du style, si je n'étudie pas les principes de la littérature? Et par conséquent puis-je connaître ce que mon âme recèle de vices ou d'imperfections, si je ne parcours pas dans tous les sens ce vaste labyrinthe ?

De même que le serpent se réfugie dans les détours de son gîte, après avoir lancé son dard et son venin, le péché, dit un auteur, après avoir blessé l'âme, se cache dans les recoins les plus obscurs et les plus impénétrables de la conscience. Il faut donc aller le saisir dans sa retraite pour le mettre à découvert avec toute sa difformité sous les regards du prêtre. C'est l'examen.

Le laboureur qui voit dépérir l'arbre planté dans son champ creuse le sol, remue la terre et va jusqu'à la racine pour trouver l'insecte qui le ronge ; à son exemple, puisque votre piété languit, votre volonté défaille et votre vertu est en souffrance, vous devez aller à la racine de l'âme pour découvrir la passion secrète qui lentement l'affaiblit. C'est encore l'examen.

Que devez-vous donc examiner? Semblables au général qui passe en revue chaque soldat et l'inspecte de pied en cap, vous

devez examiner tous les mouvements de l'âme, c'est-à-dire vos pensées, vos paroles, vos désirs et vos œuvres.

Vos pensées. Que d'images, de représentations, de souvenirs, de soupçons, de jugements se présentent pendant la journée à la porte de l'esprit, et, au lieu de fermer cette porte nous l'ouvrons sans défiance et nous introduisons l'ennemi dans la place !

Vos désirs. Que de fois, ne pouvant pas ou n'osant pas suivre l'instinct qui nous sollicite, nous nous nourrissons de convoitises et nous abandonnons librement notre cœur à des aspirations que la loi divine condamne !

Vos paroles. Voilà bien le champ le plus vaste à parcourir, puisque notre vie n'est, à vrai dire, qu'une longue conversation frivole, légère, mondaine, médisante ou tout au moins inutile.

Vos actes, enfin. Car Jésus-Christ, en nous donnant une loi, nous a donné par cela même la mesure sur laquelle doivent être réglées nos œuvres, et toute œuvre qui n'est pas conforme à cette règle est contraire à la loi.

Certes, il y a là du travail, un travail long et minutieux; et le travail est encore plus complet, il est évidemment plus utile lorsqu'après avoir constaté le mal, on en cherche attentivement le principe, pour le tarir dans sa source.

Mais où sont les confessions que précède cet examen détaillé et approfondi ?

Il y a des personnes qui, n'étant pas habituées à réfléchir ou ne voulant pas s'imposer la peine de se contraindre, se jettent habituellement dans le confessionnal sans avoir donné le moindre coup d'œil au dossier de leur conscience. Elles ont récité quelques prières, fait un signe de croix, frappé leur poitrine, et, quand le prêtre leur demande : Eh bien ! qu'avez-vous à vous reprocher devant Dieu? elles répondent froidement : Je n'en sais rien ; et c'est vrai. Il faut, pourtant, avouer quelque chose ; et voilà des accusations vagues, indécises, générales. Rien de fixe, rien de précis, rien de clair. Ce sont des oui et des non jetés à tout hasard. Ne cherchez ni le nombre, ni les circonstances, ni les détails qui pourraient éclairer le confesseur. C'est le chaos.

Il est d'autres personnes qui s'examinent, mais à la légère ; elles regardent l'âme, mais à la superficie, absolument comme le visiteur examine les monuments d'une ville ou regarde les tableaux suspendus aux murailles d'un musée. Un jour de fête ou le jour désigné dans le programme de leur existence pieuse les ramène au confessionnal... et, la tête appuyée dans leurs deux mains : « Voyons... que vais-je dire ? » Et vite elles feuillettent la conscience, comme le petit enfant feuillette un livre sur les bancs de l'école ; à la hâte, en courant, elles glanent quelques souvenirs. « Après tout, il n'y a point de crimes dans ma vie ! » Et

prosternées à genoux, elles débitent une vieille histoire, elles récitent une leçon qu'elles ont apprise depuis longtemps, et la leçon d'aujourd'hui sera la leçon de demain ; rien ne sera changé... même complainte, même litanie.

Il est, enfin, d'autres personnes qui s'examinent avec une préoccupation outrée, avec un souci ridicule. Des heures entières se passent à chercher... quoi donc? d'imperceptibles grains de poussière. Pauvres âmes! Torturées, rongées par le scrupule, elles se perdent dans des détails inutiles, et chacune de leurs confessions, si elles l'écrivaient, remplirait un volume.

Marchez entre ces écueils. Pas de scrupules... non, pas de scrupules : c'est le martyre de l'âme. Mais aussi, pas de confessions faites sans examen ou avec un examen incomplet. Avant de vous présenter au tribunal de la justice et de la miséricorde, commencez toujours par demander à Dieu la grâce de vous connaître ; puis, parcourez à pas lents toutes les sinuosités de votre conscience ; faites passer successivement devant vous tous les actes de votre vie ; et, quand vous aurez interrogé un à un vos désirs, vos pensées, vos paroles et vos œuvres, allez au prêtre avec esprit de foi, le cœur brisé par le repentir ; et la confession vous obtiendra, avec le pardon de vos fautes, une transformation merveilleuse.

CINQUIÈME JOUR

Le Matin. — *Le Repentir.*

Dieu pourrait s'armer de sa foudre et broyer l'homme qui ose se révolter contre ses lois, — il le pourrait, et ce serait justice ; — mais sa miséricorde est plus vaste que l'Océan ; elle est plus large que la distance, en quelque sorte infinie, qui sépare la terre du ciel, et, comme disent nos livres sacrés, elle l'emporte sur toutes ses œuvres : *Et miserationes ejus super omnia opera ejus.* Il ne brisera donc point sa créature rebelle ; plus que cela, il lui tendra le main pour la relever de sa chute et, dans ce naufrage de l'âme qui s'appelle le péché mortel, il offrira lui-même à l'homme suspendu sur l'abîme une planche de salut. Et quelle est cette planche qui nous ramène au port à travers les vagues en furie? C'est le repentir.

« Prophète, disait autrefois le Seigneur à Jonas, prophète, Ninive a comblé la mesure de ses crimes et je devrais l'anéantir, comme Sodome, sous une pluie de feu. Va, pourtant, vers cette

ville coupable ; parcours les rues ; traverse les places publiques en prêchant la pénitence ; et, si Ninive pleure ses iniquités, je ne verserai point sur elle la coupe de mes vengeances. » Le prophète s'en va ; il prêche la pénitence ; à sa voix, les cœurs endurcis se brisent ; et Ninive est sauvée.

Ninive, c'est le monde, le monde corrompu, le monde prévaricateur ; ou, pour mieux dire, c'est la figure de l'âme qui dort ensevelie dans son péché comme le cadavre dans le suaire. Dieu va la frapper... et voilà qu'au moment où il lève la main pour lancer le tonnerre... « Va, dit-il à l'ange de ses miséricordes ; éveille cette âme endormie ; qu'elle se repente et qu'elle vive : *Convertatur et vivat.* » Et l'ange descend des splendeurs éternelles, il parle au pécheur le doux langage du Ciel, et le pécheur attendri se frappe humblement la poitrine, et Dieu qui, de son trône, écoute jusqu'au bruissement de l'insecte, accueille son repentir.

C'est qu'en effet il y a dans le repentir une puissance de résurrection, une puissance de purification et une puissance de fécondité. En d'autres termes, le repentir ressuscite l'âme, il purifie l'âme et il lui rend la grâce qui est à la vertu ce que la sève est à l'arbre.

1° « Vois-tu, disait un jour le Seigneur au prophète Ezéchiel ; vois-tu dans la plaine ces milliers d'ossements ? Eh bien ! commande à ces ossements arides, et à l'instant même ils se lèveront. » Et le prophète est transporté au milieu de ce vaste sépulcre ; de sa voix puissante, il appelle l'esprit des quatre vents du ciel ; et l'esprit accourt, la plaine s'agite, elle s'ébranle et les morts se dressent de la poussière : *Et ingressus est in ea spiritus et vixerunt.*

Comprenez-vous ce mystère ? Le péché blesse l'âme, nous vous l'avons montré ; il la blesse à la mort ; il la tue en la séparant de Jésus-Christ qui est la vie du juste : *Peccatum generat mortem ;* et, en même temps qu'il lui porte ce coup mortel, il flétrit et il dessèche tous ses mérites d'autrefois, comme le vent brûlant qui souffle du désert dessèche les campagnes. Qu'est-ce donc que le pécheur ? C'est Lazare au tombeau ; et ses œuvres ressemblent aux ossements qu'aperçut le prophète. D'où leur viendra la vie ? Seigneur, envoyez votre esprit de pénitence, votre esprit de douleur, votre esprit de repentir : *Emitte spiritum tuum.* Et l'esprit est venu, et Lazare est ressuscité, et ses œuvres sont ressuscitées avec lui : *Et ingressus est in ea spiritus et vixerunt.*

Le pécheur ressemble à l'édifice qu'a renversé la tempête ; Dieu s'est enfui, et au milieu de ces ruines habite Satan, comme ces reptiles venimeux qui se glissent à travers le pans des murs, au fond de la solitude. Il ressemble à la statue tellement broyée

par la foudre, qu'il est impossible de reconnaître, à ses débris mutilés, la figure que l'artiste avait dressée sur le piédestal. Or, savez-vous ce que fait le repentir? Il relève, comme l'architecte, l'édifice écroulé. Déjà le cintre élégant se dessine dans l'espace; le portique est orné de ses riches sculptures; la voûte repose majestueuse et hardie sur les faisceaux de colonnes; et, là-haut, le ciel s'est entr'ouvert et le Seigneur est descendu; il est venu, comme autrefois, résider dans ce sanctuaire où n'apparaît plus aucun vestige de ruines et de dégradation. Le repentir fait comme l'artiste qui rassemble avec intelligence les débris épars de la statue et replace le monument sur sa base; il soulève le pécheur fracassé dans sa chute et le remet sur pieds avec l'auréole de la justice et le reflet de la beauté de Dieu. J'avais donc raison de dire qu'il y a dans le repentir une puissance de résurrection; il ressuscite l'âme, comme disait le père du prodigue : « Mon fils était mort, et il est ressuscité : *Mortuus erat, et revixit.* » Il lui rend les droits qu'elle avait perdus et ravive ses anciennes œuvres, comme la pluie du ciel ravive la plante qu'avait brûlée le soleil.

2° En second lieu, le repentir purifie l'âme; c'est la parole du prophète David qui disait au Seigneur : « Vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige : *Lavabis me et super nivem dealbabor.* » Il est certain que le péché fait à l'âme une souillure. Cette souillure, est-ce quelque chose de semblable à la tache qui noircit un vase de cristal, ou bien quelque chose comme le nuage qui passe devant une étoile et obscurcit sa lumière? Quoi qu'il en soit, l'âme qu'a touché l'iniquité n'a plus la blancheur ni l'éclat de l'innocence : *Maculata es in iniquitate.* C'est un vêtement sur lequel ont rejailli les éclaboussures du grand chemin; c'est une glace que la poussière a ternie; c'est une fleur dont le soleil a dévoré les nuances; et Dieu, qui se plaît au milieu des lis, détourne le regard. Il faut donc que l'âme soit purifiée, et qui est-ce qui peut la laver de ses souillures? Ce sont les larmes du cœur, ou, pour mieux dire, les larmes du repentir. Le repentir est un second baptême, c'est une seconde innocence, comme on l'a très bien dit; et, alors même qu'un homme se serait traîné dans toutes les fanges, si cet homme répand une larme comme S. Pierre dans la salle du prétoire, ou comme Madeleine dans la maison de Simon le lépreux, c'est assez. On dirait que tous les flots de la mer ont passé par-dessus ses iniquités; il n'en reste plus de traces. Et demain, que cet homme converti parte de cette terre, vous verrez son âme s'envoler vers les cieux sous la forme d'une colombe.

3° Ajoutons que toutes les œuvres des pécheurs sont frappées de stérilité. Regardez cet arbre planté au milieu des champs; le

laboureur le cultive et, pourtant, il ne donne aucun fruit. Que lui manque-t-il donc ? Il lui manque la sève. Ainsi le pécheur. Quoique planté au milieu de l'Église, il ne tient pas par l'amour, comme par la racine, à Jésus-Christ, il n'aspire plus la grâce et sa vie est aussi stérile que l'arbre desséché : *Inutiles facti sunt.* Mais le repentir a déchiré son cœur, il l'a déchiré comme la charrue ouvre et déchire le sillon, et les larmes ont arrosé cette terre, et voici la fécondité. N'est-ce pas le repentir qui saisit Marie d'Egypte au sein de ses désordres, la pousse au désert et, au milieu des ronces et des épines du désert, fait épanouir l'innocence ? N'est ce pas le repentir qui arrache Taïs aux chaînes de ses adorateurs et en fait une victime si pure qu'elle mérite d'être placée aussi haut que le patriarche de la Thébaïde dans la gloire des cieux ? N'est ce pas le repentir qui, du chevalier de Pampelune, fait un soldat de Jésus-Christ et donne à l'Église militante le pénitent de Manvère et l'apôtre de la gloire de Dieu?

De là je conclus que le repentir nous est absolument nécessaire pour fléchir la justice divine et que, sans repentir, il n'y a pas de miséricorde. Il est vrai que Jésus-Christ a établi le sacrement de pénitence et donné au prêtre le pouvoir insigne de remettre ou de retenir les péchés, Mais, comprenez bien cette vérité théologique : Qu'est-ce que la confession qui n'est pas accompagnée du repentir ? C'est un acte dérisoire, elle n'atteint pas le but de son institution, elle n'absout pas le coupable et, au moment où le prêtre, assis sur son tribunal prononce cette sentence : *Ego te absolvo*, je te pardonne, là-haut, sur un autre tribunal, Jésus-Christ, le véritable juge, dit à son tour : Je te condamne ; et l'absolution du prêtre, au lieu d'être ratifiée dans le Ciel, devient un anathème et une sentence de réprobation. Bien plus, d'après l'enseignement catholique, l'homme peut quelquefois obtenir le pardon de sa faute, quoiqu'il n'en fasse pas au prêtre l'aveu sacramentel, et il en est de la loi de la confession comme de toutes les autres lois dont l'obligation est suspendue lorsqu'il est absolument impossible de les accomplir. Sans cela, il faudrait désespérer du salut de tant de chrétiens qui peuplent les solitudes du Nouveau-Monde et vainement appellent un missionnaire pour lui confier les derniers secrets de leur vie. Il faudrait aussi désespérer du salut de tant d'autres chrétiens qui, privés de la parole à leurs derniers moments, ne peuvent exprimer les sentiments de componction et d'amour qui travaillent leur cœur.

Mais Dieu a-t-il accordé le pardon au pécheur impénitent ? Jamais. Caïn refuse de se repentir, et il est marqué du sceau ineffaçable de la malédiction. Sodome refuse de se repentir, et le feu du ciel la dévore et il n'en reste pas pierre sur pierre. Jérusalem refuse de se repentir, et la justice divine abandonne cette

cité coupable à la merci du vainqueur qui détruit ses remparts, brûle son temple et mesure à son peuple le pain noir des esclaves. Montez au Calvaire. Deux suppliciés sont cloués sur la croix à côté du Sauveur. L'un pleure son crime, et il mérite, celui-là, d'entendre cette parole consolante : « Aujourd'hui, tu seras en paradis : *Hodie mecum eris in paradiso.* » L'autre s'irrite et blasphème, et, tandis que Jésus-Christ lui offre le salut, il meurt en réprouvé. Voilà l'image du monde. Des pécheurs qui peuplent le monde, les uns s'humilient, repentants sous le regard de Dieu, et le Ciel leur est ouvert; les autres considèrent leurs égarements d'un regard insensible, et à ceux-là croyez-vous que le Seigneur fasse miséricorde? Alors même qu'il le voudrait, il ne le pourrait pas, car Dieu est saint et, s'il pardonnait à l'homme impénitent, ce serait la vertu qui pactiserait avec le vice, ce serait la lumière qui deviendrait ténèbres, ce serait la justice souveraine qui ferait cause commune avec l'iniquité. Cela nous explique comment les peines de l'enfer se prolongeront dans des siècles sans fin. Au fond de ce gouffre embrasé, il n'y aura point de rémission, parce qu'il n'y aura point de repentir. Eternellement les réprouvés seront enchaînés à leurs vices, et Dieu éternellement attisera le feu qui les dévorera sans pouvoir les consumer.

Le repentir est donc l'âme de la vraie pénitence et le péché qui entre dans le cœur par l'attrait de la convoitise ne peut en sortir que par l'amertume de la douleur. Qu'importent à Dieu les prières et les sacrifices? Que lui importent les jeûnes et les macérations? Que lui importe l'aveu de la faute au tribunal de la pénitence? Ce qu'il veut avant tout, ce qu'il exige comme condition essentielle du pardon, c'est un cœur contrit, un cœur humilié : *cor contritum et humiliatum;* et, si le cœur n'est pas contrit, si le cœur n'est pas humilié, les prières et les sacrifices ne sont rien, les jeûnes et les macérations ne sont rien; la confession elle-même, qui devait guérir les maladies de l'âme, se transforme en un poison mortel.

Or, qu'est-ce que ce repentir sans lequel la pénitence, dit S. Isidore, n'est qu'un jeu ridicule : *irrisor et non pœnitens?* Consiste-t-il à se frapper machinalement la poitrine en disant au Seigneur : « J'ai péché par ma faute; oui, par ma faute et ma très grande faute »? Consiste-t-il à réciter du bout des lèvres quelques formules apprises sur les bancs du catéchisme ou dans un livre de piété? Consiste-t-il à pousser quelques soupirs de commande ou à verser quelques larmes sorties de la fibre nerveuse? Non, assurément. Judas disait au prince des prêtres, en rendant les trente deniers : « J'ai péché : *Peccavi.* » Et, pourtant, il est mort de désespoir. Esaü poussait des sanglots qui ressemblaient à des rugissements, dit la sainte Écriture, et ses cris ne touchèrent point le cœur de Dieu. Qu'est-ce donc que le repentir?

Je le définis, avec le saint concile de Trente : la douleur d'avoir offensé Dieu, jointe au ferme propos de ne plus l'offenser. Et, pour être mieux compris, j'apporte à l'appui de cette définition théologique un exemple que j'emprunte à nos livres sacrés :

Madeleine a scandalisé Jérusalem ; sa maison est devenue la maison du vice et, sur des meubles magnifiques, je vois étalés les vases de parfum et les vases d'albâtre qu'elle avait reçus de ses adorateurs. Un jour, elle apprend q'un prophète a surgi dans la Judée et, se mêlant à la foule des curieux, elle s'en va écouter ce prophète qui s'appelait Jésus. La parole du Sauveur la touche, la bouleverse... c'est le coup de grâce qui plus tard renversera Saul sur le chemin de Damas. Madeleine est convertie. Aussitôt, elle prend ses vases précieux, traverse les rues et les places publiques, et la foule de se dire : Où va-t-elle ? Suivons-la. Elle est entrée dans la maison de Simon le lépreux qui avait offert l'hospitalité à Jésus. La voyez-vous prosternée la face contre terre ? Elle brise les vases d'albâtre qui étaient le prix de l'iniquité, elle arrose de ses larmes les pieds du Sauveur, elle les couvre de ses parfums et, sans craindre le sourire moqueur des invités, elle les essuie avec sa brillante chevelure. A dater de ce moment, Madeleine divorce avec le monde, et ce fut à jamais. Le repentir, comme une chaîne sacrée, l'unit à Jésus ; elle le suit pendant ses trois années de prédication à travers la Judée ; plus intrépide que les Apôtres, avec lui elle monte au Calvaire, elle le visite dans le sépulcre et, lorsque Jésus triomphant est monté dans les cieux, elle se retire au fond d'un désert où les générations pieuses viennent baiser les pierres qu'elle arrosa de ses pleurs. Voilà le repentir. Madeleine a compris qu'en vivant d'une vie de désordres elle a outragé son Dieu. Et cette pensée, comme un glaive, déchire son cœur et de ce cœur brisé les larmes s'échappent comme un torrent. C'est la douleur du passé : *dolor de peccato commisso.* En preuve de sa résolution ferme et inébranlable, elle immole au Seigneur tout ce qui peut lui rappeler sa vie de luxe et de plaisirs, et l'avenir prouva combien sincère et combien solide avait été sa conversion. Mettons notre repentir à côté de celui-là, et comparons.

1° Il y a des âmes qui se désolent de leurs chutes, et pourquoi ? Pensent-elles à l'offense de Dieu qui, étant tout à la fois le meilleur des pères et le plus sévère des juges, punit le péché par des feux éternels ? Peu leur importe. Savez-vous ce qui les préoccupe ? Ce sont les suites naturelles de leurs égarements, comme la honte, le déshonneur, la misère ou les infirmités. Or, ce repentir, est-ce le repentir de Madeleine qui gémit et pleure parce qu'elle aime son Dieu : *quoniam dilexit multum ?* Évidemment non ; c'est le

repentir du malfaiteur qu'a saisi la justice humaine et qui se lamente parce que son crime lui a valu l'infamie, le bagne ou l'échafaud.

2° Il y a des âmes qui mettent toute leur préoccupation à scruter jusqu'à la dernière fibre du cœur. Dans cet examen minutieux, il faut que rien n'échappe et, lorsqu'elles ont parcouru tout ce labyrinthe, alors, comme si tout était fait, elles se jettent dans un confessionnal, racontent dans ses moindres détails le bulletin de la semaine ou du mois et, cet historique terminé, elles prononcent un acte de contrition qui arrive là comme une formule, comme un quelque chose de purement accessoire. Or, ce repentir, est-ce le repentir de Madeleine? — Non. Il ne part que des lèvres, tandis que Madeleine avait le cœur broyé.

3° Il y a des âmes qui voudraient, ce semble, laver les souillures du passé dans des larmes de sang... Et, chose étrange! elles reculent devant tous les sacrifices. Ne leur dites pas de restituer au prochain l'honneur qu'elles lui ont ravi; ne leur dites pas de renoncer à ces sentiments de rancune, de haine et de vengeance qui refroidissent ou éteignent la charité; ne leur dites pas de brûler ce livre; ne leur dites pas de briser cette chaîne..... Le confesseur est trop sévère. Or, ce repentir est-ce le repentir de Madeleine? Non; puisque Madeleine apporte aux pieds du Sauveur et lui sacrifie ce qu'elle avait de plus riche et de plus précieux.

4° Il y a des âmes qui se repentent, mais d'un repentir incomplet; elles se réservent dans l'immolation une partie de la victime; et quelle partie? Le péché de prédilection, celui qu'on pourrait appeler le benjamin du cœur. « Oui, mon Père, tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi ce roman; tout ce que vous voudrez, mais ne touchez pas à cette idole; tout ce que vous voudrez, mais permettez-moi cette visite, ce bal, cette soirée. » Or, ce repentir, est-ce le repentir de Madeleine? Non. Madeleine a tout immolé sans restriction et sans partage; et ces pauvres âmes veulent poser à Dieu les conditions de la paix! Elles oublient que le géant terrassé par David n'avait qu'un tout petit espace au front qui ne fût pas couvert de son armure, et c'est là que le jeune pâtre l'atteint avec sa fronde! Elles oublient que la statue de Nabuchodonosor, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le corps de bronze, n'avait que les pieds d'argile, et c'est là que se heurte la pierre détachée de la montagne et la statue est renversée.

5° Il est enfin des âmes qui formulent leur repentir cinquante fois par an au tribunal de la pénitence et, au terme de l'année, l'œil le plus indulgent ne pourrait constater aucune améliora-

tion dans leur conduite. Elles médisaient..... et elles médisent. Elles couraient après les faits divers comme les employés d'un journal... et l'on dirait qu'elles aspirent par les fenêtres et les portes de leur maison l'air qui apporte les nouvelles. Elles avaient l'humeur bizarre, chagrine, insupportable... et l'horizon n'est pas mieux éclairci. Elles prennent des résolutions, et leurs résolutions ne sont pas plus solides que les châteaux de cartes qu'élèvent les enfants. Or, ce repentir, est-ce le repentir de Magdeleine? Non; car Magdeleine, une fois convertie, édifie et console plus l'Eglise par ses vertus qu'elle ne l'avait désolée par ses scandales; et le repentir qui n'amène aucun changement, dit Tertullien, est un repentir inutile : *Ubi emendatio nulla, pœnitentia necessario vana est.*

Méditons bien cette doctrine et, puisque le repentir seul peut nous obtenir miséricorde, attachons-nous au repentir comme l'homme suspendu sur un précipice s'attache à l'arbre et saisit la branche qui le retient sur l'abîme entr'ouvert. Je ne vous dirai pas : arrosez votre pain de vos larmes et, sur votre couche, la nuit, répandez des pleurs; mais, au moins, l'horreur du passé, quand bien même vous ne verriez dans ce passé qu'une seule faute qui vous eût mérité l'enfer; le sacrifice plein et sans réserve de toutes les passions qui vous ont emporté loin de Dieu; la fuite de tous les écueils contre lesquels iraient échouer vos plus généreuses résolutions; et, par dessus tout, un cœur nouveau, un esprit nouveau, une vie nouvelle : *Facite vobis cor novum et spiritum novum.* Le pardon est à ce prix.

LE SOIR. — *Satisfaction.*

Il est de foi que le prêtre a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de remettre et de retenir les péchés et, dès qu'il a prononcé sur la tête du coupable repentant la sentence d'absolution, à l'instant même le coupable est justifié devant Dieu. Mais, il est aussi de foi que, la faute étant remise, il reste à l'homme l'obligation essentielle et le devoir imprescriptible de l'expier par la pénitence : *Omnis iniquitas punietur necesse est aut ab ipso pœnitente, aut a Deo vindicante.* Si, d'un côté, la miséricorde purifie l'âme de ses souillures et la délivre de la peine éternelle; d'un autre côté, la justice est là qui, réclamant son droit, nous condamne à une certaine satisfaction; et ainsi, le Seigneur agit à notre égard comme un créancier qui abandonne le capital, tout en exigeant les intérêts.

Vous comprenez sans peine que, si à côté de la loi divine, il n'y avait pas un châtiment qui lui serve de sanction, cette loi n'aurait point de vigueur. Aussi, j'ouvre nos livres sacrés et, à

dater du paradis terrestre, je vois toujours le péché, quoique pardonné, suivi de l'expiation.

Après la première faute qui souille la terre, Dieu retire, il est vrai, la sentence de mort prononcée contre Adam; mais, entendez cet autre anathème : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front : *In sudore vultus tuis vesceris pane.* » Et Adam, chassé du paradis de délices, est condamné à une vie de souffrances et de labeurs.

Longtemps après, Moïse, arrivé dans le désert, ose douter un instant de l'accomplissement des promesses divines. « Je te pardonne, lui dit Jéhovah, le Dieu du Sinaï, je te pardonne puisque tu as reconnu ton erreur, et, comme par le passé, je te prêterai l'appui de ma toute puissance; mais, va sur la montagne, regarde à l'horizon la patrie que je t'avais promise et sache que tu mourras ici et que tu n'entreras pas dans la terre de tes désirs. »

Plus tard encore, David, triste et désolé, voit arriver le prophète Nathan. « Prince, lui dit le prophète, Dieu a compté vos larmes, il a entendu vos soupirs et il a oublié vos deux grands crimes; seulement, après la miséricorde arrivera la justice, et votre enfant mourra. »

Vient ensuite la loi de grâce et, bien que l'Évangile soit appelé la loi d'amour, ne croyez pas qu'il ait apporté le moindre adoucissement à ce précepte de l'expiation. Cherchez, depuis Jésus-Christ, une seule conversion, un seul retour vers Dieu, qui ne se soit opéré par les exercices laborieux d'une austère pénitence.

S. Pierre a le malheur insigne de trahir son maître. Pourtant, l'amour l'emporte et le Sauveur, non content d'oublier sa chute, le choisit entre tous les Apôtres pour être le roc inébranlable sur lequel il bâtit son Église. Or, que fait Pierre? Il n'oublie pas, lui, sa trahison et il répand durant toute sa vie des larmes si abondantes qu'elles creusent son visage, comme l'eau creuse le lit du torrent.

Marie, sœur de Lazare, a mérité d'entendre Jésus-Christ lui dire : « Tous tes péchés te sont remis : *Remittantur tibi peccata tua.* » Dès lors qu'a-t-elle besoin, ce me semble, de demander à l'expiation la couronne des cieux? Et cependant, la voyez-vous sur cette frêle barque qui n'a ni voile, ni gouvernail ? A travers mille tempêtes qui auraient dû l'engloutir sous les flots, l'ange du Seigneur l'a conduite sur les rives embaumées de la Provence. Laissez-la maintenant comme la blanche colombe, s'envoler au désert : *Quis mihi dabit pennas? et volabo.* Et, emportée sur les ailes de l'amour, elle arrive dans une vaste solitude que ne pouvait troubler ni le bruit des hommes, ni le bruit des cités. Au fond de cette solitude, se dresse comme un géant, suspendu entre la terre et

les cieux, un rocher dont la cime plonge au loin dans les flots de la mer et, au bas de ce rocher, la main de Dieu a creusé une grotte sauvage d'où l'eau suinte pour se transformer en ruisseau. Entrons ici, s'est écriée Madeleine, j'ai trouvé une demeure et un tombeau : *Hàc requies mea in sæculum sæculi.* » Et elle entre dans la grotte, véritable sépulcre ; à la porte, elle dresse deux branches d'arbre en forme de croix et, à genoux, au pied de cette croix, elle gémit et elle pleure en attendant qu'elle s'endorme du dernier sommeil pour s'éveiller au Ciel.

Après elle, c'est l'illustre pénitente d'Alexandrie. « Que faut-il que je fasse ? » dit-elle au solitaire qui l'a conquise à Jésus-Christ. Et le solitaire commande qu'on l'enferme dans une cellule ; et la porte de la cellule est murée, à l'exception d'une toute petite ouverture destinée à laisser entrer un peu d'air, quelques rayons de soleil et un morceau de pain noir. Pendant trois ans, la célèbre convertie reste dans ce cachot, attachée à la terre par une chaîne de fer qui l'empêche de lever les yeux vers le ciel et criant jour et nuit au Seigneur : « Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi ! » Le martyre terminé, un religieux était un soir à prier sous un des palmiers de la Thébaïde et, dans une vision mystérieuse, il aperçut dans la splendeur éternelle un trône plus éclatant que le soleil et, s'adressant à un ange : « Sans doute, lui dit-il, ce trône est pour Antoine, le patriarche des solitaires ? » — « Non, lui fut-il répondu, il est pour Thaïs. la pénitente. »

Ainsi, en parcourant la vie des saints, à côté du péché nous trouvons toujours l'expiation et, en agissant ainsi, les saints entraient dans l'esprit de l'Église qui, malgré son indulgence de mère, impose des œuvres de satisfaction à tout pécheur qui vient lui demander le pardon. Et, vraiment, il y a de quoi trembler lorsqu'en lisant l'histoire on se met à comparer la pénitence que l'Église imposait aux chrétiens des premiers siècles avec celle qu'elle impose aux chrétiens de nos jours. Aujourd'hui, que prescrivons-nous ? Voyons : une courte prière, une aumône insignifiante, un jeûne..... voilà tout. Et encore bien des fois les pécheurs se prennent à parlementer, veulent eux-mêmes poser les conditions de la paix, s'efforcent d'amener le pretre à leur faire des concessions, et le prêtre, pour ne pas briser complètement le roseau, se voit contraint d'adoucir le châtiment. Or, ouvrez les annales du christianisme, et puis lisez :

La violation du dimanche est punie par trois jours de jeûne au pain et à l'eau ;

Un désir coupable, par dix jours de pénitence ;

Une insulte tant soit peu grave faite à un père et à une mère, par trois ans d'expiation.

Et lorsque la faute, rendue publique, avait causé du scandale,

celui qui l'avait commise était chassé de l'assemblée des fidèles. A l'heure du sacrifice, il venait, couvert du cilice, se prosterner à la porte du temple, et ce n'était qu'après de longues années de jeûnes et d'humiliations qu'il pouvait assister à la célébration des saints mystères.

Telle était la loi, et rois et peuples devaient en passer par là.

Un jour, est-il raconté dans l'histoire, la ville de Thessalonique s'étant révoltée, l'empereur Théodose ordonna de massacrer, pendant une fête publique, tous ceux des habitants que le sort présenterait au glaive des soldats. L'ordre barbare fut exécuté, et le lendemain on compta sept mille victimes.

A la nouvelle de ce massacre, S. Ambroise, archevêque de Milan, écrit à Théodose : « Seigneur, le roi David n'a commis « qu'un meurtre, et il l'a pleuré toute sa vie. Il vous faudrait donc « plusieurs vies et des larmes de sang pour laver votre immense « homicide. Je cesse de célébrer les augustes mystères parce que « vous avez perdu le droit d'y assister. Je m'éloigne de Théodose « empereur et je ne reviendrai qu'à Théodose pénitent. »

Sur ces entrefaites, arrive la fête de Noël et le grand-maître du palais vient sommer S. Ambroise de lever l'interdit qui pèse sur l'empereur. « Sans quoi, ajoute-il, l'empereur sera tout à l'heure aux portes de la cathédrale avec son cortège. »

« Qu'on les ferme, s'écrie le saint archevêque, et, si Théodose a l'audace de les briser, il passera sur mon cadavre et il aura fait une victime de plus. »

A cette nouvelle, l'empereur bouillonne ; il s'entoure de ses gardes et franchit la distance qui sépare l'église du palais. La foule s'écarte tremblante sur son passage ; le voilà sur le seuil du temple. S. Ambroise l'y attendait, en robe blanche, ouvrant en forme de croix ses deux bras désarmés.

« Place ! place à l'empereur ! » s'écrie le chef de la cohorte en tirant son épée.

« Respect ! respect à Dieu ! » répond le saint, et, s'adressant à l'empereur : « Vous avez imité David dans son crime, allez l'imiter dans son repentir. »

Vaincu par la parole et le regard de S. Ambroise, Théodose, le maître du monde romain, tombe à genoux, il dépose la couronne, se dépouille de la pourpre, avoue publiquement sa faute, et ce n'est qu'après avoir ainsi mérité le pardon que les portes de la cathédrale s'ouvrent devant lui.

Pourquoi donc l'Église a-t-elle modifié sa discipline ? Sommes-nous plus justes que les chrétiens des premiers siècles ? Certes, le monde est un bourbier, c'est un cloaque fétide, et l'on aurait plutôt compté les étoiles du ciel que les iniquités qui se commettent, en un seul jour, dans une seule ville.

La loi de l'expiation est-elle abrogée? Encore moins. La justice divine ne peut pas céder son droit ; elle ne le peut pas, et tout péché, nous l'avons dit, mérite un châtiment.

Voilà donc les péchés qui montent comme montent les flots de la mer au jour de la tempête, et l'expiation, où est-elle? Où sont les pécheurs qui gémissent et pleurent devant Dieu? Où sont les pécheurs qui rachètent par l'aumône la multitude de leurs iniquités? Où sont les pécheurs qui s'efforcent de payer leurs dettes avec le jeûne et les saintes rigueurs de la pénitence chrétienne? Ils ont accusé leurs fautes... ils ont récité quelques formules de prières que le confesseur leur avait prescrites... N'est-ce point assez? Faut-il autre chose? Que leur demandez-vous encore? « Ce qu'il faut, vous répond le Saint-Esprit, c'est que le châtiment doit être proportionné au péché : *Pro mensura delicti erit et plagarum modus.* » Or, un seul désir coupable mérite l'enfer; une seule pensée voluptueuse mérite l'enfer; un seul discours licencieux mérite l'enfer. Eh bien! prenez votre vie, parcourez attentivemeut votre histoire, analysez vos pensées, vos désirs, vos discours et vos œuvres..... Combien d'enfers avez-vous mérités? Et si Dieu avait lancé contre vous sa foudre à tel jour, à telle heure et dans telle circonstance, où seriez-vous? Seriez-vous ici écoutant la parole qui donne le salut, ou bien dans les flammes vengeresses de l'éternité? « Notre pénitence, conclut saint Bernard, doit donc être un abrégé de l'enfer: *compendium gehennæ æternæ.* » Et ce qui confirme la parole de ce docteur, c'est que, lorsque nous n'avons point accepté l'expiation pendant la vie, aussitôt après la mort Dieu nous précipite dans un brasier aussi ardent que les brasiers de l'enfer et nous laisse endurer ce supplice, ce martyre du feu, jusqu'à ce que chacune de nos fautes ait reçu son châtiment : *Pro mensura delicti erit et plagarum modus.* Telle est la doctrine de l'Eglise basée sur les données du simple bon sens, et alors je me demande comment, avec quelques Pater, quelques Ave Maria, une messe entendue, un jour de jeûne, vous croyez avoir suffisamment expié des fautes qui vous auraient valu toute une éternité de souffrances.

Il est souvent des chrétiens qui s'écrient, lorsque, au milieu des nuits glacées de l'hiver, tinte la cloche d'un monastère, ou bien lorsque le religieux, couvert d'une bure pesante, traverse les rues sous un soleil de feu : « Vraiment, si l'on n'arrive au Ciel que par ce rude sentier, nous sommes tous perdus ! » Oh non ; n'exagérons pas la morale chrétienne. Mille chemins aboutissent à la patrie bienheureuse et l'on arrive à la cité des élus par d'autres voies que par le calvaire du cloître. Mais, ce qui était vrai à l'origine des siècles, ce qui est vrai aujourd'hui

et ce qui sera vrai jusqu'à la fin des temps, c'est que tout péché doit être puni ou par Dieu ou par l'homme : *aut ab ipso pœnitente, aut a Deo vindicante.* Et, si vous me demandez en quoi consiste ce châtiment, je réponds que, dans toute faute, il y a deux complices : le cœur et le corps.

Le cœur aspire le mal, il le rêve, il le convoite : *De corde exeunt cogitationes malæ.* Et le corps, se mettant de connivence avec lui, vient à son aide pour exécuter ses plans. Plus souvent, entraîné par son poids naturel, le corps s'incline vers la matière et, avec lui et comme lui, baissent et se matérialisent les affections du cœur. Les voilà, les deux coupables, les voilà ! Qu'en ferons-nous? La justice demande qu'ils soient également châtiés : le cœur par l'abnégation et le sacrifice, et le corps par l'immolation de la chair et des sens : *Abneget semetipsum et tollat crucem suam.*

Le vice et tous les vices germent dans le cœur, comme l'herbe sauvage au sommet des montagnes ; il s'agit, avant tout, de déraciner ce germe ; c'est le premier travail de l'expiation.

Que fait Ignace de Loyola, au sortir de la grotte de Manvère? Il dompte par les humiliations son amour effréné de la gloire et, vêtu d'un habit de mendiant, il expie, au milieu des risées et des moqueries de la foule, sa vanité de chevalier.

Que fait le jeune François de Sales? Il commence par maîtriser le caractère pétulant qui l'emporte et, lui serrant le frein, il arrive à posséder son âme dans la douceur et la paix.

Que fait le jeune François-Xavier, au lendemain de sa rencontre avec Ignace de Loyola dans les rues de Paris? Il combat avec une ardeur infatigable l'orgueil qui le dévore et, tournant vers Dieu la fougue et l'activité de son âme, il devient, comme un autre saint Paul, l'apôtre et le convertisseur des nations.

Celui qui déteste le péché doit en couper la racine. Que signifie votre repentir, si vous n'arrachez pas du cœur les passions qui le rongent? Que signifie votre douleur, si vous n'attaquez pas de front cet orgueil, cette susceptibilité, cette bizarrerie de caractère, cette manie de parler et de médire? Que signifie l'expiation de fautes peut-être plus graves encore, si vous laissez debout au milieu du cœur les idoles que la conscience vous dit de briser aux pieds de Jésus-Christ? La source reste impure, et qu'en sortira-t-il? Il en sortira de la fange.

« Si quelqu'un veut venir après moi, dit le Sauveur, qu'il se renonce : *Abneget semetipsum.* » Puis, il ajoute : « Qu'il prenne la croix sur ses épaules et qu'il me suive : *Tollat crucem suam et sequatur me.* »

Mais, qui veut de la croix? La croix ! c'est un meuble à l'antique et notre siècle le repousse comme un objet passé de

mode. La croix! on l'a bannie des places publiques, pour ne pas attrister le regard des passants. La croix! on l'a bannie des maisons, où, à sa place, sur les murs, sont étalées des peintures païennes qui donnent à rougir. A peine trouve-t-on quelques personnes pieuses qui la portent sur leur poitrine; et combien en est-il qui la portent gravée dans le cœur et qui puissent s'écrier avec l'Apôtre : « J'accomplis dans ma chair pénitente ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. » Vieille doctrine que cela! doctrine surannée qui n'est plus en rapport avec les idées du temps! doctrine bonne tout au plus pour les âmes d'élite ou les âmes enthousiastes! En conséquence, grâce à la sensibilité nerveuse qui est l'épidémie de notre époque, le jeûne est relégué au fond des cloîtres, la loi de l'abstinence s'en va, et savez-vous ce que notre siècle adore, à la place du Dieu de la croix? Il adore le dieu-corps, auquel il faut surtout épargner la souffrance, et l'homme rejette ce dernier moyen d'expiation que lui offre le Seigneur dans sa miséricorde. Est-il pauvre? Il blasphème contre la pauvreté. A-t-il éprouvé quelque déception? Il blasphème contre la Providence. Souffre-t-il dans son corps ou dans son âme? Il blasphème contre la douleur et, à chaque épreuve qui vient l'assaillir, au lieu de s'humilier et de bénir la main qui le frappe, il se révolte et crie à l'injustice. Il ne porte pas la croix, il la traîne, il la subit et il rend inutiles pour l'éternité les afflictions que Dieu lui ménageait comme une monnaie suffisante pour acquitter toutes ses dettes.

Puisque nous sommes pécheurs, soyons des pécheurs pénitents. Nous avons eu l'audace de commettre le mal, ayons le courage de l'expier. Le cœur a péché, transformons le cœur. Le corps a péché, humilions la chair, au lieu de la flatter, et acceptons avec une humble résignation la part que Jésus-Christ voudra nous donner de son calice d'amertume. C'est en vain que nous cherchons à fuir l'expiation ; nous n'y échapperons pas. Et, supposé que vous trouviez un chemin sans épines, sur les bords de la tombe Dieu vous attend pour vous infliger le châtiment dans la vie à venir. De ces deux expiations, laquelle voulez-vous ? Choisissez.

SIXIÈME JOUR

LE MATIN. — *Pensée de l'Eternité.*

Le temps s'en va ; il s'enfuit, rapide comme l'oiseau qui traverse l'espace, et après le temps c'est l'éternité. Or, qu'est-ce que l'éternité? C'est un abîme sans fond, c'est un fleuve sans rivage,

c'est un jour qui n'a pas de soir et, pour tout dire en un mot, c'est un mystère. Éternité, Éternité ! Qui pourrait te comprendre ?

Quelque vaste que soit l'Océan, je puis, monté sur une barque et poussé par ma voile, aborder aux deux rives. Quelque profonde que soit une solitude, je puis en mesurer l'étendue. Quelque élevée que soit une montagne, je puis arriver jusqu'à la cime. Mais, un océan qui n'a point de bords, une solitude qui n'a point d'issue, une montagne qui n'a point de cime !... Ma pensée se perd et il ne me reste qu'à m'écrier, en tombant à genoux et me voilant le front : *Credo vitam æternam;* je crois à la vie éternelle.

Oui, j'y crois et, alors même que je ne le voudrais pas, comment m'empêcher d'y croire? Il est dit, dans le saint Évangile, qu'après les luttes pénibles et formidables de la vie le juste recevra sur son front la couronne de la victoire et que cette couronne ne se flétrira jamais. Dans une autre page, il est écrit que les pécheurs, après s'être saturés de vices, seront plongés dans un étang de feu et que ce feu vengeur ne pourra point s'éteindre : *in ignem æternum.* D'ailleurs, depuis Adam le père du genre humain jusqu'à Noë, depuis Noë jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ et depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, où trouver un peuple, sans en excepter les peuples plongés dans les superstitions et les voluptés du paganisme ; où trouver un homme de quelque valeur, sans en excepter les impies les plus cyniques et les plus forcenés, qui n'ait professé le dogme de l'immortalité de l'âme? Et, à défaut de l'Évangile, à défaut de la tradition des peuples, il y a ma conscience et ma raison. Or, ma conscience repousse le néant, tandis que ma raison ne peut admettre qu'au sortir de ce monde, le vice et la vertu soient confondus dans un même anathème ou dans une même apothéose.

Il y a donc une éternité, et une double éternité : d'un côté, la gloire et, de l'autre, l'ignominie ; d'un côté, la joie et, de l'autre, les larmes ; d'un côté, le triomphe et le bonheur et, de l'autre, la honte et la souffrance ; d'un côté, l'éternité du Ciel et, de l'autre, l'éternité de l'enfer ; et le Saint-Esprit nous engage à méditer souvent ces deux éternités. Pourquoi? Parce que la pensée de l'enfer nous retiendra comme un frein puissant sur la pente du vice et que la pensée du Ciel fortifiera notre courage dans la lutte et rendra moins amères les peines de la vie : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

1° Savez-vous pourquoi le péché ravage la terre, comme le fleuve qui a brisé sa digue ravage les cités ? Savez-vous pourquoi l'iniquité, semblable à un nouveau déluge, inonde l'univers et le couvre de sa fange ? C'est, nous répond un prophète, parce que

les hommes ont perdu de vue leurs destinées immortelles: *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Et, en réalité, que l'homme s'abandonne à la fougue de ses désirs dépravés lorsqu'il ne croit pas au Dieu vengeur qui tient en réserve pour le vice des châtiments épouvantables, je le conçois. Pourquoi repousserait-il les rêves d'une imagination flétrie? Pourquoi résisterait-il aux entraînements de son cœur? Pourquoi ne cèderait-il pas dans l'ombre à la passion qui lui promet la joie et la félicité? Qu'a-t-il à craindre, celui-là? Il n'a rien à craindre pour la vie présente, et rien pour la vie à venir. Aussi, lorsque le démon veut séduire le juste et l'arracher aux saintes habitudes de la vertu, il commence par miner le terrain sous ses pieds en ébranlant sa croyance aux peines éternelles: « N'aie point peur, mange de ce fruit, il n'est point sûr que tu vives dans des siècles sans fin : tu mourras et, après la mort, sache que tout est mort. » De même, lorsque les hommes veulent séduire d'autres hommes, entendez-les, ces fameux tentateurs: « Nous n'avons qu'un jour à passer sur la terre, profitons de ce jour; à nous les roses, à nous les fêtes, à nous les plaisirs; demain, ce sera la tombe et, au delà de la tombe, il n'y a que le néant: *Et post hæc erimus tanquam non fuerimus.* »

Il est donc naturel que l'homme roule de chute en chute, quand il ne porte point dans l'âme la crainte salutaire de l'éternité. Au torrent dont mugissent les eaux grossies par l'orage il faut une digue qui l'emprisonne dans ses deux rives; sans quoi il sort menaçant, furieux, de son lit et ne laisse après lui que des champs dévastés.

Ainsi le cœur de l'homme, et sa digue à lui c'est la perspective de l'éternité. Renversez cette digue, vous n'aurez que des ruines; et c'est logique.

Mais croire aux châtiments éternels du péché et commettre le péché de sang-froid, c'est folie. Car, enfin, que signifie ce mot d'éternité? Il signifie que la mort est en vedette derrière chaque minute et qu'au moment où nous n'y pensons pas elle peut tomber sur nous comme le tonnerre tombe sur le voyageur imprudent qui affronte la tempête. Il signifie qu'aussitôt après être sortie du corps, l'âme, accompagnée de ses œuvres, doit se présenter au tribunal de Dieu et que Dieu, juge sévère, juge inflexible, scrutera toute notre vie et, de son regard pénétrant les derniers abîmes du cœur, ira saisir avec leurs moindres nuances les sentiments les plus cachés. Il signifie qu'il y a un enfer et que, dans cette prison de feu, les réprouvés brûleront durant les siècles des siècles sans être consumés.

Il signifie une ruine incommensurable, un malheur sans remède, une catastrophe sans espoir. Toutes les choses d'ici-bas

ont nécessairement un terme et nous nous consolons, au milieu des chagrins les plus amers, en pensant que tôt ou tard arrivera la fin. Mais, ici, point de fin : le pécheur est tombé dans l'enfer... Combien restera-t-il dans cette flamme ? Toujours ! Des millions et des millions de siècles s'écouleront, plus nombreux que les étoiles suspendues au firmament, plus nombreux que les feuilles desséchées emportées par l'orage, plus nombreux que les grains de sable entraînés par les flots de la mer et, lorsque ces millions de siècles se seront enfuis, le réprouvé aura-t-il achevé son supplice ? Il ne l'aura pas même commencé : *Ibunt in supplicium æternum.*

Supposez que Dieu, prenant tous les mondes semés dans l'espace, les pétrisse dans sa main et, de tous ces mondes réunis, fasse un globe immense plus dur que le diamant. Une fois chaque siècle, un insecte vient toucher de son aile cette masse gigantesque ; par suite, cette masse est usée, il n'en reste plus rien..... Le réprouvé a-t-il achevé son supplice ? Il ne l'a pas même commencé : *Ibunt in supplicium æternum.* Ou bien encore, supposez qu'une fois chaque siècle, une goutte d'eau tombe dans un bassin plus profond que celui de l'Océan et aussi vaste que l'univers...... ce bassin est rempli, il verse par tous les bords..... Le réprouvé a-t-il achevé son supplice ? Il ne l'a pas même commencé : *Ibunt in supplicium æternum.*

Toujours, toujours souffrir !!! voilà l'éternité par une de ses faces et, alors, comprenez-vous qu'un homme, sérieusement convaincu de cette vérité, affronte pour une misérable satisfaction les chances de cet avenir effrayant ?

Quel est celui qui s'adorerait comme un Dieu et, dans l'ivresse de son orgueil, s'aimerait jusqu'à l'exaltation, jusqu'au délire, s'il pensait que demain l'oubli planera sur son sépulcre et que, pour un quart d'heure d'ambition et de gloire, ce sera toute une éternité d'opprobre et d'ignominie : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

Quel est celui qui mettrait sa fin dernière dans un peu d'or, s'il pensait que, de cet or, ce soir, il ne lui restera qu'un misérable suaire et, de ses palais et de ses châteaux et de ses salons, qu'une prison fétide où les vers s'attacheront à son cadavre pour le ronger, et les remords à son âme pour lui servir éternellement de bourreau ? *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

Quel est celui qui, de son corps, ferait une idole, s'il pensait que, dans un instant, l'idole s'écroulera et qu'il faudra, sous un linceul de flammes, expier les désordres qui auront souillé sa vie ? *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

Un jour, nous dit l'histoire, fut ouvert le tombeau de la reine

Isabelle. François de Borgia, l'un des premiers à la cour de Charles-Quint, était là et, quand il vit ces traits livides, ce visage défiguré, ce cadavre déjà rongé par les vers : « Voilà donc, s'écria-t-il, tout ce qui reste d'une couronne ! » Et le lendemain, que faisait-il ? Il renonçait à la gloire, aux honneurs et, courant au cloître, il embrassait la vie mortifiée des pauvres volontaires.

La pensée de l'éternité fortifie donc l'âme contre les assauts de la tentation et elle ranime son courage à l'heure de l'épreuve.

11° Il faut avouer que la vie est quelque chose de bien dur, quelque chose de bien triste. L'Église, dans sa liturgie, l'appelle une vallée de pleurs : *In hac lacrymarum valle*. Le saint Évangile nous la représente comme un chemin pénible couvert de ronces et d'épines qui meurtrissent les pieds du voyageur. Un poète a dit que c'était une goutte de miel dans un calice d'absinthe. J'aime mieux dire, c'est plus chrétien et plus vrai, que la vie est un calvaire. Nous avons beau fuir ce calvaire; il se dresse partout avec sa croix sanglante et, bon gré mal gré, il faut que tous la gravissent et que tous, comme des victimes, s'étendent sur la croix.

On parle quelquefois de certains hommes qu'on est convenu d'appeler des heureux. C'est une ironie. Le bonheur véritable ne fleurit point dans ce triste désert; c'est un fruit qui ne saurait mûrir au soleil de la vie. Et pourtant, me direz-vous, regardez bien. Ils ont la richesse, ils ont les honneurs, ils passent les jours et les nuits au milieu des enivrements de la joie. Que leur manque-t-il donc ? Aujourd'hui, peut-être, il ne leur manque rien. Attendez demain.

Nous sommes au lendemain. Qu'est-il arrivé ? Plus de fête, plus de chant. Est-ce la mort ? est-ce un revers de fortune ? pourquoi ce silence lugubre ? C'est qu'il est écrit, dans une des épîtres de saint Paul, que toute créature doit gémir : *Omnis creatura ingemiscit*. De même qu'il n'y a pas d'hiver sans orage, il n'y a pas de vie sans tristesse et sans pleurs, et sur la tombe de chaque homme on pourrait écrire, comme épitaphe, ces trois mots qui résument l'existence du pauvre tout aussi bien que l'existence du riche : *Il naquit; il pleura; et il mourut.*

Or, l'âme broyée par la souffrance réclame un peu de consolation. La croix est trop lourde quand on est seul à la porter et il faut absolument que quelqu'un nous aide à gravir le calvaire. Mais, cette consolation, à qui la demanderez-vous ? Sera-ce à vos amis ? Hélas ! ne connaissez-vous pas cet adage d'un poète latin :

Quamdiû felix eris, multos numerabis amicos.

Vous aurez des amis tant que vous serez heureux. Au jour du malheur, tous battent en retraite, soit par indifférence, soit parce

qu'il en coûte trop de voir couler des larmes, et les amis les plus fidèles se fatiguent à nous entendre raconter sans cesse notre infortune et notre deuil.

Une seule chose peut éclaircir l'horizon et rendre au cœur blessé l'espérance : c'est la pensée de l'éternité bienheureuse. Arrachez à l'homme cette pensée consolante, la douleur l'écrasera, elle le poussera inévitablement au désespoir, et demain nous apprendrons qu'il est allé se jeter à l'eau, pour mettre fin à son martyre.

Tournez, au contraire, tournez le regard du côté du Ciel et dites-moi ce que sont toutes les souffrances du temps comparées aux délices de l'éternité ?

Sans doute, c'est triste d'être pauvre et de n'avoir à manger, dans un misérable taudis, sur une table vermoulue, qu'un morceau de pain noir mendie au détour d'un chemin. Mais, ô pauvre, ô mon frère, combien dureront tes privations et tes angoisses ? Un jour. Et, ce jour écoulé, le Seigneur te tirera de la poussière, il te couvrira d'un manteau de gloire, il placera dans tes mains un sceptre, sur ta tête une couronne, et il t'introduira tout brillant de lumière dans la splendeur des cieux : *De stercore erigens pauperem.*

C'est triste de voir ses forces dépérir lentement, sa vie s'éteindre d'heure en heure et son corps prêt à s'écrouler comme l'édifice qui menace ruines. C'est triste et plus triste encore de porter dans son âme des blessures que ne peuvent guérir ni les hommes ni le temps. Mais, combien dureront ces souffrances du corps et ces angoisses de l'âme ? Un jour. Et après, c'est la délivrance, le corps refleurit, la chair mortelle revêt l'immortalité, l'âme s'épanouit dans la joie des élus et une heure de tribulations nous mérite un poids incommensurable de gloire et de bonheur : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

C'est triste d'avoir sans cesse à lutter contre des passions qui, d'un moment à l'autre, peuvent nous terrasser. Mais, combien de temps durera cette lutte ? Un jour. Et, le combat terminé, voyez-vous la palme, voyez-vous les couronnes et le vainqueur qui entre triomphant dans le repos de l'éternité ?

C'est triste de voir la mort impitoyable et cruelle faire autour de nous des vides que rien ne peut remplir. Mais, combien durera l'absence ? Un jour. Et, après un jour de séparation, c'est le revoir éternel.

On dit vulgairement que l'espérance fait vivre, et c'est vrai. Croyez-vous que le laboureur confierait le grain à la terre, s'il n'espérait pas une abondante moisson ? Croyez-vous que l'ouvrier se consumerait de labeurs, s'il n'attendait pas le salaire ? Et le pilote s'en irait-il à travers les vagues, s'il était assuré que, la

vague s'ouvrant, lui servira de tombeau ? Or, par le même principe, quelle est la jeune fille qui s'arracherait aux bras d'une mère en pleurs et, enchaînée par le triple lien de la chasteté, de l'obéissance et de la pauvreté, s'ensevelirait toute vivante derrière la grille d'un cloître ou dans la salle d'un hôpital, ou bien encore s'en irait quêter de porte en porte pour nourrir sa famille adoptive de pauvres et de vieillards?

Quel est le jeune homme qui, à l'âge de vingt ans, âge des rêves d'or et des suaves illusions, ferait divorce avec le monde et, courant à la solitude, jetterait sur ses épaules une bure grossière, autour de ses reins une corde plus rude encore et, les pieds nus et mendiant volontaire, se condamnerait au martyre de la pénitence et de l'expiation ?

Quel est l'homme qui briserait dans ses mains la coupe du plaisir et, alors que tant d'autres cueillent les fleurs du chemin et s'en tressent une couronne, prendrait pour lui les épines et s'en irait à la suite du divin Crucifié ?

Quel est, en un mot, le chrétien qui plierait ses épaules sous le joug de l'Évangile, s'il ne voyait pas à l'horizon la récompense du Ciel ?

O Ciel, ouvre tes sacrés parvis, laisse-moi contempler le fleuve de joie qui s'épanche du trône de l'Agneau ! Laisse-moi, dans l'extase du bonheur, entendre les échos de tes suaves harmonies ! Laisse-moi pénétrer du regard dans le sanctuaire où réside l'adorable Trinité !

Et alors, je comprends le martyr qui chante sous la dent cruelle du lion ; je comprends l'anachorète plus heureux dans son antre sauvage que l'élu des nations dans son palais de roi ou d'empereur ; je comprends le religieux qui n'échangerait pas sa cellule et la pierre qui lui sert de chevet pour tout l'or de ce monde ; je comprends le chrétien qui renonce aux voluptés du siècle et porte courageusement à ses lèvres le calice amer du sacrifice et de l'immolation.

Suivons donc le conseil du Saint-Esprit et méditons souvent nos fins dernières : *Memorare novissima tua*. Lorsque la tentation vous presse et semble vous briser, allez par la pensée sur les bords de l'enfer, regardez la place où vous entraînerait votre chute, et vous ne pécherez pas : *et in æternum non peccabis*.

Lorsque la vie vous paraît trop lourde et que le chagrin vous arrache des pleurs, rappelez-vous que nous sommes

. . . . des oiseaux de passage
Qui ne batissent point leurs nids sur le rivage
Et ne se posent point sur les branches des bois.

Le temps est sombre, l'orage va éclater ; courage, encore un

coup de rame et vous touchez à la rive, et, sur la rive, Dieu vous attend. *Amen.*

Le Soir. — *Pureté d'intention.*

On nous a dit mille fois que Dieu nous appelle tous à devenir des saints : *Vocavit nos Deus in sanctificationem.* Et, à ces mots, notre nature s'est effrayée. La sainteté nous est apparue comme une montagne dont la cime se perd dans les nues, et au sommet de cette montagne nous avons aperçu les docteurs avec l'auréole du génie, les martyrs avec la palme de la victoire, les vierges avec l'éclat resplendissant de leur robe sans tache, les anachorètes avec leurs cilices transformés en un manteau d'honneur, et notre courage s'est abattu... Comment gravir cette haute montagne ? *Quis ascendet in montem Domini ?* Nous n'avons pas le génie des docteurs; nous n'avons pas souffert comme les martyrs; nous avons maculé les vêtements de l'innocence; nous n'avons point déchiré notre corps avec la verge de la pénitence, comme les solitaires du désert..... Comment donc espérer d'être saints ? *Quis ascendet in montem Domini ?*

Ne nous effrayons pas. Il est dit de Jésus-Christ, le modèle des prédestinés, qu'il a bien fait toute chose : *Bene omnia fecit.* Et voilà le secret de la sainteté. Celui-là donc est vraiment saint qui s'efforce, comme le serviteur fidèle, de remplir sa tâche et qui, à l'exemple du Sauveur, fait bien chacune de ses œuvres : *Bene omnia fecit.* Or, qu'est-ce qui donne à nos actions leur mérite et l'empreinte de la sainteté ? C'est l'intention.

Les êtres irraisonnables n'agissent que par instinct. L'instinct les pousse et ils suivent en aveugles cette impulsion naturelle ; il n'y a, chez eux ni calcul, ni préméditation. L'homme, au contraire, a toujours devant les yeux un motif qui le détermine à agir, et ce motif donne à ses actes toute leur moralité, d'après ce mot d'un poète latin :

Quidquid agunt homines, intentio judicat illos.

Qu'importe l'éclat matériel de nos œuvres ? Cet éclat peut bien fasciner les créatures et nous mériter leurs applaudissements parce que les créatures se laissent éblouir par de simples apparences. Mais, devant Dieu, les apparences ne sont rien. De son regard plus pénétrant que le soleil, le Seigneur scrute les âmes et, par les aspirations de l'âme, il juge les actions et en fixe la valeur : *Deus intuetur cor.* Au jugement des hommes, est-il quelque chose de plus grand que de livrer des batailles, que de remporter des victoires et de conquérir des empires ? Certes, voilà qui fait du bruit, l'opinion publique s'en émeut et l'histoire se charge de raconter ces triomphes aux générations à venir. Quoi de plus bas,

au contraire, quoi de plus petit que les actions journalières d'une pauvre femme qui vit inconnue à un quatrième étage et traverse la vie sans que le monde daigne lui donner un regard? Eh bien! aux yeux de Dieu, qui aura le plus mérité, de cette femme sans nom ou de ce vainqueur illustre? Le vainqueur sera peut-être réprouvé parce qu'il s'est enflé d'orgueil au bruit des ovations, et la pauvre femme Dieu la tirera de la poussière pour lui donner dans son règne éternel une place d'honneur: *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.*

En voulez-vous un exemple? Il y a dix-neuf siècles, au fond de la Judée, dans une misérable bourgade et dans une maison qui avait tous les tristes dehors de l'indigence, vivait une humble famille qui devait, ce semble, occuper fort peu de place dans les annales de ce temps. Il y avait là... quoi donc? Il y avait un atelier, quelques outils, un vieillard qui travaillait du bois, une jeune mère qui s'occupait aux soins vulgaires du ménage, et un enfant qui grandissait en âge et en sagesse. A la même époque, de grands capitaines remplissaient le monde du bruit de leurs exploits, des orateurs éloquents plaidaient au Forum et des philosophes et des poètes tenaient la savante Rome en émoi. Aujourd'hui, où sont tous ces poètes, tous ces philosophes, tous ces orateurs, tous ces généraux? Combien ont pesé leurs œuvres dans la balance de l'éternité? Je n'en sais rien; mais, regardez. Ce vieillard, cet artisan, ce charpentier de Nazareth, Dieu l'a pris dans son obscurité, il lui a décerné un trône dans les cieux et des autels sur la terre; il s'appelle Joseph. Et cette vierge, et cette mère, les générations, à deux genoux, la saluent bienheureuse et lui adressent, au milieu des parfums de l'encens, des cantiques d'amour; elle se nomme Marie. Et cet enfant, nous l'adorons, car c'est Jésus. D'où vient cette grandeur qui efface toute grandeur? D'où vient cette gloire qui efface toute gloire? Ne disons rien de Jésus, puisqu'il était Dieu. Mais Joseph, qu'a-t-il fait? Qu'a fait Marie? Des œuvres petites en apparence et pourtant sublimes par l'intention, et les Anges ont recueilli ces œuvres, et ils en ont tressé à Joseph une couronne comme il n'y en a pas au front des empereurs; et ils en ont tressé à Marie un diadème comme il n'y en a pas sur la tête des élus.

Ainsi, nos actions montent ou descendent, s'élèvent ou se rapetissent, gagnent ou perdent en valeur selon que notre œil regarde le Ciel ou regarde la terre. Voyons. Pourquoi travaillez-vous? Est-ce uniquement pour gagner un misérable salaire? Vous n'avez en vue d'autre perspective que le temps, votre labeur ne fructifiera que pour le temps et non pour l'éternité. Pourquoi travaillez-vous? Est-ce pour offrir votre contingent d'expiation à la justice de Dieu? Chaque goutte de sueur devient

un sacrifice et, par ces sacrifices, vous obtenez miséricorde. Pourquoi travaillez-vous, enfin? Est-ce pour plaire au Seigneur et accomplir sa volonté? Vos œuvres, ces œuvres basses et communes que le monde peut-être regarde du haut de son mépris, changent tout à coup de nature, elles se transforment, elles sont autant d'actes d'amour et deviennent en quelque sorte divines. Et voilà qui nous explique comment il se fait que deux hommes, après avoir supporté les mêmes fatigues, soutenu les mêmes combats et remporté les mêmes victoires, n'obtiendront pas, au déclin de la vie, la même récompense. De ces deux hommes, quel est celui qui sera le plus glorifié? C'est celui qui aura le plus aimé Dieu sur la terre, et comme il n'est personne qui n'ait un cœur, et comme une mendiante a un cœur tout aussi bien qu'une fille des rois, si cette mendiante sait se grandir par l'amour et, du fond de sa misère, ne cherche que Dieu... attendez... au dernier jour, Dieu l'exaltera, il la placera sur un trône et la fille des rois lui servira de marchepied.

L'intention est donc à nos œuvres ce que l'âme est au corps, ce que la sève est à l'arbre. L'âme donne au corps le mouvement et la vie et, dès que le corps, à la suite de n'importe quel accident, se sépare de l'âme, il n'est plus qu'un cadavre. La sève, à son tour, en circulant dans les branches de l'arbre, communique à l'arbre sa fécondité, et les rameaux se couvrent de feuilles, ils se couronnent de fleurs, ils se chargent de fruits. Par contre, la sève s'est-elle retirée des branches? Ne voyez-vous pas? A l'instant les fleurs se fanent, les feuilles se dessèchent, les fruits tombent, et voilà le laboureur qui prend en main la hache, et il coupe cet arbre, et il le jette au feu : *Et excidetur et in ignem mittetur*. De même, si notre intention est droite, si elle est pure, quelque vulgaires que soient nos œuvres, elles sont moissonnées par les anges et portées dans les cieux pour former devant toute l'éternité notre héritage et notre couronne : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.* Au contraire, l'intention est-elle mauvaise? Qu'importe que nos œuvres soient grandes et belles, elles ne sont en réalité qu'un corps sans âme et un arbre privé de sève : *Quod est corpus sine vita.* Et Dieu les dédaigne, il les repousse, il n'en tient aucun compte : *Si oculus nequam fuerit, totum corpus tuum tenebrosum erit.*

L'intention, à quoi puis-je la comparer encore? C'est la goutte d'eau qui rafraîchit la plante et sans laquelle la plante s'incline sur sa tige desséchée. L'intention, d'après la parole de Jésus-Christ, c'est comme le soleil qui éclaire le ciel de ses vives splendeurs et nous laisse dans les ténèbres dès qu'il disparaît à l'horizon : *Lucerna corporis tui est oculus tuus.* L'intention, c'est comme le parfum qui nous attire vers la fleur. Qu'est-ce qu'une

fleur sans parfum? En résumé, l'intention, c'est ce qui caractérise nos œuvres et en détermine le prix : *Quantum intendis, tantum facis.*

Il y a dans cette doctrine de quoi consoler certaines âmes dont la vie s'écoule simple, uniforme, inconnue et qui se figurent perdre leur temps parce qu'elles n'ont rien d'extraordinaire à offrir au Seigneur. C'est une mère qui s'enferme dans sa maison et consacre prosaïquement sa journée à soigner sa famille. C'est une pauvre servante à qui la Providence a refusé le bien-être et qui, pour avoir un morceau de pain, s'est mise au service d'un maître quelquefois intraitable, presque toujours ingrat. C'est une humble ouvrière qui va tristement son chemin, demandant à un travail pénible le nécessaire de chaque jour. Et maintenant, entendez leurs plaintes: « Que faisons-nous? Oh! parlez-nous du religieux qui macère son corps par les jeûnes, l'affaiblit par les veilles et le déchire par de sanglantes flagellations! Parlez-nous de la religieuse qui s'est ensevelie derrière les grilles du cloître et s'offre volontairement au martyre de la pénitence et de l'amour! Parlez-nous du missionnaire que le zèle des âmes emporte au delà des mers! Parlez-nous de ces chrétiens qui se dépouillent de leurs trésors pour en faire le patrimoine des pauvres et se mettent à la suite du divin crucifié! Mais, pour nous, où sont nos œuvres? où sont nos pénitences? où sont nos immolations? où sont nos austérités et, quand nous paraîtrons au tribunal du souverain juge, qu'aurons-nous à présenter? » Ecoutez la réponse : « Ce que je veux avant tout, vous dit Jésus-Christ, c'est le cœur : *Probe cor tuum mihi.* »

S'il s'agissait d'obtenir la gloire humaine, oui, alors il vous faudrait des œuvres d'éclat. Au général, le monde demande de grandes batailles dont le nom puisse être inscrit sur des bas-reliefs de marbre ou de bronze. A l'écrivain, il demande des ouvrages savants qui portent l'empreinte du génie. A l'artiste, il demande des productions qui excitent l'enthousiasme et trouvent leur place au milieu des chefs-d'œuvre des arts. Et quand un général ne s'est pas distingué par quelque haut fait d'armes ; et quand un écrivain n'a pas fait un livre qui soit un monument de la littérature, de la science et du bon goût ; et quand un artiste ne sait rien produire qui frappe et qui étonne, les uns comme les autres passent inaperçus, ils meurent sans que personne s'en doute et leur mémoire, à tout jamais, reste ensevelie dans l'oubli.

Mais, voulez-vous la gloire du Ciel? Dieu la donne à meilleur marché, et un verre d'eau froide, pourvu que l'aumône en soit faite au pauvre par amour, mérite un bonheur éternel. Qu'était-ce que Germaine Cousin? Une bergère qui n'avait d'autre occu

pation que de paître les troupeaux, et des milliers de pèlerins courent à son sépulcre devenu glorieux. Qu'était-ce que Joseph Labre ? Un mendiant qui quêtait son pain de porte en porte ; et, à la place de ses haillons, le Seigneur lui a donné la robe splendide des élus. Qu'était-ce que saint Isidore? Un obscur laboureur ; et, au lieu de la charrue, il a maintenant dans les mains le sceptre de l'éternité.

D'un autre côté, il est triste de voir des chrétiens, qui pourraient si facilement s'enrichir, porter le poids du jour et le porter sans profit.

Oui, il y a des chrétiens qui souffrent toutes les privations de la misère, ne mangent que du pain noir, ne sont couverts que de vêtements en lambeaux, n'ont qu'une planche bien dure pour y reposer la nuit. Et toutes ces privations si pénibles et si longues ne leur seront comptées pour rien.

Il y a des chrétiens qui ressemblent à des victimes vouées à la douleur ; la douleur les torture, les brise, les crucifie; ils n'ont pas un instant de repos, une heure de joie, une minute de plaisir. Et toutes ces douleurs ne leur seront comptées pour rien.

Il y a des chrétiens qui usent leur existence dans un labeur ingrat, s'épuisent de fatigues, font un métier de mercenaires. Et toutes ces fatigues ne leur seront comptées pour rien.

Bien plus, il y a des chrétiens qui prient, se confessent, s'approchent fréquemment de la table eucharistique, ont les dehors de la dévotion, s'adonnent à des exercices de piété. Et ces prières, et ces communions, et ces exercices de piété ne leur seront comptés pour rien.

Et quels sont les chrétiens qui sèment et ne récoltent pas, jettent leurs filets à l'eau et les retirent vides, s'imposent grand nombre de sacrifices et n'amassent aucun trésor ? Comprenez-le bien, la chose en vaut la peine.

En premier lieu, ne valent rien pour le Ciel les œuvres qui sont faites pendant les ténèbres et la nuit du péché mortel : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus*. Le péché mortel emporte tous les mérites que nous avons acquis comme la tempête emporte la moisson. Eussiez-vous converti plus d'âmes que l'Apôtre saint Paul ; eussiez-vous défendu la foi avec plus de constance et de zèle que les docteurs ; eussiez-vous enduré pour la cause de la vérité plus de tourments que les martyrs ; vienne le péché mortel, aussitôt tout disparaît, comme disparaît le nuage que dissipent les vents ; tout s'engloutit, comme le navire qui sombre sous les flots. De plus, le péché mortel donne la mort à l'âme et par conséquent toutes les œuvres de cette âme sont des œuvres mortes et de nulle valeur : *Dona iniquorum non probat Altissimus*. Lorsque le Seigneur, du haut des cieux, abaisse ses regards sur

les hommes, il n'examine pas si les hommes habitent une mansarde ou un palais, s'ils portent sur leurs épaules une bure grossière ou un manteau de pourpre. A quoi bon ? Si Dieu nous estimait d'après nos talents ou notre fortune, le plus grand nombre d'entre nous pourrait se lever et lui dire : Pourquoi ne m'avez-vous pas donné ma part d'intelligence et de génie ? Pourquoi n'avez-vous pas déposé sur mon front une couronne ? Pourquoi ne m'avez-vous pas gratifié d'un nom qui pût faire du bruit ? Qu'est-ce donc que Dieu regarde ? qu'est-ce qu'il estime dans l'homme ? Il ne regarde et il n'estime que l'âme sur laquelle il a reproduit ses traits ; et, lorsque cette âme a la vie de la grâce, il accueille ses œuvres, comme au berceau du monde il accueillait les sacrifices de l'innocent Abel : *Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus.* Mais, quand cette âme a perdu par le péché mortel la vie surnaturelle, Dieu s'en détourne avec une espèce d'horreur : *Ad Caïn vero et ad munera ejus non respexit.*

En second lieu, ne valent rien pour le Ciel les œuvres qui sont inspirées par l'orgueil et que l'on accomplit uniquement dans le but de capter les louanges des créatures. Un jour, la foule se pressait vers le temple de Jérusalem, et dans cette foule il y avait grand nombre de riches, et ces riches, faisant étalage de libéralité, jetaient l'argent à pleines mains dans le lieu destiné à recevoir les offrandes. Et voilà qu'à la suite de ces pharisiens opulents survint une pauvre veuve ; elle n'avait qu'un denier pour toute sa fortune et, se cachant de la multitude dans la crainte d'être aperçue, elle jette furtivement son denier dans le trésor du temple. Et maintenant entendez le panégyrique du Sauveur : « En vérité, en vérité, je vous déclare que cette femme, à elle seule, a plus donné que tous les autres ensemble : *Vere dico vobis quia vidua hæc pauper plus quam omnes misit.* » — « Et pourquoi, Seigneur ? Les pharisiens ont offert de magnifiques présents, ils ont donné de l'or, et cette veuve n'a donné qu'un denier et qu'est-ce qu'un denier à côté de l'or ? » — « C'est vrai ; mais cette femme n'a cherché que Dieu et Dieu a inscrit son aumône dans le livre de vie pour lui rendre le centuple : *Centuplum accipietis.* Tandis que les pharisiens ont voulu se faire applaudir du peuple et, le peuple les ayant applaudis, ils ont reçu toute leur récompense : *Receperunt mercedem suam.* »

Or, manque-t-il de pharisiens dans le monde ? N'y a-t-il pas des riches qui sonnent de la trompette quand ils font l'aumône et sont bien aises qu'on sache à tous les quartiers d'une ville qu'ils ont souscrit pour bâtir une église ou pour donner du pain, durant l'hiver, aux ouvriers sans travail ? N'y a-t-il pas des chrétiennes qui font de la religion comme une affaire de toilette et affectent d'en revêtir certaines pratiques comme un vêtement de conve-

nance et de bon ton? N'y a-t-il pas des personnes, soi-disant pieuses qui, au lieu de chercher le silence et l'oubli, affichent leur prétendue piété, prennent je ne sais quels airs singulièrement apprêtés et étalent leur dévotion comme le négociant étale ses nouveautés pour attirer les passants? N'est-il pas ordinaire que les hommes fassent parade de leurs œuvres et les exposent à l'admiration du public comme le peintre expose le dessin que son habile pinceau a reproduit sur la toile? Et si nous ne descendons pas toujours jusqu'à ces petitesses de l'orgueil, si nous avons assez de grandeur d'âme ou assez d'esprit pour ne point mendier quelques flatteries de commande ou quelques louanges hypocrites, ne savez-vous pas que nous sommes follement épris de nous-mêmes et que nous admirons chacun de nos actes comme la mère admire son enfant? Et, par suite, qu'arrive-t-il? C'est que l'amour-propre se tient, en quelque sorte, en vedette derrière chaque minute; et à peine avons-nous fait une action digne de récompense qu'il se jette sur nous, comme le pirate se jette sur le navire et nous en dérobe le prix : *Receperunt mercedem suam.*

Enfin, ne valent rien pour le Ciel les œuvres qui n'ont d'autre principe qu'un principe humain; les œuvres qui n'ont d'autre motif que la passion, l'intérêt, l'égoïsme ou la sensualité; les œuvres qui n'ont d'autre raison d'être que la routine, le caprice, les saillies du caractère, les variations de la température et les impressions du moment; car, il est écrit que le Juste vit de la foi : *Justus meus ex fide vivit.*

En résumé, pour qu'une œuvre soit méritoire, il faut absolument qu'elle soit faite dans l'état de grâce et que, partant d'un principe surnaturel, elle aille à Dieu et se rapporte à lui comme à sa fin dernière. Voilà bien de quoi réfléchir et aussi de quoi trembler! Il est rapporté, dans la vie de sainte Thérèse, qu'un jour le Seigneur lui apparut, tenant une grappe de raisins. Or, la plupart des grains n'avaient aucune tache, et ils étaient si beaux qu'on aurait pu les servir sur la table des rois. Un certain nombre commençait à se flétrir, et d'autres étaient entièrement gâtés. Et la sainte demandant la raison de ce mystère. « Cette grappe, lui répondit le Seigneur, est l'image de ta vie. Regarde et comprends. Ces grains si beaux et si frais sont l'emblème des œuvres que t'a inspirées mon amour. Les grains à moitié décolorés représentent les œuvres où à l'amour s'est mêlé la négligence, l'amour-propre ou la sensualité. Et les grains qui sont tout à fait noircis figurent les œuvres que n'ont animées ni la foi ni la charité. »

Où en serions-nous si le Seigneur nous montrait notre vie sous ce même symbole? Dans cette grappe, combien de grains seraient-

ils purs? Combien n'auraient aucune flétrissure? Enlevez les œuvres que nous avons peut-être faites sans la grâce de Dieu et dans le malheureux état de péché mortel; enlevez les œuvres qui sont nées de l'amour-propre ou qui, finalement, ont abouti à l'orgueil; enlevez les œuvres qui ont eu pour cause première un sentiment purement naturel. Que reste-t-il?

Pensons-y sérieusement, puisque notre salut dépend de la sanctification des œuvres qui composent notre vie; et, pour que cette vie soit réellement pleine, gardons précieusement la grâce qui seule anime nos actions. Dès le réveil et avant de commencer notre course, offrons à Dieu chacun de nos pas dans le but de travailler à sa gloire. Et puis marchons le regard vers le Ciel, afin que nous n'attachions pas notre cœur aux choses de la terre. « Que de minutes dans un jour! dit saint François de Sales. Et si nous sanctifions chacune de ces minutes, mon Dieu, quelles riches journées! quelles semaines fructueuses! quels mois bénis! quelle vie parfaite et quelle éternité! » *Amen.*

SEPTIÈME JOUR

LE MATIN. — *État de grâce.*

Qui a pu lire sans émotion les pages suaves du saint Évangile où se trouve racontée dans ses moindres détails l'histoire de la Samaritaine? C'est au déclin du jour, un dernier rayon de soleil éclaire l'horizon, le Sauveur a marché pendant de longues heures, il est fatigué de sa course et, n'en pouvant plus, le voilà qu'il s'arrête à côté d'un puits, sur les bords d'un grand chemin. Regardez; une femme s'avance; c'est une femme de Samarie qui vient puiser de l'eau. Et Jésus, qui fait jaillir les sources des fontaines, de lui dire: « Voudriez-vous bien me donner à boire? *Da mihi bibere.* » — « Impossible, répond cette femme, vous êtes Juif; je suis Samaritaine, et vous savez que les Samaritains n'ont aucuns rapports avec les Juifs: *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* » Et le Sauveur ajoute: « Si vous connaissiez le don de Dieu, vous me demanderiez vous-même à boire; et je vous donnerais d'une eau qui étanche toute soif et qui jaillit jusqu'à la vie éternelle: *Et dedisset tibi aquam vivam.* » Quelle était donc cette eau mystérieuse? Evidemment, c'était la grâce. Et quand cette femme l'eut compris, entendez ce cri de son cœur: « Oh! donnez, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif: *Da mihi hanc aquam ut non sitiam.* » Et Jésus lui donne la grâce de la vérité, la grâce de

la lumière, la grâce du salut. Or, à combien d'entre nous ne pourrait-on pas adresser les paroles de l'Évangile : « *Si scires donum Dei !* Si vous connaissiez le don de Dieu ! » Qui connaît bien le prix de la grâce ? Qui sait l'apprécier à sa juste valeur ? Demandons à Jésus-Christ de dessiller nos yeux, comme il dessilla les yeux de la Samaritaine et de nous dévoiler ce mystère de la grâce qui est si peu compris.

L'homme aime naturellement la grandeur, il la poursuit à outrance, c'est là son rêve du jour et encore son rêve de la nuit. Mais, où cherche-t-il cette grandeur dont la faim et la soif le dévorent ?

Un jour, en traversant la rue, il a vu des toilettes luxueuses, des maisons princières, des carrosses élégants, et le voilà se disant au fond du cœur. Pourquoi rester pauvre ? Le pauvre est inconnu comme la goutte d'eau qui s'évapore dans l'espace, comme la feuille que le vent arrache à l'arbre des forêts ; et il n'a réellement une place dans la société, cet oublié du monde, que lorsqu'il s'agit de payer à l'Etat sa cote personnelle. Que ne sommes-nous riche ? Si j'étais riche, je me bâtirais un palais, j'aurais un superbe équipage, je serais escorté de serviteurs en brillante livrée... Et le voilà courant à travers les chemins les plus scabreux pour saisir la fortune et, si jamais il parvient à gagner un million à la hausse ou à la baisse, vous le verrez, ce parvenu de la veille, alors même qu'il faudrait des volumes pour écrire ses débauches, se contempler avec ravissement et dire à la foule étonnée : Regardez-moi, j'ai grandi !

Un autre s'imagine qu'il n'est pas de grandeur sans puissance. Fabriquez-lui donc un escabeau, faites-lui un marchepied ; dressez-lui un trône où avec du sang ou avec de la boue, n'importe ; mettez sur son front, peut-être ridé par le vice, un quelque chose qui ressemble à une couronne ; placez dans ses mains un simulacre de sceptre, quand bien même ce ne serait qu'un roseau ; jetez sur ses épaules quelques haillons de pourpre ; ce monarque improvisé, fût-il un Sardanapale ou un Néron, s'exaltera dans son orgueil et se croira grand.

La grandeur, par hasard, s'est dit un autre, ne serait-ce pas la science ? Et, à tout prix, il faut écrire un livre, rédiger un journal ou bâtir quelque système plus ou moins extravagant ; et quand il a inventé un système, quand il a écrit son nom à la première page d'un livre ou bien au rez-de-chaussée d'un journal, celui-là aussi s'admire ; il s'adore et il se croit grand.

Que dire de cette grandeur de la richesse ? Que dire de cette grandeur de la science ? Que dire de cette grandeur du pouvoir ? Nous, dans nos vues mesquines, nous admirons les Crésus qui ont des centaines d'arpents de terre au soleil et à la banque

plusieurs millions ; nous admirons ces majestés qui, d'un signe de leur main ou d'un mot de leurs lèvres, remuent tout un empire ; nous admirons les savants dont le nom resplendit comme l'étoile au ciel ; mais, devant Dieu, la richesse n'est rien, la science n'est rien, le pouvoir n'est rien ; et lui-même nous déclare que, toutes ces grandeurs enflées d'orgueil, il les regarde avec mépris : *Alta a longe cognoscit.*

Voyez plutôt cette pâle mendiante qui porte au cœur la grâce et avec la grâce y porte son Dieu. O pauvre femme, ô déshéritée du monde, personne ne pense à toi et dans la rue peut-être que le riche s'écarte pour ne pas coudoyer tes haillons. Mais, là-haut, les cieux sont ouverts pour contempler les richesses de ton âme ; Dieu, qui de son trône entend le bruit de la feuille qui tombe, s'incline pour écouter tout ce qui tombe de ton cœur ou de tes lèvres ; et maintenant, ô pauvre femme, commande au Seigneur et tu arrêteras l'explosion des colères divines et, s'il le faut, pour t'obéir, Dieu fera des miracles.

Je le crois bien. Regardez la nature avec ses mille couleurs, les fleuves avec le cristal de leurs eaux, les fleurs avec leurs riches nuances. Levez ensuite les yeux vers le firmament, considérez la voûte d'azur qui s'étend sur nos têtes, et les astres qui se balancent avec harmonie dans l'espace, et le soleil qui de ses feux inonde l'univers. Entrez enfin dans nos temples, voyez-vous ces dômes aériens, ces voûtes suspendues dans les airs, ces pierres que le ciseau de l'ouvrier a transformées en feuillage ? Tout cela, c'est beau, c'est magnifique, je l'avoue, et, pourtant, qu'est-ce que tout cela à côté d'une âme que la grâce enrichit ?

Une âme en état de grâce, c'est tout d'abord le sanctuaire de la divinité : *Templum Dei estis.* Et quel sanctuaire ! Jésus-Christ en est tout à la fois l'architecte et la pierre angulaire, les anges l'ont bâti de leurs mains, l'humilité lui sert de fondement, la foi le soutient, la charité l'éclaire et l'espérance des biens à venir en couronne le faîte. Là aussi est un autel, où à chaque instant s'immole une victime ; là aussi est écrite la loi sainte avec le sang de la croix, et au centre est le tabernacle où Dieu règne : *Regnum Dei intrà vos est.* Car, Dieu n'eut pas toujours pour son culte les vastes basiliques : l'autel de gazon suffisait aux sacrifices d'Abel, l'arche aux sacrifices d'Israël voyageant au désert, les catacombes aux sacrifices des premiers chrétiens. Mais, l'âme juste, Dieu l'a choisie dès la création pour en faire sa demeure : *Inhabitabo in illis.* Et qu'importe que les églises construites avec des pierres s'écroulent ; qu'importe que le vandalisme de l'impiété les frappe de son marteau démolisseur : voici un autre temple qui ne craint ni les ravages du temps, ni les

ravages des hommes ; c'est l'âme du juste ; Dieu l'habite et toutes les puissances de la terre ne sauraient l'en chasser.

Il est raconté dans l'histoire de l'Église qu'un saint, s'étant retiré sur les bords d'un torrent, s'y bâtit une cellule avec des branches d'arbre et s'engagea par vœu à passer gratuitement tous ceux qui voudraient aller à l'autre rive. Un soir, le temps était sombre, le tonnerre grondait, le vent soufflait avec violence, c'était une tempête. Tout à coup, quelqu'un frappe à sa porte : « Vite, vite ; ouvrez; je vous en prie, aidez-moi, de grâce, à traverser le fleuve. — Impossible, répond le solitaire; il y aurait danger et pour vous et pour moi ; entrez plutôt; vous vous reposerez la nuit ; et demain, je vous passerai dès que viendra le jour. — Non, non, répond le voyageur; à l'autre bord, quelqu'un m'attend ; à tout prix, il faut que j'arrive. » Alors, le saint ouvre sa hutte et il se trouve en face d'un tout petit enfant ; il le prend sur ses épaules et, le bâton à la main, il descend dans le fleuve. Or, à mesure qu'il avance, son fardeau devient lourd et tellement lourd, que, n'en pouvant plus : « Je ne porte qu'un enfant, s'écria-t-il, et l'on dirait, vraiment, que je porte le monde ! — Oui, dit l'enfant, tu portes le monde, puisque tu portes Celui qui l'a créé. » Et la vision disparut.

Au fond de cette pieuse légende qu'y a-t-il ? Il y a notre histoire à nous, il y a l'histoire du juste. Et, en réalité, d'après l'enseignement de saint Bonaventure et des autres docteurs, l'Esprit-Saint et, avec l'Esprit-Saint, l'auguste Trinité tout entière habitent réellement, substantiellement dans l'âme qui possède la grâce : *Apud eum veniemus et apud eum mansionem faciemus*. Et c'est là ce qui fait ma grandeur. O riche, prends, si bon te semble, toute la terre ; j'ai plus que toi, je porte Dieu le créateur du monde. O riche, ajoute à ton nom tous les titres de noblesse ; je suis plus noble et plus illustre que toi : je m'appelle porte-Dieu. O riche, bâtis des châteaux, orne des salons ; dans tes salons et tes châteaux il n'y aura jamais que l'homme, tandis que je suis, moi, le temple, le sanctuaire, la basilique de Dieu : *Apud eum mansionem faciemus*.

Qu'est-ce que l'âme en état de grâce ? C'est l'image vivante de Jésus-Christ ; disons mieux, c'est le Christ vivant, puisque la grâce nous constitue dans la sainteté et que Jésus-Christ a dit : « Soyez saints comme je suis saint : *Sancti estote quoniam ego sanctus sum*. » Hier, avant que la grâce vous eût marqués de son empreinte, à quoi ressembliez-vous ? A un tableau vermoulu dont les années ont effacé les couleurs et, de la ressemblance divine, que vous restait-il ? A peine quelques traits difformes et mutilés. Mais, voici venir la grâce ; comme l'artiste intelligent, elle a réparé cette toile en lambeaux, elle l'a remise à neuf ; et

maintenant regardez-la bien, la reconnaissez-vous? Ne dirait-on pas la vision de Moïse à travers les nuages du Sinaï? Ne dirait-on pas la vision des Apôtres au sommet du Thabor? Oui, dans l'âme juste il y a réellement l'effigie de Dieu, telle que Dieu la grava lui-même lorsqu'au premier jour de la création il fit l'homme à son image : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Et, s'il nous était donné de pénétrer du regard à travers la matière et de voir de nos yeux une âme embellie par la grâce, ce serait l'extase, ce serait le ravissement, et nous voudrions plus que la vie, nous demanderions une éternité pour contempler à loisir cette apparition de Dieu sous une forme humaine. La chose est si vraie que, lorsque la grâce épure une âme et l'élève jusqu'à la sainteté, le visage même s'empreint d'une beauté toute céleste, et les peuples se sentent attirés par un charme, qui ne peut tarir, vers ces figures incomparables qu'illumine un reflet de la face de Dieu.

Qu'est-ce qu'une âme en état de grâces? C'est une création nouvelle sortie, non du néant, mais du cœur de Jésus-Christ. Le péché brise l'homme comme le vent brise le cèdre; il le mutile comme la foudre mutile une statue; il le décapite comme le condamné dont la tête roule sous le fer du bourreau; il le frappe au cœur et lui donne la mort. Partant, savez-vous bien ce que nous sommes sans la grâce? Nous sommes un arbre découronné, une statue difforme, un cadavre ambulant : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* Nous sommes encore des hommes; mais, à coup sûr, nous ne sommes plus chrétiens, puisqu'il nous manque la vie divine et que nous ne tenons plus, comme membres, à la tête qui est le Christ. Il s'agit donc de restaurer cette œuvre affreusement dégradée. Qui replacera la statue sur son piédestal? Qui redressera l'arbre déraciné par l'orage? Qui rendra à ce cadavre le mouvement et la vie? O Dieu, envoyez votre grâce et la face de la terre sera renouvelée : *Emitte spiritum tuum et renovabis faciem terræ.* Et la grâce est descendue et, avec la grâce, Dieu est entré dans l'âme, et voilà Dieu vivant dans l'âme et l'âme vivant de Dieu : *Vivit vero in me Christus.* Et quel sera l'épanouissement de cette vie? Attendez.

D'où viennent ces lumières divines, ces aspirations divines, cette force et ces œuvres qui ne sont pas de l'homme? C'est la grâce qui fleurit et, tandis qu'elle s'épand au dehors, toutes nos facultés s'élèvent et s'agrandissent.

L'intelligence s'illumine et, alors que les savants orgueilleux s'en vont, à travers l'obscurité, heurter des mystères incompréhensibles, venez, âmes simples et naïves, âmes de pâtre, de laboureur ou d'enfant, et en un quart d'heure de conversation intime avec Dieu, Félix de Cantalice, Simon le stylite, Ger-

maine Cousin, apprendront plus que nos philosophes durant de longues années de veilles et de sueurs.

La volonté si tristement engourdie s'élance vers le bien avec une force irrésistible; elle s'en va de lutte en lutte, de sacrifices en sacrifices, de vertu en vertu, bravant la tentation qui se déchaîne comme un vent de tempête, résistant au monde qui lui livre à chaque heure de formidables assauts et, en contemplant ces victoires, nous sommes à nous demander comment des hommes ont accompli tant d'actes héroïques dont le récit embaume toutes les pages de l'histoire des saints.

Le cœur se dilate, il brûle, il s'enflamme, et alors, creusez des fleuves, élevez des montagnes, tracez les sentiers les plus ardus... il n'est pas de fatigues, pas de labeurs, pas d'immolation qui puissent effrayer le cœur où Dieu a laissé tomber une étincelle de son amour.

La vie tout entière germe, se féconde et, à voir ses œuvres, on dirait le champ du laboureur où jaunit la moisson, ou bien l'arbre puissant qui étale au soleil la beauté de son feuillage et l'abondance de ses fruits.

Or, comment expliquer ces vues surhumaines de l'intelligence cette énergie de la volonté, ces aspirations du cœur, cette fécondité, cette transformation merveilleuse de la vie? Ah! comprenez-le. Quand nous avons la grâce, au dedans de nous il y a plus que l'homme, il y a réellement Dieu : *In me manet, et ego in eo.* Et que fait Dieu caché avec sa puissance, sa lumière et son amour sous ce vêtement de chair? Il nous travaille comme l'ouvrier travaille son sillon, il nous façonne comme l'artiste qui dessine une statue dans le marbre, il nous refait à son image, et l'homme disparaît, il s'efface, et la vie de Dieu devient en toute vérité notre vie : *Mihi vivere Christus est ;* et cette vie se manifeste au dehors par des œuvres divines : *Qui manet in me et ego in eo hic fert fructum multum.*

Dieu vivant dans l'âme, c'est le prophète qui d'un regard assuré pénètre l'avenir; c'est le thaumaturge qui de sa parole apaise les tempêtes, fait jaillir l'eau du rocher et commande à la mort; c'est le martyr qui appelle la souffrance et tressaille d'allégresse sous les verges du bourreau; c'est l'apôtre qui jette la vérité aux quatre vents du ciel et volontiers donnerait mille vies pour gagner une âme, une seule âme, à Jésus-Christ; c'est la vierge qui passe à travers la fange du siècle comme le navire avec sa cuirasse de fer passe à travers la tempête sans laisser une épave à la fureur des flots; c'est tout homme qui, au fond de la solitude, dans un cloître ou au milieu du monde, a vaincu la nature et rendu à l'esprit sa pleine liberté : *Qui manet in me et ego in eo hic fert fructum multum.*

De là qu'allons-nous conclure?

Vous savez combien l'homme s'agite pour amasser un misérable capital et, ce capital une fois amassé, il faut veiller autour du coffre-fort pour écarter la main qui voudrait le briser. Mais, s'agit-il de la grâce qui vaut, à elle seule, plus que le monde entier, on dirait vraiment une marchandise au rabais. Et si, pour garder ce trésor, il faut violenter la nature, résister aux écarts de l'imagination ou aux entraînements du cœur, peu de chrétiens accepteront la lutte. Donnez-leur une pièce d'or; pour une pièce d'or, ils iront aux extrémités du monde. Par contre, donnez-leur un plaisir, une jouissance, une satisfaction coupable; et à ce prix ils vendront la grâce qui a la valeur du sang d'un Dieu.

De plus, l'homme essaie de toutes les inventions et de toutes les industries pour accroître sa fortune. Or, combien de chrétiens, même pieux, se mettent fort peu en peine de faire valoir la grâce en travaillant chaque jour à devenir plus parfaits.

Enfin, lorsqu'un revers inattendu ruine tout à coup le capitaliste et le précipite dans la misère, ce sont des cris, c'est l'angoisse, ce sont des pleurs et il faut en finir avec une vie qui désormais serait trop lourde à porter. Mais, vienne cette tempête qui s'appelle le péché, qu'elle emporte toutes les richesses de l'âme, l'homme aura-t-il une larme? poussera-t-il un soupir? Regardez ces milliers de pécheurs, ces mendiants qui traversent nos rues: ils n'ont plus Dieu, et pourtant la joie rayonne encore sur leur front; ils n'ont plus la grâce, et le sourire s'épanouit encore sur leurs lèvres, et l'on dirait qu'ils n'ont rien perdu.

Oh! comprenons mieux le prix inestimable de la grâce. Voilà la seule eau qui désaltère : *Omnis qui bibit ex aquâ hâc non sitiet in æternum.* Laissons les mondains s'abreuver aux sources du plaisir. De ces sources empoisonnées jaillit le remords toujours suivi du dégoût, tandis que la grâce, en s'épanchant dans l'âme, y porte la joie et l'immortalité : *Fons aquæ salientis in vitam æternam. — Amen.*

RETRAITE SUR LES FINS DERNIÈRES[1]

Premier jour. — PARABOLE DU SEMEUR

Exiit seminare qui seminat.

Quel est donc le semeur dont nous parle l'Evangile, et quelle est la semence qu'il jette dans les sillons? Le semeur? regardez-le et, à ces traits divins, vous reconnaîtrez Jésus-Christ; et la semence qui tombe du ciel en terre, c'est la parole de Dieu: *Semen est verbum Dei.*

Une première fois, après avoir envoyé devant lui les prophètes des temps antiques, Jésus-Christ est venu... il est venu dépouillé de toute gloire et de toute splendeur, et que faisait-il le long de sa route à travers la Judée? Il semait sa doctrine : *Exiit seminare qui seminat.* Il la semait dans le temple où, ravis, étonnés, l'écoutaient les docteurs; il la semait au désert où accourait la foule avide de l'entendre; il la semait loin de tout bruit et sous les yeux de ses disciples qu'il avait élus pour travailler avec lui le vaste champ des âmes : *Exiit seminare qui seminat.* Et depuis qu'il a disparu sous la nuée lumineuse qui l'enlevait au Ciel, comment la sème-t-il dans la durée des siècles? Regardez encore... et voilà l'Église, et sur les lèvres du prêtre, purifiées par l'amour comme celles du prophète par des charbons ardents, l'Eglise a placé la parole de la lumière et du salut; et que fait à son tour le prêtre? Il sème : *Exiit seminare qui seminat.* Et qu'importe la terre? Qu'elle soit couverte de broussailles, ou desséchée par le soleil, ou ravagée par les eaux à l'heure des orages, ou creusée en sillons par le soc de la charrue, le prêtre jette partout la semence que l'Evangile appelle le verbe de Dieu : *Semen est verbum Dei.*

C'est assez dire que la parole sainte, en tombant des lèvres du prêtre, comme le grain en tombant des mains du laboureur, trouve diverses sortes de terrain et que de la nature du sol dépend la richesse de la moisson. Ecoutons la parabole.

« Une partie de la semence, dit Jésus-Christ, tomba sur le grand chemin, *secus viam*, et elle fut foulée aux pieds, *et concultatum est*, et les oiseaux du ciel l'emportèrent, *et volucres cœli comederunt illud.* »

Qu'est-ce que le grand chemin? C'est la voie publique où vont et viennent les passants, c'est le sentier tumultueux où montent

1. Prononcée par M. l'abbé Constant, d'Ollioules, missionnaire apostolique.

mille bruits, c'est le terrain fatalement stérile où, malgré le soleil et la pluie, rien ne germe, rien ne pousse. Et de quoi est-il l'emblème ? Il représente admirablement les âmes dissipées.

Que fait la dissipation dans un cœur ? Elle le trouble et le ride comme le vent trouble et ride la surface des eaux, elle l'agite en tout sens comme la tempête agite les feuilles de l'arbre. Et savez-vous bien à quoi ressemble le cœur où se répètent comme autant d'échos tous les bruits du dehors ? Est-ce la ville forte si bien gardée que l'ennemi ne peut en franchir les remparts ? Est-ce le jardin fermé où s'épanouissent les fleurs et mûrissent les fruits à l'abri des orages, *hortus conclusus ?* Est-ce la fontaine scellée où jamais ne tombe une pierre qui en trouble la source, *fons signatus ?*

Non, certes ; c'est, au contraire, la citadelle démantelée où sont ouvertes mille brèches, *urbs patens ;* c'est le jardin sans clôture que peuvent parcourir et dévaster toutes les bêtes accourues du désert ; c'est la fontaine qui a perdu sa limpidité, depuis qu'une main imprudente en a brisé les sceaux.

Là, toutes les pensées de la terre et du temps se donnent libre rendez-vous. Là, tous les souvenirs du passé se heurtent et s'entrechoquent comme les vagues sur la mer. Là, tous les désirs, toutes les affections envahissent la place, et ces voix bruyantes couvrent la voix de Dieu qui, pour être entendue, nous appelle dans le silence : *Ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus.*

Comprenez-vous, maintenant, pourquoi la parole sainte tombée si souvent dans votre âme a été frappée d'une désolante stérilité ? Comprenez-vous pourquoi, de tant de retraites auxquelles vous avez assisté, aucune n'a laissé dans votre existence une empreinte durable ?

La retraite ! mais, c'est la séparation du monde, c'est le calme, c'est la paix, c'est le silence du temple à l'heure du sacrifice. Et vous y êtes venues escortées par toutes les idées frivoles qui, à chaque heure du jour, ont libre entrée chez vous. Vous avez accueilli, rêveuses et distraites, la parole du prêtre qui vous apportait, céleste messagère, de salutaires inspirations ; vous avez suivi les exercices avec un empressement, je dirais volontiers, avec l'entrain tout extérieur de cette femme qui préparait au Sauveur le festin de Béthanie. Et, au terme de la retraite, qu'est-il resté de cette prédication si bien faite pour secouer l'âme dans ses dernières profondeurs, comme certaines tempêtes secouent l'Océan jusqu'au fond de ses abîmes ? Qu'est-il resté de cette grâce vraiment insigne que Dieu vous avait accordée dans les desseins et la manifestation de sa miséricorde ?

Qu'est-il resté de cette semence divine qui, fécondée par l'Esprit-Saint, devait produire des épis au centuple ? Rien. La

dissipation a tout emporté : *Et volucres cœli comederunt illud.* Et le champ, trompant les espérances du laboureur, reste complétement stérile et, au lieu de cette récolte abondante de saints désirs, de généreuses aspirations et de résolutions fécondes qui devaient réjouir les anges du Seigneur, c'est toujours la terre aride et le sillon désolé ; et, si nous scrutons votre vie, qu'y trouvons nous ? Ce que nous y trouvions la veille : même paresse dans l'accomplissement du devoir, même lâcheté en face de la lutte, mêmes défaillances de la volonté aux prises avec la tentation : *Et concultatum est et volucres cœli comederunt illud.*

Dieu avait échelonné la retraite sur votre chemin pour éveiller votre foi malheureusement endormie ; et la foi, s'éveillant comme la sève sous l'écorce de l'arbre, au soleil du printemps, se serait épanouie en œuvres de salut. Mais, la dissipation a renversé le plan divin, paralysé le travail intime et mystérieux de la grâce, balayé toute idée de réforme comme le vent balaie la poussière qui couvre le chemin, et la foi ne s'est point éveillée, et la grâce stérilisée n'aura point son épanouissement. Et qui sait ? oui, qui sait si la dissipation, après avoir rendu tant de retraites inutiles, ne compromettra pas votre salut éternel : *Deinde venit diabolus et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.*

2° « Une seconde partie de la semence tomba dans un sol rocailleux ; elle se leva, *et continuo exorta sunt,* et un instant le laboureur, entrevoyant l'avenir, put déjà compter ses gerbes. Mais, voici le soleil qui brûle et qui dessèche, *sole autem orto æstuaverunt*, et ces germes, à peine sortis de terre, jaunissent et, ne trouvant pas sous les pierres en feu où plonger leurs racines, ils s'inclinent et meurent, *et, quia non habebant radicem, aruerunt.* »

A cette image, n'avez-vous pas reconnu les âmes tièdes qui n'ont de la vie chrétienne que les brillantes apparences et les riches dehors ? Creusons cette première couche toute faite de prières, de sacrements, d'exercices pieux. Qu'allons-nous rencontrer ? Un terrain durci, desséché, aride comme la pierre : *Aliud cecidit supra petram.* Et au milieu de ces pierres qui n'ont ni suc, ni fraîcheur, quelle est la plante qui puisse s'enraciner, grandir et donner sa fleur richement épanouie ?

Donc, nous sommes en retraite ; sorties du sommeil qui les tient engourdies, les âmes tièdes accourent joyeuses, empressées : *Cum gaudio suscipiunt verbum.* Il y a pour le passé des regrets et des larmes ; il y a pour l'avenir des plans et des projets de réforme, et il semble qu'excitées par la grâce, comme le coursier par l'aiguillon, elles vont s'élancer courageusement au travail, à la lutte : *Cum gaudio suscipiunt verbum.*

La retraite est finie, le prêtre se tait, la vie un instant arrêtée dans sa marche monotone a repris son courant : il s'agit de

mettre sérieusement la main à l'œuvre, d'exécuter les plans ébauchés sous le regard des anges et de construire un nouvel édifice avec des matériaux habilement choisis.

Voyons, âmes tièdes ; vous aviez promis, à l'un de ces moments de ferveur qu'amène toute retraite, d'aplanir ce caractère hérissé de pointes aiguës qui, au moindre contact, blessent la charité.

Vous aviez promis de mettre une garde sévère à vos lèvres, avec la défense expresse de laisser franchir la consigne par toute parole imprudente qui, jetée dans la conversation, attaquerait la réputation du dernier de vos frères.

Vous aviez promis de secouer cette paresse que tout sacrifice épouvante et de servir votre Dieu avec le zèle et le dévouement du serviteur fidèle.

Vous aviez promis de combattre ce défaut qui commande à votre vie, de vous armer du glaive et d'immoler sans réserve, dans un holocauste complet, la victime la plus chère à votre cœur.

Vous l'aviez promis. Eh bien ! c'est l'heure du combat ; entrez en lice et soutenez sans faiblir le choc de la tentation qui vous provoque. — Mais, qu'est-ce que je vois? Au lendemain de la retraite et de la parole donnée solennellement à Dieu en face de l'autel, déjà la ferveur s'est éteinte comme ces feux errants qui traversent l'espace, votre courage s'est ralenti, le travail vous fait peur et vos résolutions qui n'avaient point de racines s'étiolent comme la plante qui végète à la surface du sol : *Et in tempore tentationis recedunt.*

Ramenées par l'habitude à vos errements du passé, vous suivrez de nouveau le flot de la nature, sans jamais essayer de remonter le courant. Comme la veille, quiconque vous approchera devra subir les froissements de votre caractère, vos conversations seront semées de révélations indiscrètes ou malignes, vous prierez sans attrait, vous servirez Dieu sans énergie, vous n'opposerez à vos défauts qu'une molle résistance, et vous irez ainsi votre chemin tièdes et languissantes, tombant aujourd'hui, vous relevant demain, jusqu'à ce que une nouvelle retraite vous remette au cœur le désir de réédifier votre vie.

Et ce désir ressemblera, comme les autres, à ces fruits qui se détachent des branches sans arriver à leur maturité, et l'on pourra très bien vous comparer à ces arbres qui épuisent leur sève à pousser des feuilles sans jamais donner des fruits : *Et in tempore tentationis recedunt.*

3° « Une troisième partie de la semence tomba au milieu des épines : *Aliud cecidit inter spinas*. Et, dès que les tiges parurent au soleil, les épines les étouffèrent, *et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* »

Est-il nécessaire de vous prouver que le champ rempli de ronces et de broussailles nous représente le cœur? Oui, le cœur avec ses tendances coupables, ses faiblesses, ses entraînements, ses vices et ses passions : *De corde exeunt cogitationes malæ.*

Au premier jour de notre existence, dans ce petit paradis terrestre qu'il avait travaillé de ses mains, Dieu avait semé tous les germes de justice et de sainteté qui, en s'épanouissant, devaient embaumer la vie. Mais, le péché, véritable tempête, a tout ravagé et ce coin de terre est devenu comme un sol en friche où croissent sans culture et naturellement toutes sortes d'épines : *Simul exortæ spinæ.* Comment le nier?

Ne disons rien de la basse cupidité qui met à l'âme des chaînes, l'emprisonne dans la terre et l'empêche, comme l'oiseau, comme l'aigle captif, de prendre son essor vers le ciel : *Et divitiis suffocantur.*

Ne disons rien de l'ambition qui tourmente certaines existences affamées de gloire, d'honneurs et de célébrité : *Et a sollicitudinibus vitæ suffocantur.*

Ne disons rien de ces vices plus ignobles qui, s'attaquant à l'homme tout entier, blessent et meurtrissent à la fois son intelligence, son cœur et son corps, et du corps, et du cœur, et de l'intelligence font une immense ruine : *Et a voluptatibus vitæ suffocantur.*

Qu'est-ce que cet orgueil qui, se glissant jusqu'à la racine de vos œuvres, comme le ver à la racine de l'arbre, en dévore la sève ?

Qu'est-ce que cet amour-propre qui se cache soigneusement au fond du cœur et de cette retraite, par mille ressorts, dirige toute votre vie ?

Qu'est-ce que cette mollesse, cette apathie qui paralyse les élans de votre âme et attarde votre marche dans les voies du salut ?

Qu'est-ce que cette légèreté de l'esprit qui, s'opposant à toute réflexion sérieuse, fait de votre existence une existence en l'air aussi mobile que la feuille desséchée ?

Qu'est-ce que cet amour du monde, de la vanité, du plaisir, qui redoute la peine et cherche à concilier, même dans le service de Dieu, les jouissances de la terre avec les jouissances du Ciel ?

Tout cela, ce sont les épines : *Simul exortæ spinæ.* Et quand ces épines grandissent et se développent en toute liberté, savez-vous ce que devient le cœur? Une terre inculte où chaque passion étouffe les germes naissants de la vie chrétienne : *Simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.*

Or, quel est le travail de la retraite ? « Je t'ai envoyé, disait le Seigneur au prophète Isaïe, pour que tu arraches et que tu

plantes : *ut eradices et plantes.* » Et telle est la parole qu'il vous adresse à vous-mêmes à l'entrée de ces pieux exercices.

De même qu'avant d'ensemencer la terre, le laboureur commence par arracher tout ce qui nuirait à la moisson, vous devez d'abord passer la charrue dans le cœur et en déraciner toutes les passions, tous les vices, tous les défauts, qui ont envahi ce champ dont le Seigneur nous a confié la culture : *ut eradices.* Et après ce défrîchement qui parfois coûte tant de labeurs, il s'agit de préparer la moisson et de planter dans ce sillon mystérieux les vertus chrétiennes, semblables à autant de fleurs, que Jésus-Christ, lors de sa venue sur la terre, nous apporta du Ciel : *ut plantes.*

Sans cela, qu'importent les apparences de la piété, les dehors de la dévotion, les pratiques diverses enchâssées dans la vie? Sous ces belles apparences, sous ces riches dehors poussent les broussailles, *simul exortæ spinæ*, et à votre insu les broussailles étouffent le bon grain, *suffocaverunt illud.*

L'orgueil étouffera l'humilité, et vous ne serez point humbles; l'égoïsme étouffera la charité, et vous ne serez point charitables; la tiédeur étouffera le zèle, et vous ne serez point fervents.

Que faut-il donc pour que la grâce de retraite fructifie dans votre âme et donne pour l'avenir au divin laboureur les plus riches épis ? Que faut-il ? Il faut, dit l'Évangile, une terre bien préparée : *Et aliud cecidit in terram bonam, et ortum fecit fructum centuplum.* Et quelle est cette préparation du cœur?

C'est d'abord le désir : *Beati qui esurient !*

Pourquoi venez-vous à la retraite ? Est-ce pour apporter une diversion de quelques jours aux occupations ordinaires de votre vie ? Est-ce pour satisfaire votre curiosité et juger le travail de l'ouvrier qu'envoie le Seigneur pour émonder sa vigne? Est-ce pour suivre, comme les autres, le flot de l'habitude qui chaque année, à la même époque, vous ramène ici, comme la barque dans le calme du port?

Prenez-garde; il vous manque cette faim et cette soif que Dieu promet d'apaiser avec l'effusion de sa justice : *quoniam ipsi saturabuntur.*

Mais, au contraire, si vous avez soupiré après la retraite comme le voyageur fatigué soupire après une onde pure, ou bien encore comme la fleur qui s'incline sous un soleil brûlant soupire après quelques gouttes de rosée; si la retraite vous apparaît comme un de ces printemps où l'âme se renouvelle et en quelque sorte reverdit; si vous préférez les joies paisibles de la retraite à toutes les autres joies que le monde pourrait vous offrir : voilà la préparation du cœur qui doit être complétée par la volonté sincère de laisser la grâce agir au dedans de

vous sans lui opposer aucune résistance et d'immoler généreusement au Seigneur tout ce qu'il vous demandera dans le silence de la prière.

Le jeune Samuel, éveillé trois fois pendant la nuit, répond enfin à la voix qui l'appelle : « *Loquere, Domine, quia audit servus tuus ;* parlez Seigneur, votre serviteur vous écoute. » Dieu va vous parler secrètement au cœur durant cette retraite. Et que vous dira-t-il, dans ces communications intimes que vous seules entendrez ?

Il vous dira de secouer votre torpeur spirituelle qui engourdit votre âme et comme une chaîne pesante l'arrête dans son vol.

Il vous dira qu'il est impossible de laisser debout dans votre cœur deux autels, dont l'un pour sa gloire et l'autre pour les idoles qu'offre le monde à nos adorations.

Il vous dira qu'il est le maître absolu de la vie et que la vie doit lui appartenir tout entière, sans qu'il nous soit permis d'en détacher une seule minute pour la donner à tout autre qu'à lui.

A cette voix divine vous appelant à la ferveur, au sacrifice, à l'immolation, qu'allez-vous répondre ?

Répondrez-vous comme le jeune lévite : « *Audit servus tuus ;* Seigneur, je vous écoute », ou, comme la Vierge de Nazareth en présence de l'ange : « *Fiat mihi secundum verbum tuum* », ou bien encore, comme le Prophète : « *Paratum cor meum, Deus, paratum;* Je suis prête, ô mon Dieu, à descendre dans la lice » ? Alors, la préparation est complète, il n'y manque plus rien.

Laissez maintenant la grâce de la retraite descendre, comme une pluie salutaire, sur cette terre si bien préparée pour recevoir la semence divine : *in terram bonam et optimam.* Qu'adviendra-t-il? La grâce fécondera vos saints désirs comme la pluie féconde ce petit grain qui est l'espérance du laboureur et, dans votre sillon si longtemps stérile, tout à coup germera la vie, et les anges qui suivent tous vos pas pourront moissonner le long de votre route les vertus humbles et cachées dont ils feront eux-mêmes les gerbes que vous retrouverez sur le seuil de l'éternité : *et fecit fructum centuplum.*

Seulement, prenez garde: « A peine le semeur eut-il ensemencé la terre, dit le saint Evangile, que survint l'homme ennemi : *Deinde venit diabolus.* Et pourquoi? Pour emporter le grain et rendre inutile tout le travail du laboureur : *et tollit verbum de corde eorum.* »

Satan viendra donc vous prêcher une contre-retraite, il vous prêchera la dissipation, il dressera devant vous des obstacles et de prétendues impossibilités, il détournera la pensée toute providentielle qui venait vous apporter le salut; et, si vous l'écoutiez, que deviendrait la réforme de votre vie ?

De grâce, n'écoutez donc que Dieu ; accueillez sa parole dans le silence, méditez-la dans la prière, *retinentes verbum*, et, dût ce travail vous coûter quelques sueurs, peut-être quelques larmes, rappelez-vous que demain vous moissonnerez dans la joie : *In exultatione metent. — Amen.*

Deuxième jour. — LA MORT

Noli metuere judicium mortis.
Ne craignez point les leçons de la mort.

Je ne connais pas de prédication plus éloquente et plus persuasive que celle de la mort. La parole du prêtre, quelque forte, quelque puissante que vous la supposiez, ne franchit pas les limites du temple ; il se trouve des milliers de chrétiens qui, retenus par l'indifférence ou prévenus par la haine, ne viennent point l'entendre et, d'ailleurs, la chaire a des heures de silence et ce n'est qu'aux jours des fêtes et des grandes solennités que l'Église parle aux foules recueillies.

Mais, la mort! Où est-elle? Elle est dans vos demeures désolées avec ses larmes et son deuil. Elle est dans la rue avec ses pompes funèbres. Elle est au milieu des fêtes les plus bruyantes, pour y choisir ses victimes et mêler soudain sa voix lugubre aux instruments harmonieux.

Quel est, dans ce vaste univers, le coin de terre où ne se dresse, comme un fantôme importun, l'image effrayante de la mort? Est-ce la grande cité où s'ouvre chaque jour une nouvelle tombe? Est-ce le hameau perdu au sommet des montagnes dont les échos redisent le son de la cloche pleurant sur un cercueil? Est-ce la solitude profonde ou le vaste désert dont les sables recouvrent des ossements arides?

Depuis Abel tombant, livide, ensanglanté, sous les coups de la haine, la mort s'en va, de l'orient à l'occident, poussant devant elle les générations, comme sous le souffle des tempêtes la vague pousse la vague. C'est en vain que la gloire, la fortune, la science, le génie voudraient l'arrêter dans sa marche. Armée de son glaive inexorable, elle frappe, elle abat toutes les têtes et, debout sur les ruines des siècles, d'une voix qui retentit jusqu'aux extrémités du monde et qui jamais ne se lasse, elle parle à l'humanité tremblante mise en coupes réglées. Et que dit-elle? Écoutons-la.

Statutum est omnibus hominibus semel mori. Vous mourrez tous, oui tous, sans aucune exception, et je ne remettrai dans le

fourreau le glaive de la justice qu'après avoir immolé le dernier survivant à ce désastre universel.

Il n'est donc rien de plus certain et de plus assuré que la mort et, si les fleuves, après avoir suivi les longs sentiers que leur a creusés la nature à travers les plaines riantes ou les montagnes desséchées, arrivent fatalement à la mer, la vie disparaît, à son tour, dans un gouffre plus vaste et plus profond que les abîmes de l'océan.

Certaines vérités sont enveloppées de ténèbres et de mystères et la raison ne les accepte que lorsqu'une démonstration claire et lumineuse comme le soleil a dissipé toutes les ombres. Mais, à qui faut-il prouver que nous devons mourir? Regardez autour de vous.

Qu'est-ce que l'astre brillant dont les premiers feux nous éblouissent et qui pâlit d'heure en heure à mesure que s'incline le jour? Qu'est-ce que l'arbre vigoureux et puissant dont les rameaux se dépouillent et couvrent la terre de leurs feuilles desséchées? Qu'est-ce que la fleur qui, si belle et si fraîche le matin, abandonne ses parfums à tous les souffles qui passent et s'incline, le soir, décolorée, sur sa tige flétrie?

Et le jour qui s'émiette, à notre insu, minute par minute? Et les années qui s'envolent, ne laissant pas plus de sillon que n'en laisse l'oiseau en traversant l'espace? Et les siècles qui se précipitent comme le char qu'emporte la vapeur sur des ailes de feu?

Et, plus près de nous, l'intelligence qui, des hauteurs les plus sublimes, s'abat vers la terre comme un aigle blessé dans son vol; le sang qui se refroidit comme la sève aux approches de l'hiver; les membres qui tremblent; la tête qui blanchit; et le corps qui branle à tous les vents, comme ces vieux pans de mur dont les pierres, dirait-on, ne tiennent plus au sol; qu'est-ce que tout cela, sinon la mort?

Sans doute, à travers la création je rencontre la vie; et la vie c'est le jour qui se lève, c'est la plante qui germe, c'est l'enfant qui sourit à son premier réveil; mais, de toutes ces vies, quelle est celle qui ne porte la mort enfermée dans son germe?

Quand les eaux, grossies par l'orage, brisent leurs digues et se creusent des lits profonds dans les champs dévastés, il se trouve des arbres assez fortement enracinés que n'entraîne point le torrent.

Lorsque un temple s'écroule, quelques colonnes restent debout pour attester la grandeur de l'édifice.

Et, au jour d'une bataille, au milieu des rangs qui s'éclaircissent, il y a des milliers de soldats que n'atteint pas le fer.

Cherchez donc à travers les siècles quelle est la puissance

qui, étant aux prises avec la mort, n'ait pas succombé dans cette lutte.

Est-ce la puissance formidable du nombre qui s'appelle un peuple, une nation ? Mais, je demande à l'histoire où sont tant de peuples qui, aux divers points de l'espace et du temps, après la gloire et la prospérité, sont arrivés à la décadence ; et l'histoire me répond que la mort les a dispersés comme le vent disperse les nuages ; et, de leur gloire éteinte, que reste-t-il ? A peine un vague souvenir.

Qui résiste à la mort ? Est-ce le pouvoir ? Mais, comptez tous les trônes qui se sont écroulés, toutes les dynasties qui ont sombré dans des jours de tempête et tous les gouvernements qui se sont effondrés comme un édifice bâti sur le sable mouvant !

Est-ce la science ? Mais, parmi cette pléiade de génies qui, semblables à des étoiles disséminées au firmament, ont jeté le long des siècles de si vives clartés, connaissez-vous un savant qui ait enfin trouvé le secret de ne jamais mourir ?

Est-ce la richesse ? Eh bien ! oui, la fortune a construit des palais, élevé de superbes monuments et jeté sur notre orgueilleuse misère les oripeaux du luxe et de la vanité. Mais, est-il un palais de marbre où ne soit entré le deuil ? Est-il un monument dont les pierres n'aient été rongées par les siècles ? Et quel est le riche qui, après avoir brillé quelques jours sur la scène, n'ait dû quitter ses vêtements d'emprunt et les laisser à de nouveaux acteurs pour la représentation du lendemain ?

Il faut mourir. C'est l'arrêt irrévocable : *Statutum est omnibus hominibus semel mori*. Et la terre n'est qu'un immense sépulcre où tout homme a sa place que lui garde la mort.

Vous mourrez donc, vous qui, à peine entrés dans la vie, pleins de forces et souriant à l'avenir, croyez apercevoir derrière les montagnes des horizons sans fin : *Statutum est !*

Vouz mourrez, vous qui semblez défier toutes les tempêtes comme ces navires audacieux qui bravent les orages et opposent aux vagues irritées leur cuirasse de fer : *Statutum est !*

Vous mourrez, alors même que la Providence ait mis à votre front toutes les couronnes : couronnes de la gloire, couronnes de la fortune, couronnes de la science et du génie ; et, prenant tous ces diadèmes dont vous êtes si fiers, la mort en un clin d'œil les broiera de sa main puissante et en jettera la poussière aux mille vents du ciel : *Statutum est !*

Vous mourrez, heureux convives au banquet de la vie, qui demandez à chaque minute de verser une nouvelle ivresse dans la coupe du plaisir ; et la mort brisera cette coupe plus vite que le potier ne brise son vase d'argile, et elle ne vous en laissera pas même un seul débris : *Statutum est !*

Vous mourrez, vous qui lancez insolemment contre Dieu les blasphèmes d'un cœur où, avec la corruption, se sont amassées toutes les haines; et la mort abattra votre orgueil comme l'ouragan abat les arbres au sommet des montagnes et, au lieu du néant que vous appelez à grands cris, ce sera la justice effrayante qui, pour châtier le crime, attend l'éternité : *Statutum est!*

Vous mourrez, vous aussi qui semez dans les larmes et qui meurtrissez vos pieds aux ronces du chemin; mais, pour le juste, la mort c'est la moisson récoltée par les anges, c'est le navire qui rentre au port, c'est la prison qui s'ouvre et rend l'âme à la liberté : *Statutum est!*

Que n'écoutons-nous cette parole de la mort, redite par tous les échos de l'humanité : *Statutum est omnibus hominibus semel mori?* Et, semblables à ce grand empereur qui se couchait dans un cercueil pour s'essayer à mourir, nous jugerions plus sainement les choses de la vie.

Je comprends que le pilote s'abandonne sans crainte au courant et qu'il soit ébloui par la beauté des rives, quand il ne soupçonne pas l'écueil contre lequel doit échouer sa barque. Laissez-le plier tranquillement sa voile, jeter ses ancres et contempler à loisir les paysages ravissants, les sites enchanteurs et les bords fleuris d'où montent les parfums. Je le conçois. Laissez-le descendre à terre, se choisir un abri et s'y bâtir une tente qu'il transportera demain sur un autre point du rivage. Je le conçois encore. Mais, prenez garde! Voyez-vous l'écueil, et le gouffre qui tourbillonne, et les eaux qui s'y précipitent, et la barque qu'elles entraînent sans que la rame puisse combattre et remonter le flot? Qu'importent alors au pilote épouvanté l'éclat de l'horizon, la transparence du ciel et la beauté des sites?

Eh bien! l'écueil c'est la mort. N'y pensez pas, détournez les yeux et descendez, en l'oubliant, le fleuve de la vie. Que ferez-vous? Vous tendrez les mains pour saisir au passage quelques-uns de ces biens trompeurs qui s'appellent la gloire, la richesse, le plaisir et, quand vous les aurez saisis, vous vous endormirez, tranquilles et joyeux, sans vous douter que vous touchez à l'abîme où tout doit s'engloutir.

Mais, entendez cet oracle qui jamais n'a menti : *Statutum est omnibus hominibus semel mori*, il faut mourir! Ecrivez-la cette parole infaillible, au frontispice de vos théâtres, dans vos salles de jeux, de festins et de bals, et sur la porte de toutes les demeures qu'habite l'opulence ou que fréquente l'orgie; dites-la, comme au fond des cloîtres à tous ceux que vous rencontrerez sur le vaste chemin qui mène à l'éternité. Qu'est-ce, alors, que la vie avec les honneurs, la fortune et les joies?

« Ne me parlez pas de mon pouvoir, disait un roi de France aux courtisans qui le flattaient jusque dans son agonie ; je puis encore faire trembler des millions d'hommes; et, cependant, impossible de faire reculer d'un pas la mort qui se tient à mon chevet. »

« Ouvrez-moi, ouvrez-moi, criait, à la porte d'un couvent, la fille de Rodolphe ; qu'importent les trônes à ceux qui doivent mourir ? »

Et Philippe II, découvrant sa poitrine affreusement rongée devant les grands de l'Empire : « Soyez témoins, leur disait-il, que les rois meurent comme le reste des hommes, et que toute la cour d'Espagne soit témoin avec vous que ma plus grande frayeur, aujourd'hui, est d'avoir porté une couronne, et mon plus grand regret de ne pas mourir sur un lit de sarments, au fond d'un monastère. »

2° Tel est le premier enseignement de la mort ; et voici le second qui porte avec lui encore plus d'épouvante : *Nescitis neque diem, neque horam*, Vous ne savez ni le jour ni l'heure !

Quand mourrons-nous ? C'est le secret terrible que Dieu s'est réservé, dans les desseins de sa miséricorde, et cette incertitude est une source intarissable d'angoisses et de frayeurs.

L'homme a soulevé bien des voiles, il a résolu bien des problèmes et, surprenant les lois les plus mystérieuses qui régissent l'univers, il nous annonce, avec une précision désespérante, les tempêtes qui bouleverseront l'Océan, les phénomènes étranges qui jetteront une certaine perturbation dans le gouvernement du monde, et les astres longtemps cachés, peut-être même inconnus, qui, à tel jour, paraîtront au firmament.

Mais, réunissons toutes les académies, consultons les savants de tous les peuples, étudions avec eux la nature de l'homme et le milieu dans lequel se développe sa vie, comme on étudie le sillon où l'arbre étend ses racines ; et puis essayons de répondre à cette énigme de l'avenir : Quand mourrons-nous ?

Ici, tout est mystère. Mourrons-nous à l'entrée du chemin, brisés par un choc inattendu, comme l'épi à peine formé sur sa tige, ou comme le navire englouti par les vagues à la sortie du port ?

Mourrons-nous dans la plénitude de l'âge et à l'heure où nous creuserons le sol pour y jeter des fondations qui jamais ne sortiront de terre ?

Mourrons-nous à l'extrémité de la vieillesse, découronnés et décrépits, comme ces arbres dépouillés qui, n'ayant plus de sève, attendent un dernier souffle pour se déraciner ?

Première incertitude : *Nescitis diem neque horam !*

Tout ce que nous savons c'est que la mort fait sentinelle

derrière chaque minute et qu'à toute minute elle peut tomber sur nous à l'improviste comme l'animal farouche du désert qui bondit sur sa proie.

Ce que nous savons encore c'est que la terre, a dit un orateur, est comme un immense échafaud où montent tous les jours cinquante mille victimes et, parmi ces victimes de la mort, à côté des quelques vieillards longtemps échappés à la faux du moissonneur, il y a des enfants expirant au berceau, il y a des jeunes filles cueillant à pleines mains des fleurs pour s'en tresser des couronnes, il y a des jeunes gens qui, pleinement assurés du lendemain, se berçaient joyeusement dans leurs rêves d'avenir, et il y a des hommes qui sont tombés au milieu des riches sillons dont ils se promettaient bien de cueillir les épis.

Ce que nous savons enfin, c'est que, pour démolir la plus énergique de toutes les résistances, la mort n'a besoin ni du bélier qui enfonce les tours, ni du canon qui détruit les remparts, ni de la guerre qui fait couler le sang, ni des fléaux qui creusent tant de tombes. Que lui faut-il? Un rouage imperceptible qui se brise; et le mouvement si régulier, si harmonieux de la vie est aussitôt suspendu.

Mais, s'il est impossible de préciser l'heure de la mort, connaîtrons-nous au moins par quel chemin elle viendra?

Viendra-t-elle prompte, soudaine, imprévue comme ces coups de foudre qui parfois éclatent dans un ciel sans nuages, *sicut fulgur?* et serons-nous jetés à terre, sans lutte, sans secousse, dans la plénitude de la force, comme ces arbres qu'arrache l'ouragan, tout chargés de leurs fruits?

Viendra-t-elle lentement et à pas comptés avec le pouls qui s'affaiblit, les yeux qui s'obscurcissent, le froid qui des extrémités arrive au cœur, et mourrons-nous, après de longues souffrances, comme une lampe qui s'éteint?

Viendra-t-elle nous saisir en plein jour, sur la place publique, au détour d'une rue, au bord du grand chemin? Ou bien nous frappera-t-elle, sans témoin, dans le silence et le calme des nuits, tandis que nous serons étendus sur notre couche où l'on ne trouvera le lendemain qu'un cadavre glacé?

Seconde incertitude: *Nescitis diem neque horam!*

Seulement, il est certain que la mort fait tous les jours, à nos côtés, de ces vides inattendus qui devraient nous saisir d'effroi. N'a-t-on pas vu la chaudière éclater sur la mer la plus calme et le navire en débris disparaître sous les flots? N'a-t-on pas vu le char de feu dérailler tout à coup dans sa course vertigineuse et se broyer aux abîmes? N'a-t-on pas vu des murs s'écrouler au bruit des fêtes et des concerts et des milliers de victimes écrasées sous les décombres?

Ce qui est également certain, c'est que tous nous sommes surpris par la mort. C'est en vain qu'elle envoie devant elle la souffrance, qu'elle détache lentement les pierres de l'édifice et qu'elle s'annonce par la décrépitude de la vieillesse comme l'hiver par la chute des feuilles : il y a toujours des espérances, toujours des illusions et, à l'heure même où l'agonie nous étreint, nous rêvons des jours et des années qui ne doivent point venir.

Encore, si nous étions assurés qu'au moment où elle viendra, comme le maître dont parle l'Évangile, dans la salle du festin, nous serons revêtus de la robe nuptiale, que nous importeraient ses surprises et ses coups imprévus? Mais, quand sonnera l'heure du départ, serons-nous debout, ayant aux mains les gerbes abondantes que nous aurons moissonnées dans les larmes du repentir? Ou bien, voyageurs attardés, dormirons-nous dans l'indifférence et l'iniquité, de ce sommeil effrayant qui ressemble à l'ivresse? Mourrons-nous de la mort du juste qui entonne l'hymne de la délivrance et sourit au trépas? Ou bien mourrons-nous comme le pécheur qui, à son heure dernière, se redresse encore une fois sous la main puissante de Dieu et brave sa justice? C'est la troisième et la plus désolante de toutes les incertitudes, *Nescitis neque diem neque horam*, puisque de la mort dépend l'éternité.

3º Mais, en attendant qu'elle nous introduise, céleste messagère, au séjour de la gloire, ou qu'elle nous précipite, exécutrice des hautes œuvres de Dieu, dans les flammes vengeresses, écoutez sa dernière parole : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*, Tu n'es qu'un peu de cendres, et moi je te ferai rentrer dans la poussière.

Qu'est-ce, en effet, que la mort? Une ruine complète; et si, de loin et par avance, vous voulez contempler ce naufrage qui termine la vie, regardez-bien... et puis, dites-moi s'il est une seule épave qui surnage.

Avez-vous la fortune transmise par vos ancêtres ou acquise au prix de vos sueurs? Je viendrai, vous dit la mort, et je vous chasserai de vos terres et de vos demeures somptueuses, et je vous jetterai sous une froide pierre, dans une fosse étroite, à six pieds dans le sol, sans autre vêtement qu'un suaire et sans autre société que les vers du sépulcre : *Et in pulverem reverteris!*

Avez-vous les honneurs? Je viendrai, dit encore la mort, et je vous dépouillerai de cette royauté de théâtre qu'on nomme la grandeur, et je renverserai le piédestal qu'avait dressé votre orgueil, et j'effacerai jusqu'à votre nom gravé sur le marbre, et je vous coucherai, sans gloire, sans prestige, dans la fange et l'oubli : *Et in pulverem reverteris!*

Avez-vous des amis? Je viendrai, dit toujours la mort, et je

vous ravirai ce dernier, ce suprême adieu de l'amitié qui s'appelle le souvenir et, dès que votre convoi funèbre aura passé, le monde reprendra sa marche bruyante et vous serez oublié avant que le temps ait fané les premières fleurs déposées sur votre tombe : *Et in pulverem reverteris !*

Et la famille? Elle vous donnera des regrets réputés éternels et des larmes qu'on dit inconsolables. Mais, hélas! les années emporteront les regrets, sècheront les larmes, consoleront la douleur et votre nom s'effacera au foyer le plus intime comme le sillage du navire sur lequel se referment les ondes: *Et in pulverem reverteris !*

Reste le corps dont vous idolâtrez les charmes. Eh bien! je détruirai, pierre par pierre, ce temple privé de son hôte divin et, quand il sera démoli, j'appellerai les vers du tombeau, et ils viendront dans cette boue fétide, et ils rongeront ce cadavre, et je prendrai vos cendres pour les jeter aux vents: *Et in pulverem reverteris !*

Que faut-il ajouter? O mort, si ma parole est impuissante à raconter le néant des choses de la terre, viens ici, monte dans cette chaire avec ta faux tranchante, ton suaire livide, ta face décharnée et, de ta voix sortie des profondeurs du sépulcre, crie à ce peuple que la gloire n'est rien, que la fortune n'est rien, que le plaisir n'est rien: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !* Et, si quelqu'un refuse de t'entendre, parais, cette nuit, à son chevet, dresse-toi devant lui comme un spectre hideux, trouble son sommeil en roulant sur sa couche des ossements arides et dis-lui qu'il y a folie à vivre pour la terre quand on est fait pour l'éternité ! *Amen.*

Troisième jour. — LE JUGEMENT

Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.

Il faut que nous paraissions tous devant le tribunal de Jésus Christ.

La mort a ses tristesses et ses horreurs. Il en coûte sans doute de briser tous les liens qui nous attachent à la vie. Il en coûte de plier sa tente et de s'en aller, sans espoir de retour, dans ces régions inconnues dont notre regard ne peut sonder les mystères. Il en coûte de tomber meurtris, dépouillés, dans ce gouffre où tout s'engloutit, la gloire, la fortune, le plaisir, comme les fleuves qui se jettent à la mer sans jamais en remplir les abîmes.

Mais, ce qu'il y a de plus triste, ce qu'il y a de plus amer, c'est que, si elle clôture le temps, la mort commence pour nous l'éternité. Et qu'est-ce que l'éternité ? C'est tout d'abord le jugement.

« Nous devons tous, dit S. Paul, comparaître au tribunal du Christ : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* Et à ce tribunal, dont les arrêts inévitables enveloppent tous les hommes et toutes les générations, chacun portera le fardeau de sa conscience : *Unusquisque onus suum portabit.* Et à chacun il sera rendu selon ses œuvres : *Reddet illi Dominus secundùm opera ejus.*

Or, dans les causes humaines, que voyons-nous ? Un accusé que poursuit la justice, un juge qui a reçu de l'autorité légitime le pouvoir de l'absoudre ou de le condamner, des témoins qui prennent sa défense et des accusateurs qui se dressent contre lui. Comparons donc cette action lente et multiple des jugements de la terre avec l'action rapide, instantanée des jugements du Ciel et demandons-nous, effrayés et tremblants, quel est le juge qui préside à ce tribunal redoutable de l'éternité.

1° Le juge c'est Dieu : *Qui judicat me Dominus est.* « Et il est horrible, dit S. Paul, de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* »

C'est que Dieu voit tout : *Deus omnia videt.*

Il y a pour tout homme, ici-bas, des ombres et des ténèbres, des voiles et des mystères, des méprises et des erreurs. Quel est celui qui, de son regard, pénètre les secrets de la nuit et discerne les crimes qui se cachent dans son obscurité profonde ? Quel est celui qui puisse franchir le seuil inviolable de la conscience et saisir jusqu'à la pensée fugitive, jusqu'au désir naissant qui s'abrite au plus intime de ce sanctuaire sous la garde de la liberté ? Quel est celui qui ne se laisse aveugler par la prévention, ou surprendre par les apparences, ou éblouir par un certain prestige, ou tromper par l'astuce et le mensonge ?

Aussi, que fait la justice humaine ? Impuissante à saisir tous les coupables, elle ne les frappe que lorsqu'ils sont traduits à sa barre, laissant impunis ceux qui passent la frontière ou se déguisent sous un masque qui ne peut les trahir, et bien des fois, elle condamne l'innocence trop confiante dans ses arrêts, tandis qu'elle renvoie sans le flétrir le vice qui est assez habile ou assez audacieux pour se tresser des couronnes.

Mais, voilà Dieu ! C'est effrayant. Comment fuir ce regard qui suit tous nos sentiers ? *Quò ibo a facie tua ?* « Je me suis élancé, dit le Prophète, comme l'aigle au plus haut de l'espace, et là vous m'attendiez : *Tu illic es.* J'ai pénétré dans les profondeurs de la terre, et vous m'aviez devancé au fond de ces abîmes : *Si*

descendero in infernum, ades. Plus rapide que la barque entraînée par le flot, j'ai franchi l'océan, et déjà vous étiez sur l'autre rive : *Etenim illuc manus tua deducet me.* » Cherchez donc sans bruit et sans témoins le silence et la solitude, pour leur confier vos secrets ; Dieu entendra ce silence et son œil percera les murailles qui vous mettent à couvert. Demandez à la nuit sans étoiles de vous cacher dans ses ténèbres ; Dieu chassera les ombres et la nuit tout à coup illuminée deviendra plus brillante que le jour : *Et nox sicut dies illuminabitur.* Retirez-vous enfin au dedans de vous-mêmes, pour y goûter dans les souvenirs d'autrefois et les rêves de demain des joies voluptueuses ; Dieu scrutera vos cœurs, il sondera vos reins : *Scrutans corda et renes.* Et dans votre histoire sans confidents, peut-être même sans complices, il n'y aura pas une seule page qui échappe à son regard plus lumineux que le soleil : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.*

2° Et ce juge dont l'oreille invisible a tout entendu et dont l'œil a compté tous nos pas, est-il possible de le corrompre ou tout au moins de le fléchir? Détrompez-vous.

Les hommes peuvent avoir, comme les juges prévaricateurs dont se plaint le Prophète, deux poids et deux mesures ; et l'intrigue, la richesse, la faveur font très souvent incliner la balance. Plus souvent encore, la commisération l'emporte et, vaincue par la parole émouvante, passionnée, qui s'épanche en larmes ou en prières, la justice humaine fait grâce au coupable ou tout au moins adoucit le châtiment.

Mais, à ce tribunal d'en haut qui repose sur la justice et sur la vérité, qu'est-ce que la fortune, l'habileté, la politique, la science, la gloire, la grandeur? Tout cela s'évanouit à l'heure de la mort, comme le nuage qui se dissipe à l'horizon, et que reste-t-il de l'existence humaine au delà de la tombe ? Rien. Entendez-vous ? Rien, excepté nos vertus et nos vices.

Or, le vice eût-il été couronné sur la terre, que peut-il attendre de Dieu, sinon une malédiction qui l'écrase et le couvre de honte pendant les siècles éternels ? Et voilà ce qui nous console des mépris que nous jette le monde et des applaudissements que reçoit ici-bas l'iniquité triomphante.

Oui, insultez-nous ; déchaînez contre nous toutes les haines populaires; mettez-nous, humiliés et proscrits, au ban de l'opinion publique ; inventez des décrets qui nous livrent sans défense à la force brutale ; nommez des juges qui, au service du pouvoir, se déclarent incompétents pour soutenir nos droits. Il y a par delà les frontières du temps un tribunal qui juge tous les mortels avec d'égales lois, comme a dit le poète, et à nos persécuteurs nous pouvons dire en mourant : Je vous cite au tribunal de Dieu.

Et ce Dieu qui casse les arrêts arbitraires et passe le même niveau sur toutes les têtes, comment l'appellerons-nous ? Nommez-le, nous répond un prophète, un juge sans miséricorde : *Voca nomen ejus absque misericordia.* Quoi d'étonnant ?

Pendant la vie, la justice divine sommeille comme sommeillait Jésus-Christ dans sa barque agitée par les flots et, lors de ce sommeil qui étonne et parfois désespère les justes, que fait l'impiété. Elle se déchaîne insolente, audacieuse, comme un vent de tempête. N'entendez-vous pas les blasphèmes qu'elle jette à tous les échos ? Ne voyez-vous pas les crimes qui s'étalent au grand jour ? La vérité s'obscurcit, la foi retenue captive gémit comme le prisonnier dans son cachot, le monde s'insurge contre Dieu et ne veut plus ni de sa loi, ni de son culte, ni de son intervention dans le gouvernement de l'humanité... Et sa justice dort. Mais, Seigneur, quand donc s'éveillera votre puissance ? Et le Seigneur : « Attendez ; la miséricorde n'a qu'un temps, la justice a l'éternité : *Patiens quia æternus.* C'est maintenant le jour de ma patience que ne peuvent lasser tous les crimes de la terre. Demain, ce sera le jour de la colère, le jour de la vengeance : *Dies iræ et furoris.* » Et cette colère mugira comme la mer dans une nuit d'orage, et cette vengeance éclatera comme la foudre au sommet des montagnes, et ce seront alors des tristesses inénarrables, des angoisses plus profondes et plus amères que l'Océan : *Dies magna et amara valdè;* et, quand viendra ce jour du jugement, il n'y aura plus de pardon, plus de miséricorde : *Voca nomen ejus absque misericordia,* mais rien que la justice plus inflexible que les verges de fer et non moins immuable dans ses arrêts.

3° Tout accusé qui se croit victime de l'injustice ou qui rêve l'impunité a le droit d'appeler à un autre tribunal du jugement qui l'a flétri et, quand nous sommes irrévocablement condamnés, nous pouvons encore nous justifier au tribunal de notre conscience et citer nos juges devant le Dieu qui juge même les justices : *Justicias judicabo.*

Mais, là-haut, tout jugement est sans appel, toute sentence est en dernier ressort et, s'il est vrai que le ciel et la terre passeront, il est encore plus vrai que la parole du souverain juge restera ferme, irrévocable, durant toute l'éternité : *Manet in æternum.*

Et qui donc réviserait cette parole ? qui adoucirait cette sentence ? qui casserait ce jugement ? Est-ce l'homme ? « Mais, seul, ô mon Dieu, s'écrie le Prophète, avez les clés de la vie et de la mort ; et, quand une fois vous avez ouvert, quel est celui qui peut fermer ? *Nemo claudit.* Et quand vous avez fermé ,quel est celui qui ait la puissance d'ouvrir ? *Nemo aperit.* »

Le souverain juge m'a-t-il condamné ; tressez-moi des couronnes, chantez en mon honneur des hymnes de louanges, immor-

talisez ma mémoire et gravez mon nom sur le bronze ou sur le marbre pour le transmettre à la postérité, vos applaudissements enthousiastes et le jugement de l'histoire ne réformeront point le jugement de Dieu.

Et, au contraire, traînez-moi dans la boue, déchirez ma vie et jetez en les pages à tous les vents : si Dieu ne trouve rien dans mon existence qui appelle sa justice, que feront à son tribunal toutes ces voix insultantes qui montent de la terre ? *Manet in æternum.*

Est-ce Dieu ? Mais, pourquoi révoquerait-il son premier jugement et donnerait-il à ses perfections adorables cet incompréhensible démenti ? Sa vérité se serait-elle trompée ? Sa justice aurait-elle frappé l'innocence ? Sa sainteté transigerait-elle avec le vice ? Non, ce qui est écrit de la main de Dieu est écrit pour l'éternité : *Quod scripsi scripsi.* Et la sentence qui frappera notre âme du même coup que nous frappera la mort ne sera jamais révisée, jamais, jamais : *Manet in æternum.*

4° Voilà le juge dont la lumière infaillible éclaire toutes nos voies et dont la justice incorruptible participe en même temps à l'immutabilité de son être divin. Quel sera l'accusé?

L'accusé ! ce sera vous, ce sera moi, c'est tout homme qui sort de la vie : *Omnes stabimus.* Ici, pas d'exception. « Nous avons beau niveler les rangs, a dit un grand évêque, et passer sur toutes les têtes le niveau égalitaire, il y a mille et mille têtes qui ne se courbent pas. » Il a fallu inventer, dans l'intérêt de l'autorité humaine, des réserves et des degrés, instituer des tribunaux particuliers pour juger certains dépositaires de la puissance publique, élever certaines barrières pour mettre les représentants de la souveraineté à l'abri des poursuites et créer ainsi des exceptions qui deviennent parfois de dangeuses et coupables immunités.

Mais, devant Dieu, qui êtes-vous ? Avez-vous la puissance et portez-vous dans vos mains un sceptre sous lequel tout un peuple s'incline ? Avez-vous la richesse qui se bâtit des palais et s'entoure de toutes les magnificences et de toutes les splendeurs du luxe ? Avez-vous la science qui brille sur les sentiers où passe l'humanité comme le phare au rivage des mers ? Avez-vous la gloire qui grandit l'homme et lui met au front une auréole lumineuse ? Qu'importe !

Dès que la mort, l'impitoyable mort survient, elle nous couche tous dans la même poussière et tous elle nous jette, interdits et confondus, au tribunal de Dieu : *Omnes stabimus.* Comment dépeindre cette scène désolante dont la seule pensée faisait trembler les anachorètes au fond de leurs déserts ? On a vu de grands coupables mourir tout à coup de honte et de terreur en présence

des juges assis dans cette majesté que leur donne la loi. On a vu d'insignes criminels que poursuivait le remords et qu'épouvantait la clarté du jour autant que les ténèbres de la nuit.

Or, comprenez-vous quelle sera notre surprise, quel sera notre effroi, lorsque, nous éveillant comme d'un profond sommeil et plongés soudainement dans la lumière, nous nous trouverons avec nos œuvres sous le regard de Dieu ? Comment fuir ce juge qui porte la foudre allumée dans sa main ? Où cacher notre honte en face de cette vie qu'illumine l'éternité ? Quelle est la montagne ou la colline qui nous abritera dans ses flancs entr'ouverts?

Impossible. Dieu est là ; et l'âme, retenue par une force irrésistible qui l'enchaîne aux pieds du souverain juge, est seule devant lui. Quelle affreuse solitude ! L'accusé seul avec son juge ! L'âme seule avec son Dieu !

Dieu, la vérité sans ombre et sans nuages, et l'âme qui s'est détournée de la lumière pour adorer le mensonge et l'erreur !

Dieu, la sainteté devant laquelle les anges en tremblant se couvrent la face de leurs ailes, et l'âme qui s'est noircie au contact de toutes les voluptés !

Dieu, le Créateur qui a gravé son empreinte sur le chef-d'œuvre de ses mains, et l'âme qui a traîné cette image sacrée dans la fange du vice !

Dieu, le Maître qui, d'un signe, fait mouvoir les soleils dans l'espace, et l'âme en révolte contre sa loi pour vivre au gré des passions en délire !

Dieu, le Sauveur qui a payé le salut de l'humanité proscrite avec le sang du Calvaire, et l'âme qui a dissipé dans un infâme trafic cette rançon de la souffrance et de l'amour !

Dieu, avec le glaive de sa colère, la coupe de ses vengeances, la balance de sa justice, Dieu avec l'Evangile et la croix, et l'âme avec ses œuvres ténébreuses qui, surgissant des sentiers les plus obscurs et les plus secrets de votre vie, deviennent ses témoins et ses accusateurs !

5° Dans toutes les causes humaines, il y a des témoins qui justifient l'accusé et d'autres qui le condamnent. Quels seront donc vos défenseurs au tribunal de l'éternité ? Ce seront les vertus que vous aurez pratiquées sous l'œil de Dieu, dans la lutte et le sacrifice.

Eh bien ! regardez ; ces vertus fraîchement épanouies, dont le parfum a été recueilli par les anges, où sont-elles ? Venez, Seigneur, venez comme le laboureur qui balaie son aire et, de votre souffle puissant, séparez du bon grain les vertus mondaines qui ont flétri, desséché le faste, l'amour-propre et l'orgueil ; séparez les vertus hypocrites qui, semblables à la pierre de

marbre jetée sur un cadavre, cachent la corruption sous les dehors de la justice ; séparez les vertus de bienséance et de politique qui prétendent, par d'habiles calculs, accommoder les principes immuables de l'Evangile aux idées mobiles du temps et aux fluctuations de l'opinion publique ; séparez les vertus sentimentales qui passent avec les émotions du cœur et ne résistent point aux orages ; séparez, enfin, les vertus humaines qui germent sans travail, sans effort, dans une âme où le vice n'a pas jeté son ivraie. Que reste-t-il ?

Il ne reste plus que des accusateurs. Entendez-les.

Durant les longues années de votre vie coupable ou tout au moins indifférente, vous vous êtez débattus sans trêve avec la conscience, vous avez étouffé sa voix et ses remords, vous l'avez trompée, séduite par la ruse et le mensonge, peut-être même l'avez-vous ensevelie expirante et muette sous un amas de vices, de doutes et d'erreurs. Mais, la voyez-vous au tribunal de Dieu ? Elle s'éveille, elle se redresse, dans toute son indépendance, en face des passions qui l'avaient vaincue. Et que dit-elle ? Rends compte à la vérité de tes résistances et de tes luttes insensées : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Pendant la vie, vous avez discuté la loi divine et, sous prétexte qu'elle avait vieilli et qu'elle violentait la nature, vous l'avez affaiblie par vos interprétations sensuelles, contredite par vos exemples et bravée par vos scandales. Mais, voici l'heure redoutable du jugement. Que fait cette loi tombée sous le mépris des siècles ? Elle apparaît illuminée d'une clarté aussi soudaine qu'irrésistible, et vous la verrez dans sa plénitude sans qu'il manque une seule parole à ce code immortel, et vous l'entendrez comme Adam au paradis terrestre, comme les Juifs sur le Sinaï, comme les Apôtres au sommet de la montagne, et que vous dira-t-elle ? Rends compte à l'Evangile de tant de lâches concessions faites au monde et aux plaisirs : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Pendant la vie, vous avez rougi de la croix et du baptême, vous avez repoussé toutes les grâces qui vous attendaient à chaque détour du chemin pour vous apporter le salut. Mais, vienne le jugement, la grâce si longtemps humiliée triomphera de la miséricorde outragée par l'ingratitude, elle en appellera à la justice et que dira-t-elle ? Rends compte à la croix du sang dont nous sommes le prix : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Pendant la vie, de votre cœur vous avez fait un temple où chaque passion a trouvé son autel et, sur cet autel, vous avez adoré l'orgueil, l'ambition, l'avarice, la vengeance, la volupté, brûlant aux pieds de ces idoles infâmes l'encens qui n'était dû qu'à Dieu. Mais, nous sommes au jugement ; les passions qui

vous promettaient des siècles de bonheur vous dénoncent, vous trahissent et que disent-elles? Rends compte à la vertu des années que tu as livrées au vice : *Redde rationem villicationis tuœ.*

Mon Dieu, quel compte formidable! Et, si tout à coup, sortant du tabernacle et debout sur l'autel dans tout l'éclat de la puissance et de la majesté, vous nous appeliez à ce tribunal où doivent comparaître toutes les générations, quel est celui d'entre nous qui pourrait soutenir, sans en être épouvanté, ces dépositions terribles de la conscience, de l'Evangile, de la croix et des passions?

Oh! de grâce, ne venez pas encore! restez invisible, caché sous les voiles de l'amour et laissez-nous le temps de faire pénitence, oui, pénitence! pénitence! Seul, le repentir apaisera la justice et nous obtiendra miséricorde au tribunal de Dieu. *Amen.*

Quatrième jour. — DOGME DE L'ENFER

Existe-t-il réellement un enfer où Dieu vengera le mépris de sa loi par des flammes, des pleurs, et des grincements de dents éternels? La foi catholique l'affirme, l'impiété le nie et, tandis que nous, les croyants, nous proclamons avec l'Eglise que l'âme survit au corps pour recevoir la récompense ou le châtiment de ses œuvres, *credo vitam æternam*, des extrémités des siècles les incrédules, les sceptiques et les savants dévoyés nous répondent : La mort c'est le néant.

On le voudrait bien ; il serait si doux de pouvoir se convaincre qu'après avoir triomphé sur la terre, le crime et le vice resteront impunis au delà de la tombe. Descendre le fleuve à pleines voiles sans redouter l'abîme ; aller bride abattue sur toutes les pentes où la passion nous emporte et ne rien entrevoir au terme de la course ; abandonner son existence au souffle de toutes les voluptés et ne point craindre cette main invisible et cachée qui nous menace de ses foudres : connaissez-vous une morale plus séduisante que celle-là?

Et, pourtant, la saine raison proteste, la tradition de tous les peuples proteste, l'Evangile proteste et, avec l'Evangile, la tradition des siècles et la saine raison : J'affirme qu'il existe un enfer et que cet enfer est éternel.

De tous nos dogmes, il n'en est aucun qui ne soit plus souvent et plus clairement exprimé dans nos saintes Ecritures que le dogme de l'enfer.

« La terre s'entr'ouvre pour engloutir les impies, dit le prophète

Isaïe, et le ver qui les ronge ne mourra point, et le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais : *Ignis eorum non extinguetur.* » Et ailleurs : « Qui de vous pourra habiter le feu dévorant ? Qui de vous pourra soutenir les ardeurs éternelles? *Qui ex vobis habitabit cum ardoribus sempiternis ?*

« Ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui n'aura pas de fin: *Et alii in opprobrium ut videant semper.* »

Et Job nous décrit cette région désolée qu'habite une horreur, une confusion éternelle : *Ubi sempiternus horror inhabitat.* »

Laissons venir Jésus-Christ. Dans quinze pages différentes du saint Evangile, Jésus-Christ rappelle la même vérité qu'il développe par des paraboles et qu'il confirme par ses menaces, et toujours c'est le ver qui ne meurt plus : *Vermis non moritur;* c'est le feu qui ne doit point s'éteindre : *Ignis non extinguitur ;* ce sont des pleurs : *Ibi erit fletus*, des ténèbres épaisses et des grincements de dents, *et stridor dentium.*

Il est évident que devant ces oracles tombés du Ciel tous les doutes devraient s'évanouir et tous les fronts s'incliner. Comment récuser la parole d'un Dieu ? Et pourtant, si vous rejetez l'Evangile sous prétexte que vous n'avez pas la foi, voici une autre autorité, une autorité rationnelle : c'est la grande voix, la voix infaillible des siècles.

Convoquez donc les assises du genre humain, lisez les relations des voyageurs, étudiez le code religieux de tous les peuples, mettez aux voix la question de l'enfer, recueillez les suffrages, et puis voyons.

Qu'en ont pensé tout d'abord les quatre mille ans de paganisme? « La doctrine d'un état futur de châtiments et de récompenses précède, dit un auteur protestant, tout ce que nous savons de certain et, dès que nous commençons à débrouiller le chaos de l'histoire ancienne, nous voyons cette croyance établie de la manière la plus solide dans l'esprit des premières nations. »

Qu'est-ce que le Tartare que nous ont dépeint les poètes, et ce rocher de Sisyphe qui menace toujours de tomber et qui jamais ne tombe, et cette roue d'Ixion qui tourne constamment sur elle-même sans s'arrêter une seule minute dans l'espace, et le festin d'où s'approche Tantale sans jamais y toucher?

Qu'est-ce que Prométhée dont les entrailles renaissent sous le bec du vautour qui les ronge?

Qu'est-ce que Thésée, le meurtrier de son fils, condamné par la justice des dieux à être cloué, sans jamais se relever, sur une roche solitaire,

. . . . . . Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus . . . .

N'est-ce pas l'enfer avec la perpétuité désespérante des châtiments qu'endurent les réprouvés?

Et, après les poètes, c'est Platon, le plus illustre de tous les philosophes, déclarant que ceux qui sont trouvés incurables à cause de la grandeur de leurs fautes sont précipités par la destinée vengeresse dans le Tartare d'où ils ne sortiront jamais.

Et, après les philosophes, c'est l'impie Lucrèce, forcé de rendre témoignage à la tradition et poussant malgré lui ce cri d'angoisse : « Impossible de dormir tranquille... et pourquoi donc? parce que des peines éternelles nous attendent au terme de la vie. »

Qu'ont pensé de l'enfer les dix-neuf siècles de catholicisme où nous apparaissent, à la suite des Apôtres, les plus grands génies qui, aux divers points du monde, ont illustré l'humanité?

« Le Seigneur viendra, dit saint Paul, et ceux qui ont méprisé sa loi subiront des peines éternelles : *Pœnas dabunt æternas.* »

« Ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles, ajoute saint Jean : *Cruciabuntur die ac nocte in secula seculorum.* »

Voulez-vous écouter les docteurs? Voilà saint Clément de Rome et saint Cyprien, saint Hilaire de Poitiers et saint Basile, saint Ambroise et saint Grégoire de Nazianze, Tertullien et saint Augustin, saint Léon et saint Jean Chrysostôme. Et qu'enseignent-ils?

Ils nous enseignent que les impies seront dévorés par les flammes sans être consumés : *Impiorum animæ igne inextinguibili punitæ.*

Ils nous enseignent que les réprouvés vivront éternellement au milieu d'une fournaise ardente : *Immortales vivent inter incendia.*

Ils nous enseignent que les damnés mourront pour renaître aussitôt et pour souffrir encore : *Mors miseris, mors sine morte.*

Et, si nous prêtons l'oreille aux acclamations de toutes les générations chrétiennes qui passent en chantant le symbole de la foi, c'est comme un concert immense, universel, et ce concert redit à tous les échos : *Credo vitam æternam*, nous croyons la vie éternelle.

Et, si nous demandons aux solitaires : Qu'est-ce qui vous pousse au désert? et aux justes : Qu'est-ce qui vous soutient dans la lutte? et au Ciel : Qu'est-ce qui peuple l'éternité de vierges, de pénitents, d'apôtres et de martyrs? Le ciel et la terre nous répondent : C'est la crainte de l'enfer.

Qu'ont pensé de l'enfer les sectes hérétiques? Voici qui est plus étrange : il n'est pas de vérités que l'erreur n'ait essayé de démolir; chacune de nos croyances a rencontré sur sa route la contradiction armée de haines et de sophismes; tous nos dogmes ont été niés, tous, excepté le dogme de l'enfer qui cependant a

contre lui la vaste conspiration des passions humaines. Luther, après avoir tout détruit, s'est arrêté, respectueux et tremblant, sur le bord de l'abîme. « Si, plus tard, les protestants devenus philosophes, a dit un grand penseur, se sont mis à nier l'éternité des peines, ils ont laissé néanmoins subsister un enfer à temps, pour ne pas faire monter au Ciel tout d'un trait Messaline à côté de sainte Thérèse et Néron à côté de saint Louis. »

Voulez-vous d'autres témoignages ? Faut-il consulter les impies ? Consultons-les. « Si vous abusez de votre raison, disait Diderot, vous serez malheureux pendant la vie et vous le serez encore après la mort. »

Voltaire répond à un de ses amis qui se félicitait d'avoir trouvé un argument décisif contre l'éternité des peines : « Vous êtes bien heureux ; pour moi, je suis bien loin de là. » Et l'histoire nous raconte qu'à son heure dernière il tremblait sur sa couche, apercevant en quelque sorte la lueur sinistre de ces feux dont il croyait sentir déjà les ardeurs dévorantes.

Rousseau, mille fois plus dangereux que Voltaire, n'a pas eu le courage de contredire ces traditions qui se retrouvent dans tous les temples de l'ancien monde, au milieu de l'idolâtrie la plus savante comme au milieu du fétichisme le plus grossier ; et, à qui lui demande si les tourments des méchants sont tous éternels, il se contente de répondre, en détournant la tête et en fermant les yeux pour ne rien voir : « Je l'ignore ! »

Et, au troisième siècle, le fameux Celse avait dit : « Les chrétiens ont raison de penser que les méchants endureront des supplices éternels. Du reste, ajoutait-il, ce sentiment leur est commun avec tout le monde. »

Voulez-vous donc nier l'enfer ? Commencez par rejeter le catholicisme, toutes les religions, le sentiment de tous les peuples, l'affirmation de tous les siècles. L'oserez-vous ? Et, supposé qu'un homme fût assez orgueilleux, ou mieux, assez fou pour nier ce que tous les siècles et tous les peuples ont cru et ce que tout le monde croit, que ferait la négation d'un seul homme contre l'assentiment du genre humain ?

D'ailleurs, comprenez-vous Dieu sans l'enfer ? Si Dieu existe, et vous n'en doutez-pas, il doit être infiniment juste et infiniment sage. Infiniment juste, il doit punir le vice et récompenser la vertu. Infiniment sage, il doit sanctionner ses lois, parce qu'une loi qui n'a pas de sanction est une loi sans force et sans autorité.

Eh bien ! Pour complaire à quelques docteurs de libertinage et à certains théologiens de salon, supprimons l'enfer... Où est la justice de Dieu ? Cherchons-la sur la terre et dans le gouvernement de l'humanité... Voyons, où est-elle ? N'avez-vous jamais rencontré sur votre chemin le vice applaudi couronné

placé sur le pinacle et la vertu forcée de se cacher dans l'ombre où la poursuivent encore l'insulte et le mépris? N'avez-vous pas vu le juste broyé sous le pressoir de toutes les douleurs et marchant par des sentiers où ne croissent que les épines, tandis que l'impie s'enivre de bonheur et ne connaît pas l'amertume des larmes? N'est-il pas vrai qu'en suivant la marche des événements à travers les siècles, mille fois nous serions tentés de croire que Dieu sommeille dans la barque et qu'au lieu de tenir la main au gouvernail il l'abandonne à la merci des flots?

Puisque la justice de Dieu ne s'exerce pas toujours sur la terre, que faut-il? Il faut nécessairement une autre vie où tout homme reçoive selon ses œuvres. Oui, il faut un enfer pour le bourreau qui torture sa victime, comme il faut un Ciel pour la victime qui pardonne à son meurtrier et sourit à la mort. Il faut un enfer pour le voluptueux qui traîne son âme et son corps dans la fange et les égouts du vice, comme il faut un Ciel pour l'homme chaste qui porte une âme sans souillure dans une chair violemment tourmentée. Il faut un enfer pour le chrétien dont la foi s'est étiolée dans le doute et l'indifférence et ne donne plus aucun fruit qui atteste la vie, comme il faut un Ciel pour celui dont les croyances, pleines de sève, poussent des jets féconds. Il faut un enfer pour réparer ce que vous appelez à tort les injustices de la Providence et, s'il n'y a pas d'enfer, Dieu n'est pas juste, il n'est pas Dieu.

Ajoutons que tout législateur, s'il ne veut pas que sa loi soit une chimère, doit lui donner une sanction qui lui serve de bouclier. Aussi, chaque article du code n'a-t-il pas sa pénalité? Les législateurs de la terre ne punissent-ils pas les grands coupables en les séparant par la mort civile de la société politique? Et, pour nous défendre contre les audaces du crime et de la perversité, n'y a-t-il pas le bagne et l'échafaud?

Or, Dieu a gravé la loi naturelle dans le cœur de l'homme; comme développement de cette loi, il a promulgué, au milieu de la foudre et des éclairs du Sinaï, les dix commandements qui sont la règle immuable des mœurs, et Jésus Christ a complété cette œuvre en nous donnant l'Evangile, qui est tout à la fois la lumière et la vie des nations.

Mais, ôtons l'enfer; où est la pénalité de cette loi? où est la sanction de ce code divin? Et, en face de ces préceptes sublimes qui nous imposent des résistances et des luttes héroïques, quelle est la force qui s'emparera de notre volonté sollicitée par l'attrait du plaisir et la courbera sous le devoir?

Sera ce la loi civile? Mais, la loi civile se déclare incompétente quand il s'agit de faire respecter les droits de Dieu; elle n'atteint, au surplus, que la plus faible partie de nos actes et souvent elle

est une plus criante infraction à la justice véritable que toutes les infractions qu'elle se charge de réprimer.

Sera-ce l'opinion publique? Mais, au lieu de réparer le désordre, l'opinion publique jette souvent au crime ses couronnes et consacre les injustices de la fortune par le caprice de ses apothéoses et la folie de ses arrêts.

Sera-ce le remords? Mais, enfoncez-vous dans le crime et, à mesure que les iniquités s'amoncelleront sur votre tête, le remords ne troublera plus vos folles joies et la conscience s'endormira d'un sommeil plus affreux que celui du tombeau.

S'il n'y a pas d'enfer, vous pouvez donc recueillir tous les blasphèmes qu'ont inventés les siècles et les jeter triomphants à la face de Dieu. Vous pouvez lâcher la bride aux passions les plus dégoûtantes et les laisser, comme le coursier qui n'a plus de frein, s'ébattre en pleine liberté. Vous pouvez demander à l'ambition des secrets infâmes pour vous grandir et à la cupidité des spéculations devant lesquelles se voile la justice. Vous n'avez rien à craindre sur la terre et le néant vous attend après la mort.

C'est assez dire qu'avec cette doctrine désolante toute morale s'écroule, comme s'écroule le temple dont on ébranle les colonnes qui en soutiennent la voûte. « Philosophe, disait Jean-Jacques Rousseau, ta morale est fort belle; mais, de grâce, montre m'en la sanction; qu'as-tu mis à la place de l'enfer? »

« Ceux qui sont déchargés de la crainte d'un avenir menaçant, ajoute Leibnitz, lâchent la bride à leurs passions brutales et, s'ils sont ambitieux ou d'un caractère un peu dur, ils seront capables, pour leur plaisir ou leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins de la terre. »

Ne l'a-t-on pas vu? Au dernier siècle, l'impiété put se flatter un instant d'avoir enterré cette vieille croyance, ou mieux, cette antique superstition; et qu'advint-il? L'enfer, rayé de notre symbole national par décret législatif et à la majorité des voix d'un parlement qui proclamait l'athéisme, se montra sur la terre avec toutes ses horreurs, pour attester son existence. Et quand le sang, après avoir rougi le pavé de nos temples, eut coulé comme un fleuve à travers les ruines et que la France, semblable au navire démâté par la tempête, eut été livrée sans défense aux mains de la Révolution en délire, les impies eux-mêmes furent épouvantés de l'orage qu'avaient déchaîné leurs doctrines, et Robespierre vint proclamer à la barre de la Convention que les bons et les méchants sortent de la vie à des conditions différentes et que la mort est le commencement de l'immortalité.

Et, de nos jours, nos palais incendiés, nos monuments en cendres, nos prêtres arrachés à l'autel, nos ôtages fusillés au

coin d'une rue, l'émeute s'agitant dans les bas-fonds de la société affolée de terreur et empruntant à la science des engins perfectionnés pour détruire et pour anéantir, qu'est-ce donc, sinon l'enfer apparaissant aux yeux d'une nation à laquelle mille docteurs ont appris à se rire de ce dogme suranné?

Oui; écrivez dans vos livres et dans vos journaux, débitez dans vos clubs et dans vos ateliers, criez à tous les échos du siècle que la vie future est un rêve puéril et que la vie présente n'est qu'une station entre le rien d'avant le berceau et le rien d'après la tombe.

Dites-le au pauvre que consolent les espérances chrétiennes; et le pauvre, n'ayant plus au cœur ni l'espérance ni la crainte de l'éternité, vous répondra, menaçant et terrible: « Puisqu'il n'y a que la terre, je veux ma part de richesses, de bien-être et de plaisirs, et, si vous me refusez ma place au banquet de la vie, je la prendrai de force et, l'arme au poing, je monterai à l'assaut de la jouissance et de la fortune. »

Dites-le au travailleur et à l'ouvrier qui maudissent l'injustice du sort; et le travailleur brisera vos coffres-forts avec le soc de sa charrue, et l'ouvrier s'armera de son outil pour écraser le capital qui exploite ses sueurs.

Dites-le au peuple dont les passions s'agitent comme les vagues sur la mer; et le peuple, n'ayant plus de frein, se précipitera sur toute autorité politique ou religieuse qui voudra réprimer ses élans et, dans sa haine, il fera sauter en l'air la société, si elle ne se réforme pas au gré des sectes où s'enrôle la foule.

Il a donc un enfer. Impossible de le nier sans nier Dieu, sans détruire la morale, sans renverser la société; et cet enfer, dont la raison démontre l'existence, doit être, au dire même de la raison, un enfer éternel.

Savez-vous, en effet, ce qui sanctionne réellement les prescriptions de la loi divine et contient les écarts de la liberté? Le savez-vous? C'est l'éternité de la peine, et, dans ces moments où l'esprit se trouble, où le cœur s'ébranle, où le pied glisse, il n'y a que la pensée de l'éternité qui soit assez forte, assez puissante pour nous arrêter sur le bord de l'abîme.

Au devant de ces désirs vraiment infinis et de ces passions qui ne reconnaissent pas de bornes, jetez, comme digue, un châtiment qui, après les quelques heures de la justice, aura fatalement son terme; que fera le courant? Il emportera la digue. Mille fois même cette perspective effrayante de l'éternité ne peut servir de frein au cœur qui se révolte comme se révolte le coursier contre la main qui le dompte; que serait-ce donc si, pour châtier le crime, Dieu n'avait dans les mains que des foudres d'un jour?

Arrivons, d'ailleurs, au terme de l'épreuve; que mettrez-vous

après l'enfer? Mettrez-vous le néant ? Mais, le néant, qu'il arrive un peu plus tôt ou un peu plus tard, n'est qu'une justice impuissante, ou mieux n'est que l'impunité et, au jour de son extermination, avant de descendre au néant, le coupable, reprenant l'offensive, pourra se dresser insolemment en face de son juge et lui jeter une dernière malédiction qui restera sans vengeance.

Mettrez-vous le Ciel? Mais, si tous les damnés peuvent compter sur une réintégration finale, dit saint Jérôme, quelle différence y a-t-il entre la vierge et sa courtisane, le tyran et le martyr, le bourreau et sa victime ? Imaginez un avenir de supplices aussi long que vous voudrez, doublez les années, centuplez les siècles : dès lors que la fin est la même pour tous et que tous, vierge et courtisane, tyran et martyr, bourreau et victime, doivent, à une heure donnée, recevoir les mêmes couronnes, il n'y a plus ni bien ni mal, ni vice ni vertu.

Cependant, objecterez-vous, si Dieu est juste, comment peut-il châtier une faute d'un instant par des supplices éternels ?

Et bien ! oui, vous répondrai-je, Dieu est juste et c'est précisément parce qu'il est juste qu'il doit punir éternellement le péché. Ne faut-il pas que le châtiment soit proportionné à l'offense ? Or, le péché qui s'attaque à la majesté de Dieu ayant une malice infinie réclame une expiation infinie et, comme les peines de l'enfer ne peuvent être infinies en elles-mêmes, elles doivent l'être dans leur durée, afin que le crime et le châtiment se contrebalancent et que le coupable soit aussi puni que Dieu fut outragé.

Vous vous scandalisez de cette disproportion entre la faute qui est si courte et le supplice qui n'a pas de fin. Mais, êtes-vous scandalisé lorsque la justice humaine envoie des coupables à la mort en regrettant de n'avoir pas des siècles à leur ravir, ou les condamne à un bagne perpétuel... et pourquoi ? pour une vengeance aussi prompte que l'explosion de leurs armes à feu ?

Êtes-vous scandalisés lorsque, à ce dernier moment qui sépare le temps de l'éternité, Dieu accueille le repentir et tend la main à cet infâme, à ce misérable, à ce scélérat qui étonne son siècle par l'impudence de ses crimes et le dévergondage de ses mœurs? Et si la miséricorde, au déclin de la vie, peut récompenser un seul cri de repentir par une éternité de gloire et de bonheur, est-il bien étrange que la justice ait aussi son éternité pour punir celui qui sur la terre a repoussé l'amour ?

Est-il bien vrai, après tout, que le péché ne dure qu'un instant ? Le désir, la pensée traversent la vie avec la rapidité de l'oiseau qui fend l'espace, je vous l'accorde. Mais, étudiez les aspirations de l'homme qui demande à la terre et au temps des félicités mensongères; que veut-il ? Il veut une éternité dans son prétendu bonheur et il aime avec une convoitise éternelle le rêve qui finira demain.

Assurez donc ici-bas une éternité à l'ambitieux pour porter sa couronne, à l'avare pour contempler son or, au voluptueux pour adorer son idole, que feront-ils? Volontiers ils renonceront à l'éternité des joies du Ciel, pourvu qu'ils aient les joies éternelles de la terre. Or, voilà le Seigneur qui se présente au pécheur avec sa justice, sur le seuil de cet avenir qui commence à la tombe, en lui disant : Je viens combler tes désirs ; tu voulais l'éternité loin de moi, tu l'auras ; et l'éternité dans le crime, sache-le bien, c'est l'enfer : *Recedite a me, maledicti !*

Et la volonté que la mort a surprise dans la révolte ou le blasphème reste définitivement enchaînée par l'amour coupable qui a fait ses délices, et l'enfer ne finira jamais parce que le péché subsistera toujours : *Ut nunquàm careat supplicio qui nunquàm voluit carere peccato.* Comment serait-il effacé ?

Direz-vous que le damné se repentira ? Impossible. L'arbre une fois tombé, dit Jésus-Christ, ne se relève plus : *In quocumque loco cediderit ibi erit.* Et l'âme ne peut plus travailler quand la nuit est venue : *Venit nox quando nemo potest operari.* Le temps avec l'épreuve, les mérites, la grâce, la conversion s'arrête avec le dernier souffle, le dernier battement du cœur, et aussitôt après c'est l'éternité immobile, immuable où ne coule plus sur les âmes le sang qui les rachète et qui les purifie.

Direz-vous que Dieu lui pardonnera? Mais, le pardon s'accorde au repentir, il ne s'impose point à la révolte et, si un jour forcément la justice divine doit amnistier tout ce peuple de réprouvés qui la maudissent au fond des enfers, pourquoi ne pas jouir de la vie en attendant le pardon d'outre-tombe ?

Direz-vous enfin qu'un Dieu, dont la justice ne cède rien à l'amour, vous paraît un tyran ? Et que voulez-vous donc ? Un Dieu qui se divise et qui sacrifie la justice à la miséricorde ? Un Dieu qui donne aux affirmations de l'Evangile un inconcevable démenti ? Un Dieu sourd et aveugle qui consente à ne point entendre les blasphèmes et à ne point voir les crimes de la terre ?

Vous accusez l'amour ! Mais jetez dans un plateau de la balance les peines éternelles de l'enfer et dans l'autre le Ciel avec ses joies sans fin, la croix avec ses souffrances indicibles, la rédemption qui a sauvé le monde, la grâce qui est le prix du sang de Jésus-Christ, les sacrements divinement institués pour sanctifier les âmes dispersées aux divers points de l'espace et du temps, et puis dites-moi qui l'emporte. Est-ce la justice, ou bien est-ce la miséricorde ?

Et cet amour que vous invoquez pour nier l'enfer ne pourrait-il pas vous répondre : Gravissez le Calvaire. Voyez-vous cette victime clouée sur le gibet de la honte et des douleurs, et ces épines qui meurtrissent son front, et ce sang qui jaillit de ses

plaies entr'ouvertes, et cette lance qui transperce son cœur? Eh bien! cette victime c'est moi; oui, moi l'amour immolé pour expier vos crimes et, s'il a fallu, comme expiation, les souffrances infinies de l'amour, pourquoi ne faudrait-il pas, comme châtiment, l'éternité de la justice?

Concluons. L'enfer a pour lui la prescription de soixante siècles de croyances. Il a pour lui mille textes de la sainte Écriture et l'enseignement unanime des docteurs. Il a pour lui les données de la raison et le témoignage des plus violents ennemis de la foi catholique. Il a pour lui les remords de la conscience qui est une sourde appréhension de la justice divine. Il a pour lui les négations des impies qui ne contestent son existence que parce qu'ils le craignent. Donc, l'enfer existe et il est éternel.

Oui, l'enfer existe; je l'affirme, je le crois: *Credo vitam æternam.* Mais alors, pourquoi vivons-nous comme si ce dogme n'était qu'une fable absurde et qu'un rêve puéril? A la pensée de l'enfer, saint Jérôme épouvanté court à la solitude, saint Augustin déclare à son peuple d'Hippone qu'il tremble d'angoisse et de terreur, saint Pierre Damien assure que les cheveux se dressent sur sa tête; et nous, les insensés, nous folâtrons sur les bords de l'abîme!

O enfer, enfer! ouvre devant nous tes gouffres embrasés; laisse-nous plonger du regard dans ce cachot de la haine et du désespoir. Laisse-nous contempler, effrayés, éperdus, cette multitude de damnés semblables à l'ivraie mise en gerbes que le feu dévore sans les réduire en cendres. Laisse-nous entendre les cris déchirants, les hurlements affreux, les grincements de dents qui montent de tes flammes et, si l'amour ne peut nous convertir, que la crainte nous ramène, contrits et repentants, dans les bras de la miséricorde! *Amen.*

Cinquième jour. — PEINES DE L'ENFER

Ite, maledicti, in ignem æternum.

Sur le seuil de la vie future Dieu a cité l'homme à son tribunal, il a scruté toutes ses œuvres, il les a pesées dans la balance de sa justice et, les trouvant trop légères, il l'a précipité dans les flammes de l'enfer: *Et sepultus est in infernum.*

La voilà cette parole redoutable qui, répétée par les échos de la tradition catholique, rappelle à tous les siècles ce que renferme l'éternité d'opprobres, d'ignominies, de souffrances, de larmes et

de douleurs. A ce mot qui porte avec lui l'épouvante, le solitaire tremble dans la grotte du désert, le religieux sous le cilice de la pénitence, la vierge du cloître dans sa pauvre cellule et le prêtre à genoux sur les marches de l'autel.

Et le monde, que fait-il? Plongé dans le crime ou dans l'indifférence, il accueille avec un superbe dédain cette grande vérité sans laquelle l'ordre moral sombrerait tout entier dans un vaste chaos et, demandant au vice des arguments et à l'impiété des sophismes, il nous accuse, nous prêtres, apôtres et gardiens de l'Evangile, il nous accuse de tromper la crédulité populaire avec une fable vieille de six mille ans.

Laissons au monde son sourire moqueur, à l'impiété ses négations, au vice ses blasphèmes et, plongeant du regard au fond de ces brasiers qu'attise la justice éternelle, demandons à Jésus-Christ ce que c'est que l'enfer.

L'enfer, nous répond Jésus-Christ, est tout d'abord la privation et la perte de Dieu : *Recedite a me ;* et c'est ensuite le supplice du feu et d'un feu qui conserve ses victimes en les dévorant : *In ignem æternum.*

Comment dépeindre les regrets inconsolables et l'immense désespoir du réprouvé qui, précipité dans sa prison de flammes, cherche Dieu, l'appelle et ne le rencontre jamais ?

Durant la vie, Dieu nous apparaît comme le soleil à travers des nuages. Qu'en voyons-nous ? Des ombres fugitives et de pâles reflets, et ces ombres nous charment, et ces reflets nous éblouissent et, semblables à l'insensé qui s'élancerait au milieu des vagues pour saisir les étoiles qui se reflètent dans la mer, nous poursuivons, affamés de bonheur et follement épris, les images qui passent et l'éclat qui ne dure qu'un jour.

Qu'est-ce que Dieu pour l'homme cupide qui s'étourdit dans une espèce d'ivresse en contemplant son or ? Qu'est-ce que Dieu pour l'homme sensuel qui abandonne sa voile au souffle de toutes les voluptés ? Qu'est-ce que Dieu pour l'ambitieux qui, de la gloire, s'est fait un piédestal où la foule enthousiaste apporte ses couronnes ?

C'est un nom que vénèrent encore les peuples attardés ; c'est un rouage complètement inutile à la marche de l'humanité ; c'est tout au plus un être imaginaire dont il ne doit plus rester de trace dans le nouveau symbole des esprits émancipés. Et l'homme s'en va sur les mille chemins qui traversent la vie, prenant dans sa fièvre délirante la créature pour le Créateur, la terre pour le Ciel, le temps pour l'éternité, et demandant à la créature, à la terre et au temps le bonheur dont il est affamé.

Le voyez-vous courir anxieux, haletant, de déception en déception, à la poursuite d'une félicité mensongère qu'il croit toujours

saisir et qui toujours le fuit; et, pendant cette marche forcée vers les honneurs, la fortune ou le plaisir, où est Dieu? L'homme l'oublie comme on oublie l'architecte qui a construit un édifice, ou le sculpteur qui de la matière inerte a fait une statue vivante, ou le voyageur qui a laissé l'empreinte de ses pas sur le sable mouvant du désert!

Mais, la mort est venue; semblable à la tempête qui déracine les arbres au flanc de la montagne, elle a renversé la prison de boue qui retient l'âme captive; et que fait l'âme rendue à la liberté? Tout à coup les voiles se déchirent... plus d'ombres, plus de nuages, plus de mystères. Dieu est là et l'âme est en face de Dieu.

Quelle vision soudaine! quelle révélation inattendue! quelle apparition lumineuse! Regardez bien : Dieu la puissance infinie qui a jeté par milliers les soleils dans l'espace! Dieu, la sagesse incréée qui préside à la marche des siècles! Dieu, la justice et la sainteté dont l'éclat illumine les cieux! Dieu, l'amour, oui, l'amour qui depuis six mille ans se déverse sur la terre en flots intarissables!...

Et l'âme, en un clin d'œil plus rapide que l'éclair, a contemplé cette beauté qui met au cœur des élus des extases ineffables. Et la voyez-vous? elle s'élance pour saisir cette puissance, cette sagesse, cette justice et cet amour qui seuls peuvent étancher la soif du vrai bonheur.

Mais, soudain, qu'ai-je entendu? On dirait la foudre qui éclate au sein de la tourmente, et ce coup de foudre c'est un anathème, c'est une malédiction. *Recedite a me, maledicti*, retire-toi, maudit! a dit le souverain juge, de cette voix que nos livres sacrés comparent à la voix des grandes eaux; et, broyé, écrasé, comme anéanti sous cette malédiction divine, le réprouvé tombe au milieu des flammes vengeresses, entraîné par le poids de ses iniquités.

Roulez maintenant la pierre sur les bords de l'abîme; gravez sur cette pierre le sceau de l'éternité; c'est fini. Désormais, plus d'espérance, plus d'amour. L'amour outragé, a dit un grand orateur, ne revient pas; et voilà que, repoussé jusqu'à la dernière heure et vaincu par ce ver de terre qui s'appelle l'homme et qui n'a pas voulu de son cœur, Dieu le repousse à son tour avec une malédiction que répètent épouvantés les échos de l'enfer. Et que fera désormais ce maudit sous la honte qui le couvre et l'anathème qui lui sert de bourreau? Eternellement il bondira de toute la force d'un désir immense pour trouver au delà des murs de son cachot ténébreux quelque rayon de la face divine, et entre Dieu et lui éternellement ce sera le chaos impossible à franchir : *Chaos magnum firmatum est.*

Et il est là, portant dans son âme, comme une blessure toujours béante, ce vide infini qui devait être la place de Dieu et que Dieu ne viendra jamais remplir ! Il est là traînant à travers les siècles éternels une douleur incommensurable comme Dieu lui-même : *Tanta pœna quantus ipse !* Il est là se tordant dans un supplice inénarrable, se roulant dans ses propres horreurs, attiré d'un côté par l'amour, repoussé de l'autre par la haine et comprenant enfin, à la lumière de la foi qui seule survit à cette ruine, *dæmones credunt*, ce qu'est avec son effrayante réalité la séparation et la perte de Dieu.

Quel martyre comparer à ce martyre sans nom ?

On a vu des rois, placés par la naissance ou par la faveur populaire sur les cimes les plus élevées de la gloire, tomber de ces hauteurs, dans un jour de tourmente, et déchus, découronnés, s'en aller, sous les huées de la multitude, vers les chemins toujours bien tristes de l'exil.

On a vu des fortunes fabuleuses amassées par le travail ou le génie de la spéculation s'effondrer en un clin d'œil dans un abîme, et les riches et les puissants de la veille sombrer dans un naufrage auquel rien ne survit, pas même l'espérance.

On a vu des cœurs jeunes et forts se briser au lendemain d'un grand deuil qui emportait avec les joies du passé tous les rêves de l'avenir et les engloutissait, comme une barque désemparée, sous une froide pierre.

Pourtant, à côté de Dieu, l'être des êtres, qu'est-ce que la gloire ? qu'est-ce que la richesse ? qu'est-ce que la vie même la plus riche en suaves épanchements ? Tout cela, c'est à peine un reflet de la lumière, un rayon du soleil, un ruisseau de la source ; et la source inépuisable, et le soleil dans tout son éclat, et la lumière resplendissante... c'est Dieu.

Or, si la perte de ces biens qui ressemblent à des ombres passagères arrache à l'homme des cris déchirants, gonfle sa poitrine de sanglots, met dans ses yeux des larmes amères et fait à son cœur une blessure que rien ne peut guérir ; quels seront les cris, les sanglots, les larmes et la blessure du réprouvé qui, placé à l'heure du jugement en face de la réalité, dans toute sa splendeur, la verra tout à coup disparaître pour n'en garder qu'un impérissable souvenir et devra se dire éternellement, sur sa couche de flammes : j'ai perdu Dieu et je l'ai perdu sans espérance : *Periit finis meus et spes mea.*

Du haut des cimes de l'Horeb, Moïse aperçoit et contemple la Terre promise dans laquelle il ne doit point entrer : mais, au moins, il s'endort dans le Seigneur et des espérances immortelles l'attendent à son réveil. L'espérance ! quelle est ci-bas la douleur dont elle n'adoucisse l'amertume ? Dites au naufragé

luttant contre la vague et près de disparaître sous les flots, qu'il atteindra sûrement le rivage. A la mère désolée qui, debout sur la grève, interroge avec des pleurs tout ce qui passe à l'horizon, dites que son fils reviendra. Et au malade que déjà la mort étreint, dites que demain la fleur étiolée s'épanouira sur sa tige reverdie. Le ciel est rasséréné, dès que vous y ramenez l'espérance.

Mais, toujours remonter le courant et ne jamais aborder au port! Mais, toujours regarder dans le lointain et ne jamais apercevoir le navire! Mais, toujours souffrir et ne jamais attendre un lendemain où sommeille la douleur! Je ne connais rien de comparable à cette torture des âmes, et quelle est donc la région en deuil où, sur un ciel toujours ténébreux, ne brillera jamais une lueur d'espérance? C'est l'enfer qui est un éternel désespoir joint à une éternelle souffrance, la souffrance du feu.

Oui, le feu! *Ite, maledicti, in ignem!* Qui pourrait le nier? Les prophètes, aux temps antiques, et plus tard Jésus-Christ et les Apôtres, ont écrit cette parole claire, précise et non moins terrifiante, dans je ne sais combien de pages de nos livres sacrés.

« Le feu s'est allumé dans ma colère, dit le Seigneur : *Ignis succensus est in furore meo;* et il brûlera jusque au fond des enfers: *et ardebit usque ad inferni novissima.* »

« Je répandrai le feu dans leur chair et ils brûleront éternellement : *Dabit ignem in carnes eorum ut urantur usque in sempiternum.* » (*Judith,* XVI, 21.)

« Et ils seront dévorés par un feu qui ne s'allume point : *Devorabit eum ignis qui non succenditur.* » (*Job,* XX, 26.)

« Qui de vous, s'écrie le prophète Isaïe, pourra demeurer dans un feu dévorant et au milieu des flammes éternelles? *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* »

« Le feu de la justice divine, ajoute saint Jean, s'élèvera dans les siècles des siècles : *Et cruciabitur igne et fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum.* »

Et lorsque Jésus-Christ, à son tribunal, prononce la sentence du jugement, à quelle peine condamne-t-il la vie dont il a rejeté les œuvres? Il la condamne à la peine du feu : *Ite, maledicti, in ignem.*

Le feu dont parle si souvent l'Evangile est-il semblable au feu matériel qui dévore en un jour des forêts séculaires, ou bien est-ce une image empruntée à la langue humaine pour symboliser les supplices de l'enfer? L'Eglise se tait, et je me tais avec l'Église et ses docteurs.

Pourtant, si Dieu a renfermé dans les entrailles de la terre des cratères embrasés et lancé dans l'espace des mondes incandescents qui chantent sa puissance, ne pouvait il pas allumer des brasiers inextinguibles qui soient les ministres intelligents et les exécuteurs de sa justice?

Lui qui, depuis le premier jour de la création, alimente à certains points inexplorés de l'univers des feux que six mille ans n'ont pas encore éteints, ne pouvait-il pas inventer d'autres flammes qu'attiserait éternellement le souffle de ses vengeances? Lui qui, d'après le plan de sa sagesse, a circonscrit et emprisonné l'âme dans le corps dont elle partage toutes les souffrances par des contre-coups et des chocs mystérieux, ne pouvait-il pas, au delà de la tombe, dit saint Augustin, circonscrire et emprisonner l'âme dans un feu qui l'enveloppe comme une barrière infranchissable et lui communique ses cruelles ardeurs? *Si viventis hominis incorporeus spiritus tenetur in corpore, cur etiam non tenetur post mortem corporeo igne?*

Il le pouvait sans doute, et il le devait, car la justice demande que le châtiment soit adapté à la nature des crimes et des plaisirs qui ont souillé la vie : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) Or, savez-vous bien ce que fait l'âme à ses heures de honteuses défaillances? Elle condamne les sens à devenir les instruments dociles de ses iniquités, et ce sont toujours les sens qui apportent à l'âme leurs coupables ivresses.

A ces désordres de la matière que faut-il? Il faut un châtiment sensible et matériel : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* Et ce châtiment qui résume tous les martyres et qui doit crucifier le damné dans son âme en attendant qu'il le crucifie dans son corps, c'est le feu, nous répond une voix qui arrive de l'enfer : *Crucior in hâc flammâ.*

Représentez-vous donc tous ces hommes qui, après avoir vécu sans Dieu, n'ont pas voulu de sa miséricorde sur le seuil de l'éternité. Où sont-ils?

Où est l'orgueilleux qui, se complaisant et s'immobilisant dans son être, s'admire, s'exalte et concentre sur lui-même tout amour, tout culte et toute adoration?

Où est l'homme de plaisirs qui, entraîné par le corps sur la pente fatale, s'en va rouler dans l'égout où l'intelligence laisse la lumière et l'âme sa fraîcheur?

Où est l'homme cupide qui, tombé de Dieu sur la matière, descend encore au dessous pour s'en faire l'esclave et prosterne aux pieds de ce fétiche toutes ses grandeurs?

Où est l'impie qui, apostasiant la foi de son baptême, renie le Christ et l'Evangile et défend à la croix d'abriter son cercueil?

Où est l'indifférent qui n'a jamais rien vu au delà de l'horizon et qui s'endort le dernier soir, insouciant de l'avenir et sans même se demander quel sera le réveil?

Interrogez Jésus-Christ, et Jésus-Christ vous répondra : Ils sont ensevelis dans l'enfer : *Et sepultus est in infernum.* Et le feu de

ma justice les brûle comme des gerbes desséchées : *Paleas comburet igne inextinguibili.*

Avez-vous entendu ? Un sépulcre de feu ! un suaire de feu ! un vêtement de feu ! Quelle scène d'horreur !

Le feu matériel brille dans les ténèbres, il éclaire l'obscurité des nuits; et l'enfer n'est qu'une obscurité si profonde, si affreuse, qu'on ne pourrait pas même la comparer à ces nuits de grande tourmente où l'on n'aperçoit ni ciel ni terre: *In tenebras exteriores.*

Le feu matériel dévore, consume, détruit et il suffit d'une étincelle pour allumer l'incendie dont les flammes réduisent en cendres les monuments que n'avaient point ébréchés les siècles ; et le feu de l'enfer est doué d'une miraculeuse énergie qui, tout en les dévorant, conserve ses victimes : *Luet nec tamen consumetur.* (*Job*, XX, 18).

Le feu matériel, quelque intense, quelque violent que vous le supposiez, finit toujours par s'éteindre ; et le feu de l'enfer, allumé par la colère de Dieu et alimenté par sa justice, ne peut ni s'éteindre, ni même se ralentir : *Ignis non extinguitur.*

Et que font les réprouvés dans ce feu et au milieu de ces ténèbres ? Ils pleurent comme l'exilé loin de la patrie, comme la mère désolée près d'une tombe, comme l'infortuné sur des ruines et, tandis qu'avec les années la source des larmes s'épuise, l'éternité ne pourra point tarir les larmes des damnés : *Ibi erit fletus.*

Ils rugissent et grincent des dents comme le prisonnier qui, ne trouvant point d'issue, jette aux échos de sa sombre demeure des cris désespérés, secoue ses chaînes avec fureur et les couvre d'écume : *Ibi erit stridor dentium.*

Ils s'accusent, se condamnent, se détestent, et toutes les affections humaines se transformant en haines sataniques, l'enfant maudit sa mère, l'ami maudit son ami, le complice maudit ses complices, et ces malédictions suffiraient, à elles seules, pour faire de l'enfer un bagne impossible à décrire.

Approchez donc de ce gouffre sans fond... prêtez l'oreille... Qu'entendez-vous ? Un long cri de haine, une immense clameur mêlée de sanglots et de gémissements, de larmes et de soupirs, de blasphèmes et d'imprécations : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* Et si je demande à Jésus-Christ : Quand tariront ces larmes ? quand s'apaiseront ces haines, quand s'éteindront ces feux, Jésus-Christ me répond encore : Jamais ! Ici, pas d'années, pas de siècles, plus de temps, rien que l'éternité : *Ite, maledicti, in ignem æternum !*

Mais, Seigneur, lorsque le damné se sera roulé dans les flammes pendant des années plus nombreuses que les étoiles suspendues au firmament, votre justice ne sera-t-elle point

satisfaite et, du Ciel, n'enverrez-vous pas un ange, l'ange de la miséricorde, pour le retourner sur sa couche de douleur? Et le Seigneur : Jamais! *Non parcet oculus meus.*

Mais, quand auront passé sur l'enfer autant de siècles qu'il y a d'atomes imperceptibles dans l'espace, de grains de sable sur le rivage des mers et de feuilles desséchées emportées par le vent, ne verserez-vous pas dans ces brasiers quelques gouttes d'eau qui les éteignent ou tout au moins en tempèrent les ardeurs? Et le Seigneur: Jamais! *Non parcet oculus meus.*

Mais, quand les réprouvés auront répandu plus de larmes qu'il n'en faudrait pour remplir les abîmes de l'océan et pour submerger la terre sous un nouveau déluge, ne leur donnerez-vous pas un sourire de votre face qui les console et leur rende l'espérance? Et le Seigneur: Jamais: *Non parcet oculus meus.*

Jamais! nous dit la sagesse de Dieu; parce que l'homme, infini dans ses désirs, a besoin d'une peine infinie pour lui servir de frein; et, à ces moments décisifs où l'esprit se trouble, où le cœur s'ébranle, où le pied glisse, il n'y a que la pensée d'un châtiment éternel qui puisse contenir les écarts de sa liberté.

Jamais! nous dit sa justice; à chacun je dois rendre selon ses œuvres; et, puisque l'homme sur la terre a des convoitises sans fin et que mille fois, dans le délire de la passion qui l'entraîne, il jette à ses complices le mot éternité, laissez-moi lui donner l'éternité dans le crime qui fut le rêve de sa vie.

Jamais! nous dit sa miséricorde; je vous ai poursuivis avec toutes les tendresses d'une mère et, rebelles, obstinés, vous m'avez répondu jusqu'à la mort: Retire-toi! Eh bien! je me retire et je m'envole au Ciel où ceux qui m'ont accueilli sur la terre me béniront en cantiques d'amour.

Toujours souffrir dans les larmes et dans le feu! Toujours être poursuivi par une malédiction qui s'attache à l'âme et la torture comme un ver rongeur qui ne sait pas mourir! Toujours appeler Dieu qui est la lumière, le bonheur et le centre de la vie, et ne jamais goûter ce bonheur, et ne jamais entrevoir cette lumière, et ne jamais se rapprocher de ce centre! Voilà l'enfer: *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Emportez-les avec vous, comme un souvenir de l'éternité, ces paroles du jugement. Qu'elles retentissent à vos oreilles pour vous épouvanter et le jour et la nuit! Qu'elles pénètrent votre cœur et votre chair d'une crainte salutaire, et qu'en vous arrachant à vos illusions, elles vous méritent le Ciel! *Amen.*

Sixième jour. — LA MISÉRICORDE DE DIEU.

La terre est pleine des miséricordes du Seigneur, disait un jour le prophète David ; *Misericordiâ tuâ, Domine, plena est terra.* C'est étrange ! N'avait-il pas aperçu dans la création cette puissance qui fait jaillir les fleuves des montagnes arides et sème à tous les points de l'univers la vie et la fécondité ? N'avait-il pas vu cette sagesse qui préside à la marche du temps et conduit si bien les soleils dans l'espace, que jamais le moindre choc n'en trouble l'harmonie ? N'avait-il pas rencontré cette justice qui emprunte à la foudre l'éclat de sa voix et laisse partout, sur le chemin des peuples, les traces indélébiles de son passage à travers l'humanité ?

Pourquoi donc n'acclame-t-il que la miséricorde et demande-t-il, pour la chanter, des siècles éternels ? *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Ah ! c'est que toutes les œuvres de Dieu portent l'empreinte de cette miséricorde infinie dont l'Océan, avec ses gouffres insondables, et l'espace, avec ses profondeurs, ne sont qu'une image imparfaite. Et même aux heures les plus tourmentées de la vie, alors que le ciel devient noir et que l'épreuve, semblable à la tempête, nous brise et nous laisse meurtris, sans courage et sans espérance... regardez bien... Au dessus de la justice qui frappe vous apercevrez encore la miséricorde : *Misericordia ejus super omnia opera ejus.* Et, avec le châtiment, la souffrance et les larmes, elle féconde le sillon qui ne donnait aucune gerbe au divin laboureur.

Méditons cette vérité si bien faite pour ranimer les âmes abattues qu'épouvante l'avenir.

Du paradis terrestre à Bethléem, Dieu ne se manifeste à l'homme qu'entouré de justice et de grandeur : c'est l'Éternel, dont le regard de feu embrase les montagnes : c'est le Tout Puissant, qui jette sa parole aux vagues irritées et ramène soudain le calme sur les flots ; c'est le Roi des rois, qui a dressé son trône au milieu des nuages et, du soleil, s'est fait un manteau radieux ; c'est l'Être des êtres, devant lequel toutes les magnificences de la création ne sont qu'un atome et qu'un néant ; c'est Jéhovah, dont les yeux lancent la foudre et dont la bouche est armée de sept glaives qui menacent l'univers.

Mais, approchons-nous respectueusement de la crèche où vient de s'accomplir, sous le regard et les ailes des Anges, le grand prodige qu'avaient chanté les prophètes sur leur lyre inspirée. Demandons à ce petit enfant dont les traits nous cachent la majesté de Dieu : Qui es-tu ? Et, avec son sourire ravissant et, de

sa voix la plus douce, l'Enfant divin nous répondra : Je suis la miséricorde.

Qu'est-ce, en effet, que Jésus-Christ? Lui-même s'est dépeint dans trois paraboles dont la piété chrétienne, depuis dix-neuf siècles, respire le parfum, et c'est toujours la miséricorde qui nous apparaît à travers ces emblèmes émouvants.

Une femme, nous dit-il, a perdu une pièce de monnaie. Triste, désolée, la voyez-vous? Aussitôt elle allume sa lampe, *accendit lucernam*, appelle ses serviteurs et tourne et retourne avec eux sa demeure, *everrit domum;* et, quand elle a trouvé la drachme perdue dans la poussière, elle convoque ses amies et les invite à partager sa joie, *convocat amicas dicens* : *Congratulamini mihi.*

Puis, c'est le bon Pasteur, dont une brebis s'est égarée dans sa marche imprudente. Que fait-il? Il jette sa plainte à tous les échos de la montagne, il court, haletant, à travers les sentiers que bordent les épines, il interroge les broussailles où flottent au vent quelques lambeaux de toison : *Et vadit ad illam quæ perierat.* Et la voit-il, enfin, meurtrie au milieu du buisson qui la déchire, qu'importent les sueurs et les fatigues du chemin? Vite, il la prend sur ses épaules et, tout à son bonheur, il la porte au bercail : *Imponit in humeros suos gaudens.*

Qui ne connaît la troisième parabole : ce prodigue qui, entraîné par la fougue de l'âge et l'amour du plaisir, déserte la maison paternelle? Et le père et le vieillard aux cheveux blancs, où était-il, durant les longues heures de l'absence? Il était en larmes, assis à son foyer désolé et, chaque matin, gravissant la colline, il appelait l'enfant de sa douleur et demandait à l'horizon s'il ne reviendrait pas.

Un jour, le voilà qui tressaille... Qu'a-t-il donc vu là-bas, là-bas, sur le chemin désert? O père, ce n'est qu'un mendiant. Tout couvert de poussière, revêtu de haillons, brisé par quelque grande souffrance, il vient sans doute, comme tant d'autres pauvres, te demander du pain.

Mais l'amour a des pressentiments et des visions qui ne peuvent pas tromper. Et déjà, le vieillard a descendu la pente, il se hâte, il se précipite, comme si les années n'entravaient plus sa marche : *Et accurens cecidit super collum ejus.* Et, lorsqu'ils se rencontrent au pied de la montagne, où trouver des couleurs pour dépeindre cette scène attendrissante, et cet enfant qui pleure sur la poitrine de son père, et ce père qui arrose de ses larmes le front tout ridé de son fils, et cet embrassement de deux vies qu'avaient si cruellement blessées les douleurs de l'absence, et ce colloque ineffable où les épanchements de la tendresse se mêlent aux sanglots du repentir? *Cecidit super collum ejus et osculatus est eum.*

A ce spectacle inattendu, les serviteurs accourent, et le père dont le cœur déborde d'allégresse : « Apportez, leur dit-il, des chaussures, l'anneau d'or et de riches vêtements : *Proferte stolamprimam, date annulum in manum ejus et calceamenta in pedes ejus.* Dressez ensuite la table du festin, préparez une grande fête avec des chants et des concerts et réjouissez-vous avec moi, car mon fils était mort et le voilà ressuscité: *Manducemus et epulemur, quia hic filius meus mortuus erat et revixit.* »

Ne reconnaissez-vous pas, à ces traits, la miséricorde divine? Du haut du Ciel, Dieu voit l'humanité déchue, blessée à mort, expirante : c'est la drachme perdue dans la fange du vice, c'est la brebis égarée, c'est le prodigue loin du toit paternel. Que fera-t-il? Il est touché d'une immense miséricorde, *misericordia motus;* et, à peine la justice a-t-elle lancé le premier anathème, que la miséricorde se penche vers l'homme tombé, pour le relever de sa chute.

Voyez-vous accourir les prophètes tenant dans leurs mains le flambeau de la vérité, *accendit lucernam*, et les docteurs qui gardent la loi dans l'arche sainte, et les voyants d'Israël qui apportent les promesses du salut, et les prêtres avec leurs victimes et leurs rites sacrés ?

Mais, quatre mille ans ont passé, les prophètes et les docteurs ont passé, les prêtres ont passé ; et l'homme est toujours là, meurtri, agonisant sur le chemin des siècles. Qu'inventera donc, pour le guérir, la divine miséricorde ? O prodige ! Elle se revêt de notre chair mortelle et, prenant en mains toutes les richesses du Ciel, elle les apporte à la terre appauvrie.

N'est-ce pas la miséricorde qui, sous les traits aimables d'un enfant tombé de la gloire éternelle aux derniers confins de l'indigence et de l'obscurité, nous sourit à la crèche?

N'est-ce pas la miséricorde qui, appelant à elle les pauvres et les souffrants, multiplie les prodiges pour consoler toutes les tristesses et compatir à toutes les douleurs? *Sanans omnem languorem.*

N'est-ce pas la miséricorde qui, sur la croix, se venge des insultes de la terre en poussant vers le Ciel irrité ce cri d'amour : Pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font, *Non enim sciunt quid faciunt.*

A l'humanité, plongée dans une nuit sans étoiles, il fallait la lumière ; et la lumière est descendue du sein de la miséricorde vers ceux qu'enveloppaient les ombres de la mort : *Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos Oriens ex alto.*

Aux âmes frappées d'impuissance, comme la branche desséchée qui ne tient plus à l'arbre, il fallait une nouvelle sève; et de la msércorde a jailli la grâce invisible et mystérieuse qui,

s'inoculant à la volonté défaillante, lui communique une force surhumaine : *Et in misericordia Altissimi non commovebitur.*

Aux débiteurs insolvables de la justice, il fallait une rançon, et la miséricorde a recueilli dans la coupe du salut tout le sang du Calvaire, et il s'est trouvé que la rédemption a été plus abondante que l'iniquité : *Apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio.*

Et ce qu'elle a fait une première fois pour sauver le genre humain et remettre à flots le navire en détresse, la miséricorde le renouvelle à toute heure du jour et à tous les points de l'espace, dans ce monde invisible qui se nomme le monde des âmes.

Une âme s'est-elle donc égarée comme la brebis infidèle? Il semble que Dieu, pour venger ses droits inviolables et sacrés, devrait à l'instant même la frapper des coups terribles de sa justice et l'écraser comme le vil insecte qui se jette sous les pieds du passant. Il le semble si bien que, lorsque l'iniquité triomphe, notre raison se trouble et nous nous demandons étonnés ce qu'est cette puissance que brave impunément la malice des hommes.

Comment ! l'impiété blasphème et, montant avec fracas sur tous les treteaux de la publicité contemporaine, et se faisant, devant le siècle qui le regarde, un piédestal, une auréole, une célébrité, elle livre Dieu même aux dérisions des foules perverties et le dénonce comme le mal souverain qu'il faut poursuivre, chasser, anéantir !

Comment ! le vice n'a plus de honte et, chanté par la littérature, embelli par les arts, déifié par la science, il enivre le peuple et s'en fait adorer !

Comment ! les crimes et les abominations qui ont souillé la terre sont plus nombreux que les feuilles d'automne emportées par le vent ou que les grains de sable soulevés au désert dans un jour de tempête !

Et Dieu compte tous ces crimes, dont pas un seul n'échappe à son regard ! il entend toutes ces voix qui l'insultent et le nient ! il sait toutes les âmes en révolte qui ne veulent plus de sa loi !

Et sa justice sommeille !

Et cependant, Seigneur, vous n'auriez qu'à jeter une parole du haut de votre éternité, et aussitôt la mer sortirait de ses gouffres pour nous engloutir, des entrailles de la terre s'élanceraient des tourbillons de flammes, et les étoiles, s'entre-choquant dans l'espace, nous écraseraient sous leurs débris.

D'où vient donc, Seigneur, que votre puissance et votre justice restent endormies? Et le Seigneur: « Sans doute je suis la justice, je suis la puissance, mais avant tout je suis la miséricorde: *Et misericordia ejus super omnia opera ejus.* »

Et voilà cette miséricorde qui se met tout d'abord à la recherche des âmes perdues dans les sentiers fangeux : *Et vadit ad eam quæ perierat.* Chercher les âmes, c'est le premier acte de ce drame divin.

Ne voyez-vous pas l'Église porter la lumière aux intelligences obscurcies par le doute, tendre la main à tous ceux qui sont tombés dans la lutte et recueillir dans sa barque tous les naufragés de la vertu ?

Ne voyez-vous pas l'apôtre qui franchit l'océan, gravit les plus hautes montagnes, s'enfonce dans les déserts et, plus fort que les conquérants dont nous parle l'histoire, brise toutes les barrières que dressent devant lui l'espace, les hommes et le temps ?

Ne voyez-vous pas le prêtre qui annonce la vérité dans toutes les langues de l'univers et se dresse avec les mille industries du zèle sur tous les chemins que parcourt l'humanité ?

Or, le prêtre, l'apôtre et l'Église, qui sont-ils ? Ils sont les envoyés de la miséricorde. Et où vont-ils ? Ils vont chercher les âmes. Et, tandis que ces ouvriers travaillent au grand jour, Dieu vient lui aussi, mais en silence et sans bruit, par ces voies secrètes dont seul il connaît les issues.

Qu'est-ce que le remords qui traverse parfois votre existence comme un écho sinistre ? Qu'est-ce que cette lassitude de la vie qui demande le bonheur, sans pouvoir le trouver, à toutes les émotions de la terre et du temps ? Qu'est-ce que cette vision qui, au moment le plus inattendu, vous apporte un souvenir et comme un parfum des saintes joies de votre enfance ? C'est Dieu qui cherche les âmes.

Et lorsque les âmes s'obstinent à le fuir, il lui reste, pour les atteindre, les événements que dispose sa Providence.

Un jour, le Ciel, qui jusque là vous avait souri, se couvre de nuages et, du sein des nuages, la foudre éclate sur votre tête : c'est un choc imprévu qui vous blesse profondément au cœur et y laisse des déceptions dont rien ne saura plus adoucir l'amertume ; c'est la fortune qui s'écroule, entraînant dans sa chute toutes les espérances de l'avenir ; c'est le bonheur ou la gloire qui vous échappe comme ces rêves de la nuit dont il ne reste, quand vient le jour, qu'un vague souvenir. Et vous vous demandez pourquoi cette grande épreuve et cette immense douleur.

Interrogez Dieu, et Dieu vous répondra comme à Saul jeté à bas de son coursier et couché dans la poussière : Je suis la miséricorde qui te cherche et te poursuit, *Ego sum Jesus.*

Et, si ni les remords, ni l'infortune, ni les souvenirs de l'innocence, ni les événements providentiels ne peuvent ramener l'âme emportée loin de Dieu, alors, croyez-vous que la miséricorde se

lasse et qu'elle l'abandonne irrévocablement aux coups de la justice? Non. Elle vient s'asseoir patiemment sur le puits de Jacob, et là elle attend la Samaritaine.

Combien durera cette attente? Peut-être toute la vie. N'importe. La miséricorde attend : *Et sedebat super eum.*

Et qu'attendez-vous, Seigneur ? — J'attends que la barque, après avoir sillonné librement tous les flots, se décide enfin à rentrer dans le port. J'attends que, le sol manquant sous ses pas, l'homme épouvanté, sur le bord de l'abîme, m'appelle à son secours. J'attends que, fatigué d'être esclave au service du monde, le prodigue repentant vienne se jeter dans mes bras.

Et tôt ou tard, ne serait-ce qu'au dernier soir de l'existence humaine, arrive cette heure du retour ; et, quand elle est venue ; quelles sont les conditions de la paix ? Une nation à bout de résistance est obligée de se mettre à la merci du vainqueur et, si le vainqueur, dans l'orgueil du triomphe, demande avec une lourde rançon le déplacement des frontières, il faudra que la nation vaincue, brisant son épée, passe humiliée sous ces fourches caudines.

Eh bien ! voici un homme qui revient de la terre lointaine, réduit à la dernière indigence, couvert de haillons et plus pauvre dans son âme que le mendiant assis à la porte du temple. Tout a été perdu dans le jeu terrible des passions... tout, la foi, l'innocence, la liberté, la délicatesse, la conscience, l'honneur : *Et ibi dissipavit substantiam suam.* Quarante années se sont écoulées dans cette misère de l'âme. C'est affreux ! Quarante ans de doutes, de négations et de blasphèmes ! Quarante ans de scandales, de débauches et d'orgies ! Quarante ans d'indifférence ou de haines amassées dans un cœur où tout, excepté Dieu, a trouvé son autel !

Sans doute, avant de lui tendre la main et de lui mettre au doigt l'anneau de l'alliance, Dieu va demander, comme le vainqueur au terme de la lutte, une réparation éclatante qui venge sa gloire méconnue. Ce serait justice; oui, ce serait justice. Mais la miséricorde ? Il est écrit qu'elle rejette toutes nos iniquités aussi loin de nous qu'il y a de distance du couchant à l'aurore : *Quantum distat ortus ab occidente longe fecit a nobis iniquitates nostras.*

Frappez donc seulement votre poitrine en signe de componction ; poussez avec des larmes dans les yeux ce cri du repentir : *Peccavi in cœlum et coram te;* mettez un humble aveu sur vos lèvres..... C'est fait, la miséricorde a vaincu : *Longe fecit a nobis iniquitates nostras.* Et, de tant de vices et d'erreurs, que reste-t-il ? Ce qu'il reste de nuages lorsque le vent a balayé l'horizon. Et, au moment où vous vous relevez, l'âme purifiée dans le sang du, Calvaire, il y a fête sur la terre et fête dans le Ciel. Sur la terre

c'est la fête du prêtre plus joyeux que le vainqueur rapportant sous la tente les riches dépouilles de l'ennemi : *Sicut qui invenit spolia multa;* c'est la fête de l'Église qui, après avoir pleuré comme la veuve de Naïm, tressaille d'allégresse en voyant son fils ressuscité; c'est la fête du pécheur dont le cœur, rendu aux chastes émotions de l'innocence, déborde d'une joie qu'il faut avoir goûtée pour en comprendre la douceur. Et dans le Ciel, les anges, prenant les harpes d'or, chantent avec la foule innombrable des élus la drachme retrouvée, la brebis rentrée dans le bercail et l'enfant revenu au foyer paternel : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.*

Que manque-t-il à cette fête? « Tuez le veau gras et préparez un grand festin », avait dit le père du prodigue, dans l'explosion de son bonheur. Ainsi fait la miséricorde : « Monte à l'autel, dit-elle au prêtre, immole la victime au milieu des hymnes du sanctuaire et des parfums de l'encens, et, sous les yeux des séraphins qui gardent le tabernacle dresse la table eucharistique : *Et occidite, et manducemus, et epulemur.* »

Et quels seront les convives de ce banquet divin? N'y aura-t-il que les âmes dont la pureté baptismale n'a jamais rien souffert des atteintes du vice? N'y aura-t-il que les forts et les invincibles qui, dans les rudes combats de la vertu, n'ont jamais éprouvé de défaites? N'y aura-t-il que les ouvriers de la première heure occupés, dès le point du jour, à défricher leurs pénibles sillons?

« Va, dit encore au prêtre la miséricorde, rassemble tous ceux que tu rencontreras dans les rues et sur les places publiques et ouvre leur la salle du festin : *Et quoscumque inveneritis vocate ad nuptias.* Qu'importe qu'ils soient pauvres et condamnés à vivre dans l'oubli? Qu'importe qu'ils ne comprennent rien aux problèmes obscurs dont la solution passionne les intelligences? Qu'importe même qu'aux prises avec la séduction ils aient succombé dans la lutte? Serai-je bien la miséricorde, si je ne compatissais à toutes les misères? »

Et, en réalité, lorsque s'ouvre la porte du tabernacle, une voix plus suave que la voix d'une mère dit à la foule recueillie : Venez à moi tous, oui, tous : *Venite ad me omnes;* mais surtout vous qu'oppresse la douleur, vous qui buvez au calice des larmes, vous qui portez au front la couronne d'épines : *omnes qui laboratis et onerati estis.* Et je vous donnerai, sans or et sans argent, un pain dont la vertu puissante guérira toutes vos langueurs : *Et ego reficiam vos.*

Et, aux âmes qui demandent ce qu'est ce pain du miracle, Jésus-Christ, la miséricorde incarnée, voilée sous des apparences mystiques, répond : Je suis moi-même le pain vivant, le pain descendu des cieux : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.* De

ma chair j'ai fait une nourriture, de mon sang j'ai fait un breuvage, et celui qui mange cette chair et boit ce sang a la vie pour l'éternité : *Habet vitam æternam.*

Le prophète David avait entrevu dans le lointain ce prodige ineffable et, après avoir chanté toutes les magnificences de la création : « Sans doute, s'écriait-il, admirables sont les œuvres du Seigneur, *magna opera Domini*, et de la terre au ciel tout célèbre sa gloire, *gloria et magnificentia opus ejus;* mais, voici le mémorial de toutes ses merveilles, *memoriam fecit mirabilium suorum*, voici le chef-d'œuvre de sa miséricorde : dans sa tendresse, Dieu nous a donné du pain : *Misericors et miserator Dominus escam dedit.* »

Et nous, les croyants, nous savons que ce chef-d'œuvre est au abernacle et que le pain du tabernacle, c'est Dieu : *Ego sum panis vivus.* Et, arrivés au dénouement de ce drame qui va de Bethléem au Calvaire et du Calvaire à l'autel, nous n'avons plus qu'à nous écrier avec le Prophète : Je veux, Seigneur, exalter vos miséricordes, et je vous demande, pour les chanter, des siècles éternels : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* — *Amen.*

Septième jour. — LE DIMANCHE

Le dimanche est pour l'homme comme pour les peuples le jour de la prière, du culte et de l'adoration. Promulguée au berceau du monde, renouvelée au milieu des foudres et sur les cimes en feu du Sinaï, scellée sur le Calvaire par le sang du Rédempteur, cette institution embrasse tous les siècles et, malgré les passions en révolte, elle est venue jusqu'à nous, suspendant à la même heure et aux divers points de l'univers les mouvements les plus emportés de l'activité humaine.

Mille fois les impies, disait le prophète David, en prévoyant l'avenir, ont frémi de rage contre nos saintes solennités, ils ont dressé leurs idoles sur des autels profanés, en signe de victoire; ils ont brisé les ornements du temple avec la hache et le marteau et, portant la flamme dans le sanctuaire et renversant le tabernacle, ils se sont écrié, dans les transports de la haine : Abolissons sur la terre les jours consacrés au Seigneur : *Dixerunt in corde suo : Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra.*

Et, pourtant, quel magnifique spectacle ! Dès que le dimanche revient avec ses cloches en branle, ses autels en fête et ses riches souvenirs, il saisit les âmes, sans aucune intervention de la force ou des lois, et il les soulève vers le Ciel, et les grands rouages

des Etats s'arrêtent, la justice ferme ses tribunaux, la spéculation elle-même déserte la bourse où se trafique l'or et, des hameaux aux cités, de l'humble chapelle aux superbes basiliques, l'univers devient un temple où les chrétiens fidèles proclament le symbole de leurs croyances religieuses et chantent leurs immortelles espérances.

Otez à nos institutions civiles la force extérieure qui leur sert de glaive et de bouclier, elles tomberont demain sous les coups de l'insurrection ou sous le mépris des foules qui auront l'assurance de l'impunité ; et voilà une loi contre laquelle tout conspire et qui, sans moyens de défense, résiste à tous les assauts. D'où vient donc au dimanche sa force invincible ? C'est que le dimanche est le jour de Dieu et que Dieu garde cette propriété sacrée avec les bénédictions de sa providence et les fléaux de sa justice. Mais, c'est aussi parce que le dimanche est le jour de l'homme et qu'avec son enseignement, son culte et son repos, il répond aux besoins les plus intimes de la nature humaine.

1° Tout le monde convient que l'homme a besoin tout d'abord d'instruction morale, car un homme qui ne vit que par les sens et qui a perdu dans le contact de la matière et dans les habitudes du vice le sentiment de la moralité, qu'est-ce que c'est? C'est une machine perfectionnée et un être abruti qui ne diffère de l'animal que par l'intelligence et les raffinements du plaisir. On veut donc que son esprit s'éclaire, se développe et l'on a raison.

L'Église le veut aussi ; et voilà pourquoi, chaque semaine, elle ouvre sous les voûtes radieuses de ses temples une grande école d'où personne n'est rejeté. Entrez ici, le dimanche. Que fait le prêtre dans la chaire ? Il enseigne au peuple le respect qu'il doit aux pouvoirs établis, et aux pouvoirs établis le respect qu'ils doivent à la justice ; il inspire au pauvre la résignation au milieu des durs mécomptes de la vie, et au riche la charité qui compatit à toutes les douleurs ; il rappelle aux pères et aux mères qu'après le sacerdoce de l'autel il n'est rien de plus élevé sur la terre que le sacerdoce de la famille, et aux enfants il apprend à s'incliner, pleins de respect et d'amour, devant l'autorité paternelle qui est, dans l'ordre naturel, la plus haute représentation de la souveraineté de Dieu.

Et quand le prêtre se tait, entendez-vous les saints cantiques et les mélodies sacrées qui ressemblent à un écho des cieux? Voyez-vous l'autel orné de fleurs et resplendissant de lumières, la croix qui surmonte le tabernacle, l'encens qui s'élève en nuages, le grand mystère qui s'accomplit au milieu des parfums et des chants, et l'hostie sainte qu'adorent tous ces fronts inclinés?

Or, cet enseignement du septième jour, qui est en même temps

une exposition de la doctrine et une pompe pleine de majesté, un cours de morale et une gracieuse fête, une austère leçon et une suave harmonie ; cet enseignement qui, pour faire pénétrer la lumière au fond des âmes, s'empare de toutes nos facultés et parle au cœur, à l'intelligence, à l'imagination et aux sens ; cet enseignement qui emprunte à l'éloquence ce qu'elle a de plus sublime et de plus émouvant, à la peinture ses teintes ravissantes, à la musique ses harmonies, à la sculpture ses emblèmes et à l'architecture le symbolisme de ses lignes entrelacées, comment l'appelez-vous?

Moi, je ne lui connais qu'un nom : c'est l'école du peuple. Et, si maintenant vous voulez penser que, le même jour et presque à la même heure, sur tous les points du monde catholique, cent mille cloches s'ébranlent et que, dans les plus riches basiliques de l'univers comme sous la tente du sauvage, où l'apôtre n'a d'autre autel que la pierre du désert, c'est la même parole qui tombe sur les foules recueillies et le même culte qui ramène avec ses pompes et ses solennités les mêmes souvenirs, comprenez-vous quelle doit être la puissance de cet enseignement pour graver dans l'esprit du peuple les principes et les vérités qui éclairent la marche et assurent le bonheur des nations? Je ne saurais mieux la comparer, avec un illustre écrivain, qu'à des millions de points lumineux qui tout à coup brillent, resplendissent au sommet des montagnes, dans le creux des vallées, au milieu des grandes plaines, sur le bord des torrents et jettent leurs clartés aux ténèbres de l'horizon.

Si donc la vérité chrétienne n'a point sombré, comme une barque à la dérive, dans ce déluge de blasphèmes, de négations et d'erreurs qui débordent sur la terre ; si la foi ne s'est point éclipsée au milieu de tant de tourmentes qui ont assombri le ciel; si le peuple habilement exploité conserve quand même dans son cœur fortes, indéracinables, des convictions qui datent du berceau et des espérances immortelles, à quoi le devons-nous? Nous le devons à la sanctification du dimanche.

En doutez-vous? Tenez : l'impiété, dans son ivresse, a démoli tous nos temples, renversé tous nos autels et aboli toutes nos solennités ; nulle part, dans le monde, pas même dans l'obscurité des nuits et dans le silence des bois, il ne reste debout une seule chaire où puisse monter le prêtre et y parler de Dieu, et de longues années sans fêtes, sans sacrifice, sans dimanche, ont passé sur ces ruines. Que reste-t-il au peuple, de la foi de son baptême? Que sait-il des grands mystères de la vie? Où sont les saintes croyances qui seules peuvent orienter notre marche et résoudre le problème de notre destinée? Tout s'est effacé, tout s'est éteint, et il fait nuit sombre dans cette société que n'éclaire

plus le dimanche, comme il fait nuit, dans le temple, lorsqu'on éteint, le soir, toutes les lampes du sanctuaire.

Et, si la foi s'en va, que deviennent les mœurs? Les mœurs! il en faut pourtant à l'homme et plus encore aux nations. Donnez à l'homme la fortune, la science, le génie, et puis jetez dans ses veines un sang appauvri, dégénéré, corrompu par le vice; quelle existence aurez-vous? Une existence décrépite, sans gloire et sans dignité. De même, donnez à un peuple tout ce que les arts peuvent inventer de prodiges et de merveilles; donnez-lui des navires qui portent à leurs flancs les ailes de la foudre, des chars qui volent dans l'espace, des armes perfectionnées, des citadelles imprenables, des bataillons aguerris, des savants qui dérobent à la terre et aux cieux leurs secrets les plus insondables: tout cela, dit un orateur, ne vaut pas une vertu, une idée morale, un sentiment élevé. Et un peuple qui n'a point de mœurs à quoi ressemble-t-il? A ces arbres puissants qui semblent défier les tempêtes et qui, un jour, rongés à la racine, tombent sous un coup de vent et couvrent le sol de leurs branches flétries et dépouillées.

Mais, qui donc entretient au milieu de la société chrétienne les principes immuables et le niveau de la moralité? Serez-vous tentés de sourire si j'affirme que c'est la sanctification du dimanche?

Voyez plutôt. Toutes les voix du dehors, voix de la presse, de la brochure et du journal, voix du théâtre et du roman, voix du club et de l'estaminet, voix de la rue et de l'atelier, poussent l'homme à la dépravation. Elles lui disent que la vie, enclavée entre le berceau et la tombe, doit être une course à toutes brides vers le bien-être et le plaisir. Elles lui disent que, jeté sur la terre avec des passions plus ardentes que le coursier bondissant dans l'arène, il n'est pas de loi, ni humaine, ni divine, qui puisse comprimer les élans de la nature. Elles lui disent que la vertu et le devoir sont des mots vides de sens et qu'il faut être fou pour demander à l'avenir les joies et les couronnes de l'immortalité, puisque, au terme de la course, le dernier saut nous précipite dans le néant.

Eh bien! supposons que, le dimanche, l'Eglise ne jette pas son enseignement à l'encontre de ces doctrines malsaines et ne rappelle point à l'homme les droits de Dieu, les préceptes de sa loi, les charmes de la vertu et les espérances de l'Evangile. Que fera-t-il?

Ne voyant et n'entendant plus rien au delà de l'horizon borné des sens, il devienda fatalement matière. Il se convaincra, et c'est facile que, la morale chrétienne, avec ses luttes et ses labeurs, est une chaîne forgée par le fanatisme, et il brisera cette chaîne

comme l'esclave qui rêve la liberté. Et alors l'entendez-vous s'écrier, de ce tourbillon d'affaires et de jouissances qui l'emporte loin du temple : « Que parlez-vous de l'âme, du Ciel et de l'éternité ! L'âme n'est rien, le Ciel n'est rien, l'éternité n'est rien. Le temps est tout. Et, s'il existe réellement un Dieu, mon Dieu à moi c'est la chair qui tressaille aux souffles du plaisir, c'est la volupté qui me verse chaque jour de nouvelles ivresses, c'est toute passion qui jette quelques fleurs sur ma route. »

Comme conséquence inévitable de ce matérialisme, les vertus disparaissent, les caractères tombent, les âmes s'avilissent et quelles sont les mœurs de cet homme à qui le dimanche n'apporte aucune révélation qui le soulève de terre? Regardez autour de vous; regardez. Voyez-vous le vice avec sa pâleur mortelle et ses rides prématurées ? Voyez-vous les orgies qui souillent le sang dans sa force virginale et blessent à mort nos races dégénérées? Voyez-vous l'enfance qui porte déjà sur son front le signe de la honte, et la jeunesse qui ne sait plus à quelles débauches demander des émotions pour les sens affadis, et la virilité qui s'épuise dans des joies voluptueuses, et la vieillesse qui déshonore ses cheveux blancs, et le crime qui à tous les âges et sous mille formes épouvante la société ? Voilà l'homme sans dimanche; le voilà !

Et, avec de pareils éléments de corruption, comment former des peuples ? S'il est vrai qu'on ne fait pas un corps vivant avec du sang et des veines, il est également vrai qu'on ne fait pas un peuple viable avec le commerce et l'industrie, la littérature et les beaux-arts, un code civil et un code pénal. Ce qui constitue la vie d'une société, je vous l'ai dit, c'est la morale.

Or, quel est le maître dont la voix soit assez forte pour arriver aux dernières frontières d'un État et en même temps assez puissante pour entraîner des millions d'âmes et les moraliser? Est-ce l'école avec ses traités de morale civique ? Est-ce le journal que la foule dévore ? Est-ce la science des philosophes et des rhéteurs ? Non, non ! La morale civique est une formule impuissante, parce qu'elle n'a pas de sanction. Le journal surrexcite les passions en propageant le scandale, et la philosophie habite des régions où ne peuvent aborder que des intelligences d'élite.

O peuple, qui fera pénétrer dans ton âme les grandes vérités dont la lumière écarte des abîmes? Qui te donnera du devoir une démonstration si claire, si frappante, que tu puisses la voir de tes yeux et la toucher de tes mains? Qui t'enseignera, sans la plier aux caprices du temps, cette loi divine dont l'ignorance ou le mépris conduit fatalement à la décadence? Qui? — Le dimanche.

Oui, le dimanche avec les chants et la prière, les lumières et les parfums de l'autel et les vitraux qui resplendissent au soleil ;

le dimanche avec les richesses du culte, les pompes du sanctuaire et la victime qui s'immole avec l'appareil solennel de nos rites sacrés; le dimanche surtout avec la parole qui descend de la chaire, comme elle descendit, il y a six mille ans, des cimes enflammées du Sinaï.

Prenez donc tout un peuple de prolétaires, de travailleurs et d'ouvriers et entraînez-le chaque dimanche dans le temple, sous le regard de Dieu. Là, qu'il se prosterne, qu'il adore et qu'il prie. Et quand il aura prié le Dieu caché sous les ombres du tabernacle et respiré, loin du bruit, cette douce atmosphère de lumière et de paix... alors, ô prêtre, lève-toi et, avec cette autorité dont l'Église t'a revêtu en mettant sa parole sur tes lèvres, dis au peuple que la vie n'est point une tente où le soldat se repose, mais un champ de bataille toujours en feu où se livrent les grands combats de la justice et de la vérité. Dis-lui que la terre n'est qu'un lieu de passage et qu'à travers les labeurs, les souffrances et les épreuves du temps, nous allons à l'éternité. Dis-lui qu'au dessus de nos pouvoirs d'un jour il y a Dieu et que Dieu, souverain maître, souverain juge, attend le dernier soir pour venger sa loi, réparer les injustices d'ici-bas et donner à la vertu triomphante ses palmes et ses couronnes. Que fera cet enseignement? Ce qu'il fera?

Mais, il suscitera d'énergiques résistances, il armera les volontés défaillantes de force et de courage, il éveillera dans les âmes déchues des craintes et des remords qui s'opposeront victorieusement à la prescription du vice, et il conservera, comme dans une arche bénie, au sein de la corruption sociale les principes de morale et les vertus qui seuls préservent l'humanité d'une ruine complète.

Laissez, au contraire, le peuple perpétuellement enfermé dans ce milieu où le sarcasme et le blasphème insultent ses croyances, laissez-le passer du travail au plaisir et du plaisir au travail sans que Dieu vienne, au moins le dimanche, se placer sur son chemin et lui rappeler en face de l'autel les promesses de la foi, quel peuple aurons-nous? Un peuple qui, n'ayant plus l'idée du devoir pour contenir ses passions frémissantes, suit tous les souffles et tous les courants qui l'emportent aux abîmes; un peuple qui, déshérité des espérances éternelles, ne conçoit d'autre bonheur que l'assouvissement de ses désirs et s'agite toujours anxieux, toujours impatient, comme une mer qui jamais ne se calme; un peuple, enfin, qui, gangrené par tous les vices, tombe de décrépitude et s'en va mourir dans la honte.

C'est ainsi que la sanctification du dimanche alimente la foi, sauvegarde les mœurs, et j'ajoute qu'elle protège l'autorité.

La révolte est partout; elle monte comme la vague courroucée

qui menace les cieux; elle ébranle toutes les institutions et l'anarchie est là nous regardant, comme au désert le lion regarde sa proie, organisant ses légions et attendant son heure. Inutile de le prouver. Démontre-t-on par hasard les grondements de la foudre à la cime des montagnes, le bruit sourd des volcans et les mugissements de la tempête?

On a dit : Jamais siècle comme notre siècle; il n'y a plus d'autorité! Et c'est vrai. Où trouver l'autorité qu'entourent le respect et l'amour? Est-ce dans la famille que ruinent les lâches abdications de la puissance paternelle? Est-ce dans l'atelier où le salaire conspire contre le capital? Est-ce dans l'État où grondent tant de haines? Et d'où vient que l'autorité, dépouillée de tout prestige, est tombée sous le mépris des foules? Dites, si bon vous semble, que la presse, cette puissance formidable, en revendiquant des droits imaginaires, a ébranlé tout l'ordre social et que, par suite, tous les pouvoirs chancellent sur un sol mal affermi. Seulement, regardons plus haut. Au dessus de l'autorité humaine, quel que soit son nom et quelle que soit sa forme, il y a l'autorité divine qui couvre toutes les autres autorités de son ombre et qui leur donne une véritable consécration.

Touchez à celle-là qui n'a besoin ni de votes, ni de plébiscites, ni d'acclamations populaires, que faites-vous? Vous arrachez la pierre fondamentale de l'édifice : il faut que de la base au sommet tout l'édifice se lézarde; vous secouez la racine de l'arbre : il faut que l'arbre en entier s'incline. Ainsi le veut une logique inexorable : le mépris appelle fatalement le mépris, la révolte appelle nécessairement la révolte, et toute violation publique et persévérante de la loi divine atteint dans sa source le respect de l'autorité.

Or, qu'est-ce que la profanation du dimanche? qu'est-ce que cet enclume qui retentit et ce char qui roule et ce mur qui s'élève? qu'est-ce que l'atelier où l'industrie n'a point arrêté ses machines et le comptoir qui reste ouvert à la spéculation et la place publique où accourent les désœuvrés? qu'est-ce que le théâtre que la foule envahit et la danse qui se transforme en saturnales et l'estaminet que souille la débauche?

C'est la société qui se dresse devant Dieu, en lui disant avec insolence : « Plus de temples, plus de repos, plus de culte, plus de prières; tous les jours sont à l'homme et tu n'as pas le droit d'empiéter sur sa vie. »

Commandez maintenant à l'ouvrier que vous enchaînez au travail, le dimanche, en lui refusant la liberté de l'âme; commandez à l'enfant qui vous a vus, ce jour-là, penchés comme la veille sur vos intruments de labeur; commandez au peuple dont vos lois attaquent les croyances; et puis entendez-les répondre, la

haine au cœur : « A bas l'autorité paternelle, il n'y a plus de famille ! A bas les riches, il n'y plus de propriétés ! A bas les prêtres, il n'y a plus de religion ! A bas les trônes, il n'y a plus ni consulat, ni empire, ni royauté ! »

Que faire pour relever l'autorité si abaissée, je dirai presque, si avilie ? Que faire ? Venez vous prosterner, le dimanche, au pied des saints autels, vous tous qui avez au front n'importe quel reflet de la puissance divine ; venez-y, non point dans l'ombre, non point seuls, mais au grand jour et en présence du peuple; et, quand vous sortirez du temple, après vous être inclinés devant la majesté de Dieu, vous aurez réellement grandi, la couronne tiendra mieux à votre tête, le respect vous reviendra pour vous servir de bouclier et vous aurez le droit de commander, parce que vous aurez obéi.

De cette manifestation universelle et permanente de la sanctification du dimanche nous viendra le salut et, croyez-le bien, il ne viendra que de là. « A quel autre essai demanderez-vous la régénération de la société ? disait un évêque au lendemain de nos désastres. Voterez-vous des constitutions ? Mais, si vous n'y faites pénétrer la sève divine, le souffle de la révolution les emportera demain comme des feuilles desséchées. Augmenterez-vous vos bataillons ? Mais, le Dieu des armées, pour venger le mépris de sa loi, peut les briser et les anéantir encore. Reconstruirez-vous vos forteresses ? Et qu'importe si, pour garder vos frontières et défendre vos remparts, vous avez un peuple qui n'ait plus de croyances, plus de mœurs et qui ne sache plus prier ? Relèverez-vous les monuments de notre gloire nationale ? A quoi bon, si vous ne relevez en même temps les âmes dans la foi, la justice et la vertu ? Invoquerez-vous la sagesse et l'épée pour protéger l'ordre social menacé de toutes parts ? Mais, abandonnées à elles-mêmes, la sagesse sera confondue et l'épée se brisera dans la main qui la porte. »

Régénérer un peuple sans Dieu ! quelle folie ! Et quelle est la force humaine qui fera ce prodige ? Nous avions des dynasties étayées par des millions de suffrages, et elles ont sombré dans la défaite ! Nous avions des constitutions acclamées par le vote populaire, et il a suffi d'un orage pour en disperser les débris ! Nous avions des armées réputées invincibles, et elles ont été renfermées dans des cercles de feu ! Nous avions les habiles de la politique, et ils ont été pris de vertige ! Et tout cela s'est fait pour prouver aux plus incroyants que Dieu seul peut sauver les nations.

Placez donc la religion à la base de l'édifice, si vous voulez que l'édifice reste debout et, puisqu'il n'est pas de religion sans le culte public, rappelons-nous que, dans le plan de Dieu, la prière

publique a son jour. Et le jour où la foi resplendit comme les lumières de l'autel, où les âmes montent de terre avec les parfums de l'encens, où l'autorité se fortifie et les peuples se moralisent en se rapprochant du Ciel, c'est le dimanche. Rendez à Dieu le dimanche et Dieu vous rendra le salut. *Amen.*

RETRAITE SUR LA FAMILLE[1]

Premier jour. — L'ENFANT

Entre le père et la mère, protégé d'un côté par la force et, de l'autre, par l'amour, grandit l'enfant comme le rejeton au pied de l'arbre qui le couvre de son ombre et lui communique une sève rajeunie. Et en voyant ce front candide, ce regard transparent, ce sourire inimitable, il y a dans la famille des joies et des tressaillements qui charment l'heure présente et des espérances qui embellissent l'avenir.

Mais, l'avenir, que sera-t-il ? Sera-t-il semblable à la terre fertile qui donne au laboureur des gerbes abondantes, ou au sillon désolé qui, malgré la fatigue et les sueurs, ne produit aucun épi ? Sera-t-il paisible comme l'horizon du matin que ne traverse aucun nuage, ou tourmenté comme le ciel noir que sillonne l'éclair et où gronde la foudre ? Sera-t-il pur comme la source qui jaillit dans la roche entr'ouverte, ou fangeux comme le fleuve qui, grossi par l'orage, emporte dans son courant une partie de ses rives ? Voilà le mystère que ne peuvent éclaircir les prévisions humaines.

Seulement, nous savons tous que la vie suit en général l'impulsion qu'elle reçoit au foyer domestique et que l'avenir est entre les mains des pères et des mères à qui la Providence impose des devoirs redoutables en leur donnant l'accroissement et la fécondité. Les avez-vous étudiés ces devoirs et vous êtes-vous demandé tout d'abord ce que c'est que l'enfant ?

Penchés sur le berceau où repose cette gracieuse existence, que voyez-vous ? Un sourire qui répond à votre sourire, un regard qui cherche votre regard, de frêles mains qui veulent vous saisir ; et vous tressaillez d'allégresse en contemplant ce

1. Prononcée par M. l'abbé Constant, d'Ollioules, missionnaire apostolique.

regard, en recueillant ce sourire, en baisant ces mains et ce corps délicat à travers lequel la pureté reluit comme le soleil dans un cristal.

Mais, sous ces voiles si frais et si purs, Dieu n'a-t-il rien caché ? Qu'en dites-vous ? J'ai lu que Léonide, le père d'Origène, se levait pendant la nuit et que, prosterné à deux genoux, comme, au temple, devant l'autel du Seigneur, il baisait avec respect la poitrine de son petit enfant. Pourquoi donc? Parce que la poitrine d'un enfant est un sanctuaire et que, dans ce sanctuaire, réside, comme le Christ au tabernacle, une âme... Et une âme, savez-vous bien ce que c'est?

Est-ce la terre avec ses merveilles? Est-ce la création avec ses richesses? Est-ce le firmament avec ses feux? Ah! laissez, laissez du regard cette vile poussière. Au dernier jour, Dieu froissera l'univers dans sa main puissante et du firmament se détacheront les étoiles vieillies. Mais l'âme! Mon Dieu, qu'en ferez-vous?

Et le Seigneur : L'âme c'est mon souffle; elle reviendra vivante au principe de la vie et devant elle se dérouleront des siècles éternels et ce ne sera point trop de l'éternité pour lui manifester ma gloire et l'inonder de joie et de bonheur.

Voilà l'âme! voilà l'enfant! Et, cette âme si belle, si riche, Dieu la place ici-bas entre les mains des pères et des mères pour la vie ou la mort, pour la ruine ou le salut : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem.*

Voyez-vous la barque que le vent emporte sur les flots? Au gouvernail veille le pilote et la mission du pilote est de conduire la barque d'une main sûre à travers les écueils et de la ramener au port sans rien laisser à la tempête.

Eh bien! l'enfant c'est le navire, la vie c'est l'océan. Et le pilote, où est-il? Qui menèra le gouvernail? Qui luttera contre l'orage? Qui cherchera des rives abritées, à l'heure du péril? Répondez-moi, pères et mères; et, s'il est vrai que nous avons tous un ange divinement élu pour écarter la pierre fatale jetée sur nos sentiers, pouvez-vous nier que Dieu vous ait placés, comme un ange tutélaire, à côté de l'enfant, avec le devoir de guider sa marche indécise et ses pas inexpérimentés dans le chemin de la vertu?

C'est logique, c'est indéniable et, pourtant, il n'y a pas de vérité qui soit si peu comprise. La mère donne à l'enfant son lait, ses caresses et ses larmes; elle le porte sans fatigue entre ses bras et, quand arrive le soir, de sa voix la plus douce elle l'endort dans son berceau. Le père, en prévision de l'avenir, s'épuise de fatigues, de veilles et de sueurs et son amour s'alimente de dévouement, et il grandit avec le sacrifice.

Mais, cela fait, oserez-vous dire : J'ai rempli mon devoir ! Oui, le devoir le plus vulgaire, le plus banal de la paternité. Regardez l'oiseau. Ne va-t-il pas chercher au loin les brins de mousse qu'il entrelace et qu'il suspend aux branches de l'arbre, pour y déposer ses petits ? Ne nourrit-il pas son innocente couvée avec l'insecte qu'il saisit sous l'herbe ou avec le grain de blé que le moissonneur a laissé dans le sillon ? Ne lui porte-t-il pas la goutte d'eau qu'il a puisée dans le creux d'une pierre ou dans le lit d'un torrent ? Ne veille-t-il pas, et le jour et la nuit, autour de son nid, écoutant avec alarme tous les bruits qui troublent le silence des bois ?

Et vous croyez remplir votre tâche parce que, après avoir planté l'arbre, vous l'entourez des soins dévoués qu'inspire la tendresse ? Assurément, si l'enfant n'était qu'une machine habilement construite, ou un être savamment organisé comme la plante qui reverdit au soleil et comme la fleur qui se balance mollement sur sa tige ; ou bien encore, s'il était jeté dans la vie sans autre horizon que cet espace restreint et borné qui s'en va du berceau à la tombe : veillez, vous dirai-je, sur la machine, pour donner à chaque rouage son mouvement harmonieux, assurez à la plante le suc qui la nourrit, inclinez-vous affectueusement vers la fleur pour en respirer le parfum et donnez à la vie les teintes les plus riches que puisse inventer l'amour. C'est assez.

Mais, si l'enfant a réellement une âme et si cette âme a des destinées immortelles, qu'est-ce alors que la paternité ? C'est un véritable sacerdoce avec une part de ses responsabilités effrayantes qui pèsent sur le prêtre au sein de l'Église catholique. Or, que fait le prêtre en face des âmes ?

Il les instruit. C'est le premier devoir de son ministère sublime. Tandis que les maîtres choisis par l'État propagent la science avec des programmes et des méthodes instables qui suivent toutes les fluctuations des opinions humaines, lui, le docteur divinement élu, le gardien de l'Évangile, l'envoyé du Verbe, s'en va le long des siècles, portant la parole indéfrétible sur des lèvres inspirées, et, à toutes les âmes qu'il rencontre, il donne la vérité qui est éternelle, immuable comme Dieu. Il la donne dans toutes les langues, en secret ou en présence des foules, et malheur à nous si nous retenions la vérité captive dans quelque arche impénétrable au fond du sanctuaire, au lieu de la produire au grand jour ! Y a-t-il des prêtres qui refusent aux âmes le pain de la doctrine et les laissent affamées mourir d'inanition ? Je n'en sais rien.

Mais, pourriez-vous compter les pères et les mères qui laissent en friche l'âme de leurs enfants et n'y jettent point dès la pre-

mière saison de la vie la semence sacrée? Pourriez-vous compter les enfants qui grandissent dans l'ignorance des principes les plus élémentaires de la foi, l'esprit ouvert sans aucune défense à tous les doutes qui viennent l'assaillir?

Vous deviez aider le premier essor de ce cœur dont les instincts angéliques appelaient l'infini; et vous n'avez rien donné, rien, ni culte, ni prière, ni adoration à cette faim et à cette soif de Dieu.

Vous deviez, sur ces lèvres à peine entr'ouvertes, mettre les noms bénis que redisent les anges dans les cantiques de l'éternité; et leurs lèvres, semblables à des lyres brisées, ne rendent aucun son qui monte vers le Ciel.

Vous deviez les introduire dans la lumière que projettent nos dogmes sur les sentiers les plus obscurs; et ils sont restés dans la nuit ténébreuse sans guide et sans étoile.

Et l'enfant grandit, ne soupçonnant rien au delà de ce monde matériel qui partout l'environne et l'étreint et, lorsque son intelligence complètement épanouie, cherchant tout à coup l'inconnu, demande à la nature le dernier mot de ses mystères et à l'humanité le dernier mot de ses énigmes, que sait-il? Que sait-il de Dieu caché, comme un être invisible, sous des voiles que sa main n'a jamais soulevés? Que sait-il de Jésus-Christ dont personne ne lui a raconté l'histoire faite de puissance et d'amour? Que sait-il de la vie, et de la source d'où jaillit ce fleuve, et de l'abîme où il doit s'engloutir? Et l'âme? Et le devoir? Et la justice et la vérité? Que sait-il de ces grandes questions qu'il est impossible d'écarter parce que tout les ramène? L'enfant ne sait rien. Autour de lui tout est sombre et, dans cette âme sans lumière, il y a déjà des doutes précoces et des négations hâtives qui présagent l'impiété.

Et voilà ce que j'appelle un crime; car, enfin, nous n'aurions dans le cœur ni assez d'indignation, ni assez de mépris pour les jeter à la face des pères et des mères qui abandonneraient leurs enfants étiolés aux horreurs de la faim; et quand ce sont les intelligences qui languissent et les cœurs qui souffrent parce qu'il leur manque Dieu, n'est-ce pas un crime de ne point leur donner ce Dieu qui est le besoin le plus profond des âmes et la première respiration de la vie?

Or, ce crime sur lequel il faudrait verser toutes les larmes de nos yeux c'est le crime des pères indifférents qui, habitués à regarder la religion avec ses croyances et ses lois comme un rouage complètement inutile dans le fonctionnement de l'existence humaine, ne lui assurent aucune place au foyer domestique.

C'est le crime des pères incroyants et libres-penseurs qui, souillant d'une main doublement sacrilége l'âme de leurs

enfants, l'initient de bonne heure à tous les blasphèmes de l'impiété.

C'est le crime des pères sceptiques et rationalistes qui prétendent, avec un philosophe du dernier siècle, qu'il ne faut imposer à l'enfant aucun symbole, afin qu'un jour il choisisse lui-même, libre de tout préjugé, la doctrine à laquelle il veut donner le gouvernement de sa vie.

C'est aussi le crime, devons-nous le dire? de bien des mères qui, n'ayant plus les fortes convictions de la foi, sont assises au foyer domestique comme dans un temple en ruines, et ne savent pas même apprendre aux petits enfants qu'elles bercent sur leurs genoux à joindre leurs mains en guise de prière et à saluer Dieu avec le sourire et les baisers de l'innocence.

Et ce crime a, de nos jours, des conséquences plus désastreuses qu'à toute autre époque de l'histoire. Autrefois, si par hasard Dieu était absent de la famille, l'enfant le trouvait à l'école. L'école c'était la douce image du divin crucifié, c'était le catéchisme avec sa morale sublime et ses dogmes lumineux, c'était la prière montant vers le Ciel comme le parfum des âmes que le vice n'avait point encore flétries ; et en voyant cette croix, et en étudiant ces pages bénies, et en récitant ces formules consacrées par les siècles, l'enfant recevait dans son esprit des illuminations soudaines et la foi, s'emparant de son cœur, y creusait des sillons que ne pouvait effacer plus tard le souffle des tempêtes.

Mais, aujourd'hui, entrons dans l'école où se forment sous l'œil du maître les générations qui doivent alimenter la société. Voyons : où est Dieu? où est son image attrayante? où est sa doctrine invariable? où est son culte dont les harmonies répondent si bien aux harmonies des cœurs immaculés? La loi est venue et de l'école elle a chassé Dieu comme ces malfaiteurs publics qu'on jette à la frontière, et des murs elle a décroché l'emblème du salut et de l'enseignement, elle a supprimé l'Évangile, et désormais plus de Dieu dans l'enseignement officiel, plus de Dieu dans la famille. Et sans Dieu, sans le symbole de la foi, avec les seules données d'une science incomplète et l'unique frein d'une morale laïcisée, que deviendra l'enfant lorsque, jeune homme, il se jettera dans la société où l'attendent toutes les erreurs et toutes les passions?

« L'épreuve est trop forte, a dit un grand écrivain, l'humanité succombera. » Ce sera comme une immense ruine et, dans cette ruine universelle, rien ne restera debout : ni les croyances, ni les mœurs, ni les lois, ni la vertu, ni le pouvoir, ni la force, ni la famille, ni la société. La voûte du temple s'écroule quand on renverse les colonnes, et vous voulez que la vie reste debout,

honnête et pure si à sa base, pour en soutenir les croyances et les mœurs, vous ne placez pas l'enseignement religieux? C'est la plus extravagante de toutes les contradictions.

Vous devez donc, dès le premier réveil de l'intelligence, jeter dans l'âme de l'enfant des convictions et des vérités qui résistent aux orages de l'avenir. Et puis regardez encore le prêtre. Il veille autour des âmes comme la sentinelle à la porte de la cité, comme le pilote debout sur le navire, ou mieux, comme autrefois les lévites près de l'arche d'alliance, qui était la force du peuple d'Israël. Il veille pour étudier la marche de l'ennemi qui se rapproche des remparts. Il veille pour découvrir à l'horizon le nuage qui apporte les tempêtes. Et qu'est-ce qui assure aux âmes fidèles la victoire et les sauve du naufrage? C'est la vigilance de ce pilote, de cette sentinelle qui jamais ne s'endort.

Prêtres de la famille, que ferez-vous pour l'âme de l'enfant? Toute âme court un double péril: le péril de l'impiété qui menace la foi et le péril de la volupté qui menace l'innocence. Et ces deux écueils qui ont causé tant de sinistres lamentables, nous les trouvons partout cachés sous les eaux constamment agitées de cette vaste mer qui s'appelle le monde.

N'avez-vous pas rencontré l'impiété savante qui s'arme de la science dévoyée comme d'un bélier, pour enfoncer les portes du temple où s'abrite la vérité?

N'avez-vous pas rencontré l'impiété railleuse qui, le sourire de Voltaire sur les lèvres, fait monter ses mépris jusqu'à Dieu et, avec le pamphlet, la brochure et le journal, propage ses blasphèmes?

N'avez-vous pas rencontré l'impiété vulgaire, ignorante, qui s'en va, sans prestige et sans culture, redisant de siècle à siècle et de peuple à peuple les sophismes vieillis de la haine et du vice?

Et la volupté terrible, séduisante, n'est-elle pas dans les livres, les feuilletons et les romans, qui entr'ouvrent à travers les fleurs et dans des perspectives riantes les mystères les plus ignobles de la vie?

N'est-elle pas au théâtre où le plaisir, chanté par une littérature malsaine, berce l'homme dans tous ses enchantements et donne à tout son être des émotions et des tressaillements qui précipitent la chute des mœurs et la dégradation des âmes?

N'est-elle pas dans ces délassements légers et frivoles qui se nomment la vie mondaine et qui provoquent des crises violentes où presque toujours la vertu succombe?

La volupté? Mais, elle est dans l'air, et nous en sentons le souffle, et nous en voyons l'image, et nous en palpons la réalité, et, tandis que nous descendons le fleuve, elle est sur la rive,

audacieuse et souriante, nous présentant le fruit qui cache sous l'écorce des saveurs enivrantes.

Il faut donc que l'enfant passe à travers ces deux abîmes sans y laisser l'innocence ni la foi. Est-ce possible? Est-il possible que seul, inhabile, inexpérimenté, il franchisse les écueils sans que sa barque s'y brise? Hélas! Si à quinze ans il a perdu la foi de son baptême, si Dieu a complétement déserté ce temple où toute lampe s'est éteinte, si la religion n'a plus rien à cueillir dans cette vie, dont elle avait détaché les premières fleurs, ayez le courage de l'avouer, c'est que vous, le pilote, vous étiez endormi.

Il fallait surveiller l'enseignement de l'école, où le scepticisme et la négation se trahissent dans la parole du maître; il fallait découvrir les premières défections de cette jeune âme commençant, par faiblesse ou par dégoût, à s'éloigner de Dieu; il fallait écarter ces livres ou cet ami, dont le langage imprudent a jeté le trouble et l'anxiété dans son intelligence. Et vous dormiez! et à votre réveil, vous avez été forcés de vous dire, surpris et consternés : Mon enfant a perdu la foi!

Lui reste-t-il, au moins, comme suprême espérance, la pureté de cœur? Mais vous, la sentinelle, avez-vous surveillé cet autre ennemi qui faisait autour de son âme, peut-être désarmée, une conspiration redoutable? Avez-vous gardé, et le jour et la nuit, cette cité sans défiance dont la volupté cherchait à franchir les remparts? Et, à l'heure des luttes décisives, vous êtez-vous jetés entre la tentation et l'âme de votre enfant pour en défendre, coûte que coûte, la vertu chancelante? Vous dormiez encore tandis que sous les murs se livrait le plus terrible des assauts! Et, au réveil, quelle révélation soudaine! L'ennemi est entré dans la place, et voyez-vous ce regard qui se trouble et s'obscurcit, ce visage qui se creuse, ces traits qui pâlissent, ce corps qui se flétrit avant l'heure, comme un arbre jaunissant aux approches de l'hiver et enfin cette vie qui n'a pas connu d'été et qui semble vouloir mourir même dans son printemps?

Et qui donc a fait ces ruines plus tristes que des remparts détruits et des tours écroulées? Qui a ravagé cette existence comme une ville où tout tombe et tout périt sous le fer du vainqueur? Qui a détruit dans cette âme souillée toutes les facultés morales et jeté les ombres de la mort sur cet être avorté? Qui? Mais, c'est la volupté. Et comment la volupté a-t-elle fait à l'âme et au corps ces blessures profondes d'où s'échappe toute la vie? Parce que vous n'avez pas veillé!

Supposons, pourtant, que vous n'ayez manqué ni de zèle, ni de sollicitude pour prévenir cette crise de l'enfance; malgré votre zèle et votre vigilance, les âmes sont tombées des hauteurs de la

foi et de l'esprit dans le doute et dans la chair. En présence de cette chute, quels sont les devoirs des pères et des mères?

Vous pleurez, n'est-ce pas, quand vos enfants, traversant comme nous les sentiers de l'épreuve, se meurtrissent aux épines de la vie. Vous pleurez lorsque l'arbre battu par quelque orage est sur le point de se déraciner, et plus abondantes sont vos larmes quand l'orage le brise.

Or, qu'est-ce que la souffrance? qu'est-ce que la douleur? qu'est-ce que la tombe? Tout cela, c'est la maison qui se lézarde, c'est la pierre qui se détache de l'édifice, c'est la terre qui retourne à la terre.

Mais, au lieu de la matière en démolition, voici des âmes; et ces âmes blessées à mort par le vice ou l'impiété, qui sont elles? Ce sont les âmes de vos enfants. Entendez-vous? les âmes de vos enfants! Et vous n'y pensez pas!

L'Évangile nous dit que, lorsque la brebis infidèle s'est égarée loin du bercail, le bon pasteur la cherche, triste, désolé, au milieu des broussailles, jusqu'à ce que, enfin, l'ayant trouvée, il la ramène, le cœur en joie, auprès de sa houlette. Telle est l'histoire du prêtre. Une âme s'est-elle perdue? Le prêtre la poursuit avec sa parole, avec son zèle, avec ses prières et ses larmes répandues en secret sous le regard de Dieu et, quand il la ramène purifiée par le repentir, il y a dans son cœur une fête comme on en célèbre au Ciel.

Quelle est cette brebis perdue dans les fanges du siècle? C'est votre enfant. Regardez-le. Il à tout laissé dans les errements de ses jeunes années: ses croyances naïves, les espérances immortelles, la conscience, la candeur, la pureté, le Dieu de sa première communion. Il faudrait donc ramener ce prodigue couvert de haillons qui a tout dissipé dans les folies de son indépendance. Il faudrait tendre la main à ce naufragé qui, entraîné par le courant, n'a plus assez d'énergie pour lutter contre le flot. Il faudrait prêter main forte à ce vaincu qui traîne sans rougir les chaînes de l'esclave. Et comment sauver cette âme en détresse? Une parole tendrement émue, un conseil inspiré par l'amour, une larme répandue sur ses blessures, une prière ardente au pied du crucifix. Souvent, qu'est-il besoin de plus pour faire un tel prodige?

Mais, où sont les mères qui pleurent et qui prient pour obtenir des miracles de salut? Où sont les pères qui luttent, armés de force ou de tendresse, pour arracher au monde les âmes que lui-même arrache à Jésus-Christ? Tant que l'enfant ne creuse pas des gouffres où s'engloutissent la fortune et l'honneur de la famille, qu'importent les ravages du vice, les aberrations de l'esprit et la corruption du cœur? Si le scandale avait troublé la paix et l'har-

monie de votre foyer, si votre fortune était décimée par l'orgie, la désolation mettrait sur vos lèvres des accents indignés; mais, seule, l'âme sombre dans le naufrage et, silencieux, indifférents, vous contemplez de la rive la barque démâtée qui fait eau de toute part. Et pourquoi? Parce que vous ne savez plus que votre enfant c'est une âme et qu'une âme vaut presque autant que Dieu.

Elle le savait, cette femme forte qui, traînée au supplice avec les sept enfants qui formaient sa couronne, demandait suppliante de mourir la dernière pour soutenir le courage de ses jeunes martyrs.

Elle le savait encore, cette Blanche de Castille qui disait à son fils : Je vous aime, oui, je vous aime; mais à l'instant même vienne la mort vous briser à mes pieds, si vous devez commettre un seul péché mortel!

Sachez-le, vous aussi, et gardez si bien l'âme de vos enfants dans l'innocence et dans la foi, que vous puissiez dire, au jugement de Dieu : Je n'ai perdu, Seigneur, aucun de ceux que vous m'aviez confiés sur la terre et, si le monde a pu vous les ravir, je n'ai compté, pour vous les rendre, ni les douleurs, ni les prières, ni les larmes. *Amen.*

Deuxième jour. — L'ENFANT ET L'ÉDUCATION

A mesure qu'un être s'élève dans la hiérarchie des mondes, avec lui grandissent et s'élèvent ses devoirs et ses responsabilités. L'homme étant donc associé, comme père, à la plus haute puissance du Créateur, puisqu'il transmet et féconde la vie, Dieu l'investit d'un véritable sacerdoce; et, en vertu de ce ministère sublime qui n'est surpassé en grandeur et en dignité que par le ministère du prêtre, le père a dans la famille la charge des âmes; et que doit-il à l'âme de ses enfants?

Il doit les affermir dans la foi et donner à leur intelligence des convictions si profondes et si bien assises, qu'elles puissent résister à tous les orages de la vie.

Il doit, comme la sentinelle vigilante, garder la place que menace l'ennemi et, comme le pilote au gouvernail, conduire sûrement le navire à travers les écueils.

Il doit enfin, quand survient le naufrage, ne désespérer ni de son cœur, ni de Dieu et disputer courageusement à l'abîme la barque disparue sous les flots.

Tout cela c'est l'éducation; et l'éducation, vous le savez très

bien, est le grand problème qui passionne les esprits. L'Église devait-elle se désister et garder le silence dans ce grave débat d'où dépend l'avenir? Non, certes; et voilà pourquoi, à l'encontre des innovations, des folies et des lois de l'heure présente, elle a jeté sa voix solennelle, la voix de ses pontifes et de ses prêtres, la voix de ses publicistes et de ses orateurs, la voix de tous les catholiques et de tous les chrétiens que n'aveugle point la haine. Et qu'a-t-elle dit par toutes ces protestations indignées? Elle a dit une fois de plus aux échos de la terre et du Ciel qu'il n'y a pas d'éducation sans dogmes et sans morale et qu'il n'y a ni dogmes ni morale sans religion. Ecoutons-la.

Assurément, l'Église ne condamne pas les efforts, le travail et les luttes de l'esprit humain; bien plus, elle applaudit chaque fois que l'on creuse un nouveau sillon dans ce vaste champ de la science que défrichent les siècles, et pourquoi n'applaudirait-elle pas? N'est-ce pas l'Église qui, fondée pour évangéliser le peuple, a bâti les premières écoles à l'ombre des flèches dentelées qui surmontaient ses cathédrales? N'est-ce pas elle qui, au temps des invasions barbares, recueillit dans un pli de sa robe les lettres et les arts et les cacha sous les arceaux inviolables de ses monastères, pour les rendre plus tard au monde renaissant? N'est-ce pas elle qui accourt avec ses prières et ses bénédictions quand vous lancez le navire sur les flots ou la machine à vapeur sur le rail; et si, aujourd'hui, tandis que la plus active propagande multiplie les écoles, l'Église s'émeut et pousse des cris d'alarme, n'allez pas croire qu'elle a peur du progrès et qu'elle veut arrêter l'humanité dans sa marche vers la lumière. Elle proteste, et nous protestons avec elle, parce que, de l'enseignement, on prétend éliminer Dieu, et Dieu, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, restera jusqu'à la fin des âges la seule pierre angulaire sans laquelle tout s'écroule dans les âmes: *Hic factus est in caput anguli.*

Lorsque l'architecte veut jeter dans l'espace une voûte qui défie les ébranlements de la tempête et les ravages du temps, que fait-il? Il cherche tout d'abord, là-bas, sous terre, la pierre ferme et, quand il a trouvé le roc immuable, sur cette base il dresse les murs et les colonnes du temple.

Or, qu'est-ce que l'homme avec son intelligence et son cœur? C'est un édifice vivant; et autour de cet édifice si beau dans son architecture il y a, nous le savons tous, des tempêtes qui grondent, des foudres qui éclatent et des secousses violentes qui menacent de tout engloutir.

Voulez-vous donc que, malgré ces tempêtes, ces foudres et ces secousses, la vie reste debout dans la lumière et la vérité, dans la justice et l'honneur? Le voulez-vous? Il s'agit de l'asseoir sur

un fondement que rien ne puisse ébranler. Et quelle sera cette base assez solide pour porter tout l'homme ?

« J'ai la science, dit la société moderne, et cela me suffit. Je bâtirai des écoles riches comme des palais, je réformerai les méthodes vieillies, je populariserai l'enseignement, je ferai de l'instruction une des obligations de la loi et, avec la littérature et le calcul, l'histoire et la philosophie, les lettres et les arts, je formerai des hommes. »

« Des hommes ! répond l'Église ; impossible ! Ce qui forme l'homme avec sa physionomie, ce sont les mœurs, et les mœurs reposent sur les croyances et les convictions religieuses, comme la pyramide sur le roc du désert. Otez les croyances, arrachez à l'esprit les convictions de la foi, bannissez de l'enseignement tout dogme et tout symbole, que reste-t-il ? Il ne reste plus que du sable mouvant et, sur cette poussière et ce terrain sans consistance, jamais vous n'édifierez haute et ferme une vie d'homme.

S'agit-il d'apprendre à faire son chemin, comme dit un adage, le chemin qui mène à la fortune, aux honneurs et à la célébrité ? La science suffit et, au sortir de l'école, le jeune homme peut se jeter hardiment dans la mêlée et disputer sa part de richesse ou de gloire. Il l'emportera d'assaut, accordons-le ; il ira de triomphe en triomphe et, surmontant tous les obstacles par la force de son intelligence jointe à l'habileté, il atteindra les sommets qu'il avait salués dans ses rêves.

Mais, la gloire, le pouvoir, la richesse, est-ce bien la vie ? A quelque drapeau que vous apparteniez, il faut nécessairement en convenir, la vie c'est le devoir qui nous saisit enfants et nous accompagne à travers les mille sentiers qui du berceau conduisent à la tombe ; c'est l'épreuve qui, à l'heure la plus inattendue, tout à coup assombrit l'horizon ; c'est la lutte de la volonté que poussent à la révolte de coupables attraits. Voilà la vie et toute vie, sans en excepter celle qui nous paraît aujourd'hui radieuse et sereine comme un ciel de printemps.

Eh bien ! en dehors de l'enseignement religieux, quelle est la science qui puisse se flatter de tracer à l'humanité des voies sûres et lumineuses ? Quelle est surtout la science qui, mettant au cœur de l'homme des convictions puissantes, lui donne le courage du devoir, de l'épreuve et de la lutte ?

Est-ce le calcul ? Mais, vienne la tentation soulever votre âme, comme la barque à la cime des flots, que feront des chiffres pour vous amarrer au rivage ?

Est-ce la philosophie ? Mais, connaissez-vous un philosophe qui, répondant à l'humanité tourmentée par le doute, ait éclairci le mystère insondable de nos destinées ?

Est-ce l'éloquence ou la poésie? Mais, est-il un crime auquel l'éloquence n'ait élevé un piédestal et la poésie n'ait tressé des couronnes?

Est-ce l'histoire? Mais, l'histoire n'est-elle pas une vaste conspiration ourdie contre la justice et la vérité?

Est-ce l'art même universel de lire et d'écrire? Mais, cet art devenu populaire ne ressemble-t-il pas à l'or qui peut être tout à la fois, selon la main qui le donne, le salaire du vice ou la récompense de la vertu?

Voilà donc l'enfant, à l'âge où l'intelligence en éveil cherche à comprendre les réalités de la vie, jeté dans la société sans croyance et sans boussole! Et que voit-il? Il voit le monde partagé en deux camps dont l'un affirme et l'autre nie. Il voit sous le même soleil deux peuples, le peuple des croyants qui, prosterné devant Dieu l'adore et le prie avec une humble dépendance, et le peuple des indifférents qui se laisse emporter par tous les flots sans penser à quel rivage il faudra jeter l'ancre au terme de la traversée. Il voit comme deux humanités dont la première suit avec un charme intarissable le courant de toutes les voluptés, tandis que la seconde remonte avec effort le torrent qui entraîne tout un siècle fortuné.

Et en même temps que devant lui se déroule ce spectacle plein de contradictions, il entend deux voix: la voix de l'amour qui acclame Dieu, Jésus-Christ, l'Église, l'Évangile, la croix; et la voix de la haine qui insulte tout ce qu'il y a de plus grand et de plus de saint sur la terre et dans le Ciel. Et, si avec ces voix qui se heurtent, arrivent jusqu'à lui le livre et le journal où le vice et l'erreur se cachent sous les mille formes de l'anecdote, de la chronique ou du drame, qu'adviendra-t-il de cette jeune âme sur laquelle n'est jamais tombé, pour en éclairer les ténèbres, un seul rayon de la vérité?

Si vous aviez affirmé devant sa pensée naissante les dogmes invariables et définis du christianisme, si vous aviez fixé de bonne heure son intelligence dans la certitude de la foi catholique, aujourd'hui l'enfant serait fort; il serait fort comme la digue dont les pierres cimentées résistent victorieusement à la violence des flots; il serait fort comme l'arbre dont les racines plongent dans les profondeurs du sol; il serait fort comme le navire qui oppose à la tempête sa cuirasse d'acier.

Mais, vous avez défendu à l'Église d'arriver jusqu'à lui, tenant d'une main la croix et de l'autre l'Évangile, et qu'est-ce que l'enfant élevé dans l'ignorance de la vérité religieuse? C'est le roseau qui s'incline sous tous les souffles qui passent, c'est la barque qui ne tient pas au rivage, c'est l'astre qui, jeté en dehors de son centre, erre à l'aventure dans l'immensité.

Le voyez-vous? Il regarde étonné, il écoute indécis et, ne sachant comment discerner la vérité au milieu de tant d'opinions qui s'entre-choquent, le trouble et le désordre, a dit un écrivain, se mettent dans ses idées.

Existe-t-il réellement un Dieu, ou bien celui qu'on appelle de ce nom est-il un être légendaire? L'Église est-elle une institution divine, ou bien une forme du culte inventée par la superstition? Avons-nous une âme, ou bien ne sommes-nous qu'une machine habilement organisée? La vie doit-elle se perpétuer au delà de la tombe, ou bien l'éternité n'est-elle qu'une fable? La morale a-t-elle des lois imprescriptibles, ou bien n'est-elle qu'une affaire d'instinct et la conscience un mécanisme qui se monte et se démonte comme un ressort?

L'enfant ne sait rien et il s'en va sans lumière et sans convictions, portant dans son âme, comme dans une fleur à peine éclose, ce ver implacable et rongeur qui s'appelle le doute.

Il doute ; et devant lui ne se dressent que des énigmes et des mystères, et à chaque question qu'il se pose dans le silence du cœur, sa raison incertaine ne sait que répondre : Peut-être ! C'est déjà bien triste et, pourtant, le doute avec ses ténèbres et ses angoisses n'est que le prélude d'un drame plus douloureux encore. A force de glisser sur la pente du doute, savez-vous où arrive l'enfant, à cette heure si matinale de la vie où la foi devrait s'épanouir dans toute sa fraîcheur?

« Je n'avais pas seize ans, nous répond une de ces victimes infortunées de l'éducation sans Dieu, et je ne croyais plus à rien. L'orgueil fermait ma bouche à la prière et mon âme se réfugiait dans l'espoir du néant. »

Avez-vous entendu? Des jeunes gens qui ne croient plus à rien ! des jeunes gens qui, incapables d'une pensée virile et d'un examen sérieux, appellent mensonge, sottise, superstition, toutes les œuvres merveilleuses qui sont sorties de la foi catholique ! des jeunes gens qui, placés en face du christianisme, regardent avec dédain, le front haut, le sourire moqueur, ce temple qui s'élève au milieu des siècles, imposant et radieux ! des jeunes gens, en un mot, qui n'ont plus la foi ! Vraiment, il faudrait sourire de pitié, si l'on ne pensait avec effroi que, dans quelques années d'ici, cette impiété précoce aura malheureusement empoisonné toute la jeunesse sortie de nos écoles.

Et déjà, si parmi cette génération à laquelle nos lois ont arraché le catéchisme et l'Evangile, vous comptez ceux qui gardent la foi dans une âme vaillante, combien sont-ils? C'est comme dans un naufrage en pleine mer : tout disparaît, tout s'engloutit, et à peine voit-on quelques survivants qui échappent à l'abîme.

Résumons cette première pensée par ces paroles que j'emprunte à l'un des écrivains les plus acclamés de notre siècle : « Semblable, dit-il, à ces fils de barbares qu'on plongeait tour à tour, en naissant, dans l'eau bouillante et dans l'eau glacée, pour les rendre insensibles aux impressions des climats, l'enfant est jeté tour à tour dans la foi et dans l'incrédulité. Au foyer domestique, il voit son père nier et sa mère affirmer. A l'école, son âme est déchirée en sens contraire, et il en reste quelques lambeaux à la foi et quelques lambeaux à la raison. Etonné de ces contradictions, il commence à se douter qu'on lui joue une grande comédie, que la société ne croit pas un mot de ce qu'elle enseigne, qu'il y a deux fois et deux morales : une foi et un Dieu pour les enfants, une foi et un Dieu pour les adolescents, peut-être une autre foi et un autre Dieu pour les hommes mûrs. Il succombe sous ce spectacle, sa foi s'éteint, sa raison sans ardeur se refroidit, son âme se dessèche et son enthousiasme se change en indifférence ou en découragement. »

Il est donc incontestable que, sans l'enseignement religieux, la vie n'a pas de principes qui lui servent de base et, si elle n'a pas de convictions, que deviendront les mœurs ? On a écrit que la parole était l'expression de la pensée ; nous pouvons dire, avec autant de vérité, que les convictions se traduisent par les mœurs et que les principes passent de l'esprit dans la conscience et de la conscience dans la vie.

Souvent, il est vrai, les passions mal contenues l'emportent ; les croyances jetées dans l'âme, au lieu de germer et de s'épanouir, sommeillent infécondes comme parfois le grain aux sillons du laboureur ; et bien des mères sont condamnées à pleurer sur des enfants dont l'éducation a trompé leurs espérances. Mais, quand il reste des principes au fond du cœur, c'est comme une dernière digue, c'est comme l'ancre du salut, ou mieux, c'est comme une lampe qui vacille encore au milieu des ténèbres amassées par le vice ; et il arrive toujours une heure, l'heure de l'apaisement, l'heure des réflexions sérieuses, l'heure des souvenirs de l'enfance et plus souvent encore l'heure de l'épreuve et du malheur où tout à coup la lampe se ranime, la foi s'éveille, et les croyances qu'on supposait éteintes projettent sur la vie une clarté sereine.

« Donnez-moi un homme sans mœurs, mais non sans principes, a dit un grand évêque, je lui rappelerai le Dieu de sa mère et les joies si pures de sa première enfance ; j'éveillerai au fond de son âme de salutaires remords, je pleurerai sur lui, je prierai pour son retour et tôt ou tard je le convertirai. Mais, un homme sans principes ! Jamais ! jamais ! Il faut dompter cet esprit scepique, ignorant ou frondeur ; il faut gagner cette volonté superbe ;

il faut chercher au dessous des ruines entassées dans l'intelligence le roc solide sur lequel on puisse bâtir; et comment le trouver? Dieu, la conscience, l'âme, la vie future, tout cela n'est rien; et pourquoi? Parce que cet homme n'a pas de principes.

Je comprends, en effet, que l'enfant s'incline avec respect sous le sceptre de l'autorité qui préside à la famille et qui se personnifie dans l'amour, lorsqu'il est convaincu que Dieu lui-même a revêtu le père et la mère d'une puissance plus inviolable et plus sacrée que la puissance des rois.

Je comprends qu'il vénère l'Église, la religion, la justice, la vérité, tout ce qu'il y a de grand sur la terre, lorsque l'éducation chrétienne, pour former son cœur au respect, lui a montré dans toutes les grandeurs d'ici-bas une trace, une empreinte et un rayonnement de la majesté de Dieu.

Je comprends que la société n'ait rien à craindre de ses audaces, lorsqu'il sait que tout pouvoir, dans quelque main qu'il se trouve, découle de Dieu comme de sa véritable source et que Dieu, invisible et caché sous les voiles de sa providence, veille aux destinées et au gouvernement des peuples.

Je comprends enfin qu'il s'en aille avec toutes les ardeurs de la vie, et pourtant maître de lui-même et vainqueur de ses passions, lorsque l'enseignement religieux a façonné son âme jeune encore à la lutte et l'a rendue comme invulnérable dans ces âpres combats où l'homme du Ciel est aux prises avec l'homme de la terre.

Mais, supposons que ces grandes révélations de la foi n'aient point illuminé sa jeune intelligence, que fera-t-il de l'autorité paternelle, alors qu'il sentira venir l'heure de son investiture et qu'il essaiera sur son front le poids de sa couronne? Vous le savez, et ma parole ne peut ici qu'évoquer de tristes souvenirs. Dominé par sa fougue et pris du vertige de l'indépendance, il ne reconnaîtra d'autre maître que lui, et il faudra que le père abdique, qu'il se taise et qu'il abandonne cet insolent à tous les entraînements de sa liberté.

Que fera-t-il en présence des supériorités sociales, morales et religieuses, qui viennent comme d'elles-mêmes solliciter ses hommages et recueillir ses respects? Le voyez-vous ce mal élevé? Au lieu de s'incliner, il dédaigne, il méprise, et il n'est pas de vertus, ni de rares mérites, ni de personnalités augustes, ni d'institutions vénérables auxquels il ne jette l'insulte, avec l'espoir de se grandir.

Que fera-t-il dans la société, où tant de passions s'agitent et bouillonnent? Tête ardente, volonté pervertie, cœur indompté, il ira grossir d'une unité de plus cette multitude toujours croissante d'hommes sans foi, sans mœurs, sans religion et sans

Dieu, qui sont le fléau de notre époque et l'épouvante de l'avenir.

Et, si vous voulez étudier, même dans son printemps, cette vie que l'enseignement religieux n'a point armée pour les grandes luttes de la vertu, qu'y trouverez-vous encore? Une immense dépravation.

« On s'étonne, a dit un de nos romanciers, du scepticisme, de la corruption et de l'immoralité des temps modernes. Entrez dans la première école venue, remuez cette apparente jeunesse, appelez à la surface ce qui est au fond, analysez cette vase, vous ne vous étonnerez plus : la source est empoisonnée depuis longtemps et, quand on n'a pas été un enfant, on ne devient pas un homme. »

Et l'un des plus illustres, sinon le plus illustre de nos orateurs parlementaires, avait dit, avant ce romancier contemporain : « Le doute contagieux, l'impiété froide et tenace règnent aujourd'hui sur toutes les âmes et, par suite, l'immoralité la plus flagrante et la plus monstrueuse est inscrite dans les registres de chaque école et dans les souvenirs de chaque enfant. »

C'est que tout édifice doit nécessairement s'écrouler quand on touche à la base. Or, si vous supprimez dans l'éducation les dogmes et les révélations de la foi chrétienne, quelle est la base sur laquelle reposeront les mœurs? Il ne vous reste plus que quelques phrases empruntées à des manuels de morale civique.

Mais, alors même qu'avec des phrases où reviendront à satiété les mots sonores de patriotisme, de probité, de justice et d'honneur, vous parviendrez à faire résonner certaines fibres de l'âme et à donner à l'enfant de nobles et généreuses aspirations, n'oublions pas qu'il faut au devoir une sanction assez puissante pour contre-balancer la force en quelque sorte irrésistible qui nous entraîne vers le mal.

Eh bien ! nous, les croyants, les fils de l'éducation chrétienne, cette sanction nous l'avons. Nous savons tous que Dieu, de son regard, embrasse nos sentiers et qu'au terme de la route il tient dans les trésors de son éternité la gloire ou l'ignominie, les foudres ou les couronnes. Nous le savons, et cette crainte et cette espérance nous servent de remparts, et derrière cette double muraille l'âme résiste au choc des passions ameutées.

Mais, dans vos codes de morale civique, est-il parlé de Dieu, du Ciel, de l'enfer et de l'éternité? Et, si l'enfant n'a point appris à connaître ce Dieu qui sonde les abîmes du cœur, et s'il ne craint rien, et s'il n'espère rien au dernier soir de la vie, où puisera-t-il la force de la résistance?

La force, la force! Il en faut, pourtant; c'est incontestable. Il en faut pour rester fermes sur les ancres lorsque souffle la tempête. Il en faut pour serrer le frein à des convoitises qui se cabrent

comme des coursiers indomptés. Il en faut, surtout, pour nous relever de ces chutes profondes où jamais la main de l'homme ne pourrait nous saisir. Et cette force morale, qui vous la donnera ?

Je vous accorde que parfois, en public, sous le regard des hommes, le sentiment de l'honneur peut soutenir la volonté dans des crises terribles ; mais, je suis seul, le public est absent, aucun regard ne pénètre les murs qu'enveloppent les ombres, et tout à coup d'une extrémité de mon être à l'autre extrémité il y a de sourdes conspirations où le cœur, l'esprit, l'imagination et les sens se liguent pour me briser. Pensez-vous que, sans la foi, ne craignant ni le jugement de Dieu, ni celui des hommes, ma volonté se débattra longtemps dans de dures étreintes ? Allons donc ! avant même d'être sérieusement attaqué, je serai vaincu, et l'honneur lui-même succombera, et le vice qui s'était caché dans la nuit affrontera demain la lumière sans honte et sans pudeur.

Est-ce à dire que l'enfant, aguerri par l'éducation chrétienne, marchera toujours dans la plénitude de la force et que sa vie ne racontera que des victoires ? Non, certes, non. Bien des mères vous affirmeraient qu'après avoir péniblement construit le temple magnifique où s'abritaient l'innocence et la foi, elles n'ont aujourd'hui qu'à pleurer sur des ruines.

Mais, avez-vous aperçu quelque part, dans ce monde où souffle le vent de l'indépendance, l'enfant respectueux et docile qui regarde le Ciel d'où le commandement lui vient dans la parole du père et de la mère et fait ainsi par son obéissance la joie et l'honneur de la famille ?

Avez-vous rencontré des jeunes gens qui aient su défendre leur cœur contre les ravages du vice et qui portent dans une beauté virile la gloire du combat ?

Connaissez-vous, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, des hommes qui ressentent comme leurs propres blessures les coups portés à la justice et dont l'âme vibre toujours à l'unisson du droit et de la vérité ?

Savez-vous des familles qui s'épanouissent dans la pureté des mœurs, et des pères que Jésus-Christ lui-même couvre de sa majesté, et des mères qui s'élèvent par le sacrifice à la hauteur de leurs plus austères devoirs ? Allez à la source, et à la source vous trouverez l'enseignement religieux.

A l'œuvre donc ; à l'œuvre et, groupés autour de l'Église, luttons avec elle pour sauver l'éducation chrétienne. « J'ai vu des inondations, a dit un de nos évêques qui avait sondé toutes les plaies de notre époque et voici ce qui arrive. L'eau s'insinue d'abord goutte à goutte dans les interstices de la digue ; puis, elle

pousse çà et là des jets menaçants; puis, tout à coup une partie de la digne cède, le flot passe, c'est fini. »

N'attendons pas ce moment fatal. Le flot monte, la digue fait eau; qui ne le voit ? Courons tous.... empêchons l'eau de filtrer et le flot de jaillir et la brèche de se faire. Plus tard, ce serait trop tard. Nous péririons tous dans un même naufrage; car, dans l'inondation, ce n'est pas seulement l'Église de France, c'est la société elle-même qui disparaîtrait dans une de ces ruines dont on ne se relève pas. Dieu nous en garde ! *Amen.*

Troisième jour. — L'ENFANT ET LA CORRECTION

« L'athéisme nous envahit de toutes parts, s'écriait, il y a quelques années l'un des orateurs de Notre-Dame de Paris ; il nous brave en levant son front hideux qui autrefois ne supportait pas la lumière, il nous jette à la face des menaces qui tiennent le monde dans la consternation et, après avoir suivi dans sa marche ce fantôme hideux qui donne le froid au cœur, il ne manquait plus à l'athéisme, ajoutait-il, que de devenir maître d'école, instituteur, éducateur de l'enfance ! »

Et la chose s'est faite et que lisons-nous au frontispice des écoles laïcisées et en tête de leur enseignement ? Défense de parler de Dieu. Entre tous les envahissements de cette erreur monstrueuse, il n'en est point de plus terrible que celui-là ; et pourquoi ? Parce qu'il tarit la vie dans sa source, il coupe l'arbre à la racine et il ébranle la colonne par la base.

Et en réalité, si Dieu ne préside pas à la formation et au développement de la vie avec ses dogmes et sa morale immuables, que donnerez-vous à l'intelligence pour s'y reposer dans la lumière et à la conscience pour s'orienter vers la justice et le devoir ? En dehors du catéchisme et de l'Évangile il n'y a plus que le doute ; et le doute c'est la nuit ténébreuse et, quand l'âme ne voit et n'attend rien en dehors de cette prison de boue qui la retient captive, elle se rabat vers la terre avec des désirs inassouvis et demande à chaque vice un nouvel aliment pour endormir la faim qui la tourmente

Aussi, tristement préoccupée de l'avenir, l'Église redit aujourd'hui, de sa voix la plus puissante, cette parole de l'Apôtre saint Paul : « Elevez vos enfants selon l'esprit de Dieu. Et comment ? En leur donnant par l'éducation chrétienne des principes et des convictions d'où germe la pureté des mœurs et en courbant de

bonne heure leur tête sous le joug de la discipline et de la correction : *Educate illos in disciplina et correctione Domini.* »

L'enseignement s'adresse à l'esprit dont il fixe les croyances, et la correction vise le cœur que des énergies presque indomptables entraînent aux abîmes.

Quelles sont, en effet, les tendances innées de notre nature déchue ? Sont-elles bonnes ou mauvaises ? Ici, pas n'est besoin de multiplier les preuves pour vous convaincre d'une vérité qui est plus resplendissante que le soleil. Nous allons tous à la dérive. Où est l'homme qui, dès la première aube de la vie, n'aperçoive déjà dans un ciel du matin des nuages et des éclairs qui prophétisent la tempête ? Où est l'homme qui, même aux heures les plus sereines, n'entende monter des profondeurs de son âme des bruits sourds semblables aux bruits des mers où s'agitent les vagues ? Où est l'homme qui, assailli par les passions, n'ait sombré dans quelque orage, comme une barque démâtée ?

En d'autres termes, le vice est en germe au fond de la nature humaine et, quand ce germe se développe en pleine liberté, quels en sont les fruits ? Allez à l'histoire et, partout où vous rencontrerez des ruines, de la fange et du sang, vous pourrez dire, et ce sera vrai : Le vice a passé par là.

Il s'agit donc de saisir la volonté dès son premier éveil et de lui donner du côté du bien une impulsion harmonieuse et féconde. Il le faut, parce que la volonté c'est l'homme, c'est la vie avec ses défaites et ses triomphes, ses bassesses et ses grandeurs, ses crimes et ses vertus, et volontiers je compare cette faculté puissante au vaisseau qui s'éloigne du port, voiles au vent. Dirigé par un pilote habile, le voyez-vous ? Il se balance gracieusement sur les ondes et, quand surviennent les raffales, il monte et remonte hardiment à la cime des flots. Mais, donnez le gouvernail à des mains inexpérimentées : le vaisseau s'en va de secousse en secousse et, dans sa marche incertaine, il rencontre la lame qui l'engloutit ou l'écueil qui le brise.

Qu'est-ce que ce navire dont nous admirons les formes élégantes et la mâture élancée ? Évidemment, c'est l'homme ; et l'océan qu'il traverse, vaste et profond, c'est la vie. Sur cette mer, y a-t-il des orages ? Qu'en pensez-vous ? Oui, et des orages à tout briser, et des tourmentes qui jamais ne se calment. Sous les eaux constamment agitées chaque passion forme un écueil, et autour de ces écueils quels naufrages des âmes ! Si loin que s'étende le regard, nous n'apercevons que des épaves : épaves de la foi, épaves de la justice, épaves de l'innocence et de la pureté des mœurs. Et pourquoi tant d'espérances anéanties et tant d'existences perdues ? Parce qu'il manquait au gouvernail de la vie une

volonté chrétiennement disciplinée : *Educate illos in disciplina et in correctione Domini.*

Certains utopistes prétendent qu'il faut laisser la nature à sa libre expansion et attendre que l'arbre ait poussé toutes ses branches avant d'en diriger la sève. Mais, voyons. Est-ce quand l'édifice est complètement démoli, qu'on se préoccupe d'en réparer les brèches? Est-ce au moment où le fleuve, sorti de ses bords, se précipite à travers les champs dévastés, qu'on lui dresse des digues? Est-ce quand le coursier a vieilli sans maître dans les plaines immenses du désert, qu'on pense à lui jeter les rênes et à labourer ses flancs avec les pointes de l'éperon?

« *Principiis obsta*, dit un adage; opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine. » C'est une vérité proverbiale que rien ne saurait démentir. A coup sûr, l'édifice ne se serait point écroulé, si vous aviez cimenté chaque pierre disjointe; le torrent n'aurait pas couvert les sillons de sa fange, si vous l'aviez fortement emprisonné dans ses deux rives; et le coursier obéirait souple, docile, à votre main, s'il avait connu de bonne heure la verge du dompteur.

De même, abandonnons l'enfant aux caprices et aux instincts de la nature, sans que jamais une parole, la parole de la discipline et de la correction, n'en comprime la fougue, où iras-tu, jeune indompté?

Si Dieu lui a fait un cœur où ne souffle aucun vent de révolte, c'est bien; nous n'aurons à déplorer ni lamentables écarts ni chutes désastreuses. Mais, si son âme est agitée par des passions violentes, si la fièvre de l'indépendance le brûle, si le feu de la volupté court avec le sang dans ses veines... encore une fois, jeune homme, où iras-tu?

Emporté par les passions comme un char à toute vitesse, il roulera dans les abîmes que les vices ont creusés, et au fond de ces abîmes se brisera, peut-être sans espoir de salut, une existence qui, maîtrisée dans ses élans, aurait suivi, sans dévier, les sentiers glorieux tracés à la vertu.

L'homme, dit la sainte Écriture, poursuivra jusqu'au dernier soir la route qu'il a prise dès ses jeunes années et, l'expérience le prouve, de l'impulsion que la discipline donne à la volonté naissante dépend en général la marche plus ou moins sûre de la vie : *Etiam cum senuerit non recedet ab ea.*

D'où vient que tant d'enfants, en entrant dans la société, au lieu des charmes et des parfums de l'innocence, n'y apportent qu'une perversité précoce, comme certains fleuves, en arrivant à la mer, n'y déversent que de la fange?

D'où vient que, franchissant toutes les limites, la jeunesse s'abandonne à des excès de libertinage et d'impiété qui nous épouvantent et nous font désespérer de l'avenir?

D'où vient qu'à travers le monde il y a si peu d'âmes qui sachent se gouverner et se défendre contre toute passion qui les provoque à la lutte et menace de les envahir?

Qu'a-t-il manqué à toutes ces existences dévoyées? Il leur a manqué, pour les retenir sur la pente fatale, une correction intelligente et dévouée qui leur fît sentir la puissance du frein : *Educate illos in disciplina et in correctione Domini.*

A côté de ces faiblesses et de ces lâchetés il y a, cependant, des âmes fortes qui restent debout, comme le chêne séculaire sous le coup des orages, et vous avez sans doute rencontré sur votre chemin des enfants qui sont la joie et l'honneur de la famille, des jeunes gens qui n'ont pas signé des pactes humiliants et des hommes qui ne cèderaient point au vice un seul pouce de terrain.

Eh bien ! qui a fait ces enfants dociles et purs, ces jeunes gens vertueux et ces hommes sans reproche et sans peur? Qui a fait ces chrétiens d'une trempe en quelque sorte divine? Regardez à côté de l'arbre et, tout près de l'arbre à peine enraciné, vous trouverez le laboureur qui, armé de la serpe, coupe les rameaux inutiles, relève les branches inclinées, active la végétation et dirige la sève qui lui donne les fruits.

C'est donc la correction qui fait l'homme, comme le coup de ciseau fait la statue ; elle imprime sur cette statue vivante sa physionomie morale ; mieux que la charrue passant à travers des terres en friche, elle arrache du sillon de la vie les ronces et les broussailles et, si ce travail coûte parfois des larmes, semblables à la pluie du ciel, ces larmes, en tombant sur le cœur, lui donnent sa fécondité.

Aussi, entendez-vous ces paroles de la sagesse éternelle qui, formulées il y a des siècles, doivent être inscrites dans tout programme d'éducation : *Qui parcit virgæ odit filium suum*, Celui qui n'a pas le courage de prendre en main la verge de la correction n'aime point son enfant. L'amour châtie : *Qui autem diligit illum instanter erudit.* Et le châtiment affranchit les âmes que le vice entraînerait à la mort : *Noli subtrahere a filio disciplinam et animam ejus de inferno liberabis.* Serrez donc le mors au jeune coursier qui relève la tête, *Curva cervicem illius,* si vous ne voulez pas qu'il se cabre ou s'emporte, *ne forte induret.*

C'est le rude labeur des pères et des mères qui, tenant au foyer domestique la place de Dieu, portent d'une main le sceptre de la puissance et de l'autre la verge de la justice. Rois de la famille, ils ont le droit de commander et, quand ils commandent, l'enfant n'a qu'à s'incliner devant cette parole qui emprunte à Dieu même toute son autorité, et, comme juges, ils ont le droit de châtier la volonté qui brise ses entraves et, si la plupart des

enfants ressemblent à des terres infécondes qu'a ravagées le vice, c'est qu'il y a fort peu de pères et de mères que préoccupe devant la conscience et devant Dieu la culture des âmes.

Les uns, aveuglés par l'amour, s'obstinent à ne point voir l'ivraie qui pousse dans les sillons.

Qu'est-ce, en effet, que l'enfant dans la famille? C'est une idole que les parents entourent d'un culte ridicule et fantaisiste poussé jusqu'à l'adoration. C'est comme un tableau sur lequel l'artiste a jeté les plus riches nuances. C'est comme un édifice où l'architecte a épuisé toutes les inventions de son génie. De grâce, ne cherchez ni des défauts dans ce fétiche, ni des ombres disgracieuses dans ce tableau, ni des disproportions dans cet édifice. L'enfant est un chef-d'œuvre et, voyons, que lui faut-il de plus? N'a-t-il pas une intelligence ouverte, un esprit précoce, un cœur aimant, un caractère harmonieux?

Oui; mais cette dissipation qui l'entraîne au plaisir! cette légèreté désespérante qui abhorre le travail! cette volonté qui parfois se raidit! ces airs frondeurs! ces allures hautaines! ces reparties insolentes! Qu'en pensez-vous? Et les parents de répondre, avec ce calme effrayant que donne l'illusion : Laissez, laissez les nuages qui passent; ce ne sont que des brumes légères, et demain l'horizon sera tout éclairci.

Et, quand l'horizon devient plus noir et que les nuages s'amoncellent et que la foudre gronde, allez leur dire : Prenez garde; ces sorties fréquentes, ces rentrées tardives, ces liaisons suspectes, cet amour du luxe, cette passion pour le jeu pourraient bien déchaîner des tempêtes. — Pourquoi tant s'alarmer? répondront encore ces pères et ces mères qui ont des yeux pour ne point voir; ne faut-il pas que la jeunesse ait sa part de liberté?

Et, lorsque enfin l'orage éclate et qu'il amasse des ruines, que font-ils, en présence de ces ruines de la fortune, de l'innocence ou de l'honneur? S'il est impossible de nier tout ce que tout le monde voit, l'amour, malgré toutes ces déceptions, invente de nouveaux prétextes pour se tromper encore et je l'entends s'écrier : C'est un moment de délire, c'est un entraînement passager, c'est la fougue de la jeunesse; mais le cœur reste bon, mais l'âme n'est troublée qu'à la surface et, quand l'âge aura ramené le calme, aussitôt la foi reviendra.

Et voilà des pères et des mères qui prennent stoïquement leur parti de ce triste naufrage. Où sont leurs larmes? où sont leurs cris de détresse et de désolation? où sont leurs reproches émus? « Que voulez-vous? c'est un malheur, un immense malheur; mais que faire? » Et, tranquilles, résignés, ils contemplent avec indifférence les âmes que le vice a noircies de sa fange.

Les autres voient le mal, ils le déplorent; seulement, timides

et lâches, ils n'ont point assez d'énergie pour plonger le fer et le feu dans la plaie.

Nous vivons à une époque où tous les pouvoirs ont été violemment ébranlés par des doctrines subversives. A force de lui dire qu'il est libre, complètement libre, l'homme a fini par s'insurger contre toute puissance qui gêne et limite sa liberté, et, depuis longtemps, la société n'est plus qu'un vaste champ de bataille où l'autorité sans auréole et sans prestige a de la peine à trouver quelques pouces de terrain assez bien défendus pour y dresser un trône.

Ce vent d'insubordination devait franchir le seuil du foyer domestique, et il l'a franchi et, si l'enfant obéit par instinct ou par crainte aux premières heures de la vie, attendons la jeunesse; et quand la jeunesse a mesuré sa taille et compté ses années, ô pères, ô mères, préparez-vous à la lutte. Le jeune homme, voulant être son maître, raisonne, juge, discute, résiste. Il faudrait briser cette résistance qu'impatiente l'un des pouvoirs les plus vénérables et les plus sacrés ; il faudrait courber cette tête qui se relève avec orgueil ; il faudrait contenir dans la soumission et le respect cet émancipé qui s'insurge contre l'ordre établi par Dieu même. Mais, le courage ? Et voyez-vous ces parents amoindris qui tremblent comme des rois désarmés en face de l'émeute ? Ils capitulent au premier choc ; ils ont peur de jeter au milieu des passions en tourmente une parole forte et puissante qui les fasse rentrer dans le devoir ; ils reculent de concession en concession ; et, pour avoir la paix, ils se condamnent lâchement à garder le silence.

Donc, ce jeune homme, pris de délire, a renié le Dieu de son enfance et, les mœurs périssant avec la foi, il jette au vice l'honneur de sa famille, la fraîcheur de son intelligence, les tendresses de son cœur, le salaire de son travail, les espérances de l'avenir.... Le père le sait, et il ne dit rien !

Cette jeune fille a déchiré d'une main imprudente le voile sous lequel s'abrite la vertu ; passionnée pour le plaisir, elle le demande effrontément aux lectures voluptueuses, à l'intrigue, à la danse et à toutes les émotions qui surexcitent les sens et pervertissent les âmes... La mère le sait, et elle ne dit rien !

Cet enfant a déjà dans sa vie des points noirs qui se montrent à l'horizon ; capricieux et mutin, il ne veut ni du travail, ni de la prière, ni de l'obéissance, et son front étiolé a des sillons qui annoncent au dehors les ravages du dedans... Le père et la mère le savent, et ils ne disent rien !

Parfois, il est vrai, cette puissance endormie se réveille, et alors il y a des protestations indignées, des colères longtemps comprimées qui font explosion, des menaces terribles où a

voix même a l'éclat de la foudre ; mais, si l'enfant ose affronter l'orage, en un clin d'œil tout s'apaise, et le drame, ou mieux la comédie, se termine par une abdication.

Quelle faiblesse ! Et, pour légitimer cette faiblesse, que répondent les parents dont la main débile ne sait plus tenir le sceptre ? « N'est-il pas plus sage et plus politique, disent-ils, de faire quelques concessions à la jeunesse que de s'exposer à tout perdre en enchaînant sa liberté ? » Entendons-nous.

Des concessions qui sacrifient les croyances ou les mœurs ! Des concessions qui perdent dans le respect l'autorité paternelle ! Des concessions qui ouvrent la brèche aux passions en révolte ! Jamais, jamais. Un pouvoir qui faiblit est un pouvoir qui se mutile. Donnez à un chef d'État quatre cent mille baïonnettes pour défendre sa couronne, et puis supposez qu'intimidé par les bruits de la rue, il cède aux clameurs de la foule. C'est fini ; les quatre cent mille baïonnettes ne le sauveront pas.

Si donc vos enfants s'érigent en maîtres et ne respectent pas plus vos ordres qu'ils ne redoutent vos menaces, savez-vous pourquoi ? C'est qu'à chaque lutte ils gagnent du terrain et qu'avançant toujours ils sont assurés de soumettre la place et de rester vainqueurs.

Et vous, les vaincus, vous vous consolez de ces tristes défaites en ajoutant : A quoi bon reprendre, corriger et punir ? C'est inutile ; impossible de contenir la jeunesse sous le joug.

Eh bien ! oui, je vous l'accorde, il y a des natures qui semblent porter le sceau de la malédiction, et ni la raison, ni l'autorité, ni la force, ni l'amour ne trouvent d'écho dans ces cœurs dont les fibres pourraient être comparées aux cordes muettes d'un instrument brisé. Mais, il est peu d'enfants tellement endurcis que rien ne puisse ni les émouvoir, ni les attendrir, et presque toujours la correction est inutile parce que, survenant à une heure trop tardive, elle attend, pour enrayer le char, qu'il se soit élancé dans l'espace.

N'est-il pas vrai que, sur le seuil de la vie, au moment décisif où l'âme reçoit du dehors des révélations quelquefois ineffaçables, vous fraternisez avec l'enfant qui devrait apprendre, à l'école du respect, tout ce qu'il y a de grandeur et de majesté dans la puissance paternelle ?

N'est-il pas vrai qu'au sortir du berceau, pour épargner des larmes et des cris, vous vous inclinez devant tous les caprices de ce petit despote ?

N'est-il pas vrai que vos adulations surexcitent l'orgueil et que vos lâches complaisances éveillent au fond du cœur, où dorment tous les instincts, l'amour du bien-être, de la mollesse et du plaisir ?

Puis, survient un jour où vous voulez redresser l'arbre incliné par le vent ; mais, c'est trop tard ; ses racines tiennent fortement à la terre et l'arbre résiste à vos efforts impuissants.

La correction est inutile parce qu'elle est faite au hasard, sans méthode et sans intelligence. « Il y a, dit un illustre évêque, des caractères ardents qu'il faut contenir, des caractères timides qu'il faut encourager, des caractères indociles qu'il faut soumettre au joug, et des caractères indolents qu'il faut aiguillonner. » Or, avez-vous étudié le caractère de vos enfants? Connaissez-vous leurs tendances? Avez-vous découvert le sentier qui mène droit au cœur et n'arrive-t-il pas que vous désespérez les âmes craintives par un abus de pouvoir, et que vous provoquez à la révolte les natures insoumises par vos excès de faiblesse ?

La correction est inutile parce qu'il vous manque cette volonté qui jamais ne se dément. Aujourd'hui, vous mettriez tout à feu, parce que vous avez rencontré sur votre chemin une légère résistance ; et demain vous n'élèverez pas même la voix, si quelque commotion violente trouble la paix et l'harmonie du foyer domestique.

Aujourd'hui, vos enfants jettent-ils l'insulte à la face de Dieu, vous ne trouverez dans votre cœur aucune parole qui proteste au nom de ce grand Dieu de qui vous tenez la puissance. Et demain, empiétent-ils sur vos droits, on dirait la mer houleuse et les flots en courroux.

Aujourd'hui, si vous le pouviez, vous saisiriez la foudre pour écraser l'enfant qui trompe vos espérances ; et demain, s'avise-t-il de forfaire à l'honneur, la verge tombe de vos mains désarmées.

Et l'enfant ne craint plus cette justice flexible qui tient si mal le glaive, il se rit de cette puissance mobile qui, par des retours soudains et des changements inouïs, passe de la tempête à la sérénité et, regardant à l'horizon de quel côté montent les nuages, il abandonne sa voile à tous les vents qui passent, dès qu'il est assuré que ni la justice, ni la puissance paternelle ne le rappelleront au port.

Voulez-vous donc que la correction redresse la vie : sachez voir tout d'abord les défauts de vos enfants, et ensuite sachez vouloir d'une volonté forte et douce : *fortiter et suaviter*. La douceur gagne les âmes et la force les dompte. Il en coûte sans doute de retenir dans les limites du devoir une jeunesse ardente. Seulement, regardez l'avenir.

Quand l'ouvrier frappe à coups redoublés dans le marbre, il semble que ce marbre serait en droit de se plaindre d'être ainsi mutilé. Mais, attendons que la statue soit debout sur son piédestal et donnons à ses lèvres le mouvement et la vie, que dira-t-elle

à l'artiste ? Sans toi, je ne serais qu'un bloc informe et me voilà chef-d'œuvre applaudi, admiré par la foule. Merci.

Taillez, vous aussi, avec force et douceur, dans ces jeunes natures où la correction peut dessiner des formes ravissantes. Faites en surgir, malgré les larmes et les clameurs, des volontés dociles, des cœurs purs, des vies mâles et aguerries ; et vos enfants vous béniront, et ils baiseront avec amour la main qui les a façonnés, et de la foule s'élèvera ce cri de louange : Heureux le père et la mère qui ont fait des hommes probes et des chrétiens vertueux ! *Amen.*

Quatrième jour. — L'ENFANT ET LE BON EXEMPLE

La correction complète l'éducation chrétienne. L'enseignement éclaire tout d'abord l'intelligence et assied la vie sur les fondements inébranlables de la foi, et la correction saisit ensuite le cœur et redresse la volonté que des instincts dépravés attirent vers la terre.

A quoi ressemble l'enfant qui n'a pas senti la verge de la discipline? Il ressemble à l'arbre qui, n'étant jamais émondé, s'épuise à pousser des branches inutiles, ou bien à la terre inféconde que le laboureur imprévoyant laisse tomber en friche, ou bien encore au coursier qui s'élance à travers tous les chemins, dans une course vertigineuse, parce que les rênes flottent en liberté sur sa crinière au vent ; et il y a des milliers d'existences qui, sagement orientées, s'en iraient à pleines voiles en dépit des tempêtes, tandis qu'abandonnées sans pilote aux hasards de la traversée, elles se brisent au premier écueil qui émerge des flots.

Seulement, il y a peu de pères et de mères qui consentent à voir des défauts dans l'idole qu'adore leur tendresse ; il en est encore moins qui aient assez de courage pour attaquer les vices dont les ravages précoces menacent l'avenir et, lorsqu'ils ne sont point aveuglés par l'amour ou découronnés par la faiblesse, il est rare que la correction soit soutenue par le bon exemple.

Le bon exemple ! Quelle force, quelle puissance ! Il est raconté que, l'armée française étant tenue en échec au pied d'une citadelle, le général qui commandait le siège prit un jour son bâton de maréchal et le jeta par dessus les remparts en s'écriant: Qui va le saisir ? Puis, il s'élance, entraînant après lui les soldats dont il vient tout à coup d'éveiller le courage, et la citadelle est emportée d'assaut. Voilà l'exemple.

On a dit que les rois font les peuples, et c'est vrai. Placez à la tête d'un peuple un chef d'État qui, se regardant comme le lieutenant de Dieu, veille à la défense de ses droits et mette son épée au service de la justice et de la vérité, qu'adviendra-t-il? La société, se formant à son image et à sa ressemblance, affirmera sa foi, épurera ses mœurs et abritera la vertu dans les plis de son drapeau.

Mais, au contraire, placez le sceptre dans des mains souillées et la couronne au front d'un homme qui, enivré par la puissance, ne reconnaisse à aucune autorité le droit de commander à sa vie... que fera le peuple? Séduit, entraîné par l'exemple, il applaudira toutes les doctrines malsaines; à tous les vices, même les plus infâmes, il dressera des autels et, le blasphème sur les lèvres et la haine au cœur, il se traînera dans l'orgie, en attendant qu'une secousse le jette, pour ne plus en sortir, au fond de quelque abîme.

Que dirons-nous, alors, de la famille? Toute vie a ses côtés obscurs et chaque demeure, qu'elle soit une mansarde, une chaumière ou un palais, cache au public des mystères insondables. Mais, la famille! c'est l'intimité sans voiles, c'est le grand jour, c'est la vie à ciel ouvert; et l'enfant est là, grandissant à côté du père et de la mère; il les voit, il les écoute, et le plus léger bruit qui s'élève du foyer domestique résonne dans cette jeune âme comme dans un temple solitaire, et le signe le plus imperceptible y grave son empreinte, et tout ce que saisit son regard scrutateur emprunte à l'autorité paternelle quelque chose d'indiscutable, d'infaillible et de sacré.

Supposez donc que l'enfant ait été jeté par la Providence entre deux vies où les croyances et les mœurs chrétiennes n'ont plus laissé de traces. Le père a perdu la foi dans les naufrages de la vertu, la mère n'en a gardé que de rares lambeaux et de vagues souvenirs, et la religion avec la prière et le culte est bannie de ce sanctuaire désolé.

Viens maintenant, ô prêtre; viens avec l'Évangile et dévoile à cette âme qui s'ouvre à la lumière tout ce qu'il y a de vérité dans ces pages divines. Viens avec le catéchisme et montre-lui les horizons des mondes invisibles; viens avec le crucifix et déroule devant elle les scènes émouvantes de ce drame d'amour... Crois-tu que l'enfant va tressaillir de joie à cette vision qu'il ne soupçonnait pas? Non.

Dans son intelligence sans conviction il y a déjà des doutes et des incertitudes qui surgissent avant l'heure et, lorsqu'après avoir entendu la parole du prêtre, il se retrouve seul en présence de l'indifférence, quelquefois même de l'impiété, savez-vous ce que conclut sa raison étonnée? A quoi bon prier, puisque ma mère

ne prie pas? A quoi bon l'Église avec ses fêtes et ses harmonies, puisque mon père n'en sait plus le chemin? A quoi bon l'Évangile et le catéchisme, puisqu'on a murmuré tout bas que c'était là des fables inventées à plaisir? A quoi bon la croix, puisqu'à mon premier réveil, je n'ai point aperçu cette image suspendue sur ma tête et me souriant au berceau? Et c'est ainsi que l'enseignement du prêtre se brise impuissant contre les scandales du père et de la mère qui lui donnent un affreux démenti.

Vous vous plaignez que vos enfants, devenus libres-penseurs, ne croient plus à rien à l'âge de quinze ans. Vous vous épouvantez du cynisme de leurs négations et de l'audace de leurs blasphèmes; et vous avez raison et c'est avec des larmes de sang qu'il faudrait pleurer sur ces ruines.

Mais, qui a fait ces jeunes impies semblables à des arbres dépouillés de leurs feuilles au soleil du printemps? Est-ce l'école avec ses programmes laïcisés? Est-ce la presse avec ses romans et ses journaux? Est-ce le contact d'un certain monde incroyant et railleur? Eh bien! oui, l'école, le livre, le journal, les sarcasmes de la rue ont achevé de démolir le temple. Mais, qui donc a ouvert la brèche? C'est l'exemple néfaste du père et de la mère.

Et vos enfants n'ont pas la foi, parce qu'ils ne vous ont jamais vu l'affirmer dans vos œuvres; et Dieu n'a point de place dans leur vie, parce que vous l'avez banni de la famille; et la religion est tombée sous leur mépris, parce qu'ils ne l'ont point rencontrée dans la gloire et le respect au foyer domestique.

Il est vrai que très souvent la mère reste debout avec sa riche auréole, comme une vision des cieux; mais, alors, quelle contradiction plus étrange! D'un côté, c'est la mère qui prie, aux heures tranquilles du matin et du soir, et, de l'autre, le père qui ne sait plus marquer son front du signe de la croix. D'un côté, c'est la mère qui acclame la vérité avec la conviction inébranlable d'une âme où jamais n'a passé le doute, et, de l'autre, le père qui traduit son apostasie dans d'infâmes blasphèmes; d'un côté c'est la mère dont la vertu resplendit au milieu de l'épreuve et de l'autre le père qui jette à la passion son honneur avili

Quel spectacle! « A sept ans, dit un auteur, l'enfant s'aperçoit de cette discordance et questionne naïvement sa mère : à dix ans, il s'en étonne; à quinze ans, il s'en scandalise; et, au premier cri des passions, il s'en fait une arme. »

Jusque-là, jusqu'à ce moment d'émancipation où le cœur cherche des arguments pour légitimer ses révoltes, l'enfant vivra, comme par instinct, de la vie de sa mère. Le voyez-vous, semblable à ces plantes flexibles qui montent le long des grands arbres, enlacent leurs troncs vigoureux, s'enroulent à leurs

branches et en prennent les formes et les contours? L'enfant, naturellement imitateur, s'appuie jeune encore sur sa mère, et pourquoi? Parce qu'il faut à son âge le dévouement et la tendresse et que sa mère, c'est l'amour.

Donc, il la suit du regard comme ces petits anges de la terre qui donnent la main à leurs anges du Ciel, et comme sa mère il se prosterne devant Dieu et il l'adore ; et avec sa mère il accourt joyeux aux fêtes de l'Église et la parole de sa mère, jointe à l'ascendant de ses vertus, dresse autour de lui des barrières qu'il n'ose point franchir.

Mais, voici l'heure où, se sentant assez fort pour voler de ses ailes, l'enfant retire avec une certaine défiance la main qu'il tendait à sa mère. Au lieu de l'amour qui commandait à son cœur, c'est la logique des passions qui l'emporte et, regardant à l'autre extrémité de cette scène intime qui s'appelle la famille, que voit-il? Il voit son père, son père avec son indifférence, son père avec ses négations et peut-être même son impiété, son père avec son libertinage et ses vices!

Et, tandis qu'il contemple, hésitant et troublé, ces deux vies qui se condamnent, de son cœur presque séduit s'élève ce cri qui le met en complète déroute : Assez longtemps, faible roseau, tu t'es incliné du côté de la mère; relève-toi maintenant et, comme ton père, sois un homme.

Un homme, il le sera; et c'est en vain qu'à chacune de ses défections, sa mère en pleurs évoque les plus doux souvenirs, touche à toutes les fibres et s'efforce d'accorder cette lyre brisée. A ses larmes, à ses plaintes amères, à sa désolation l'enfant a répondu : « De quoi vous plaignez-vous? Pendant quinze ans vous avez dirigé ma vie sans lutte et sans résistance. N'est-il pas juste que mon père prenne aujourd'hui le gouvernail? » Et des exemples de son père se faisant un argument invincible, il croit avoir le droit incontestable de traverser tous les chemins où son père a laissé l'empreinte de ses pieds.

Qu'importe que celui-ci veuille parfois l'arrêter dans sa course et qu'il jette au devant de sa volonté frémissante des conseils, des reproches ou des menaces? Tout cela c'est, comme a dit saint Paul, un coup de verge donné dans l'air, *aerem verberans*, parce que le mauvais exemple ruine l'autorité.

Ah! je comprends, pères et mères, que vous ayez la force et la puissance du commandement lorsque, vous levant au milieu de la famille, comme des rois et des patriarches couronnés de toutes les vertus, vous pouvez dire à vos enfants : Regardez-moi, scrutez ma vie. Ai-je forfait à l'honneur, au devoir? *Exemplum dedi vobis ut, quemadmodum ego feci, ita et vos facietis.*

Ne suis-je pas du nombre des croyants qui professent la vérité

non seulement dans l'ombre, mais encore au soleil où s'agite la foule? *Exemplum dedi vobis.*

Ne suis-je pas de ces chrétiens qui, relevant de l'empire de Dieu, s'inclinent devant lui et respectent ses lois? *Exemplum dedi vobis.*

Ne suis-je pas de ces âmes vaillantes qui, aux prises avec la séduction, luttent sans défaillir et achètent avec des sueurs et du sang les palmes de la victoire? *Exemplum dedi vobis.*

Voilà la force! La voilà! Et mille fois, devant ces affirmations énergiques, l'enfant, subjugué par l'exemple, n'osera pas souiller la pureté du sang qui coule dans ses veines et si, pourtant, les passions parlent plus haut que cette prédication vivante, le souvenir des exemples de la famille le poursuivra comme une protestation et il cherchera les ténèbres pour y cacher sa honte et ne pas attrister la vertu d'un père ou d'une mère.

Mais, par contre, votre vie, au lieu de resplendir dans la famille comme un phare lumineux, a-t-elle des ombres et des obscurités profondes, de quel droit et avec quelle autorité rappellerez-vous à votre enfant que la vertu doit toujours éclairer ses sentiers?

Lui direz-vous que l'existence humaine se rattache à Dieu par des liens indissolubles et sacrés, lorsque vous, le père, vous vous êtes affranchi de cette dépendance?

Lui direz-vous qu'en dehors de l'enseignement divin l'intelligence flotte au hasard dans la nuit sombre du doute, lorsque vous, le père, applaudissez, avec le siècle en révolte contre la foi, toutes les négations de la libre-pensée?

Lui direz-vous que le cœur est un gouffre immense que Dieu seul peut remplir, lorsque, dans ce gouffre béant, vous, le père, jetez la fortune, la gloire, le plaisir, les voluptés, les joies humaines, tout, excepté Dieu?

L'enfant se rira, tout au moins en secret, de cette morale de fantaisie semblable au rôle que le soir on débite au théâtre; il vous regardera comme un de ces acteurs qui se travestissent selon le personnage qu'ils représentent sur la scène, et si, un jour, insolent ou naïf, il s'essayait à vous dire: Y a-t-il deux morales, une pour les pères et une autre pour les enfants? et s'il ajoutait: Puisque vous m'imposez gaiement un fardeau que vous ne portez pas, jusqu'à quel âge faudra-t-il que j'aille à l'église le dimanche, que je prie et que je me confesse? voyons, que répondriez-vous?

Vos subterfuges, vos habiletés, vos prétextes n'y feront rien. Votre enfant vous a percé réellement à jour, il a tout compris, il vous a jugé, votre exemple a démoli dans son âme toute foi et tout respect et, désormais, il aimera mieux vous imiter que vous croire. Or, que faites-vous?

Nous disons à vos enfants, nous ministres de l'Evangile, que nos destinées sont entre les mains de Dieu et que tout homme doit humilier devant lui sa petitesse et son néant et bénir à genoux cette Providence que chante la création dans ses hymnes d'amour.

Et vous, le lieutenant de Dieu sur la terre, l'image vivante de sa paternité, vous vous levez le matin et vous allez à votre repos du soir comme s'il était en votre puissance de commander à la vie et d'en diriger le flot ; et, dans le sanctuaire domestique dont vous êtes le pontife, je cherche vainement une croix qui rappelle un pieux souvenir, et, de ce temple sans culte et sans autel, jamais un hymne ne monte vers les cieux et si, aux jours de son éducation religieuse, votre enfant venait vous demander de secourir sa mémoire hésitante, n'est-il pas vrai que vous seriez forcé de courber la tête sous la honte, parce que vous ne savez pas même ces formules sacrées qui, depuis six mille ans, passent sur les lèvres de toutes les générations?

Nous disons à vos enfants que le dimanche appartient au Seigneur avec les magnificences du culte, les prières de la liturgie, l'enseignement de l'Église et le repos salutaire qui rend à l'âme sa liberté.

Et, le dimanche, vos enfants vous retrouvent, comme la veille, assis à vos comptoirs ou bien enfermés dans vos ateliers en livrée de travail. C'est en vain que, par la voix harmonieuse de la cloche, Dieu vous appelle à son temple embaumé des parfums de l'encens : de vos ateliers, de vos comptoirs et même de vos salons, vous ne l'entendez pas et, quand vous descendez dans la rue en habits de fête, où allez-vous? Vous allez au plaisir et, du dimanche, vous faites le jour des divertissements coupables, des théâtres, des bals et des soirées.

Nous disons à vos enfants qu'au moins une fois chaque année tout chrétien doit se purifier dans les larmes et l'humble aveu du repentir et puis réconforter sa vie avec le pain du tabernacle.

Eh bien! nous sommes aux grandes solennités pascales : le peuple chrétien s'ébranle, les pécheurs attardés courent à la pénitence et les convives se pressent à la table eucharistique. Où êtes-vous ? Vos enfants attristés vous cherchent dans cette foule recueillie, et votre place est vide, et, puisque vous ne participez pas au grand mystère d'innocence et d'amour, qui sait, oui, qui sait si, vraiment trop logiques, vos enfants ne vont pas soupçonner que vous cachez dans votre conscience quelque mystère d'iniquité ?

Nous disons à vos enfants qu'honneur passe richesse et que, de tous les trésors, le plus précieux est l'innocence de l'âme et la pureté des mœurs.

Et ils voient dans vos mains, ou sur les tables de vos boudoirs, ou sur les rayons de vos bibliothèques, des journaux, des brochures, des romans et des feuilletons qui font l'apologie du vice: et sous leurs yeux, aux murs de vos salons, sont suspendus des tableaux dont la pudeur s'alarme, et, à ce foyer dont la modestie, comme un ange armé du glaive, devrait garder le seuil, ce sont parfois des chroniques et des nouvelles, des confidences et des chants qui troublent la limpidité des âmes, et quelquefois aussi des signes d'intelligence qui renferment une énigme dont l'esprit s'évertue à soulever le voile.

Nous disons à vos enfants que, pour ne pas sombrer, la vertu doit fuir le monde, cette mer constamment agitée dont chaque flot couvre un nouvel écueil.

Et qu'est-ce que la famille, sinon le monde avec ses préjugés, ses maximes, ses périls et ses mœurs? A ces âmes que tourmentent les mystères de la vie, de quoi parlez-vous? D'argent, de toilettes, de spectacles, de fêtes et de plaisirs. Et c'est vous qui les initiez avant l'heure à tous les secrets que renferme l'avenir; et c'est avec son père que l'enfant applaudit au théâtre le vice richement costumé; et c'est la mère qui, de la mode et du luxe, fait à sa fille un piédestal, lui prépare des ovations pour les rendez-vous du soir; et telle mère, qui rougirait peut-être de voir trop souvent sa fille à la table eucharistique, s'empresse de battre des mains quand elle prime dans un bal ou chante avec grâce quelques couplets voluptueux.

Nous disons à vos enfants qu'ils doivent à votre autorité un culte de respect, de déférence et d'amour.

Et ils sont les témoins attristés de vos dissensions et de vos luttes domestiques, et ils voient que leur mère, étrangère aux idées de la foi, ne porte plus sur la tête ce diadème d'honneur que la religion met au front de la femme chrétienne; ils savent que leur père a compromis sa puissance et ses droits en secouant lui-même l'autorité de Dieu; et l'histoire intime de la famille lui apporte chaque jour quelque nouvelle révélation qui provoque le mépris.

Qu'attendre de ces scandales donnés à leurs générations par les chefs de la famille? Il y a quelques années, dans une ville de France, un échafaud avait été dressé sur la place publique, et sur cet échafaud allait être tranchée la tête d'un jeune homme de vingt ans. Lorsque le moment de l'exécution fut venue, ce jeune homme, se tournant vers la foule: « J'ai commis le crime, s'écria-t-il, oui, je l'ai commis; mais les premiers coupables sont ma mère et mon père. » Vous l'avez entendu, cet aveu d'un fils en face de la mort?

Et si tous ceux qu'ont flétris, déshonorés les passions, aux

diverses extrémités de la terre, pouvaient élever en même temps la voix et, si à cette voix se mêlaient les cris déchirants des reprouvés que la justice divine a précipités jusqu'au fond de l'abîme, qu'entendrions-nous encore? Une affreuse malédiction qui, sortie de la bouche des enfants, retombe à travers les siècles et l'éternité sur la tête des péres et des mères : *Parentes habemus parricidas.*

Donnez donc à vos fils et à vos filles l'exemple d'une vie où la vertu s'épanouisse au souffle de la foi. C'est le plus glorieux et le plus beau de tous les héritages. Ce souvenir les accompagnera comme un parfum suave sur les mille chemins rocailleux ou aplanis de l'existence humaine; il sera leur force dans la lutte, leur consolation dans l'épreuve, leur étoile dans la nuit et, à la dernière heure, l'espérance du revoir éternel! *Amen.*

Cinquième jour. — L'ENFANT ET LE RESPECT

La paternité chrétienne est donc un véritable sacerdoce. Le prêtre a, dans l'Église, la mission d'instruire, d'évangéliser le peuple et de redire à tous les siècles le symbole immuable, incorruptible qu'il a reçu de Dieu. Lorsque le vice, brisant ses digues, fait irruption dans le champ des âmes, il doit avec les industries du zéle s'efforcer d'en arrêter le flot et, puisque il est, selon la parole de Jésus-Christ, le sel de la terre et la lumière du monde, *sal terræ, lux mundi*, il faut qu'il prêche d'exemple et qu'il précède la marche dans la route que parcourt l'humanité : *Exemplum esto fidelium.*

Instruire, corriger, être le modèle du troupeau, ces quelques mots résument la vie du prêtre et en même temps la vie du père de famille.

Lui aussi doit donner à ses enfants l'enseignement moral et religieux qui assoie l'intelligence dans des convictions arrêtées, fermes et lumineuses. Il doit, quoi qu'il en coûte à son cœur, s'armer des verges de la correction et réprimer d'une main ferme et vigilante tous les écarts de la volonté, et, pour compléter ce travail si difficile de l'éducation, il doit enfin confirmer sa parole par l'exemple et marcher à la tête de la famille dans le chemin du devoir : *In omnibus te ipsum præbe exemplum.*

Mais, ces obligations rigoureuses, austères et sacrées, impliquent nécessairement des droits, et le premier de tous est le droit au respect.

Un orateur s'écriait un jour en pleine Chambre des députés : « Le respect est éteint ; rien ne m'afflige ni ne m'attriste davantage, car je n'estime rien plus que le respect ; mais qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans ? »

Que dirait-il, s'il vivait aujourd'hui et s'il entendait tous les bruits de la rue, et s'il lisait tout ce que nous jette la presse, et s'il voyait toutes les ruines qu'a faites le mépris ?

Semblable au flot qui monte et monte encore sans rencontrer de digues, le mépris a tout couvert de sa fange. Regardez bien et trouvez-moi quelque chose de grand, de saint, de vénérable, qui soit resté debout dans l'estime et le respect du peuple.

Est-ce l'Église, que tant de voix dénoncent aux haines et aux passions comme le grand et l'unique ennemi de la société moderne ?

Est-ce la religion, contre laquelle on a tellement déchaîné la foule, que la foule n'en veut plus ni au berceau de l'enfant, ni au mariage, ni au chevet des mourants, ni sur le bord de la tombe ?

Est-ce la vertu, dont le monde va même jusqu'à nier l'existence, appelant hypocrites et menteurs ceux qui luttent contre le vice et s'efforcent d'en remonter le flot ?

Est-ce l'autorité, qui, tombée des hauteurs où Dieu l'avait placée, s'incline tremblante et servile devant l'opinion publique dont elle mendie les votes de confiance et les applaudissements ?

Et vous, pères et mères, êtes-vous respectés ? Il le faudrait, parce que vous êtes le pouvoir, vous êtes le sacerdoce, vous êtes l'âge et vous êtes l'amour.

Quelle est, tout d'abord, la puissance que nous puissions comparer à la puissance paternelle ? Prenons les idoles à qui la faveur et l'enthousiasme populaire improvisent des trônes, et puis comparons. Que sont tous ces élus de nos majorités ? Ce qu'était la statue dont il est parlé dans nos livres sacrés : une tête d'or, une poitrine d'argent, des bras d'airain et des pieds d'argile. Et voilà qu'un jour la pierre roule de la montagne, heurte les pieds du colosse, et le colosse est renversé.

Qu'est-ce que cette pierre ? C'est le mépris, et il suffit d'une heure de caprices pour que le peuple précipite de la roche tarpeïenne, au milieu des huées, ceux qui la veille montaient au Capitole.

Mais, de qui le père a-t-il reçu son investiture ? Il l'a reçue de Dieu et, quoique les lois se mettent de connivence avec les passions pour amoindrir son autorité, le père restera toujours, au milieu des siècles, comme le représentant direct de Dieu et l'une des plus hautes personnifications de sa puissance.

Trop souvent, il est vrai, le père se condamne lui-même à descendre, il signe sa déchéance avec de lâches compromis, ou

bien encore il s'avilit, il se dégrade et, de la fange où traîne sa pourpre en lambeaux, rejaillissent sur sa face des éclaboussures qui en ternissent l'éclat. N'importe. Rien ne peut arracher la couronne que Dieu lui-même a placée sur son front; rien ne peut briser le sceptre que Dieu a déposé dans ses mains et, roi de la famille par un droit supérieur, divin, inaliénable, il exerce la plus intime, la plus profonde et la plus imprescriptible de toutes les autorités.

Or, tout pouvoir légitime a droit au respect. Comprenez-vous l'autorité qui n'est pas entourée du respect des peuples, une autorité que la société peut citer chaque matin à sa barre pour contrôler son mandat, une autorité que la presse fait passer sous les fourches caudines de toutes les insultes, une autorité contre laquelle le plus inconnu de tous les tribuns peut soulever des flots de haine? Est-ce bien la force? est-ce la puissance? est-ce la majesté?

Non, c'est un fantôme découronné qui finit toujours par tomber sous les coups du mépris, et, quand le mépris a fait au rempart cette première brèche, il s'introduit dans la place, il mine toutes les institutions, et tôt ou tard la société s'écroule, parce qu'il n'y a plus à sa base le respect qui porte, comme une pierre inébranlable, le trône et l'autel, le sacerdoce et la magistrature, les principes et les lois : *Ut sis longævus super terram.*

De même, entrons dans la société domestique avec les idées modernes et, au nom de ces idées, bannissons-en le respect de la puissance paternelle. Que deviendra la famille? Ce qu'elle est aujourd'hui : une terre qui tremble sous les secousses de l'indépendance, une région désolée dont le ciel toujours noir renferme des orages, un empire divisé où luttent contre un pouvoir sans prestige les volontés affranchies, ou mieux encore un édifice en ruines.

Et, si nous écoutons les pères et les mères qui se lamentent au milieu de ces ruines, c'est partout la même plainte, le même cri de douleur : « Nous ne sommes pas respectés. » Comment le seraient-ils? La foi seule nous enseigne que Dieu, étant l'unique et souveraine autorité dans la famille, a transmis au père sa puissance et ses droits et qu'en s'inclinant devant son père l'enfant s'incline devant Dieu.

Or, la foi ayant disparu de nos mœurs, qu'est-ce que le père? Est-il, au milieu des générations qui perpétuent sa vie, comme l'oint du Seigneur, son image la plus ressemblante et son délégué le plus immédiat? Allons donc! c'est un maître que la nature impose et que l'enfant accepte par instinct à l'entrée de la vie; mais, dès que la vie ne cherche plus autour d'elle un appui qui étaye sa faiblesse, voyez-vous ce jeune émancipé? Il contrôle le

pouvoir paternel, il discute ses droits et, n'apercevant rien qui le transfigure et ne découvrant aucun signe, aucun reflet qui lui révèle la présence de Dieu, il le méprise.

Voulez-vous compter les enfants qui vivent au foyer domestique comme sous le toit d'un étranger, d'un inconnu dont le souvenir n'émeut aucune fibre du cœur ?

Voulez-vous compter ceux qui, poussés par la fortune, la science et le travail jusqu'à certains sommets, rougissent de leur obscurité première et n'osent point regarder, là-bas, au pied de la montagne, la demeure oubliée qui reçut leur berceau?

Et quand la vie s'effeuille comme les arbres qui n'ont plus de seve, et quand arrive la vieillesse avec ses ruines dont le spectacle nous attriste, pouvez-vous compter ceux qui, au lieu d'embellir à force de respect cette existence à son déclin, ne savent pas même honorer les cheveux blancs et dans la coupe qui va bientôt se briser versent encore le dédain, l'amertume et l'oubli?

Le mépris dans la famille a son histoire, je dirais volontiers sa lugubre histoire écrite avec les insultes des enfants et les larmes des pères et des mères. Il y a là des récits douloureux où se dévoile l'ingratitude humaine avec toute sa laideur; il y a des scènes désolantes qui émeuvent et passionnent l'opinion publique; il y a même des drames sanglants qui étonnent la justice et, lorsqu'on a lu ces pages où le dégoût se mêle à la tristesse, vite on cherche quelque part une de ces maisons bénies où les cœurs enlacés par l'amour s'épanouissent dans la joie. Et pourquoi donc? C'est que là le père, par la dignité de sa vie et la pureté de ses mœurs, impose le respect, et les enfants, vaincus par tant de grandeur, vénèrent en lui la majesté du pouvoir et la dignité du sacerdoce.

Oui, du sacerdoce. Dès les premiers jours de la famille, le père était tout à la fois patriarche et prêtre. Comme patriarche, il avait le gouvernement de la société domestique. Comme prêtre, il avait la charge des âmes. C'était lui qui, héritant de la vérité transmise par les ancêtres, devait l'abriter sous sa tente et la céder incorruptible aux nouvelles générations : *Mandavit patribus nota facere ea filiis suis.* C'était lui qui recevait de Dieu la garde de sa loi. C'était lui qui, dans ses émigrations lointaines, portait les traditions primitives aux divers points de l'univers, et c'était encore lui qui, sur l'autel de l'holocauste, immolait les victimes et offrait au nom de la famille les sacrifices de la louange ou de l'expiation.

Aussi, derrière lui, comme derrière le prêtre, les enfants voyaient Dieu; et, de tous les spectacles que nous offre la famille, je n'en connais pas de plus grand et de plus beau que le père, à sa dernière heure, levant la main pour bénir ses enfants, comme le prêtre bénit le peuple à l'autel, et les enfants s'inclinant respectueux sous cette main tremblante, parce qu'ils sentaient que Dieu

était là et que sa bénédiction transmise par un père mourant leur porterait bonheur.

Aujourd'hui, vous avez mis le prêtre au ban de l'opinion publique, vous avez fait de sa doctrine et de son ministère l'épouvantail de la société, vous l'avez jeté couvert de ridicule aux insultes populaires, et qu'est-il advenu? Tous les pouvoirs étant solidaires dans le plan divin et s'enlaçant les uns aux autres comme les racines des vieux arbres au flanc de nos montagnes, il en est résulté que, du sanctuaire et de l'autel, le mépris a rejailli dans la famille.

Donc, le peuple déserte le temple où le rappellent pourtant de si doux souvenirs, et les enfants ne veulent plus du foyer paternel devenu trop étroit pour leur indépendance.

Le peuple repousse l'enseignement du prêtre, quoique ses lèvres s'agitent sous le souffle de Dieu, et les enfants protestent contre la parole autorisée du père qui ose défendre dans son petit empire les droits de la justice et de la vérité.

Le peuple voit un ennemi dans le prêtre qui, depuis dix-neuf siècles, jette au devant de de ses vices et de ses erreurs les mêmes anathèmes, et l'enfant voit un censeur importun dans le père qui surveille ses sentiers et rappelle au devoir ses passions turbulentes.

Le peuple, enfin, se moque du prêtre comme d'un arriéré qui refuse de suivre la société dans sa marche progressive, et les enfants à leur tour se moquent du père, du vieillard qui oppose à leurs folles aspirations les conseils de la sagesse et les leçons du passé.

Et pourtant, à défaut de ce diadème royal et de cette couronne sacerdotale que le père et la mère portent à leur front, il y a l'âge; et l'âge, quelle autre grandeur! Vous admirez les montagnes qui depuis six mille ans élèvent jusqu'au ciel leurs cimes dénudées; vous admirez les vieux chênes qui, puissamment enracinés, ont bravé le choc de toutes les tempêtes; vous admirez les pans de murs ou les fûts de colonnes qui restent debout comme un souvenir des siècles écoulés. Viens donc, ô enfant, viens, regarde ton père et ta mère qui te couvrent de leur ombre protectrice comme l'arbre ses rejetons. C'est plus que la montagne aux bases séculaires, plus que le chêne dont les années n'ont point incliné les branches, plus que les ruines qu'a recouvertes la poussière des âges. C'est la vie, mais la vie avec ses peines et ses labeurs, ses tristesses et ses joies, ses épreuves et ses combats, ses défaites et ses triomphes.

L'âge! c'est le travail qui a creusé un nouveau sillon dans le vaste champ des connaissances humaines ou fécondé la terre de ses pénibles sueurs.

L'âge ! c'est la souffrance qui a mis des larmes dans les yeux, ébréché les pierres de l'édifice et fait au cœur de ces blessures que ni le temps ni les hommes ne savent point guérir.

L'âge ! c'est une position conquise, comme les lauriers du soldat, à la pointe de l'épée; c'est une famille établie dans l'honneur ; c'est la barque habilement conduite malgré les vents et les écueils.

Et alors, comment ne pas respecter ce passé qui laisse après lui tant de souvenirs et quelquefois même tant de sillons lumineux ?

Nous lisons dans l'histoire qu'en entrant dans le sénat de Rome et en apercevant les vieux patriciens assis, comme des statues antiques dans leurs chaises curules, les ennemis vainqueurs s'arrêtèrent comme si devant eux s'étaient dressees vivantes la gloire et la majesté du peuple roi.

Ailleurs, il est raconté que, chez plusieurs nations de l'antiquité, une loi de l'Etat ordonnait aux enfants de se tenir debout en présence de leur père et de leur mère.

Et vous savez que le prophète Elisée, venant à la ville de Béthel, et quelques enfants se moquant de sa vieillesse et de sa tête que les années avaient dépouillée de toute chevelure, sur l'ordre du Seigneur des bêtes féroces arrivèrent de la montagne et dévorèrent les insulteurs.

Si aujourd'hui se renouvelait le même prodige et si les bêtes de nos forêts accouraient dans nos cités pour venger les insultes faites aux chefs vénérables de la famille : voyons, que deviendraient les enfants qui aux conseils de l'expérience répondent avec dédain : Taisez-vous ; vous n'êtes qu'un vieillard.

Que deviendraient ceux qui, au lieu de prendre en pitié les mains qui tremblent, la tête qui s'incline ou l'intelligence qui s'affaiblit, les vouent au ridicule comme les enfants de Béthel ?

Que deviendraient surtout ceux qui, fatigués d'attendre l'héritage paternel, spéculent sur une vie dont ils ont hâte de voir le dernier soir et, s'ils osaient, volontiers ébranleraient l'arbre pour en précipiter la chute et en cueillir les fruits ?

Les ingrats ! ils méprisent l'âge, et ils méprisent aussi l'amour. Que sont, en effet, les parents, sinon l'amour et l'amour semblable à la source qui à toute heure et à toute saison jaillit de la montagne et jamais ne tarit ?

Il y a sans doute ici-bas des affections qui embaument la vie, il y a des tendresses où le cœur met toute sa flamme, il y a des dévouements qui sont la gloire, la vraie gloire de l'humanité ; mais, que pouvons-nous comparer à l'affection, à la tendresse et au dévouement du père et de la mère ? C'est le feu qui jamais ne s'éteint, c'est la plante qui jamais ne s'effeuille, c'est l'astre qui

jamais ne se voile ; et, alors même que l'ingratitude amène ses cruelles déceptions et ses heures douloureuses, voyez-vous le père, dans cette scène admirable que nous dépeint l'Evangile, s'en aller par tous les chemins et demander à tous les horizons si le prodigue ne revient pas ? Et quand le prodigue est ramené par la souffrance et le repentir, qu'est-ce qui l'accueille au foyer si longtemps attristé par l'absence ? Ce devait être la justice, mais l'amour l'emporte et le vieillard, ne pouvant contenir sa joie, fait dresser la table du festin et je l'entends s'écrier : Réjouissez-vous avec moi, car mon enfant était perdu et le voilà retrouvé; il était mort et le voilà ressuscité : *Mortuus erat et revixit.*

Aimer, se dévouer et souffrir, telle est, avec ses mille incidents, l'histoire des pères et des mères. Et quelle est leur joie ? et quel est leur bonheur ? Qu'importent la souffrance et le travail, l'indigence et l'obscurité ? Donnez-leur des enfants qui les aiment : c'est assez, l'amour d'un fils leur tient lieu de gloire et de fortune. Et, par contre, d'où vient que les plus riches apparences cachent parfois d'inconsolables douleurs ? Entendez-les vous dire avec des sanglots et des larmes dans la voix : « Comment serions-nous heureux ? Nous avons des enfants qui ne nous aiment pas. » C'est là, sans contredit, une des blessures les plus profondes et un des chagrins les plus amers de l'existence humaine.

Or, les enfants qui n'aiment pas leurs parents, où sont-ils ? Ce sont tout d'abord les fils ingrats qui, rendus à la liberté, oublient leurs caresses brûlantes et leurs rudes labeurs, comme l'oiseau, sorti de son nid, oublie la mère vigilante qui le réchauffait tout petit sous ses ailes. L'égoïsme, l'amour du plaisir et les passions mal contenues ont desséché le cœur, et c'est en vain que vous essayez d'en éveiller les fibres ; on dirait un instrument dont les cordes vieillies ne résonnent plus sous la main qui les touchent.

Ce sont, plus nombreux encore, les fils en révolte. Ils ont lu dans les livres et les journaux qu'il n'y a point d'homme au dessus de l'homme, que tout pouvoir est un empiétement sur la liberté et que de haut en bas de l'échelle sociale tous les droits sont égaux. Ils ont vu ces doctrines attaquer toute hiérarchie, saper tous les trônes et démolir toutes les autorités, sans excepter l'autorité de l'Eglise qui a reçu de Dieu même la garde de la morale et de la vérité. Et les voilà se disant à eux-mêmes : Pourquoi donc obéir ? C'était bon quand on nous endormait avec des fables ; mais aujourd'hui la nature a parlé, nous sommes libres.

Et, s'emparant du gouvernail, ils prétendent diriger seuls la barque sur des flots inexplorés, et, à l'heure des grandes décisions, le père et la mère sont comptés pour rien dans ce débat

solennel où se discute l'avenir, et il n'y a ni conseils, ni prières, ni larmes qui puissent émouvoir ces cœurs insoumis et briser leur résistance.

Ce sont, enfin, faut-il dévoiler ce mystère?... ce sont les fils dénaturés qui, à force de vices et de corruption, parviennent à déraciner du cœur les sentiments que la nature y met avec la vie.

Dénaturés ! ceux qui, traînant dans la boue l'honneur de la famille, font au nom des ancêtres une de ces taches infamantes sur lesquelles ne passe point l'oubli !

Dénaturés ! ceux qui, vaincus par n'importe quelle passion, creusent des abîmes où la débauche engloutit, sous les yeux d'un père désolé, la fortune péniblement acquise pendant de longues années de prévoyance, de sacrifices et de sueurs !

Dénaturés ! ceux qui, au jour de la vieillesse et de la misère, refusent à des parents dans la détresse le pain qu'on donne au mendiant de la rue et les abandonnent humiliés à la merci de la charité publique !

Dénaturés surtout ! ceux dont l'ingratitude, se transformant en haine, fait quelquefois des explosions terribles qui mettent en éveil la justice humaine et soulèvent dans la foule des protestations indignées !

Eh bien ! que dirons-nous de ces enfants qui n'ont point de respect, parce qu'ils n'ont point d'amour? La sainte Écriture nous répond : « Maudit celui qui n'honore pas son père et sa mère : *Maledictus qui non honorat patrem et matrem.* » Et quand donc s'accomplit cette malédiction ? Chose étrange, s'agit-il des autres préceptes de sa loi, Dieu leur donne pour sanction les promesses et les menaces de son éternité ; mais, lorsqu'il faut assurer aux parents le respect filial, alors il s'engage à bénir ou à maudire dès cette vie, et l'expérience nous prouve que les enfants vertueux et chrétiens reçoivent toujours sur la terre, comme première récompense, un avant-goût du bonheur qui les attend au Ciel. Sur eux descend une bénédiction qui les accompagne sur tous leurs sentiers et ils s'endorment à l'issue d'une paisible vieillesse, couronnés de jours et de mérites, comme les patriarches que place l'histoire au berceau des antiques générations.

Mais, avez-vous rencontré l'enfant sans respect et sans amour ? Attendez demain ; et demain sur lui tombera la malédiction, et il sera maudit dans sa famille que troublera la discorde et que souillera peut-être le déshonneur ; il sera maudit dans ses affaires qui s'en iront à la dérive comme une barque dirigée par des mains inhabiles ; il sera maudit dans sa postérité dont Dieu se servira, comme d'un instrument, pour exécuter les œuvres de

sa justice, et cette malédiction, comme celle du paradis terrestre, ne fera germer que des épines sur son pénible chemin qu'arroseront les pleurs : *Spinas germinabit tibi.* Jamais, non jamais, un mauvais fils ne demeure impuni.

Voulez-vous échapper à l'anathème ? Soyez des enfants respectueux, et le respect vous portera bonheur. *Amen.*

Sixième jour. — L'ENFANT ET L'OBÉISSANCE

Le premier devoir que l'enfant ait à remplir dans la famille, c'est le respect. Il le doit, ce respect, à l'autorité paternelle qui seule a reçu de Dieu le pouvoir surhumain de féconder la nature et de perpétuer la vie. Il le doit à la haute dignité du sacerdoce domestique qui a la charge des âmes avec la mission de les instruire, de les élever et de leur persuader la foi et les bonnes mœurs par la parole et par l'exemple. Il le doit à l'âge qui porte au dessus des cheveux blancs ce diadème d'honneur que mettent au front l'expérience et le travail et souvent aussi la souffrance et la vertu. Il le doit, enfin, à l'amour qui l'accueille au berceau, veille sur tous ses pas comme une seconde Providence, se dévoue pour lui assurer le bonheur et, au besoin, s'immole et succombe à la peine.

Mais, si le respect filial sert de rempart à la famille, il est une autre loi qui en assure l'ordre et en développe la vie; et cette autre loi qui complète la première, c'est l'obéissance.

Avez-vous remarqué, en étudiant la création, que Dieu a placé partout dans son œuvre l'obéissance comme la condition essentielle de l'ordre et de la vie ?

Certes, rien de beau, rien d'imposant, rien de mélodieux, comme ce concert immense qui, à toute heure, de la terre monte au Ciel : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Il y a là des milliers d'êtres diversement échelonnés, depuis l'insecte qui se cache sous terre jusqu'à l'astre lumineux qui se balance au firmament. Or, tous ces êtres chantent le même cantique, sans qu'il soit possible de saisir dans cet hymne universel une seule voix discordante, et si vous leur demandez, ravis de cet accord harmonieux, quelle est la note qu'ils jettent à tous les échos de l'espace et du temps, chacun vous répondra : J'obéis.

La tempête obéit, lorsqu'elle se déchaîne au sommet des montagnes, ou qu'elle soulève la mer en vagues écumantes, ou qu'elle pousse devant elle le sable du désert.

L'océan obéit, lorsque ses flots grondent et mugissent, ou qu'ils s'endorment, au lendemain de l'orage, sans secousse et sans bruit, comme l'enfant qui sommeille au berceau.

Le soleil obéit, lorsqu'éveillant la sève, il ramène la fécondité dans les champs reverdis et rend à l'arbre dépouillé par l'hiver son feuillage et ses fruits.

Et c'est parce que, du grain de sable à l'étoile, tout obéit dans ce vaste univers aux lois générales de la création, que cette machine immense fonctionne avec une régularité vraiment admirable où se manifestent la sagesse et la puissance de l'ouvrier : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Mais, semez la discorde dans ce monde peuplé d'êtres inanimés et, la parole de la révolte sur les lèvres, dites au soleil de se voiler derrière des nuages et de ne plus reparaître à l'horizon. Dites à la mer captive de franchir ses digues et de s'élancer par delà ses rivages à travers les cités. Dites à la vie qui circule par des sentiers mystérieux de s'arrêter dans sa marche et de ne plus féconder les sillons. Persuadez à l'atome ignoré de devenir une étoile, à la colline de s'élever plus haut que les montagnes et au ruisseau de s'élargir comme un fleuve. Aurez-vous l'ordre ? aurez-vous l'harmonie ?

Il faut, pour arriver sûrement au rivage, que le navire obéisse au gouvernail ; sans quoi, le voyez-vous, dans sa course indécisive, balloté, tourmenté par les flots, aller droit aux écueils?

Il faut que le char de feu, en volant sur le rail, obéisse à la main qui le guide ; ou bien, vous apprendrez demain une de ces rencontres épouvantables où tout se brise au milieu des clameurs confuses et des cris de désespoir.

Et au jour d'une bataille, si les soldats n'obéissent point aux ordres de leur chef, ce sera fatalement une immense déroute et la patrie en deuil sera livrée sans défense à la merci du vainqueur.

Tel serait le monde matériel, un chaos indescriptible, si l'obéissance n'allait pas saisir les êtres les plus infimes aux divers points de l'univers pour en diriger la marche et les évolutions.

Aussi, lorsqu'après avoir créé l'homme, Dieu voulut constituer la société, que plaça-t-il au sommet de l'édifice ? l'autorité ; et à la base ? l'obéissance. Etudiez l'histoire de toutes les nations qu'ont vu passer les siècles, et trouvez un seul peuple, un seul où vous n'aperceviez, au dessus des foules respectueuses ou frémissantes, un homme qui tienne en main le sceptre ?

Qu'est-ce que cet homme ? Est-il roi, président, empereur, autocrate, consul ? Peu importe ; il est l'autorité. Et lorsque l'autorité, saisissant les volontés éparses, les réunit en faisceau et les déve-

loppe sans lutte, sans résistance, dans les lignes éternelles de la justice, oh ! alors, saluez ce peuple, il a toutes les gloires : gloire de la victoire, gloire de la science, gloire des arts, gloire du commerce et de l'industrie. Et sa force, quelle est donc sa force et par cela même sa grandeur ? C'est l'obéissance : *Vir obediens loquetur victorias.*

Mais, déchaînez contre l'autorité les haines populaires, ôtez lui son auréole et son prestige, discutez ses droits dans les clubs de la démagogie et, pour en finir avec elle, écrasez-la, dans un jour de révolte, sous les pieds de la multitude ivre de liberté. Que deviendra la société ? Ce que devient une ville assiégée dont l'ennemi a détruit les remparts : elle sera livrée au pillage et, dans ce pillage des partis dont l'audace n'a plus de frein, rien ne restera debout, ni les lois, ni la justice, ni la force armée, ni la richesse, ni la famille, ni l'autel.

C'est le tableau fidèle de toutes les révolutions et, si vous demandez à l'histoire comment les sociétés se précipitent à leur décadence et comment meurent les peuples, l'histoire vous répondra que l'indépendance les abaisse et les tue : *Omne regnum in se divisum desolabitur.*

Sur quel fondement solide, inébranlable, Dieu va-t-il donc asseoir la famille qui doit peupler les siècles et alimenter la société comme les fleuves alimentent l'océan ? Ecoutez la parole de l'Apôtre saint Paul : « *Filii, obedite parentibus vestris*, Enfants, obéissez à votre père et à votre mère. » Voilà la pierre ferme qui défie les orages.

Vous avez sans doute rencontré, même de nos jours où toutes les institutions chancellent et s'écroulent, des familles qui s'élèvent au milieu des ruines comme un temple dont les années ne peuvent ébrécher le ciment indestructible. Or, qu'est-ce qui les tient debout sur un sol ébranlé par de violentes secousses ? Est-ce la gloire des ancêtres ? Est-ce un nom immortalisé par de grands souvenirs ? Est-ce la prospérité qui toujours leur sourit ? Est-ce la richesse que fécondent le travail et d'habiles calculs ? Non. Il y a là peut-être l'obscurité, la misère et les durs mécomptes de la vie ; mais entrez dans ces demeures patriarcales dont l'insubordination n'a jamais franchi le seuil. Qu'y trouvez-vous ? Une autorité qui est empreinte tout à la fois de puissance et de suavité, de force et de douceur, et une obéissance qui s'incline avec amour sous un sceptre vénéré. Le père commande au nom de Jésus-Christ qui l'a marqué de son onction divine, l'enfant obéit à Jésus-Christ qui lui commande dans l'homme, et, de cette autorité et de cette obéissance transfigurées par la foi est sortie la famille chrétienne dont il ne reste plus, dans le naufrage de nos mœurs, que de rares débris.

La famille où la royauté paternelle s'impose sans contrôle, à quoi ressemble-t-elle? Elle ressemble à l'arbre majestueux qui transmet à ses branches une sève puissante. Elle ressemble au fleuve qui se partage en plusieurs courants tous aussi limpides que la source; ou mieux, elle ressemble au corps humain où chaque membre suit l'impulsion que lui donne la tête. Et pour détruire cet organisme, et pour tarir ce fleuve, et pour déraciner cet arbre, que faut-il? Laissez venir l'indépendance avec ses discussions orageuses, ses prétentions arrogantes et ses révoltes obstinées... Cela suffit.

Vous aurez, sous le même toit, des êtres unis en apparence par un lien qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de briser. Mais, aurez-vous des cœurs qui se parlent, se comprennent et se répondent? Aurez-vous des âmes qui, sous les souffles les plus opposés passant dans l'existence humaine, rendent toujours le même son? Aurez-vous des vies qui s'harmonisent comme les diverses nuances que le peintre reproduit sur la toile? Aurez-vous une paternité aussi fière qu'heureuse de se contempler dans les générations sorties d'elle et rangées à l'entour de sa table comme les rejetons autour de l'olivier : *Filii tui sicut novellæ olivarum?* Aurez-vous, en un mot, la famille avec ses affections son dévouement et ses joies?

Et l'enfant dont l'autorité n'a point jalonné la vie, où ira-t-il? Assurément, je ne serais pas contredit si j'affirme que l'enfant est la faiblesse et l'inexpérience.

Ce qui constitue la force de l'homme et lui donne l'énergie de la résistance dans la lutte c'est la vérité dont les convictions soutiennent la volonté, comme les contreforts soutiennent la voûte et les murs de l'édifice.

Or, l'enfant a-t-il des principes arrêtés? A-t-il des convictions profondes? A-t-il des croyances lumineuses et franchement acceptées par son intelligence? Faible comme le roseau qui s'incline à tous les vents; faible comme l'arbuste qui, planté la veille, n'a point encore jeté ses racines en terre; faible comme la barque légère qui, n'ayant point de lest, suit toutes les ondulations de la vague, il est cependant aux prises avec la force. Et quelle force?

La force de l'impiété qui, se tenant en embuscade le long de son chemin et guettant sa proie, lui jette en passant une brochure récemment éditée, un article de journal, ou bien quelque blasphème dont le souvenir, se gravant dans cette jeune âme, en ébranlera la foi.

La force du scandale qui, se revêtant de toutes les couleurs et prenant toutes les formes, arrive par mille chemins au cœur, à l'imagination et aux sens et investit tout son être comme la ville qu'assiège l'ennemi.

La force du vice qui lui verse à profusion de mortelles ivresses ou le brise dans un de ces chocs terribles auxquels ne résistent que les âmes trempées comme l'acier.

Attaqué par tant de forces hostiles, comment l'enfant sortira-t-il victorieux de ces luttes ardentes ? Laissez-le s'appuyer sur l'obéissance ; et, de leurs conseils, le père et la mère lui feront un rempart et, abrité derrière ce rempart, il inscrira chaque jour dans sa vie quelque nouvelle victoire : *Vir obediens loquetur victorias.*

Il vaincra l'impiété et, tandis qu'à ses côtés tomberont des milliers de jeunes gens victimes de l'erreur, lui, le fils de l'obéissance, tiendra d'une main ferme l'étendard de la foi : *Vir obediens loquetur victorias.*

Il vaincra le scandale et, quoi que fasse le monde pour lui préparer des défaites, sa vertu puissamment affermie lui opposera d'énergiques résistances : *Vir obediens loquetur victorias.*

Il vaincra le vice et, dans ce combat le plus terrible de tous, l'obéissance le tenant constamment en éveil lui épargnera ces surprises désastreuses de la volupté qui, une fois entrée dans la place, n'y laisse que des ruines : *Vir obediens loquetur victorias.*

Mais, abandonnons l'enfant à sa faiblesse native et plaçons-le sans défense en face du vice, du scandale et de l'impiété. Le voyez-vous ? On dirait le coursier qui, mordant le frein de ses dents écumantes, se précipite effaré hors des sentiers battus et tombe haletant et meurtri au fond de quelque abîme. On dirait le soldat qui, sur le champ de bataille, n'écoutant plus les ordres de son chef, se jette imprudemment au plus fort du péril et laisse aux mains de l'ennemi ses armes devenues impuissantes. On dirait le navire en perdition que l'on aperçoit du rivage démoli par les flots et errant à l'aventure au souffle des tempêtes.

Il n'a plus voulu de l'obéissance, cet émancipé, sous prétexte qu'elle entravait sa marche ; et, maintenant qu'il est libre, qu'il est affranchi, comptons ses victoires... ou plutôt comptons ses défaites.

A sept ans, il est esclave de toutes les passions naissantes, de tous les penchants honteux et de tous les caprices sauvages qui s'éveillent au fond de cette nature où retentit déjà le premier cri de l'indépendance.

A quinze ans, il est esclave d'un ami de hasard perverti, corrompu, qui l'initie à d'infâmes secrets, l'amène à rougir de sa foi et lui fait parjurer ses croyances.

A vingt ans, il est esclave de l'usurier avide qui exploite sa bourse ou de la vile courtisane qui l'endort comme le Samson de l'histoire et, pendant ce sommeil voluptueux, le livre flétri, découronné aux ravages du vice.

A trente ans, il est esclave de l'opinion publique qui, à chaque

pas, lui jette son mot d'ordre, esclave du journal dont les affirmations signées par des plumes vénales deviennent son symbole, esclave des sociétés secrètes qui ont reçu dans leurs loges sa parole et ses serments et, par dessus tout, esclave des passions qui le mènent tremblant sous les coups de leur fouet.

En secouant le joug de l'obéissance, il a donc tout perdu, la foi, les mœurs, la conscience, l'honneur, la liberté et, au lieu d'une chaîne faite d'amour, il porte rivées au plus intime de son être autant de chaînes déshonorantes qu'il y a de passions commandant à son cœur.

Ah ! c'est que, pour marcher droit dans la vie, avec la force il faut encore l'expérience, et l'expérience est un art difficile qui s'apprend à l'école de ceux qui ont vécu.

Or, que sait l'enfant, à l'entrée de la route ? Que sait-il des périls nombreux cachés le plus souvent sous des apparences trompeuses, comme l'écueil en pleine mer est caché sous les eaux ?

Que sait-il des erreurs qui se dressent devant lui et disputent à la vérité l'adhésion de son intelligence?

Que sait-il des vices qui, pour le fasciner, se parent de couleurs séduisantes et lui promettent, comme le serpent du paradis terrestre, d'ineffables révélations ?

Connaît-il les hommes, et la haine qu'ils portent à la vertu, et la guerre qu'ils font à la justice, et les sentiers mystérieux qu'ils parcourent dans l'ombre ?

Connaît-il les choses qui se déroulent sous son regard inattentif? Sait-il ce qui est enfermé dans le germe, ce qui peut sortir du grain de sable qui se trouve sous ses pas et quels sont les courants qui peuvent l'entraîner à la vie ou à la mort ?

Se connaît-il lui-même, la faiblesse et l'inconstance de la volonté, la légèreté de son esprit, les tendances de son cœur et la force de ses passions ?

Vous m'accorderez sans peine que l'enfant est inhabile, inexpérimenté comme le passager qui, voyageant sur les mers, ne sait ni orienter la voile, ni fendre la vague, ni prendre le vent. Mais, sur le pont il y a le pilote, et le passager dort tranquille parce que le pilote a la main au gouvernail.

Eh bien ! le pilote auquel Dieu a confié la direction de cette barque qui se nomme la famille, c'est le père. Durant les longues années de sa traversée, le père a fait, au contact des hommes et des événements, le rude apprentissage de la vie et, avec l'expérience acquise au prix de nombreuses sueurs et de déceptions plus nombreuses encore, il peut signaler à son fils les dangers de la route, et le fils, instruit par l'expérience de son père, peut à son tour s'écarter des écueils qui sillonnent sa voie.

Mais, convaincu dans son orgueil qu'il saura bien se conduire lui-même et refusant d'obéir, l'enfant a détaché imprudemment sa barque du rivage et le voilà, tout seul, lancé en pleines eaux. Que fera-t-il ?

Que fera-t-il, lorsque ses vices, n'étant plus contenus par l'obéissance, se déchaîneront comme autant de tempêtes ?

Que fera-t-il, lorsque des conseils perfides, des flatteries hypocrites et d'irrésistibles séductions lui creuseront, à son insu, des abîmes ?

Que fera-t-il plus particulièrement, à ces heures décisives et solennelles où, après avoir flotté à droite et à gauche, la vie doit enfin prendre un parti et jeter définitivement ses ancres?

Il y aura des naufrages irréparables où s'engloutiront sans espoir de salut, les existences qui promettaient le plus riche avenir. Regardez à travers le monde et puis... essayez de compter tous ces naufrages de la jeunesse où la perte de l'innocence entraîne fatalement la perte de la foi.

Et la cause? quelle est la cause de tant de ruines? Serez-vous étonnés si je proclame bien haut que c'est l'indépendance, oui l'indépendance qui souffle dans la famille comme elle souffle dans la société. Au dehors, personne ne veut plus obéir ; et pourquoi ? Parce qu'on a effacé, en tête de nos constitutions, cette parole de l'Apôtre saint Paul : « *Non est potestas nisi a Deo*, Tout pouvoir vient de Dieu. » Et l'homme s'est trouvé tout à coup en présence de l'homme et il lui a dit : « Qui es-tu? Demain, la foule qui t'a vendu ses suffrages proclamera ta déchéance et je serai son élu. » Et il passe, l'ambition et la révolte au cœur, et sur les lèvres l'insulte et le mépris.

Ainsi en est-il dans la famille. Autrefois, lorsque les idées chrétiennes s'emparaient de l'enfant au berceau, qu'était-ce que le père ? C'était un être à part, investi d'une délégation divine et, de son front, comme du front de Moïse en colloque avec Jéhovah s'échappait un éclat qui tenait la famille entière dans l'obéissance du respect et de la vénération. Le père ! Quelle grandeur ! quelle puissance ! quelle majesté ! Et l'enfant mettait sa gloire et son bonheur à respecter et à vénérer cette royauté des anciens patriarches transplantée dans les âges nouveaux.

Aujourd'hui, c'est avec les principes immortels de la Révolution que se forme l'éducation de la famille et, si l'enfant, prêtant l'oreille aux bruits du dehors, n'ose pas dire tout haut à son père : « De quel droit me commandez-vous ? », il le pense tout bas.

Aussi, qu'est devenue l'autorité paternelle? Un de ces pouvoirs factices qui doivent se condamner à rester silencieux dans l'ombre et à regarder tranquillement les flots qui passent, sans

jeter une défense, un ordre, un conseil à l'encontre du courant. Ou bien, c'est la tempête qui éclate.

Donc, le père commande; c'est son droit, un droit sacré que les hommes ne peuvent lui ravir, et l'enfant jeune encore s'impatiente, s'irrite, murmure et ne se rend qu'après avoir soutenu un véritable siège.

Plus tard, effrayé des nuages sombres qui déjà traversent l'horizon, le père proteste, menace... et alors la lutte s'engage violente, obstinée. Et à qui reste la victoire ?

Si le père, fort de son droit, ne cède point à l'émeute, plutôt que d'obéir, l'enfant désertera le foyer paternel; et le voilà, comme le prodigue dont il est parlé dans l'Évangile, fuyant le toit qu'embaument de si doux souvenirs, et s'en allant sans larmes, sans regrets, loin du regard qui l'importune, vers la région lointaine où l'attend la liberté. Désormais, il est libre, affranchi, émancipé et il peut sans témoin abandonner sa vie à toutes les voluptés.

Si, au contraire, fatigué de la résistance, le père transige et faiblit, c'est une déroute complète. Chaque jour, devenu plus insolent et plus audacieux, l'enfant brisera quelques anneaux de sa chaîne, et il finira par vivre sans contrainte et sans dépendance, comme s'il n'avait d'autre maître que lui.

A-t-il un maître, le jeune homme qui n'accepte aucun contrôle de sa vie et répond insolemment à toute parole de blâme inspirée par l'amour : Je connais mon devoir.

A-t-il un maître, celui qui, assis au foyer domestique comme dans une maison de passage ou d'emprunt, ne reconnaît à personne le droit de veiller sur ses sorties fréquentes, ses rentrées furtives et ses nuits entières passées dans des plaisirs qui cherchent les ténèbres ?

A-t-il un maître celui qui, repoussant toute intervention dans le grave débat où se décident ses destinées, forme des liaisons secrètes, engage imprudemment son avenir et s'arme des sommations de la loi pour vaincre les résistances d'un père blessé dans son honneur ?

Et, si l'autorité paternelle est si peu respectée pendant la vie, qu'en sera-t-il après la mort ? On a dit que la volonté des mourants était une chose sacrée.... Hélas ! Nous avons vu des enfants insulter gaiement la mémoire de leurs parents chrétiens et jeter leur cadavre aux manifestations sacrilèges de la libre-pensée. Nous avons vu des enfants demander à la justice des interprétations et des arrêts subtils pour éluder des intentions clairement énoncées en face de l'éternité. Et tous les jours, nous voyons, à côté d'un cercueil ou tout près d'une tombe à peine recouverte, la cupidité, plus forte que l'amour, déchirer cette page encore

humide de larmes où, d'une main tremblante, le père avait écrit la veille les derniers désirs de son cœur.

L'obéissance est donc une fleur devenue bien rare sous notre ciel toujours gros de tempêtes, et voilà pourquoi la famille, manquant de ce point d'appui, craque de toutes parts. Qui la relèvera telle que l'ont vue nos ancêtres ? C'est votre œuvre, c'est votre mission, enfants qui m'écoutez, et ce sera, dans notre siècle d'écroulements, la plus éclatante de vos victoires : *Vir obediens loquetur victorias.* Obéissez comme le fleuve qui court à la mer, comme l'étoile qui gravite dans l'espace, comme la sève qui s'épanouit au printemps; et, avec l'obéissance, vous aurez les joies de la famille qui naissent de la paix et de l'amour, et pour dernière victoire ce sera le Ciel où Dieu s'engage à faire pendant l'éternité la volonté de ceux qui ont obéi sur la terre. *Amen.*

FIN DU TOME PREMIER

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LE RÈGNE DE DIEU DANS L'HOMME.

Préliminaire et indication du sujet des quatre conférences. — I. Du règne intérieur de Dieu dans l'homme. — Dignité de l'âme. — Analogie de l'âme humaine avec un royaume.— Prérogatives sublimes conférées à l'âme humaine par la grâce sanctifiante.— Le paganisme méconnaissait les droits et la dignité de l'âme.— Jésus-Christ est venu sur la terre pour révéler aux hommes le prix et l'excellence des destinées de l'âme. — L'humanité actuelle ne se préoccupe que médiocrement du salut et de l'intérêt éternel des âmes. — Les hommes qui la dirigent sont de ceux dont il est écrit qu'ils ont *reçu leur âme en vain.* — II. Opposition faite au règne de Dieu dans l'homme. — 1° *Opposition de la part d'un grand nombre de chrétiens.* Ils n'ont plus le sens pratique de la cohabitation de l'Esprit-Saint en eux. — Ils ne vivent plus d'une vie surnaturelle et sont dominés par un naturalisme grossier. — 2° *Les hommes d'Etat combattent le règne de Dieu dans l'homme.* — En toute circonstance ils font prévaloir l'intérêt matériel sur les besoins des âmes et sur les intérêts de Dieu. On en a pour preuve la profanation officielle de la loi du dimanche, les restrictions faites à la loi de l'aumônerie militaire. — 3° *L'opinion est hostile au règne de Dieu.* — Le Pape est calomnié et outragé pour avoir protégé la grâce baptismale dans l'âme d'un jeune enfant. — L'opinion dépravée de ce siècle reste indifférente aux souffrances de la Pologne et applaudit aux persécutions du chisme moskovite. — III. Le règne de Dieu est la condition de toute prospérité sociale. — La franc-maçonnerie estime que l'observation des lois divines est préjudiciable à la perfectibilité et au bien-être des peuples. Cette erreur est contraire à la raison. — Elle est démentie par l'Évangile de ce premier jour de l'Avent. — Divers exemples tirés de la Sainte-Écriture démontrent que la vertu est le chemin le plus assuré pour parvenir au bonheur même ici-bas. — La sagesse antique avait reconnu qu'il n'y avait d'*utile que ce qui est honnête.* — Les impies ont généralement été punis par une fin misérable. — Le Pape Pie IX ne s'est élevé si haut dans l'admiration et dans l'amour des peuples que parce qu'il *a cherché avant tout le royaume de Dieu.* — Un pauvre Frère dont l'âme était le temple de l'Esprit-Saint a acquis une gloire plus durable que celle des savants profanes et des potentats humains....................

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE RÈGNE DE DIEU DANS LA FAMILLE.

But de l'institution de la famille. — La famille est le moule et l'image de l'État. — I. Constitution intime de la famille. — *Dieu l'a instituée sur le type radieux et vivant de la Trinité.* — 1° Prérogative du père. — Le père transmet à l'enfant ses qualités morales. — Il possède la paternité en vertu d'une délégation divine. — Nos législations imbues de leurs théories athées, ont conspiré pour amoindrir l'autorité du père. — Tristes conséquences de ces dispositions. — 2° La mère remplit dans la famille une mission analogue à celle de l'Esprit-Saint dans la Trinité. — Elle a le ministère de la tendresse et de la clémence. — Excellence et dignité de la mère chrétienne. — Marie est le modèle qu'elle doit étudier. — 3° Notre siècle a méconnu la situation respective du père et de l'enfant. — L'obéissance est devenue une vertu méprisée. — Déchéance de l'enfant. — Résultat des funestes doctrines relatives à l'enfant. — II. Mission providentielle de la famille. — 1° *Elle a pour mission de transmettre la vie.* — Grandeur et force des familles patriarcales. — Funestes effets de la stérilité volontaire des mariages. — Elle introduit l'égoïsme dans les familles. — Elle est la grande cause de l'épuisement et des désastres des nations. — 2° *La famille a pour mission d'entretenir la vie.* — Oubli que font les mères de ce devoir sacré. — Étroites et mystérieuses correspon-

TROISIÈME CONFÉRENCE

SUR LE MARIAGE CHRÉTIEN.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

RÈGNE DE DIEU SUR LES SOCIÉTÉS CIVILES.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'ÉGLISE, IDÉAL ET PRINCIPE DU RÈGNE DE DIEU.

SIXIÈME CONFÉRENCE

TRIOMPHE ET AVÈNEMENT DU RÈGNE DE DIEU.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE RÈGNE DE DIEU SUR LA FRANCE.

HUITIÈME CONFÉRENCE

LE SACRÉ-CŒUR, PRÉSAGE DU RÈGNE DE DIEU.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

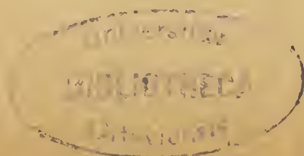
LA SAINTE VIERGE, MESSAGÈRE DU RÈGNE DE DIEU.

DIXIÈME CONFÉRENCE

SAINT JOSEPH, PROTECTEUR DU RÈGNE DE DIEU.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

DISCOURS POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES



PANÉGYRIQUE DE SAINT MAURICE

LA PAROISSE

RETRAITE A DES JEUNES FILLES SUR LE CARACTÈRE

RETRAITE SUR LES FINS DERNIÈRES

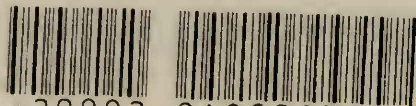
RETRAITE SUR LA FAMILLE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER



Marseille. — Imprimerie S. Thomas d'Aquin.
J. MINGARDON, DIRECTEUR.




a39003 010636768b

